MARC LE DIACRE

VIE DE PORPHYRE

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé le R. P. Peeters et M. J. Bidez d'en faire la revision et d'en surveiller la correction en collaboration avec MM. H. Grégoire et M.-A. Kugener.

AVANT-PROPOS

On s'étonnera peut-être, en comparant la longueur de notre Introduction et de notre Commentaire, qui occupent cent soixante-dix pages de ce volume, aux soixante-dix-neuf pages du texte lui-même. C'est que la *Vie de Porphyre* pose quantité de problèmes littéraires et historiques. Ces problèmes, nous en avons peu à peu reconnu la complexité. Au cours de notre travail, que nous avions imaginé moins malaisé, nous avons été, malgré nous, engagés dans des recherches dont on jugera peut-être qu'elles ne sont pas demeurées infructueuses. Nous espérons rallier la majorité des critiques aux solutions présentées dans ces pages. Il s'agissait de rendre compte à la fois et du caractère historique que l'on s'accorde à reconnaître au fond de la *Vie de Porphyre*, et des anachronismes et autres difficultés que le grand Tillemont avait si bien mis en lumière. Nous avons voulu, sur toute chose, rendre service aux historiens qui sans doute attendaient de nous une appréciation motivée de la valeur du document. Notre Introduction est consacrée presque tout entière à l'étude de cette question essentielle d'authenticité. Nous n'avons pas perdu de vue un seul instant le problème capital, en fonction duquel nous avons envisagé tout le reste, et notamment l'histoire du texte et des controverses auxquelles il a donné lieu. Nous avons

pu faire, assez naturellement, rentrer dans ce cadre l'étude des événements contemporains de l'évêque Porphyre et surtout l'histoire du paganisme et du christianisme à Gaza aux IVe et Ve siècles. Le commentaire, où nous n'avons fait figurer, de propos délibéré, que des textes et des faits relativement peu connus, est en somme une contribution à notre thèse de l'authenticité foncière. Et nous revendiquons le mérite, qui nous a été reconnu par le Père Baur, d'avoir surmonté le scepticisme hypercritique auquel nous avons été un instant enclins après la surprenante découverte du plagiat de « Marc ». Si développée que soit la partie exégétique de ce travail, elle est incomplète sur un point. Le caractère de cette collection, auquel la libéralité éclairée de M. P. Mazon nous a permis de déroger quelque peu, excluait une analyse « exhaustive » de la grammaire du document. A cet égard, nous avons dû nous borner à quelques remarques touchant la syntaxe, la morphologie et surtout le vocabulaire [1].

Quant à notre version, la première traduction française de la *Vie de Porphyre* [2], elle prouvera, espérons-

1. Un de nos élèves s'est chargé de compléter à cet égard notre travail.

2. Il n'existait jusqu'ici, en français, que des résumés de la *Vie de Porphyre*, faits d'après la version latine d'Hervet. Le meilleur de ces résumés est celui que Thomas du Fossé a donné dans les *Vies des Saints et des Saintes*, tirées des Pères de l'Église et des auteurs ecclésiastiques (Paris, 1687), t. II, p. 514 sqq. Cet ouvrage nous étant inaccessible à Bruxelles, M. H. Laurent, docteur en philosophie et lettres, a bien voulu le rechercher à Paris. Il l'a trouvé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève où un de nos élèves, M. Alb. Brouwers, docteur en philosophie et lettres, s'est donné la peine de transcrire pour nous le résumé de Thomas du Fossé. Mais la *Vie de Porphyre* avait été traduite en russe par J. Pomjalovskij dans *Palestinskij Paterik*, Ve partie, Saint-Pétersbourg, 1889, d'après l'édition de Haupt, en anglais par M. G. F. Hill (*The Life of Porphyry*, Oxford, Clarendon Press, 1913) et en allemand par M. G. Rohde dans la collection *Hortus deliciarum* (*Das Leben des heiligen Porphyrios*, Berlin, J. Bard, 1927), d'après l'édition de Bonn.

nous, aux lecteurs que nous avons minutieusement étudié tous les moyens d'expression de cette langue si particulière, si précise et si savoureuse. La tâche n'était pas facile. Le grec classique et le grec moderne ne permettent, ni l'un ni l'autre, de déterminer la signification exacte de beaucoup de mots, la valeur de bien des tournures. En pareille matière, une prétendue littéralité conduirait à des contresens : c'est le reproche que l'on peut parfois adresser au savant traducteur français de l'*Histoire lausiaque*, laquelle est, à bien des égards, le texte « parallèle » le plus instructif pour l'exégèse de la *Vie de Porphyre*. Cette κοινή vulgaire paraît limpide au premier abord ; en réalité elle cache plus d'un écueil pour le traducteur sans défiance. Nous ne nous flattons pas d'avoir partout attrapé le sens : lorsque nous n'avons pu vaincre entièrement nos doutes, nous les avons loyalement confessés ; une étude plus systématique des papyrus permettra à l'auteur futur d'une grammaire de Marc de dissiper les dernières obscurités.

Un très grand nombre d'érudits nous ont aidé dans les recherches interminables dont les résultats sont condensés ci-après. Citons tout d'abord nos deux, ou plutôt, nos trois reviseurs : M. J. Bidez, le R. P. Peeters, M. Marcel Laurent. Le P. Peeters a été pour nous un précieux collaborateur. C'est grâce à son intuition presque divinatoire que nous avons fixé notre attention sur l'*Histoire religieuse* de Théodoret, dont le prologue nous réservait une étonnante trouvaille. Il a bien voulu approuver le système auquel nous nous sommes finalement arrêtés : l'hypothèse d'un remaniement déterminé par le désir d'effacer un nom suspect, celui de Jean de Jérusalem, origéniste et pélagien. M. Marcel Laurent — qui a été en quelque sorte le suppléant de M. J. Bidez, empêché par un fâcheux accident de revoir l'Introduction et les Notes

complémentaires — a relu les épreuves avec une attention perspicace. Nous lui devons mainte observation précieuse.

Il nous est impossible d'indiquer tout ce que nous devons à nos obligeants collaborateurs. Nous ne pouvons que citer leurs noms. Ce sont : M. Bardy, le R. P. Chr. Baur, M. N. Bees, M. Alb. Brouwers, M. W. Buckler, le R. P. de Bruyne, le R. P. H. Duesberg, M. N. Festa, M. H. Gerstinger, M. R. Guilland, M. D. C. Hesseling, le Dr Keiffer, M. H. Laurent, le R. P. V. Laurent des Augustins de l'Assomption, M. J. Lannoo, M. Lebon, M. Is. Lévy, Mgr Méliton, Mgr Mercati, M. J. Meunier, Mlle Al. Molinghen, M. F. Peeters, Mlle G. Rouillard M. Ern. Stein, M. P. Stroobant, M. J. Staquet, M. Tobac, le R. P. Viller, M. R. Van de Sande, capitaine de l'*Avenir*, M. C. Wessely, M. J. Zellinger.

Une mention spéciale est due aux Palestiniens et à M. Michel Briqueneer.

Le R. P. Abel, des Frères prêcheurs, dont le nom se rencontre bien souvent dans les pages qui vont suivre, a des droits sur « Marc » qu'il connaît à fond et de longue date. Nous avons cité abondamment son article des *Conférences de Saint-Etienne* (Paris, 1910), et nous espérons n'avoir oublié nulle part les guillemets. Le P. Gabriel Suedan, curé latin de Gaza, a répondu oralement et par écrit, sans jamais se lasser, à d'innombrables questions sur les *realia*, le site et les monuments de Gaza.

M. M. Briqueneer, docteur en philosophie et lettres, a eu l'extrême obligeance de mettre à notre disposition une traduction littérale, fort méritoire, de la *Vie de Porphyre*. Sa version, ainsi que les notes qui l'accompagnaient[1], nous ont été constamment fort utiles. Il a pris de plus la

1. Ces notes, rassemblées avec une admirable patience, résumaient toutes les observations dont la *Vie de Porphyre* avait été l'objet de la

peine de relire une épreuve du texte et de la traduction.

A tous nos collaborateurs nous sommes heureux de pouvoir exprimer publiquement notre profonde gratitude.

Il nous faut aussi remercier la Fondation Universitaire de Bruxelles, qui a permis à l'un de nous, par le subside qu'elle lui a accordé, de collationner sur place le manuscrit de Jérusalem, de visiter Gaza et les autres localités palestiniennes dont il est question dans la *Vie de Porphyre*.

part des éditeurs et traducteurs, des historiens et critiques. M. Briquenecr avait toutefois ignoré, comme M. Hill, l'étude consacrée à la *Vie de Porphyre* par H. Mertel, *Die biographische Form der griechischen Heiligenlegenden.* Inaugural Dissertation(Munich, 1909), p. 19-29. Et il ne pouvait pas encore connaître celle qui se trouve dans M. A. Priessnig, *Die biographischen Formen der griech. Heiligenleben in ihrer geschichtl. Entwicklung* (Mannerstadt, 1924), p. 50-53.

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE

RECHERCHES SUR L'AUTHENTICITÉ DE LA VIE DE PORPHYRE

I

LA VIE ET SON TRADUCTEUR HERVET

Nous possédons, sur la cour byzantine au temps d'Arcadius, d'Eudoxie et de saint Jean Chrysostome, un document à bon droit qualifié d'unique. C'est la *Vie de Porphyre*, évêque de Gaza, par son diacre Marc. Porphyre, à la fin du IV[e] siècle, se vit appelé à un poste de combat, le plus difficile, peut-être, de toute l'Église d'alors, triomphante, mais toujours militante.

Gaza était une grande ville du pays des Philistins. Ses habitants étaient rebelles à la nouvelle foi. A Maïouma, port de Gaza, le christianisme avait pris pied : mais ces gens de la marine étaient en grande partie des étrangers, où dominaient les « marchands de vin », immigrés de l'Égypte voisine, et les vrais Gazéens, fiers de leur passé mythique et historique, méprisaient ces « allogènes ». A Gaza même, les chrétiens n'étaient qu'une poignée : deux cent quatre-vingt en tout, sur cinquante ou soixante mille citoyens. L'empereur Arcadius tolérait qu'on n'appliquât point aux Gazéens, dans toute leur rigueur, les édits qui prohibaient les sacrifices. Car la ville et son port versaient au fisc des sommes

considérables. Aussi, lorsque Porphyre arriva dans son évêché, fut-il bien affligé de se trouver incapable, non seulement d'accroître le troupeau du Christ, mais encore de défendre ses fidèles contre les vexations des idolâtres. Il envoya son diacre Marc à Constantinople solliciter de l'empereur la destruction des temples, et surtout du plus important d'entre eux, celui de Marnas, le *Seigneur de-la-Pluie*. Marc obtint un édit, et, comme on disait alors, un exécuteur[1]. Mais cet exécuteur, un haut dignitaire nommé Hilarios, se laissa corrompre; aussi le Marneion, ou temple de Marnas, continua à fonctionner, c'est-à-dire qu'on y sacrifiait clandestinement, et que le dieu ne se refusait point à vaticiner. L'insolence des païens et aussi, il faut le dire, le zèle indiscret de l'évêque et d'un de ses acolytes, le bouillant diacre Barochas, provoquèrent mainte bagarre; un beau jour, Barochas fut roué de coups et laissé pour mort sur la place. Il est vrai que, lorsqu'il revint de son évanouissement, le nouveau Samson retrouva miraculeusement ses forces et tomba à coups de gourdin sur ses persécuteurs, dont il assomma un bon nombre. Mais cette affaire avait poussé à bout la patience de Porphyre. L'évêque déserta sa ville épiscopale et supplia son métropolitain, l'évêque Jean de Césarée, de l'accompagner à Constantinople pour réclamer de l'empereur des mesures décisives.

Les deux prélats s'embarquèrent avec le diacre Marc qui, apparemment, tenait le journal de route. Car c'est, semble-t-il, ce document même que nous avons dans la *Vie de Porphyre*.

Depuis qu'il est connu des érudits, c'est-à-dire depuis l'année 1556, où Gentien Hervet, alors secrétaire du cardinal Cervin, le futur pape Marcel II, en donna une traduction latine[2], d'après une copie d'un manuscrit conservé aujour-

1. Sur les *exsecutores*, cf. la note complémentaire du ch. 50, l. 11.

2. Elle parut dans le t. V des *Vitae sanctorum Patrum* de Lippomani. Voici le titre complet de cet ouvrage : *Tomus quintus Vitarum sanctorum patrum numero nonaginta trium per Simeonem Metaphrastem, aucto-*

d'hui à Vienne (notre manuscrit V), il n'a cessé de les émerveiller par la précision pittoresque de ses informations. De nos jours, le texte grec lui-même a été retrouvé et publié deux fois. Nous en présentons aujourd'hui une édition nouvelle d'après les trois manuscrits qui nous l'ont conservé et dont le meilleur, qui n'avait pas été utilisé jusqu'ici, est celui de Jérusalem. Notre traduction française, la première qui ait vu le jour, rendra sans doute populaire une histoire instructive, et qui fait les délices des érudits. Il est inutile de la résumer ici; pour l'intelligence de la discussion qui va suivre, il suffit d'en conter brièvement l'épisode essentiel.

Porphyre réussit pleinement dans son pieux dessein. Arrivé à Constantinople, il va d'abord trouver Jean Chrysostome qui, brouillé avec la Cour, s'excuse de ne pouvoir intervenir personnellement. Mais il abouche les prélats avec un eunuque d'Eudoxie, la première impératrice de Byzance, laquelle, sur la recommandation du pieux chambellan, les reçoit à merveille. Eudoxie avait eu trois filles de son impérial époux : elle attendait avec impatience un héritier. Saint Porphyre, divinement[1], ou, dans tous les cas, heureusement inspiré, lui prédit la naissance d'un fils, le futur empereur Théodose II. Enchantée et rougissante — Marc a noté jusqu'à ce charmant détail — elle promet d'agir efficacement si la prophétie se réalise. Et grâce aux prières des saints prélats, le 10 avril 401, elle met au monde le « nobilissime » : c'est l'ancienne épithète des Césars, que le protocole du temps appliquait à tous les princes impériaux. Mais Arcadius, entêté, ne veut pas signer « la lettre impériale » portant destruction du Marneion. Il craint la fuite des contribuables et

rem probatissimum, conscriptarum, et nuper, instante R. P. D. Aloysio Lipomano, episcopo Veronensi, ex Graecis latinitate donatarum. Librum hunc occidentalis Ecclesia primum nunc videt et recipit, quem latinum fecit Gentianus Hervetus Gallus. Venise, 1556. La traduction d'Hervet a été souvent reproduite, en dernier lieu par Migne, *Patrologia graeca*, t. 65, col. 1211 sqq., d'après Galland, *Bibl. vet. Patrum*, t. IX.

1. Son inspiration pourtant n'était qu'indirecte. Elle lui était venue par le canal d'un anachorète rhodien appelé Procope.

la disparition — déjà ! — de la matière imposable. C'est pourquoi Eudoxie est contrainte d'employer la ruse. Elle imagine toute une mise en scène à l'occasion du baptême du jeune Théodose[1]. Le nouveau baptisé est censé approuver les termes d'une supplique que les prélats remettent au haut dignitaire qui le portait. L'empereur, colère et lourdaud, se laissait « dominer comme une beste », dit l'historien païen Zosime[2], traduit par Tillemont[3]. Eudoxie le félicite du prodige accompli par son fils qui « dans la sainte robe du baptême », vient de faire « son premier commandement ». Arcadius se résigne... et signe. Munis de l'ordre impérial, accompagnés d'un comte du consistoire, « l'admirable Cynégius », et d'une petite armée tirée des garnisons palestiniennes, les évêques rentrent triomphalement à Gaza. L' « exécution », cette fois, est sans merci. Le Marneion est livré aux flammes ; sur ses débris s'élève une église immense, dont Eudoxie elle-même a fourni le plan et fait les frais. Les choses se passent comme dans Alexandrie, où après la démolition du fameux Sérapéum, l'on érige à la place une basilique sous le « vocable »... d'Arcadius[4]. L'église de Gaza fut pareillement appelée Eudoxienne, du nom d'une femme qui n'a jamais dû passer pour une sainte. Les païens terrorisés se convertissent en masse. Il y a bien, quelques années plus tard, une réaction assez vive qui dégénère en *pogrom* — qu'on nous passe ce néologisme devenu palestinien. L'évêque

1. On ne dit pas par qui Théodose fut baptisé. La tradition grecque voulait que ce fût par Jean Chrysostome ; la tradition latine, par son rival, Sévérien de Gabala. Le P. Peeters nous dit à ce propos : « Il est à peu près impossible qu'un évêque autre que celui de Constantinople ait pu officier dans la ville impériale. Sévérien de Gabala, ennemi de Jean Chrysostome, a été mis en avant par suite d'une erreur historique dont la *Vie de Porphyre*, précisément, a pu être la cause. »

2. V, 12.

3. *Histoire des empereurs*, t. V, 2[e] éd. (Paris, 1720), p. 420.

4. Sozomène, VII, 15. Ce curieux détail, qui a embarrassé Lenain de Tillemont et induit en erreur un archéologue moderne (cf. Notes complémentaires, ch. 92, l. 2), achève le parallélisme entre les destinées de Sérapis d'Alexandrie et de Marnas de Gaza.

doit se cacher pendant quelques jours. Mais les troupes venues de Césarée rétablissent l'ordre. Et Porphyre, enfin vainqueur, s'endort dans le Seigneur, le 26 février 420, non sans avoir baptisé, outre les idolâtres, quelques Manichéens.

II

MARC LE DIACRE

Tout ce récit, incomparable de coloris, de verdeur, de précision pittoresque et de naïveté indiscrète, nous est fait par un personnage qui se donne comme le compagnon du saint, et dont le nom revient plusieurs fois dans la Vie. Marc n'est point, comme on dit, « connu d'ailleurs[1] ». S'il faut en croire notre texte, il était originaire de la province d'Asie. Calligraphe de son état, il était venu à Jérusalem, comme tant d'autres chrétiens zélés, laïcs et religieux, pour y vénérer les Lieux saints, tout en gagnant sa vie : l'ascète Evagrius le Pontique fit le même métier. C'est là qu'il rencontra Porphyre, alors malade du foie; il eut pitié de lui, il admira sa foi héroïque, et depuis lors, se mit à son service. Il ne devait plus guère le quitter. Il accompagna son maître à Gaza où il fut par lui ordonné diacre. C'était l'homme de confiance de Porphyre, lequel l'avait même chargé, entre 382 et 393, de se rendre à Thessalonique pour y vendre tous ses biens et en rapporter le prix « qu'on distribuerait aux déshérités de Palestine et d'Égypte ». Nous n'énumérerons pas, d'après la Vie, toutes les circonstances où l'on voit Marc servir de « fidèle second » à Porphyre. Disons seulement que le bon calligraphe a l'air, une fois du moins, et malgré ses protestations d'ignorance, de se prendre pour un véritable écrivain. Il nous affirme avoir composé, d'après un compte

1. Voyez le portrait vivant, sinon ressemblant (cf. p. xxxiii), que le P. Abel a fait de Marc dans une des *Conférences de Saint-Étienne* (Paris, 1910), p. 226 sqq. L'étude du P. Abel est la plus intéressante et la plus complète de toutes celles qui ont été consacrées jusqu'à présent au biographe de Porphyre.

rendu sténographique, un assez long ouvrage consacré au colloque de saint Porphyre avec quelques Manichéens. Nous n'avons pas cet écrit, et nous nous demanderons tout à l'heure s'il a réellement vu le jour[1]... Mais celui que nous avons, bien qu'aucun Byzantin, même Photius, qui avait tout lu, ne daigne le citer, a largement suffi à rendre son auteur immortel. Il serait difficile de trouver un auteur du Bas-Empire qui ait reçu, depuis la Renaissance, plus d'éloges. Ce « succès », il faut le dire, est dû, en partie, à l'autorité du cardinal Baronius (1538-1607), qui fit à Marc l'honneur d'insérer des chapitres entiers de la *Vie de Porphyre* dans ses *Annales ecclesiastici*[2]. C'est ainsi que Marc entra dans l'histoire de l'Église. L'authenticité de son récit semble donc garantie par une prescription de plus de trois siècles.

III

BARONIUS, BLONDEL, CHASTELAIN, LONGUERUE

Baronius. Ce n'est pas que des doutes ne se soient élevés dès le XVI[e] siècle sur la valeur absolue du document. Baronius lui-même, en ses notes au *Martyrologe romain*[3], semble bien avoir pensé que la biographie de Porphyre était l'une de ces Vies de saints altérées, du moins quant à la forme, par le compilateur du X[e] siècle,

1. M. Erwin Preuschen lui a attribué, par une conjecture toute gratuite et assez malheureuse, la traduction en grec de l'*Historia Monachorum* de Rufin. Cf. Erw. Preuschen, *Palladius und Rufinus* (Giessen, 1897), p. 201-202.

2. Aux années 398, 401 et 415. La première édition des *Annales* de Baronius parut à Rome de 1588-1607 en 12 volumes fol. La meilleure édition est celle de Lucques (1738-57) en 38 vol. fol. (dont les 19 premiers sont seuls de Baronius) et 3 vol. d'index. Elle contient les observations critiques de Pagi, qui furent d'abord publiées à Paris, en 1689, sous le titre de *Critica in Annales Ecclesiast. Baronii.*

3. *Martyrologium Romanum Gregorii XIII jussu editum.* Accesserunt notationes atque tractatio de Martyrologio Romano auctore Caesare Baronio Sorano (Anvers, 1589), p. 98.

Siméon Métaphraste[1]. Mais ces doutes mêmes avaient tourné à la gloire de Marc. Le Baronius des *Annales* réfutait celui du *Martyrologe*. Il reconnaît la narration de Marc « pour être extrêmement fidèle, d'un style simple, mais où brille la lumière de la vérité ». « Elle nous apprend, dit-il, beaucoup de choses très dignes d'être connues et qui sont attestées par un témoignage entièrement indubitable. Que si le style simple de l'auteur et la rudesse d'une traduction faite mot à mot sur l'original y font trouver peu d'ornements, la vérité est assez belle par elle-même, et sa lumière suffit seule pour rendre éclatant tout ce qu'on peut y rencontrer de plus obscur[2]. »

Tous ou presque tous répétèrent le jugement de Baronius. qui semblait définitif. Il y eut encore des sceptiques ; mais il nous a fallu d'assez longues recherches pour les découvrir...

Blondel.

En 1641, le protestant français D. Blondel (1591-1655), qui succéda à G. J. Vossius comme professeur d'histoire à Amsterdam, contesta la valeur historique de la *Vie de Porphyre*. Après avoir relevé diverses erreurs et « une prodigieuse oubliance[3] », il conclut en ces termes[4] : « On pourrait faire encore d'autres observa-

1. L'éditeur de la version latine d'Hervet, Lippomani, avait attribué la *Vie de Porphyre* à Siméon Métaphraste (cf. *supra*, p. viii, n. 2). On sait aujourd'hui, grâce aux travaux du P. Delehaye et d'Alb. Ehrhard, de quels éléments se composait la collection métaphrastique : elle n'a jamais compris la *Vie de Porphyre*. Mais les anciens érudits avaient des idées très vagues sur la question métaphrastique ; ils attribuaient au compilateur une foule de Vies de saints sans nom d'auteur, et notamment les Vies abrégées (Βίοι ἐν συντόμῳ). C'est ainsi que Gothofredus (1587-1652) dans son commentaire au *Code Theod.*, VI, 27, 3, cite un passage de notre Vie, d'après un manuscrit qui semble aujourd'hui perdu, en le faisant précéder des mots : « *Metaphrastes in Actis Porphyrii martyris.* »

2. Nous empruntons cette traduction du latin de Baronius à dom Remy Ceillier, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, nouvelle édition, t. VI (Paris, 1860), p. 329-330. L'ouvrage de Ceillier parut pour la première fois à Paris, de 1729-63, en 23 vol. in-4°.

3. Voir Notes complémentaires, ch. 42, l. 11-14.

4. *De la primauté en l'Eglise* (Genève, 1642), p. 552.

tions sur cette légende, mais celles-ci suffisent pour iustifier que le Cardinal Baronius, qui s'appuye d'ordinaire sur l'autorité de tels documents, prend des fondements ruineux et indignes de la réputation de son scavoir et iugement. »

Chastelain. Le chanoine de Paris, Claude Chastelain (vers 1639-1712), reprit en 1705 l'idée que la *Vie de Porphyre* serait métaphrastique. Dans son *Martyrologe romain* [1], il déclare : « Sa Vie a été écrite avec une grande sincérité par le diacre Marc, son disciple. Mais celle que nous avons aujourd'hui, ayant passé par les mains de Métaphraste, et n'étant point venue à nous comme elle était sortie de celles de l'auteur, on y trouve certaines additions absurdes et qui ne peuvent avoir été écrites par le disciple de saint Porphyre. » Mazzocchi (1684-1771) [2] reprocha trente ans plus tard à Chastelain d'avoir fondé son opinion sur une bévue. « Chastelain, dit-il en substance [3], a mis la main sur une Vie grecque, contenue dans le *Codex regius* 2010 [4]. Or, ce volume porte au dos, par erreur, et nulle part à l'intérieur, le nom de Métaphraste. » Mais Chastelain lui-même avait dit : « A Paris, à la Bibliothèque du Roy, il y a une autre Vie de S. Porphyre, écrite en grec, qui paroist un abbrégé de Marc en tierce personne. Elle n'a point encore été traduite ni donnée au public. Le manuscrit est cotté 2010 et attribué à Métaphraste seulement par le dos du volume [5]. »

1. *Le Martyrologe romain*, traduit en français, t. I (Paris, 1705), p. 777-790. Cet ouvrage rarissime ne se trouve dans aucune bibliothèque de Bruxelles, pas même dans celle des Bollandistes. C'est à l'obligeance de M. R. Guilland, docteur ès lettres, que nous devons une description de l'ouvrage et une copie des passages essentiels de la notice consacrée à Porphyre.

2. Mazzocchi était membre des principales académies de l'Europe, notamment de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris

3. Au t. III du mois de février de l'édition de Venise (1736) des *Acta Sanctorum*.

4. Ce manuscrit est actuellement le *Parisinus* 1452; cf. *infra*, p. CII.

5. *Le Martyrologe romain*, p. 790.

Longuerue. Renchérissant sur Chastelain, Louis du Four de Longuerue (1652-1733), abbé de Sept Fontaines, écrivit en 1750 : « *Hic praeterea lectorem moneo, acta illa Sancti Porphyrii, quae circumferuntur, non esse genuinum opus Marci Diaconi, licet hactenus ea tanti fuerint viris maximis, quos miror. Nam ipsomet fatente Baronio in notis ad Martyrologium Romanum, haec acta non habemus iam nisi a Simeone Metaphraste a quo sua hauserunt Lipomannus et Surius. Metaphrastes autem ille sua quam plurima et absurda in opusculum Marci intrusit.* » Et après avoir relevé une erreur de Marc, Longuerue termina par cette remarque judicieuse : « *Non omnia itaque in hac metaphrasi, seu potius paraphrasi, recipienda, sed ad examen singula revocanda sunt* [1]. »

En citant complaisamment les Blondel, les Chastelain et les Longuerue, nous allons contre le sentiment de M. G. F. Hill, lequel a écrit : « Les noms des sceptiques, dont les arguments ont été depuis longtemps réfutés, n'ont pas besoin d'être exhumés de l'obscurité où ils gisent ensevelis [2]. » Mais nous avons nos raisons.

IV

LE BOLLANDISTE HENSCHEN

Si la *Vie de Porphyre* avait été vivement attaquée par Blondel en 1641, elle fut habilement défendue en 1658 par le Bollandiste Henschen (1600-88), dans le tome III du mois de février des *Acta Sanctorum*, contenant la version de la *Vie de Porphyre* par Hervet. Le P. Henschen, auteur du *Commentarius praevius*, ne s'exprime pas sur le compte de Marc autrement que Baronius : « *Est is diligens et veritatis cultor et*

1. *Dissertationes de variis epochis et anni forma veterum orientalium* (Leipzig, 1750), p. 145. — Pour être complets, nous devrions dire que la croyance à l'idée métaphrastique se retrouve encore dans Doukakis, Μέγας συναξαριστής, mois de février (Athènes, 1890), p. 394.

2. *The Life of Porphyry, bishop of Gaza* (Oxford, 1913), p. xi.

illorum temporum gnarus historicus ; vir, inquam, admodum eruditus pius etiam ac sanctus, uti tota vitae huius (sancti Porphyrii) serie accurate deducta conspicitur[1]. »

Pourtant Henschen, comme Baronius lui-même, s'était avisé de quelques difficultés chronologiques. Il y a d'abord la fameuse affaire Praylios, sur laquelle nous reviendrons nous-mêmes et plus d'une fois. D'après la Vie, Praylios est le nom de l'évêque de Jérusalem qui conféra la prêtrise à Porphyre vers l'an 392, et le même Praylios occupe encore en 395 le trône des saints Lieux. Cela fait un grave anachronisme, car Praylios ne devint évêque qu'en 417. Baronius n'avait relevé cette erreur que pour tomber dans une autre. Oubliant Jean de Jérusalem, il avait mis, au lieu du nom de celui-ci, le nom de son prédécesseur, Cyrille [2]. Henschen imagine une excuse ingénieuse pour justifier Marc. Comme Porphyre, dans sa modestie, déclinait l'honneur sacerdotal, l'évêque de Jérusalem lui a peut-être envoyé, pour le persuader d'accepter l'ordination, un coadjuteur, syncelle ou chorévêque. Combien de fois, dans les difficultés de l'histoire ecclésiastique, cette belle hypothèse du chorévêque aura-t-elle servi à tirer d'embarras les chronologistes ! L'idée était neuve alors. Henschen se dégage, plus élégamment encore, d'une autre affaire, presque aussi embarrassante, et qui n'a pas cessé de l'être : il s'agit de la naissance du jeune Théodose II. Porphyre quitte Césarée pour Constantinople, d'après la traduction d'Hervet, le 23ᵉ jour d'un mois qui n'est pas nommé : « *navigamus vicesimo tertio mensis* », mais qui est voisin du solstice d'hiver (ch. 32). Or, vingt-cinq jours après, il obtient, à Constantinople, audience de l'impératrice Eudoxie, qui est dans le neuvième mois de sa grossesse, et qui, quelques jours après, nous l'avons dit tout à l'heure, met au monde Théodose II (10 avril 401). Baronius avait supposé que le mois du départ de Césarée était celui de février. Il y aurait en ce cas dans le récit de Marc une inexactitude,

1. *Acta Sanctorum*, Februarius, III (Anvers, 1658), p. 644.
2. *Op. cit.*, p. 648.

une différence de vingt jours à peu près. C'est trop pour le P. Henschen, champion de la vérité littérale de Marc. Il accepte février, mais il reproche à Baronius de n'avoir pas su que Marc avait dû mettre, non pas le mois romain, mais le mois gazéen correspondant : « *vicesimo tertio mensis Peritii* ». Il use d'un subtil artifice pour réduire l'écart de trois semaines entre l'arrivée des évêques et la naissance de l'empereur. Il suppose que tous les historiens, qui placent au 10 avril la naissance de Théodose II, se sont trompés ou que leur texte est corrompu. Il propose de lire, au lieu du 10 avril : 10 jours avant les calendes d'avril. Au prix de cette émendation, qu'acceptaient encore les éditeurs de Bonn, le second Bollandiste faisait concorder le témoignage des historiens et celui, tout aussi grave à ses yeux, d'un témoin oculaire. Admirons sa science et sa conscience, même si nous ne pouvons plus, aujourd'hui, accepter ses « solutions ».

V

LES NEUF « DIFFICULTEZ » DE TILLEMONT

Une quarantaine d'années après le savant Jésuite, le Janséniste Lenain de Tillemont[1] (1637-98) aborda, dans l'esprit d'une critique plus sévère, le précieux document : « La vie de S. Porphyre, dit-il[1], qui porte le nom de Marc son disciple et son Diacre, a par elle mesme toutes les marques possible de verité comme tous ceux qui la liront en seront assurément persuadez. Mais elle a en mesme temps des difficultez qui semblent capables de faire rejetter les pièces les plus authentiques, et qui font en effet douter de celle-ci à des personnes habiles[2]. » De ces difficultés, l'honnête Tille-

1. *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles* (Paris, 1705), p. 843.

2. Au nombre de ces « personnes habiles », il faut certainement ranger Blondel, dont Lenain a connu l'ouvrage *De la primauté en*

mont en énumère jusqu'à neuf[1] : 1° l'évêque de Césarée est qualifié d'archevêque « et on peut douter si l'on donnoit déja ce titre à de simples Metropolitains au commencement du v. siècle » ; 2° Jean de Césarée fit saint Porphyre évêque de Gaza sans la permission de l'évêque de Jérusalem « ce qui estoit contre les Canons » ; 3° « On ne peut manquer d'estre surpris du zele de Barocas qui y est fort loué, jusqu'à y estre comparé à celui de Phinées, et qui cependant paroist un peu chaud, pour ne rien dire davantage, puisqu'il alloit jusqu'à poursuivre les payens à coups de baston » ; 4° « L'Impératrice Eudoxie est representée dans cette histoire comme une Princesse fort humble et d'une foy fort ardente ; ce qui semble ne pas s'accorder avec les mauvaises qualitez que l'histoire lui attribue » ; 5° L'anachronisme sur l'évêque Praylios ; 6° Le voyage à Constantinople ; les prélats y trouvent saint Jean Chrysostome qui ne devait pas y être, occupé qu'il était à Éphèse en ce moment (mars 401) ; 7° La naissance de Théodose II ; 8° Théodose II, d'après la Vie, fut proclamé empereur dès sa naissance, d'après les historiens, le 10 janvier de l'année suivante ; 9° Porphyre, promettant à Eudoxie la naissance de Théodose, lui dit qu'elle le verra régner plusieurs années ; or, elle mourut trois ans après.

Plusieurs de ces difficultés ne nous arrêteront pas. Elles prouvent seulement la noble candeur du grand critique et proviennent d'un scandale de la foi et des mœurs, plutôt que d'un scandale de l'intellect. Nous ne retiendrons ici que les deux anachronismes certains, que le P. Henschen avait palliés de son mieux, et de très bonne foi.

Commençons par le fait de Praylios. Tillemont est plus difficile que « Bollandus », comme il dit, car il a l'air

l'Église (cf. la table des citations du t. X des *Mémoires*). Trois des « difficultez » de Lenain correspondent à des objections de Blondel, et parmi les six autres, il y en a probablement quelques-unes qui représentent les observations que l'on peut encore faire, d'après Blondel, sur la « légende » de Porphyre. Il est fort possible, en effet, que Lenain ait connu ces observations par correspondance.

1. *Op. cit.*, p. 844-849.

d'ignorer le P. Henschen. Il lui répond, avec un haussement d'épaules que l'on devine[1] : « Il n'est pas aisé de croire que quand une histoire d'un style fort simple, dit que Prayle appela S. Porphyre et l'ordonna Prestre malgré luy, cela signifie qu'il le fit ordonner par un autre : Et pour ce qui est des Corevesques, ils n'estoient que pour la campagne, comme leur nom mesme le porte, et non pas pour les villes, bien moins encore pour une cathedrale la plus celebre qui fust guere dans le monde, telle qu'estoit l'eglise de la Resurrection de Jerusalem, dont il est parlé ici : Et de plus, lorsque Jean de Cesarée voulut faire Saint Porphyre Evesque en 395, il écrivit, dit l'histoire, à S. Prayle Evesque de Jerusalem, dont nous avons déja parlé, pour le prier de luy envoyer Porphyre : Il le lui envoya en luy recommandant de venir au bout de sept jours et S. Porphyre en s'en allant, porta les clefs du thresor où estoit la vraie Croix, au bienheureux Evesque Prayle, qui pria pour luy et le recommanda à Dieu. Il est visible que *sacerdos locorum sacrorum*, dans le premier endroit, est la mesme chose qu'Evesque de Jerusalem dans les deux autres ; et je ne pense pas qu'on soit satisfait de la réponse de Bollandus, que le mot de Jerusalem y a esté ajouté depuis par anticipation, ou plutost, qu'au lieu de Jerusalem, il faut mettre *des lieux saints* ; ce qui revient pourtant à la mesme chose.

« J'aimerois mieux avouer que la memoire de l'auteur s'est troublée en cette rencontre, non qu'il ne sceust bien qui estoit Evesque de Jerusalem en 392 et en 395, s'il y eust fait assez de reflexion, puisqu'il y demeuroit luy mesme en ce temps là, mais le nom de Prayle qui vivoit encore lorsqu'il écrivoit, ou qui n'estoit mort que depuis peu, estant plus present à sa memoire, s'est glissé insensiblement dans son écrit. »

Quant au voyage de Constantinople, la difficulté, pour Tillemont, est « fort fascheuse ». Ici encore il ne saurait prendre au sérieux l'expédient de Baronius, perfectionné par Henschen, et qui consiste à insérer au chap. 34 le nom du mois

1. *Op. cit.*, p. 845.

Peritios. « Je ne scay pourquoi, remarque-t-il [1], Baronius a pris le mois de février plutost qu'un autre, et pourquoi Bollandus l'a suivi à cinq jours pres. Cela tombe dans deux difficultez capables de ruiner l'autorité de cette piece. Car S. Porphyre proposant ce voyage à Jean Evesque de Césarée, Jean luy dit qu'il n'y avoit point d'apparence : *Jam enim,* dit-il, *imminet conversio hyemalis.* Cela ne peut signifier autre chose que le solstice d'hiver. Or, il est visible qu'il partit peu de temps après. Ce ne peut donc pas avoir esté le 17 de fevrier, deux mois après le solstice ; mais le 18 de décembre ; et le nom qui manque ici, est le mois de Gaza, qui répond à cinq jours pres au mois de decembre ». Il résulte de cette chronologie que les évêques arrivèrent à Constantinople en janvier (le 7), qu'ils promirent un fils à l'impératrice dans l'audience du 11 de ce mois : « Et en effet elle accoucha du jeune Théodose peu de jours aprés : ce qui ne se peut pas étendre bien loin, puisque des le 28 de decembre elle estoit dans son 9e mois » [2].

Or, répétons-le, une fois de plus, qui ne sera pas la dernière : pour les historiens, Théodose est né le 10 avril 401.

Tillemont constate avec peine cette contradiction entre l' « histoire de Marc » et l'histoire tout court, cette différence de trois mois entre la chronologie de Marc et la date officielle. Arrivé en ce point, il est tout près de désespérer de la *Vie de Porphyre* :

« Il faut donc avouer qu'il y a faute, soit dans Marc et dans Théodore le Lecteur, soit dans Socrate appuyé de Marcellin et de la Chronique d'Alexandrie. Il est fascheux de dire le dernier, et néanmoins il le faut necessairement, si nous ne voulons absolument abandonner l'histoire de Marc, puisque tout cet endroit qui en est le plus considérable, et extrêmement particularizé, ne peut subsister, si Theodose n'est né avant le 10 d'avril » [3].

1. *Op. cit.*, p. 846.
2. *Op. cit.*, p. 846-84
3. *Op. cit.*, p. 847.

Lui aussi pourtant, secrètement gagné, malgré sa mine sévère, par le charmant bavardage du vieux conteur, finit par s'accommoder d'un expédient apologétique digne de Baronius et de « Bollandus ». Il s'en tire, mais non sans hésitation, ni sans quelque gêne, comme s'il avait conscience de tricher un peu, par la conjecture que Théodose serait né en effet au mois de janvier, non au mois d'avril, et que le 10 avril serait le jour, non de sa naissance, mais de sa *renaissance*... par l'eau baptismale [1].

Quoi qu'il en soit, Tillemont, qui savait résister aux censeurs ecclésiastiques [2], s'inclina dans l'occurrence devant ces messieurs de Port-Royal. Il faut savoir que certains de ces messieurs s'étaient fort avancés en faveur de l'authenticité de notre vie, notamment Arnauld d'Andilly [3] et Thomas du

1. En faveur de janvier, Tillemont sollicite d'ailleurs un texte de Théodore le Lecteur (II, 64), qui, à notre avis, concerne, non pas la naissance de Théodose II, mais son élévation à l'Augustat.

2. Les *Mémoires* de Tillemont tombèrent « entre les mains d'un Censeur, avec qui il ne pût convenir sur certaines petites difficultez, si néanmoins on peut donner ce nom aux choses que ce Censeur lui objectait (« Il ne pouvait souffrir par exemple que Mr. de Tillemont dit qu'il n'y avoit peut-être ni bœuf, ni âne dans l'étable où nôtre Seigneur prit naissance, que les Mages ne vinrent apparemment l'adorer qu'après la Purification; que Marie femme de Cleophas pouvoit être véritablement sœur de la sainte Vierge, etc. ») ce qu'il ne voulait jamais lui passer. Comme ce n'était là que de pures questions de critique qui n'intéressaient ni de près, ni de loin la foi ni les autres points sur lesquels un Censeur a droit de veiller, Mr. de Tillemont ne voulut ni retrancher, ni changer ce qu'il avait écrit comme mieux autorisé. Il ne crut pas qu'on pût contraindre un Historien dans ses sentiments sur ces sortes de matières, ni l'obliger à combattre ou à taire ce qui lui paroissoit plus vraisemblable. Peu empressé d'imprimer son ouvrage, il aimoit mieux le supprimer, que de s'asservir aux conditions qu'on lui proposoit comme nécessaires... Mr. le Chancelier Boucherat... établit exprès un nouveau Censeur. L'ouvrage passa sans aucun changement » (*Vie de Monsieur Lenain de Tillemont* [par Tronchey], Cologne, 1711, p. 17-19).

3. Arnauld d'Andilly (1589-1674), le père du grand Arnaud (1612-1694) a résumé en six chapitres la *Vie de Porphyre* dans ses *Vies de Saints illustres de divers siècles* (Paris, 1664), p. 61-72. Il fait remarquer que le cardinal Baronius a tiré les principales choses de

Fossé [1]. C'est sans doute à eux qu'il songe, lorsqu'il écrit en manière de conclusion [2] : « En attendant le jugement du public, nous avons proposé ces difficultez à des personnes habiles et judicieuses [3], qui nous ont répondu que quelque embarassantes qu'elles soient, la piece a de si grands caracteres de verité, qu'il n'y a pas moyen de la rejetter, et qu'il vaut mieux la regarder comme vraie. Ainsi ils nous ont confirmé dans l'inclination que nous avons déja à ne pas abandonner une piece qui certainement est fort belle et fort utile, où l'on trouve des choses singulieres, surtout pour les processions des Fideles sous l'étendar de la Croix, et qu'on a regardée jusqu'à

cette Vie pour les insérer dans le t. V de ses *Annales*, comme faisant partie de l'Église.

1. Pierre Thomas (1635-1698), sieur du Fossé, le condisciple de Tillemont à Port Royal, a résumé en trente-trois chapitres la *Vie de Porphyre* dans *Les vies des Saints et des Saintes tirées des Pères de l'Église et des auteurs ecclésiastiques* (Paris, 1687), t. II, p. 514-548. Selon Thomas du Fossé, la *Vie de Porphyre* « est considérable pour les anciennes cérémonies de l'Église qui y sont marquées et pour la manière dont ce Saint travailla à la conversion des idolâtres ».

2. *Op. cit.*, p. 848-849.

3. A Arnauld d'Andilly et Thomas du Fossé, il faut probablement ajouter Baillet (1649-1706). Celui-ci travaillait alors à ses *Vies de Saints*, qui parurent à Paris, en 1701, en trois volumes in-fol. et que l'éditeur du t. X des *Mémoires* a citées en même temps que les ouvrages d'Arnauld d'Andilly et de Thomas du Fossé, p. 704, n. 1. Tillemont devait attacher une grande importance à l'opinion de Baillet, qui ne retint, pour composer ses *Vies des Saints*, comme il le dit lui-même dans le titre, que « ce qui reste de plus authentique et de plus assuré dans leur histoire ». Or, Baillet s'exprime ainsi dans la notice qu'il a consacrée à la *Vie de Porphyre* (t. II, nouvelle édition, Paris, 1739, p. 17) : « C'est une pièce estimée pour l'exactitude, l'ordre et la piété que son auteur y fait paraître, et pour la connaissance exacte qu'il avait de l'histoire publique, des cérémonies de l'Église, et des autres usages du temps. On croit qu'une main postérieure y a ajouté le nom de l'évêque de Jérusalem, mais qu'il a pris Prayle pour Jean ». Notons que les Bollandistes ont reproché à Baillet sa critique outrée et l'ont appelé pour cette raison *hypercriticus*, et que les t. I et II des *Vies de Saints* de Baillet ont été mis à l'index à cause du parti pris de l'auteur contre les légendes et même contre les faits historiques les mieux établis (*Dictionnaire de théologie*, art. Baillet).

cette heure comme authentique. Usserius mesme l'allegue comme legitime, et comme une autorité considérable. »

VI

LE BOLLANDISTE STILTING

Ainsi la *Vie de Porphyre* sortait, du plus sévère des examens, sinon absolument intacte, du moins excusée et munie de l'*approbatur* de Tillemont. On oublie ses doutes pour n'enregistrer que cette approbation ; ou si l'on rappelle ses hésitations, ses scrupules chronologiques, c'est pour les condamner. Le Bollandiste Stilting, dans son interminable *commentarius praevius* sur saint Jean Chrysostome[1], rencontre la Vie de Porphyre, pour ainsi dire, à tout bout de champ. Il ne peut souffrir aucun doute sur son authenticité. Pour lui, les quelques points litigieux qu'elle présentait, ont été magistralement et définitivement éclaircis par son confrère Henschen, dont les « corrections » sont adoptées comme évidentes. Tillemont se voit reprocher, non sans vivacité, sa faiblesse en chronologie : « *dum putat errasse Henschenium ipse erravit in chronologica scientia hac ex parte sibi non satis nota* ». Théodose II est né en mars 401, et les prélats sont arrivés ce mois-là, à point nommé, pour assister à sa náissance et à son baptême. Saint Jean Chrysostome était là. Il était dès lors brouillé avec l'impératrice. Tillemont avait objecté qu'en mars-avril 401 Jean Chrysostome était à Ephèse, en train de régler souverainement les affaires des Églises d'Asie. Stilting sent la difficulté. Il est possible à la rigueur de retarder jusqu'en janvier 402 le départ de Chrysostome. Mais comment admettre que l'archevêque entreprît cette tournée, où il devait se comporter en véritable patriarche œcuménique avant la lettre, sans jouir de toute la faveur impériale ? En se fondant sur le texte de Marc, pris comme parole d'évangile, Stilting bouleverse, avec une belle audace, la chronolo-

1. *Acta Sanctorum*, Sept. IV, p. 520 sqq.

gie chrysostomienne. Il reporte à janvier 400 le départ pour Ephèse [1] ; il antidate de deux ans la querelle entre Eudoxie et l'archevêque. Il était difficile de pousser plus loin le respect d'une humble Vie de saint. Celle-ci d'ailleurs avait la chance unique de trouver grâce aussi bien devant les esprits forts que devant la critique orthodoxe; si Tillemont y admirait les processions des fidèles « sous l'étendar de la Croix », les premiers faisaient leurs délices de détails tout aussi « singuliers », mais moins édifiants. Gibbon [2] n'eut garde d'oublier, dans *Decline and Fall*, un épisode propre à réjouir les libres-penseurs : la prédiction d'un long règne, faite par saint Porphyre à l'impératrice Eudoxie, et que la mort de celle-ci, quatre ans après, avait cruellement démentie ! Et de nos jours le rationaliste J. B. Bury, éditeur, admirateur et continuateur de Gibbon, souligne avec malice, dans la *Vie de Porphyre,* dont il a transcrit des chapitres entiers, « l'hésitation du pieux Arcadius à exterminer les abominations païennes parce que les idolâtres étaient de loyaux contribuables ». Arcadius « lorsque la politique temporelle était en conflit avec la spirituelle, se sentait plutôt homme d'État

1. Sur la controverse relative au voyage de Chrysostome à Éphèse, cf. Nuth, *De Marci diaconi Vita Porphyrii episcopi Gazensis quaestiones historicae et grammaticae*, Dissert. (Bonn, 1897), p. 14-17, d'après lequel Chrysostome, parti au début de l'année 402, serait rentré à Constantinople après Pâques de cette année. Tillemont suivi par le plus récent biographe de Chrysostome, dom Chr. Baur (*Johannes Chrysostomus und seine Zeit*, t. II, p. 119-134 et p. 155-160), place le départ en janvier 401 et le retour après les Pâques de 401. Nous estimons très délicat le choix entre ces deux années, qui dépend de l'interprétation de certains passages de Palladius dans son *Dialogue sur la vie de saint Jean Chrysostome*. Mais la date de 400 est tout à fait inconciliable avec les indications de Palladius. Si on la trouve néanmoins dans une foule d'écrits, notamment chez Güldenpenning, *Geschichte des oströmischen Reiches unter den Kaisern Arcadius und Theodosius II* (Halle, 1885), p. 141, et même chez Gelzer, dans Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2e éd., 1897, p. 914, c'est l'effet de la téméraire correction de Stilting, trop soucieux de donner raison, envers et contre tous, à Marc le diacre.

2. *The Decline and Fall of the Roman Empire*, éd. Bury, t. III, p. 403, et note 60.

qu'homme d'Église »[1]. J. B. Bury sait un gré infini à Marc le diacre de cette note, sympathique par sa laïcité...

VII

HAUPT ET LES EDITEURS DE BONN

Au xix[e] siècle, on publie enfin le texte grec original, que les érudits ne cessaient de réclamer depuis si longtemps. Moritz Haupt, le gendre et le successeur du fameux helléniste allemand, Gottfried Hermann, donna en 1874, l'édition princeps d'après le *Vindobonensis historicus graecus* 3 [2], et vingt et un ans plus tard, l'école d'Usener, utilisant un second manuscrit, meilleur, le *Baroccianus graecus* 238, réédita la Vie d'une manière qui fut alors jugée exemplaire [3]. L'impression excellente que fit sur les Byzantinistes la κοινή, vulgaire à souhait, de l'hagiographe, renforça la sympathie générale. Il semblait, que le texte, scientifiquement établi d'après deux manuscrits, mît fin à la vieille controverse des Bollandistes et de Tillemont sur la date du départ des évêques et à celle, connexe, sur la date de la naissance de Théodose. Au passage essentiel pour la chronologie, celui où il est parlé du départ de Césarée, on lisait : καὶ μετὰ δύο ἡμέρας ἀναχθέντες ἐπλεύσαμεν ἡμέρᾳ ὀγδόῃ καὶ εἰκάδι τρίτῃ (*sic*) καὶ τῇ εὐσπλαγχνίᾳ τοῦ Χριστοῦ εὐπλοήσαντες κτλ (ch. 34, p. 30, l. 17-20 de l'édition de Bonn). La conjecture de Henschen, faite pourtant d'après la traduction incomplète de G. Hervet (*vicesimo tertio mensis*, Hervet ayant négligé ὀγδόῃ), parut aux *sodales* de Bonn une intuition géniale. Ce mot τρίτῃ, dont on ne savait que faire, après l'énoncé de la date ὀγδόῃ καὶ εἰκάδι « le vingt-huit (du mois) », ce mot τρίτῃ était évidemment corrompu. Il fallait lire, à la place, le nom du mois *Peritios* proposé jadis

1. *A History of the later roman Empire*, t. I (Londres, 1889), p. 206.
2. Dans les *Abhandlungen der Berliner Akad. der Wiss.* 1874, p. 171-215.
3. *Marci Diaconi Vita Porphyrii episcopi Gazensis*, ediderunt Societatis philologae Bonnensis sodales, Leipzig, Teubner, 1895.

par Henschen. Cette correction « palmaire », on se le rappellera, mettait à peu près d'accord, en ce qui concerne la naissance de Théodose II, la chronologie de la Vie et celle des historiens. Son triomphe devait être court.

Dès l'année suivante Nuth, l'un des éditeurs de Bonn, s'étant procuré une collation du manuscrit de Jérusalem, constata que l'explication du texte étrange ὀγδόῃ καὶ εἰκάδι τρίτῃ n'aurait pas dû être cherchée dans l'altération du mot Περιτίου, mais plus simplement dans une banale omission due à l'archétype des deux manuscrits : le *Vindobonensis* (V) et le *Baroccianus* (B), et que le *codex Hierosolymitanus* (H) permettait enfin de réparer [1]. On trouvera dans notre édition ch. 34, l. 9-11 le texte complet, seul authentique. Le voici : nous mettons entre crochets l'omission de B et V : καὶ μετὰ δύο ἡμέρας ἀναχθέντες ἐπλεύσαμεν ἡμέρᾳ ὀγδόῃ καὶ εἰκάδι < Γορπιαίου, κατὰ δὲ Ῥωμαίους Σεπτεμβρίῳ εἰκάδι > τρίτῃ καὶ τῇ εὐσπλαγχνίᾳ τοῦ Χριστοῦ εὐπλοήσαντες. Un copiste a passé directement, par-dessus tout le reste, du premier εἰκάδι au second εἰκάδι, faute vulgaire, le bourdon de nos typographes, l'omission par *homoeoteleuton* des philologues.

Le texte était rétabli, mais, du coup, le prestige de Marc était ébranlé bien plus gravement qu'aux jours de Tillemont. Les évêques étaient donc partis de Césarée pour Constantinople, non pas en février, comme le croyaient Henschen et Stilting, ni en décembre, comme l'avait conjecturé Tillemont, mais le 23 ou plutôt le 25 septembre [2], et l'écart entre la date officielle et la date « porphyrienne » de la naissance de Théodose II, presque nulle pour les *sodales* et les anciens Bollandistes, de trois mois pour Tillemont, montait à sept mois entiers ! Et chose bien plus grave, il était impossible, physiologiquement impossible, de reporter au mois de no-

1. Aug. Nuth, *De Marci Diaconi Vita Porphyrii episcopi Gazensis quaestiones historicae et grammaticae*. Dissert. (Bonn, 1897), p. 12.

2. Le texte dit (ch. 34, l. 8) : « Nous fîmes voile le 28ᵉ jour du mois *Gorpiaeos*, selon les Romains, le 23 septembre ». Mais il y a ici une erreur : le 28ᵉ jour du mois gazéen *Gorpiaeos* correspond au 25 et non au 23 septembre ; cf. les Notes complémentaires.

vembre 400 la naissance de Théodose, car Arcadia, née avant lui, était du 3 avril de cette année. La découverte du texte authentique, par une conséquence paradoxale, allait ruiner l'authenticité de la Vie...

Alors Aug. Nuth prit un parti héroïque.

VIII

SYSTÈME DE NUTH

Le système de Nuth est original et hardi. Il se distingue par une foi illimitée dans la véracité de Marc. Nuth abandonne — il le fallait bien — toute tentative de faire concorder, sur la date de la naissance de Théodose, le système de la *Vie de Porphyre* et celui des historiens. Il donne raison à Marc; mais ne pouvant, nous avons dit pourquoi, dater la naissance de novembre 400, il la retarde jusqu'en novembre 401. Socrate et les chroniqueurs auraient donc rajeuni de sept mois le second Théodose, erreur qu'aucune confusion avec un baptême ou une proclamation impériale ne saurait expliquer.

Nuth, en effet, n'a point jugé expédient de rendre compte d'une faute chronologique commune à plusieurs sources excellentes et indépendantes les unes des autres. Il a préféré, dans ses *Fasti Porphyriani*, montrer les avantages de la nouvelle chronologie. C'est la seule, nous affirme-t-il, qui s'accorde avec ce qu'on sait 1° du voyage de Chrysostome à Éphèse[1] 2° du baptême de Théodose II par Sévérien de Gabala[2]; c'est la seule aussi qui convienne avec les circonstances du séjour des évêques à Constantinople, et avec la date de leur départ de cette ville pour Gaza[3].

Que faut-il penser de ces arguments? Qu'ils sont spécieux, et rien de plus, du moins les deux premiers, lesquels d'ailleurs n'en font qu'un. Les termes de Palladius autorisent

1. Nuth, *op. cit.*, p. 14-16.
2. *Ibid.*, p. 16-17.
3. *Ibid.*, p. 12-13.

deux dates pour le voyage en Asie de l'archevêque de Constantinople : janvier 401, janvier 402. Parti en hiver, Jean revint à Constantinople après cent jours d'absence, quelque temps après Pâques. Que ce soit en novembre 401, comme le veut Nuth, ou en mars de cette année que Porphyre débarqua à Byzance, il a pu voir Chrysostome, si celui-ci (c'est l'hypothèse de Nuth lui-même) ne partit qu'en 402. Mais Nuth observe que l'hagiographe ne dit pas qui baptisa Théodose II. Il interprète ce silence comme une confirmation de la tradition qui veut que ce soit, non Chrysostome, mais Sévérien de Gabala. Si Sévérien baptisa Théodose — ainsi raisonne Nuth — c'est que Chrysostome, alors, était absent de Constantinople : janvier-mai 402. La naissance ayant précédé de peu le baptême, la date de novembre 401 est plus vraisemblable que celle d'avril 401. Nous croyons avoir correctement mis en forme le raisonnement. On voit sur combien de postulats et de sophismes il repose. Chacun de ses termes est contestable. La date du voyage à Éphèse n'est pas sûre (*obscurum per obscurius*) ; il n'y a peut-être rien à tirer du silence de l'hagiographe ; même s'il est vrai que Sévérien baptisa Théodose, cela ne prouve pas absolument que Chrysostome fût absent [1] : il pouvait être brouillé avec l'impératrice ; or c'est précisément le cas d'après notre Vie ; enfin, rien ne dit que le baptême suivit immédiatement la naissance ; la Vie, en tout cas, n'affirme rien de tel.

Tout n'est pas négligeable dans l'argumentation de Nuth. Les évêques quittent Constantinople, pour rentrer à Gaza, le 18 avril. Est-ce le 18 avril 401, ou le 18 avril 402 ? D'après l'hagiographe, ils passèrent le dimanche de Pâques à Constantinople, prirent congé de l'empereur et de l'impératrice après la fête et s'embarquèrent trois (ou six jours) après cette audience. Ce qui est impossible, ou tout au moins très invraisemblable, si les évêques se sont embarqués le 18 avril 401, car Pâques tombait, cette année-là, le 14 avril [2]. Si

1. V. cependant p. X. n. 1.
2. C'est *radicalement* impossible, si Théodore est né le 10 avril,

leur départ eut lieu l'année suivante, ils ont eu tout le temps de prendre congé des souverains après Pâques (6 avril en 402).

Le seul avantage certain de la chronologie de Nuth est de mettre, en un certain sens, Marc d'accord avec lui-même. Mais a-t-on le droit, pour mettre Marc d'accord avec lui-même, de lui donner raison sur un point de chronologie où il est en complet désaccord avec les chroniqueurs ?

Une inscription d'Attalia en Pamphylie est venue accentuer l'invraisemblance — pour ne rien dire de plus — de la date de novembre 401 pour la naissance de Théodose II [1].

En enregistrant ce témoignage, nous avons dû rappeler la vieille « difficulté » que Nuth n'a pu, ni supprimer, ni même atténuer : « l'affaire Praylios ». Là-dessus, il se borne à dire : *Sed animadvertendum est Marcum omnes Porphyrii res episcopatu superiores brevissime et, ut videtur, memoriae suae confidentem, litteris mandasse : quae eum hoc loco fefellit* [2]. Pourtant, de tous les souvenirs antérieurs à l'épiscopat, les plus considérables étaient ceux qui se rattachaient au songe prémonitoire et autres signes de la mission de Porphyre. Or, tout cela, y compris l'élévation à la prêtrise, se reliait directement à la personnalité de l'évêque de Jérusalem, que Marc avait connu aussi bien que Porphyre.

IX

LA FOI DANS MARC

Nous ne savons ce qu'Em. Krüger, Ern. Lommatzsch et

puisque le baptême n'a eu lieu, en tous cas, qu'après les relevailles, c'est-à-dire le huitième jour après la naissance.

1. Cf. notre article *Quand est né l'empereur Théodose II?* dans *Byzantion*, IV (1927-1928), p. 341 sqq. Dans cette inscription Théodose II n'est qualifié que d'ἐπιφανέστατος (*nobilissimus*). Gravée sur la base d'une statue, elle prouve qu'il s'est écoulé un certain temps entre la naissance du jeune « nobilissime » et sa proclamation comme Auguste. Or, s'il est né en novembre, il n'a été nobilissime que deux mois à peine.

2. Nuth, *op. cit.*, p. 18.

Ad. Wahl, *adversarii* de Nuth lors de sa soutenance, purent objecter à la thèse de celui-ci. Mais l'assurance et l'érudition avec lesquelles il l'avait présentée firent grande impression ; et désormais, l'on ne rencontre plus de doutes sérieux. Nous-mêmes, tout récemment, nous ne nous séparions de Nuth qu'à grand'peine, et seulement pour avoir « découvert » l'inscription d'Attalia. Nous nous efforcions de sauver les deux dates précises données par Marc, en les conciliant avec celle du 10 avril pour la naissance de Théodose II.

« Nous distinguerions volontiers, disions-nous [1], chez Marc, entre date positive et date déduite. Dans l'affaire de la naissance et du séjour à Constantinople, il n'y a que deux dates précises et « directes » : les prélats et Marc quittent Césarée pour Constantinople le 25 septembre ; le 18 avril, ils quittent Constantinople pour retourner à Gaza. Devons-nous rejeter ces deux dates ?

« La première serait parfaitement conciliable avec la naissance de Théodose II au 10 avril 401 ; à une condition : il faudrait ne pas prendre trop à la lettre, ni même trop au sérieux, la prédiction de l'anachorète Procope, lequel annonce à Rhodes en octobre (400, d'après nous) qu'Eudoxie est dans son neuvième mois. Il ne faudrait pas davantage croire notre hagiographe lorsqu'il prétend que le surlendemain de son arrivée il est reçu par Eudoxie, et que les événements se précipitent au point que, le lendemain de cette entrevue déjà, les prélats apprennent le refus de l'empereur, et recourent au grand moyen de la prédiction du sexe, laquelle, à son tour, est suivie d'effet, presque immédiatement. C'est faire l'éloge de Marc, que de lui refuser ici créance littérale : c'est rendre hommage à son brillant talent de conteur. Le diligent calligraphe a beau être ignorant des lettres profanes : il n'en est pas moins, comme tous les voyageurs grecs, fils d'Hérodote ; il a beau professer le plus grand mépris pour les radotages des « scéniques » : il dramatise d'instinct ; et

1. Dans notre article *Quand est né l'empereur Théodose ?* (*Byzantion*, IV, p. 346 sqq.).

suivant les règles, dans le petit drame qu'il met en scène, il cherche plus ou moins consciemment toutes les unités. Supprimons ou remplaçons par des expressions plus souples sa transition habituelle dans tout ce passage (« le lendemain »): les choses iront moins vite, mais nous ne voyons pas pourquoi elles ne se seraient pas passées à peu près comme Marc le dit. A Byzance comme à Stamboul, les solliciteurs, même puissamment recommandés, attendaient fort longtemps la lettre sacrée, le *firman* ou le simple *iradé*. Lorsque leur attente n'avait pas été vaine il arrivait que plus tard le souvenir d'interminables délais s'effaçât. Et puis Marc est vaniteux. Un Père du désert, dont les propos ont été récemment publiés par l'abbé Nau, le disait fort justement vers la même époque: « le métier de calligraphe est dangereux, car il donne de l'orgueil »[1]. Marc est le bon serviteur qui prend sa large part du succès et de la gloire de son maître. Il abuse du *Wirbericht*. Il nous raconte certaines audiences impériales comme s'il y avait assisté, au lieu de rester à la porte à causer avec les *decani* — mais, au fait, peut-être écoutait-il aux portes? Il a donc une tendance invincible à exagérer les triomphes de son héros et la foudroyante rapidité de ses succès à la cour.

« Admettons donc que Porphyre attendit un peu plus de cinq mois la naissance de Théodose II (10 avril 401).

« Quant à la date du départ de Constantinople (18 avril), nous l'avons déjà dit, nous sommes tout disposés à l'accepter, mais en la reportant comme Nuth à l'année 402[2]. Ici, d'ailleurs, aucune expression de Marc ne fait obstacle à notre hypothèse. Le baptême du jeune Théodose eut lieu « un certain temps » après la naissance (ch. 46). Marc est ici très vague : μετ' ὀλίγας ἡμέρας n'a aucun sens précis, puisque ὀλίγα ἔτη désignent les dix-huit dernières années de Porphyre à la fin de la biographie. Et le chapitre du baptême proprement

1. *Revue de l'Orient chrétien*, 1913, p. 141.

2. Pour nous qui admettons que Théodose II est né le 10 avril 401, il est encore bien plus impossible que pour Nuth que les prélats aient quitté Constantinople huit jours après.

dit (ch. 47) est imprécis à souhait : τῶν ἡμερῶν διαδραμουσῶν « les jours ayant passé ». Or Porphyre ne pouvait espérer réussir dans ses projets qu'à l'occasion du baptême impérial, auquel l'impératrice elle-même l'avait renvoyé. Suivant l'usage de l'époque cette cérémonie pouvait être fort longtemps retardée. Nous supposons que Théodose II, né en avril 401, ne fut baptisé qu'à la grande fête de l'hiver suivant, l'Épiphanie de janvier 402 : comme cinq siècles plus tard un autre Porphyrogénète, le Porphyrogénète par excellence, Constantin, fils de Léon le Sage, fut tenu sur les fonts le 6 janvier 906, étant né l'année précédente de Zoé Carbonopsina.

« Quatre jours après le baptême, le 10 janvier 402, le nobilissime enfant fut proclamé Auguste[1].

« Que le baptême ait eu lieu en hiver, cela résulte du chap. 52, l. 1-3 : Διατρίψαντες δὲ τὸ ὑπόλοιπον τοῦ χειμῶνος καὶ ποιήσαντες τὰς ἁγίας ἡμέρας τῆς πασχαλίας καὶ τὴν ἀναστάσιμον, εὐτρεπιζόμεθα ἐκπλεῦσαι.

« La durée totale du séjour des évêques Jean et Porphyre à Constantinople serait donc de dix-huit mois : une absence assez longue, peu canonique peut-être, et que l'hagiographe devait tendre à faire paraître plus courte dans son récit. »

Nous ne nous dissimulions pas, toutefois, le caractère apologétique de notre système, destiné à sauver, malgré tout, les parties essentielles d'un document infiniment intéressant et vivant ; et si nous avons reproduit notre plaidoyer, c'est pour en faire sentir la faiblesse. Nous avions dès lors entrevu la vérité. Ce qui a troublé profondément l'économie de la *Vie de Porphyre*, c'est un remaniement. Un hagiographe professionnel, plus ou moins tardif, l'a retouchée, et c'est lui qui doit porter la responsabilité des fautes qui déparent cette pièce de choix...

Nous n'en avions pas encore la preuve, mais dès lors nous relisions avec une inquiétude croissante ce passage de l' « éloge de Marc » par le Rév. P. Abel[2] : « Ces quelques

1. *Byzantion*, IV, p. 342.
2. *Marc Diacre et la biographie de saint Porphyre, évêque de Gaza* dans les *Conférences de Saint-Étienne* (Paris, 1910), p. 229.

traits suffisent à esquisser la physionomie morale de notre biographe ; ils se retrouvent, d'ailleurs, dans sa façon d'écrire. Dès la première ligne de son ouvrage il fait preuve de cette délicatesse exempte de gêne comme d'affectation que nous avons déjà remarquée en lui. Sous le couvert d'une phrase de portée générale, Marc se donne comme témoin digne de foi... A vrai dire, il n'est pas historien puisqu'il se borne à enregistrer son observation personnelle et directe sans recourir au témoignage des autres : mais il fait mieux que de l'histoire, il nous donne un document. »

X

LE PLAGIAT : MARC ET L'HISTOIRE RELIGIEUSE DE THÉODORET

Nous ne savons si l'auteur de notre Vie était « délicat » ; mais, à coup sûr, il était « exempt de gêne »[1]. Son sans-gêne nous est apparu fort crûment, lorsque, suivant une piste excellente que nous avait indiquée le R. P. Peeters, nous avons retrouvé, presque mot pour mot, les expressions de son prologue chez un grand écrivain du ve siècle, Théodoret, évêque de Cyr.

Marc commence ainsi la *Vie de Porphyre* :

« Il est excellent de contempler de ses yeux les combats des saints athlètes, leur zèle et leur ardeur pour la cause de Dieu ; car, à les voir, on se prend à les aimer, mais les récits qui en font des hommes exactement informés, s'insinuant dans l'âme des auditeurs, ne sont pas, non plus, médiocrement utiles. Il est vrai, la vue est plus accessible à la persuasion que l'ouïe ; pourtant des récits peuvent convaincre l'ouïe elle-même si les narrateurs sont dignes de foi. Or, si la tradition des choses profitables ne s'altérait point, si la graine du mensonge ne se mêlait pas à la vérité, il serait superflu d'écrire : à l'édification suffirait cette vérité, semée

1. Cf. *Revue de l'Université de Bruxelles*, t. XXXV (1929-1930), p. 60 sqq.

d'âge en âge dans les oreilles des générations successives. Mais, puisque le temps la corrompt, soit par l'effet de l'oubli, soit par celui de la fraude, j'ai jugé nécessaire de composer cet ouvrage, craignant que les années n'effacent la mémoire d'un si saint homme, je veux dire le vénérable Porphyre. »

Or, Théodoret dit dans le préambule de sa Φιλόθεος ἱστορία (*Historia religiosa*)[1] :

« Il est excellent de contempler les combats des vaillants héros (chrétiens) des athlètes de la vertu, et d'en tirer profit par le moyen de la vue. Car les objets célébrés, lorsqu'on les voit, paraissent dignes d'être possédés et dignes d'être aimés, et la vue incite les spectateurs à les acquérir. Toutefois, même les récits de tels exploits ne sont pas médiocrement utiles, lorsque, faits par ceux qui savent, ils sont portés aux oreilles de ceux qui ne savent point. En effet, si la vue, comme le disent d'aucuns, est plus fidèle que l'ouïe, néanmoins l'ouïe se laisse persuader, elle aussi, jugeant la valeur des récits à la véracité des narrateurs... Or, donc, si la mémoire des discours profitables restait inviolée, si l'usure de l'oubli.. ne la faisait pas disparaître, il serait superflu... de mettre ces choses par écrit, car l'utilité qui en résulte se transmettrait facilement à la postérité : mais puisque le temps use et détruit les corps en leur apportant la vieillesse et la mort, et les exploits des hommes en engendrant l'oubli et en émoussant la mémoire, personne ne peut nous en vouloir, si nous entreprenons d'écrire la Vie des amis de Dieu... »

Théodoret est plus verbeux, et il est bien possible que le lecteur français prise davantage la concision de Marc. Il est possible aussi qu'il songe à l'hypothèse d'un plagiat dont Théodoret serait l'auteur et Marc la victime. Mais la comparaison des deux textes, que nous avons faite dans les Notes complémentaires, ne laisse place à aucun doute sur le rapport véritable. Nous ne reproduirons pas ici une démonstration qui a paru évidente à tous les critiques[2]. Nous n'en garde-

1. Migne, *Patr. gr.*, t. 82, col. 1284.

2. La découverte du plagiat fut communiquée à la Société pour

rons ici qu'un seul argument, lequel, à vrai dire, suffit. La phrase de « Marc » sur les « faiseurs de tragédies et autres écrivains de cette sorte qui dépensent leurs paroles pour exciter le rire », est absurde et confuse ; chez Théodoret, elle est l'ordre et la clarté même : les différents genres littéraires, confondus chez Marc, sont distingués par la plume élégante du savant évêque de Cyr, que notre hagiographe a compris tout de travers.

Ainsi donc, le prologue de la Vie de Porphyre est emprunté à celui de la Φιλόθεος ἱστορία de Théodoret. Or, Théodoret publia la première édition de cet ouvrage en 444-

le progrès des études philologiques et historiques de Bruxelles (10 avril 1929) et à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris (par M. Ch. Diehl, séance du 6 déc. 1929 : cf. les observations de M. A. Puech dans la séance du 13 déc. 1929). Elle a fait l'objet d'un article publié dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*, t. 35 (1929-1930), p. 53-66, et reproduit dans le *Bulletin* de l'Association Guillaume Budé (janvier 1930). Ayant pris connaissance de cet article, les philologues et les historiens les plus compétents ont admis immédiatement et sans aucune réserve nos conclusions : parmi ceux qui nous ont marqué les premiers leur adhésion, nous sommes heureux de pouvoir citer MM. Ern. Stein (Berlin), F. Dölger (Munich), L. Radermacher (Vienne), Fr. Cumont (Rome), G. de Sanctis (Rome). Et le Rév. P. Chr. Baur, qui corrigeait les dernières épreuves du t. II de son *Johannes Chrysostomus*, lorsqu'il reçut notre article, s'empressa d'accepter notre thèse et de modifier en conséquence son chapitre intitulé : « *Ein chronologisches Labyrinth* ». Nous nous permettons de renvoyer à cet excellent ouvrage pour tout ce qui concerne l'épisode « chrysostomien » de notre Vie, et notamment pour la date si discutée de Jean Chrysostome à Éphèse. Cf. Chr. Baur, *Johannes Chrysostomus und seine Zeit*, t. II (Munich, Hueber, 1929), p. 155-9. Quant à M. Zollinger, traducteur de l'*Historia religiosa*, éditeur de la Vie de sainte Mélanie, il avait, presque en même temps que nous, remarqué la similitude des deux prologues. Mais, croyant la date de la *Vie de Porphyre* solidement établie, il n'avait pu admettre que « Marc » dépendît de Théodoret. Notre argumentation l'a convaincu, lui aussi. Nous enregistrons aussi avec satisfaction le ralliement à nos conclusions de M. A. Puech, le savant et brillant historien de la littérature grecque chrétienne. Enfin le Rév. P. Abel nous écrit de Jérusalem à la date du 15 décembre 1929 : « Le genre des biographies romancées ne date donc pas d'aujourd'hui. C'est un nouveau chapitre à ajouter à l'histoire de la littérature byzantine.

445. M. Glubokovskij[1] a rassemblé tous les arguments qui nous contraignent en quelque sorte à admettre cette date. Ainsi, dans l'*Historia religiosa*[2], il est question de l'Arménie soumise à la domination perse : or cette cession de l'Arménie eut lieu en 440 ; lorsque Théodoret écrivit son *Histoire religieuse*, il y avait trente-sept ans que Jacques le Jeune avait commencé sa carrière ascétique, laquelle débuta après une invasion des Isauriens en 405.

En 443-444, enfin, il y avait 41 ans que Syméon le Stylite était sur sa colonne ; or, Théodoret nous donne ce synchronisme pour la publication de son histoire des moines syriens. M. Glubokovskij a su, de la manière la plus convaincante, réfuter ceux qui voudraient infirmer cette date en prétendant identifier un certain Mélétius, mentionné par Théodoret, avec l'évêque d'Antioche de 381, alors qu'il s'agit d'un chorévêque.

Il en résulte que le prologue de la *Vie de Porphyre* a été écrit après l'année 444-5, et qu'il n'a pu l'être par Marc lui-même. En effet, Porphyre est mort en 420 à l'âge de 72 ans environ. Quant à Marc le Diacre, il devait être à peu près de l'âge de Porphyre ; car lorsqu'il fit sa connaissance, entre 382 et 392, et plus près sans doute de la première date, Marc était un homme fait, exerçant un métier qui suppose un assez long apprentissage. Et nulle part dans la Vie, Porphyre en s'adressant à son compagnon ne l'appelle « son fils » ou « son enfant », mais parfois « son frère », et lorsque, toujours entre 382 et 392, Porphyre envoie à Thessalonique un homme de confiance, muni d'une procuration et chargé de réaliser ses biens, c'est Marc qu'il choisit[3]. Vers l'an 450, Marc aurait été à peu près centenaire. Et il est, pensons-nous, sans exemple[4],

Vos conclusions sont fort intéressantes et débarrassent l'érudition de données encombrantes. »

1. N. Glubokovskij, *Blažennyj Theodorit*, Moscou, 1890, t. II, p. 416, n. 22.

2. Ch. 3 (= Migne, *Patr. gr.*, t. 82, col. 1437).

3. Preuve que le calligraphe avait, dès lors, au moins l'âge de la majorité légale, c'est-à-dire vingt-cinq ans.

4. A moins qu'on ne veuille invoquer celui de Joinville.

que l'on débute, à cet âge biblique, dans la carrière d'écrivain. La Vie, telle que nous la possédons, n'est donc pas authentique. Notre rédaction n'est pas exempte d'une certaine supercherie, puisque l'auteur du prologue, tout en employant les termes de Théodoret, a certainement voulu se faire passer pour le compagnon du saint. Ceux qui auront lu ce qui précède, et notamment la page xxxiv imagineront sans peine quel eût été le jugement du grand Tillemont s'il eût découvert l'emprunt fait à Théodoret.

XI

HYPOTHÈSE DU ROMAN HISTORIQUE

Illustres inconnus.

Dans ces conditions, il est impossible d'écarter *a priori* l'hypothèse du « roman historique ». Et nous sommes sûrs que plus d'un critique invitera le R. P. Delehaye à faire figurer Porphyre de Gaza, dans une prochaine édition de son livre intitulé *Sanctus*, parmi les saints de l'avant-dernier chapitre : ceux qui n'ont jamais existé.

La thèse est assurément spécieuse » : aucun texte indépendant de notre Vie ne cite son héros : aucun n'a gardé la moindre trace de la plupart des événements qui s'y trouvent relatés ; sauf les personnes impériales, le chambellan Eutrope et saint Jean Chrysostome, aucun des personnages mis en scène par « Marc » n'est sûrement historique. Les uns ne sont connus que par notre auteur : ainsi, le *subadjuva* Hilarios, le comte du consistoire Kynégios, le consulaire de Palestine Claros, les magistrats de Gaza Timothée, Sampsychos, Jean, métropolitain de Césarée, l'anachorète Procope de Rhodes. Passe encore pour ce dernier, simple moine, et pour les obscurs curiales de la cité gazéenne; quant à Claros, Hilarios, Kynégios, nous sommes fort loin de connaître tout le personnel administratif de la fin du ɪvᵉ et du début du vᵉ siècle. Mais il est remarquable que le métropolitain Jean

ne soit nulle part mentionné. On peut d'autant plus douter de son historicité qu'en 395, date à laquelle, selon Marc, Jean de Césarée aurait donné Porphyre comme évêque aux Gazéens, Gélase, très probablement, occupait ce siège métropolitain. Un mot d'explication ne sera pas superflu.

Gélase de Césarée

On sait qu'il y a une question Gélase. Cet héritier du trône et de la bibliothèque du savant Eusèbe, écrivit, lui aussi, une *Histoire ecclésiastique* : mais, à en croire la tradition byzantine presque unanime, son ouvrage n'était guère qu'une traduction grecque[1] des deux livres que Rufin avait ajoutés à l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée. Or, Rufin publia sa version d'Eusèbe (y compris les deux derniers livres qui lui appartiennent en propre) en l'année 402[1]. Il en

1. Les deux livres de Rufin ont été copieusement utilisés par Socrate dans son *Histoire ecclésiastique* qui va jusqu'en 439. Les passages sont réunis par Jeep, *Fleckeisen's Jahrbücher*, XIV, Suppl. Band (1885), p. 107 ss. Sozomène a utilisé également Rufin, tantôt à travers Socrate, tantôt directement. Ces auteurs ont probablement employé une traduction grecque, citée, dans la littérature byzantine, tantôt sous le nom de Rufin, comme dans le *Catalogue des manuscrits grecs de Constantinople* du XVI[e] (publié par Förster, *Rostocker Universitäts-Programm*, 1877, n° 130 : Ῥουφίνου πρεσβυτέρου τῆς μεγάλης ἐκκλησίας ἱστορία ἐκκλησιαστικὴ καὶ ἀρχαὶ ἀπὸ τῆς βασιλείας Κώνσταντος τοῦ Χλωροῦ), tantôt sous les noms réunis de « Rufin ou Gélase » γε μὲν Ῥουφῖνος ἤγουν Γελάσιος (Gélase de Cyzique, *Historia concilii Nicaeni*, I, 7). Le témoignage de Photius se trouve au *Codex* 89. D'après lui, Cyrille de Jérusalem et Gélase, son neveu, traduisirent en langue grecque l'*Histoire* de Rufin le Romain. Évidemment, Cyrille mort en 386 n'a pu faire lui-même ce travail. Mais Photius a ici trop condensé une tradition que nous trouvons plus clairement dans les *Anecdota parisiensia* de Cramer, II, 91 : Κύριλλος ὁ Ἱεροσολύμων ἐπίσκοπος μητράδελφος ἦν Γελασίου τοῦ Καισαρείας καὶ αὐτός τελευτῶν κατέκρινεν ἀγράφως Γελάσιον ἐπὶ τὴν ἱστορίαν τῶν μετὰ Εὐσέβιον καὶ ὧν οὐκ ἔγραψεν ὁ Εὐσέβιος ἐλθεῖν. L'ouvrage de Gélase de Césarée n'était pas une simple traduction de Rufin; il contenait d'autres additions à l'histoire d'Eusèbe. M. Löschcke suppose que Gélase, remplacé en 395 par Jean, a écrit son livre dans la retraite! Plus récemment M. Ant. Glas, *Gelasios von Kaisareia* (*Byz. Archiv.*, VI [1914]) pour donner raison à Marc, soutient, en dépit de toute vraisemblance

résulte que Gélase fit sa traduction après cette date, et par conséquent qu'il était en vie, et en possession de son siège archiépiscopal après 402, jusqu'en 404, au plus tard : car cette année-la, Jean Chrysostome, de son exil de Cucuse, écrivait à l'évêque Eulogios de Césarée sa LXXXVII[e] épitre. En tout cas, Gélase était vivant, bien vivant, en 394 : le 24 septembre de cette année il assistait à un concile tenu à Constantinople pour décider entre Bagadius et Agapius, qui tous les deux se prétendaient évêque de Bostra. Certains modernes ne se sont résignés qu'avec peine à suivre les Byzantins, si catégoriques sur le fait de la traduction de Rufin par Gélase. Ceux qui admettent ledit fait, comme Löschcke, se croient obligés d'avancer que Gélase, lorsqu'il interpréta Rufin, avait perdu son évêché. Notre lecteur comprendra pourquoi les érudits s'obstinent ainsi, les uns à faire mourir, les autres à déposer Gélase de Césarée immédiatement après le 24 septembre 394 : ils ont voulu faire place au métropolite Jean, sur la foi de la seule vie de Porphyre.

Tout porte donc à croire que l'archevêque de Césarée en 395 s'appelait Gélase et non point Jean, de même que, nous l'avons répété à satiété, l'évêque de Jérusalem en 393-395 s'appelait Jean et non point Praylios. Dans le cas de Praylios, « Marc » commet un anachronisme de vingt-quatre ans. En ce qui concerne Jean de Césarée, l'erreur chronologique pourrait être bien pire, car les deux seuls Jean de Césarée qui nous soient connus siégeaient au concile de Jérusalem en 518 et au concile de Constantinople en 553.

Amantios et l'Eudoxienne.

Un des principaux personnages de notre *Vie* est l'eunuque Amantios. Un texte de Zonaras et une épigramme de l'*Anthologie palatine*[1] permettent de croire que le *sacrum cubiculum*

que c'est Rufin qui a traduit dans ses deux derniers livres l'*Histoire ecclésiastique* de Gélase de Césarée. C'est certainement une des conséquences les plus curieuses de la foi aveugle qu'avaient les savants dans la parole de Marc ; cf. dans Pauly-Wissowa les articles sur Gelasius de Cyzique et Gelasius de Césarée.

1. Voir note complémentaire du chap. XXXVI.

de Théodose II posséda un *castrensis* de ce nom-là, d'ailleurs fréquent. Mais aucun historien ne nous parle de ce fidèle et tout puissant ministre d'Eudoxie, qui *peut-être*, mais cela n'est point certain, est le chambellan de Théodose II, dont Zonaras presque seul nous a conservé le souvenir.

Enfin, personne, en dehors de notre document, ne nous a rien dit de l'église Eudoxienne, cette merveille de Gaza. Le rhéteur Choricius, au VI[e] siècle, si attentif à nous decrire toutes les beautés et curiosités architecturales et autres de sa ville natale, si habile à dépeindre les splendeurs iconographiques, à dessiner le plan et l'élévation des églises de saint Serge et de saint Etienne, Choricius, qui a consacré deux discours à nous vanter les œuvres d'un évêque bâtisseur du VI[e] siècle, Marcion, digne successeur de notre Porphyre, Choricius ne fait pas même allusion à l'immense basilique qui avait remplacé le Marneion, édifice célèbre dans le monde entier [1].

Toutes les notices de synaxaires et de martyrologes concernant Porphyre viennent de notre *Vie* ou de ses abrégés ; par contre, une très sainte femme, Salaphtha, l'une des premières héroïnes de l'ascétisme palestinien d'après Marc, n'est nulle part commémorée dans les livres liturgiques grecs, et pourtant les synaxaires abondent en mentions de saintes moniales. Notons que, des hagiographes modernes, comme Chastelain [2], ont voulu réparer cette omission dont ils étaient scandalisés...

Enfin aucun texte législatif n'ordonne expressément ni la clôture, ni la destruction des temples de Gaza.

Ainsi la *Vie de Porphyre*, pour les principaux événements qu'elle nous raconte, pour nombre de personnages qu'elle met en scène, est proprement le *testis unus*, au moins suspect

1. L'omission est impossible, nous fait observer le R. P. Peeters. Ne serait-ce pas que le vocable de l'église Eudoxienne avait changé ? Elle a pu être transformée dans l'église de S. Serge, où Choricius signale quatre colonnes de Karystos, peut-être empruntées à l' « Eudoxienne ». Les cas de changement de vocable sont fréquents.

2. Voir note complémentaire du chap. XCIX, 4-5.

en bonne critique. Et dans plus d'un cas ce témoignage unique est en contradiction certaine ou presque certaine avec les faits.

Les adversaires radicaux de l'authenticité ne manqueront pas d'arguments. Ils seront tentés « d'abandonner complètement l'histoire de Marc », selon le mot de Tillemont. Sans nier que l'auteur de la *Vie* dans sa forme actuelle a pu utiliser des souvenirs ou des documents plus ou moins historiques, ils considéreront que ce noyau est impossible ou très difficile à dégager des éléments adventices, et que la Vie, dans tous ses parties sent le remaniement, ou pour employer la forte expression d'un critique très compétent « fleure l'hagiographie ».

Hésiode et Philistion.

En effet, le procédé du prologue, si caractéristique du remanieur, se retrouve en d'autres endroits du document. Théodoret est imité dans une série de passages dont nous donnerons la liste plus loin ; le miracle des enfants tombés dans un puits est un emprunt de ce genre. Et l'on prend sur le vif les mêmes habitudes de « style » jusque dans des morceaux « très particularisés » comme aurait dit Tillemont, et, chose remarquable dans ceux-là mêmes où Marc se met directement en scène, et joue le rôle le plus actif. Nous songeons à la dispute religieuse de Porphyre avec la Manichéenne Julie et ses suppôts. Marc brille en cette occasion mémorable. Avec le diacre Barochas il dicte au sténographe Corneille le procès-verbal de la réunion, et, qui plus est, affirme ses droits à figurer dans la patristique grecque, puisqu'il se donne comme l'auteur d'un *Dialogue* destiné à immortaliser ce colloque. Or, le savant auteur de ce *Dialogue*, d'ailleurs bien perdu, nous donne, dans ce chapitre 89, un inquiétant spécimen de son érudition manichéenne. Le calligraphe écrivait sans doute à merveille : mais il lisait très mal. On a vu ce qu'il a fait de la période bien ordonnée sur les auteurs tragiques et comiques : le moins qu'on puisse dire est qu'il l'a comprise tout de travers et qu'il l'a reproduite en la mutilant. Ce même penchant pour la « gaffe » dans l'allusion littéraire, qui est la marque éternelle des « primaires » audacieux, se

retrouve dans l'épisode manichéen. Tout à l'heure c'était Théodoret que Marc trahissait en le démarquant, à présent c'est Épiphane de Chypre. On verra dans nos notes à ce passage comment « Marc » a « rendu » ce qu'Épiphane disait d'Hésiode et de Philistion. Il a mis sur le même pied l'illustre auteur de la *Théogonie* et le mimographe du temps d'Auguste, fameux comme bouffon et non comme théologien. D'où cette phrase, dont l'ignorance prétentieuse a exactement la même force comique que la phrase du prologue sur les poètes tragiques qui provoquent le rire : « car c'est en mêlant les fables de Philistion le scénique, d'Hésiode et des autres prétendus philosophes aux croyances des chrétiens qu'ils ont fabriqué leur hérésie. » Ce style — il est impossible de s'y méprendre — est le style du prologue. De part et d'autre éclate le génie du quiproquo, qui est celui de Marc. Les passages les plus « Marciens » sont aussi ceux qui appartiennent le plus sûrement au remanieur. Quoi de plus caractéristique de notre document et de son auteur présumé que les petits discours, en langue vulgaire ou tout au moins familière, prêtés à Eudoxie, à Amantios, à Jean Chrysostome et Arcadius ?

La vigne de la veuve.

C'est même dans ces discours que gît le secret de l'excellente impression que la *Vita Porphyrii* est assurée de faire sur le lecteur érudit, et aussi sur le *general reader*. Nous sommes naturellement curieux des *ipsissima verba* des héros de l'histoire et nous croyons volontiers ceux qui savent les faire parler avec vraisemblance et familiarité. Mais c'est précisément le discours de Jean Chrysostome sur sa brouille avec Eudoxie, qui nous a paru témoigner, de la manière la plus inquiétante, en faveur d'une origine tardive : il nous paraît encore plus suspect que le fait même de cette brouille au début de 401. Aucun historien contemporain n'a entendu parler d' « un bien que l'Impératrice convoitait » et dont elle se serait emparée, ce qui lui aurait valu les reproches de Chrysostome. On peut lire et relire Palladius, lequel, dira-t-on, ménage Eudoxie (mais qui la ménage plus que notre

hagiographe, lequel en fait une sainte ?), et Socrate et Sozomèna, on n'apercevra pas l'ombre d'une histoire pareille. C'est dans les biographies quasi-fabuleuses de Théodose de Trimithonte et du pseudo-Georges d'Alexandrie (VII[e] et VIII[e] siècles), qu'apparaît pour la première fois l'anecdote, certainement apocryphe, de la vigne de Théognoste, imitée de la vigne de Naboth. Eudoxie traverse le vignoble d'un dignitaire proscrit jadis par elle-même et mort récemment. Ce bien est le seul moyen d'existence de sa pauvre veuve. L'Impératrice y cueille quelques grappes. Aussitôt ses courtisans de s'écrier que, d'après une loi de l'empire, toute propriété traversée par les souverains leur appartient. Et la vigne est confisquée. Selon Théodore et le Pseudo-Georges, dont tous les Byzantins tardifs se sont bien malheureusement inspirés, Chrysostome, en cette occasion, use de provocations fort maladroites et surtout fort invraisemblables. Il va jusqu'à refuser l'échange de la vigne contre un bien équivalent, à quoi Eudoxie aurait consenti. Inutile de dire que la loi de confiscation est apocryphe. Il est fâcheux pour notre *Vie* de contenir une allusion évidente à une légende aussi caractérisée.

Ou bien, le remanieur s'inspire de Théodore de Trimithonte ; et nous sommes reportés au VII[e] siècle au plus tôt, ou bien, comme le penserait M. Puech, nous avons affaire, dans la *Vie de Porphyre*, à une forme rudimentaire (VI[e] siècle) de la légende de la vigne de Théognoste, antérieure aux biographies de Théodore et de Georges d'Alexandrie, mais postérieure aux historiens contemporains de Chrysostome, lesquels ignorent tout de cette histoire [1].

La Novelle CIII de Justinien.

On aurait le droit de se méfier d'un autre discours, celui où Arcadius remontre à Eudoxie le danger fiscal qu'il y aurait à brusquer les contribuables Gazéens. Non qu'il soit

1. J. Dräseke, *Gesammelte patr. Abh.* (Altona, Leipzig, 1889), p. 241-243, reproche à Neander, biographe de Chrysostome, et à Jeep de n'avoir pas une foi entière dans l'histoire de la vigne de la veuve, qui nous est garantie, dit-il, par le témoignage de Marc le Diacre.

le moins du monde invraisemblable ou qu'il contienne un anachronisme. Mais il a le tort de rappeler un texte fort connu, la CIII[e] *Novelle* de Justinien, qui vante en ces termes la splendeur de Césarée et le mérite des Palestiniens : « Nous la voyons (Césarée) à la tête d'une grande province, d'un pays admirable, et rendant les plus signalés services à notre empire par l'importance de ses contributions, et son extrême dévouement (φόρων τε μεγέθει καὶ εὐγνωμοσύνης ὑπερβολῇ) L'εὐγνωμοσύνη (*devotio* dans le texte latin) est la principale qualité des sujets ; c'est ce que nous appelons aujourd'hui le loyalisme. Arcadius dit de même à propos de Gaza : εὐγνωμονεῖ περὶ τὴν εἰσφορὰν τῶν δημοσίων πολλὰ συντελοῦσα. Il n'est certainement pas absurde de considérer la *Novelle* de Justinien comme une source possible du discours d'Arcadius.

Λησμονῶ

La langue de notre *Vie* ne présente, il est vrai, aucun caractère bien précis à celui qui l'étudie avec la préoccupation d'y trouver des indices chronologiques. C'est une κοινή vulgaire, mais d'un vulgarisme modéré. Elle a livré, tant au point de vue du vocabulaire qu'au point de vue de la morphologie et de la syntaxe, peu de phénomènes vraiment remarquables aux philologues qui ont exploré les Vies de saints. Elle est bien moins riche à cet égard qu'un texte, beaucoup plus vulgaire : la *Vie de saint Jean l'Aumônier*, par Léonce de Néapolis ; en particulier, on n'y trouve pas cette abondance de formes diminutives en -ιον et même en -ιν, qui donne une couleur très spéciale à la langue de cet hagiographe du VII[e] siècle. Quant à la syntaxe des cas, elle est à peu près normale. Toutefois la *Vie de Porphyre* contient le verbe λησμονῶ « oublier », un des éléments caractéristiques du grec moderne, infiniment rare à l'époque byzantine. Ni Palladius, ni Moschus, ni Léonce de Naples, ni Malalas, ni la *Chronique paschale*, ni Théophane, ni aucun texte conciliaire ne le présentent, à notre connaissance. Le grec vulgaire des V[e] et VIII[e] siècles se sert pour dire « oublier », de ληθαργῶ ou de λανθάνω (ce dernier verbe est employé deux fois par Léonce

de Neapolis). Nous n'avons trouvé λησμονῶ, en dehors de notre Vie, que dans un texte attribué faussement à Athanase, et qui paraît daté du VIIIe siècle au plus tôt. Cet argument n'a pas une importance décisive. Mais joint à d'autres indices d'une origine relativement tardive, il prend néanmoins une certaine valeur.

XII

POUR UN NOYAU HISTORIQUE

Le témoignage de saint Jérôme.

Telle sera l'argumentation, assez forte on le reconnaîtra, de ceux qui prétendront dater du VIe ou VIIe siècle notre document. La thèse de l'authenticité absolue étant désormais ruinée par la constatation du plagiat, il reste à examiner si l'hypothèse d'un noyau historique, d'un journal de Marc, mutilé, délayé, complété et en partie récrit par un remanieur est impossible à défendre. Tout d'abord il faut distinguer entre l'authenticité du document et l'historicité de Porphyre. Si nous n'avons pas, en dehors de notre *Vie*, des preuves certaines de l'existence de l'évêque, nous avons au moins en sa faveur deux présomptions très fortes. La date de la mort de Porphyre, énoncée d'après l'ère de Gaza, et qui rappelle la formule des épitaphes trouvées dans cette ville, semble bien empruntée à un monument épigraphique. De plus, au concile de Diospolis (décembre 415) présidé par le métropolitain Eulogius de Césarée et qui ne comprenait que des évêques palestiniens, assistaient deux prélats du nom de Porphyre. L'un d'eux doit être le nôtre. Ainsi Porphyre a dû exister, à l'époque même indiquée par la *Vie*. Quant à l'événement qui, après tout, constitue le fond même de notre récit, la destruction du Marneion, il est parfaitement attesté par un témoin d'importance, saint Jérôme. Le grand polémiste de Bethléem parle deux fois du Marneion, et ses deux textes heureusement peuvent être datés. Vers l'an 400/401 il écrit à Laeta : « *Marnas Gazae luget inclusus et*

eversionem templi jugiter pertremescit[1]. » Or, la *Vie de Porphyre* nous apprend que le Marneion a été fermé après le mois de février 398, mais qu'il continua à fonctionner secrètement jusqu'à la fin de mai 402. Il faut avouer qu'il y a dans la lettre de saint Jérôme quelque chose comme une confirmation d'un passage essentiel de la Vie. Reste le second acte de la « tragédie de Marnas », la destruction du temple. Ici encore, saint Jérôme confirme Marc. Il écrit dans son commentaire sur Isaïe, composé entre la fin de 408 et le commencement de 410 : « *Serapium Alexandriae et Marnae templum Gazae in ecclesias Domini surrexerunt*[2]. » Ce n'est donc pas seulement la destruction du temple, mais encore la construction de l'église, ce trophée de la victoire de Porphyre, élevé, comme dit « Marc », au beau milieu de Gaza, que saint Jérôme annonce triomphalement au monde chrétien. Quel dommage qu'il ait tu le nom du vainqueur !

Pas d'allusions aux luttes christologiques.

A ces constatations essentielles, nous ajouterons tout à l'heure l'énumération de tous les traits de mœurs, de tous les détails relatifs aux institutions politiques et religieuses, qui dans notre *Vie* « sentent » le ve siècle plutôt que l'époque postérieure. Mais, plus encore, que par ce qu'elle dit très exactement des choses de l'État et de l'Église la *Vie de Porphyre* se recommande à nous par ce qu'elle ne nous dit pas. Aucun détail liturgique, aucune indication théologique, aucune expression administrative de ce document ne nous fait songer, ni au VIe siècle, ni même à la seconde moitié du Ve siècle.

Avec le concile d'Éphèse de 431 s'ouvre pour l'Orient chrétien l'ère des luttes christologiques dont la Palestine, et spécialement la région de Gaza, fut l'un des principaux théâtres. Marie, mère de Dieu, la θεοτόκος voit sa gloire proclamée par

1. Saint Jérôme, lettre 107 (à Laeta), dans le *Corpus Script. Eccl. Latin.*, t. LV, p. 292.
2. *Comm. in Isaiam prophetan*, VII, 17 = Migne PL, t. XXIV, col. 241D.

les Pères réunis à Éphèse et depuis lors, l'Eglise orthodoxe vit sous le signe de ce qu'on a, d'ailleurs abusivement, appelé la Mariolatrie. Des églises s'élèvent partout en l'honneur de la Vierge et son nom, accompagné de l'épithète que Nestorius avait voulu proscrire, se rencontre abondamment dans la littérature. Or, dans les quatre-vingts pages de la *Vie de Porphyre* on ne relève aucune allusion à la toute puissante médiatrice. Il semblerait, à ne tenir compte que de la christologie, que la *Vie de Porphyre* a été conçue à une époque où le mystère de l'incarnation n'était pas encore devenu une question politico-religieuse, une affaire d'État, et où les seules hérésies encore vivantes étaient l'arianisme vaincu en 381, et le tenace manichéisme. Une période de paix religieuse relative, qu'on pourrait appeler, d'un terme emprunté à l'histoire de l'antiquité, la *pentekontaëtie*, s'étend de la fin de la querelle arienne à la naissance de la querelle nestorienne, de 381 à 431, comme la *pentekontaëtie* classique va de la guerre barbare à la guerre hellénique (480-431). La primitive Vie de Porphyre a dû être composée avant la fin de cette période. C'est de ce document que proviennent sans doute une foule de renseignements à la fois précieux et précis, qu'il est impossible de croire inventés, sur le paganisme finissant et le christianisme naissant, dans la ville et dans la région de Gaza.

Le paganisme à Gaza : Marnas.

Tout ce qui est dit, dans notre Vie, des temples païens est certainement authentique et du plus haut intérêt. Sur Marnas, en particulier, nous avons, ailleurs, des indications confirmatives. Marnas, dit « Marc », était identifié par les habitants au Zeus crétois ; or, les Philistins étaient certainement d'origine crétoise. Étienne de Byzance attribue à Gaza le nom de Minoa. « L'origine crétoise, dit fort bien le P. Abel, est sortie de nos jours de l'état de simple hypothèse pour arriver au rang d'une conclusion scientifique. Nous n'avons pas à développer ici les preuves de cette provenance... Qu'il nous suffise de constater ici que les Gazéens et leur dieu principal avaient une commune origine. Main-

tenant le dieu est-il venu de Crète en Palestine avec la célèbre migration des peuples de la mer qu'arrêta Rhamsès III et dont l'installation des Philistins dans la *chephêlâ* fut un des derniers épisodes, ou bien le Zeus Crétagène a-t-il attendu la période d'hellénisation qui suivit la conquête d'Alexandre pour venir trôner à Gaza ? Il est moins facile de le décider. Toutefois les peuples anciens avaient tellement dans les mœurs d'emporter avec eux dans les contrées qu'ils envahissaient et colonisaient les dieux de leur patrie, qu'il est permis d'admettre comme simultanées la venue du Zeus Crétagène et celle des Philistins en Palestine ». Qu'est-ce que ce nom de Marnas ? Il a l'air clairement sémitique et signifierait « Notre Seigneur ». Cependant Étienne de Byzance affirme que le nom est crétois et qu'il vient de *Marnas* ou *Marnan* signifiant Παρθένος[1]. S'il en est ainsi, nous avons probablement affaire à une transformation du nom primitif sous l'influence d'une étymologie populaire sémitique, avec, bien entendu, transcription à la grecque.

Le premier témoignage de l'existence à Gaza du culte de Marnas est d'ordre numismatique et d'époque romaine. Une monnaie d'Adrien porte l'inscription ΓΑΖΑ ΜΑΡΝΑ et représente le Marneion, fort schématiquement il est vrai, sous la forme d'un fronton triangulaire appuyé sur deux colonnes. Le dieu en personne apparaît dans l'entre colonnement, accompagné d'Artémis portant un arc ; lui-même se distingue par une figure juvénile et apollinienne[2], ainsi que par des attributs si obscurs, dit M. J. F. Hill, qu'il est peut-être préférable de ne pas conjecturer ce qu'ils peuvent être.

1. On a voulu retrouver ce nom crétois dans le second élément du nom *Britomartis*, signifiant, paraît-il, « douce vierge ».

2. Quelques savants dont M. Drexler, refusent de reconnaître Marnas dans la figure masculine ; d'autres prennent la divinité féminine pour la Fortune de la ville. Au fond il n'est pas absolument sûr que le temple représente le Marneion. Mais l'importance de Marnas pour Gaza ressortirait encore plus fortement de l'inscription. ΜΑΡΝΑ gravée sur une monnaie figurant d'autres dieux. Notons aussi que la lettre sémitique M figure sur d'autres monnaies et qu'elle est à la fois l'initiale du nom de Marnas et l'épisème de la ville de Gaza.

Cette prudente déclaration n'empêche pas le savant numismate de faire une hypothèse ingénieuse sur l'essence même du dieu. « Peut-on douter, dit-il (p. xxxvi), que nous avons ici dans Marnas et dans la déesse pareille à Artémis, le Zeus Crétois et sa parèdre Britomartis-Dictynna : κοῦρος et κόρα ? » Ceci trancherait la question d'origine et d'identité. Mais l'exemple de Sérapis, dieu composite, de fabrication hellénistique, doit nous enseigner la prudence en pareille matière[1]. Les dieux qui ont résisté les derniers à l'assaut du christianisme ne sont pas nécessairement les plus anciens, et la bizarre étymologie de Sérapis, dont on vient à peine de trouver la clé, nous avertit d'user de quelque scepticisme à l'endroit des spéculations crétoises auxquelles invite la note érudite, mais suspecte, d'Étienne de Byzance. Ce qui est certain, c'est que le Marnas de Gaza, assimilé à Zeus Crétois par Étienne de Byzance et par notre Vie, n'est connu que depuis le règne d'Adrien ; et que le Marneion lui-même remonte sans doute à cette époque. « Adrien visita plus d'une fois Gaza ; la visite la plus importante eut lieu en 130. Pendant quelque temps les monnaies de la cité portent une double date, l'une comptée d'après l'ère ordinaire de la cité, l'autre ayant son point de départ dans l'année de la visite impériale... C'est à l'une des visites d'Adrien aussi que nous pouvons par conjecture assigner la fondation du grand temple du dieu Marnas. L'empereur olympien qui fonda le grand temple de Zeus sur la montagne sacrée du Garizim des Samaritains devait être enclin à reconnaître les droits du Zeus Crétagène des Gazéens[2]. »

Quelle que soit l'étymologie de Marnas, il est identifié dès lors à Zeus, et il est très probable que ses fonctions de maître de la pluie sont en rapport direct avec cette identifi-

1. Le nom de Sarapis ou plutôt Sérapis est formé de Osiris-Apis et la voyelle initiale du premier élément a été prise pour l'article grec.

2. Hill, *l. l.*, p. xvi-xvii. « La forme hellénisée de l'expression sémitique correspondant à ὁ κύριος ἡμῶν serait Μαράνας, plutôt que Μαρνᾶς. Cf. le nom de femme Μαράνα, dans Théodoret. » Note du P. Peeters.

cation (cf. *Jupiter pluvius*). L'identification est affirmée par l'auteur de notre Vie ; elle est confirmée brillamment par une série de textes. Une inscription, d'abord, trouvée dans le Hauran (Waddington, *Inscript. de Syrie*, n° 2412°) qui est une dédicace à Διῒ Μαρνᾳ τῷ κυρίῳ. On remarquera ce κύριος, qui dans le cas présent pourrait être une sorte de traduction de Μαρνᾶς. S'il faut en croire l'*Histoire Auguste*, Alexandre Sévère, mis en présence d'un scélérat, odieux pour ses rapines commises sous Elagabal, et qui avait osé se montrer au sénat, se serait écrié : « O Marna, ô Jupiter[1] ». Mais la preuve la plus curieuse de l'identification nous est fournie par un fragment de Damascius (édité par Ch.-Em. Ruelle, p. 97, frag. 3) et décrivant ainsi la lettre phénicienne M : Τό τε ὀνομαζόμενον ὅ ἐστιν εὐθεῖα μία, καὶ τρεῖς πλάγιοι ἐπ' αὐτῆς, ἥ τε κορυφαία καὶ δύο μετ' αὐτὴν... παρὰ Γαζαίοις τοῦ Διός. Ainsi, d'après Damascius, la lettre M, initiale de Marnas, serait chez les Gazéens le symbole de Zeus. Enfin, il faut rappeler le texte d'Étienne de Byzance, qui sur un point présente avec le texte de Marc une coïncidence textuelle s'expliquant peut-être par un emprunt. L'identification avec Zeus a sans doute contribué à la fortune de l'obscure divinité philistine, dont le temple eut l'honneur tragique d'être en Palestine le dernier palladium du paganisme. Son culte avait même commencé à se répandre en dehors de Gaza : témoin l'inscription du Hauran et celle de *Portus Traiani* (*CIG* 5892 = *IG* XIV 926) qui fait dire à M. Cumont (*Les religions orientales dans l'empire romain*, 2e éd., 1909, p. 354) : « L'existence d'un Marneion à Ostie peut être déduite de ce texte épigraphique[2]. » Il serait bien démonstratif à cet égard que Marnas eût été invoqué à Rome en pleine curie par un empereur syrien auquel sa piété et son patriotisme faisaient pardonner son origine.

1. Lampride, ch. 16. On connaît l'opinion des modernes (Dessau, Baynes) sur la date de la composition de l'*Histoire Auguste*. Il se peut que ce témoignage ne vaille que pour la fin du IVe siècle.

2. L'inscription n'est pas d'Ostie, mais de *Portus Traiani* (Civitā Vecchia). Elle est datée du règne de Gordien.

L'influence croissante de Marnas au IIIe et au IVe siècle explique l'acharnement des chrétiens contre lui. Epiphane de Chypre, dans son *Ancoratus* (éd. Holl, p. 130, 6-8), reproduit une étrange légende evhémèristique à tendance diffamatoire, où il associe, dans le même mépris, deux divinités florissantes de son temps, et qui d'après lui sont en réalité des mortels de l'espèce la plus vulgaire : Marnas, l'esclave d'Astérios à Gaza, et Zeus Kasios, batelier de Péluse[1]. Saint Jérôme, dans sa *Vie d'Hilarion,* écrite vers 390, nous montre par plusieurs anecdotes la puissance de ce dieu haï et redouté des Chrétiens. Aristénète, femme d'Helpidius, qui fut préfet du prétoire en 361, revenant avec son mari et trois enfants de visiter le bienheureux Antoine, fut obligée, par une maladie qu'il leur survint, de s'arrêter à Gaza. Soit à cause du mauvais air, soit que Dieu voulût glorifier son serviteur Hilarion, comme on put le voir ensuite, tous trois furent saisis à la fois d'une fièvre violente, et les médecins désespéraient de les sauver. La mère tracassée poussait des cris déchirants, et, courant d'un enfant à l'autre, comme s'ils fussent déjà morts ; elle ne savait lequel elle allait avoir à pleurer d'abord. Ayant appris qu'il y avait un moine dans le désert voisin, elle oublia tout son cortège de matrone pour n'écouter que le sentiment maternel, et partit accompagnée d'un petit nombre de servantes et d'eunuques : à peine si son mari put la décider à monter sur un âne. Arrivée devant le solitaire : « Je vous en prie, lui dit-elle, par la clémence infinie de Jésus, notre Dieu ; je vous en conjure par sa croix et par son sang, rendez-moi mes trois fils ; et que le nom du Sauveur soit glorifié dans la ville idolâtre, que son serviteur vienne à Gaza et que l'idole de Marnas soit renversée. » Et comme il repoussait cette demande en disant qu'il ne sortirait jamais de sa cellule, qu'il n'avait pas l'habitude d'entrer dans une cité, pas même dans la plus pauvre ferme, elle se prosterne alors la face contre terre, ne cessant de

1. Achille Statius, III, 6, nous dit que la statue de Kasios à Péluse était une figure juvénile, ressemblant à Apollon, portant la grenade dont le sens mystique est celui de la fécondité.

crier : « Hilarion, serviteur du Christ, rendez-moi mes enfants. Ceux qu'Antoine a tenus dans ses bras en Egypte, sauvez-les en Syrie ! »

« Toutes les personnes présentes versaient des larmes et lui-même pleurait en refusant. Que dirai-je encore ? La femme ne se retira pas avant d'avoir obtenu la promesse qu'après le coucher du soleil il viendrait à Gaza. Aussitôt arrivé, il considéra successivement les petits lits des malades et leurs corps brûlants, et invoqua le nom de Jésus. O merveilleux pouvoir ! la sueur s'épanche comme de trois sources à la fois ; à la même heure ils prennent de la nourriture, reconnaissent leur mère en pleurs, et baisent les mains de son serviteur en bénissant Dieu ».

Cette guérison, comme l'heureuse délivrance d'Aelias dans la *Vie de Porphyre*, causa, dit Jérôme, de nombreuses conversions. Mais le bloc païen de Gaza fut surtout entamé, d'après la *Vie d'Hilarion*, par la victoire qu'Italicus, un cocher chrétien de Maïouma, remporta sur l'un des duumvirs de Gaza, adorateur de Marnas. Encore un trait parfaitement historique : la nouvelle foi s'était épanouie à Maïouma, qui était le port de Gaza, longtemps avant de prendre racine à Gaza même. Maïouma était en rapports constants avec Péluse, le célèbre port de l'Égypte. Les Égyptiens qui s'y étaient établis avaient apporté avec eux le christianime. Donc, Italicus de Maïouma, qui est chrétien, a pour concurrent l'un des duumvirs de Gaza, qui adore l'idole de Marnas. Italicus, persuadé « que son concurrent était secondé par un magicien qui, grâce à certaines imprécations diaboliques, pouvait à son gré ralentir les chevaux de l'un et précipiter ceux de l'autre », demande à Hilarion des prières qui puissent conjurer l'effet de ces imprécations. On connaît assez, notamment par les *defixiones* de Carthage, le rôle de la magie dans les courses de l'hippodrome. Hilarion refuse d'abord de se compromettre en pareille affaire ; mais il se rend finalement aux arguments du bon cocher et par une aspersion d'eau bénite, il assure la victoire au char d'Italicus. « Le signal est donné. Les chevaux d'Italicus volent, tandis

que les autres sont comme retenus par des entraves. Sous leur essor, les roues de son char s'échauffent, en une course si rapide que c'est à peine si leurs rivaux les apercoivent de dos. Les spectateurs poussent une immense clameur, les païens eux-mêmes s'écrient : « Marnas est vaincu par le Christ ! » Pleins de rage, les adversaires d'Italicus demandent qu'Hilarion, ce sorcier chrétien, soit conduit au supplice. Cette victoire éclatante fut pour beaucoup d'amateurs du cirque, alors et depuis, une occasion d'embrasser la foi[1]. »

La clameur que poussèrent les païens de Gaza en voyant les chevaux du cocher chrétien de Maïouma vaincre à la course ceux du duumvir païen de Gaza, est à peine différente de celle qu'arracha aux païens de cette ville le miracle raconté au ch. 20 de la *Vie de Porphyre*. A la vue de la pluie abondante que le Dieu des chrétiens avait fait tomber, ils s'écrièrent (ch. 21) : « Seul le Christ est Dieu, lui seul a vaincu ! »

On relira avec intérêt dans notre Vie tout ce qui concerne le plan du Marneion, l'organisation du culte dans ce temple, la manière dont il fut détruit partiellement, et partiellement transformé dans l'église Eudoxienne. L'un des meilleurs connaisseurs de l'architecture palestinienne, le capitaine Creswell, a coutume de s'emporter contre Marc, coupable, selon lui, de négligence dans sa description de la coupole. L'importance de cette rotonde centrale, qui a pu donner l'idée de l'*Anastasis* constantinienne, est en effet considérable pour l'historien de l'art ; et l'on peut regretter que Marc n'ait pas eu, en cette rencontre, la précision technique de Choricius de Gaza décrivant l'église à coupole de saint Serge. Du moins Marc n'est-il pas responsable d'une bizarre interprétation de son texte, qui a trompé la majorité des archéologues, même miss Gertrude Lowthian Bell ; c'est Gentien Hervet qui est cause de tout le mal par sa méprise relative au sens de ἀναφυσητόν qu'il traduit *ad vapores emittendos*. Il n'est pas question dans le texte grec de ce trou (ὀπαῖον) pratiqué dans

1. *Vie de saint Hilarion*, ch. 14 et 20. Nous nous sommes servis de la traduction de M. P. de Labriolle (*Vie de Paul de Thèbes et Vie d'Hilarion par saint Jérôme*, Paris, Bloud).

le dôme, dont parlent volontiers les archéologues. Tel qu'il est, notre texte est parfaitement digne de foi. Il y a là une foule de détails criants de vérité, comme celui de ces plaques de marbre provenant du revêtement intérieur du Marneion, et que les chrétiens emploient en guise de pavement. Du reste le souvenir du Seigneur de la pluie devait survivre, ailleurs que dans le cœur de ses fidèles Gazéens, à l'incendie de son temple. Le pieux Proclus étendit sur lui, comme sur l'Asklépios d'Ascalon, le Théandritès de Bostra, *le linceul de pourpre où dorment les dieux morts*, c'est-à-dire qu'il composa un hymne, malheureusement perdu, en l'honneur de l'idole abattue par Porphyre dix ans avant la naissance du philosophe. Ce fut la dernière invocation à Marnas...

Les autres cultes. Marc énumère sept autres temples, de l'existence desquels il n'y a aucune raison de douter. « Le Soleil ou Helios avait joui d'une vogue trop grande dans le monde méditerranéen depuis la dynastie syrienne des empereurs romains et le centre de son culte était trop rapproché pour que Gaza n'ait pas eu à lui ouvrir ses portes... Apollon était honoré de vieille date à Gaza. Au temps où Alexandre Jannée ravagea la cité (96 av. J.-C.), ce fut dans le sanctuaire de ce dieu que les sénateurs de Gaza cherchèrent un refuge qui, d'ailleurs, leur fut fatal. » Les Gazéens avaient encore un sanctuaire de Koré, fille de Déméter, épouse d'Hadès. « A Ptolemaïs et en Trachonitide on a relevé les traces du culte de cette déesse associé à celui de Pluton, dieu identique à Hadès. Une ville proche de la mer comme Gaza ne pouvait se priver d'une certaine dévotion envers la pâle Hécate, la protectrice des cités maritimes, à qui les marins gardaient une vive reconnaissance de la traînée d'argent dont elle égayait les flots durant les longues nuits de la navigation, quand, sous la figure de la lune, elle montait dans le ciel du soir [1]. » Il est plus difficile d'identifier le titulaire du

1. Abel, *op. cit.*, p. 244-246. — Hécate présidait aux mystérieuses opérations de la théurgie ; et Marinus nous rapporte que c'est après avoir été admis comme épopte aux mystères de la grande Hécate qu'il

temple appelé Heroeion : on verra là-dessus dans notre commentaire diverses conjectures. Il est certain que celle qui fait de ce héros Héraclès n'est pas la moins vraisemblable. Héraclès est resté longtemps populaire à Gaza. Procope le Gazéen nous décrit une horloge merveilleuse, lointain prototype du chef-d'œuvre de Strasbourg, qui se trouvait au centre de la ville et où les douze heures étaient symbolisées par les douze travaux d'Hercule. Héraclès, longtemps après le triomphe du christianisme, était donc resté une sorte de Jaquemart, une figure familière et populaire, réglant l'existence quotidienne de la cité. Notons à ce propos que ladite horloge sonnait les heures de une à six, et que c'est précisément de cette façon que les heures semblent être comptées dans notre Vie.

« Le Tychaeon [1] était consacré à Tyché, personnification de la Fortune capricieuse, de la Chance et du Hasard. Elle apparaît dans la numismatique de Gaza avec le type très répandu que M. Bouché-Leclercq décrit en ces termes : « C'est toujours, à quelques détails près, la même femme à figure indifférente, couronne tourelée, patère, corne d'abondance ou poignée d'épis, avec parfois un gouvernail, rarement un globe ou une roue, dont le type a été fixé dès le vi^e^ siècle pour la Tyché de Smyrne, œuvre de Boupalos, et vulgarisé par la renommée de la célèbre Tyché d'Antioche, œuvre d'Eutychide de Sicyone. Reine du monde ou patronne particulière d'une ville, elle est la déesse qui répand ou refuse l'abondance, qui gouverne la destinée des États comme des particuliers [2]. Nombreuses sont les Tychés palestiniennes regardées le plus souvent comme l'hellénisation du dieu sémitique Gad dont la Bible, les textes araméens et palmyréniens et les

réussit, au moyen d'un globe magique, à faire tomber des torrents de pluie et à préserver l'Attique d'une sécheresse. Ces arts magiques devaient être particulièrement prisés à Gaza ; Hécate, qui les enseignait, était une utile auxiliaire de Marnas.

1. Abel, *op. cit.*, p. 247-248.

2. *Tyché ou la Fortune d'après un ouvrage récent* (*Rev. de l'hist. des Religions*, XXIII, 1891, pp. 1 ss.).

Arabes nous ont conservé quelques traces. Mentionnons avant tout l'élégant Tychaeon de Sanamein encore debout, puis les Fortunes de Ptolémaïs, de Phidalephie, de Dera 'a, de Batanée, de Mâdabâ et de Damas. Dans quelques localités, c'est une divinité déjà connue qu'on choisit pour présider à la fortune locale : à Gérasa, par exemple, c'est Artémis ; à Mâdabâ, l'Astarté phénicienne [1]. »

Enfin l'Aphrodite de Gaza n'est autre que l'Astarté cananéenne. Nous n'avons aucune raison de douter des détails si piquants donnés par l'hagiographe, sur la statue d'Aphrodite, qui se dressait au centre de la ville, dans le *Tetramphodon*, et sur les songes qu'elle envoyait aux personnes qui pensaient au mariage.

Le christianisme à Gaza.

Si notre auteur n'a pas exagéré la force du paganisme gazéen au moment où Porphyre engagea la lutte contre lui, il semble avoir dépeint tout aussi fidèlement, l'état plus que modeste du christianisme. Ici toutes ses expressions « sentent l'antiquité ecclésiastique ». Les anciens évêques de Gaza qu'il énumère sont : Asklépas, Irénion, Énée, ces deux derniers prédécesseurs immédiats de Porphyre. Asklépas est, sauf erreur, le premier évêque connu de Gaza [2]. Ce fut l'Athanase des Philistins. Rien n'est plus

1. Cf. Baudissin, art. *Gad* dans *Realencyclop.* d'Herzog [3] ; Chabot, *Index... des inscript. gr. et lat. de la Syrie*, p. 9; *Revue biblique*, 1905, p. 605; *Comptes rendus de l'Acad. des inscript...*, 1898, pp. 388 ss.; Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes*, II, p. 28-46 passim.

2. On cite, il est vrai, un évêque Silvanus, martyr de la persécution de Maximin (vers 310). Mais, bien qu'Eusèbe (*Hist. eccl.*, VIII 13, 5 et *De Martyr. Pal.*, XIII, 4) le qualifie de ἐπίσκοπος τῶν ἀμφὶ τὴν Γάζαν ἐκκλησιῶν, il est certain qu'au moment où il fut arrêté avec toute une assemblée de chrétiens, il exerçait les fonctions de prêtre dans les environs de Gaza. Avec ses codétenus, au nombre de trente-neuf, il fut envoyé *ad metalla*, aux mines de cuivre de Phaino, au sud de la mer Morte. Il se forma en ce lieu toute une colonie chrétienne, et c'est là que Silvanus fut ordonné évêque, probablement, dit Mgr Duchesne, par Mélétius, évêque de Lycopolis, banni lui aussi aux mines de Phaino, dont ç'aurait été l'une des ordinations régu-

exact de dire, comme notre auteur, qu'il subit beaucoup de persécutions pour la foi orthodoxe. En effet, il fut déposé par la majorité arianisante au concile de Tyr en 335, sous prétexte qu'il avait renversé un autel. On le remplaça par un nommé Quintianus [1]. Asklépas, avec Athanase et Marcel d'Ancyre, fit appel à Rome au pape Jules. Celui-ci, revisant le jugement du concile, rétablit sur leur siège les évêques déposés (340) [2]. Asklépas parut encore au concile de Sardique (342-343) en compagnie d'Athanase et de Marcel. « Asklépas, dit Mgr Duchesne [3], y produisit les documents de son procès, dressés à Antioche, en présence de ses accusateurs et d'Eusèbe de Césarée : il en résultait que lui aussi était innocent. » Aussi le concile prononça-t-il des sentences d'excommunication contre les successeurs indûment donnés aux évêques réhabilités : Grégoire d'Alexandrie, Basile d'Ancyre, Quintianus de Gaza, et contre les chefs ariens, parmi lesquels figuraient le métropolitain d'Asklépas, Acace de Césarée [4]. Enfin le nom d'Asklépas figure parmi les septante évêques auxquels Alexandre d'Alexandrie envoya son encyclique contre ceux qui avaient reçu Arius [5]. On ne peut pas ne pas admirer ce rude lutteur, qui faisait front à la fois contre l'immense majorité païenne de son diocèse et le parti

lières. M. Harnack (*Mission und Ausbreitung*, II, 2e éd., 89) estime que le martyr Silvanus (il fut décapité bientôt après son élévation à l'épiscopat) n'était qu'une sorte de chorévêque, et cela à cause de l'expression ἐπίσκοπος τῶν ἀμφὶ τὴν Γάζαν ἐκκλησιῶν. Il est certain que Silvanus n'a jamais résidé à Gaza en qualité d'évêque. Mais il n'y a rien à conclure de l'expression d'Eusèbe qui n'est qu'une variante littéraire de la formule courante. Cette expression se trouve d'ailleurs dans Eusèbe. *Hist. eccl.*, VIII, 13, 3, à propos de l'évêque d'Emèse : Σιλβανὸς ἐπίσκοπος τῶν ἀμφὶ τὴν Ἔμισαν ἐκκλησιῶν. M. Harnack n'admet même pas qu'Asklépas ait été un véritable évêque de Gaza : mais cela est tout à fait gratuit.

1. Sozomène, III, 8, Théodoret. *Hist. eccl.*, I, 29.
2. Sozom., III, 8, Socrate, II, 15.
3. *Hist. de l'Église*, II, 219.
4. Théodoret, *Hist. eccl.*, II, 8; Athanase, *Apologie*, § 47-49; *Apologia de fuga*, § 3.
5. Épiphane, *Hæres*, LXIX, 4.

anti-nicénien, favorisé souvent par la cour et par son propre chef l'archevêque de Césarée. Asklépas était le digne prédécesseur de notre Porphyre : et peut-être les défaillances de l'archevêché de Césarée dans la querelle arienne, expliquent-elles la manière dont Porphyre domine, efface même son métropolitain. Asklépas, en dépit de son audace, n'avait pu songer à fonder une église en pleine ville de Gaza. Il dut se borner, nous dit Marc, à bâtir un oratoire en dehors de la ville. C'est la *Vieille Église,* à l'occident de la ville, vers laquelle s'achemine la procession mentionnée au chap. 20. Ce renseignement était rendu très vraisemblable par les considérations que nous avons exposées dans une note.

Choricius de Gaza et la Vieille Église.

Mais un passage du second panégyrique de l'évêque Marcien, par Choricius de Gaza, auquel personne n'avait fait attention jusqu'ici, nous permet de le confirmer et de le préciser. Avant de parler des églises nouvelles construites par l'évêque Marcien au VI[e] siècle, Choricius cite celles qu'il a restaurées. L'une de celles-ci fait l'objet du § 19. Choricius vient de faire allusion à la remise en état du mur d'enceinte, et à l'église des Apôtres située non loin de là. « Laissez, dit-il à ses auditeurs, laissez votre pensée s'éloigner davantage encore de la ville, et se porter vers une campagne relevant de votre cité où s'élevait un temple trop petit pour recevoir une brillante assemblée. Ceux qui négligeaient cet endroit avaient une certaine excuse dans la distance qui le séparait de la ville, et à tous les reproches ils avaient cette réponse plausible : « Mais c'est à la campagne ! Ce n'est pas tout près de la ville. Jusque là-bas il y a cinquante stades ». Il est évident que Marcien a restauré au VI[e] siècle cette « Vieille église » fondée par Asklépas, et qui semble n'avoir eu, aux V[e] et VI[e] siècles, aucun vocable spécial. La distance de cinquante stades (environ neuf kilomètres), détail nouveau fourni par Choricius, explique la longue durée de la procession du chap. 20 de la Vie. Parti au lever du jour, le 3 janvier 396, le cortège des fidèles de Gaza se rend à la *Vieille Église* à l'occident de la ville,

puis « au saint tombeau du glorieux martyr Timothée », ensuite il revient vers la ville dont les païens ont fermé la porte. Après deux heures d'attente, un orage éclate au coucher du soleil. La procession avec les exercices religieux accomplis aux deux sanctuaires situés *extra muros*, a donc duré environ six heures. Peut-être la chapelle appelée par Choricius τὸ τῶν ἀποστόλων τέμενος (§ 17) n'est-elle autre que ce tombeau du martyr Timothée dont nous venons de parler d'après Marc et où se trouvaient aussi les reliques des martyrs Théé et Maïour. Peut-être le martyr Timothée de Gaza fut-il confondu au VIe siècle où toutes les églises se préoccupaient d'origines apostoliques, avec Timothée le compagnon de saint Paul, d'autant plus que dans le *Martyrologe romain*, Timothée de Gaza est commémoré au dix-neuf août avec une Thécla qui a pu être confondue elle aussi avec une amie de saint Paul. Mais notre conjecture n'est pas assurée, car le texte de Choricius est ambigu, et l'on n'en peut déduire avec certitude que l'église des Apôtres, certainement proche de l'enceinte de la ville, se soit trouvée en dehors de celle-ci. Quant à la *Vieille Église*, répétons-le, puisqu'une autorité comme M. Harnack a mal entendu le texte de la *Vie de Porphyre*, il n'y a à cet égard aucun doute.

M. Harnack, en disant que l'église bâtie par Asklépas se trouvait en ville, a très évidemment pris la *Vieille Église* pour la petite église appelée *Irène*, fondation de l'évêque Irénion. Cet évêque est probablement le même qu'Irénaeus, vraisemblablement successeur d'Asklépas, lequel assista au concile d'Antioche de 363 [1] et qui est commémoré par le *Martyrologe romain* au 16 décembre.

La variante dans le nom est en faveur de l'indépendance et de l'authenticité du renseignement fourni par la Vie. Et il y a aussi une marque d'antiquité dans la discussion étymologique sur le nom de l'église *Irène*. Au VIe siècle, on eût songé, pour expliquer le nom de cette église, à la prétendue martyre, sainte Irène, que notre hagiographe ignore.

1. Mansi, *Concilia*, III, 374.

Les encénies. Nous pouvons renvoyer à notre commentaire pour tout ce qui regarde la liturgie, l'héortologie, les pratiques ascétiques, qui se peuvent illustrer par des documents du IVe siècle, notamment par des textes de Cyrille de Jérusalem et de la pèlerine Éthérie. En revanche, Marc ne connaît pas plus qu'Éthérie la fête de Noël, introduite dans l'église de Jérusalem, au milieu du Ve siècle. La fête des encénies ou dédicace de l'église Eudoxienne, imitée des encénies de l'église de la Résurrection, et qui par là remonte peut-être à une fête juive, n'est pas caractéristique du IVe-Ve siècle, ni de Gaza. Toutefois, il conviendrait de citer à ce propos la magnifique description d'une dédicace semblable, faite par Choricius de Gaza, dans son second panégyrique de l'évêque Marcien. On y verra quelle était la splendeur de ces panégyries chrétiennes, survivance des fêtes antiques. Comme dans la *Vie de Porphyre*, nous voyons chez Choricius affluer à Gaza des théories d'étrangers venus de toutes parts [1]. Une véritable foire s'organise ; le marché et les rues principales sont décorés de tentes, de rameaux de laurier, de tissus chatoyants, d'argent et d'or. La nuit, la ville s'illumine ; Choricius parle de lampions de verre, et de véritables transparents avec des inscriptions dont le rhéteur nous donne le texte, fortement atticisé [2]. On peut retraduire ces acclamations dans la langue officielle de l'époque : τῶν θεοφιλεστάτων βασιλέων καὶ τοῦ ἁγιωτάτου ἐπισκόπου πολλὰ τὰ ἔτη. La bonne chère que Porphyre, à l'occasion de la dédicace de l'Eudoxienne, offre à ses invités est pareillement évoquée par Choricius : δεινὴ γὰρ ἡ θέα τῶν ὄψων. Le sarcasme de Libanius n'est donc pas tout à fait gra-

1. Choricius, *Laudatio Marciani*, I, 88, p. 24, éd. Förster. Choricius distingue dans la foule des citoyens (οἰκείους), les campagnards, les habitants de la ville voisine (τὴν ὅμορον πόλιν, qui est plutôt Maïouma qu'Ascalon, Eleuthéropolis ou Joppé (Jaffa), villes auxquelles Boissonade a songé), enfin ceux qui viennent de plus loin. Cf. *Laudatio Marciani*, II, qui se termine (§ 59-74) par une description analogue de la πανήγυρις.

2. Choricius, *Laudatio Marciani*, II, § 86, p. 24, éd. Förster ; *Laudatio Marciani*, II, § 63, p. 44, éd. Förster.

tuit. Marc nous parle de « mille moines » faisant alterner le psaume et la boisson. On dirait que l'auteur du *Pro Templis* a entendu ces chants et vu ces agapes, lui qui s'écrie (38) : « Ces hommes vêtus de noir, qui mangent plus que des éléphants, et qui fatiguent, par la quantité de coupes qu'ils vident, ceux qui leur servent à boire au milieu des chants [1]. »

Choricius illustre encore deux passages de la *Vie de Porphyre*. Au ch. 92, Marc nous dit : « Saint Porphyre célébra la dédicace de l'église aux saintes Pâques le jour de la Résurrection, somptueusement, sans ménager la dépense. Et l'on put voir des chœurs angéliques, non seulement pendant le service à l'église, mais encore aux heures des repas. Car ce n'étaient pas seulement les sens qui avaient part au festin, c'était aussi l'esprit. » Choricius, dans sa Ire *laudatio* de Marcien, § 83 dit de même, à propos de la dédicace de l'église de Saint-Serge : « Ce ne sont que festins par toute la place du marché. A la foule, sont servis des repas populaires, tandis que les meilleurs citoyens traitent publiquement l'élite des étrangers. » Ces banquets devaient avoir lieu dans l'enceinte même de l'église puisque Choricius ajoute : « et le temple provoque les convives à la plus agréable dispute, en offrant à l'admiration de chacun un objet différent » [2]. « L'élite des étrangers » était probablement conviée à banqueter dans l'atrium de la basilique, comme cela se passe aujourd'hui encore dans l'Orient chrétien ; et quiconque a assisté, avec les notables de la communauté copte, à la collation du vendredi saint, dans la cour de l'église dite *Mo'allaqa*, nous comprendra.

Au ch. 53 de notre Vie, Eudoxie dit à Porphyre : « Élève aussi un hospice pour les étrangers, afin d'y héberger les frères de passage dans ta ville et de subvenir à leurs dépenses pendant trois jours. » On ne trouve pas dans notre texte, peut-être à cause du remaniement dont nous faisons l'hypo-

1. Nous citons la traduction de M. Van Loy, qui paraîtra dans *Byzantion*, t. V. « Il y en aurait long à dire sur cet abus, énergiquement dénoncé par St Augustin, et combien d'autres ! Cf. Delehaye, *Journal des Savants*, 1926, p. 285 ». Note du P. Peeters.

2. Choricius, *Laudatio Marciani*, I, § 78, p. 22, éd. Förster.

thèse, la preuve que ce point du programme ne fut pas oublié. Il est seulement question au chap. 94 des diverses libéralités et donations au profit des étrangers pendant les fêtes, au bénéfice des indigents, en général et singulièrement pendant le temps pascal. Mais il semble qu'un ξενών, un hospice pour les pauvres, les vieillards et les malades, était une dépendance obligée d'une grande basilique. Ce que Porphyre a peut-être négligé de faire, ce que son biographe en tout cas a omis de nous dire expressément qu'il avait fait, Choricius a bien soin de l'attribuer à l'évêque Marcien. Et, chose assez curieuse, il semble s'étonner que le grand bâtisseur, tout plein du magnifique dessein de son opulente cathédrale, n'ait pas oublié cette construction charitable mais secondaire. « Ce que j'admire le plus parmi les œuvres par quoi tu t'es fait connaître, c'est que, à l'extérieur du temple, du côté méridional, tu as érigé des asiles charitables, ou plutôt ce n'est pas cela qui m'étonne, car la charité, en toi, est chose innée et coutumière : ce qui me surprend c'est que ton âme tout occupée d'une église si richement ornée, ait accueilli le souci de venir en aide aux plus grandes misères, la vieillesse et la pauvreté. »

Les institutions. Notre commentaire a souligné l'exactitude de tous les termes relatifs aux institutions ecclésiastiques et civiles. L'évêque de Jérusalem n'est pas encore, comme après le concile de Chalcédoine (451) le primat de la Palestine, et encore moins, son patriarche, titre dont Cyrille de Scythopolis usera au VIe siècle. L'évêché de Gaza relève directement de Césarée. Le gouverneur qui siège dans cette ville n'est qu'un consulaire, et non pas un proconsul, comme après la *Novelle* CIII de Justinien. Les magistrats de Gaza portent tous des titres attestés pour l'époque de la Vie ; c'est tout au plus si les duumvirs, dont parle saint Jérôme dans la *Vie d'Hilarion,* sont dans la *Vie de Porphyre* au nombre de... trois. Quant aux épithètes protocolaires dont Marc fait suivre les noms des fonctionnaires de tout ordre : illustres, patrices, *viri admirabiles*, *viri clarissimi,* elles sont toujours absolument correctes. Ici, point

d'anachronisme. L'épithète ἐνδοξότατος manque, ainsi que πανεύφημος et autres prédicats du VIe siècle. Lenain de Tillemont ne s'étonnerait plus aujourd'hui du titre ἀρχιεπίσκοπος donné à un métropolite. On trouve, au début du Ve siècle, des prélats sans suffragants, comme par exemple l'évêque de Smyrne, Aethérichos, qualifiés de cette manière dans leur diocèse.

Arcadius, Eudoxie, Jean Chrysostome.

Enfin, les personnages historiques de la *Vie de Porphyre* jouent presque tous leur rôle avec une vérité parfaite. A tout seigneur, tout honneur. Arcadius ressemble étonnamment à ses portraits : « On écrit qu'il estait très mal fait de visage et de tout le corps, noir, de petite taille, d'une complexion delicate, sans force et sans vigueur, d'un parler lent, d'un œil comme mort et endormi, qui ne s'ouvrait presque pas ; et que son esprit répondant à cet extérieur, estoit lasche et paresseux, peu capable de rien trouver, en un mot qu'il estoit entièrement sans genie, et qu'il n'avait rien appris de tous les soins de S. Arsène qu'à bien écrire[1]. » Sa tolérance relative à l'égard des païens nous est confirmée par des textes législatifs. Eudoxie est exactement pareille à l'Eudoxie connue par une foule de témoignages de premier ordre. Belle, rusée, prodigieusement intelligente, sûre de son empire sur son faible époux, impétueuse, on sent en elle la femme aux passions violentes[2], prête à racheter ses écarts de conduite par une piété non exempte d'ostentation, et notamment par une humble déférence à l'égard des saints personnages qui venaient dans la capitale. Elle traite les évêques de Palestine, comme elle accueillera les Longs Frères, ces solitaires d'Égypte qui seront cause de la grande querelle entre Théophile d'Alexandrie et Jean de Constantinople. A l'aisance avec laquelle elle se joue d'Arcadius à l'occasion du baptême, on la devine très capable de tromper l'empereur d'une autre manière et non pas pour le

1. *Histoire des Empereurs*, t. V, 420.
2. Cf. Philostorge, éd. Bidez, p. 136, l. 3-5.

bon motif. Qu'on nous permette une allusion discrète aux amants que lui prêtèrent la malignité de Zosime (le comte Jean, véritable père de Théodose II d'après certaines chroniques scandaleuses) et la candeur du biographe de Pierre l'Ibérien (le beau Géorgien Pharasmanios, un des ancêtres du héros monophysite)[1]. N'insistons pas ; mais notons encore la façon dont elle usait de ses enfants lorsqu'elle avait une grâce à demander à son époux, ou à son puissant ennemi Jean Chrysostome. C'est avec ses fillettes sur les bras qu'elle avait imploré de l'empereur la disgrâce d'Eutrope ; et le jeune Théodose lui servira de suppliant lorsqu'elle voudra imposer à l'archevêque Jean une réconciliation avec son prédicateur favori, l'éloquent Syrien Sévérien de Gabala.

Saint Jean Chrysostome lui aussi est peint avec une frappante vraisemblance. Il est probable, nous l'avons dit, que sa brouille avec l'impératrice est légèrement antidatée, et l'allusion évidente à l'affaire de la vigne paraît un anachronisme encore plus grave. Mais à cela près, ses propos, forme et fond, sont bien dans sa manière. Son caractère intransigeant, et jusqu'à sa vie de solitaire inabordable, sont marqués en quelques traits. Lui qui par régime, autant que par austérité, mangeait seul et n'invitait personne à partager sa table, se garde bien de convier une seule fois Porphyre et ses compagnons, que l'évêque de Césarée avait prié de souper avec lui, avec une si amicale insistance. Et quant à la cour de Byzance, ses antichambres peuplées d'officieux et intéressés *decani*, déjà au régime du *bakchich*, nous ne savons si aucun texte, dans les cinquante volumes de la *Byzantine*, nous en donne, d'une façon plus précise et plus vivante, la vision et comme la sensation.

L'État contre le paganisme.

Les divers épisodes de la lutte suprême entre les deux religions qui se concentre autour du Marneion, peuvent être mis en rapport avec les édits successifs des empereurs, qui mar-

1. Zosime V, p. 315 [18] ; R. Raabe, *Petrus der Iberer*, Leipzig, 1895, p. 15 de la traduction.

quent la tendance et en quelque sorte l'humeur assez variable des milieux officiels à l'égard de la grosse et irritante question des minorités païennes et des édifices de leur culte. Un lecteur qui n'aurait de l'histoire du paganisme agonisant qu'une connaissance superficielle, s'étonnerait de la tolérance relative d'un Arcadius pour les idolâtres de Gaza. Pourtant rien n'est plus conforme à l'idée qu'on se forme sur ces choses en parcourant les textes législatifs. On peut résumer en quelques lignes l'attitude du pouvoir envers les païens depuis le triomphe du christianisme. Nous emprunterons ce résumé au *Pro Templis* (§ 6-7) de Libanius. « Constantin ne changea absolument rien au culte légal. La pauvreté régnait, il est vrai, dans les temples, mais on pouvait y voir s'accomplir toutes les cérémonies du culte. Son fils (Constance) obéit à ses conseillers en beaucoup de vilaines choses, et interdit notamment les sacrifices. » Les lois de Constance sont d'une sévérité provocante, et la date de 341 fut pour les païens une date sinistre. *Cesset superstitio; sacrificiorum aboleatur insania.* Mais l'excès de la persécution amena la réaction de Julien. On parle couramment du « lamentable échec » de la tentative de Julien. Néanmoins il est certain que son règne de trois ans a retardé d'un demi-siècle la mort de l'hellénisme, et qu'après lui, ce n'est pas à la politique de Constance que l'on revient, mais à la neutralité, malveillante, il est vrai, pour le paganisme, de Constantin. Et Libanius peut dire à Théodose en 388 encore (*l. l.* § 7) : « Celui qui était doué de toutes les vertus (Julien) rétablit les sacrifices. Il mourut chez les Perses. Ce qu'il fit ou voulut faire, je n'en parle pas pour le moment. — Les sacrifices durèrent encore un temps (Jovien et Valens), mais des événements extraordinaires étant survenus, il y eut interdiction de la part des deux frères (Valentinien et Valens), exception faite pour l'encens. Cette exception fut aussi confirmée par ta loi, de sorte qu'il nous faut moins pleurer ce dont nous avons été privés que nous féliciter de tes concessions. Toi donc, tu n'as ni fait fermer les temples, ni interdire leur accès; tu n'as banni des temples, ni le feu ni l'encens, ni les autres offrandes de parfums. »

Il est vrai que le fanatisme des moines et de la populace d'Alexandrie fit au *Pro Templis* de Libanius une sanglante riposte : l'émeute de 389 aboutit à la démolition du Sérapéum, le sanctuaire le plus fameux de tout l'Orient, que le préfet du prétoire Cynégius, dans sa tournée destructive de 388, avait respecté[1]. Mais il n'est pas certain que Théodose ait donné l'ordre formel de détruire le Sérapéum. Et le danger même rendit des forces au paganisme. Le parti païen était encore si puissant en l'année 392 que l'usurpateur, Eugène, comme jadis Magnence et Julien, crut que l'appui des Hellènes suffirait à lui assurer la victoire sur l'empereur chrétien. Exaspéré par cette révolte, Théodose, résolu d'en finir avec la vieille religion, rédigea le redoutable édit du 8 novembre 392, qui est l'arrêt de mort du paganisme, et qui réédite, en les dépassant, les pires sévérités de Constance : tous les sacrifices sont interdits, ainsi que toute autre pratique religieuse.

Arcadius et Honorius héritèrent de cette politique et confirmèrent cet édit le 7 août 395. Le 7 décembre 396, les privilèges du clergé païen sont supprimés ; le 1er novembre 397, le comte d'Orient Astérios fut autorisé à démolir des temples pour réparer des chemins, ponts, aqueducs et murs. Mais jusqu'alors aucune loi générale de l'empire ne commandait la démolition des temples ; si des destructions avaient lieu, elles étaient l'œuvre de la populace, et les autorités fermaient les yeux. Même, des abus si graves se produisirent qu'Honorius (29 janvier 399) légiféra pour la protection des édifices et de leur décoration. Si, le 13 juillet 399, les deux empereurs, ayant spécialement en vue l'Orient, ordonnent pour la première fois des destructions en masse, il ne s'agit encore que de chapelles rustiques qui peuvent être anéanties *sine turba ac tumultu*[2] : et il résulte de là que les sanctuaires

1. Sur la mission de Cynégius, cf. Geffcken, *Der Ausgang des griechisch-römischen Heidentums*, p. 54.

2. Cet édit publié à Damas, métropole de la Phénicie Libanaise, a probablement été rendu à la demande de Jean Chrysostome ; et c'est sans doute le texte même que vise Théodoret (*Hist. eccl.*, v., 29)

des villes, surtout des grandes villes, sont préservés, du moins en règle générale. Les exceptions sont nominatives, et doivent faire l'objet d'une lettre impériale ; la loi exige que l'authenticité d'une telle décision soit vérifiée. Il semble d'ailleurs que toute exécution de ce genre opérée dans une grande cité donnait lieu à une réaction et à des troubles dangereux dans les masses païennes (exactement comme la catastrophe de 389) ; et il est à peu près certain que ces mesures, si contraires à l'ordre public, n'étaient prises par l'empereu qu'à son corps défendant, lorsqu'il y était en quelque sorte forcé par une désobéissance trop flagrante aux édits qui ordonnaient la fermeture des temples et prohibaient les sacrifices. L'affaire de Carthage est bien instructive là-dessus. C'est durant cette même année 399, qu'à la suite d'une violente agitation populaire pour la destruction des temples, *à l'instar de Rome* (*quomodo Roma sic et Carthago !* criait la foule), les comtes Gaudentius et Jovius renversèrent les temples de Carthage[1]. Il y eut de telles protestations que le 20 août 399, les empereurs, par un édit daté de Padoue, firent, à leurs sujets hellènes, comme pour les apaiser, de véritables concessions. Non seulement Honorius assure son peuple que ni les fêtes publiques, ni les jeux, ni les festins, ni les réjouissances de toute sorte, ne sont interdits, à condition qu'on s'abstienne de sacrifier ; mais *la démolition des temples est formellement défendue* le 30 août de la même année. (*Cod. Theod.*, XVI, 10, 18) Il faut citer ce texte important. *Iidem AA*. (Honorius et Arcadius) *Appollodoro proc. Afric. Aedes, inlicitis rebus vacuas nostrarum beneficio sanctionum ne quis cone-*

lorsqu'il dit : « Jean (Chrysostome) ayant appris que la Phénicie était encore folle des cérémonies des démons, rassembla des ascètes enflammés d'un zèle divin, et les ayant armés de lois impériales, il les envoya contre les temples des idoles. » Le P. Baur (*Johannes Chrysostomus*, t. II, p. 331) a tort de faire si bon marché du témoignage de Théodoret, confirmé, nous semble-t-il, par la loi du 13 juillet 399 (*Cod. Theod.*, XVI, 10, 16).

1. Cf. Ern. von Lasaulx, *Der Untergang des Hellenismus und die Einziehung seiner Tempelgüter durch die christlichen Kaiser* (Munich, 1854). p. 114, n. 323.

tur evertere : decernimus enim ut aedificiorum quidem sit integer status, si quis vero sacrificio fuerit deprehensus, in eum legibus vindicetur : depositis sub officio idolis, disceptatione habita, quibus etiam nunc patuerit cultum vanae superstitionis impendi : « Que personne ne s'avise de renverser les temples exempts, en vertu de nos lois, de choses illicites. Nous décrétons que ces édifices doivent rester intacts ; mais si quelqu'un est surpris à sacrifier, que la vindicte des lois l'atteigne, tandis que seront abattues, d'office, les idoles dont l'enquête aura établi qu'elles sont aujourd'hui l'objet du culte d'une vaine superstition. » On voit combien tout cela coïncide avec ce qu'on lit au chap. 28 de la *Vie de Porphyre :* Hilarion détruit les idoles, mais il se contente de fermer les temples. Et en 401, Arcadius semble être encore tout à la tolérance[1].

Il n'est pas jusqu'à la réaction païenne, qui faillit coûter la vie à Porphyre, que nous ne puissions mettre en rapport avec le dernier sursaut du polythéisme expirant. L'émeute de Gaza n'est pas datée d'une façon certaine, mais elle nous est racontée immédiatement après la dédicace de l'église Eudoxienne. Or, c'est entre 407 et 410 que, dans tout l'empire, les païens exaspérés par les vexations officielles se soulèvent et massacrent leurs oppresseurs, les zélotes, religieux et civils, du parti adverse. C'est en Phénicie le massacre des missionnaires envoyés par Chrysostome[2] ; c'est en Afrique le massacre de Sufes en Byzacène[3] : les chrétiens ayant brisé une statue d'Hercule, soixante d'entre eux tombèrent victimes de la furie des adorateurs du héros. Comme à Gaza, les

1. Lasaulx, dans son *Untergang des Hellenismus*, p. 116, a très bien vu dès 1854 que le refus opposé d'abord par Arcadius à Porphyre, qui voulait la destruction des temples, est conforme à l'esprit des édits de 399.

2. Voyez Chr. Baur, *Johannes Chrysostomus und seine Zeit*, t. II, p. 331. Source principale : les lettres 126 et 123 de Chrysostome. Cf. Théodoret, *Hist. eccl.*, V, 29, où il est question de la destruction des temples de Phénicie par les missionnaires de Jean Chrysostome. Le soulèvement des païens de Phénicie semble s'être produit en 406.

3. Augustin, *Lettre I*, p. 143 ; cf. *sermo* XXIV, 6 ; Geffcken, *Ausgang*, p. 184.

magistrats de la ville étaient tous païens. Augustin les accuse d'avoir laissé violer les lois romaines, mais le fougueux docteur est assez bon politique pour ne pas justifier les provocations de ses coreligionnaires, et (*sermo* 62, 17), il modère le zèle de ses ouailles, les conjure de ne pas porter la main sur les images des dieux sans autorisation officielle, et les invite à ne pas imiter ce que nous appellerions le « vandalisme » des Circoncellions.

C'est dans cette atmosphère de protestations et de révoltes que se produisit la dernière — et la plus misérable — tentative de restauration religieuse... l'avant-dernière pour parler rigoureusement ; car, après les découvertes récentes, il sera impossible désormais à l'historien d'ignorer le grand et chimérique dessein de l'aventurier poète Pamprépios, ministre de l'usurpateur Illos (482-484). Nous voulons parler d'Attale, ami de Symmaque, grec et longtemps païen, qui par la grâce d'Alaric, fut empereur quelques mois (409) et faillit supplanter Honorius. Zosime (V, 580) parle de l'enthousiasme des Romains pour le nouveau Julien, ainsi que pour son consul Tertullus « qui assurément estoit payen puisque, dans une de ses harangues, il dit qu'il espéroit d'Attale le titre de pontife »[1]. Et Sozomène nous rapporte que sa chute affligea beaucoup et les Ariens (Attale avait été baptisé par un évêque goth) et les païens qui, augurant des dispositions d'Attale et de sa première éducation, pensaient qu'il ferait ouvertement profession d'hellénisme et qu'il leur restituerait les temples, les fêtes et les sacrifices de leurs ancêtres. Peu avant l'avènement d'Attale à l'empire, lorsqu'il n'était encore que préfet de Rome, le barbare Généride, resté païen, fit abolir par Honorius lui-même la loi du 14 novembre 408 par laquelle il avait exclu les païens de toutes les charges. Tous les historiens admettent, à la suite de Baronius et de Tillemont qu'un édit général de tolérance fut rendu en 409 par l'empereur légitime, avec le dessein évident de détacher de son rival les païens de Rome, d'Afrique et d'ailleurs. On

1. Sur tous ces événements, cf. Seeck, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, t. V, p. 404.

sait par Zacharie le Scholastique avec quelle crédulité et quelle ardeur, jusqu'au fond des provinces d'Anatolie, les derniers païens, vers 482, devaient accueillir la folle espérance du rétablissement de leur culte par un général isaurien qui n'avait jamais professé ouvertement l'hellénisme, simplement parce que son maître des offices était Pamprépios, élève de Proclus. Il est tout naturel que soixante-quinze ans plus tôt, quarante-cinq ans à peine après la mort de Julien, un enthousiasme semblable ait traversé d'Occident en Orient l'hellénisme d'alors encore si vivant et frémissant. Les dates concordent. Considérons la situation, telle qu'elle apparaissait de Gaza en 409 par exemple. Arcadius était mort, ne laissant que des filles et un fils en bas âge. Pulchérie avait dix ans, Théodose II huit. Là-bas en « Hespérie », le faible empereur de Ravenne, Honorius, abrogeait les lois de persécution, et, dans Rome, Attale, nourri des lettres helléniques, allait, disait-on, restaurer le sacerdoce national. En fallait-il davantage pour exciter l'immense majorité païenne de Gaza, que la brutalité d'un Barochas continuait à provoquer ? Il est permis de croire, sinon d'affirmer que l'émeute décrite d'une manière si vivante par l'hagiographe éclata à la nouvelle de l'avènement d'un empereur païen ; les Gazéens firent vers 409, exactement ce que leurs pères avaient fait en 362 lorsque, sur toute la côte philistine, une foule de martyrs chrétiens expièrent sous Julien les excès de prosélytisme et l'intolérance farouche des jours de Constance.

On le voit, la tragédie de Gaza, depuis le prologue — la demi-tolérance de 398-399 — jusqu'à l'épilogue, l'émeute de 409, correspond à tous ses moments, dans ses péripéties successives, aux sautes d'humeur des maîtres du monde, et aux « mouvements en sens divers », qui accompagnèrent les changements de règne. La Vie s'insère tout naturellement dans un cadre historique : quel argument plus fort peut-on invoquer en faveur de son historicité [1] ?

1. Il faut remarquer qu'aucun emprunt à Théodoret ne se trouve dans la partie de la Vie qui décrit la lutte contre le paganisme et la destruction du Marneion.

XIII

MARC ET LE REMANIEUR

Une analogie: la Vie d'Hypatios

Nous allons présenter une hypothèse qui réconciliera, croyons-nous, les partisans de l' « authenticité », et ceux qui voient dans la *Vie de Porphyre*, depuis notre « fascheuse » découverte, un roman historique. Ouvrons une Vie de saint, presque aussi célèbre que la *Vie de Porphyre* et publiée, elle aussi, il y a trente-cinq ans environ, par des *sodales* du séminaire philologique de Bonn. C'est la biographie d'Hypatios, prieur du monastère de Rufinianes par son disciple Callinice. Nous y lisons (p. 1). « Béni soit Dieu qui enseigne à l'homme la connaissance, et qui révèle aux enfants, contre toute attente, ce que les sages n'ont pas compris. Sachant ton zèle, cher frère Eutychos, et l'intérêt que tu portes aux entretiens des saints, oraux ou écrits, et que par de tels désirs tu cherches à nourrir l'homme intérieur, je t'annonce que j'ai trouvé la *Vie* de notre très saint Père Hypatios mise par écrit et rédigée en forme de récit par l'un de ses disciples du nom de Callinice. Je me suis hâté de te faire connaître cet écrit, parce qu'il est vraiment digne d'amour. J'ai conscience, il est vrai, qu'il y manque plus d'un trait de sa vie, et plus d'une de ses saintes actions que j'ai entendu rapporter par le bienheureux abbé lui-même ; et je n'ai pas trouvé dans cette histoire certains faits dont je suis le témoin oculaire et qui étaient dignes d'être relatés. Cependant, moins fâché des omissions qu'heureux des choses que j'ai trouvées dans ce travail et qui, telles quelles, sont un riche trésor pour les amis de la lecture et du Christ, j'en ai composé un ouvrage que j'envoie à ta charité. Or, j'ai trouvé cela par une heureuse rencontre, ou plutôt par un bienfait du Christ à qui nous devons tout. Étant de passage au monastère de Rufinianes chez le troisième successeur du très bienheureux higoumène de ce couvent, entre les mains duquel l'avait laissé, au moment de s'en aller vers

le Seigneur, celui qui avait eu la grâce d'être le disciple du saint vieillard, et qui avait rédigé ce récit comme il sera dit plus loin. Pour ma part, je n'ai changé et corrigé que ce qui différait de notre langage habituel, à cause du dialecte des Syriens et de la rudesse caractéristique de cette nation : je parle du changement de la voyelle η en ει ou de celui d'ω en ο ou inversement, ou de quelques petites altérations semblables ; de façon à ne pas m'exposer moi-même au danger d'altérer l'original et à épargner en même temps à l'auteur, de la part des lecteurs, tout reproche à propos du caractère de la langue dans laquelle ces choses sont rédigées. Au demeurant j'ai jugé téméraire de modifier par addition ou suppression l'œuvre de l'auteur, estimant que les lecteurs préféreront et jugeront plus agréable l'ouvrage du moine qui a produit cet écrit avec ses fautes et ses solécismes commis en toute simplicité, que mes corrections, inspirées d'une sagesse mondaine, mais sans ordre et sans grâce. Porte-toi bien et prie pour nous, homme très pieux. » Suit le prologue de Callinice, qui jusqu'au bout parle à la première personne. Nous laissons aux futurs éditeurs de la *Vie d'Hypatios* le soin de déterminer si vraiment le copiste anonyme s'est borné à corriger, comme il le dit, des *itacismes*. En ce cas l'auteur de notre prologue a été moins fidèle, comme il a été moins franc, puisque évidemment il a tenu à se faire passer pour Marc lui-même, et que nous avons surpris son style et sa manière en plus d'un endroit de la Vie actuelle. Mais à cela près les deux espèces sont assez semblables.

Additions et suppressions

On peut seulement se demander si notre remanieur a surtout voulu compléter l'œuvre inachevée de Marc, ou s'il y a pratiqué aussi des suppressions. Certains faits autorisent, à première vue, les deux hypothèses. Il y a des choses qui manquent et qui manquent assez étrangement dans la *Vie de Porphyre*. Les treize dernières années de la vie du saint sont représentées par quelques pages. La statistique, scrupuleusement tenue à jour jusqu'à un certain moment des accroissements du trou-

peau chrétien de Gaza, s'arrête brusquement sur un chiffre encore très insignifiant. C'est pourtant à cette époque qu'ont dû se produire les conversions en masse. Marc n'en parle pas : et ainsi l'œuvre apostolique de Porphyre paraît privée de son couronnement naturel. Il semble y avoir une coupure après le récit de la réaction païenne ; et le lecteur a la déception et le regret d'ignorer ce qu'il advint du fidèle Barochas laissé pour mort une troisième fois. Guérit-il ? Mourut-il martyr ? A cette question toute naturelle du lecteur bénévole, Marc, par ailleurs si loquace, ne daigne pas répondre. Et le concile de Diospolis ? Et la mort de la pieuse impératrice Eudoxie ? Comment ne lui donne-t-on pas au moins l'épithète, due aux fidèles défunts, de μακαρία ou de τῆς μακαρίας λήξεως [1]. Est-ce uniquement pour dissimuler ce que la prophétie d'un long règne, qui lui avait été faite à Constantinople, eut de téméraire ? C'est difficile à croire. Marc, nous l'avons vu, avait à peu près le même âge que Porphyre. Il a pu mourir avant son maître laissant son œuvre inachevée. Mais des erreurs graves déparent la Vie, précisément dans les parties essentielles, dont Marc a dû nous laisser une première rédaction. Il y a l'anachronisme commis à propos de Praylios [2]. Il y a celui de la brouille entre Chrysostome et Eudoxie : il y a les difficultés chronologiques relatives au voyage à Constantinople et à la naissance du jeune Théodose. L'hypothèse d'un journal inachevé ici ne suffit pas. Il faut à la place de cette hypothèse, ou si l'on veut, outre cette hypothèse, envisager celle d'une édition fortement altérée, à la fois « corsée » et expurgée.

Expurgée, avons-nous écrit. C'est qu'il nous semble

1. Elle est du moins qualifiée d'ἀείμνηστος, comme Barochas (cf. chapitre 75, 25 et 77, 7).

2. Il y a aussi probablement, l'intrusion de Jean de Césarée sur le siège de Gélase Mais nous préférons ne pas insister là-dessus. Le cas de Jean de Césarée n'est pas aussi clair que celui de Praylios. Il est vraisemblable, mais non *certain*, que Gélase fut remplacé par Jean. En bonne méthode, il vaut mieux ne pas faire état de cette affaire compliquée.

qu'une Vie complète et fidèle de Porphyre de Gaza, ordonné prêtre par Jean de Jérusalem, et admirateur d'Eudoxie, et membre du concile de Diospolis, avait besoin vers la fin du vᵉ ou au début du vıᵉ siècle de quelques retouches pour ne scandaliser personne.

Jean de Jérusalem origéniste et pélagien.

Tout d'abord, le prélat qui « découvrit » Porphyre, qui lui conféra la prêtrise, et qui lui commit la garde de la sainte Croix, Jean de Jérusalem, est au point de vue de la foi, comme au point de vue des mœurs, un personnage infiniment suspect et à tout le moins fort discuté.

Il fut à la fois ou successivement, origéniste et pélagien.

Il avait passé une partie de sa jeunesse parmi les moines de Nitrie : c'est là sans doute qu'il fut gagné aux doctrines d'Origène et qu'il fit la connaissance du moine Isidore, un des Longs-Frères, et du fameux Rufin, traducteur, historien ecclésiastique, ami et puis ennemi de saint Jérôme. Jérôme, dans sa polémique contre Jean, suggère même qu'il aurait, à certains moments, penché vers l'arianisme, en repoussant la communion des évêques orthodoxes exilés par Valens. Il succéda à Cyrille, l'an 386 : il avait alors un peu plus de trente ans. Son épiscopat (386-417) fut à la fois brillant et troublé. Un délateur, qui peut avoir été Aterbius (Jérôme, *Contra Rufinum* III, 33), provoque les suspicions du grand inquisiteur de ce temps-là, le vénérable Épiphane, métropolite de Salamine de Chypre. Celui-ci se rendit à Jérusalem l'an 394 et la querelle éclata. La situation, on l'a souvent remarqué, était à peu près semblable à celle que produira quelques années plus tard l'intervention du même Épiphane contre Chrysostome. « Sur le siège épiscopal de Jérusalem, Épiphane rencontrait des vertus moins hautes que celles qu'il aura le malheur de méconnaître à Constantinople; toutefois dans ces conjonctures, déploya-t-il toute la prudence et garda-t-il tous les ménagements désirables ?[1] » Épiphane prêcha contre Origène.

1. Largent, *Saint Jérôme*, 6ᵉ éd., (Paris, 1907) p. 60.

L'évêque Jean de Jérusalem se reconnut dans ce sermon. Il riposta par une homélie mordante contre ceux qui, par crainte des allégories d'Origène, tombaient dans l'anthropomorphisme et la grossière littéralité. Épiphane, prêt à condamner les « anthropomorphites », proposa à l'évêque d'anathématiser avec lui les dogmes impies d'Origène. Jean refusa. Bientôt ce fut la rupture. Épiphane secoua sur Jérusalem la poussière de ses souliers, et manifesta sa douleur d'avoir communié avec un évêque hérétique. Jérôme et son monastère de Bethléem ainsi que Gélase de Césarée suivirent Épiphane et rompirent avec Jean; celui-ci resta en communion avec Rufin et Mélanie. Épiphane, contre les canons, ordonna presque de force Paulinien, le jeune frère de Jérôme, pour procurer des secours religieux aux moines de Bethléem, que refusaient de visiter les prêtres du diocèse de Jérusalem. Aux invectives de Jérôme, Jean répond en faisant appel au bras séculier. Il obtient du préfet du prétoire Rufin un ordre de bannissement contre Jérôme. Mais la mort de Rufin en empêcha l'exécution. La querelle se termina par la réconciliation de 397. « Je croy, dit Tillemont, (*Mém.* XII, 200) qu'on ne trouvera point qu'après une dispute si animée S. Jérôme ait rien dit qui pust blesser la réputation de cet Evesque (Jean) ». Toutefois la guerre recommença entre Jérôme et Jean à l'occasion de la controverse pélagienne, dix-huit ans plus tard.

Jean de Jérusalem n'avait pas profité de la leçon. Comme il avait accueilli Rufin, il reçut le Breton Pélage, négateur de la déchéance humaine, du péché originel, de la grâce nécessaire. On sait comment cette doctrine-là, un moment très répandue et même dominante, en Italie et en Afrique, s'opposait à la théologie d'Augustin, et plus encore, peut-être à la tradition de l'Église, qui en administrant le baptême aux petits enfants *in remissionem peccatorum*, admettait implicitement la faute héréditaire. Et le dogme de la rédemption lui-même paraissait menacé par « ce hautain système qui méconnaissait la faiblesse humaine et repoussait les avances divines ». Ainsi, Pélage était venu à Jérusalem, avant même la condamnation de ses idées par le concile de

Carthage (411 ?). Son disciple Célestius, qui était d'abord allé à Éphèse, vint le rejoindre. Jérôme vit avec méfiance cette « résurrection de Rufin : un confrère latin, installé à Jérusalem, puissant par ses bonnes relations avec l'évêque, influent dans le monde latin des Lieux Saints et même dans celui de Rome »[1]. La dispute ne tarda pas à s'engager. Jérôme, sans examiner d'abord le fond de la doctrine de Pélage, essaya de le prendre en flagrant délit d'origénisme. Origénisme et pélagianisme sont choses fort différentes. Mais il y a effectivement un point de contact entre les deux. Les ascètes origénistes d'Égypte, notamment Evagrius (mort en 398), avaient la prétention d'arriver par l'ascèse à un état supérieur aux passions, ainsi qu'aux tentations. Evagrius, pour qualifier cet état, avait employé le nom d'une vertu stoïcienne, l'ἀπάθεια, et il avait écrit là-dessus tout un traité, le Περὶ ἀπαθείας. Jérôme dans sa lettre 133 à Ctésiphon attaque à la fois le défunt Evagrius, son apathie et Pélage, lequel affirmait, comme l'ascète origéniste, qu'on peut être sans péché. La théorie de l'ἀπάθεια devenait donc une erreur commune à deux hérésies, persécutée, par Jérôme et condamnées, grâce aux arguments de celui-ci, par l'Église universelle.

Le misérable synode de Diospolis.

L'année 415 vit deux synodes palestiniens, qui s'occupèrent exclusivement de l'affaire pélagienne. A la conférence de Jérusalem (29 ou 30 juillet 415), l'Espagnol Paul Orose, émissaire d'Augustin, attaqua Pélage, qui était présent ; mais, se méfiant du président de la réunion, Jean de Jérusalem, il refusa de se porter accusateur de l'hérétique devant un juge suspect, et l'affaire fut ajournée. Après cette trêve, le combat recommença. Deux évêques gaulois, Héros d'Arles et Lazare d'Aix, étant aussi en Palestine, l'implacable Jérôme sut les déterminer à porter plainte devant le métropolitain Eulogius de Césarée, et sous la présidence de celui-ci, un concile provincial se réunit à Diospolis (Lydda),

1. Mgr Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, t. III, p. 215.

en décembre 415. Mais l'un des Gaulois étant malade, et tous deux sans doute intimidés, les accusateurs, chose étrange, firent défaut, ce qui, l'on s'en doute, profita à l'accusé. Au fond, ni l'augustinisme, ni le pélagianisme n'ont jamais beaucoup intéressé l'Orient. C'était une controverse purement latine de portée plutôt morale et humaine que théologique et divine : elle ne paraît pas avoir été appréciée des docteurs grecs, lesquels préféraient subtiliser sur les personnes de la Trinité, leur nature et hypostase, et sur les modalités de l'incarnation, plutôt que sur la nécessité ou la conséquence de la rédemption. Quoi qu'il en soit, ni les idées ni les expressions de Pélage ne scandalisèrent les évêques palestiniens ; il n'est pas téméraire de dire que la redoutable théorie d'Augustin sur la grâce, s'ils l'avaient bien connue et bien comprise, les auraient choqués bien davantage. Il restait toutefois que Célestius, ami de Pélage, avait été condamné par le concile de Carthage. Qu'à cela ne tînt ! Pélage anathématisa *eos qui sic tenent aut aliquando tenuerunt*. A ce prix, il se tira d'affaire. Il fut acquitté [1]. Il va de soi que ce fut là une victoire éclatante pour Jean de Jérusalem comme pour Pélage, une humiliante défaite pour Jérôme. Celui-ci « avait publié, peu avant le concile, son dialogue contre les Pélagiens, document de son aversion contre Pélage et sa doctrine en même temps que de son inexpérience de la théologie augustinienne. Ses commentaires sur Ézéchiel et sur Jérémie, auxquels il travaillait alors, et qu'il publiait par fragments, sont remplis de propos désagréables à ses nouveaux adversaires et à l'évêque Jean. A celui-ci il reprocha des histoires vieilles de cinquante ans, ses compromissions (en compagnie de Cyrille) avec les « Ariens » ; il prétend que, si Jean avait quitté ceux-ci, c'était à contre-cœur, pour pouvoir devenir évêque et se vautrer dans les délices ; s'il ouvre la bouche du haut de son trône épiscopal, c'est pour débiter des sottises en un style impossible [2]. »

1. Sur le concile de Diospolis, nous sommes très bien renseignés par le *De gestis Pelagii* de saint Augustin.
2. *In Ezech*, XIV (XLVIII, 10).

« Une polémique montée à ce ton était faite pour attirer des désagréments à l'auteur de tant d'invectives. Jean se lassa d'être insulté. C'est lui, après tout, qui était, à Jérusalem, l'autorité légitime : nul ne pouvait mettre en question son droit de réprimer les excès des moines établis dans son diocèse. Le mal est que les mesures d'exécution furent assez tumultuaires. On ne saurait dire au juste à quel point la responsabilité de l'évêque y fut engagée. Mais le fait est que les monastères latins de Bethléem se virent assaillis par un troupe de gens d'émeute ; les moines et les religieuses furent roués de coups, les bâtiments incendiés ; Jérôme, Eustochium, la jeune Paule, se sauvèrent à grand peine dans une tour : c'était un désastre. Je ne sais si, dans sa tribulation, Jérôme se rappela les applaudissements qu'il avait décernés naguère au patriarche Théophile pour avoir traité les moines de Nitrie comme on venait de le traiter lui-même. Cette fois, c'était sur lui que les coups tombaient ; au lieu d'y applaudir, il se plaignit [1]. »

Le pape Innocent, bien qu'il n'aimât guère saint Jérôme, reprocha, dans une lettre assez sévère à Jean de Jérusalem, d'avoir manqué tout au moins de vigilance, et l'on ne s'étonnera pas que Jérôme lui-même (*Épître* 143) ait traité de « misérable synode » le concile de Diospolis. Jean de Jérusalem mourut en 417, en même temps que le pape Innocent (vers le mois de mars) ; il n'est pas certain qu'il ait été averti avant sa mort de l'orientation anti-pélagienne du pontife romain. La condamnation définitive du pélagianisme est due, après de grandes hésitations, au pape Zosime. En 418, celui-ci, dans une circulaire ou *tractoria* adressée à tous les évêques, réprouvait Pélage, Célestius et leur doctrine. L'Orient se résigna à « laisser tomber » l'hérétique. Puisque le synode de Jérusalem et le concile provincial s'étaient montrés incapables de régler cette affaire, l'archevêque d'Antioche, Théodote, primat de tout l'Orient, réunit un

1. Mgr. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, t. III (1910), p. 221-222.

synode[1] devant lequel fut traduit Pélage, que l'on bannit des Lieux saints. La lettre par laquelle cette décision fut communiquée à Zosime, et qui était signée par Théodote et par Praylios, successeur de Jean sur le trône de Jérusalem, est le dernier témoignage que nous ayons de l'existence de Pélage.

Praylios remplace Jean : un anachronisme expliqué.

Enfin, l'on profita du troisième concile œcuménique convoqué à Éphèse en 431 pour régler une tout autre affaire, afin de placer la condamnation de Pélage et de Célestius sous l'autorité d'une assemblée œcuménique. Le concile d'Éphèse anathématisa, conjointement, les doctrines de Nestorius et de Célestius : c'est que, peu avant sa chute, le patriarche de Constantinople avait eu la maladresse d'accorder refuge et audience à Célestius et autres évêques déposés et d'écrire à Rome pour s'informer de leur doctrine ! Le patronage de Nestorius était bien le dernier coup que pût recevoir, en Orient, le pélagianisme.

On comprend que Jean de Jérusalem, patron lui aussi de de cette erreur, qu'il favorisa après l'origénisme, ait laissé une mémoire assez compromise. Porphyre, formé et ordonné par lui-même, devait être de son école. On nous dit qu'il excellait dans l'exégèse ; il est permis de croire que cette exégèse était du goût de son évêque, donc suspecte d'origénisme aux yeux des critiques comme Épiphane. En somme, en dehors des événements rapportés par la Vie, la seule action que l'on puisse historiquement attribuer à Porphyre, nous l'avons dit, c'est son assistance au concile de Diospolis, dont l'épiscopat palestinien aurait sans doute voulu abolir la mémoire. Nous supposons donc que si la Vie primitive de Porphyre, celle dont Marc le diacre fut l'auteur, a été la victime d'un remaniement assez profond, c'est qu'il y avait lieu, dans l'intérêt même du héros, de masquer, de pallier ou

1. La date de ce concile est très douteuse : Hefele donne 424 (*Histoire des Conciles*, trad. Leclerq, II, 1, 214). cf. Marius Mercator, *Commonitorium*, ch. III, § 4 et 5, dans Highl, *Patr. lat.*, 48, col. 100.

de retoucher certaines circonstances de son épiscopat médiocrement édifiantes pour la postérité.

La plus caractéristiqne de ces corrections, c'est l'altération du nom de l'évêque de Jérusalem qui ordonna Porphyre. Ce n'est donc point d'après nous par un *lapsus memoriæ* que Praylios prit la place de Jean. Il s'agit d'une retouche parfaitement consciente, et tout à fait pareille, quant à l'intention, à l'intrusion anachronique de Protérius, patriarche catholique d'Alexandrie, dans la *Vie de saint Grégence*, évêque de Taphar, qui est une forme à la fois fabuleuse et orthodoxe de l'histoire de la chrétienté himyarite. L'orthodoxe Praylios a, dans la *Vie de Porphyre*, remplacé Jean, origéniste et pélagien.

Bien que Pélage et Célestius aient été enveloppés, au concile d'Éphèse (431), dans la condamnation de Nestorius, il est certain qu'en Orient cet anathème eut peu de retentissement, et que les erreurs proprement pélagiennes furent bientôt oubliées. C'est plutôt comme fauteur de l'origénisme que Jean de Jérusalem dut être mal noté. La querelle origéniste s'était, elle aussi, comme assoupie dans le grand tumulte des luttes christologiques, bien que Antipater de Bostra ait encore écrit contre Origène vers 460. Mais l'on sait que le docteur « litigieux » fut au VIe siècle l'objet d'un nouvel et furieux assaut de la part des orthodoxes. Nous n'avons pas à faire ici l'histoire de cette fameuse controverse, qui eut précisément la Palestine pour théâtre. Les écrits de Cyrille de Scythopolis sont pleins de cette affaire, qui déchira le monachisme palestinien. Des dénonciations parties des milieux ascétiques, à l'occasion d'un concile tenu à Gaza (542 ?), aboutirent à une triple condamnation de l'origénisme, et nommément d'Origène, de Didyme et d'Evagrius, par le synode du patriarche Menas (543), l'empereur Justinien et enfin le cinquième concile œcuménique (553). Or Jean de Jérusalem n'était pas seulement dénoncé aux antiorigénistes du VIe siècle par les écrits de saint Jérôme dont les Orientaux n'ont guère tenu compte : pour son malheur il avait été nettement inculpé d'origénisme par le grand

pourfendeur d'hérétiques, Épiphane, dans deux lettres, l'une adressée à Jean lui-même[1], l'autre adressée à Jérôme[2]. Jean lui-même avait laissé des écrits qui devaient être connus au VIe siècle. Il avait envoyé à Théophile d'Alexandrie une sorte d'apologie[3] dont il nous reste des fragments ; elle se terminait par une profession de foi où Jean évidemment s'efforçait de se disculper. Mais, c'est le cas de le dire, qui s'excuse s'accuse. M. Cavallera a écrit : « On a écrit que Jean de Jérusalem aurait acheté la paix par l'immolation de ses convictions et sacrifié l'origénisme. C'est une affirmation gratuite[4]. » La littérature de Jean, comme celle d'Épiphane, suffisait à désigner le premier à la haine des anti-origénistes palestiniens de 540-553. Et nous pensons que l'état d'esprit de ces milieux, à l'époque indiquée, explique la disparition d'un nom plus que suspect de la *Vie de Porphyre* remaniée.

Nous soupçonnons aussi le remanieur d'avoir supprimé plus d'un développement, et notamment ce qui concernait le concile de Diospolis. Notre hypothèse, on le reconnaîtra, deviendra très vraisemblable si nous parvenons à découvrir, dans les parties les plus anciennes de la Vie, quelques traces au moins des opinions, entachées d'origénisme ou de pélagianisme, que nous sommes en droit de supposer à un prélat qui fut l'élève de Jean de Jérusalem et qui siégea dans un concile pélagien.

1. La lettre d'Épiphane à Jean de Jérusalem de 394 a été traduite par saint Jérôme (*Lettre* 51). Un fragment de l'original grec nous a été conservé dans l'ouvrage du patriarche Nicéphore contre le concile iconoclaste de 815. L'authenticité de ce fragment n'est pas douteuse, et prouve que l'on connaissait encore au IXe siècle en Orient les lettres d'Épiphane.

2. La lettre d'Épiphane à saint Jérôme n'est connue que par la traduction de saint Jérôme (*Lettre* 91).

3. Sur la lettre qu'on appelle l'*Apologie* de Jean de Jérusalem, dont il ne reste que des fragments conservés par saint Jérôme, cf. Ferd. Cavallera, *Saint Jérôme, sa vie et son œuvre*, première partie, t. I (Louvain, 1922), p. 221.

4. *Ibid.*. p. 227, note 1.

Traces de pélagianisme : l'ἀπάθεια.

Or, nous relevons dans la *Vie de Porphyre,* deux expressions un peu inquiétantes par leur ressemblance avec une terminologie suspecte. D'abord au ch. 8 dans le catalogue des vertus de Porphyre on lit : « Il était continent au point d'atteindre à l'impassibilité parfaite » (σωφρονέστατος ὡς αὐτὸν φθάσαι τὴν τελείαν ἀπάθειαν). Au chap. 101, dans l'admirable épisode de Salaphtha, l'un des meilleurs morceaux de la Vie, qui appartient sans aucun doute au noyau primitif, nous lisons : « A ces paroles le saint, profondément ému, se prit à pleurer au point que, dans un élan de componction, il entoura la jeune fille de ses bras et lui baisa tendrement la tête, car en vérité il était parfaitement impassible. » Cette ἀπάθεια, ce quiétisme absolu, qui permet à Porphyre d'embrasser sans péril les jeunes filles, rappelle singulièrement l'ἀπάθεια dont avait disserté le moine origéniste Evagrius, et où saint Jérôme voyait comme un indice d'origénisme, à la fois, et de pélagianisme. On objectera peut-être que l'idée et le mot se retrouvent dans un livre d'édification qui a influencé notre Vie, l'*Histoire lausiaque* de Palladius. Mais précisément Palladius est plus que suspect d'origénisme, et quoi qu'en ait dit l'abbé Lucot dans un souci apologétique très compréhensible, l'impassibilité a parfaitement chez Palladius le sens origéniste ou pélagien : « état de perfection dans lequel tout le sensible de la nature étant déraciné, on n'est plus sujet aux passions ni aux péchés ». Précisément, dans la majorité des passages où Palladius parle de l'ἀπάθεια [1], l'inspiration origéniste est flagrante. Le cas le plus net est celui du chap. XXXVII, 12 ss. On y trouve l'histoire presque scandaleuse de la vierge silencieuse et sédentaire que Sérapion veut forcer à paraître nue en public : « Eh ! bien si tu veux me convaincre que tu es morte (au monde) et que tu ne vis plus pour plaire à des hommes, fais comme je vais faire et je saurai que tu es morte. T'étant dévêtue comme moi de tous tes vêtements,

1. Prologue, 8 ; VIII, 4 ; XXXVII, 12 ; LIX, 1, 2, XXXVIII, 2. Le mot est pris dans un sens différent par Théodoret : *infra*, p. CV, 2.

mets-les sur tes épaules et traverse la ville par le milieu, moi prenant les devants dans cet appareil. » La vierge qui, non sans orgueil, s'était targuée d'être morte dans la chair, craint de scandaliser son prochain et finalement se refuse à l'exhibition qu'on veut lui imposer [1]. On s'est à bon droit effarouché de cette anecdote : *mirandum hoc*, dit Rosweyd, *non imitandum*. L'on sent que nous sommes en pleine extravagance mystique. Précisément l'ascète qui conduit Sérapion chez cette vierge, si fière de son ἀπάθεια, mais à laquelle Sérapion veut prouver qu'il est encore ἀπαθέστερος (ἐγὼ γάρ σου νεκρότερός εἰμι καὶ ἔργῳ δείκνυμι ὅτι ἀπέθανον τῷ κόσμῳ· ἀπαθῶς γὰρ καὶ ἀνεπαισχύντως τοῦτο ποιῶ) ; cet ascète, disons-nous, est un disciple d'Origène (*Hist. laus*. XXXVII, 12 : Δομνίνῳ τινὶ μαθητῇ Ὠριγένους).

Le mot ἀπαθέστατος se rencontre encore dans le chap. XXXVIII, 2, tout entier consacré au fameux origéniste, Évagrius, qui, nous avons vu, écrivit un traité sur cet état que, d'ailleurs (XXXVIII, 12), il déclare avoir atteint trois ans seulement avant sa mort par une vie de fatigues, de peines et d'oraisons incessants. Enfin le héros par excellence de l'ἀπάθεια, au témoignage d'Evagrius, expert en cette matière, était Ammonios (*Hist. laus*. XI, 5) : « C'est à lui que donnait ses suffrages le bienheureux Evagrius, homme inspiré et habile à discerner, en disant ceci : « Je n'ai jamais vu un homme plus impassible que lui [2]. » Quel est cet Ammonios ? L'un des Longs-Frères, chassé d'Égypte par Théophile, patriarche d'Égypte, pour origénisme.

On voit quelle est la couleur du mot ἀπάθεια. A lui seul il évoque le petit monde des ascètes origénistes d'Égypte, et de Palestine, amis de Rufin, de Palladius, de Jean de

1. La traduction Lucot ne rend pas bien ce passage. Ici comme ailleurs, le traducteur n'a pas pris garde que le présent de l'indicatif et la périphrase ἔχω + infinitif sont de simples équivalents du futur dans la langue vulgaire. Il faut traduire : « Je vais scandaliser beaucoup de gens par l'indécence de la chose; ils diront : cette femme est folle et possédée du démon ».

2. οὐδέποτε αὐτοῦ ἀπαθέστερον ἑώρακα ἄνθρωπον.

Jérusalem et de Porphyre de Gaza. La présence du mot dans notre Vie est une présomption de plus en faveur de notre hypothèse que le journal de Marc avait besoin d'être expurgé. Mais en même temps elle prouve que notre document contient un noyau ancien, contemporain de Palladius dont, ici comme ailleurs, nous retrouvons les idées et le langage. Nous savons bien que des érudits modernes, défenseurs de l'orthodoxie d'Evagrius, ont affirmé que sa doctrine de l'ἀπάθεια, critiquée par saint Jérôme seul, n'a rien de répréhensible, et nous n'entendons pas réfuter ces théologiens. Ils allèguent que même après la condamnation de Pélage, certains mystiques parfaitement orthodoxes, comme Diadochus de Photiké (en Épire) et saint Jean Climaque, n'hésitent pas à préconiser l'état d'impassibilité recommandé par Evagrius. Aucun concile, disent-ils, n'a condamné cette partie de la doctrine évagrienne. La chose est certaine, et c'est précisément pour cela que le remanieur a respecté les deux passages de la *Vie de Porphyre* où il est question de l'ἀπάθεια [1]. Mais personne ne conteste, pensons-nous, que l'ἀπάθεια soit caractéristique de la pensée d'Evagrius et de Pélage, et qu'un document du premier quart du ve siècle où ce mot figure, provient d'un milieu sympathique à cet origénisme que la Palestine, au VIe siècle, dénonça et fit condamner comme la pire des hérésies. Les affinités du noyau primitif de notre Vie avec l'*Histoire lausiaque* sont si grandes que l'on peut croire que dans son premier état ce texte a pu contenir des passages plus scandaleux aux yeux des moines du VIe siècle. L'*Histoire lausiaque* parle neuf fois d'Evagrius [2], deux fois de Didyme, huit fois d'Origène, tous anathématisés par le Ve concile œcuménique. Et Porphyre a pu être le disciple d'Evagrius lui-même pendant son séjour au désert de Scété.

1. Chose curieuse, ce mot révélateur a failli disparaître au ch. 101,15 de notre texte. Cf. Hill, *The Life of Porphyry*, p. 142, qui trouve ἀπαθῆς inintelligible. Haupt corrigeait εὐπαθῆς, les éditeurs de Bonn préféraient συμπαθῆς!

2. Tout le chapitre XXXVIII de l'*Histoire lausiaque* lui est consacré.

Rhodes et le pélagianisme. Notre hypothèse, qui paraîtra sans doute à beaucoup une certitude, éclaire enfin l'épisode rhodien de la *Vie de Porphyre*. Pourquoi la mémoire du saint anachorète Procope, sous le patronage duquel Marc et les prélats eux-mêmes tiennent à se placer, au point que la sainteté de Porphyre perd tout le bénéfice de l'inspiration directe, pourquoi la mémoire de cet illustre Procope, voyant et thaumaturge, bien supérieur à notre héros, a-t-elle péri ? Comment rendre compte, à la fois, et de la célébrité prodigieuse de ce Rhodien que l'on ne pouvait se dispenser d'aller visiter lorsqu'on abordait son île — et de l'oubli où il est tombé ? Saint Jérôme se charge de répondre à ces questions. Dans un passage de son commentaire sur Jérémie, écrit entre 414 et 416 [1], il condamne à la fois l'ἀπάθεια, Origène, Evagrius, Rufin, et le pélagianisme, forme récente d'une hérésie ancienne qui, dit-il, recommence à siffler, et à contaminer la plupart des fidèles, surtout en Orient, dans l'île de Rhodes [2]..

La part de Marc et du remanieur. Est-il possible de reconnaître tout ce qui fait partie du noyau primitif, tout ce qui est du remanieur ? Non, évidemment. Mais il est raisonnable de mettre au compte du « métaphraste », outre tous les passages directement inspirés de Théodoret, tout ce qui est anachronisme flagrant ou probable. Saint Jean Chrysostome figurait-il dans le journal primitif ? Nous le croyons, mais nous pensons qu'il n'appa-

1. Cf. Ferd. Cavallera, *Saint Jérôme, sa vie et son œuvre*, Ire partie, t. II (Louvain, 1922), p. 55-56 et p. 164.

2. *In Hieremiam prophetam*, IV, 1, éd. S. Reiter, dans *Corpus scriptorum eccl. latin*, t. 59, p. 220-221 : « Commentarios in Hieremiam per intervalla dictabam... cum subito heresis Pythagorae et Zenonis ἀπαθείας et ἀναμαρτησίας, id est « impassibilitatis » et « impeccantiae », quae olim in Origene et dudum in discipulis eius Grunnio (= Rufino) Evagrioque Pontico et Joviniano jugulata est, coepit revivescere et non solum in occidente, sed et in Orientis partibus sibilare et in quibusdam insulis, praecipueque Siciliae et Rhodi, maculare plerosque et crescere per dies singulos, dum secreto docent et publice negant ».

raissait pas encore brouillé avec l'impératrice. On a vu combien cette brouille fait difficulté[1]. Nous supposons que le remanieur, peut-être un peu scandalisé de la part trop belle faite dans notre Vie à la persécutrice de saint Jean Bouche d'Or, aura voulu faire entendre une critique au milieu de tant d'éloges, et nous montrer Chrysostome dans son attitude classique d'hostilité provocante à l'égard de l'impératrice. L'absence, si choquante, de toute allusion à la mort de la souveraine, n'est-elle pas due à la suppression pure et simple du passage, plus élogieux sans doute encore que les autres, où Marc la faisait s'endormir dans le Seigneur, alors que dès le second quart du v[e] siècle, il était constant qu'elle était morte en couches, frappée par la colère divine? D'une manière générale, l'hypothèse du remaniement explique à la fois les anachronismes, et les lacunes.

Nous avons idée que plusieurs des discours prêtés aux grands personnages sont l'œuvre du remanieur plutôt que l'œuvre de Marc. Ces morceaux sont du même style et la même phrase assez longue se retrouve dans la bouche de Chrysostome et d'Amantios. Or, nous l'avons dit, le fond du discours de Chrysostome est bien suspect par son allusion à l'historiette de la confiscation d'Eudoxie; et nous avons perçu dans l'exposé fiscal d'Arcadius à sa femme comme un écho d'une *Novelle* de Justinien. Si remaniement il y a, et nous avons prouvé qu'il y a remaniement, il faut bien, selon

1. Le P. Baur consent à croire qu'il a vraiment reçu les évêques, et qu'il était dès lors brouillé avec Eudoxie. Mais il suppose que Marc a menti sur tout le reste, et que notamment les prélats sont arrivés à Constantinople après la naissance de Théodose II. Le P. Baur, pour sauver le détail de la brouille, sacrifie tout ou presque tout : d'après lui le voyage de Chrysostome à Éphèse eut lieu pendant les quatre premiers mois de 401, alors que Nuth l'a, nous semble-il, daté avec vraisemblance du début de 402. Nous ne saurions admettre que Jean fut brouillé avec Eudoxie dès avril 401, avant le voyage d'Éphèse. Et l'énorme erreur chronologique relative à la naissance du jeune Théodose suppose que le récit du séjour des prélats à Constantinople a subi de graves altérations. L'une d'elles doit être le développement du rôle de Chrysostome.

nous, mettre les propos de l'empereur, de l'archevêque et du chambellan au compte du « second éditeur ».

L'épisode manichéen.

Nous l'avons dit, l'une des interventions les plus caractéristiques du remanieur, est la grande coupure qui a fait disparaître, selon nous, presque toute la seconde partie de la *Vie de Porphyre*. Nous soupçonnons que, pour compenser quelque peu cette coupure, le Pseudo-Marc a introduit dans notre Vie l'épisode de la Manichéenne, où nous avons reconnu et dénoncé la même main qui a si maladroitement « abrégé » le prologue de Théodoret [1]. Si l'épisode manichéen tout entier est du Pseudo-Marc, il ne faut pas s'étonner qu'aucune bibliothèque d'Orient ou d'Occident ne nous ait conservé le fameux dialogue de Marc le Diacre, que tant d'érudits crédules sont inconsolables de n'avoir pas encore retrouvé. Il est trop clair que la science du Pseudo-Marc est terriblement courte en fait de manichéisme. Il n'était même pas capable de comprendre le précis qu'Épiphane nous a laissé de cette hérésie, à preuve, l'amusante bévue touchant Hésiode et Philistion. Il a mis dans ces quelques lignes de la *Vie de Porphyre* toute son érudition. Seulement comme pour jeter, suivant sa coutume, quelque poudre aux yeux des lecteurs, « le véridique conteur » accumule les détails sur l'organisation du service sténographique chargé de noter l'entretien. Il fallait bien ensuite expliquer pourquoi, malgré une notation si complète, le compte rendu des grands débats, où avaient brillé l'exégèse et l'apologétique de Porphyre, étaient si maigres et si secs. Conscient de sa pauvreté théolo-

1. Dans ces conditions on peut se demander si les mots τὰ 'Εννόμου σημεῖα (*Vie de Porphyre*, ch. 88, l. 14) désignant un système tachygraphique, ne sont pas empruntés au passage de Théodoret, *Hist. eccl.*, cité dans les notes complémentaires. Le Pseudo-Marc aurait eu sous les yeux l'un des manuscrits qui portent la leçon ἐκ νόμου qu'il aurait corrigé en 'Εννόμου. La maladresse et l'ignorance du Pseudo-Marc, et les erreurs communes à nos trois manuscrits, comme σκήνου pour σκηνικοῦ (?), doivent nous rendre très prudents quant à la réception du nom propre "Εννομος qui n'est pas attesté ailleurs.

gique, le Pseudo-Marc a feint, pour la pallier, d'avoir déposé ailleurs le trésor de la science porphyrienne. Et ici encore, il a trompé tout le monde. Sa naïveté bien jouée a donné le change aux moins naïfs des critiques.

XIV

LES MIRACLES

Si les miracles *post mortem* sont l'indice d'un culte florissant, saint Porphyre a dû être quelque peu négligé par les Gazéens après sa mort. En effet, sa Vie, quoique écrite dans sa forme présente fort longtemps après 420, ne mentionne aucun prodige accompli à son intercession. On a remarqué depuis longtemps que même de son vivant il n'a rien accompli de particulièrement merveilleux. C'était précisément l'une des circonstances qui avaient bien disposé les lecteurs en faveur de l'authenticité. Aujourd'hui que nous voyons un peu plus clair dans l'histoire du document, l'absence de véritable miracle paraît peut-être encore plus frappante. Le travail de la légende ne s'est pas fait autour du personnage dans la mesure que semblait autoriser la grandeur de ses exploits. Ce nous est une raison supplémentaire de croire qu'il n'a pas été vraiment populaire dans sa ville épiscopale, et que sa mémoire avait besoin d'être défendue. L'auteur du prologue est probablement sincère sur ce point, bien qu'il exprime cette pensée avec les mots de Théodoret. Nous avons dit plus haut les soupçons que nous inspire l'orthodoxie du vainqueur de Marnas...

Heiberg. Si nous savions plus précisément ce qui est de Marc et ce qui vient de la fantaisie du Pseudo-Marc, nous entreprendrions, au risque de passer pour des « rationalistes », de nous représenter comment certains épisodes, un peu inquiétants, ont pu se passer dans la réalité. Heiberg, dans une spirituelle et mordante étude[1],

1. J. L. Heiberg, *Den hellige Porphyrios,* Copenhague, Nordisk

a naguère analysé les « rares miracles » de notre Vie. Il croit à la bonne foi du conteur, mais il soupçonne l'évêque d'avoir été un homme d'action sans grands scrupules, un habile metteur en scène sachant à merveille combiner la violence et la ruse. Il l'accuse ouvertement d'avoir machiné la chute de la statue d'Aphrodite qui écrase deux païens. Il retrouve la main de Porphyre dans l'épisode de la glossolalie du jeune Gazéen qui, en récitant si opportunément, en syriaque et en grec, ses propos incendiaires, tira, pense Heiberg, l'évêque d'un grave embarras. Car dans la discussion animée qui précéda la destruction du temple, le sceptique Danois croit apercevoir la résistance acharnée d'un parti en quelque sorte national, lequel répugnait à priver la cité du plus fameux de ses édifices. Quant au miracle des enfants tombés dans le puits, Heiberg se méfie pareillement. Pour lui, c'est l'homme chargé de les retirer qui les marqua, après leur avoir fait fermer les yeux, de ces croix au cinnabre, dont la régularité excite l'admiration professionnelle du calligraphe Marc. Dans toute cette pieuse comédie, comme dans la tragédie de l'incendie où périt le tribun, puni pour avoir fait son devoir, Heiberg cherche à démêler les complicités qui aidèrent Porphyre: et non sans raison apparemment, il dénonce Barochas. *Quel homme, ce Baruch!* ajoute M. Hill, citant à peu près et fort plaisamment notre La Fontaine. Dom Leclercq n'est pas moins sévère pour le pieux évêque et pour le garnement qui lui servit d'auxiliaire, le jeune ancêtre, dit-il, des modernes « pétrôleurs ».

Les lecteurs que tout cela scandaliserait auront désormais la ressource de s'en prendre au Pseudo-Marc, bien que dans l'histoire de Porphyre, comme dans beaucoup d'autres histoires, les traits qui semblent les plus véridiques ne soient pas toujours les plus édifiants.

Forlag, 1912, 63 pages in-8°. Le grand savant danois a eu l'obligeance de nous faire hommage d'un exemplaire de son étude, mais il a été trop modeste, en l'appelant « une œuvre de pure vulgarisation ».

DEUXIÈME PARTIE

LA TRADITION MANUSCRITE

I

TRADITION DIRECTE

Les manuscrits qui représentent la tradition directe se répartissent en deux groupes : le groupe *h* qui comprend le manuscrit de Jérusalem H et celui de Vienne W ; le groupe *b* qui est constitué par le manuscrit d'Oxford B et celui de Vienne V, duquel dérivent l'*Ottobonianus* 92 et le *Bollandianus* 192.

A. — Groupe *h*.

1. — *Hierosolymitanus* 1 (H).

Le manuscrit de Jérusalem est le *codex* 1 de la Bibliothèque patriarcale proprement dite [1] et non, comme on l'écrit parfois, de celle du saint Sépulcre [2]. Il se compose actuellement, avec les quatre feuillets qui ont été ajoutés plus tard pour en combler des lacunes, de 208 feuillets en parchemin et d'un feuillet en bombycin, au total de 209 feuillets. Mais le dernier quaternion du manuscrit indique que le nombre de feuillets manquants est supérieur à celui des feuillets ajoutés. Ce quaternion, le 29ᵉ, est au complet, mais le texte qui y commence au f. 202ᵛᵒ est inachevé. Il s'ensuit, d'une part,

1. Cf. Papadopoulos-Kerameus, Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη, t. I, p. 7 : Κατάλογος τῶν ἑλληνικῶν κωδίκων τῆς κυρίως πατριαρχικῆς βιβλιοθήκης, n° 1.

2. Par exemple, H. G. F. Hill à la page VIII de *The Life of Porphyry, bishop of Gaza by Mark the Deacon*, Oxford, 1913.

que le manuscrit primitif comprenait plus de 29 quaternions — il donnait au moins encore la fin du texte commencé au f. 202vo —, d'autre part, que le manuscrit actuel devrait se composer de $29 \times 8 = 232$ feuillets. Or, il ne comprend en tout, avons-nous dit, que 209 feuillets.

Si l'on excepte les quatre feuillets intercalés après coup — trois en parchemin (ff. 73, 80 et 201), qui sont restés en blanc, et un en bombycin (f. 83), qui n'est écrit que sur une seule colonne — ainsi qu'un fragment de feuillet en parchemin (f. 193), ajouté par le copiste lui-même pour suppléer un passage omis, le *Hierosolymitanus* se compose de feuillets en parchemin, de $0^m,405 \times 0^m,27$, écrits sur deux colonnes, à raison de 38 lignes par colonne avec, en moyenne, 18 à 19 lettres par ligne. Il a été exécuté au xe siècle par deux calligraphes qui ont transcrit, en belle écriture minuscule, l'un les 143 premiers feuillets, l'autre les fenillets 144 à la fin.

Le manuscrit de Jérusalem est un ménologe du mois de février. Il contient 37 documents — Vies de saints, homélies ou récits — relatifs à ce mois. Bon nombre de Vies sont encore inédites, et la plupart de celles qui ont été déjà publiées d'après d'autres manuscrits, s'y liront probablement, comme la *Vie de Porphyre*, dans un texte plus correct.

La *Vie de Porphyre* occupe les feuillets 144ro-172vo. Ces feuillets sont tous en parfait état de conservation. La minuscule qu'ils portent, est fort peu mélangée de lettres onciales. Seules certaines lettres (α, ε, ζ, κ, λ, μ, ν, σ et τ) y apparaissent parfois sous la forme onciale, surtout à la fin d'un mot ou d'une ligne — ν y a régulièrement la forme onciale après ε, ο et ω — ainsi qu'en marge où elles sont écrites en grands caractères.

H présente un certain nombre de corrections *in rasura* (H^c). Ces corrections ont été faites par le copiste lui-même, d'après les indications, semble-t-il, d'un reviseur. On voit, en effet, en face des lignes où un mot a été corrigé après une rature, dans la marge, le signe ⁓. Selon toute apparence, le reviseur, qui aura peut-être distribué la transcription du manuscrit entre les deux copistes, aura attiré, de cette façon, l'attention de l'un et l'autre copiste sur les corrections qu'ils avaient à faire. Ces corrections sont presque toujours d'ordre purement orthographique.

H présente aussi quelques retouches (H²). L'un ou l'autre lecteur ou propriétaire du manuscrit a repassé certaines lettres et ajouté des accents et des signes de ponctuation, en se servant d'une encre plus noire que celle du codex. Un lecteur ou propriétaire du manuscrit s'est fait connaître, au XIe siècle, au bas du fol. 167ro, dans la note suivante: ✝ Κ(ύρι)ε βοήθ(ει) τῷ σῷ δούλῳ Βασιλείῳ (πρω)τ(ο)σπαθ(α)ρ(ίῳ) καὶ β(ασιλι)κῷ) νοτ(α)ρ(ίῳ) τῆς σακέλλης τῷ Ἀμπαρατῷ ✝. Le nom propre (peu grec) semble inconnu d'ailleurs. Notons que πρωτοσπαθάριος désigne la dignité, βασιλικὸς νοτάριος τῆς σακέλλης « notaire impérial de la chancellerie » la fonction, et ὁ Ἀμπαρατός, le nom de famille. Au XIIIe siècle, le manuscrit a appartenu à un certain Jean, qui en a fait don au couvent de Saint-Gérasime (cf. 104ro et 1ro). C'est de ce couvent, qui est situé à trois quarts d'heure environ de la Mer Morte, sur la rive droite du Jourdain, que le manuscrit est probablement entré à la Bibliothèque du Patriarchat grec de Jérusalem, à une époque qui ne nous est pas connue.

Le texte de H est incontestablement supérieur à celui des autres manuscrits. En maint endroit, il nous a conservé la véritable leçon. Citons : 1, 9 πείθει (πείθει Νέπειδή B); *ib.* 15 παραφθείρει εἴτε διὰ (παραφθείρει εἴτε διαφθείρεις εἴτε διὰ BV); 2, 19 νυνὶ (τοίνυν BV); 3, 13 φράσιν (φάσιν BV); *ib.* 19 ἀπιστεῖν (ἀπιστῶν BV); 6. 1 αὐτὸν (αὖ BV); *ib.* 23 κινῆσαι (νικῆσαι BV); 7, 11 ἀνεκλίθην (ἀνεκλίθη BV); 8, 5 οἰκοδομήθην (οἰκονομήθην BV); *ib.* 11 ἀπορούμενα (διαπορευόμενα BV); *ib.* 17 ἀλλ' ἀληθεία (ἀλλ' ἐν πίστει καὶ ἀληθείᾳ BV); 9, 8 διὰ (καὶ BV); 11, 17 où H donne seul καὶ ἐν τοῖς λαϊκοῖς; 14, 20-21 où H donne seul διὰ τὸν ἄμεμπτον αὐτοῦ βίον, πολλῷ μᾶλλον; *ib.* 22, où H donne seul ἦν γὰρ ἑσπέρα; 15, 7 αὐτῷ (αὐτὸν BV). Telles sont les bonnes leçons — et nous n'avons relevé que les principales — que H présente pour les quinze premiers chapitres. Elles suffisent pour faire ressortir l'importance du manuscrit de Jérusalem au point de vue de la constitution du texte de la *Vie de Porphyre*.

Le manuscrit de Jérusalem est cependant loin de contenir un texte exempt de toute corruption. On y relève un certain nombre de fautes, dont quelques-unes, fort grossières, empêchent de saisir le sens de la phrase, p. ex. 6,6 τούτοις τῷ ἐμὲ au lieu de τούτῳ αἰτεῖ με; 77, 1 ἀρειανῶν au lieu de ὀργάνων; 84, 10 ξύλον au lieu de στύλον; 90, 10 ἀπελθούσης

εἰς ὃ προητοίμασεν σκότος au lieu de ἀπελθοῦσα εἰς ὅπερ ἐτίμησεν σκότος ; 92, 13 μετὰ τὸ ὄνομα au lieu de μετὰ τὸ πόμα.

On y constate aussi l'omission d'une et de plusieurs lettres, p. ex. 71,3 παρεδίδοτο au lieu de παρεδίδοντο, 102, 11 λεπτοχάνου au lieu de λεπτολαχάνου, et celle d'un et de plusieurs mots, Les omissions de plusieurs mots sont parfois dues à l'*homoeoteleuton*, c'est-à-dire à la présence dans la phrase de deux vocables ayant la même terminaison. C'est le cas 8, 13 où H omet καὶ κακοπίστους après ἀπίστους ; 52, 9 où H saute ἀπολῦσαι αὐτὸν ἵνα après δέσποινα ; 86, 1 où H oublie δὲ καὶ Χριστόν, δοκήσει γὰρ αὐτὸν λέγουσιν après ὁμολογοῦσιν. Les deux premières omissions semblent représenter une ligne, et la troisième deux lignes de l'archétype. Deux autres omissions sont dues à une cause semblable, mais elles réprésentent, semble-t-il, un peu plus d'une ligne. C'est le cas pour 65, 8-9 αὐτῶν, (ἐκεῖ ἔκρυψαν καὶ διὰ αὐ)τῶν et 84,2 καὶ διεκόμιζον ἕτερον (ἕως οὐ ὅλους διεκόμιζον), où H omet les mots et lettres placés entre parenthèses. C'est également le cas pour 44, 5-6 où H a omis par *homoeoteleuton* les mots ὅθεν καὶ ἀπὸ λογείας βασιλεὺς ἀνηγορεύθη qui suivent ἐτέχθη.

H présente aussi quelques gloses, dont les unes se sont ajoutées, et les autres substituées au texte. Au ch. 21, 17, un lecteur avait précisé le sens de τοὺς 'Ρωμαϊκοὺς par la glose τοὺς μῆνας τοὺς 'Ρωμαϊκοὺς δῆλον οὖν ; un copiste a ensuite transcrit la glose à la suite du mot expliqué. Au ch. 40, 5, H ajoute τὰ ἀθέμιτα après ποιοῦσιν ; l'addition de H semble bien être une glose, introduite dans le texte, de τὰ ἀνόσια. Au ch. 10, 14 un lecteur a gratté le mot ῥυπαρός « sale » — il s'agit de l'ἄρτος ῥυπαρος « pain bis » — et l'a remplacé par τραχύς « grossier ». Enfin au ch. 100, 15, la glose δραχμὰς ὀγδοήκοντα a pris la place de μιλιαρήσια τέσσαρα.

H a été collationné par l'un de nous à Jérusalem en août 1925. Le P. Abel, qui avait eu l'amabilité de nous envoyer une collation de H en 1924, a bien voulu encore vérifier dans la suite les passages de ce manuscrit au sujet desquels nous avions des doutes. Le même service nous a été rendu par le bibliothécaire du Patriarchat grec, Mgr Méliton, archevêque de Madaba. Enfin, M. Albright, directeur de l'*American school of Oriental Research* à Jérusalem, a eu l'obligeance de nous photographier quelques feuillets de H, et nous a ainsi facilité l'étude de l'écriture de ce manuscrit.

Les éditeurs de Bonn avaient connu l'existence de H, mais n'avaient pu, à leur grand regret, en tenir compte *pro spatii longinquitate*.

2. — *Vindobonensis, Supplementum græcum* 50* *nunc inter Cimelia, Armarium B, n° 4* (W).

Ce manuscrit[1] se réduit à quatre feuillets (0m,34 × 0m,22), reliés en tête d'un évangéliaire auquel ils servent, semble-t-il, de feuillets de garde. Ces quatre feuillets n'en représentent en réalité que deux. Deux feuillets — nous les appellerons A et B — d'un manuscrit en parchemin, du XIIe siècle, écrit sur deux colonnes, à raison de 30 lignes par colonne avec, en moyenne, 17 à 18 lettres par ligne, ont été pliés et coupés en deux, et les quatre moitiés ainsi obtenues ont été numérotées dans l'ordre où le hasard les avait placées. Les deux moitiés inférieures ont 14 lignes ; les deux moitiés supérieures devraient en avoir 16, mais n'en ont que 15, par suite de la disparition d'un fragment de parchemin à l'endroit où les feuillets ont été coupés. Le recto de A est devenu le fol. 1ro et 4vo, le verso de A, le fol. 1vo et 4ro ; le recto de B est maintenant le fol. 2ro et 3vo et le verso de B, le fol. 2vo et 3ro. Le texte de A va du ch. 62, 18 : (Χριστι)ανῶν καὶ τοῦ ὁσίου au ch. 65, 19 : εὐλαβεῖς τοῦ κλήρου avec une lacune d'une ligne au bas du fol. 1ro et 1vo ; le texte du B s'étend du ch. 70, 5 : (ὁ)ρῶν τήν τε καῦσιν au ch. 73, 18 : ὑποσκιρτῶντας καὶ δυσ(αυχενοῦντας), avec une lacune au bas du fol. 2ro et 2vo.

Les fragments que W nous a conservés de la *Vie de Porphyre* n'ont guère d'importance pour la constitution du texte. Ils ne représentent qu'une centaine de lignes, et fourmillent de fautes de tout genre. Il ressort toutefois de plusieurs leçons que W remonte au même archétype (*h*) que H. Cf. ch. 63, 10-11 : καταστραφῆναι τὰ εἴδωλα HW contre καταστραφῆναι τὰ εἴδωλα καὶ τὰ εἰδωλία BV ; ch. 64, 6 : ἡρῷον HW contre

1. Cf. A. Fr. Kollar, *Ad Petri Lambecii commentariorum de Aug. Bibliotheca Caes. Vindobonensi libros VIII suplementorum liber primus posthumus* (Vienne, 1790), col. 42, et Van de Vorst et H. Delehaye, *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae, Belgii, Angliae* (Bruxelles, 1913), p. 84-85.

ἱερωΐων BV; 65, 2 : παραθαλαττίου HW contre θαλαττίου BV, etc., etc.

W omet au ch. 73, 1-2 les mots ταῦτα λέγοντας à ἀνθρώποις. Les mots omis représentent 60-64 lettres (60, si ἀνθρώποις a été écrit en abrégé), soit 4 lignes de 14 à 16 lettres.

Les éditeurs de Bonn ont ignoré l'existence de W. Le mérite d'avoir signalé ce manuscrit revient au P. Van de Vorst[1]. Ce n'est pas sans peine que nous avons pu l'utiliser. W portait dans le catalogue de Kollar la cote *Supplement. graecum* VI[2]. Or cette cote est devenue dans la suite celle d'un manuscrit que les Italiens ont récupéré en 1919, avec beaucoup d'autres manuscrits qui leur avaient appartenu jadis. Croyant W en Italie, nous l'y avons fait chercher par M. N. Festa, à Naples d'abord, à Trente ensuite. Or, W n'avait pas quitté Vienne. Il avait simplement changé deux fois de cote : il avait d'abord reçu celle-ci : *Suppl.* 50*, puis on l'avait rangé, à cause de ses précieuses miniatures, parmi les *cimelia*. M. Wessely, à la suite des recherches qu'il eut l'obligeance de faire pour nous à la *National-Bibliothek* de Vienne, avait fini par le découvrir dans l'armoire B, où il portait le n° 4. La copie que nous devons à ce savant tient lieu en quelque sorte d'une photographie : elle reproduit le manuscrit, ligne par ligne, avec toutes ses particularités orthographiques.

B. — Groupe *b*.

1. — *Baroccianus* 238 (B).

Le *Baroccianus* 238[3] est un manuscrit en parchemin, du XIe siècle, de 0^m^,34 × 0^m^,24, écrit sur deux colonnes, à raison de 34 lignes par colonne, avec, en moyenne, 21 à 22

1. Cf. *Analecta Bollandiana*. t. XXXII (1913), p. 455.

2. A. Fr. Kollar, *Ad Petri Lambecii commentariorum... supplementorum liber*, col. 42.

3. Cf. H. O. Coxe, *Catalogi codicum manuscriptorum bibliothecae Bodleianae*. Pars prima recensionem codicum graecorum continens (Oxford, 1853). p. 406-407, et Van de Vorst et H. Delehaye, *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae, Belgii, Angliae* (Bruxelles, 1913), p. 319-320.

lettres par ligne. Ce ms. comprend actuellement 56 feuillets, mais il est mutilé au commencement, au milieu et à la fin. Il contient une dizaine de textes hagiographiques, dont plusieurs se lisent dans H et la plupart dans V. Ces deux manuscrits contiennent un ménologe du mois de février. B représente donc, selon toute apparence, un fragment d'un ménologue de ce mois. La *Vie de Porphyre* occupe les feuillets 25ro-54vo. Un feuillet a disparu après le feuillet 34; il donnait le texte qui va du ch. 29, 23 au ch. 33, 14. Ce feuillet s'est perdu entre le XIIIe et le XVIe siècle, comme l'ont démontré les éditeurs de Bonn.

B a été corrigé par le copiste lui-même et par deux lecteurs, dont l'un a repassé à l'encre noire des lettres en partis effacées, et l'autre (B²) a corrigé certaines fautes.

Le manuscrit d'Oxford est beaucoup moins correct que celui de Jérusalem. Il confirme toutefois en maint endroit le texte de H. Quand H et B sont d'accord, nous les avons suivis, à de rares exceptions près. Nous étudierons le texte de B à propos de V, qui remonte au même archétype que le ms. d'Oxford. Nous nous bornerons à relever ici une omission propre à B. Au ch. 49, 9, B omet βαρυτέρα δὲ ἡ παραίτησις après αἴτησις. Cette omission par *homoeoteleuton* représente probablement une ligne de l'archétype de B.

Le manuscrit d'Oxford a été acquis par William Herbert, comte de Pembroke, à Venise, en 1629. Il provenait, comme tous les manuscrits d'Oxford dits *Barocciani*, de la bibliothèque de J. Barocci.

Nous n'avons pas jugé nécessaire de collationner de nouveau le *Baroccianus*. Il nous a semblé que M. E. J. Palmer avait soigneusement relevé toutes les variantes et particularités de B pour les éditeurs de Bonn, et que ceux-ci avait fidèlement reproduit les variantes dans leur apparat critique et les particularités dans leur préface. M. W. H. Buckler a toutefois bien voulu déterminer pour nous le nombre de lettres que les lignes de B avaient en moyenne, et faire quelques vérifications.

2. — *Vindobonensis historicus graecus* 3.

Le *Vindobonensis historicus graecus* 3 [1] est un manuscrit

1. Cf. Lambecius-Kollar, *Commentarii de augustissima Bibliotheca*

en parchemin, du xie-xiie siècle. Il se compose de 390 feuillets, de $0^m,41 \times 0^m,285$, écrits sur deux colonnes, à raison de 39 lignes par colonne, avec, en moyenne, 19 à 20 lettres par ligne. Il contient un ménologe du mois de février, et donne à peu près les mêmes documents que le ms. de Jérusalem. La *Vie de Porphyre* y occupe les feuillets 234ro-261vo.

V a été corrigé à trois reprises : d'abord par le copiste lui-même (V^c) qui a gratté certaines lettres pour les remplacer par d'autres et faire ainsi disparaître bon nombre de fautes, surtout d'orthographe, ensuite par un lecteur (V^2) qui a repassé à l'encre noire des lettres à demi effacées, corrigé quelques fautes, comblé ou essayé de combler certaines lacunes ; enfin, par un lecteur, bon helléniste (V^m), qui a corrigé en marge un grand nombre de fautes d'orthographe, certaines formes qu'il croyait fautives (comme ἔπεσαν au lieu de ἔπεσον), et qui a réussi, plusieurs fois, à rétablir la vraie leçon du texte (p. ex. ch. 1, 9 où il a corrigé πείδει en πείθει, ch. 3, 15 où il remplacé ἀπιστῶν par ἀπιστεῖν). Les corrections de V^m, dont la lecture est devenue assez difficile — l'encre en a beaucoup pâli — sont postérieures à celles de V^2. Les copistes de l'*Ottobonianus* 92 (xvie siècle) et du *Bollandianus* 192 (xviie-xviiie s.) les ont ignorées, mais ont connu celles de V^2. C'est donc à tort qu'Usener a considéré V^m comme antérieur à V^2 [1].

Les corrections de V^2 et de V^m sont dues à l'un ou l'autre possesseur ou simple lecteur du manuscrit. Des notes marginales nous donnent le nom de deux possesseurs de V, et par le premier, nous en connaissons un troisième. Le plus ancien est Marcos Mamounas (xve s.) dont on sait qu'il possédait une riche bibliothèque qui devint dans la suite la propriété du comte Georges Corinthios (xvie s.). Venu en Italie en 1544, le comte Georges Corinthios semble y être resté jusque vers 1560, et avoir séjourné assez longtemps à Venise, où il

Caesarea Vindobensi, t. IV (Vienne, 1782), col. 151 sqq. La description de Lambecius-Kollar est reproduite textuellement — le n° d'ordre du manuscrit a seul été changé — dans D. von Nessel, *Catalogus sive recensio specialis omnium codicum mss. graecorum*, t. II, pars V, p. 5 sqq. Cf. encore Van de Vorst et H. Delehaye, *op. cit.*, p. 38 ss.

1. Cf. la *Praefatio* de l'édition de Bonn, p. x.

connut notamment Paul Manuce[1]. C'est en Italie, probablement à Venise, que le savant hongrois Jean Sambucus (1531-1584) « qui se distingua entre tous les autres par son penchant pour les vieux manuscrits [2] », acheta, entre 1555 et 1558, le *Vindobonensis historicus graecus* 3[3]. Il en demeura le propriétaire jusqu'en l'année 1578, où il vendit sa collection de manuscrits à Vienne. V entra alors dans l'*augustissima Bibliothea Caesarea*.

C'est d'après V que le texte original de la *Vie de Porphyre* a été édité pour la première fois par Mor. Haupt. Mais faite, semble-t-il, à la hâte et publiée seulement après la mort de ce savant, l'édition *princeps* est loin de donner une image fidèle de V. M. Briqueneer a bien voulu s'imposer le fastidieux travail de relever les erreurs de Haupt. Ces erreurs sont si nombreuses qu'il faudrait à peu près deux pages pour les reproduire toutes. Les éditeurs de Bonn ont utilisé une collation faite pour Usener par M. P. Rabbow. Cette collation relevait avec un soin méticuleux toutes les variantes et particularités de V. Il est toutefois arrivé aux éditeurs de Bonn de conserver quelques erreurs de Haupt et d'oublier comme lui certaines variantes de V. A la suite de Haupt, ils ont omis p. 55, 20 (= notre ch. 67, 11) ἀκούσασα donné par V et B, ils ont donné p. 80, 25 (= ch. 101, 18) πατρὸς comme variante de πνεύματος, et p. 30, 22 (= ch. 34, 13), ἦν τε comme variante de ἦν δὲ, alors que V a, dans les deux cas, le même texte que B. Ailleurs ils ont attribué par erreur à V le texte de B. C'est ainsi que p. 18, 17 (= ch. 20, 18), ils n'ont pas vu que V omet ἐν τῇ ὁδῷ, et p. 24, 17 (ch. 26, 9) que V a εἴκοσι et non κ̄. Ces erreurs sont minimes et montrent seulement combien il est difficile de faire une collation et un apparat critique à l'abri de tout reproche. Nous en devons le relevé à M. Briqueneer, qui s'est également donné la peine de recollationner V à la Bibliothèque royale de

1. Cf. Em. Legrand, *Bibliographie hellénique*, ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux XVe et XVIe siècles, t. I (Paris, 1885), p. 252-253.

2. Préface (en français) du comte de Marcellus à son édition de Nonnus, dans la *Patr. gr.* de Migne, t. 43, col. 690.

3. Cf. H. Gerstinger, *Johannes Sambucus als Handschriftensammler* (Vienne, 1926), p. 271, n. 298.

Bruxelles, où la *National-Bibliothek* de Vienne avait consenti à nous l'envoyer en communication.

B et V sont apparentés de très près. Leurs nombreuses fautes communes ne laissent aucun doute à ce sujet. Les éditeurs de Bonn, qui ne connaissaient que B et V, avaient déjà bien établi leur parenté. Il l'a fait ressortir davantage, en dénonçant des particularités qui leur sont propres, notamment des omissions et des additions, que les éditeurs de Bonn ne connaissaient pas, mais qu'ils avaient parfois soupçonnées. C'est ainsi que B et V omettent au ch. 11, 17 καὶ ἐν τοῖς λαϊκοῖς après κληρικοῖς, au ch. 14, 20-21 διὰ τὸν ἄμεμπτον... μᾶλλον devant διὰ τὸ εἶναι, *ibid.* 22 ἦν γὰρ ἑσπέρα, au ch. 45, 15 ἔδοξα γὰρ ὑμᾶς, au ch. 48, 7 καὶ ἐπιδοθῆναι après δεχθῆναι, au ch. 50, 4 πῶς χρήσασθαι εἰς, au ch. 54, 1-2 καὶ μηνυθέντες εἰσῆλθον après εἰσελθεῖν, au ch. 91, 8 δεόντως. Plusieurs de ces omissions sont dues à l'*homoeoteleuton*. Nous les avons signalées, en reproduisant le mot qu'elles suivent ou qu'elles précèdent, et qui, selon nous, les a occasionnées. B et V ont aussi des additions communes. Ils ajoutent au ch. 1, 15 διαφθείρεις εἴτε, au ch. 65, 3 τὰ εἴδωλα καὶ, au ch. 89 τὰ πέρατα. Cette dernière addition semble être une dittographie de τά τε ὁρατά.

Nous faisons remonter B et V à un archétype commun *b*. Nous admettons toutefois qu'il peut y avoir entre ces deux manuscrits et leur archétype, un et même plusieurs intermédiaires. La chose peut être prouvée pour B. Entre B et *b*, il faut supposer un archétype *b'*. B a, en effet, au ch. 98, 16-17 un espace blanc, là où B et H donnent μετελάβομεν. Ce verbe se trouvait donc dans l'archétype *b*, mais manquait ou plutôt était illisible dans *b'*.

V est beaucoup moins correct que B. Il présente un grand nombre de fautes que B n'a pas. Les omissions propres à B sont rares, celles qu'on ne trouve que dans V sont nombreuses. V aura donc été exécuté par un copiste beaucoup moins soigneux que celui de B.

3. — *Ottobonianus* 92 et *Bollandianus* 192.

L'*Ottobonianus* 92 [1] est une copie de V exécutée au xvi^e^

1. Cf. E. Féron et F. Battaglini, *Codices mss. graeci Ottoboniani*

siècle. Il se compose de 451 feuillets en papier, à lignes pleines de 0m,355 × 0m,24. Le contenu de ce manuscrit est absolument identique à celui de V : il donne les mêmes Vies dans le même ordre avec toutes les particularités du *Vindobonensis historicus graecus* 3. La *Vie de Porphyre* occupe les f. 266ro-298vo. Mgr Mercati a eu l'obligeance de collationner pour nous les trois premières pages de l'édition Teubner avec le manuscrit du Vatican, et de vérifier certains détails caractéristiques. Collation et vérifications ont établi 1° que l'*Ottobonianus* est une copie de V, comme les éditeurs de Bonn et les Bollandistes l'avaient reconnu ; 2° qu'à l'époque où l'*Ottobonianus* a été exécuté, les corrections de V^2 étaient déjà faites et celles de V^m ne l'étaient pas encore. L'*Ottobonianus* reproduit, en effet, toutes les corrections de V^2 — il les a parfois mal interprétées — et ne reproduit jamais celles de V^m.

L'*Ottobonianus* semble bien être la copie, exécutée à Venise dans la seconde moitié du XVIe siècle, dont parle Lippomani au t. V de ses *Vitæ sanctorum Patrum*[1]. « *Id causa fuit*, écrit le docte prélat italien, *quoniam quum februarius mensis simul cum martio in apostolica bibliotheca deficeret, is Venetiis a quodam privato viro, qui eum habere dicebatur, mutuo sumptus est, et ab eo alter graece descriptus fuit, qui postea per Genzianum interpretatus est.* »

Quel est le *vir privatus* qui possédait à Venise, un peu avant 1556, année où parut le t. V des *Vitae* de Lippomani, un manuscrit contenant un ménologe du mois de février? On peut songer au comte Georges Corinthios et à Jean Sambucus[2]. Il s'agit plutôt, semble-t-il, du comte Georges Corinthios. Le savant hongrois Sambucus n'est venu, en effet, à Venise qu'en 1555, tandis que le comte Georges Corinthios y séjournait alors, selon toute apparence, depuis plusieurs années déjà. Prêtant « complaisamment ses livres à ceux de

Bibl. vaticanae (Rome, 1893), p. 42 ; *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Bibliothecae Vaticanae* edd. Bollandiani et Pius Franchi de' Cavalieri (Bruxelles, 1899), et surtout *Analecta Bollandiana*, t. XVI (1897), p. 119-220.

1. Venise, 1556, fol. 559 v°-562 r°.

2. Cf. plus haut, p. XCVII-XCVIII.

ses compatriotes qui pouvaient en avoir besoin[1] », le comte Georges n'aura fait aucune difficulté de mettre son manuscrit à la disposition de Lippomani.

Le *Bollandianus* 192[2] est un manuscrit en papier de 254 feuillets à lignes pleines, écrit par plusieurs mains aux XVIIe et XVIIIe siècles. La *Vie de Porphyre* y va du fol. 122ro au fol. 147vo. Le texte de la Vie est précédé de la note : *Ex cod. ms. praegrandi bibl. Caesareae.* Le Bollandianus est donc une copie du *Vindobonensis historicus graecus* 3. Nous n'en relèverons qu'une seule particularité : le copiste du *Bollandianus* n'a pas connu les corrections de V^m. Celles-ci sont donc postérieures au *Bollandianus* et dateront au plus tôt du XVIIe-XVIIIe siècle.

C. — *Manuscrits perdus* (?)

Dans son commentaire à *Cod. Theod.* VI, 27, 3. Gothofredus cite un passage de la *Vie de Porphyre* (ch. 26, 23) de la façon suivante : *Metaphrastes in Actis Porphyrii Martyris :* Ἠλάσιός τις Σουβάδιουβα τοῦ Μαγιστριανοῦ. Ni les manuscrits HBV, ni les résumés P et M dont il sera question plus loin, ne donnent la variante μαγιστριανοῦ. Si μαγιστριανοῦ n'est pas une conjecture de Gothofredus, faite d'après la version latine de G. Hervet — on sait que Gothofredus a reconstitué le texte grec original du traité de géographie dit *Totius orbis descriptio*, qui n'est connu que par des versions latines (cf. note compl. du ch. 58) — il faut supposer que Gothofredus a consulté un ms. de la *Vie de Porphyre* qui s'est égaré depuis lors.

D'autre part, Doukakis écrit à la fin de son résumé, en grec moderne, de la *Vie de Porphyre* : Τὸν ἑλληνικὸν τούτου βίον συνέγραψεν ὁ Μεταφραστὴς εἰς πλάτος οὗ ἡ ἀρχή « Τῶν ἁγίων ἀνδρῶν τοὺς ἄθλους »· σώζεται ἐν τῇ τῶν Ἰβήρων καὶ ἐν ἄλλαις. Aucun manuscrit de la *Vie de Porphyre* n'est actuellement conservé au Mont Athos. M. Nikos Bees, professeur à l'Université d'Athènes, que nous avons consulté à ce sujet, nous a

1. Em. Legrand, *op. cit.* (cf. p. XCVIII, n. 1), p. 252-253.
2. Cf. Van de Vorst et H. Delehaye, *op. cit.* (cf. p. XCV, n. 3), p. 227-229.

écrit à la date du 16 juin 1929 : « La note de Doukakis m'a intrigué, moi aussi. Lors de mon dernier séjour au Mont Athos, j'ai parcouru tous les mss. du monastère d'Iviron, mais je n'ai trouvé aucun texte métaphrastique ou autre de la *Vie de Porphyre* de Gaza. Mes recherches ont été tout aussi infructueuses dans les autres monastères. Sans doute Doukakis n'a pas inventé de toutes pièces ce manuscrit, mais il a dû faire une de ces confusions dont il était coutumier. Il aura connu le manuscrit de Jérusalem et une défaillance de mémoire lui aura fait attribuer ce manuscrit à l'Athos. »

TRADITION INDIRECTE

La tradition indirecte est représentée par le résumé du manuscrit de Paris 1452 (anciennement *Regius* 2010), du x[e] siècle (P) — dont il est question plus haut à propos de Chastelain — par celui d'un manuscrit de Moscou (n° 184 d'après Matthaeus, n° 376 d'après Wladimir) du xi[e] siècle (M)[1], et par les notices du *Synaxaire de Constantinople* (S)[2] et des *Ménées*[3]. P et M nous ont fourni plusieurs bonnes variantes, confirmant généralement H[4] ; S se réduit à quelques lignes, et n'a livré qu'une seule variante intéressante : au ch. 49, 9, il donne comme H βαρυτέρα δὲ ἡ παραίτησις. Quant à la notice des *Ménées*, elle est à peu près identique à celle du *Synaxaire* et nous avons pu en faire abstraction[5]

1. Ces deux résumés ont été publiés par les éditeurs de Bonn à la suite de la *Vie de Porphyre*.

2. *Propylaeum ad Acta Sanctorum novembris, Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae* opera et studio H. Delehaye (Bruxelles, 1902), col. 489-491.

3. *Menaea sive menologia Graecorum*, Mois de février. Venise, 1596, fol. (sans pagination).

4. Les éditeurs de Bonn n'avaient guère tenu compte de ces deux mss. dans leur apparat critique.

5. La notice des *Ménées* semble dériver de celle du *Synaxaire*. L'inverse est impossible, du moins avec le texte des *Ménées* de l'édition de Venise ; ce texte présente, en effet, une lacune.

III

SOURCES

L'auteur, ou comme nous l'avons supposé, le remanieur de la *Vie de Porphyre*, a utilisé largement la Φιλόθεος ἱστορία de Théodoret. Nous avons signalé, les premiers, cette dépendance. Dans un article paru trois mois après le nôtre (*Philologus*, t. 85 [1930], p. 209-221), M. Zellinger, qui avait remarqué de son côté un grand nombre de coïncidences textuelles entre Marc et Théodoret, explique les choses tout autrement. Pour lui, Théodoret serait l'emprunteur. La démonstration que nous avons faite du rapport inverse, à propos du prologue [1], semble avoir convaincu M. Zellinger, comme tous les autres critiques qui se sont occupés de la question. Nous donnons ci-dessous, chapitre par chapitre, la liste de tous les passages de « Marc » empruntés à Théodoret. Deux nous avaient été signalés depuis longtemps par le R. P. Peeters (début du ch. 4 et ch. 80-81) ; mais ces deux rapprochements ne nous ont paru probants que depuis que nous avons découvert l'identité des prologues ; nous avions relevé, de notre côté, toutes les ressemblances [2] notées par M. Zellinger, excepté trois (la troisième et la quatrième du ch. 4 et celle du ch. 10) ; en revanche, nous en avons aperçu deux qui lui ont échappé. On observera que ces emprunts se trouvent 1° au début de la Vie (ch. 1-6 et ch. 10) ; 2° dans l'épisode du puits (ch. 80 et 81). Pour l'épisode du puits, comme pour le début de la Vie, la relation des deux textes n'est pas douteuse ; seulement, le remanieur a considérablement enjolivé et développé l'histoire de l'enfant tombé dans un puits qu'il trouvait chez Théodoret, tandis qu'il avait au contraire abrégé et contracté le prologue de l'évêque de Cyr.

On ne trouve aucune imitation de Théodoret dans les par-

1. Cf. Notes complémentaires, note 1 (« nous avons découvert ») du ch. 1.

2. La ressemblance du ch. 6 nous a été signalée par notre élève, Mlle Molinghen, qui prépare une édition critique de l'*Historia Religiosa* de Théodoret.

ties essentielles de la Vie (voyages à Constantinople, destruction du Marneion).

CHAPITRE I

Marc	Théodoret[1]
Τῶν ἁγίων ἀνδρῶν τοὺς ἄθλους καὶ τὸν θεϊκὸν αὐτῶν ζῆλόν τε καὶ πόθον καλόν ἐστιν τοῖς ὀφθαλμοῖς θεωρεῖν (ὁρώμενα γὰρ ἀξιοφίλητα γίνεται), φέρει δὲ ὅμως ὠφέλειαν οὐ μετρίαν καὶ τὰ διηγήματα παρὰ τῶν ἀκριβῶς εἰδότων ταῖς ψυχαῖς τῶν ἀκουόντων ὑπεισερχόμενα. Πιστοτέρα μὲν ἀκοῆς ἡ θέα, πείθει δὲ καὶ ἀκοὴν ἐὰν ὑπὸ ἀξιοπίστων εἴη τὰ λεγόμενα (l. 5-10).	Τῶν ἀρίστων ἀνδρῶν... καλὸν μὲν ἰδεῖν τοὺς ἀγῶνας καὶ τοῖς ὀφθαλμοῖς τὴν ὠφέλειαν ἀρύσασθαι. Ὁρώμενα γὰρ τὰ ἐπαινούμενα... ἀξιέραστα γίνεται... Φέρει δ' ὅμως ὄνησιν οὐ μετρίαν τῶν τοιούτων κατορθωμάτων καὶ τὰ διηγήματα παρὰ τῶν εἰδότων ταῖς τῶν οὐκ εἰδότων ἀκοαῖς προσφερόμενα. Πιστοτέραν μὲν γὰρ τῆς ἀκοῆς εἶναι τὴν ὄψιν φασί τινες· πείθεται δ'ὅμως καὶ ἀκοὴ τῇ τῶν λεγόντων ἀληθείᾳ κρίνουσα τὰ λεγόμενα (col. 1284 A).
Εἰ μὲν οὖν ἀρᾳδιούργητος ἔμενεν ἡ τῶν ὠφελίμων διήγησις καὶ μὴ τῇ ἀληθείᾳ τὸ ψεῦδος ἐνεσπείρετο, περιττὸν ἦν τὸ σύγγραμμα τῶν τοιούτων, ἱκανῆς οὔσης καὶ πρὸς οἰκοδομὴν τῆς ἀληθείας ἐκ διαδοχῆς ἀεὶ ἐνσπειρομένης ταῖς ἀκοαῖς τῶν ἐπιγινομένων ἀνθρώπων· ἐπειδὴ δὲ ὁ χρόνος παραφθείρει εἴτε διὰ τῆς λήθης εἴτε διὰ τῆς ῥᾳδιουργίας, ἀναγκαίως ἐπὶ τὸ παρὸν σύγγραμμα ἐλήλυθα, ἵνα μὴ τῷ μακρῷ χρόνῳ λήθη τις γένηται τοιούτου ἁγίου ἀνδρός,	Εἰ μὲν οὖν ἄσυλος ἔμενε τῶν ὀνησιφόρων διηγημάτων ἡ μνήμη καὶ μὴ τῆς λήθης ἡ λώβη οἷά τις ἀχλὺς ἐπιπαττομένη ἐξίτηλον αὐτὴν ἀπειργάζετο, περιττὸν ἦν δήπουθεν καὶ παρέλκον λογογραφεῖν τὰ τοιαῦτα, τῆς ἐντεῦθεν ὠφελείας καὶ εἰς τοὺς ὕστερον ἐσομένους εὐπετῶς μάλα διαβαινούσης. Ἐπειδὴ δὲ ὁ χρόνος... λωβᾶται δὲ κατορθώμασι λήθην ἐμποιῶν καὶ τὴν μνήμην ἀμβλύνων, οὐκ ἄν τις ἡμῖν εἰκότως νεμεσήσειε τῶν φιλοθέων ἀνδρῶν τὴν πολιτείαν

1. Dans Migne, *Patr. gr.*, t. 82.

λέγω δὴ Πορφυρίου τοῦ ὁσίου. Τὸ γὰρ μνημονεῦσαι τῶν αὐτοῦ κατορθωμάτων φάρμακον ἀλεξητήριον γίνεται τοῖς ἀκούουσιν (l. 10-20).

συγγράφειν ἐπιχειροῦσιν. Ὥσπερ γὰρ οἱ τὰ σώματα θεραπεύειν πεπιστευμένοι φάρμακα κατασκευάζουσι..., οὕτως καὶ ἡ τῆς τοιᾶσδε συγγραφῆς φιλοπονία οἱόν τι φάρμακον ἀλεξίκακον γίνεται, λήθης ἐπίβουλον καὶ μνήμης ἐπίκουρον (col. 1284 B à col. 1285 A).

CHAPITRE 2

Marc	Théodoret
Ἄτοπον γάρ ἐστι ποιητὰς τραγῳδοποιοὺς καὶ ἄλλους τοιούτους συγγραφέας [τὸ] εἰς γέλωτα καὶ γραώδεις μύθους καταναλῶσαι τοὺς λόγους, ἡμᾶς δὲ περιιδεῖν λήθῃ παραδιδομένους ἁγίους ἄνδρας καὶ ἀξιομνημονεύτους (l. 1-5).	Πῶς γὰρ ἂν οὐκ ἄτοπον, ποιητὰς μὲν καὶ συγγραφέας τὰς ἐν πολέμοις ἀνδραγαθίας συγγράψαι, τραγῳδοποιοὺς δὲ τὰς καλῶς κεχρυμμένας συμφορὰς προφανῶς τραγῳδῆσαι καὶ τούτων τὴν μνήμην ἀνάγραπτον καταλιπεῖν· ἄλλους δέ τινας εἰς κωμῳδίαν καὶ γέλωτα καταναλῶσαι τοὺς λόγους, ἡμᾶς δὲ περιιδεῖν λήθῃ παραδιδομένους ἄνδρας ἐν σώματι θνητῷ τε καὶ παθητῷ ἀπάθειαν ἐπιδεδειγμένους καὶ τὴν ἀσώματον φύσιν ἐζηλωκότας; (col. 1285 A-B).
Ποίαν γὰρ οὐκ ἂν δικαίως παράσχω δίκην μὴ παραδιδοὺς συγγραφῇ βίον τοιούτου θεοφιλοῦς ἀνδρός, βίον, φιλοσοφίας διδάσκαλον, τοῦ τὴν ἐν οὐρανῷ πολιτείαν ἐζηλωκότος (l. 4-7).	Ποίαν δὲ οὐκ ἂν δικαίως τίσαιμεν δίκην τῶν ἀξιαγάστων τούτων ἀγώνων περιορῶντες ἀμαυρουμένην τὴν μνήμην... μηδὲ γράμμασι τὸν ἀοίδιμον τούτων γεραίροντες βίον·... ; Ἡμεῖς δὲ βίον μὲν συγγράφομεν φιλοσοφίας διδάσκαλον καὶ τὴν ἐν οὐρανοῖς πολιτείαν ἐζηλωκότα (col. 1285 B-C).
Πολέμους τε αὐτοῦ καὶ ἀντισ-	... καὶ πολέμους ἀθεάτους καὶ

τάσεις ἱστορήσωμεν οὐ μόνον πρὸς τοὺς τῆς εἰδωλομανίας ἀρχηγούς τε καὶ προμάχους, ἀλλὰ καὶ πρὸς δῆμον ὁλόκληρον πάσης πεπληρωμένον ἀνοίας. Ἐμνημόνευε γὰρ τῶν τοῦ μακαρίου ἀποστόλου ῥητῶν δι' ὧν φησιν... Suit Ephés. VI, 13 (l. 7-14).

Ταύτην τὴν πανοπλίαν ἐνδυσάμενος εἰς τοὺς ἀγῶνας εἰσῆλθεν ὁ εἰρημένος ἀπόστολος. ἀλλὰ καὶ τοιούτους καὶ τηλικούτους ἔχων τοὺς ἀντιπάλους, ὁ τὴν ὁμοίαν ἅμιλλαν κεκτημένος τῷ ἀποστόλῳ Πορφύριος, ἴσην καὶ τὴν νίκην ἀνεδήσατο καὶ τρόπαιον ἤγειρεν ἐς τὸ μέσον τῆς Γαζαίων, τὴν νυνὶ κτισθεῖσαν ὑπ' αὐτοῦ ἁγίαν τοῦ Χριστοῦ ἐκκλησίαν. Παρεῖχεν δὲ αὐτῷ τὴν νίκην οὐχ ἡ ἀνθρωπεία φύσις, ἀλλ' ἡ γνώμη τὴν θείαν χάριν ἐφελκομένη· ἐραστὴς γὰρ θερμότατος γενόμενος τοῦ Χριστοῦ, πάντα παθεῖν καὶ δρᾶσαι ἠνέσχετο (l. 14-23).

συμπλοκὰς ἀφανεῖς ἐπιδείκνυμεν. Τοιαύτην γὰρ αὐτοῖς καὶ τὴν παντευχίαν ὁ τῆς φάλαγγος αὐτῶν στρατηγὸς καὶ πρόμαχος περιτέθεικε Παῦλος. Suit Ephés. VI, 13 (col. 1285 D).

Ταύτην αὐτοὺς τὴν πανοπλίαν ἐνδύσας εἰς τοὺς ἀγῶνας εἰσήγαγεν... Ἀλλ' ὅμως καὶ τοιούτους ἔχουσα τοὺς ἀντιπάλους ἡ τῶν ἁγίων τούτων συμμορία, μᾶλλον δὲ τούτων ἕκαστος ὑπὸ τοσούτων καὶ τοιούτων πολεμίων κυκλούμενος· ...οὕτω λαμπρὰν ἀνεδήσαντο νίκην, ὡς τοὺς μὲν ἀντιπάλους δραπετεῦσαι... καὶ τρόπαιον ἐγεῖραι... Παρεῖχε δὲ αὐτοῖς τὴν νίκην οὐχ ἡ φύσις ...ἀλλ' ἡ γνώμη τὴν θείαν χάριν ἐφελκομένη. Ἐρασταὶ γὰρ θερμοὶ τοῦ θείου κάλλους γενόμενοι, καὶ ἀσπασίως ἅπαντα δρᾶσαι καὶ παθεῖν... (col. 1288 A-B).

CHAPITRE 3

Marc

Τοῦτον οὖν τὸν πᾶν εἶδος ἀρετῆς εἰληφότα τίς οὐκ ἂν δικαίως ἐπαινέσειεν ; Οἶδα μὲν οὖν ὡς τῆς ἀρετῆς τοῦ τοιούτου ἀνδρὸς οὐδεὶς ἂν ἐφίκοιτο λόγος· ὅμως γε ἐγχειρητέον (l. 6-9).

Συγγράψω δὲ τὴν ἐκείνου εὐ-

Théodoret

Τούτους τοὺς πᾶν εἶδος ἀρετῆς συνειληχότας τίς οὐκ ἂν εἰκότως θαυμάσειεν... Οἶδα μὲν οὖν κἀγὼ σαφῶς, ὡς τῆς τούτων ἀρετῆς οὐδεὶς ἂν ἐφίκοιτο λόγος· ἐγχειρητέον δ' ὅμως (col. 1289 C-D).

Γράψομεν δὲ τὴν εὐφημίαν

φημίαν οὐ κομπῷ λόγῳ (l. 10-11).	οὐ κοινῇ πᾶσι μίαν (col. 1289 D.) ...οὐ νόμοις ἐγκωμίων χρώμενος, ἀλλ'... ἀτεχνῶς (col. 1292 B).
Αἰτῶ δὲ τοὺς ἐντυγχάνοντας τῷδε τῷ συγγράμματι μὴ ἀπιστεῖν τοῖς λεγομένοις· αὐτόπτης γὰρ τῆς ἀρετῆς τοῦ ἀνδρὸς ἐγενόμην συνοικήσας καὶ συμπλεύσας καὶ συγκακουχηθεὶς αὐτῷ ἕως τῆς τελευταίας ἡμέρας τῆς ἐνθάδε αὐτοῦ ζωῆς (l. 18-22).	Ἀξιῶ δὲ τοὺς ἐντευξομένους τῇδε τῇ φιλοθέῳ ἱστορίᾳ... μὴ ἀπιστεῖν τοῖς λεγομένοις (col. 1292 B). Τῶν δὲ λεχθησομένων ἐνίων μὲν αὐτόπτης ἐγενόμην ἐγώ (col. 1292 C). Τοιγάρτοι καὶ ἡμεῖς τὰ μὲν ἐροῦμεν ὡς αὐτόπται, τὰ δὲ τοῖς αὐτόπταις διηγησαμένοις πεπιστευκότες (col. 1293 A).
Ἔνθεν δὲ ἀρχή μοι γένηται τοῦ τῆς διηγήσεως λόγου (l. 22-23).	Ἄρξομαι δὲ τῆς διηγήσεως ἔνθεν ἑλών (col. 1293 A).

CHAPITRE 4

Marc	Théodoret
Γάζα πόλις ἐστὶν τῆς Παλαιστίνης ἐν μεθορίῳ τῆς Αἰγύπτου ὑπάρχουσα (l. 1-2).	Νίσιβίς ἐστι πόλις ἐν μεθορίῳ τῆς Ῥωμαίων καὶ Περσῶν βασιλείας (col. 1293 C).
Ἤκμαζεν δὲ ἐν αὐτῇ κατ' ἐκεῖνο καιροῦ ἡ περὶ τὰ εἴδωλα τῶν ἀνθρώπων μανία (l. 4-5).	Ἤκμαζε κατ' ἐκεῖνον τὸν καιρὸν ἡ περὶ τὰ εἴδωλα τῶν ἀνθρώπων μανία (col. 1296 A).
Πατρίδα μὲν ἐσχηκὼς τὴν ἐπουράνιον Ἱερουσαλήμ... τὴν δὲ ἐπίγειον τὴν Θεσσαλονικέων (l. 6-8).	Οὗτος (Marcien) γὰρ πατρίδα πάλαι μὲν ἔσχε τὴν Κῦρον... νῦν ἔχει τὸν οὐρανόν (col. 1324 D).
ἀσπάσασθαι τὸν μονήρη βίον ... καταλαμβάνει τὴν Αἴγυπτον (l. 11-12).	τὸν ἐρημικὸν καὶ ἡσύχιον ἠσπάσατο βίον... καταλαβὼν κορυφάς (Jacques, col. 1293 C).
τὸ δὲ πάθος ἦν ἥπατος σκίρωμα (l. 24).	τὸ δὲ πάθος ἦν πλημμύρα χολῆς (Jacques, 1433 C).

Marc	Théodoret
ὡς νομίζειν αὐτὸν ἐν ἀλλοτρίῳ σώματι τὴν νόσον ἔχειν (l. 22-23).	καὶ ὡς ἐν ἀλλοτρίῳ ἀγωνιζόμενος σώματι (Jacques, 1432 D).

CHAPITRE 6

Marc	Théodoret
Τοῦτο δὲ μόνον αὐτὸν ἐλύπει καὶ ἔδακνεν τὸ διαμεῖναι τὴν περιουσίαν καὶ μὴ κατὰ τὸν εὐαγγελικὸν λόγον διαπραθῆναι καὶ διανεμηθῆναι τοῖς πτωχοῖς. Αἴτιον δὲ τούτου τοῦ ἐμποδισμοῦ γέγονεν τὸ εἶναι τοὺς ἀδελφοὺς αὐτοῦ παῖδας τυγχάνοντας, ἡνίκα ἐξεδήμησεν τῆς ἰδίας πατρίδος. Ἀνιώμενος οὖν ἐπὶ τούτῳ... (l. 1-6).	Λίαν αὐτὸν ἠνία καὶ ἔδακνε τὸ διαμεῖναι τὴν περιουσίαν καὶ μὴ κατὰ τὸν εὐαγγελικὸν διαπραθῆναί τε καὶ διανεμηθῆναι νόμον. Αἴτιον δὲ τούτου ἦν τῆς τῶν ἀδελφῶν ἡλικίας τὸ ἄωρον (col. 1397 D).

CHAPITRE 10

Marc	Théodoret
οὐκ ἐνήλλαξεν τὸ πρότερον ἔθος, ἀλλ' ἔμεινεν ἐν τῇ ἀσκητικῇ κακοπαθείᾳ (l. 12-13).	τὴν πολιτείαν βιασθεὶς ἐναλλάξαι τὸν βίον οὐκ ἤμειψεν, ἀλλὰ μετὰ τῆς ἀσκητικῆς μετέθη κακοπαθείας (Abraames, col. 1420 B).

CHAPITRE 80

Marc	Théodoret
τρεῖς οὖν παῖδες (l. 4).	ἑπτάετες παιδίον (col. 1320 C).
ὡς ἀπὸ ἐτῶν ἓξ ἢ ἑπτά (ch. 81, l. 8-9).	εἰς τὸ φρέαρ κατέπεσεν (col. 1320 D).
ἔπεσαν εἰς τὸ φρέαρ (l. 8). ἐγένετο δὲ οὐ μικρὸς θόρυβος	θορύβου δὲ περὶ τούτου... γενομένου αἰσθομένη ἡ μήτηρ

πάντων συντρεχόντων ἐπὶ τὸ φρέαρ... Πορφύριος καὶ αὐτὸς δραμὼν ἐπὶ τὸν τόπον ἐκέλευσεν ἡσυχίαν γενέσθαι (l. 10-13), ἐπέτρεψεν κατελθεῖν τινα διὰ τῶν σχοινίων τῶν κάδων (l. 18).

ἡσυχίαν μὲν ἄγειν ἅπασι παρακελεύεται... παρὰ δὲ τὸ φρέαρ δραμὼν (sc. Ἰουλιανός) (*ibid.*). σχοίνοις τινὰ προσδήσαντες καὶ χαλάσαντες ἀνιμήσαντο τὸ παιδίον (col. 1321 A).

CHAPITRE 81

Marc	Théodoret
εὑρέθησαν οἱ τρεῖς παῖδες καθήμενοι ἐπάνω λίθου μεγάλου ἀσινεῖς καὶ ἱλαροὶ ὁμιλοῦντες ἀλλήλοις (l. 1-3).	ὁρᾷ τὸ παιδίον τῇ ἐπιφανείᾳ τῶν ὑδάτων ἐπικαθήμενον καὶ τῇ χειρὶ παιδικῶς τὰ ὕδατα παῖον (*ibid.*).

Le texte de Théodoret (T), dans ces conditions, peut et doit naturellement servir à l'établissement du texte de la *Vie de Porphyre*. Au ch. 1, 9, T, en ajoutant son témoignage à celui des manuscrits, nous interdit d'admettre une correction d'apparence séduisante, généralement reçue par les éditeurs (ἀκοὴν donné par HBV et corrigé par Haupt en ἀκοῇ). Ailleurs, T confirme une leçon de H (προμάχους, ch. 2, 9), ou au contraire une leçon de BV (φάρμακον, ch. 1, 20).

Notre auteur a également utilisé le Πανάριον d'Epiphane (cf. 86, note 1), mais les « réminiscences », ici, ne sont pas assez textuelles pour qu'Epiphane puisse rendre à l'éditeur de la *Vie de Porphyre* le même service que Théodoret.

Enfin, nous avons noté dans le Commentaire certaines ressemblances entre l'*Histoire lausiaque* de Palladius et notre texte.

IV

NOTRE ÉDITION

Nous avons réparti les manuscrits de la tradition directe en deux groupes: le groupe *h*, qui comprend H et W, et le groupe *b* qui est constitué par B et V. Ces deux groupes remontent à un manuscrit *p*, qui devait être écrit en minuscules. Certaines erreurs ne s'expliquent, en effet, que par ce

genre d'écriture, p. ex. la leçon fautive des trois manuscrits HBV : ἐγένοντο au lieu de ἐγεύοντο au ch. 92, 11, la confusion de ἣν avec ἐπὶ dans H au ch. 66, 5. De son côté *p* doit remonter à un manuscrit *o* en écriture onciale. Seule cette écriture rend compte des graphies fautives ἀνδυναίου de H, λυδυναίου de BV, au lieu de Αὐδυναίου au ch. 21, 14-15.

Bien que H soit le meilleur manuscrit, il ne permet pas à lui seul d'établir un texte tout à fait satisfaisant. Mais quand son témoignage est confirmé par B ou par V, nous l'avons suivi dans presque tous les cas. Même lorsqu'il s'oppose à BV, il a souvent, nous l'avons vu, conservé la bonne leçon. Aux exemples cités plus haut et empruntés aux quinze premiers chapitres, nous ajouterons l'excellente leçon λυκίσκος (ch. 98, 1), qui suffirait à « classer » le manuscrit (cf. note 1 du ch. 98). Dans les cas douteux, nous lui avons souvent donné la préférence, sans ériger cette préférence en « système » absolu. Car il ne faut rien exagérer. Cinq ou six siècles séparent nos plus anciens manuscrits du « manuscrit de Marc » et l'accord de HBV lui-même donne parfois un texte fautif. Alors il faut corriger. Nous avons admis des émendations de Haupt, qui remontent parfois à Hervet, d'Eberhard[1], d'Usener[2], d'Henschen[3] et des éditeurs de Bonn. et nous avons corrigé nous-même. Notons une belle correction des *sodales* de la *Societas philologica Bonnensis* : au cf. 92, 11 ils ont substitué ἐγεύοντο à ἐγένοντο. Voici la liste des passages où nous sommes intervenus : ch. 17, 15, ch. 28, 20, ch. 75, 29, ch. 80, 17, ch. 83, 4, ch. 94, 13, ch. 98, 17. Trois de nos corrections sont certaines, et nous oserons dire évidentes : ἐνόησεν pour ἐνόμισεν (ch. 17, 15); κεκλιμένος pour κεκλημένος (ch. 80, 17), ἀφορίσαι δὲ pour ἀφορίσας (ch. 94, 13). Grâce au manuscrit de Jérusalem, nous avons, soit amélioré, soit établi définitivement le texte en plus de cent endroits, dont plusieurs ont une certaine importance historique (cf. Introduction, ch. VII).

Nous avons négligé — il est à peine besoin de le dire —

1. Dans les *Jahresberichte* de Bursian de 1877, t. III, pp. 544-546 et p. 554. (*Jahresberichte über die Erscheinungen auf dem Gebiete der späteren griechischen Prosa*).

2. H. Usener, *Legenden der Pelagia*, Bonn (1879), p. 32 sqq.

3. Dans les *Acta Sanctorum*, mois de février, t. III.

les *orthographica*, lorsqu'ils ne présentaient aucun intérêt. Nous avons suivi H au point de vue de l'emploi du ν ephelkystique, de l'accentuation de certains mots (p. ex. Αὐγοῦστα et non Αὐγούστα) et d'autres détails orthographiques. Toutefois, nous avons préféré suivre l'orthographe traditionnelle, malgré le témoignage presque constant de H, et fréquent des autres manuscrits, en ce qui concerne l'augment temporel des verbes commençant par ο et ε.

SIGLES

A. — Tradition directe.

H = *Hierosolymitanus* 1 de la Bibliothèque patriarcale proprement dite, xe siècle.
W = *Vindobonensis, Supplementum graecum 50*, nunc inter Cimelia, Armarium B*, n^{o} *4*, xiie siècle.
B = *Baroccianus* 238, xie siècle.
V = *Vindobonensis historicus graecus* 3, xie-xiie siècle.

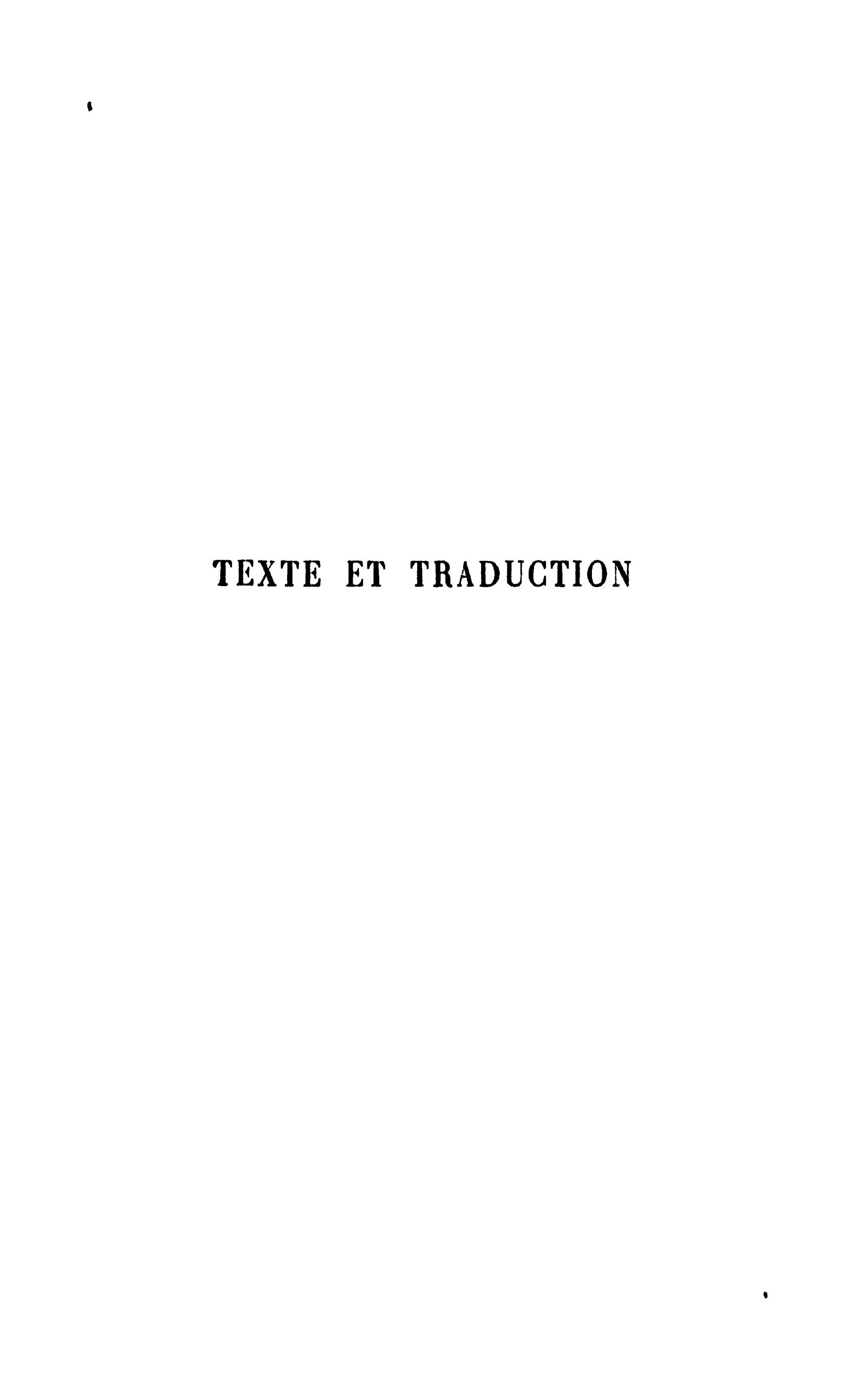
B. — Tradition indirecte.

P = *Parisinus* 1542, xe siècle.
M = *Mosquensis* 184 (Matthaeus) ou 376 (Wladimir), xie siècle.
S = *Synaxaire de Constantinople.*

C. — Sources.

T = Théodoret, *Historia religiosa.*

[ ] = une suppression } dans le texte donné par les manuscrits.
< > = une addition }



TEXTE ET TRADUCTION

LE VINGT-SIXIÈME DE FÉVRIER

VIE DE SAINT PORPHYRE ÉVÊQUE DE GAZA

1

La tradition orale étant sujette à s'altérer, il est nécessaire de mettre par écrit la vie de Porphyre.

Il est excellent de contempler de ses yeux les combats des saints athlètes, leur zèle et leur ardeur pour la cause de Dieu; car, à les voir, on se prend à les aimer ; mais les récits qu'en font des hommes exactement informés, s'insinuant dans l'âme des auditeurs, ne sont pas, non plus, médiocrement utiles. Il est vrai, la vue est plus accessible à la persuasion que l'ouïe ; pourtant des récits peuvent convaincre l'ouïe elle-même si les narrateurs sont dignes de foi. Or, si la tradition des choses profitables ne s'altérait point, si la graine du mensonge ne se mêlait pas à la vérité, il serait superflu d'écrire : à l'édification suffirait cette vérité, semée d'âge en âge dans les oreilles des générations successives. Mais, puisque le temps la corrompt, soit par l'effet de l'oubli, soit par celui de la fraude, j'ai jugé nécessaire de composer cet ouvrage, craignant que les années n'effacent la mémoire d'un si saint homme, je veux dire le vénérable Porphyre. Aussi bien, le rappel de ses exploits est, pour ceux qui les entendent rapporter, un remède salutaire.

1. On remarquera le style de ce prologue, qui, conformément à l'habitude des hagiographes, est plus orné et plus laborieux que celui du corps de l'ouvrage. Nous avons découvert qu'il est emprunté, en grande partie, à la Φιλόθεος ἱστορία publiée par Théodoret de Cyr vers l'an 444. On trouvera, dans l'Introduction et dans les notes complémentaires, les preuves de cet emprunt. Plusieurs expressions

ΜΗΝΙ ΦΕΥΡΟΥΑΡΙΩ ΚϚ

ΒΙΟΣ ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΠΟΡΦΥΡΙΟΥ ΕΠΙΣΚΟΠΟΥ ΓΑΖΗΣ

1

Τῶν ἁγίων ἀνδρῶν τοὺς ἄθλους καὶ τὸν θεϊκὸν αὐτῶν ζῆλόν τε καὶ πόθον καλόν ἐστι τοῖς ὀφθαλμοῖς θεωρεῖν (δρώμενα γὰρ ἀξιοφίλητα γίνεται), φέρει δὲ ὅμως ὠφέλειαν οὐ μετρίαν καὶ τὰ διηγήματα παρὰ τῶν ἀκριβῶς εἰδότων ταῖς ψυχαῖς τῶν ἀκουόντων ὑπεισερχόμενα. Πιστοτέρα μὲν ἀκοῆς ἡ θέα, πείθει δὲ καὶ ἀκοὴν ἐὰν ὑπὸ ἀξιοπίστων εἴη τὰ λεγόμενα. Εἰ μὲν οὖν ἀρᾳδιούργητος ἔμενεν ἡ τῶν ὠφελίμων διήγησις καὶ μὴ τῇ ἀληθείᾳ τὸ ψεῦδος ἐνεσπείρετο, περιττὸν ἦν τὸ σύγγραμμα τῶν τοιούτων, ἱκανῆς οὔσης καὶ πρὸς οἰκοδομὴν τῆς ἀληθείας ἐκ διαδοχῆς ἀεὶ ἐνσπειρομένης ταῖς ἀκοαῖς τῶν ἐπιγινομένων ἀνθρώπων· ἐπειδὴ δὲ ὁ χρόνος παραφθείρει, εἴτε διὰ τῆς λήθης εἴτε διὰ τῆς ῥᾳδιουργίας, ἀναγκαίως ἐπὶ τὸ παρὸν σύγγραμμα ἐλήλυθα, ἵνα μὴ τῷ μακρῷ χρόνῳ λήθη τις γένηται τοιούτου ἁγίου ἀνδρός, λέγω δὴ Πορφυρίου τοῦ ὁσίου. Τὸ γὰρ μνημονεῦσαι τῶν αὐτοῦ κατορθωμάτων φάρμακον ἀλεξητήριον γίνεται τοῖς ἀκούουσιν.

1 1 κϛ̄ HVS : κε̄ B || 2-3 βίος ... Γάζης HB : βίος καὶ πολιτεία τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν πορφυρίου ἐπισκόπου Γάζης VM || 7 παρὰ TBV : τὰ παρὰ || 8 εἰδόντων H || 9 πείθει H : πείδει V ἐπειδὴ B || ἀκοὴν HBV (cf. T) : ἀκοὴ Haupt post Hervet || 11 ἔμενεν T : ἔμεινεν HBV || 13 καὶ πρὸς H (cf. T) : καὶ om. BV || 15 παραφθείρει εἴτε διὰ H : παραφθείρει εἴτε διαφθείρεις εἴτε διὰ BV || 20 φάρμακον BV (cf. T): φαρμάκου H.

2

Porphyre a lutté pour la foi ; il a laissé, comme trophée de sa victoire sur les païens, une église au milieu de Gaza.

Et, tandis que poètes, faiseurs de tragédies, et autres écrivains de cette sorte, dépensent leurs paroles pour exciter le rire et débiter des *contes de vieilles femmes* [1], quelle inconvenance serait la nôtre, si nous laissions tomber dans l'oubli des hommes saints et mémorables ! Et comme je serais justement condamné, si je ne mettais par écrit la vie d'un personnage si agréable à Dieu, la vie, véritable maîtresse de philosophie, de celui dont le zèle prit pour modèle le régime du Ciel ! Il nous faut donc relater ses guerres et ses luttes, non seulement contre les chefs et les champions de l'idolomanie, mais contre un peuple entier, rempli de toute sorte de démence. Il se souvenait, en effet, des paroles du bienheureux Apôtre : *Prenez la panoplie de Dieu, afin de pouvoir résister, au jour redoutable, et rester debout après avoir tout surmonté.* C'est revêtu de cette panoplie que ledit Apôtre entra dans l'arène. Mais Porphyre, qui dut combattre des ennemis aussi forts et aussi grands, Porphyre, dont la lutte fut pareille à celle de l'Apôtre [2], remporta une victoire égale, et dressa, au milieu même de la ville de Gaza, en guise de trophée, la sainte église du Christ récemment édifiée par lui-même. Ce n'était pas la nature humaine qui lui valait la victoire, mais son propos, qui lui attirait la grâce divine. En effet, devenu l'amant très fervent du Christ, il accepta de tout souffrir et de tout entreprendre. Ah !

2 13-15 Ephés., VI, 13.

singulières de notre prologue s'éclairent de la sorte, notamment la comparaison de la vie de Porphyre avec un « remède contre le mal », et la phrase embarrassée sur les « poètes, faiseurs de tragédies et autres écrivains de cette sorte », qui commence le chapitre 2.

1. Γραώδεις μῦθοι, *aniles fabulae*, est une expression de saint Paul (I Tim., IV, 7) que Marc répète aux chapitres 85 et 88. Paul lui-même l'a empruntée à la langue courante de son temps ; cf. Strabon, 16.

2. Le parallèle avec Abraham, Moïse, Elie, saint Paul, est un lieu commun de l'hagiographie. Cf. l'éloge funèbre de Basile par son frère Grégoire de Nysse. C'est la σύγκρισις des rhéteurs.

2

Ἄτοπον γάρ ἐστι ποιητὰς τραγῳδοποιοὺς καὶ ἄλλους τοιούτους συγγραφέας [τὸ] εἰς γέλωτα καὶ γραώδεις μύθους καταναλῶσαι τοὺς λόγους, ἡμᾶς δὲ περιιδεῖν λήθῃ παραδιδομένους ἁγίους ἄνδρας καὶ ἀξιομνημονεύτους. Ποίαν γὰρ οὐκ ἂν δικαίως παράσχω δίκην μὴ παραδιδοὺς συγγραφῇ βίον τοιούτου θεοφιλοῦς ἀνδρός, βίον, φιλοσοφίας διδάσκαλον, τοῦ τὴν ἐν οὐρανῷ πολιτείαν ἐζηλωκότος; Πολέμους τε αὐτοῦ καὶ ἀντιστάσεις ἱστορήσωμεν οὐ μόνον πρὸς τοὺς τῆς εἰδωλομανίας ἀρχηγούς τε καὶ προμάχους, ἀλλὰ καὶ πρὸς δῆμον ὁλόκληρον πάσης πεπληρωμένον ἀνοίας. Ἐμνημόνευε γὰρ τῶν τοῦ μακαρίου Ἀποστόλου ῥητῶν δι' ὧν φησιν· « Ἀναλάβετε τὴν πανοπλίαν τοῦ θεοῦ, ἵνα δυνηθῆτε ἀντιστῆναι ἐν τῇ ἡμέρᾳ τῇ φοβερᾷ καὶ ἅπαντα κατεργασάμενοι στῆναι ». Ταύτην τὴν πανοπλίαν ἐνδυσάμενος, εἰς τοὺς ἀγῶνας εἰσῆλθεν ὁ εἰρημένος Ἀπόστολος· ἀλλὰ καὶ τοιούτους καὶ τηλικούτους ἔχων τοὺς ἀντιπάλους, ὁ τὴν ὁμοίαν ἅμιλλαν κεκτημένος τῷ Ἀποστόλῳ Πορφύριος, ἴσην καὶ τὴν νίκην ἀνεδήσατο, καὶ τρόπαιον ἤγειρεν εἰς τὸ μέσον τῆς Γαζαίων τὴν νυνὶ κτισθεῖσαν ὑπ' αὐτοῦ ἁγίαν τοῦ Χριστοῦ ἐκκλησίαν. Παρεῖχεν δὲ αὐτῷ τὴν νίκην οὐχ ἡ ἀνθρωπεία φύσις, ἀλλ' ἡ γνώμη τὴν θείαν χάριν ἐφελκομένη· ἐραστὴς γὰρ θερμότατος γενόμενος τοῦ Χριστοῦ, πάντα παθεῖν καὶ δρᾶσαι ἠνέσχετο. Πόσας γὰρ πολέμων

2 2 τὸ εἰς γέλωτα HBV : τὸ del. Haupt || 3 τοὺς λόγους TBV : om. H || 4 ποίαν γὰρ H (cf. ποιάν δὲ T) : γὰρ om. BV || 8 αὐτοῦ H : -τῶν BV || ἱστορήσωμεν HBV : -σο- Haupt || 9 προμάχους H (cf. T) : προστάτας BV || 10 πεπληρωμένον ἀνοίας H : μανίας πεπληρωμένων BV || 12 ἵνα TBV (sic Ephes. VI, 13) : ἦ H || 18 εἰς τὸ μέσον H : ἐς τὸ μέσον V εἰς μέσον B || 19 τῆς Γαζαίων B : τῆς Γάζης H τῶν γαζέων V || νυνὶ H : τοίνυν BV || 20 οὐχ ἡ TV : οὐχι HB || 23 πόσας γὰρ H : γὰρ om. BV.

combien cet homme subit d'assauts belliqueux de la part de ses adversaires, à combien d'embûches et d'outrages il fut exposé !

3

Son biographe, témoin oculaire des faits et gestes de Porphyre, se bornera à en relater les principaux dans un style simple.

Mais il est impossible d'énumérer tous les gestes d'un héros si digne d'être célébré : ils sont trop nombreux, et paraîtraient incroyables à la foule. Je me contenterai donc d'en exposer quelques-uns, que j'ai retenus pour avoir fort longtemps vécu avec lui, jouissant du commerce de cette âme bienheureuse, aujourd'hui la concitoyenne des anges, et qui doit nous inspirer une crainte sacrée. Celui qui fut doté de toutes les formes de la vertu, qui donc n'aurait point raison de le louer? Certes, je n'ignore pas qu'aucun discours ne saurait épuiser les mérites d'un tel homme. Je n'en dois pas moins entreprendre cette tâche, fort de ses saintes prières. J'écrirai donc son éloge, mais non d'un style pompeux[1]. Aussi bien, ce ne sont point les belles phrases qui ont accoutumé d'orner la vie des saints; c'est, bien plutôt, l'éclat de leurs œuvres qui rehausse le style lui-même. Ainsi donc, confiant, je le répète, dans les saintes prières de cet homme valeureux, j'aborde le présent ouvrage, demandant par le canal de ces prières, à Notre Seigneur Jésus-Christ, grâce et secours, afin de pouvoir, en quelque manière[2], décrire la vertu du saint homme. Et je prie ceux qui liront ce livre de ne point douter de ce qui s'y trouve relaté. Car j'ai été le témoin oculaire de la vertu de celui avec qui j'ai demeuré, traversé les mers et souffert des tribulations jusqu'au dernier jour de sa vie d'ici-bas. Qu'on me permette à présent de commencer le cours de mon récit.

1. L'expression κομπὸς λόγος, qui revient au chapitre 74, est citée dans l'*Etymologicum magnum*, mais ne se trouve nulle part ailleurs. L'adjectif κομπός est donné par plusieurs manuscrits au vers 600 des *Phéniciennes*, un des drames d'Euripide les plus souvent lus à l'époque byzantine, et que « Marc » a peut-être copié plus d'une fois.

2. Le mot πρόφασις, dont l'histoire serait à faire, signifie ici non *prétexte*, ni *occasion*, mais *manière*. Notre passage aide à comprendre une inscription chrétienne de Délos publiée par l'un d'entre nous : ἥ τις ἔστιν πρόφασις ἁμαρτιῶν, ταύτην ἐποίησα « tous les genres de péché, je les ai commis ».

προσβολὰς ὁ τοιοῦτος ἀνὴρ ὑπὸ τῶν δι᾽ ἐναντίας ἐδέξατο, πόσας συσκευὰς καὶ μυκτηρισμοὺς ὑπέμεινεν.

3

Ἀλλ᾽ ἐπειδὴ πάντα τὰ κατὰ τὸν ἀοίδιμον ἄνδρα οὐ δυνατὸν ἐξειπεῖν, πολλά τε ὄντα καὶ τοῖς πολλοῖς δοκοῦντα εἶναι ἄπιστα, βραχέα ἐκθήσομαι ἅτινα καὶ ἐμνημόνευσα συνοικήσας αὐτῷ πλεῖστον χρόνον καὶ ἀπολαύσας τῆς μακαρίας καὶ φοβερᾶς ἐκείνης ψυχῆς τῆς μετ᾽ ἀγγέλων συμπολιτευομένης. Τοῦτον οὖν τὸν πᾶν εἶδος ἀρετῆς εἰληφότα, τίς οὐκ ἂν δικαίως ἐπαινέσειεν; Οἶδα μὲν οὖν ὡς τῆς ἀρετῆς τοιούτου ἀνδρὸς οὐδεὶς ἂν ἐφίκοιτο λόγος· ὅμως γε ἐγχειρητέον, θαρροῦντός μου ταῖς ἁγίαις αὐτοῦ εὐχαῖς. Συγγράψω δὲ τὴν ἐκείνου εὐφημίαν οὐ κομπῷ λόγῳ· οὔτε γὰρ ἡ καλλιλεξία τὸν βίον τῶν τοιούτων κοσμεῖν εἴωθεν, ἀλλ᾽ ἡ ἀρετὴ τῶν ἔργων καὶ αὐτὴν τὴν φράσιν μεγαλύνει. Ὅθεν κἀγὼ θαρρῶν εἰς τὰς ἁγίας εὐχὰς τοῦ εἰρημένου ἀνδρείου ἀνδρὸς προσέρχομαι τῷδε τῷ συγγράμματι, αἰτούμενος δι᾽ αὐτῶν τὴν παρὰ τοῦ κυρίου Ἰησοῦ Χριστοῦ χάριν τε καὶ βοήθειαν εἰς τὸ δυνηθῆναι, οἵᾳ δήποτε προφάσει, τὴν ἀρετὴν τοῦ ἁγίου ἀνδρὸς διηγήσασθαι. Αἰτῶ δὲ τοὺς ἐντυγχάνοντας τῷδε τῷ συγγράμματι μὴ ἀπιστεῖν τοῖς λεγομένοις· αὐτόπτης γὰρ τῆς ἀρετῆς τοῦ ἀνδρὸς ἐγενόμην, συνοικήσας καὶ συμπλεύσας καὶ συγκακουχηθεὶς αὐτῷ ἕως τῆς τελευταίας ἡμέρας τῆς ἐνθάδε αὐτοῦ ζωῆς. Ἔνθεν δὲ ἀρχή μοι γένηται τοῦ τῆς διηγήσεως λόγου.

3 1 πάντα τὰ BV : τὰ om. H || 5 μετὰ BV || 7 οἶδα μὲν T (οἶδα μὲν οὖν κἀγώ): οἴδαμεν HBV || 8 τοῦ ante τοιούτου add. BV || ἂν ἐφίκοιτο TB : ἂν ἐφέκοιτο (ex ἐφόκοιτο) V ἀφήκοιτο H || 9 θαρσοῦντος BV || 10 κομπῷ (κόμπῳ V) λόγῳ BV (cf. 74, 5): κόμπῳ λόγων H || 13 φράσιν H : φάσιν BV || 14 ἀνδρείου H : ὁσίου BV || 19 ἀπιστεῖν TH : ἀπιστῶν BV || 21 συγκακουχήσας H || 22 γένηται BV : γένη H.

4

Porphyre, né à Thessalonique [vers 347], mène la vie monastique d'abord en Égypte dans le désert de Scété [vers 372-377], puis en Palestine près du Jourdain [vers 377-382]. Tombé malade, il rentre à Jérusalem.

Gaza est une ville de la Palestine, sur les confins de l'Égypte, non point obscure, certes, mais au contraire, très populeuse et fameuse entre les cités. Or, vers ce temps-là, l'idolomanie y florissait. C'est de cette ville que Porphyre, le héros célébré par nous, devint le pontife. Il avait pour patrie céleste cette Jérusalem[1], où il acquit, d'ailleurs, le droit de cité; pour patrie terrestre, Thessalonique. Il était de naissance illustre. Un désir divin le saisit de quitter son pays, sa noble race, ses immenses richesses, et d'embrasser la vie solitaire. Il s'embarqua donc à Thessalonique, gagna l'Égypte, et sans désemparer, se hâta vers le désert de Scété[2], où, quelques jours plus tard, il fut jugé digne de l'habit révéré [des moines]. Il y passa cinq ans avec les saints pères; après quoi, un nouveau désir lui vint, celui d'aller faire ses dévotions aux lieux saints et vénérables de Dieu. Il s'y rendit, les vénéra; ensuite, partit pour la région du Jourdain où il vécut dans une caverne. Il y demeura cinq nouvelles années, endurant bien des souffrances. Mais la grande sécheresse et les rigueurs du climat le firent tomber dans une grave maladie. Se voyant en un péril extrême, il invita, suivant la dispensation de Dieu, l'un de ses familiers à le ramener dans Jérusalem. Le mal était une scirrhose du foie, accompagnée d'une fièvre très légère, mais continue. Or, cependant que ce mal persistait, et qu'incessamment il lui tourmentait les entrailles, cependant que son corps fondait en quelque sorte, il ne laissait pas de parcourir quotidiennement les saints

1. « Patrie céleste » : expression imitée de saint Paul (Hébr., XII, 22). Porphyre a acquis le droit de cité à Jérusalem, non pour avoir habité cette ville, mais parce que ses vertus lui ont ouvert la Jérusalem céleste.

2. A 50 milles au N. de la vallée de Nitrie, aujourd'hui Wâdi Natroun, avec laquelle on le confond parfois. Cette solitude très fréquentée, si l'on peut dire, comptait dès lors plusieurs monastères. Quelques-uns existent encore au Wâdi Natroun.

4

Γάζα πόλις ἐστὶν τῆς Παλαιστίνης ἐν μεθορίῳ τῆς Αἰγύπτου ὑπάρχουσα, οὐκ ἄσημος δὲ αὕτη τυγχάνουσα, ἀλλὰ καὶ πολύανδρος καὶ τῶν ἐμφανῶν πόλεων οὖσα· ἤκμαζεν δὲ ἐν αὐτῇ κατ' ἐκεῖνο καιροῦ ἡ περὶ τὰ εἴδωλα τῶν ἀνθρώπων μανία. Ταύτης τὴν ἱερωσύνην ἀπεδέξατο ὁ παρ' ἡμῶν εὐφημούμενος Πορφύριος, πατρίδα μὲν ἐσχηκὼς τὴν ἐπουράνιον Ἱερουσαλὴμ (εἰς ταύτην γὰρ καὶ ἀπεγράψατο), τὴν δὲ ἐπίγειον τὴν Θεσσαλονικέων. Γένος δὲ ἦν αὐτοῦ ἐπίσημον. Τούτῳ θεῖος ἔρως ὑπεισῆλθεν καταλεῖψαι πατρίδα καὶ λαμπρότητα γένους καὶ πλοῦτον ἄπειρον καὶ ἀσπάσασθαι τὸν μονήρη βίον, καὶ πλεύσας ἐκ τῆς Θεσσαλονικέων, καταλαμβάνει τὴν Αἴγυπτον. Εὐθέως δὲ ὥρμησεν ἐπὶ τὴν Σκήτην καὶ ἀξιοῦται μετ' ὀλίγας ἡμέρας τοῦ τιμίου προσχήματος. Καὶ συνδιατρίψας ἐκεῖ τοῖς ἁγίοις πατράσι πενταετῆ χρόνον, πάλιν ἄλλος θεῖος ἔρως αὐτῷ ὑπεισῆλθεν προσκυνῆσαι τοὺς ἁγίους καὶ σεβασμίους τοῦ θεοῦ τόπους, καὶ γενόμενος ἐκεῖσε καὶ προσκυνήσας, ἀπελθὼν εἰς τὰ μέρη τοῦ Ἰορδάνου οἴκησεν ἐν σπηλαίῳ, ὁμοίως κἀκεῖ διατρίψας ἔτη πέντε μετὰ πολλῆς κακουχίας. Ἐκ δὲ τῆς πολλῆς ξηρότητος καὶ ἀνωμαλίας τῶν τόπων ἐκείνων περιέπεσεν μεγάλῃ νόσῳ. Ὁρῶν δὲ ἑαυτὸν ἐν ἐσχάτῳ κινδύνῳ, κατ' οἰκονομίαν παρακαλεῖ τινα τῶν γνωρίμων ἀναλαβεῖν αὐτὸν εἰς τὰ Ἱεροσόλυμα· τὸ δὲ πάθος ἦν ἥπατος σκίρωμα μετὰ πυρετοῦ συνεχοῦς λεπτοτάτου. Τοῦ γοῦν τοιούτου πάθους ἐπικρατοῦντος καὶ νύττοντος ἀπαύστως τὰ ἐνδόσθια καὶ τοῦ σώματος τηκομένου, αὐτὸς οὐκ ἐπαύετο

4 3 καὶ τῶν BV : καὶ om. H || 5 ἀπεδέξατο BV : ἐδέξατο H || 7 εσχικὼς H : ἔσχηκεν V ἔσχεν B || 8 θεσσαλονικαίων H θεσαλονικέων B (sic B l. 12) || 10 λαμπρωτάτου B || 13 ὤρμησεν BV : ὅρ- H || Σκήτην MS : ἐν τῇ σκήτῃ σκίτην BV σκηνην H || 16 ἐπεισῆλθεν H || 22 ἑαυτὸν H : αὑτόν V αὐτὸν B.

lieux, encore qu'il fût tout courbé, incapable de se redresser, et qu'il s'appuyât sur un bâton.

5

Le calligraphe [Marc] d'Asie, le biographe du saint, se fait le serviteur de Porphyre qu'une scirrhose du foie ne cesse pas de tourmenter [avant 392].

En ce temps-là il advint que, moi aussi, j'arrivai d'Asie pour vénérer les saints lieux. J'y restai longtemps, vivant de mon métier; j'exerçais, en effet, l'art de calligraphe. Voyant le saint homme se rendre continuellement à la sainte Résurrection du Christ et aux autres oratoires, j'admirais que, dans un pareil état de faiblesse, il n'hésitât point à s'imposer de telles fatigues. Un jour donc, l'ayant rencontré, sur les marches du *Martyrium*[1] édifié par le bienheureux empereur Constantin, incapable d'avancer le pied, je lui offris mon bras, et le priai de s'y appuyer pour gravir les degrés. Mais il refusa en disant : « Il n'est pas juste que moi, qui viens ici demander le pardon de mes péchés, je m'appuie sur le bras d'un autre. Laisse, mon frère, laisse Dieu contempler ma peine, afin que, dans son ineffable miséricorde, il me prenne, moi aussi, en pitié! » Il allait donc, écoutant les paroles sacrées, prêtant l'oreille aux docteurs, participant chaque fois à la sainte table; puis, il rentrait au logis. On voyait bien quelle vie il menait! Sa souffrance, il la méprisait à un tel point qu'on eût cru que ce n'était pas dans son corps, mais dans un corps étranger qu'il avait son mal; aussi bien, l'espoir en Dieu l'en soulageait.

1. Les édifices mentionnés ici et au chapitre 7 sont : *a*) l'église de l'*Anastasis* ou de la Résurrection, « temple rond recouvert d'une coupole hémisphérique », abritant « la chambre sépulcrale tenue pour le propre caveau du Christ » ; *b*) le *Golgotha*, monticule rocheux appelé en grec τὸ ἅγιον Κρανίον, le saint Calvaire, à un jet de pierre au Sud-Est de l'*Anastasis* ; pour s'y rendre, en sortant de l'*Anastasis*, on avait l'*atrium* à traverser ; *c*) le *Martyrium* ou basilique de Constantin, orientée à l'Ouest, vers l'*Anastasis* ; elle était précédée, à l'Est, d'un portique longeant la rue principale de Jérusalem et d'un escalier. Cet escalier, mentionné ici, figure sur la carte en mosaïque de Médaba. Le calife Omar y fit sa prière après la prise de Jérusalem par les Arabes. Il n'en reste plus trace aujourd'hui.

καθ' ἡμέραν περιερχόμενος τοὺς ἁγίους τόπους κεκυφὼς καὶ μὴ ἰσχύων ἀνορθῶσαι τὴν ἑαυτοῦ ἡλικίαν, ἀλλὰ ῥάβδῳ ἐπερειδόμενος.

5

Κατ' ἐκεῖνον δὲ τὸν καιρόν, συνέβη κἀμὲ ἐκ τῆς Ἀσίας καταπλεῦσαι χάριν τοῦ προσκυνῆσαι τοὺς σεβασμίους τόπους, καὶ γενόμενος ἐν αὐτοῖς διέτριψα πολὺν χρόνον, τρεφόμενος ἐκ τοῦ ἐμοῦ ἐργοχείρου· εἶχον γὰρ τὴν τοῦ καλλιγράφου τέχνην. Θεωρῶν δὲ τὸν ὅσιον πορευόμενον συνεχῶς εἰς τὴν τοῦ Χριστοῦ Ἀνάστασιν καὶ εἰς τὰ ἄλλα εὐκτήρια, ἐθαύμαζον ὅτι ἐν τοσαύτῃ ἀσθενείᾳ σώματος οὐκ ὀκνεῖ οὕτως σκύλλεσθαι. Ἐν μιᾷ οὖν τῶν ἡμερῶν συναντήσας αὐτῷ ἐν τοῖς ἀναβαθμοῖς τοῦ μαρτυρίου τοῦ κτισθέντος ὑπὸ τοῦ μακαριωτάτου Κωνσταντίνου τοῦ βασιλέως, μὴ δυνάμενον τῷ ποδὶ προσβῆναι, δραμὼν δὲ καὶ προτείνας αὐτῷ τὴν ἐμὴν χεῖρα, παρεκάλουν αὐτὸν ταύτῃ ἐπερείδεσθαι καὶ ἀναβαίνειν τοὺς ἀναβαθμούς. Ὁ δὲ οὐκ ἤθελεν λέγων· Οὐκ ἔστιν δίκαιον ἐμὲ τὸν πορευόμενον αἰτῆσαι συγχώρησιν ἁμαρτιῶν ἐπερείδεσθαι ταῖς χερσὶν ἄλλου· ἀλλ' ἔασον, ἀδελφέ, τὸν θεὸν ἰδεῖν τὸν κόπον μου, ἵνα κατὰ τὴν ἄφατον αὐτοῦ εὐσπλαγχνίαν κἀμὲ ἐλεήσῃ. Ἐπορεύετο οὖν καὶ τῶν θείων λογίων ἠκροᾶτο τοῖς διδασκάλοις ὑποτιθεὶς τὰ ὦτα, καὶ τῆς μυστικῆς τραπέζης ἀεὶ μεταλαμβάνων, ἐπανήρχετο εἰς τὸ καταγώγιον τὸ ἑαυτοῦ. Ὁποῖον μὲν βίον ἔζη δῆλον ἦν. Τοῦ γὰρ πάθους τοσοῦτον κατεφρόνει ὡς νομίζειν αὐτὸν ἐν ἀλλοτρίῳ σώματι τὴν νόσον ἔχειν· ἡ γὰρ τοῦ θεοῦ ἐλπὶς ταύτην ἐξ αὐτοῦ ἀπεφόρτου.

4 29 ἑαυτοῦ H : αὐτοῦ BV.
5 8 ἐν μιᾷ οὖν H : ἐν μιᾷ δὲ BV || 10 μακαριωτάτου H : μακαρίου BV || 11 προσβῆναι HBV : προβῆναι edd. Bonn. || δραμὼν H : διαδραμὼν BV || 16 ταῖς χερσὶν H : ταῖς om. BV || 21 ἑαυτοῦ H : αὐτοῦ BV.

6

Porphyre envoie Marc à Thessalonique pour recueillir sa part de l'héritage paternel. A sa grande surprise, Marc retrouve Porphyre en parfaite santé [avant 392].

Une seule chose l'affligeait et le rongeait : c'est que sa fortune demeurât, et n'eût pas été, selon les préceptes de l'Évangile, *vendue et distribuée aux pauvres*. Or, voici la cause de cet empêchement : ses frères étaient encore dans l'enfance lorsqu'il quitta sa patrie. Donc, comme cette pensée l'importunait, il me pria, moi qui étais devenu son familier — à cause de sa maladie, je m'étais fait son serviteur — de m'embarquer pour Thessalonique, et de partager sa fortune avec ses frères. Il me donna procuration[1] et me congédia, après m'avoir recommandé au Seigneur. Il ne me remit, pour mes dépenses, qu'une très petite somme : car il disposait alors de peu d'argent. Je descendis incontinent à Ascalon[2], où je trouvai un navire. Je pris la mer, et, au bout de treize jours d'une heureuse traversée nous arrivâmes à Thessalonique. J'y exhibai la procuration écrite dont j'étais porteur, et je partageai les biens de Porphyre avec ses frères. Ensuite, je leur revendis, pour trois mille sous d'or, la part qui m'était échue. Quant aux vêtements et à l'argenterie, je les pris avec moi, plus quatorze cents pièces d'or. Et, ayant réalisé en trois mois toute cette fortune, je me rembarquai, et j'arrivai, en douze jours, au port d'Ascalon. Là, je louai des bêtes de somme, je les chargeai et je montai vers la ville sainte. Le bienheureux, dès qu'il me vit, m'embrassa, tout joyeux, et tout en larmes : la joie aussi fait pleurer. Moi, je ne le reconnus point, tant son corps avait repris de force, et son visage, de couleur. Je roulais de grands yeux, et ne cessais point de le regarder.

6 2-3 Cf. Matth., XIX, 21.

1. Βιβλίον signifie ici comme dans les papyrus « pièce, acte, document » et ἐντολή « procuration ».

2. Ascalon, une des cinq villes des Philistins entre Gaza et Azot, a joué dans l'antiquité et au moyen âge un certain rôle comme forteresse et aussi comme échelle de Jérusalem, dont elle est distante de 75 kilomètres à vol d'oiseau On y embarqua, d'après la légende, les reliques de saint Etienne envoyées de Jérusalem à Byzance. Au

6

Τοῦτο δὲ μόνον αὐτὸν ἐλύπει καὶ ἔδακνεν τὸ διαμεῖναι τὴν περιουσίαν καὶ μὴ κατὰ τὸν εὐαγγελικὸν λόγον διαπραθῆναι καὶ διανεμηθῆναι τοῖς πτωχοῖς. Αἴτιον δὲ τούτου τοῦ ἐμποδισμοῦ γέγονεν τὸ εἶναι τοὺς ἀδελφοὺς αὐτοῦ παῖδας τυγχάνοντας ἡνίκα ἐξεδήμησεν τῆς ἰδίας πατρίδος. Ἀνιώμενος οὖν ἐπὶ τούτῳ, αἰτεῖ με ἤδη συνήθη αὐτῷ ὄντα (ἐξυπηρετούμην γὰρ αὐτῷ διὰ τὴν αὐτοῦ ἀσθένειαν) πλεῦσαι εἰς Θεσσαλονίκην καὶ διανεῖμαι τὴν οὐσίαν μετὰ τῶν αὐτοῦ ἀδελφῶν, καὶ δούς μοι βιβλίον ἐντολῆς καὶ παραθέμενός με τῷ κυρίῳ ἀπέλυσεν, παρασχὼν ἐλάχιστα δαπανήματα· οὔτε γὰρ ηὐπόρει τότε. Εὐθέως δὲ κατελθὼν εἰς Ἀσκάλωνα καὶ εὑρὼν πλοῖον ἀνήχθην, καὶ δι' ἡμερῶν δέκα τριῶν εὐπλοήσαντες, ἐγενόμεθα εἰς Θεσσαλονίκην, καὶ ἐμφανίσας τὴν ἔγγραφον ἐντολήν, διένειμον τὰ πράγματα μετὰ τῶν αὐτοῦ ἀδελφῶν. Διαπέπρακα δὲ αὐτοῖς τὰ λαχόντα μοι κτήματα χρυσῶν τρισχιλίων, τὰ δὲ ἐσθήματα καὶ ἀργυρώματα ἤγαγον μεθ' ἑαυτοῦ καὶ ἄλλους χρυσοῦς χιλίους τετρακοσίους, καὶ συναγαγὼν πάντα διὰ μηνῶν τριῶν, ἐπανέπλευσα φθάσας δι' ἡμερῶν δέκα δύο εἰς τὸ ἐμπορεῖον Ἀσκάλωνος, κἀκεῖθεν μισθωσάμενος κτήνη καὶ ταῦτα φορτώσας, ἀνῆλθον εἰς τὴν ἁγίαν πόλιν. Εὐθέως δὲ ὡς ἐθεάσατό με ὁ τρισμακάριος, περιεπτύξατό με μετὰ χαρᾶς καὶ δακρύων (δύναται καὶ χαρὰ κινῆσαι δάκρυον), ἐγὼ δὲ αὐτὸν οὐκ ἔγνων· εἶχεν γὰρ τὸ σῶμα ἐρρωμένον σφόδρα καὶ τὴν ὄψιν ἐρυθράν. Ἀνεκύλιον δὲ τοὺς ἐμοὺς ὀφθαλμοὺς πυκνῶς αὐτῷ ἐνορῶν.

6 1 αὐτὸν HT : αὖ BV || 4 τοῦ εἶναι H || 6 τούτῳ αἰτεῖ με BV : τούτοις τῷ ἐμὲ H || 8 Θεσσαλ[ο]νίκην V^c : θεσαλο- H θεσαλω B || 11 εὐθέως δὲ H : δὲ om. BV || 12 ἀσκάλονα H ἀσκαλῶνα B (sic accentus in B l. 20) || 15 αὐτοῦ om. H || 16 μοι om. H || χρυσίων H || 18 χρυσίνους H || 20 ἐμπορίον HB : ἐμπόριον V || 23 κινῆσαι H : νικῆσαι BV.

7

Porphyre raconte à Marc sa guérison subite et miraculeuse, survenue à la suite d'une extase qu'il eut près du Calvaire [avant 392].

Il s'en aperçut, sourit et me dit d'un air enjoué : « Ne t'étonne pas, frère Marc, en me voyant bien portant et plein de force. Apprends la cause de ma guérison : tu admireras alors l'ineffable miséricorde du Christ, et avec quelle facilité il rétablit les situations dont les hommes désespèrent ». Je le priai de me dire la cause de sa guérison, et comment il s'était débarrassé d'une si grave maladie. Il me répondit : « Voici quarante jours environ, comme j'assistais à la vigile du saint dimanche, je fus pris d'une indicible douleur au foie. Incapable de la supporter, je m'en allai m'étendre auprès du saint Calvaire. Là, par l'effet de l'excessive souffrance, j'eus une sorte d'extase. Je vis le Sauveur cloué sur la croix, et l'un des larrons attaché près de lui sur une autre croix. Et je me mis à crier, et à dire la parole du larron : *Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume*. Et le Sauveur, en réponse, dit au larron suspendu sur sa croix : « Descends de ta croix, et « sauve cet homme couché là-bas, ainsi que tu fus sauvé toi-« même » ! Et le larron, descendant de sa croix, me prit dans ses bras, me baisa et, me tendant sa droite, me releva et dit : « Viens auprès du Sauveur ». Aussitôt, je me lève, je cours vers Lui : je Le vois, descendu de sa croix, qui me dit : « Prends ce Bois et garde-le. » Et, sitôt que, prenant ce même précieux Bois, je m'en fus chargé, je sortis de mon extase et je revins à moi. Depuis ce moment, je n'ai plus éprouvé de souffrance; je ne sens même plus l'endroit de mon mal[1]. »

7 15 Luc, XXIII, 42.

VIe siècle, c'est toujours à Ascalon que débarque et que se rembarque un pèlerin assidu de la Terre sainte, Nicolas, archimandrite du couvent de Sion en Lycie.

1. Cette guérison est du type habituel des cures miraculeuses par *incubation*, étudiées notamment par Mary Hamilton, *Incubation or the Cure of Disease in Pagan Temples and Christian Churches*, Londres, 1906.

7

Αὐτὸς δὲ νοήσας καὶ ὑπομειδιάσας χαριεντῶς ἔφη· Μὴ θαυμάσῃς, ἀδελφὲ Μάρκε, ὁρῶν με ὑγιῆ καὶ ἐρρωμένον, ἀλλὰ μάθε τὴν αἰτίαν τῆς ὑγείας καὶ τότε ὑπερθαύμασον τὴν ἄφατον φιλανθρωπίαν τοῦ Χριστοῦ, πῶς τὰ ἀπελπισμένα τοῖς ἀνθρώποις παρ' αὐτῷ εὐδιόρθωτα τυγχάνει. Ἐγὼ δὲ παρεκάλουν αὐτὸν εἰπεῖν μοι τὴν αἰτίαν τῆς ὑγείας καὶ πῶς τοιοῦτον πάθος περιέγραψεν. Ὁ δέ μοι ἀπεκρίνατο· Πρὸ ἡμερῶν περί που τεσσαράκοντα, ἐμοῦ ὄντος ἐν τῇ ἀγρυπνίᾳ τῆς ἁγίας κυριακῆς, κατέσχεν με ἄφατος ὀδύνη τοῦ ἥπατος, καὶ μὴ φέρων τὴν ἀλγηδόνα, ἀπελθὼν ἀνεκλίθην πλησίον τοῦ ἁγίου κρανίου, καὶ ἐκ τῆς πολλῆς ὀδύνης ἐγενόμην ὡς ἐν ἐκστάσει, καὶ ὁρῶ τὸν σωτῆρα καθηλωμένον ἐν σταυρῷ καὶ ἕνα τῶν λῃστῶν σὺν αὐτῷ κρεμάμενον ἐν ἄλλῳ σταυρῷ, καὶ ἄρχομαι κράζειν καὶ λέγειν τὴν φωνὴν τοῦ λῃστοῦ· « Μνήσθητί μου, κύριε, ὅταν ἔλθῃς ἐν τῇ βασιλείᾳ σου ». Καὶ ἀποκριθεὶς ὁ σωτὴρ λέγει τῷ κρεμαμένῳ λῃστῇ· Κάτελθε ἐκ τοῦ σταυροῦ καὶ σῶσον ἐκεῖνον τὸν ἀνακείμενον ὥσπερ καὶ σὺ ἐσώθης. Καὶ κατελθὼν ὁ λῃστὴς ἐκ τοῦ σταυροῦ περιέλαβέν με καὶ κατεφίλησεν, καὶ προτείνας τὴν δεξιὰν ἀνέστησέν με λέγων· Ἐλθὲ πρὸς τὸν σωτῆρα. Καὶ εὐθέως ἀνέστην καὶ ἔδραμον πρὸς αὐτόν, καὶ ὁρῶ αὐτὸν καταβάντα ἐκ τοῦ σταυροῦ καὶ λέγοντά μοι· Λάβε τὸ ξύλον τοῦτο καὶ φύλαξον. Καὶ λαβὼν τὸ αὐτὸ τίμιον ξύλον καὶ βαστάσας, εὐθέως ἦλθον εἰς ἐμαυτὸν ἀπὸ τῆς ἐκστάσεως, καὶ ἐξ αὐτῆς τῆς ὥρας οὐκέτι μοι ὀδύνη ἐγένετο, οὐδὲ ὁ τόπος τοῦ πάθους δῆλός ἐστιν.

7 1 χαριεντὸς HB -έντως V || 4-5 ἀπελπισμένα sic HBV || 5 εὐδιόρθωτα HV^c: ἐνδ- B || 7 τοιοῦτον H: τοιούτω BV || 10 τὸν ἀλγ. V || 11 ἀνεκλίθην HM: -θη BV || 13 καθηλωμένον BVP: καθήμενον H || 21 ἀνέστην HP: -στη BV.

Habileté de Porphyre à résoudre les difficultés de l'Ecriture; sa charité et ses autres vertus.

A ce récit, débordant d'admiration, je glorifiai Dieu, qui toujours fait merci à ceux qui l'invoquent, surtout à ceux qui le supplient avec candeur et sincérité.

Depuis lors, je fus édifié bien davantage encore sur le compte[1] de cet homme, car je le considérais comme un véritable serviteur de Dieu. Et, après lui avoir remis tout ce que j'apportais avec moi, je demeurai auprès de lui à le servir, et à profiter de son commerce spirituel. Ah! c'était en vérité un homme sans reproche! Très doux et charitable, il possédait par surcroît le don d'interpréter les saintes Écritures, et savait, aussi bien que quiconque, en résoudre les difficultés, sans être pour cela étranger à la culture profane. Il affrontait et confondait les infidèles et les mécréants. Il était l'ami des pauvres. Il était compatissant. Il avait les larmes toutes prêtes. *Il vénérait les vieillards comme des pères, les jeunes gens comme ses frères*, les enfants comme ses enfants. Il était doux et humble de caractère et de langage, non par feinte, mais en vérité: aussi bien, *il n'y avait en lui nulle dissimulation*. Il était continent au point d'atteindre à l'impassibilité parfaite, sans emportement, sans rancune, ne laissant pas *le soleil se coucher sur sa colère*, ayant mortifié toutes les passions, sauf l'ire qu'il tournait contre les ennemis de la foi.

9

Porphyre, ayant distribué ses biens aux indigents, gagne sa vie en exerçant le métier de cordonnier [avant 392].

Or donc, lorsque le saint eut reçu de mes mains l'argent, et les autres choses que j'avais rapportées, il revendit les

8 15-16 Cf. I Tim., V, 1 || 18-19 Cf. Jean, I, 47 || 21 Cf. Ephés., IV, 26.

1. Le manuscrit de Jérusalem (H) nous a permis de rétablir ici la vraie leçon οἰκοδομήθην. B et V donnaient οἰκονομήθην, qui a embarrassé les traducteurs (*fui in virum magis affectus* Hervet, *I did more diligently serve the man* Hill, *sic* G. Rohde). La préposition εἰς, à cette époque, a souvent le sens de « quant à ».

8

Ἐγὼ δὲ ταῦτα ἀκούσας, ὑπερεθαύμασα καὶ ἐδόξασα τὸν θεὸν τὸν ἀεὶ ἔλεος ποιοῦντα τοῖς ἐπικαλουμένοις αὐτόν, πολλῷ δὲ πλέον τοῖς γνησίως καὶ εἰλικρινῶς δεομένοις αὐτόν.

Ἐξ ἐκείνου δὲ περισσότερον οἰκοδομήθην εἰς τὸν ἄνδρα (ὄντως γὰρ αὐτὸν εἶχον δοῦλον θεοῦ), καὶ ἀποκαταστήσας αὐτῷ πάντα ὅσα ἐνήνοχα, ἔμεινα παρ᾽ αὐτῷ ἐξυπηρετούμενος αὐτῷ καὶ ἀπολαύων τῶν πνευματικῶν αὐτοῦ λόγων· ὄντως γὰρ ἦν ἄμεμπτος ἄνθρωπος, πραότατος, ἐλεήμων, ἔχων καὶ τὸ διακριτικὸν τῆς θείας γραφῆς καὶ διαλύων τὰ ἐν αὐτῇ ἀπορούμενα εἴ καί τις ἄλλος (ἀλλ᾽ οὐδὲ τῆς ἔξωθεν παιδείας ἦν ἄμοιρος), ἀπαντῶν καὶ ἀποστομίζων ἀπίστους καὶ κακοπίστους, φιλόπτωχος, συμπαθητικός, ἐγγὺς ἔχων τὸ δάκρυον, γέροντας τιμῶν ὡς πατέρας, νεωτέρους ὡς ἀδελφούς, παιδία ὡς τέκνα, ἤπιον καὶ ταπεινὸν ἔχων τὸ ἦθος καὶ τὸν λόγον, οὐκ ἐν προσποιήσει ἀλλ᾽ ἀληθείᾳ (οὔτε γὰρ ἦν δόλος ἐν αὐτῷ), σωφρονέστατος ὡς αὐτὸν φθάσαι τὴν τελείαν ἀπάθειαν, ἀόργητος, ἀμνησίκακος, μὴ συγχωρῶν τὸν ἥλιον δῦναι ἐπὶ τῷ παροργισμῷ αὐτοῦ, πάντα ἔχων τὰ πάθη νεκρά, πλὴν τοῦ θυμοῦ ὃν ἐκίνει κατὰ τῶν ἐχθρῶν τῆς πίστεως.

9

Λαβὼν δὲ παρ᾽ ἐμοῦ τὰ χρήματα καὶ τὰ ἄλλα ἃ ἤνεγκα, καὶ πωλήσας τά [τε] ἐσθήματα καὶ ποιήσας τὸ πλεῖστον

8 3-4 πολλῷ δὲ ... αὐτὸν om. V || 3 πολλῶ H : πολλῶν B || 4 αὐτόν HB : αὐτοῦ edd. Bonn. || 5 οἰκοδομήθην H : οἰκονομ- BV || 9 αὐτοῦ λόγων HV : αὐτῶν λόγων B || 11 ἀπορούμενα H : διαπορευόμενα BV διαπορούμενα Haupt || 13 ἀνθρώπους ante ἀπίστους add. V || καὶ κακοπίστους om. H || 17 ἀλλ᾽ ἀληθείᾳ H : καὶ ἀληθείᾳ BV || 21 ὃν BV : οὗ H.

9 2 τά τε ἐσθήματα HBV : τε delevimus.

vêtements, transforma la majeure partie de l'argenterie en vases sacrés, distribua en peu de temps le reste aux pauvres, non seulement à ceux de la ville sainte, mais encore à ceux d'autres villes, villages et monastères, surtout des monastères d'Égypte, qui étaient fort misérables. Mais il n'oublia pas les étrangers séjournant à Jérusalem, pour lesquels il fut un nouvel Abraham. Aussi dispersa-t-il, en très peu de temps, toute sa fortune, à telles enseignes que la *nourriture journalière* vint à lui manquer. Il s'adonna donc au métier de cordonnier[1], lavant les peaux, les cousant, imitant, en tout, le divin Apôtre qui refusa de *manger d'un pain gratuit*. Bien qu'il eût pu vivre d'un autre métier, il voulut, en toutes choses, se montrer l'imitateur de cet illustre Apôtre, *dans les tribulations, les fatigues, les persécutions, les périls de mer et les émeutes des gentils*. Moi, je le conjurais de vivre avec moi et de partager mes ressources : mon métier, en effet, me nourrissait, et au delà. Mais il n'y voulut jamais consentir, et s'en allait répétant : *Nous n'avons rien apporté en ce monde; nous n'en pouvons rien emporter*. Il disait encore : *Si quelqu'un ne travaille point, qu'il ne mange pas non plus!* Et moi, je m'enhardis à lui dire : « Pourquoi donc, lorsque tu étais riche, ne travaillais-tu pas, et ne me permettais-tu pas à moi-même de travailler? » Il me répondit : « Mon travail d'autrefois valait mieux, beaucoup mieux que mon travail d'à présent. Mon travail d'aujourd'hui entretient une ou deux personnes; celui de naguère en nourrissait des milliers. Et non seulement il nourrissait cette foule de gens, mais encore il procurait à mon âme le pain spirituel. »

10

Praylios, évêque de Jérusalem, confère la prêtrise à Porphyre, âgé de quarante-cinq ans environ, et lui confie la garde de la sainte Croix [392]. Porphyre ne change rien à son régime.

Les choses en étaient là, lorsque Praylios, l'évêque des saints lieux, ayant ouï le nom et la conduite de Porphyre, le

9 9 Cf. Genèse, XVIII, 5 sqq. || 10 Jacq., II, 15. || 13 II Thess., III, 8. || 15-16 Cf. II Cor., VI, 4 sqq.; XI, 26 sqq. || 20-21 I Tim., VI, 7. || 21-22 II Thess., III, 10.

1. Palladius, en son *Histoire lausiaque* (XXXII, 12) énumère, parmi les métiers monastiques, celui de cordonnier, qu'adopta Por-

τοῦ ἀργύρου τίμια σκεύη, τὰ λοιπὰ εἴσω ὀλίγου χρόνου δέδωκεν τοῖς δεομένοις, οὐ μόνον ἐν τῇ ἁγίᾳ πόλει, ἀλλὰ καὶ ἐν ἄλλαις πόλεσι καὶ κώμαις καὶ μοναστηρίοις, μάλιστα τοῖς οὖσιν ἐν Αἰγύπτῳ· πολὺ γὰρ ἦν πτωχὰ τὰ ἐκεῖσε μοναστήρια. Ἀλλὰ καὶ τοῖς ξένοις τοῖς ἐνδημοῦσιν δεύτερος Ἀβραὰμ ἐγένετο. Ὅθεν διὰ βραχυτάτου χρόνου πᾶσαν τὴν περιουσίαν αὐτοῦ διέδωκεν, ὡς αὐτὸν δεηθῆναι τῆς ἐφημέρου τροφῆς. Ἐπέδωκεν οὖν ἑαυτὸν εἰς τὴν τοῦ σκυτοτόμου τέχνην, πλύνων βύρσας καὶ ῥάπτων, εἰς πάντα μιμησάμενος τὸν θεῖον ἐκεῖνον Ἀπόστολον τὸν μὴ βουληθέντα δωρεὰν φαγεῖν ἄρτον, καίτοι δυνάμενος ἐξ ἄλλου ἐργοχείρου τὴν τροφὴν πορίσασθαι, ἀλλ' εἰς πάντα ἠβουλήθη μιμητὴς γενέσθαι τοῦ εἰρημένου ἀοιδίμου ἀνδρὸς ἔν τε κακουχίαις καὶ πόνοις καὶ διωγμοῖς καὶ κινδύνοις θαλάσσης καὶ ἐπαναστάσεσιν ἐθνῶν. Κἀγὼ δὲ παρεκάλουν αὐτὸν κοινὸν βίον ζῆν ἅμα ἐμοί (ἦν γάρ μοι καὶ περισσεία ἐκ τοῦ ἐμοῦ ἐπιτηδεύματος), ὁ δὲ οὐκ ἠνέσχετο λέγων· « Οὐδὲν εἰσενέγκαμεν εἰς τὸν κόσμον, οὐδὲ ἐξενεγκεῖν τι δυνάμεθα ». Καὶ πάλιν ἔλεγεν· « Εἴ τις οὐκ ἐργάζεται, μηδὲ ἐσθιέτω ». Ἐγὼ δὲ παρρησιασθεὶς εἶπον πρὸς αὐτόν· Διὰ τί οὖν ὅτε ηὐπόρεις οὐκ εἰργάζου οὔτε ἐμοὶ συνεχώρεις ἐργάσασθαι; Ὁ δέ μοι ἀπεκρίθη· Τὸ πρότερον ἔργον ὃ εἰργαζόμην, μεῖζον ἦν καὶ πολυπλάσιον τοῦ νῦν ἔργου· τὸ μὲν γὰρ νῦν ἕνα ἢ δεύτερον τρέφει, τὸ δὲ πρότερον μυριάδας ἔτρεφεν, οὐ μόνον δὲ τὰ πλήθη ἐκεῖνα, ἀλλὰ καὶ πνευματικὴν τροφὴν τῇ ψυχῇ τῇ ἐμῇ ἐχορήγει.

10

Τούτων οὕτως ἐχόντων, ἀκούσας τοῦ ὀνόματος καὶ τῆς πολιτείας τοῦ ὁσίου Πορφυρίου ὁ τὴν ἱερωσύνην

9 3 ἀργύρου HVM : ἀργυρίου B || εἴσω B : εἰς HV || 5 ἀλλὰ καὶ om. B || 8 διὰ H : καὶ BV || 15 ἀοιδίμου εἰρημένου transp. V || 17 ἐπαναστάσεις H || 20 εἰσενέγκαμεν sic HBV || 24 ἐργάσασθαι H : ἐργάζεσθαι BV || πρότερον ἔργον H : ἔργον om. BV.

manda et lui conféra, non sans lui faire violence, l'ordre de la prêtrise, en lui commettant la garde du bois précieux de la Croix[1]. Alors nous apprîmes que sa vision extatique s'était réalisée, cette vision qu'il avait eue du Seigneur sur sa croix, du larron près de Lui, et du Seigneur lui disant : « Prends, garde pour moi ce Bois ! » Le bienheureux Porphyre, lorsqu'il fut élevé à la prêtrise, était âgé de quarante-cinq ans environ. Une fois revêtu de cette dignité, il ne changea point son genre de vie, mais persista dans les macérations ascétiques, les jeûnes et les veilles. Sa nourriture se composait de pain bis et de plantes potagères : et encore ne goûtait-il à ces aliments qu'après le coucher du soleil. Les jours de fête seulement, il mangeait à la sixième heure, usant en outre d'huile, de fromage et de légumes secs trempés. Il prenait aussi une coupe de vin mélangé d'eau, et cela à cause du mauvais état de ses entrailles. Il continua d'observer ce régime et cette règle tout le temps de sa vie.

11

A la mort de leur évêque Enée, les Gazéens, ne parvenant pas à s'accorder sur le choix de son successeur, demandent un pasteur à Jean, métropolite de Césarée [fin 394-début 395].

Trois ans après sa consécration, il arriva que l'évêque de la susdite ville de Gaza quitta la vie. C'était un certain Énée, qui avait occupé fort peu de temps l'épiscopat. Avant Énée, il y eut Irénion[2], qui, lui aussi, est devenu concitoyen des Puissances angéliques : mais il est impossible d'en faire l'éloge en passant ; il faudrait un ouvrage spécial pour raconter la vie de cet illustre Irénion, et nous laisserons ce soin à d'autres écrivains, exactement informés de ses gestes.

10 17-18 Cf. I Tim., 5, 23.

phyre, et celui de calligraphe, qu'exerçait Marc. Au point de vue du salut, le second était assez dangereux, aux yeux d'un frère du désert, cité par l'abbé Nau (*Revue de l'Orient Chrétien*, 1913, p. 141), parce qu'il donnait de l'orgueil.

1. Ce passage est la première mention de la dignité de σταυροφύλαξ ou *gardien de la sainte Croix*, qui fut au VIe siècle une des plus importantes de l'Eglise de Jérusalem.

2. L'évêque Irénion n'est pas connu d'ailleurs, à moins qu'il ne

ἔχων τῶν ἁγίων τόπων Πραΰλιος, μεταπεμψάμενος αὐτὸν μετὰ πολλῆς ἀνάγκης ἐχειροτόνησεν εἰς τὴν τοῦ πρεσβυτέρου τάξιν, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τὴν παραφυλακὴν τοῦ τιμίου ξύλου τοῦ σταυροῦ ἐνεπίστευσεν αὐτῷ. Τότε ἔγνωμεν ὅτι ἀπέβη αὐτῷ τὰ ἐν τῇ ἐκστάσει, ὅτε ἑώρακεν τὸν κύριον ἐν τῷ σταυρῷ καὶ τὸν λῃστὴν σὺν αὐτῷ, τὸν δεσπότην δὲ λέγοντα· Λάβε, φύλαξόν μοι τοῦτο τὸ ξύλον. Ἦν δὲ ὁ μακάριος Πορφύριος ὅτε τὴν χειροτονίαν ἔλαβεν ὡς ἐτῶν τεσσαράκοντα πέντε. Ἀξιωθεὶς οὖν ταύτης τῆς τιμῆς οὐκ ἐνήλλαξεν τὸ πρότερον ἔθος, ἀλλ' ἔμεινεν ἐν τῇ ἀσκητικῇ κακοπαθείᾳ, ἐν νηστείαις καὶ ἀγρυπνίαις. Ἡ δὲ τροφὴ ἦν αὐτῷ ἄρτος ῥυπαρὸς καὶ λάχανα, καὶ ταῦτα μετὰ δύσιν ἡλίου, ταῖς δὲ ἄλλαις ἁγίαις ἡμέραις ἕκτην ὥραν ἤσθιεν, λαμβάνων καὶ ἐλαίου καὶ τυροῦ καὶ βρεκτῶν ὀσπρίων· μετελάμβανεν δὲ καὶ ἑνὸς ποτηρίου οἴνου κεκερασμένου, καὶ τοῦτο διὰ τὴν κακοπραγίαν τῶν σπλάγχνων. Ταύτην τὴν διαγωγὴν καὶ τὸν κανόνα ἔμεινεν φυλάττων τὸν πάντα χρόνον τῆς ἑαυτοῦ ζωῆς.

11

Μετὰ δὲ τριετῆ χρόνον τοῦ χειροτονηθῆναι αὐτόν, συμβαίνει τὸν ἐπίσκοπον τῆς προλελεγμένης πόλεως Γάζης ἐξελθεῖν τοῦ βίου· Αἰνείας ἦν οὗτος, ἐλάχιστον χρόνον ἐπισκοπήσας. Πρὸ δὲ Αἰνείου Εἰρηνίων ἦν, ὃς καὶ αὐτὸς συμπολίτης γέγονεν τῶν ἀγγελικῶν δυνάμεων· οὗ τοὺς ἐπαίνους ἀδύνατον ἐν παρεκβάσει γραφῆναι, ἀλλ' ἰδικῆς ἐχρῆν πραγματείας εἰς τὸ συντάξαι τὸν βίον τοῦ εἰρημένου ἀοιδίμου Εἰρηνίωνος, ἄλλοις δὲ συγγραφεῦσι παραχωροῦμεν τοῖς ἀκριβῶς ἐπισταμένοις τὸν

10 3 τὴν ante τῶν ἁγίων add. B || Πραΰλις H || 14 ῥυπαρὸς BV : τραχὺς in ras. H² ex ῥυπαρὸς ut nobis videtur || 17 ὀσπρίων V : ὡσ- B ὀσπρέων H (cf. 98, 11 ; 102, 10) || 21 ἑαυτοῦ H : αὐτοῦ BV.
11 3 *αἰνίας* HVM || 4 *αἰνίου* HBV || 8 *εἰρινίονος* H.

Bref, lorsque le saint homme se fut endormi dans le Seigneur, les chrétiens qui pour lors étaient peu nombreux — on eût pu les compter aisément — s'assemblèrent avec le clergé et délibérèrent conjointement pendant plusieurs jours pour savoir à qui confier l'épiscopat. Mais ils n'aboutirent à rien, car la rivalité s'était mise parmi eux. Les uns voulaient un membre du clergé, les autres souhaitaient quelqu'un des laïcs. A vrai dire, il se trouvait, et parmi les clercs, et parmi les laïcs, des hommes qu'ornait la pureté de leur vie. La confusion était grande et rien ne se faisait. A la fin l'on décida, de commun accord, que cinq clercs, et autant de laïcs distingués, iraient trouver le prélat métropolitain, et lui demanderaient, pour évêque, celui que lui révélerait l'Esprit-Saint.

12

L'archevêque Jean songe à Porphyre. Il prie l'évêque de Jérusalem de l'envoyer à Césarée pour résoudre une question d'exégèse [vers le 13 mars 395].

Or, celui qui, en ce temps-là, était chargé des fonctions archiépiscopales était Jean, homme estimé, lui aussi, et orné de toutes les vertus. Lors donc que les habitants de Gaza se présentèrent à lui, ils le prièrent de leur donner un pasteur capable, en paroles et en actions, de tenir tête aux idolâtres. L'archevêque, leur requête entendue, ordonna aussitôt un jeûne. Trois jours après, le Seigneur lui fit une révélation au sujet de l'illustre Porphyre. Là-dessus, il écrivit une lettre au susdit saint Praylios[1], évêque de Jérusalem, l'invitant à lui envoyer saint Porphyre, pour une question touchant l'Écriture, qui devait être résolue par lui, car le saint homme savait éclaircir tout ce qui, dans la

faille l'identifier avec *Irenaeus*, évêque de Gaza, qui fut présent au concile d'Antioche de 363. Un prêtre du nom d'Irénée (Εἰρηναῖος) et qualifié de saint, figure dans une inscription de Gaza (ve siècle). Quant à l'évêque Enée, il n'est mentionné qu'ici.

1. On accuse généralement notre auteur d'une erreur chronologique, Praylios n'étant devenu évêque de Jérusalem qu'en l'année 417, où il succéda à Jean, lequel avait occupé le siège de Jérusalem de 386 à 417. A ce sujet, voyez notre Introduction.

ἐκείνου βίον. Κοιμηθέντος οὖν τοῦ προλεχθέντος ὁσίου ἀνδρός, συναθροισθέντες οἱ τότε ὄντες Χριστιανοί, ὀλίγοι καὶ εὐαρίθμητοι τυγχάνοντες, μετὰ τῶν ἀπὸ τοῦ κλήρου καὶ βουλευσάμενοι ἐπὶ φανερὰς ἡμέρας τίνι ἐγχειρίσαι τὴν ἐπισκοπὴν οὐδὲν ἤνυον, φιλονεικίας κρατησάσης ἐν αὐτοῖς, τῶν μὲν βουλομένων τινὰς τοῦ κλήρου, ἄλλων δὲ τῶν λαϊκῶν· κατὰ γὰρ τὸν ἀληθῆ λόγον ἦσάν τινες καὶ ἐν τοῖς κληρικοῖς καὶ ἐν τοῖς λαϊκοῖς βίῳ καὶ σεμνότητι κεκοσμημένοι. Πολλῆς οὖν συγχύσεως γινομένης καὶ μηδενὸς εἰς ἔργον προβαίνοντος, τέλος συνέδοξεν πέντε τῶν κληρικῶν καὶ τοσούτους τῶν λαϊκῶν τῶν ἐμφανῶν ἐξελθεῖν πρὸς τὸν μητροπολίτην ἀρχιερέα καὶ αἰτῆσαι αὐτὸν ἐπίσκοπον, ὃν δᾶν ἀποκαλύψῃ αὐτῷ τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον.

12

Ἦν δὲ ὁ τὴν ἀρχιερωσύνην τὸ τηνικαῦτα ἐγκεχειρισμένος Ἰωάννης, ἀνὴρ καὶ οὗτος δόκιμος καὶ πάσῃ ἀρετῇ κεκοσμημένος. Ὡς οὖν παρεγένοντο πρὸς αὐτὸν οἱ Γαζαῖοι, παρεκάλουν αὐτὸν δοῦναι αὐτοῖς ἱερέα δυνατὸν ἔργῳ καὶ λόγῳ ἀντιτάξασθαι τοῖς εἰδωλολάτραις. Ἀκούσας δὲ εὐθέως ἐκήρυξε νηστείαν, καὶ μετὰ τρεῖς ἡμέρας ἀπεκάλυψεν αὐτῷ ὁ κύριος περὶ τοῦ ἀοιδίμου Πορφυρίου, καὶ γράφει ἐπιστολὴν τῷ μνημονευθέντι ὁσίῳ Πραΰλίῳ τῷ ἐπισκόπῳ Ἱεροσολύμων τὸν μακάριον Πορφύριον πέμψαι πρὸς αὐτὸν χάριν ζητήματός τινος τῆς γραφῆς ὀφείλοντος ὑπ' αὐτοῦ ἐπιλυθῆναι· ἦν γὰρ ἱκανὸς ὁ μακάριος πᾶν

11 15 τινὰς HBV (cf. 17, 9) : τινὰ coniec. Dräseke || τοῦ κλήρου ἄλλων HB : τῶν κλήρων ἄλλους V || 17 καὶ ἐν τοῖς κληρικοῖς καὶ ἐν τοῖς λαϊκοῖς H : καὶ ἐν τοῖς λαϊκοῖς om. BV || 19-20 συνέδοξεν BV : οὖν ἔδοξεν H || 20-21 τῶν ἐμφανῶν H : τῶν om. BV.

12 2 οὗτος H : αὐτός BV || 5 ἀντιτάξεσθαι H || 7 ἀοιδήμου H : μακαρίου BV || 8 προάυλιω B || 9 Ἱεροσολύμων HB : πραροσ- V.

sainte Écriture, passait pour difficile. Et l'ami de Dieu Praylios, se fiant à la lettre du bienheureux Jean, donna congé à Porphyre, tout en lui recommandant de ne point tarder plus de sept jours.

13

Porphyre s'inquiète de cette réquisition, car le Christ vient de lui révéler en songe sa prochaine union avec une épouse humble mais honnête [*vers le 14 mars 395*].

Le bienheureux Porphyre, de son côté, ayant ouï la teneur de la missive du très pieux Jean, se troubla d'abord, et dit ensuite : « *Que la volonté de Dieu soit faite !* » Ce soir-là, il m'appelle et me dit : « Frère Marc, allons vénérer les saints lieux et la précieuse Croix : car il se passera beaucoup de temps avant que nous puissions les vénérer de nouveau. » Et je lui dis : « Pourquoi parles-tu ainsi, ô mon père ? » Il me répondit : « La nuit dernière, j'ai vu le Sauveur. Il me disait : « Restitue-moi le dépôt que je t'ai confié. Car je veux t'unir à une femme, humble il est vrai, mais d'honnêtes manières. Prends-la, et pare-la de telle guise qu'elle oublie tout à fait sa pauvreté première. Si humble qu'elle soit, en effet, elle ne m'est pas étrangère : elle est ma sœur germaine. Mais prends garde, une fois marié et chargé du soin d'une maison, de ne point amasser des richesses provenant de l'injustice, de la violence ou de l'illégalité[1]. Car tu m'auras irrité, tout en fâchant ton épouse elle-même : à elle non plus, ces choses n'agréent point. Aie seulement la bonne volonté, et tout te sera départi d'où tu ne l'attends point ! » Voilà ce que le Seigneur Christ m'a déclaré, la dernière nuit, et j'ai peur qu'en voulant expier

13 4 Cf. Matth., VI, 10.

1. Il y a peut-être ici une réminiscence de l'*Ecclésiastique*, XIV, 4, où le texte de la Vulgate donne *qui acervat ex animo suo injuste* ; les LXX ont ὁ συνάγων ἀπὸ τῆς ψυχῆς αὐτοῦ, mais rien qui ressemble à *injuste*, tandis que « Marc » paraît avoir connu un texte grec voisin de notre Vulgate. On comprend mieux ce passage quand on se rappelle que le gouvernement intervint à plusieurs reprises, et en dernier lieu par un édit du 21 juin 390, pour réfréner la cupidité des ecclésiastiques qui captaient les héritages, notamment ceux des diaco-

νομιζόμενον εἶναι δυσχερὲς τῶν τῆς θείας γραφῆς ἐπιλῦσαι, τοῦτο δὲ εἶχεν ἀπὸ χαρίσματος πνεύματος ἁγίου. Καὶ πιστεύσας τοῖς γράμμασι τοῦ μακαρίου Ἰωάννου ὁ θεοφιλὴς Πραΰλιος τοῦτον ἀπέλυσεν, παραγγείλας αὐτῷ περαιτέρω ἑπτὰ ἡμερῶν μὴ χρονίσαι.

13

Ἀκούσας δὲ ὁ μακάριος Πορφύριος τὴν δύναμιν τῶν γραφέντων ὑπὸ τοῦ ὁσιωτάτου Ἰωάννου τὰ μὲν πρῶτα ἐθορυβήθη, μετὰ δὲ ταῦτα εἶπεν· Τὸ θέλημα τοῦ θεοῦ γενέσθω. Καὶ προσκαλεσάμενός με ἐν τῇ ἑσπέρᾳ ἐκείνῃ λέγει μοι· Ἀδελφὲ Μάρκε, πορευθῶμεν καὶ προσκυνήσωμεν τοὺς ἁγίους τόπους καὶ τὸν τίμιον σταυρόν, πολὺς γὰρ χρόνος ἔχει παρελθεῖν ἕως οὗ πάλιν προσκυνήσωμεν. Ἐγὼ δὲ εἶπον· Διὰ τί οὕτως λέγεις, πάτερ; Ὁ δὲ ἀποκριθεὶς εἶπεν· Τῇ παρελθούσῃ νυκτὶ εἶδον τὸν σωτῆρα λέγοντά μοι· Τὴν παραθήκην ἣν παρεθέμην σοι ἀποκατάστησον. Ζεῦξαι γάρ σε θέλω γυναικὶ ταπεινῇ μὲν ἀλλ' εὐτρόπῳ, σὺ δὲ λαμβάνων αὐτὴν κόσμησον, ἵνα ἐπιλάθηται τῆς προτέρας αὐτῆς πτωχείας. Εἰ γὰρ καὶ ταπεινὴ τυγχάνει ἀλλ' οὐκ ἔστι μου ἀλλοτρία, ἀλλὰ γνησία μου ἀδελφή· Τοῦτο δὲ παραφύλαξαι ἵνα μή, ὡς ἔχων γυναῖκα καὶ φροντίζων οἴκου, ἐξ ἀδικίας ἢ βίας ἢ παρανομίας συναγάγῃς, ἐπεὶ κἀμὲ παροργίσας κἀκείνην λυπεῖς· ἀπαρέσκεται γὰρ καὶ αὕτη τοῖς τοιούτοις. Σὺ δὲ μόνον ἔχε προθυμίαν ἀγαθήν, καὶ πάντα σοι χορηγηθήσεται ὅθεν οὐ προσδοκᾷς. Ταῦτά μοι ὁ δεσπότης Χριστὸς ἐδήλωσεν ἐν τῇ παρελθούσῃ νυκτί, καὶ φοβοῦμαι μή πως θέλων ἐξιλάσασθαι τὰς

12 13 (ἐπι)λῦσαι ... χαρίσματος om. V λύων ἐκ supplev. V[2].

13 2 τὰ μὲν πρῶτα H : τὸ μὲν πρῶτον BV || 4 γενέσθω HM : γενηθήτω BV (sic Matth. VI, 10) || 5 προσκυνήσωμεν HV : -σομεν B || 14 μου ἀδελφή BV : μου om. H || 15 τοῦτο δὲ H : σὺ δὲ BV || 17 παροργίσας cripsimus : παρόργισας H -γησας BV παροργίσεις Haupt.

mes péchés, je n'expie aussi ceux de beaucoup d'autres. Cependant, *il n'est point permis de contredire à la volonté de Dieu*... »

14

Porphyre part pour Césarée ; Marc et un autre serviteur, du nom de Barochas, l'accompagnent. Ils arrivent à destination le lendemain dans la soirée [16 et 17 mars 395].

Cela dit, il se mit en route, et moi avec lui. Et, après avoir vénéré les saints lieux et la précieuse Croix, après avoir abondamment prié et pleuré, il déposa la Croix dans son écrin d'or[1], l'y serra[2], sortit, se rendit auprès du bienheureux évêque Praylios, et lui fit remise des clés. L'évêque fit oraison, le recommandant à Dieu ; et Porphyre le quitta. Rentrés au logis, nous vaquâmes à nos préparatifs. Nous louâmes trois montures, et nous nous mîmes en chemin, munis de notre viatique ; ce viatique comportait tout ce qui était dans la maison. Nous étions cinq compagnons de route : le bienheureux lui-même, moi, deux âniers, et un autre serviteur, plus jeune nommé Barochas, que le saint, quelque temps auparavant, avait trouvé étendu en pleine rue, dans le plus extrême péril. Il l'avait recueilli, et à grand'peine, avec l'aide du Christ, avait réussi à lui rendre la santé. Depuis lors, cet homme demeura auprès de lui, le servant avec moi. J'aurai l'occasion, au cours de ce récit, de retracer les faits et gestes du pieux Barochas. Nous cheminâmes pendant toute la journée, et le lendemain, nous parvînmes à Césarée. Le bruit de notre arrivée se répandit dans toute la ville, car le bienheureux était célèbre pour sa vie irréprochable et davantage encore pour son amour des pauvres. Nous descendîmes à l'hôtellerie de l'endroit, car la nuit était venue...

13 23-24 Cf. Rom., IX, 19.

nesses. Saint Jean Chrysostome, lors de sa tournée en Asie Mineure (401), déposa plusieurs évêques pour simonie.

1. La pèlerine Ethérie (ch. 37) appelle cet écrin *loculus argenteus deauratus in quo est lignum sanctum Crucis*. Ledit écrin était déposé dans un édicule appelé *cubiculum* par les pèlerins latins, situé à gauche de l'entrée de la basilique.

2. Le verbe ἀσφαλίζομαι « mettre en sûreté » a fini par prendre le sens de « fermer à clé, serrer » qui est celui du grec moderne σφαλίζω, σφαλνῶ. L'étymologie de notre *fermer* est toute pareille.

ἐμὰς ἁμαρτίας ἐξιλάσωμαι καὶ ἄλλων πολλῶν. Ἀλλ' ὅμως οὐκ ἔστιν ἀντειπεῖν τῷ βουλήματι τοῦ θεοῦ.

14

Ταῦτα εἰπὼν ἐπορεύθη, κἀγὼ δὲ σὺν αὐτῷ, καὶ προσκυνήσαντες τοὺς ἁγίους τόπους καὶ τὸν τίμιον σταυρὸν καὶ πολλὰ εὐξάμενος καὶ δακρύσας, ἔθηκεν ἐν τῷ χρυσῷ γλωσσοκόμῳ, καὶ ἀσφαλισάμενος ἐξῆλθεν, καὶ ἀπελθὼν πρὸς τὸν μακάριον Πραΰλιον τὸν ἐπίσκοπον, παρέδωκεν αὐτῷ τὰς κλεῖς, καὶ λαβὼν εὐχὴν μετὰ παραθέσεως ἐξῆλθεν. Ἐλθόντες δὲ εἰς τὸ καταγώγιον εὐτρεπιζόμεθα. Μισθωσάμενοι δὲ κτήνη τρία καὶ λαβόντες τὰ ἐνόδια ἐξήλθομεν· τὰ δὲ ἐνόδια ἦν πάντα τὰ ἐν τῷ οἴκῳ. Ἦμεν δὲ ἐν τῇ ὁδῷ πέντε, αὐτός τε ὁ μακάριος κἀγὼ καὶ δύο ὀνηλάται καὶ ἄλλος ὑπηρέτης νεώτερος ὀνόματι Βαρωχᾶς, ὅντινα εὗρεν ὁ μακάριος πρὸ ὀλίγου χρόνου ἐρριμμένον ἐν τῇ πλατείᾳ, ὄντα ἐν ἐσχάτῳ κινδύνῳ, καὶ λαβὼν συνήγαγεν, καὶ ἀναλώσας πολλὰ εἰς αὐτὸν τῇ βοηθείᾳ τοῦ Χριστοῦ τοῦτον ὑγιῆ ἐποίησεν. Ἐξ ἐκείνου οὖν ἔμεινεν παρ' αὐτῷ ἐξυπηρετούμενος αὐτῷ ἅμα ἐμοί. Τὰ δὲ κατὰ τὸν θεοσεβῆ Βαρωχᾶν, τοῦ λόγου προϊόντος, φράσω. Ὁδεύσαντες δὲ τῇ ἡμέρᾳ ἐκείνῃ, τῇ ἑξῆς ἤλθομεν εἰς Καισάρειαν. Διεδόθη δὲ εἰς πᾶσαν τὴν πόλιν ἡ παρουσία τῆς εἰσόδου ἡμῶν· ἦν γὰρ καὶ ὀνομαστὸς ὁ μακάριος διὰ τὸν ἄμεμπτον αὐτοῦ βίον, πολλῷ μᾶλλον διὰ τὸ εἶναι αὐτὸν φιλόπτωχον. Ὡρμήσαμεν δὲ εἰς τὸν ἐκεῖ ξενῶνα· ἦν γὰρ ἑσπέρα.

14 1-2 προσκυνήσαντες HBV : προσκυνήσας coniec. Haupt || 4 τὸν τίμιον καὶ ζωοποιὸν σταυρὸν post γλωσσοκόμῳ add. V || 6 αὐτὸν H || 11 Βαρωχᾶς H : βαρωχὰς BV semper fere, βαροχὰς P βαρουχᾶς M constanter || 12 ηὖρεν H || 14 Χριστοῦ HB: θεοῦ V || 17 Βαρωχᾶν H : βαραχὰν BV || 19 τῆς εἰσόδου redundare videtur; delev. edd. Bonn. || 20 καὶ ὀνομαστὸς H : καὶ om. BV || 20-21 διὰ τὸν ἄμεμπτον ... μᾶλλον H : om. BV || 22 ὁρμήσαμεν HBV || ἦν γὰρ ἑσπέρα H : om. BV.

15

Porphyre et Marc dînent le soir de leur arrivée chez l'archevêque de Césarée. Après un court sommeil, ils se relèvent pour la vigile du dimanche [17 mars 395].

Le bienheureux archevêque Jean, à peine informé de notre arrivée, accourut nous voir. Après le baiser mutuel et la prière, tous deux s'assirent un moment. Et l'archevêque dit à Porphyre : « Lève-toi, mon frère, pour l'amour du ciel, et viens dîner avec moi ; tout à l'heure, nous nous relèverons, pour la vigile du saint Dimanche[1]. » Il faut savoir que nous étions arrivés en ville un samedi soir. Mais le bienheureux Porphyre pria l'archevêque de l'excuser ce soir-là, à cause de la fatigue du voyage. « Après mon premier sommeil, disait-il, je me relèverai pour la vigile ». L'archevêque n'y ayant point consenti, force fut au bienheureux de l'accompagner. Il me prit avec lui, laissant le frère Barochas à l'auberge près des effets. Sur les instances de l'archevêque, nous dînâmes. Après une longue conversation spirituelle et un bref sommeil, nous nous relevâmes pour la vigile.

16

Porphyre est élu évêque, malgré ses pleurs et ses protestations, par les Gazéens présents à Césarée, le dimanche [18 mars 395].

Or, cette nuit-là, le bienheureux Jean avait appelé les habitants de Gaza et leur avait dit : « Tenez-vous prêts à partir : c'est aujourd'hui, en effet, que vous recevrez votre prélat, l'homme que le Seigneur a désigné, un prêtre irréprochable, aimé de Dieu, plein d'une foi ardente. » Et, à l'aube, les Gazéens s'emparèrent du bienheureux et l'élurent évêque de Gaza. Il pleura abondamment. Il n'y avait point de terme à ses larmes. Il allait répétant qu'il était indigne de ce sacerdoce. C'est à grand'peine que les consolations des Gazéens et des autres chrétiens qui se trouvaient là parvinrent à le calmer. Après la sainte liturgie du dimanche, l'archevêque nous invita derechef à manger avec lui.

1. Mention très ancienne, si elle appartient à la Vie originale, de la vigile dominicale, qui commençait au premier chant du coq, et qui commémorait l'attente de la Résurrection de N. S.

15

Ἀκούσας δὲ ὁ μακάριος Ἰωάννης ὁ ἀρχιεπίσκοπος, δρομαῖος παρεγένετο πρὸς ἡμᾶς, καὶ ἀσπασάμενοι ἀλλήλους καὶ εὐξάμενοι μικρὸν ἐκάθισαν. Εἶπεν δὲ αὐτῷ ὁ ἀρχιεπίσκοπος· Ἀνάστα, ἀδελφέ, διὰ τὸν κύριον καὶ γεῦσαι μετ' ἐμοῦ, ἵνα ταχέως ἀναστῶμεν εἰς τὴν ἀγρυπνίαν τῆς ἁγίας κυριακῆς. Ὀψὲ γὰρ σαββάτῳ εἰσήλθομεν. Ὁ δὲ μακάριος Πορφύριος παρεκάλει αὐτὸν συγχωρῆσαι αὐτῷ τὴν ἑσπέραν διὰ τὸν κόπον τῆς ὁδοῦ· ἔλεγεν δὲ μετὰ τὸν πρῶτον ὕπνον ἀνίστασθαι εἰς τὴν ἀγρυπνίαν. Ὡς δὲ οὐκ ἐπείσθη ὁ ἀρχιεπίσκοπος, ἀναστὰς ὁ μακάριος συνεπορεύθη αὐτῷ λαβὼν κἀμέ (τὸν γὰρ ἀδελφὸν Βαρωχᾶν εἰάσαμεν ἐν τῷ ξενῶνι ἐγγὺς τῶν ἱματίων), καὶ προτραπέντες παρ' αὐτοῦ ἐδειπνήσαμεν. Πολλὰ δὲ ὁμιλήσαντες πνευματικὰ καὶ μικρὸν ὑπνώσαντες, ἀνέστημεν εἰς τὴν ἀγρυπνίαν.

16

Τῇ δὲ νυκτὶ ἐκείνῃ μεταπέμπεται ὁ μακάριος Ἰωάννης τοὺς Γαζαίους καὶ λέγει αὐτοῖς· Ἕτοιμοι ἔσεσθε ἐπὶ τὴν ἔξοδον· σήμερον γὰρ τὸν ἱερέα ὑμῶν λαμβάνετε, ἄνδρα ὃν ἀπέδειξεν ὁ κύριος, ἄμεμπτον, θεοφιλῆ, ζέοντα τῇ πίστει. Πρωίας δὲ γενομένης, ἁρπάσαντες τὸν μακάριον, ἐχειροτόνησαν αὐτὸν ἐπίσκοπον Γάζης. Πολλὰ δὲ ἐδάκρυσεν καὶ οὐκ ἦν καιρὸς τῶν δακρύων αὐτοῦ· ἔλεγεν γὰρ ἑαυτὸν εἶναι ἀνάξιον τῆς τοιαύτης ἱερωσύνης. Μόλις δὲ παρακληθεὶς παρά τε τῶν Γαζαίων καὶ τῶν ἐκεῖ εὑρεθέντων Χριστιανῶν ἡσύχασεν. Ποιήσαντες δὲ τὴν ἁγίαν λειτουργίαν τῆς κυριακῆς, πάλιν προετράπημεν γεύσασθαι μετὰ τοῦ ἀρχιεπισκόπου.

15 2 δρομαῖος Usener (cf. δρομαία 100, 3): δρομέως HBV; δρομαίως fort. legend. est || 7 αὐτῷ H : αὐτὸν BV || 11 ἰάσαμεν B : ἐά- HV.
16 4-5 ἄμεμπτον ... πίστει om. V || 6 αὐτὸν om. BV || 7 καιρὸς H : χόρος BV || 8 ἀνάξιον εἶναι transp. BV.

17

Il part le surlendemain, passe la nuit à Diospolis [Lydda], et arrive le jour suivant, dans la soirée, à Gaza, après avoir subi force vexations de la part des païens du voisinage [20 et 21 mars 395].

Il nous recommanda de partir au plus vite, et, le surlendemain, nous nous mettions en route. Nous couchâmes la première nuit à Diospolis. Et le lendemain, très tard dans la soirée, nous entrâmes dans Gaza, après beaucoup de fatigues et de vexations; pour les vexations, en voici la cause. Non loin de Gaza, il y a, le long de la route, des villages qui appartiennent à l'idolâtrie. Or, sur un mot d'ordre, les habitants de ces bourgades avaient couvert toute la route d'épines et de pieux, au point d'empêcher le passage. Ils y avaient répandu également des immondices, et brûlé des matières fétides, à telles enseignes que nous fûmes presque suffoqués par l'odeur infecte, et que nous craignîmes pour notre vue. Sauvés à grand'peine, nous arrivâmes en ville vers la troisième heure de la nuit. Ce sont les assauts du démon qui avaient suscité au bienheureux ces traverses. Mais il ne s'en inquiéta pas. Il avait reconnu[1], en effet, les embûches du diable qui voulait empêcher le juste de pénétrer dans la ville.

18

Porphyre descend à la demeure épiscopale bâtie, en même temps que l'église de La Paix, par saint Irénion. Double hypothèse sur le nom de cette église.

Nous descendîmes à l'évêché que l'évêque saint Irénion, déjà nommé, avait construit avec la sainte église appelée Irène (c'est-à-dire *La Paix*). Pour ce nom, on l'explique de deux manières. Les gens de Gaza prétendent que, lorsque la ville fut prise par Alexandre de Macédoine, le combat, par quelque conjoncture, finit en cet endroit, et que c'est depuis lors que le lieu s'appelle *La Paix*. Or, le bienheureux

1. Notre correction de ἐνόμισεν en ἐνόησεν s'impose en quelque sorte. Au ch. 24, 20, en effet, le manuscrit de Jérusalem a, par une erreur toute pareille, νομίσαντες au lieu de νοήσαντες.

17

Ἐπέτρεψεν δὲ ἡμῖν τὴν ταχίστην ἐξελθεῖν, καὶ ποιήσαντες ἄλλην μίαν ἡμέραν ἐξήλθομεν. Ἐκοιμήθημεν δὲ εἰς Διόσπολιν, κἀκεῖθεν νυκτερεύσαντες ὀψὲ βράδιον εἰσήλθομεν εἰς Γάζαν πολλὰ κοπωθέντες καὶ θλιβέντες. Ἡ δὲ αἰτία τῆς θλίψεως αὕτη ἐτύγχανεν. Πλησίον Γάζης κῶμαι τυγχάνουσιν παρὰ τὴν ὁδὸν αἵτινες ὑπάρχουσι τῆς εἰδωλομανίας. Ἐκ συνθήματος οὖν οἱ τούτων οἰκήτορες κατέστρωσαν πᾶσαν τὴν ὁδὸν ἀκανθῶν καὶ σκολόπων, ὥς τινας μὴ δύνασθαι παρελθεῖν, ἐξέχεαν δὲ καὶ βόρβορον καὶ ἐκάπνιζον ἄλλα δυσώδη, ὥστε ἡμᾶς ἐκ τῆς δυσοσμίας πνίγεσθαι καὶ περὶ τὴν ὅρασιν κινδυνεύειν. Μόλις οὖν διασωθέντες, περὶ τρίτην ὥραν νυκτερινὴν εἰσήλθομεν εἰς τὴν πόλιν. Τοῦτο δὲ τὸ δυσχερὲς ἀπὸ προσβολῆς δαιμονικῆς ὑπήντησεν τῷ μακαρίῳ. Ἀλλ' οὐκ ἐδυσχέρανεν. Ἐνόησεν γὰρ τὴν ἐνέδραν τοῦ διαβόλου ὅτι ἠθέλησεν ἐκ τῆς αὐτοῦ εἰσόδου ἀποστρέψαι τὸν δίκαιον.

18

Ὡρμήσαμεν δὲ εἰς τὸ ἐπισκοπεῖον, ὃ ἔκτισεν ὁ προονομασθεὶς ἐν ἁγίοις Εἰρηνίων ὁ ἐπίσκοπος μετὰ καὶ τῆς ἁγίας ἐκκλησίας τῆς καλουμένης Εἰρήνης. Τὸ δὲ ὄνομα λέγουσιν αὐτὴν ἔχειν κατὰ δύο τρόπους. Φασὶ γὰρ οἱ ἀπὸ Γάζης, ὅτε παρελήφθη ἡ πόλις ὑπὸ Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος, κατά τινα σύμβολον ἐκεῖ καταπαῦσαι τὸν πόλεμον, καὶ ἐξ ἐκείνου καλεῖσθαι τὸν τόπον Εἰρήνην.

17 9 τινας sic HBV : τινα coniec. edd. Bonn. propter 47, 5, sed conf. 11, 15 || καὶ βόρβορον H : καὶ om. BV || 10 δυσοσμίας H : δυσωδίας BV || 15 ἐνόησεν correximus : ἐνόμησεν H ἐνόμισεν BV.
18 1 ὁρμήσαμεν HBV || δ; ἔκτησεν B || 2 εἰρηναίων V.

Irénion, ayant trouvé l'endroit en vénération chez les Gazéens, y bâtit son église. Soit pour la raison que j'ai dite, soit à cause du nom de son fondateur, on continue, jusqu'aujourd'hui, à l'appeler *Irène*[1]. C'est donc là, dans le tout petit évêché construit par Irénion, que nous nous logeâmes.

19

Les chrétiens, au nombre de 280, prient leur évêque de sortir processionnellement avec eux pour obtenir de Dieu la fin de la sécheresse que les païens attribuent à son arrivée [*2 janv. 396*].

Cette année-là, il y eut une sécheresse. Tous ceux de la ville l'attribuèrent à l'arrivée du bienheureux, disant : « Marnas nous a fait connaître, par un oracle, que Porphyre a le mauvais œil ». Or, comme Dieu continua à ne point donner de pluie pendant tout leur premier mois, qu'ils appellent *Dios*, puis encore durant le second de leur année, qu'ils nomment *Apellaeos*, tous s'affligeaient. Et les tenants de la fureur des idoles, assemblés au *Marneion*, faisaient force sacrifices et prières, voici pourquoi : ils prétendent que Marnas est le seigneur de la pluie, et que Marnas n'est autre que Zeus. Or donc, après avoir, sept jours entiers, constamment chanté des hymnes et fait des processions hors ville, jusqu'à l'endroit qu'ils appellent *Lieu de Prière*, découragés, ils retournèrent à leurs occupations sans avoir obtenu aucun résultat. Là-dessus, les chrétiens, à leur tour, s'étant tous réunis, hommes, femmes et enfants, au nombre de deux cent quatre-vingts, supplièrent le bienheureux Porphyre de sortir avec eux pour faire oraison, et d'implorer le ciel de leur envoyer de la pluie : aussi bien, déjà la famine régnait. Ils insistèrent d'autant plus que les païens attribuaient la sécheresse à l'arrivée du saint.

1. Les premières églises chrétiennes portèrent, comme les temples, les édifices et autres locaux publics de l'époque hellénistique, des inscriptions ou enseignes. Le sens de celles-ci devait être à la fois symbolique et profane. Les noms de Σοφία, Εἰρήνη, et même Μαρία se prêtaient parfaitement à cet usage. Plus tard on crut que les églises portant ces « vocables » étaient consacrées à « sainte Sophie » ou à « sainte Irène ». Cf. H. Delehaye, *Sanctus* (Bruxelles, 1927), p. 211. Toutefois, au VI[e] siècle encore, on nous parle, comme ici,

Τοῦτον τὸν τόπον εὑρὼν ὁ μακάριος Εἰρηνίων τιμώμενον ὑπὸ τῶν Γαζαίων ἐν αὐτῷ ἔκτισεν τὴν ἐκκλησίαν. Εἴτε οὖν διὰ τὰ προλελεγμένα εἴτε διὰ τὸ ὄνομα τοῦ κτίστου ἔμεινεν οὕτως καλουμένη ἕως τοῦ νῦν. Ἐκεῖ οὖν ὡρμήσαμεν εἰς τὸ παρ' αὐτοῦ κτισθὲν μικρότατον ἐπισκοπεῖον.

19

Τῷ δὲ ἐνιαυτῷ ἐκείνῳ συμβαίνει ἀνομβρίαν γενέσθαι, καὶ ἐπέγραφον πάντες οἱ ἀπὸ τῆς πόλεως τὸ πρᾶγμα τῇ εἰσόδῳ τοῦ μακαρίου, λέγοντες ὅτι Ἐχρηματίσθη ἡμῖν ὑπὸ τοῦ Μαρνᾶ, ὅτι κακοποδινός ἐστιν ὁ Πορφύριος τῇ πόλει. Ὡς δὲ ἐπέμενεν μὴ βρέχων ὁ θεὸς τὸν παρ' αὐτοῖς πρῶτον μῆνα καλούμενον Δῖον, ἔτι δὲ καὶ τὸν δεύτερον Ἀπελλαῖον, πάντες ἐθλίβοντο. Συναχθέντες δὲ οἱ τῆς εἰδωλομανίας εἰς τὸ Μαρνεῖον, πολλὰς θυσίας καὶ εὐχὰς ἐποίουν τούτου ἕνεκεν· ἔλεγον γὰρ τὸν Μαρνᾶν κύριον εἶναι τῶν ὄμβρων, τὸν δὲ Μαρνᾶν λέγουσιν εἶναι τὸν Δία. Ὡς δὲ ἐπέμενον ἡμέρας ἑπτὰ λέγοντες ὕμνους καὶ ἐξερχόμενοι ἔξω τῆς πόλεως εἰς τόπον καλούμενον προσευχῆς, ὀλιγωρήσαντες ἀνεχώρησαν ἐπὶ τὰ ἴδια ἔργα μηδὲν ἀνύσαντες. Τούτων οὕτως γενομένων, συναχθέντες οἱ Χριστιανοὶ μετὰ ἀνδρῶν καὶ γυναικῶν καὶ παιδίων τὸν ἀριθμὸν διακόσιοι ὀγδοήκοντα, παρεκάλουν τὸν ὅσιον Πορφύριον ἅμα αὐτοῖς ἐξελθεῖν εἰς προσευχὴν καὶ λιτανεῦσαι περὶ τοῦ καταπεμφθῆναι τοὺς ὄμβρους (ἤδη γὰρ λιμὸς ἐγένετο), καὶ πολλῷ γε πλέον ὅτι ἐπέγραφον τῇ εἰσόδῳ τοῦ μακαρίου τὴν ἀνομβρίαν.

18 11 ὁρμήσαμεν HBV.

19 2 ἐπέγραφον PM (cf. infra l. 19) : ἔγραφον HB ἔγγραφον V || 2-3 τῇ εἰσόδῳ H : τῆς εἰσόδου BV || 4 Μαρνᾶ HPM : Μάρνα BV || κακοποδινός H : -δίνος BV -δῖνος P || 5 ἐπέμενεν BV : ἔμεινεν H || 7 Ἀπελλαῖον Henschen : ἀπιλλέον H ἐπιλλέον BV || 8 μαρνῖον B -νίον H || 9 et 10 Μαρνᾶν H : Μάρναν BV || 11 ἐπέμενον BV : ἐπομένων H.

20

Porphyre se rend aux instances des chrétiens, et le lendemain matin, la procession sort de la ville. Une pluie abondante tombe au coucher du soleil [3 janvier 396].

Le saint homme, se laissant persuader, ordonna un jeûne; puis, il commanda à tout le monde de se rassembler dès le soir dans la sainte église, pour y célébrer une veillée sacrée. Nous fîmes, durant toute cette nuit, trente prières, et autant de génuflexions, sans parler des chœurs et des lectures. Au matin, avec le signe de la vénérable croix, que nous avions mis à notre tête, nous sortîmes au chant des hymnes, et nous allâmes à la *Vieille Église*, à l'occident de la ville : c'est une église bâtie, dit-on, par le très saint et très bienheureux évêque Asclépas, qui subit beaucoup de persécutions pour la foi orthodoxe, et dont la vie et les œuvres sont inscrites au *Paradis des délices*. Or donc, parvenus à la susdite église, nous y fîmes le même nombre de prières, puis nous allâmes au saint tombeau du glorieux martyr Timothée, où sont déposées pareillement d'autres précieuses reliques, celles du martyr Major et de Théé qui confessa la foi. Nous fîmes, là encore, le même nombre de prières et de génuflexions. Puis nous retournâmes vers la ville, en faisant, pendant la route, trois prières et trois génuflexions. Arrivés devant la porte, nous la trouvâmes close; c'était alors la neuvième heure. Les partisans de l'idolâtrie, voulant disperser le peuple, avaient fermé cette porte pour nous empêcher d'accomplir jusqu'au bout notre procession. Nous restâmes deux heures devant la porte, sans que personne ne nous ouvrît. A la fin, Dieu, voyant la patience du peuple, les gémissements, les pleurs indicibles de tous et singulièrement du saint évêque, Dieu, dis-je, ému comme aux jours du grand prophète Élie, *déchaîna un vent* du midi[1], *le ciel se couvrit de nuages*, il commença à éclairer et à tonner juste à l'instant où le soleil se couchait, *une pluie*[2]

20 12 Gen., II, 15 || 27-30 III Rois, XVIII, 45.

d'une « église Irène » ; la fameuse église de la Vierge, à Ephèse, est toujours désignée par ces mots : « la sainte église appelée Marie ».

1. C'est généralement le vent du sud qui amène la pluie à Gaza.

2. Ce miracle est fréquent dans les Vies de saints. La biographie

20

Πεισθεὶς δὲ ὁ ὅσιος καὶ κηρύξας νηστείαν ἐκέλευσεν πάντας ἀφ' ἑσπέρας συναχθῆναι εἰς τὴν ἁγίαν ἐκκλησίαν, ἵνα ἐκεῖ τὴν ἀγρυπνίαν ἐπιτελέσωμεν. Ἐποιήσαμεν δὲ δι' ὅλης τῆς νυκτὸς εὐχὰς τριάκοντα καὶ τοσαύτας γονυκλισίας ἐκτὸς τῶν χορῶν καὶ τῶν ἀναγνωσμάτων. Πρωίας δὲ γενομένης, λαβόντες τὸ σημεῖον τοῦ τιμίου σταυροῦ, προηγουμένου ἡμῶν, ἐξήλθομεν μετὰ ὕμνων ἐπὶ τὴν ἀρχαίαν ἐκκλησίαν τὴν ἀπὸ δυσμῶν τῆς πόλεως, ἣν λέγουσι κτίζειν τὸν ἁγιώτατον καὶ μακαριώτατον Ἀσκληπᾶν τὸν ἐπίσκοπον, τὸν πολλοὺς διωγμοὺς ὑπομείναντα ὑπὲρ τῆς ὀρθοδόξου πίστεως, οὗτινος ὁ βίος καὶ τὰ ἔργα ἀναγέγραπται ἐν τῷ παραδείσῳ τῆς τρυφῆς. Γενόμενοι οὖν ἐν τῇ εἰρημένῃ ἐκκλησίᾳ κἀκεῖ εὐχὰς τοσαύτας ἐποιήσαμεν, κἀκεῖθεν ἐξελθόντες ἐπορεύθημεν ἐπὶ τὸ ἅγιον μαρτύριον τοῦ ἐνδόξου μάρτυρος Τιμοθέου, ἐν ᾧ ἀπόκεινται καὶ ἄλλα τίμια λείψανα Μαίουρος μάρτυρος καὶ Θεῆς ὁμολογητρίας, κἀκεῖ τοσαύτας εὐχὰς καὶ γονυκλισίας ποιήσαντες ὑπεστρέψαμεν εἰς τὴν πόλιν, ποιήσαντες ἐν τῇ ὁδῷ τρεῖς εὐχὰς καὶ τρεῖς γονυκλισίας. Γενόμενοι δὲ περὶ τὴν πύλην εὕραμεν αὐτὴν κεκλεισμένην (ἦν δὲ ὥρα ἐνάτη)· οἱ γὰρ τῆς εἰδωλομανίας βουλόμενοι διασκεδάσαι τὸν λαὸν τοῦτο πεποιήκασιν, ἵνα μὴ πληρώσωμεν τὴν λιτάνειον. Ὡς δὲ ἐμείναμεν ὥρας δύο πρὸ τῆς πύλης καὶ οὐδεὶς ὁ ἀνοίγων, ὁρῶν ὁ θεὸς τὴν ὑπομονὴν τοῦ λαοῦ καὶ τὰς οἰμωγὰς καὶ τὰ ἄφατα δάκρυα, μάλιστα τοῦ ὁσίου ἀνδρός, σπλαγχνισθεὶς ὡς ἐπὶ τοῦ μεγάλου Ἠλίου τοῦ προφήτου κινεῖ ἄνεμον νότον, καὶ γίνεται συννεφὴς ὁ

20 5 τῶν χορῶν H : τῶν om. BV || 8-9 τὸν ἐπίσκοπον om. H || 13 τὰς ante εὐχὰς add. H : fort. τοσαύτας εὐχὰς καὶ γονυκλισίας legend. est (cf. infra l. 17) || 16 τίμια om. BV || θέης H || 18-19 ἐν τῇ ὁδῷ om. V || 20 πύλην HM (cf. l. 23) : πόλιν BV || 26 Ἡλίου HBV.

abondante tomba : on eût dit que ce n'étaient point des gouttes d'eau, mais des grêlons qui descendaient du ciel. Quant à nous, nous étions si joyeux que c'est à peine si nous sentions l'averse. Car nous nous tenions mutuellement embrassés.

21

Le miracle opéré par le Dieu des chrétiens détermine la conversion de 127 païens. La pluie tombe du 3 au 5 janvier. La même année 35 autres païens se convertissent [396].

Quelques-uns des païens, à la vue des miracles que Dieu avait faits pour nous, crurent en lui, ouvrirent la porte et se mêlèrent à nous en criant : « Seul le Christ est Dieu, lui seul a vaincu » ! Ils s'assemblèrent avec nous dans la sainte église. Ensuite le bienheureux les *congédia en paix,* après les avoir marqués du sceau de la croix. Ils étaient au nombre de cent vingt-sept : septante-huit hommes, trente-cinq femmes, quatorze enfants, dont cinq filles. Pour nous, lorsque nous eûmes célébré la parfaite Eucharistie, nous partîmes, chacun vers sa demeure, en joie et en paix. Une telle quantité de pluie tomba cette nuit-là et le jour suivant que tous redoutaient de voir les maisons s'écrouler : la plupart des demeures, en effet, étaient bâties en briques crues[1]... Et notre Seigneur Jésus-Christ continua de faire pleuvoir sans interruption depuis le huitième du mois d'*Audynaeos* jusqu'au dixième jour de ce même mois. Leur mois d'*Audynaeos* correspond au mois de janvier des Romains. Mais les mois des Gazéens sont en avance de cinq jours sur ceux des Romains. C'est ainsi que, le onzième jour de ce mois d'*Audynaeos,* nous célébrâmes la Théophanie de Notre Seigneur Jésus-Christ avec des hymnes de joie et des actions

21 5 Cf. Act., XV, 33 ; Luc, II, 29.

syriaque inédite du moine Barsauma, que l'abbé Nau a résumée dans la *Revue de l'Orient chrétien* (1913, p. 383), attribue à ce farouche ascète un prodige tout pareil au nôtre. Mais l'écroulement des murs en briques crues que, d'après Marc, l'abondance même de la pluie fit redouter aux Gazéens, se produisit réellement dans la ville sur laquelle les prières de Barsauma firent descendre l'eau du ciel.

1. Aujourd'hui encore la plupart des maisons de Gaza sont construites en briques crues.

οὐρανὸς καὶ ἄρχονται ἀστραπαὶ καὶ βρονταὶ γίνεσθαι ἅμα τῷ δῦναι τὸν ἥλιον καὶ καταφέρεται πολὺς ὄμβρος, ὡς νομίζεσθαι σταγόνας μὴ εἶναι, ἀλλὰ χάλαζαν ἀπ' οὐρανοῦ καταφέρεσθαι. Ἡμεῖς δὲ ἀπὸ χαρᾶς σχεδὸν οὐκ ᾐσθόμεθα· ἀλλήλους γὰρ ἦμεν περιπτυξάμενοι.

21

Τινὲς δὲ τῶν Ἑλλήνων θεασάμενοι ὅσα ἐποίησεν ἡμῖν ὁ θεὸς θαύματα, πιστεύσαντες ἤνοιξαν τὴν πύλην καὶ συνεμίγησαν ἡμῖν βοῶντες· Ὁ Χριστὸς μόνος θεός, αὐτὸς μόνος ἐνίκησεν. Συνῆλθον δὲ ἡμῖν εἰς τὴν ἁγίαν ἐκκλησίαν, κἀκεῖθεν ἀπέλυσεν αὐτοὺς ὁ μακάριος μετ' εἰρήνης σφραγίσας τῇ τοῦ σταυροῦ σφραγῖδι. Ἦσαν δὲ τὸν ἀριθμὸν ρκζ, ἄνδρες ὡς οη καὶ γυναῖκες λε καὶ παιδία ιδ, ἐξ ὧν ἦσαν κόραι πέντε. Ἡμεῖς δὲ ποιήσαντες τὴν τελείαν εὐχαριστίαν ἀνεχωρήσαμεν ἕκαστος μετὰ χαρᾶς καὶ εἰρήνης εἰς τὰ ἴδια ἑαυτῶν. Τοσοῦτος δὲ κατηνέχθη ὄμβρος τῇ νυκτὶ ἐκείνῃ καὶ ἐν τῇ ἄλλῃ ἡμέρᾳ, ὥστε πάντας φοβηθῆναι ἵνα μὴ συμπτώματα οἴκων γένηται· τὰ γὰρ πλεῖστα ἐτύγχανεν ἀπὸ ὠμοπλίνθου. Ἐποίησεν δὲ βρέχων ὁ κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς ἀπαύστως ἀπὸ τῆς ὀγδόης Αὐδυναίου μέχρι τῆς δεκάτης. Ἔστιν δὲ ὁ παρ' αὐτοῖς Αὐδυναῖος Ἰανουάριος μὴν κατὰ Ῥωμαίους, πέντε δὲ ἡμέρας προάγουσιν οἱ κατ' αὐτοὺς μῆνες τοὺς Ῥωμαϊκούς. Τῇ δὲ ἑνδεκάτῃ ἐπετελέσαμεν τὴν ἡμέραν τῶν Θεοφανίων τοῦ δεσπότου Ἰησοῦ Χριστοῦ μετὰ χαρᾶς ὑμνοῦντες καὶ

20 31 ἀπὸ χαρᾶς H : ἀπὸ πολλῆς χαρᾶς BV || οὐκισθάμεθα H.

21 6 σταυροῦ H : Χριστοῦ BV || 7 ρκζ HB (ἑπτὰ τὸν ἀριθμὸν καὶ εἴκοσι πρὸς τοῖς ἑκατόν M) : κζ V || 8 ἦσαν H : ἦν BV || πέντε H : ε V ιε B || 10 ὄμβρος κατηνέχθη transp. BV || 12 τὰ γὰρ H : γὰρ om. BV || 14-15 Αὐδυναίου Haupt : ἀνδ- H λυδ- BV (sic H et BV infra l. 16) || 15 ἔστιν δὲ ὁ H : ὁ om. BV || 17 μῆνες τοὺς Ῥωμαϊκούς BV : μῆνες τοὺς μῆνας τοὺς Ῥωμαϊκοὺς δῆλον οὖν H (glossema in textum irrepsit).

de grâces pour tout ce dont nous étions redevables à sa bonté[1]. Cette même année, outre les cent vingt-sept, trente-cinq autres convertis vinrent grossir le troupeau du Christ.

Mais les partisans de l'idolomanie ne cessèrent pas de tendre des embûches au bienheureux et aux autres chrétiens. Dès qu'ils mettaient la main sur un magistrat païen, ils le subornaient à prix d'argent, ou l'induisaient par le moyen de leur impie religion, à maltraiter les chrétiens, ce dont le bienheureux s'affligeait singulièrement. Et constamment, de jour comme de nuit, il suppliait le Dieu bon de les ramener, du sein de l'erreur, à la connaissance de sa vérité.

22

Barochas, chargé de percevoir une somme due à l'église, est assommé par des villageois idolâtres. Des chrétiens le transportent le lendemain à Gaza [396-398].

Mais puisque tout à l'heure j'ai fait mention du bienheureux Barochas, je conterai à présent la suite de son histoire. Barochas était un homme, s'il en fut, brûlant de zèle pour la cause de Dieu. Il endura bien des maux de la part des idolâtres. Il était allé, certain jour, percevoir un revenu dû à l'église, dans un village proche de la ville. Or, celui qui redevait cette somme était un païen. Mis en demeure de s'acquitter, le paysan voulut traîner le paiement en longueur, ce que le pieux Barochas ne put admettre. A cette occasion, une querelle naquit entre eux. L'impie appela à la rescousse d'autres paysans du même village, païens comme lui, et tous ensemble se mirent à frapper à coups de bâton le bienheureux Barochas. Puis, ils l'emportèrent à demi-mort et le jetèrent dans un lieu désert, en dehors du village, où il resta étendu sans voix et sans connaissance. Le lendemain, par la miséricorde divine, le diacre Corneille, avec deux autres chrétiens,

1. L'Epiphanie (ou Théophanie, comme dans notre texte), était une des trois grandes fêtes de l'année liturgique. Elle commémorait, le 6 janvier, la naissance du Sauveur, son baptême dans le Jourdain, et le miracle des noces de Cana. Mais elle fut surtout, pour les Églises orientales, depuis l'introduction de la Noël, la fête du baptême du Christ. Elle était d'origine orientale. L'Occident ne la connut qu'au cours du IVe siècle.

εὐχαριστοῦντες ἐπὶ πᾶσιν οἷς ἐποίησεν ἡμῖν ἡ αὐτοῦ φιλανθρωπία. Προσετέθησαν δὲ τῇ τοῦ Χριστοῦ ποίμνῃ ἐν αὐτῷ τῷ ἐνιαυτῷ πρὸς τοῖς ρκζ̄ καὶ ἄλλοι λε̄.

Οἱ δὲ τῆς εἰδωλομανίας οὐκ ἐπαύοντο ἐνεδρεύοντες τῷ τε μακαρίῳ καὶ τοῖς λοιποῖς Χριστιανοῖς. Ὅτε γὰρ ἐδράσσοντο ἄρχοντος Ἕλληνος, ὑπεισήρχοντο αὐτῷ, εἴτε διὰ χρημάτων εἴτε διὰ τῆς ἀθέου αὐτῶν θρησκείας, κακῶσαι τοὺς Χριστιανούς, καὶ ἐκ τούτου οὐχ ἡ τυχοῦσα θλῖψις συνέβαινεν τῷ μακαριωτάτῳ. Συνεχῶς οὖν νύκτωρ τε καὶ μεθ' ἡμέραν ἐδέετο τοῦ φιλανθρώπου θεοῦ, ἵνα αὐτοὺς ἐπιστρέψῃ ἐκ τῆς πλάνης εἰς τὴν αὐτοῦ ἀλήθειαν.

22

Ἐπειδὴ δὲ ἀνωτέρω ἐμνήσθην τοῦ μακαρίου Βαρωχᾶ, τὰ λοιπὰ περὶ αὐτοῦ διηγήσομαι. Οὗτος ἔσχεν ζῆλον θεϊκὸν ὡς εἴ καί τις ἄλλος· πολλὰ γὰρ ὑπέμεινεν χαλεπὰ παρὰ τῶν εἰδωλολατρῶν. Ποτὲ γὰρ ἀπελθόντος αὐτοῦ ἕνεκεν ἐκκλησιαστικοῦ κανόνος εἰς κώμην οὐκ μήκοθεν τῆς πόλεως· ἦν δὲ ὁ τὸν κανόνα χρεωστῶν εἰδωλολάτρης, ἀπαιτούμενος δὲ καὶ βουλόμενος διασῦραι εἰς ὑπέρθεσιν, τοῦ θεοσεβοῦς Βαρωχᾶ μὴ ἀνασχομένου, ἐκ τούτου ἐρεσχελίας γεναμένης μεταξὺ αὐτῶν προσκαλεῖται ὁ ἀνόσιος γεωργούς τινας ὁμοίους αὐτοῦ συγκωμήτας, καὶ ἄρχονται τύπτειν ῥοπάλοις τὸν μακάριον Βαρωχᾶν καὶ βαστάσαντες αὐτὸν ἡμιθανῆ ἔρριψαν ἔξω τῆς κώμης εἰς τόπον ἔρημον· ἔκειτο δὲ ἐκεῖ ἄφωνος καὶ ἀναίσθητος. Τῇ δὲ ἄλλῃ ἡμέρᾳ κατὰ θεοῦ φιλανθρωπίαν παρέρχεται διὰ τοῦ τόπου ἐκείνου Κορνήλιος ὁ διάκονος μετὰ ἄλλων δύο Χριστιανῶν, καὶ εὑρόντες τὸν θεοφιλῆ Βαρωχᾶν

21 22 ἄλλοι H : -οις BV || λε̄ H (τριάκοντα καὶ πέντε M) : ρε̄ BV || 23 ἐνεδρεύοντες H : ἀν- BV.

22 5 ἕνεκεν H : -κα BV || μήκοθεν H : ἄπωθεν BV || 9 γεναμένης HV : -νο- B || 10 γεωργούς H : -γός BV || 15 Κορνήλιος M : -ίλ- HBV (sic V infra).

passa en cet endroit. Ils y trouvèrent le pieux Barochas, le reconnurent, l'emportèrent, et le ramenèrent en ville.

23

Croyant que Barochas est mort, les païens l'arrachent aux porteurs. Porphyre intervient. Les chrétiens profitent d'une bagarre entre les païens pour porter Barochas à l'église [396-398].

Les païens, voyant qu'on le portait ainsi, et croyant que c'était un mort, entrèrent en fureur : car, d'après leur croyance, introduire un mort dans la ville était la souiller[1]. Les voilà qui arrachent Barochas des épaules de ceux qui le portaient, et qui commencent à rouer de coups le diacre Corneille, aimé de Dieu, et les deux chrétiens. Ils attachent une corde au pied du bienheureux Barochas et se mettent à le traîner. Sur ces entrefaites, quelques-uns des frères avertissent le bienheureux évêque. Celui-ci, tout troublé, m'interpelle, moi et trois autres frères qui nous trouvions auprès de lui, et nous dit : « Courage, mes frères, courez. Car l'instant du martyre est arrivé. » Or, lorsque nous fûmes sur les lieux où l'on avait lié le bienheureux, il s'y fit un grand concours de peuple. Les uns insultaient le saint évêque; d'autres, voyant sa patience, et comment, en dépit des injures, loin de se mettre en colère, il exhortait un chacun à ne point souiller, ni outrager un corps dont le nôtre partage la destinée, d'autres, dis-je, embrassaient notre parti. Et voilà qu'entre eux, ils en viennent aux coups. Pour nous, témoins de cette grande confusion, nous nous retirâmes, emportant le pieux Barochas, dans la sainte église.

24

Les chrétiens passent la nuit en prières à l'église. Barochas revient à lui. Porphyre lui demande de faire le récit de ses aventures [396-398].

Nous nous aperçûmes alors qu'il respirait encore, et nous lui prodiguâmes nos soins. On pria pour lui, sans interrup-

1. L'antiquité païenne défendait l'inhumation dans l'enceinte des villes, réputée sacrée. La loi civile ne cessa de confirmer cette interdiction, même sous l'Empire chrétien. En 381 encore elle fut renouvelée par Théodose le Grand (*Cod. Theod.*, IX, 17, 6). Elle s'appliquait

καὶ ἐπιγνόντες αὐτόν, βαστάσαντες εἰσήγαγον εἰς τὴν πόλιν.

23

Ὡς δὲ ἐθεάσαντο αὐτὸν οἱ τῆς εἰδωλομανίας βασταζόμενον, καὶ νομίσαντες εἶναι νεκρόν, ἐτράπησαν εἰς μανίαν διὰ τὸ νομίζειν μύσος εἶναι νεκρὸν εἰσφέρειν εἰς τὴν πόλιν, καὶ ἀπορρήξαντες αὐτὸν ἐκ τῶν ὤμων τῶν βασταζόντων αὐτὸν ἄρχονται τύπτειν τὸν θεοφιλῆ Κορνήλιον τὸν διάκονον καὶ τοὺς δύο Χριστιανούς, καὶ δήσαντες σχοινίῳ τὸν πόδα τοῦ μακαρίου Βαρωχᾶ εἷλκον αὐτόν. Ἐν τοσούτῳ δὲ ἀπαγγέλλουσίν τινες τῶν ἀδελφῶν τῷ μακαρίῳ ἐπισκόπῳ, καὶ θορυβηθεὶς προσκαλεῖταί με καὶ ἄλλους τρεῖς ἀδελφοὺς παρ' αὐτῷ εὑρεθέντας καὶ λέγει ἡμῖν· Θαρροῦντες, ἀδελφοί, δράμετε· καιρὸς γάρ ἐστι μαρτυρίας. Ὡς δὲ ἐφθάσαμεν τὸν τόπον ὅπου ἔδησαν τὸν μακάριον, συνέδραμον οἱ ἀπὸ τοῦ πλήθους, καὶ οἳ μὲν ὕβριζον τὸν ἁγιώτατον ἐπίσκοπον, ἄλλοι δὲ ὁρῶντες τὴν ὑπομονὴν αὐτοῦ, πῶς ὑβριζόμενος οὐκ ὠργίζετο, ἀλλὰ τοὐναντίον παρεκάλει ἕκαστον λέγων μὴ οὕτως μιᾶναι καὶ ἐνυβρίσαι σῶμα ὁμοιοπαθές, γίνονται τῆς ἡμῶν μερίδος καὶ τρέπονται κατ' ἀλλήλων ἕως πληγῶν. Ἡμεῖς δὲ θεασάμενοι τὴν πολλὴν σύγχυσιν, βαστάσαντες τὸν θεοφιλῆ Βαρωχᾶν ἀνεχωρήσαμεν εἰς τὴν ἁγίαν ἐκκλησίαν.

24

Ὡς δὲ ἐθεασάμεθα αὐτὸν ἔτι ἐμπνέοντα, ἐποιήσαμεν αὐτῷ θεραπείας. Ἦν δὲ ὑπὲρ αὐτοῦ διὰ τῆς ἑσπέρας καὶ

23 2 καὶ νομίσαντες H (de eodem usu coniunctionis καί cf. 24, 24; 81, 18): καὶ om. BV || 6 σχοινίῳ om. V || 15 ὀργίζετο HBV || 16 μιᾶναι V: μὴ ἄναι B μεῖναι H; fort. μανῆναι legend. est (cf. 25, 13; 95, 2; 95, 15).

tion, dans la soirée et la nuit. Car tous les frères s'étaient rassemblés. Quant au saint évêque, il ne cessait de verser des larmes, et de supplier Dieu pour lui, car il connaissait la qualité de son zèle pour la cause de Dieu. Dieu, voyant les larmes du saint prêtre, oyant les prières du peuple — qui considérait, en effet, Barochas comme un autre Phinées en lutte contre les idolâtres — Dieu hâta pour lui l'effet de sa miséricorde. Cette nuit même, le malade ouvrit les yeux, se mit à parler, demanda à boire... Moi, qui étais assis à ses côtés, je courus mander la chose au bienheureux évêque. Dans ma grande joie, j'oubliai[1] de lui donner à boire. C'est ce qui arriva à la servante du bienheureux apôtre Pierre, laquelle, *ayant ouï la voix du saint, fut transportée d'allégresse et n'ouvrit point la porte, mais laissa son maître attendre dehors, pour aller d'abord l'annoncer à ceux de la maison !* Donc, il m'advint, à moi aussi, aventure pareille. Et le bienheureux évêque, apprenant la nouvelle, ne se laissa pas vaincre par l'émotion, mais demeura appliqué à la prière. Nous, voyant la force de son âme inflexible, nous nous retirâmes, le laissant seul : je parle pour moi et pour le saint diacre Corneille. Car avec moi, Corneille veillait auprès du bienheureux Barochas. Lorsque le très saint évêque eut terminé ses prières et tout l'office divin, alors seulement il vint s'asseoir auprès de nous, et demanda au pieux Barochas ce qui lui était arrivé depuis le principe. Et Barochas nous raconta toute son histoire.

25

Barochas, qui a retrouvé ses forces, disperse à coups de bâton les païens qui sont venus reprocher aux chrétiens, au lever du jour, d'avoir introduit un mort dans la ville [396-398].

Nous étions toujours à l'écouter quand le jour parut : et voici venir le défenseur du peuple avec les irénarques et les

24 8 Cf. Nombres, XXV, 11 || 14-18 Actes, XII, 14.

même aux inhumations qu'on eût voulu faire *ad sedem apostolorum vel martyrum*. Les païens de Gaza invoquent donc plus loin (ch. 25, 6) contre les chrétiens une loi impériale à laquelle tous devaient obéissance.

1. Première apparition du verbe λησμονῶ « oublier », si courant en grec moderne, mais ignoré même des chroniqueurs qui suivent l'usage vulgaire.

τῆς νυκτὸς εὐχὴ ἐκτενής· συνήχθησαν γὰρ πάντες οἱ ἀδελφοί. Ὁ δὲ ὅσιος ἐπίσκοπος οὐκ ἐπαύσατο δακρύων καὶ δεόμενος τοῦ θεοῦ περὶ αὐτοῦ· ἠπίστατο γὰρ ὁποῖον ζῆλον εἶχεν θεϊκόν. Ὡς δὲ εἶδεν ὁ θεὸς τὰ δάκρυα τοῦ ὁσίου ἱερέως καὶ τὰς δεήσεις τοῦ λαοῦ (δεύτερον γὰρ Φινεὲς εἶχον αὐτὸν κατὰ τῶν εἰδωλολατρῶν), ἐτάχυνεν αὐτῷ τὸ ἔλεος αὐτοῦ, καὶ τῇ νυκτὶ ἐκείνῃ ἀνοίγει τοὺς αὐτοῦ ὀφθαλμούς, καὶ ἄρχεται λαλεῖν καὶ αἰτεῖν ποτὸν δοθῆναι αὐτῷ. Ἐγὼ δὲ παρακαθήμενος αὐτῷ εὐθέως δραμὼν ἀπήγγειλα τῷ μακαρίῳ ἐπισκόπῳ· ἐκ τῆς πολλῆς γὰρ χαρᾶς ἐλησμόνησα δοῦναι αὐτῷ τὸν ποτόν, παθὼν κἀγὼ τὸ τῆς παιδίσκης τῆς ἐπὶ τοῦ μακαρίου Πέτρου τοῦ ἀποστόλου, ὅτε ἀκούσασα τῆς φωνῆς τοῦ ἁγίου Πέτρου ἐκ τῆς χαρᾶς οὐκ ἤνοιξεν τὴν θύραν, ἀλλ' ἐάσασα αὐτὸν πρῶτον ἀνήγγειλεν τοῖς ἐν τῷ οἴκῳ. Τοιοῦτόν τι κἀγὼ ὑπέστην. Ἀκούσας δὲ ὁ μακάριος ἐπίσκοπος οὐκ ἐνικήθη ὑπὸ τοῦ πάθους, ἀλλ' ἔμεινεν ἀντεχόμενος τῶν προσευχῶν, ἡμεῖς δὲ νοήσαντες τὸ στερρὸν καὶ τὸ ἀκλινὲς αὐτοῦ ἐάσαντες αὐτὸν ἀπήλθομεν, ἐγώ τε καὶ ὁ θεοφιλὴς Κορνήλιος ὁ διάκονος· σὺν ἐμοὶ γὰρ παρεκάθητο τῷ μακαρίῳ Βαρωχᾷ. Ὡς δὲ ἐπλήρωσεν τὰς εὐχὰς καὶ πᾶσαν τὴν ἀκολουθίαν ὁ ὁσιώτατος ἐπίσκοπος, καὶ αὐτὸς ἅμα ἡμῖν καθίσας, ἐπηρώτα τὸν θεοσεβῆ Βαρωχᾶν πῶς ἐξ ἀρχῆς ἔπαθεν, αὐτὸς δὲ πάντα ἡμῖν διηγήσατο.

25

Ἐν δὲ τῷ ἡμᾶς ἀκούειν, γίνεται ὄρθρος καὶ ἰδοὺ ὁ δημεκδικῶν μετὰ τῶν εἰρηναρχῶν καὶ τῶν δύο πρωτευόντων

24 5 ἠπίστατο BV : ἐπ- H || 6 εἶχεν ζῆλον transp. BV || 10 ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ transp. BV || ποτὸν sic HBVM || 11 δραμὼν ἀπήγγειλα H : ἔδραμων (-μον V) ἀπαγγεῖλαι BV || 12 γὰρ om. H || 13 τὸν πότον H : ποτόν sine art. BV || 15 ἀκούσας H || 16 ἀλλ' HV : ἀλλὰ B || 18 ἐνικήθη HBV : ἐκινήθη edd. Bonn. propter 6, 23 || 20 νοήσαντες BV : νομίσαντες H || τὸ ἀκλινὲς H : τὸ om. BV.

25 1 ἀκούειν H : βουλεύεσθαι τί χρὴ ποιεῖν BV.

deux principaux[1], Timothée et Épiphane, accompagnés d'une masse de gens. Ils se mirent à crier contre nous et à faire du tumulte en disant : « Pourquoi avez-vous introduit un cadavre dans la ville, alors que les lois de nos ancêtres le défendent? » En même temps, ils injuriaient en paroles le bienheureux évêque. Au bruit du tumulte, nous sortîmes. Dès qu'ils nous virent, ils commencèrent à nous frapper, le pieux diacre Corneille et moi-même. Comme nous protestions, et faisions appel aux gens de police, le très pieux évêque nous ferma la bouche, priant et conjurant un chacun de ne point s'irriter ainsi sans raison. Quant aux impies, plus on essayait de les calmer, plus ils faisaient rage, et plus ils insultaient le saint homme. Et, comme le tumulte persistait, l'ami de Dieu Barochas retrouve des forces, et, rempli d'un zèle divin, se lève, saisit un gourdin, et commence à frapper ceux qui se trouvaient à côté de lui. Tous sont saisis de terreur. Et voici que, dans leur fuite, ils tombent les uns sur les autres. Lui continua à les poursuivre jusqu'à l'édifice qui était alors le *Marneion*. Et nous voyons revenir, couronné d'une grande victoire, notre nouveau Samson, qui *avait abattu,* comme lui, *mille Philistins*. Depuis ce temps-là, on le comprend, les idolâtres en eurent une grande peur, et ne pouvaient même plus entendre son nom. Quelque temps après, le pieux Barochas et moi, nous obtînmes le diaconat, moi quoique très indigne, lui très digne au contraire de ce juste honneur.

26

Marc est envoyé par Porphyre à Byzance pour demander aux empereurs la destruction des temples de Gaza. Il obtient un édit ordonnant la fermeture de ces temples [398, après le 26 février].

Or, saint Porphyre voyant les idolâtres faire quotidiennement les choses défendues, résolut de m'envoyer à Byzance

25 21-22 Cf. Juges, XV, 14 sqq.

1. Le *défenseur du peuple*, les *irénarques*, les *principaux*. Ce sont les autorités de la ville, au complet. Le défenseur est une sorte de « tribun » chargé de signaler aux magistrats les abus dont souffre le peuple, les irénarques sont des commissaires de la police locale, et les principaux, la « commission municipale » qui préside la curie

Τιμοθέου καὶ Ἐπιφανίου καὶ ἄλλων πολλῶν ἐλθόντες ἄρχονται καταβοᾶν καὶ θορυβεῖν λέγοντες· Διὰ τί εἰσηγάγετε νεκρὸν εἰς τὴν πόλιν τῶν νόμων τῶν πατρῴων τοῦτο ἀπαγορευόντων ; Ἐν ταὐτῷ δὲ καὶ ὕβριζον τὸν μακάριον ἐπίσκοπον. Ἡμεῖς δὲ ἀκούσαντες τοῦ θορύβου ἐξήλθομεν, καὶ ὡς ἐθεάσαντο ἡμᾶς, ἄρχονται τύπτειν ἐμὲ καὶ τὸν θεοφιλῆ Κορνήλιον τὸν διάκονον. Ὡς δὲ διεμαρτυρόμεθα τοὺς δημοσιεύοντας, ὁ ὁσιώτατος ἐπίσκοπος ἐπεστόμιζεν ἡμᾶς, παρακαλῶν ἕκαστον καὶ νουθετῶν μὴ οὕτως ἀλογίστως ὀργίζεσθαι. Οἱ δὲ ἄθεοι ὅσον παρεκαλοῦντο τοσοῦτον ἐμαίνοντο καὶ ἐνύβριζον τὸν ὅσιον ἄνδρα. Τοῦ γοῦν θορύβου ἐπιμένοντος, ἐνδυναμοῦται ὁ θεοφιλὴς Βαρωχᾶς καὶ ἐμπιπλᾶται θεϊκοῦ ζήλου καὶ ἀνίσταται καὶ ἁρπάζει ξύλον καὶ ἄρχεται τύπτειν τοὺς παρατυγχάνοντας, καὶ ἐπιπίπτει πᾶσι φόβος καὶ ἄρχονται πίπτειν κατ' ἀλλήλων φεύγοντες, καὶ ἐπέμεινεν καταδιώκων αὐτοὺς ἕως τοῦ τότε Μαρνείου, καὶ ἐπαναλύει μετὰ νίκης μεγάλης ὁ νέος ἡμῶν Σαμψών, καταστρώσας καὶ αὐτὸς χιλίους Ἀλλοφύλους. Ἐξ ἐκείνου οὖν οἱ τῆς εἰδωλομανίας ἐφοβοῦντο αὐτόν, μὴ δυνάμενοι τοῦ ὀνόματος αὐτοῦ ἀκοῦσαι. Μετὰ δὲ χρόνον ὀλίγον ἠξιώθημεν τῆς χειροτονίας τῶν διακόνων ἐγώ τε καὶ ὁ θεοφιλὴς Βαρωχᾶς, ἐγὼ μὲν πολὺ ἀνάξιος τυγχάνων, ἐκεῖνος δὲ ἀξίως καὶ δικαίως τοῦτο τὸ δῶρον λαβών.

26

Ὁρῶν δὲ ὁ ἐν ἁγίοις Πορφύριος τὰ ἀθέμιτα καθ' ἑκάστην γινόμενα ὑπὸ τῶν εἰδωλολατρῶν, βουλεύεται

25 5 εἰς τὴν πόλιν H : ἐν τῇ πόλει BV || πατρώων H : πατρίων BV || τοῦτο V^m : τούτω H τὸ BV || 6 ἀπηγορευόντων H || 9 διεμαρτυρόμεθα H : -ρά- BV || 10 ἐπεστόμιζεν HB : ἐπι- V || 12 παρακαλοῦντο B || 13 ἐνύβριζον H (cf. 23, 16) : ὕβριζον BV || 16 ἁρπάσσει H || 18 ἐπέμεινεν H : -μενεν BV || 19 τότε Μαρνείου BV : τότε om. H || 20 σαμψῶ B || 25-26 τὸ δῶρον HV : τὸ om. B.

26 1 πατὴρ ἡμῶν post ὁ ἐν ἁγίοις add. V.

pour y solliciter des Empereurs la suppression des temples des idoles. Car à Gaza, ils fonctionnaient toujours, surtout le temple appelé *Marneion*. Il rédigea une lettre pour le très saint et bienheureux évêque Jean, alors évêque de Constantinople, dont tous célèbrent la gloire et font l'éloge; il veilla à mon embarquement; vingt jours plus tard, nous étions arrivés. En remettant la lettre au bienheureux Jean, je lui fis un rapport verbal sur toute l'affaire. Là-dessus il demanda audience au cubiculaire Eutropios, alors très puissant auprès de l'empereur Arcadius, lui donna lecture de la lettre du bienheureux évêque, et le pria d'agir conformément à cette missive. Le bienheureux Jean revint de chez Eutropios, muni d'encouragements, et me dit : « Sois tranquille, mon enfant, car j'espère dans le Seigneur Jésus-Christ qu'il fera merci, suivant sa coutume. »

Je ne cessais pas, moi, de lui rappeler l'affaire, tous les jours, et lui, de son côté, envoyait sans cesse chez Eutropios et le sollicitait. Aussi, sept jours plus tard, est publiée une lettre impériale ordonnant que les temples de Gaza soient fermés et qu'on mette fin à leurs cérémonies : et un certain Hilarios, *subadjuva* du *magister officiorum* [1], est chargé de l'exécution de cet ordre.

27

Tous les temples de Gaza sont fermés, sauf le Marneion. Corrompu à prix d'argent, le fonctionnaire qui avait été chargé de l'exécution de l'édit, permet que ce temple fonctionne en secret [398].

Pour moi, trois jours après, je quittais Byzance; et dix jours plus tard, j'arrivais dans la ville de Gaza, devançant de sept jours Hilarios. Je trouvai saint Porphyre malade.

(à Gaza, ils sont trois, cf. chap. 27). Les gens de police, mentionnés à la ligne 11, sont appelés dans le texte δημοσιεύοντες. Nous proposons de reconnaître dans ce mot les δημόσιοι dont il est question dans la *Vie d'Alexandre l'Acémète* (éd. De Stoop, *Patrologia Orientalis*, tome VI, p. 690), qui nous apprend que c'étaient des agents de police, dépendant non des autorités municipales, mais des magistrats impériaux. Cela nous explique le rôle joué par les δημόσιοι, ici et au chapitre 99, où ils protègent les chrétiens contre la ville païenne.

1. Le *magister officiorum* est l'un des *illustres* ou ministres du Bas-

ἀποστεῖλαί με εἰς τὸ Βυζάντιον αἰτῆσαι τοὺς βασιλεῖς περιαιρεθῆναι τοὺς ναοὺς τῶν εἰδώλων· ἔτι γὰρ ἐχρημάτιζον ἐν Γάζῃ, μάλιστα τὸ καλούμενον Μαρνεῖον. Καὶ ποιήσας γράμματα πρὸς τὸν ἁγιώτατον καὶ ὁσιώτατον ἐπίσκοπον Ἰωάννην, τὸν τηνικαῦτα ἐπίσκοπον Κωνσταντινουπόλεως, οὗ κλέος καὶ ἔπαινος παρὰ πάντων μνημονεύεται, ἐπλώϊσέν με καὶ δι' ἡμερῶν κ̄ ἐφθάσαμεν, καὶ ἀποδοὺς τὰς ἐπιστολὰς τῷ μακαρίῳ Ἰωάννῃ, ἐδίδαξα αὐτὸν ἐκ στόματος πάντα. Εὐθέως δὲ ἀκούσας ἐμήνυσεν πρὸς Εὐτρόπιον τὸν κουβικουλάριον τὰ μεγάλα τότε ἰσχύοντα παρὰ τῷ βασιλεῖ Ἀρκαδίῳ, καὶ ἐπαναγνοὺς αὐτῷ τὰς ἐπιστολὰς τοῦ μακαρίου ἐπισκόπου καὶ αἰτήσας αὐτὸν συνδραμεῖν τῷ γράμματι, λαβὼν συνταγὰς παρ' αὐτοῦ ἐξῆλθεν καὶ λέγει μοι· Σχόλασόν μοι, τέκνον· ἐλπίζω γὰρ εἰς τὸν δεσπότην Χριστὸν ὅτι συνήθως ἔχει τὸ ἔλεος αὐτοῦ ποιῆσαι. Ἐγὼ δὲ οὐκ ἐπαυόμην καθ' ἑκάστην αὐτὸν ὑπομιμνήσκων, κἀκεῖνος ἔπεμπεν καὶ ἠνόχλει Εὐτροπίῳ. Μετὰ δὲ ἡμέρας ἑπτὰ ἐκφωνεῖται θεῖον γράμμα ὥστε κλεισθῆναι τὰ εἰδωλεῖα τῆς Γαζαίων πόλεως καὶ μηκέτι χρηματίζειν, καὶ ἐγχειρίζεται ταύτην τὴν πρόσταξιν Ἱλάριός τις σουβαδιουβὰ τοῦ μαγίστρου [ἄνθρωπος].

27

Ἐγὼ δὲ μεθ' ἡμέρας τρεῖς ἐξεπόρισα ἐκ τοῦ Βυζαντίου καὶ φθάνω δι' ἡμερῶν δέκα τὴν Γαζαίων πόλιν, προλαβὼν τὸν Ἱλάριον ἡμέρας ἑπτά. Εὗρον δὲ τὸν ὁσιώτατον

26 3 με HV : μοι B || 7 ἐπίσκοπον del. edd. Bonn. || τὸν τηνικαῦτα H : τὸ τὴν. BV || Ἰωάννην ... ἐπίσκοπον om. V || 9 ἐπλώϊσεν nos : ἐπλόησεν BV ἐπλόσεν H || κ̄ HB : εἴκοσι V || 11 εὐθέως δὲ HV : δὲ om. B || 13 ἰσχύοντα H : ἰχνεύοντα BV || ἐπαγνοὺς H || 14 ἐπισκόπου BV : Ἰωάννου H || 15 αὐτὸν H : -τῷ BV || 16 σχόλα H || 19 αὐτὸν H : -τοῦ BV || 20 ἠνόχλει sic HBV || 21 εἰδωλεῖα M : -λία H εἴδωλα BV.

Mais lorsque je lui eus remis la réponse du bienheureux Jean, évêque de Constantinople, et que je lui en eus fait lecture, il devint tout joyeux, et il guérit, délivré de sa fièvre. C'était, disait-il, la grande peine causée par les idolâtres qui lui avait donné cette maladie. Sept jours après, arrive le susdit Hilarios, accompagné de deux *commentarienses* de l'office du consulaire de Palestine [1], quantité d'auxiliaires d'Azot et d'Ascalon, et un grand apparat officiel. Aussitôt, il fait arrêter les trois principaux de la ville; ayant reçu d'eux une caution (il les relâcha) et leur montra la lettre sacrée ordonnant de fermer les temples de Gaza sous peine de mort pour les premiers citoyens de la ville. Il détruisit toutes leurs idoles et procéda à la fermeture des temples, sauf le *Marneion,* qu'il laissa fonctionner clandestinement, ayant, pour cette faveur, reçu une très forte somme. Et les idolâtres recommencèrent, suivant leur coutume, à célébrer leur culte illicite.

28

Un accouchement laborieux fait souffrir depuis sept jours une femme païenne du nom d'Aelias. Les médecins désespèrent de la sauver [398-401].

Mais voici qu'un autre miracle se produisit, qui fit à beaucoup reconnaître la vérité. Car Dieu, en sa miséricorde, saisit toutes les occasions pour ramener la race des hommes à Sa lumière intelligible. Il s'était passé les faits suivants. Une femme illustre de la ville, du nom d'Aelias, était sur le point d'enfanter. Elle se vit soudain en grand péril, je vais dire pour quelle raison. Son enfant ne venait plus normalement, et s'était dévié dans une position anormale; une des

Empire. Alors que dans les autres ministères, les trois fonctionnaires supérieurs sont, dans l'ordre, le *princeps*, le *cornicularius* et l'*adjutor*, le maître des offices, ou ministre de la police et des postes, a sous ses ordres immédiats l'*adjutor* (βοηθός), qui est le premier et non le troisième chef de ses services. Les *subadjuvae*, ou adjoints à l'*adjutor* (βοηθοὶ τοῦ βοηθοῦ), sont donc de hauts fonctionnaires du département du *magister officiorum*.

1. Ὑπατική, sous-entendu τάξις, en latin *officium consularis*. Sur le consulaire ou gouverneur de Palestine et son office, cf. les notes complémentaires.

Πορφύριον ἀρρωστοῦντα. Ὡς δὲ ἐπέδωκα αὐτῷ τὰ ἀντίγραφα τοῦ μακαριωτάτου Ἰωάννου τοῦ ἐπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως καὶ ἀνέγνω αὐτά, περιχαρὴς γενόμενος ἐρρώσθη ἀφεθεὶς τοῦ πυρετοῦ· ἔλεγεν δὲ ἐκ τῆς πολλῆς θλίψεως τῶν εἰδωλολατρῶν αὐτὸν ἐσχηκέναι τὴν ἀρρωστίαν. Μετὰ δὲ ἑπτὰ ἡμέρας καταλαμβάνει ὁ εἰρημένος Ἱλάριος, ἔχων δύο κομενταρησίους τῆς ὑπατικῆς καὶ βοηθοὺς πολλοὺς ἔκ τε Ἀζώτου καὶ Ἀσκάλωνος καὶ πᾶσαν δημοσίαν ὄψιν. Εὐθέως δὲ συνέσχεν τοὺς τρεῖς πρωτεύοντας καὶ λαβὼν παρ' αὐτῶν ἱκανοδοσίας, ἐνεφάνισεν αὐτοῖς τὸ θεῖον γράμμα τὸ παρακελευόμενον κλεισθῆναι τὰ εἰδωλεῖα Γάζης τῆς πόλεως κινδύνῳ τῆς κεφαλῆς τῶν πρώτων τῆς αὐτῆς πόλεως, καὶ καταστρέψας πάντα τὰ ἐν αὐτοῖς εἴδωλα, ἔκλεισεν αὐτά· τὸ δὲ ἱερὸν τοῦ Μαρνᾶ εἴασεν λεληθότως χρηματίζειν, λαβὼν ὑπὲρ τούτου πάμπολλα χρήματα. Πάλιν δὲ ἐποίουν οἱ τῆς εἰδωλομανίας τὰ ἀθέμιτα ὑπὸ τῆς συνηθείας.

28

Συμβαίνει δὲ ἄλλο θαυμαστὸν γενέσθαι προσκαλούμενον πολλοὺς εἰς ἐπίγνωσιν ἀληθείας ἐλθεῖν· ὁ θεὸς γὰρ ὡς εὔσπλαγχνος διὰ προφάσεων ἐπιστρέφει τὸ γένος τῶν ἀνθρώπων εἰς τὸ νοητὸν αὐτοῦ φῶς. Τὸ δὲ συμβὰν πρᾶγμα ἐν τούτοις ἦν. Γυνή τις τῶν ἐμφανῶν τῆς πόλεως ὀνόματι Αἰλιὰς μέλλουσα τίκτειν κινδύνῳ μεγάλῳ περιέπεσεν· ἡ δὲ αἰτία τοῦ κινδύνου αὕτη ὑπῆρχεν. Τὸ βρέφος αὐτῆς οὐκέτι κατὰ φύσιν ἐξῄει, ἀλλ' ἐξετράπη εἰς τὸ παρὰ φύσιν, καὶ χαλάσαν τὴν μίαν χεῖρα οὐκ ἠδύνατο τὸ ὑπό-

27 6-7 γενάμενος V || 8 αὐτὸν HV : αὐ- B || 18 Μαρνᾶ H : Μάρνα BV || εἴασεν BV : ἴα- H || 20 ὑπὸ τῆς συνηθείας BV : τῆς om. H.
28 1 συμβαίνει δὲ BV : δὲ om. H || 3 διὰ προφάσεων ἐπιστρέφει H : οἶδεν διὰ πρ. ἐπιστρέφειν BV || 6 Αἰλιὰς M -λιᾶς H -λίας BV || 8 ἐξῄει V^m : ἐξίει HBV.

mains dépassait, mais le reste du corps ne pouvait pas descendre. Il était, en effet, placé de travers dans le ventre, et les sages-femmes n'étaient pas capables de le ramener dans la position physiologique. Or, la femme souffrait indiciblement, car les douleurs, à intervalles réguliers, poussaient en avant l'enfant. Les souffrances s'accroissaient de plus en plus, devenant pires le second jour, et plus fortes encore le troisième; et le mal augmentant toujours, les douleurs se prolongèrent sept jours entiers. Enfin les médecins, qui avaient songé à pratiquer l'opération césarienne, voyant ses forces l'abandonner, la déclarèrent condamnée. Or ses parents et son époux[1], adonnés comme ils l'étaient à la superstition, faisaient quotidiennement un sacrifice pour elle, et lui amenaient des enchanteurs et des devins : ils croyaient ainsi lui être utiles, et n'aboutissaient à rien.

29

Porphyre fait savoir à la nourrice d'Aelias, une vieille femme croyante, à quelle condition un excellent médecin consent à guérir sa maîtresse [398-401].

Elle avait une nourrice fidèle, qui, affligée à l'extrême, faisait pour sa maîtresse des prières dans les oratoires. Un jour donc, tandis qu'elle priait dans l'église en répandant des larmes, le bienheureux Porphyre entra vers la neuvième heure, et moi avec lui. Il vit la vieille accablée de douleur, et priant Dieu avec larmes; il s'arrêta, et lui en demanda la raison. Elle, le voyant, tomba à ses pieds, le conjurant de prier le Christ pour elle. Le saint, apprenant la cause du chagrin de cette femme, se mit à pleurer lui-même : car il était compatissant à l'excès. Il dit à la nourrice : « J'entends dire de cette maison qu'elle est toute pleine d'idoles, et qu'elle peut difficilement être sauvée; mais à *Dieu, tout est*

29 12-13 Cf. Marc, X, 27.

1. Les manuscrits B et V nous donnent le nom de cet époux, Héros, nom fort rare et qui d'après nous, dans le cas présent, doit son existence à une simple erreur de copiste. Le scribe de l'archétype de BV aura répété la dernière syllabe du mot ἀνήρ et l'aura jointe au mot ὡς qui précédait le participe ὄντες! Ce prétendu nom manque dans le manuscrit de Jérusalem ainsi que dans les abrégés de la Vie de Porphyre.

λοιπον σῶμα κατενεχθῆναι· ἦν γὰρ πλάγιον ἐν τῇ γαστρὶ καὶ οὐκ ἴσχυον αἱ μαῖαι εἰς τὸ κατὰ φύσιν αὐτὸ μεταγαγεῖν. Ἦν δὲ ἡ ὀδύνη ἄφατος προσγινομένη τῇ γυναικί, τῶν κατὰ ὥραν ὀδυνῶν τὸ βρέφος ὠθουσῶν, πλέον δὲ ἡ ἐπίδοσις τῶν πόνων ἐγίνετο τῆς δευτέρας ἡμέρας διαδεξαμένης τὴν πρώτην, ὁμοίως δὲ καὶ τῆς τρίτης ὀδυνηροτέρας οὔσης τῆς δευτέρας· ἐπετάθησαν δὲ οἱ πόνοι ἕως ἡμερῶν ἑπτά, τοῦ κακοῦ προσθήκην ἀεὶ λαμβάνοντος. Ἀλλὰ καὶ οἱ ἰατροὶ ἠβουλήθησαν αὐτὴν ἐμβρυοτομῆσαι, καὶ θεασάμενοι τὰς δυνάμεις αὐτῆς διαπεσούσας, ἀπηγόρευσαν αὐτῆς. Οἱ ταύτης οὖν γονεῖς καὶ ὁ ἀνὴρ ὡς ὄντες δεισιδαίμονες ἐποίουν καθ' ἑκάστην θυσίαν ὑπὲρ αὐτῆς, ἔφερον δὲ καὶ ἐπαοιδοὺς καὶ μάντεις, νομίζοντες ἐκ τούτων αὐτὴν ὠφελῆσαι, καὶ οὐδὲν ἤνυον.

29

Ὑπῆρχεν δὲ αὐτῇ τροφὸς πιστή, ἥτις ὑπεραλγοῦσα, δεήσεις ἐποιεῖτο ἐν τοῖς εὐκτηρίοις οἴκοις ὑπὲρ αὐτῆς. Ἐν μιᾷ οὖν ἡμέρᾳ αὐτῆς εὐχομένης ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ μετὰ δακρύων, εἰσῆλθεν ὁ ἐν ἁγίοις Πορφύριος περὶ τὴν ἐνάτην ὥραν, κἀγὼ δὲ ἅμα αὐτῷ, καὶ ὁρᾷ τὴν γραῦν κατώδυνον δεομένην τοῦ θεοῦ μετὰ δακρύων, καὶ στὰς ἐπηρώτα αὐτὴν τὴν αἰτίαν. Ἡ δὲ θεασαμένη αὐτὸν προσέπεσεν τοῖς ποσὶν αὐτοῦ παρακαλοῦσα αὐτὸν δεηθῆναι τῷ Χριστῷ ὑπὲρ αὐτῆς. Ὡς δὲ ἔγνω ὁ ἅγιος τῆς γυναικὸς τὴν αἰτίαν, καὶ αὐτὸς ἐδάκρυσεν· ἦν γὰρ καθ' ὑπερβολὴν εὔσπλαγχνος. Λέγει δὲ τῇ τροφῷ· Ἀκούω περὶ τοῦ οἴκου ἐκείνου ὅτι κατείδωλος τυγχάνει καὶ δυσχερῶς δύνανται σωθῆναι, ἀλλ' ὅμως τῷ θεῷ πάντα δυνατά· καὶ γὰρ διὰ προφάσεως

28 13 ὀδυνῶν HBV : ὠδίνων edd. Bonn. (fort. recte) || πλέον HBV : πλείων Haupt || 15 ὁμοίως δὲ H : δὲ om. BV || 20 ὡς addidimus : om. H Ἥρως BV.

29 5 γραοῦν H || 12 δύνανται HB : δύναται V.

possible. Il sait trouver l'occasion de sauver ceux qui sont en perdition. Va donc, et rassemble toute la parenté, le père, la mère, le mari, et dis-leur : « Il y a ici un excellent mé« decin qui peut la sauver. S'il la tire de ce péril, que lui « donnez-vous? » Il est sûr qu'ils te promettront beaucoup. Dis-leur encore ceci : « S'il la guérit, donnez-moi d'avance « votre parole que vous ne le quitterez pas pour un autre « médecin. » Fais-leur à tous lever les mains au ciel, et donner leur parole qu'ils accompliront tout ce qu'ils ont promis. » Et, lorsqu'ils auront fait cela, dis à la femme en couches, en présence de tous : « Jésus-Christ, le fils de Dieu « vivant, va te guérir. *Crois en lui, et tu vivras!* »

30

Lorsqu'elle entend sa nourrice déclarer qu'elle vivra si elle croit en Jésus-Christ, Aelias pousse un grand cri et met au monde un enfant plein de vie [398-401][1].

La vieille, ayant ouï la parole du bienheureux évêque, et ayant été par lui recommandée à Dieu, courut à la maison. Elle y trouva tout le monde en pleurs, et la femme à toute extrémité. Elle exhorta ses parents et son époux à ne point perdre courage, et leur dit : « Un excellent médecin m'a envoyé auprès de vous : il faut que vous me donniez votre parole que, si cette femme est guérie, vous ne le renierez pas. » Les parents et l'époux répondirent : « S'il veut prendre toute notre fortune, nous ne balancerons pas, pourvu seulement que nous voyions notre enfant en vie! » La nourrice dit : « Levez les mains vers le ciel et donnez-moi votre parole que vous ne renierez pas le médecin. » Eux, avec empressement et tout en larmes, levèrent les mains au ciel, en

29 24 Cf. Act., XVI, 31.

1. Un accouchement laborieux est raconté dans la Vie de sainte Mélanie la Jeune (Card. Rampolla, *Santa Melania Giuniore* [Rome, 1905], ch. 60). La sainte provoque la délivrance en plaçant sur le ventre de la parturiente sa propre ceinture, et en lui disant : « C'est d'un grand homme que je tiens cette ceinture bénite, et j'espère que ses prières te guériront bientôt ». Mélanie attribuait modestement l'efficacité de ses prières à un autre saint. Le miracle de Mélanie est plus vraisemblable que le nôtre : car l'enfant venu au monde si tardivement était mort-né. Voyez aussi l'*Histoire Lausiaque,* LXX,

σῴζει τοὺς μέλλοντας ἀπόλλυσθαι. Ἄπελθε οὖν καὶ συνάγαγε πάντας τοὺς συγγενεῖς καὶ γονεῖς καὶ τὸν ἄνδρα καὶ εἰπὲ αὐτοῖς· Ἐπειδή ἐστιν ἐνταῦθα ἰατρὸς ἄριστος δυνάμενος αὐτὴν θεραπεῦσαι, ἐὰν ποιήσῃ αὐτὴν διαφυγεῖν τὸν τοιοῦτον κίνδυνον, τί χαρίζεσθε αὐτῷ; Πάντως δὲ ἔχουσι πολλά σοι συντάξασθαι. Εἰπὲ δὲ αὐτοῖς καὶ τοῦτο· Ἐὰν αὐτὴν θεραπεύσῃ, δότε μοι λόγον πρὸ τούτου ὅτι οὐ παραβαίνετε αὐτὸν οὔτε πρὸς ἄλλον ἀπέρχεσθε. Ποίησον πάντας αὐτοὺς ἀνατεῖναι τὰς χεῖρας εἰς τὸν οὐρανὸν καὶ δοῦναι λόγον ὅτι ποιοῦσιν πάντα ἃ ἐπηγγείλαντο. Καὶ ὅταν ταῦτα ποιήσωσιν, εἰπὲ τῇ λοχευομένῃ γυναικὶ ἐπὶ πάντων· Ἰησοῦς Χριστός, ὁ υἱὸς τοῦ θεοῦ τοῦ ζῶντος, ἰᾶταί σε· εἰς αὐτὸν πίστευσον καὶ ζήσῃ.

30

Ἀκούσασα δὲ ἡ γραῦς τὸν λόγον τοῦ μακαρίου ἐπισκόπου, λαβοῦσα παρ' αὐτοῦ παράθεσιν ἔδραμεν ἐπὶ τὸν οἶκον, καὶ εὑροῦσα πάντας κλαίοντας καὶ τὴν γυναῖκα ἐν ἐσχάτῳ κινδύνῳ παρεκάλει τοὺς γονεῖς αὐτῆς καὶ τὸν ἄνδρα μὴ ἀθυμῆσαι· ἔλεγεν δὲ ὅτι Ἰατρὸς ἄριστος ἀπέστειλέν με πρὸς ὑμᾶς ἵνα παράσχητέ μοι λόγον, ὅτι ταύτης θεραπευομένης οὐκ ἀρνεῖσθε αὐτόν. Ἀκούσαντες δὲ οἱ γονεῖς καὶ ὁ ἀνὴρ εἶπον· Ἐὰν βουληθῇ πᾶσαν ἡμῶν τὴν οὐσίαν λαβεῖν, οὐκ ὀκνήσομεν, μόνον ἴδωμεν τὴν θυγατέρα ἡμῶν ζῶσαν. Ἡ δὲ τροφὸς εἶπεν· Ἀνατείνατε τὰς χεῖρας ὑμῶν εἰς τὸν οὐρανὸν καὶ δότε μοι λόγον ὅτι οὐκ ἀρνεῖσθε τὸν ἰατρόν. Οἱ δὲ προθύμως καὶ μετὰ δακρύων ἀνέτειναν τὰς χεῖρας λέγοντες ὅτι Καὶ πάντα τὰ ἡμῶν αὐτῷ πάντα

29 16 εἶπον H || 20 πρό τούτου H : πρὸς τοῦτο BV || 23 verba inde a λόγον usque ad εὐοδωθῆναι 33, 15 desunt in B || ποιῶσι H || 25 ὁ ante Χριστός add. H (sed cf. 30, 18) || 26 πίστευσον HP (cf. 30, 19): πίστευε V.

30 2 καὶ λαβοῦσα V || 6 μοι H : ἐμοὶ V || 8 ἡμῶν post οὐσίαν add. H || 11 τοιοῦτον ante λόγον add. V (sed cf. 29, 20 et 23).

disant : « Nous vous donnerons tout ce qui nous appartient : tout le temps de notre vie ! Car, quelle consolation aurons-nous si celle-ci vient à mourir ! » Elle était, en effet, enfant unique et de façons charmantes, autant que femme au monde. La nourrice, à cette réponse, s'écria à haute voix en présence de tous : « Le grand prêtre Porphyre proclame : Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, te guérira ! Crois en lui, tu vivras ! » Et tout soudain, la femme, avec un grand gémissement, amena au jour l'enfant vivant.

31

La délivrance miraculeuse d'Aelias provoque la conversion de 64 personnes [398-400 ?].

Et tous les assistants, stupéfaits, s'écrièrent : « Grand est le Dieu des chrétiens, grand le prêtre Porphyre ! » Et, le lendemain, les parents de la femme, son mari et tous les gens de la famille allèrent trouver le bienheureux, et se jetèrent à ses pieds demandant le sceau du Christ. Le bienheureux les marqua du sceau chrétien, en fit des catéchumènes et les congédia en paix, en leur recommandant de fréquenter la sainte église ; ensuite il les catéchisa et, à quelque temps de là, les baptisa, avec la femme et l'enfant. A celui-ci on donna le nom de Porphyre. Ceux qui furent baptisés à cause de la femme sont au nombre de soixante-quatre.

32

Porphyre, voyant les injustices dont les chrétiens sont victimes de la part des païens, demande à être relevé de sa dignité [septembre 400 ?].

Plus les idolâtres voyaient s'accroître le nombre des chrétiens, plus ils s'exaspéraient. Ils ne leur permettaient pas d'exercer de fonctions publiques, mais les traitaient en mauvais citoyens. Le bienheureux Porphyre, voyant de nou-

une vierge déchue, devenue enceinte, accuse un lecteur de l'avoir séduite. Cette calomnie est punie par un accouchement difficile, qui dure une semaine entière. C'est seulement lorsque le clerc diffamé pardonne à la coupable et prie pour elle que la malheureuse est délivrée.

τὸν χρόνον τῆς ζωῆς ἡμῶν· ποίαν γὰρ παραμυθίαν μέλλομεν ἔχειν ταύτης τελευτώσης; Ἦν γὰρ αὐτοῖς μονογενὴς καὶ ἀστεία τοὺς τρόπους εἴπερ ἄλλη γυνή. Ἀκούσασα δὲ ἡ τροφὸς μεγάλῃ τῇ φωνῇ ἐπὶ πάντων εἶπεν· Λέγει ὁ μέγας ἱερεὺς Πορφύριος· Ἰησοῦς Χριστός, ὁ υἱὸς τοῦ θεοῦ τοῦ ζῶντος, ἰᾶταί σε· εἰς αὐτὸν πίστευσον καὶ ζήσῃ. Εὐθέως δὲ ἡ γυνὴ ὀλολύξασα μέγα κατήγαγεν τὸ βρέφος ζῶν.

31

Πάντες δὲ οἱ ἐκεῖ εὑρεθέντες ἐκπλαγέντες ἔκραξαν· Μέγας ὁ θεὸς τῶν Χριστιανῶν, μέγας ὁ ἱερεὺς Πορφύριος. Τῇ δὲ ἑξῆς οἱ γονεῖς τῆς γυναικὸς καὶ ὁ ἀνὴρ καὶ πάντες οἱ συγγενεῖς καὶ οἱ γνήσιοι πορευθέντες πρὸς τὸν μακάριον Πορφύριον προσέπεσαν τοῖς ποσὶν αὐτοῦ αἰτούμενοι τὴν ἐν Χριστῷ σφραγῖδα. Ὁ δὲ μακάριος σφραγίσας αὐτοὺς καὶ ποιήσας κατηχουμένους ἀπέλυσεν ἐν εἰρήνῃ, παραγγείλας αὐτοῖς σχολάζειν τῇ ἁγίᾳ ἐκκλησίᾳ, καὶ μετ' ὀλίγον χρόνον κατηχήσας αὐτοὺς ἐβάπτισεν σὺν τῇ γυναικὶ καὶ τῷ βρέφει· ἐκάλεσαν δὲ τὸ ὄνομα αὐτοῦ Πορφύριον. Ἦσαν δὲ οἱ φωτισθέντες διὰ τὴν πρόφασιν τῆς γυναικὸς τὸν ἀριθμὸν ἑξήκοντα τέσσαρες.

32

Ὅσον δὲ ἔβλεπον οἱ τῆς εἰδωλομανίας πληθυνομένους τοὺς Χριστιανούς, ἠγριαίνοντο καὶ οὐ συνεχώρουν αὐτοῖς μετελθεῖν πολιτικῶν ὀφφικίων, ἀλλ' ὡς κακοῖς οἰκέταις ἐχρῶντο αὐτοῖς. Ὁρῶν δὲ πάλιν ὁ μακάριος Πορφύριος

30 19 τοῦ ζῶντος om. H (sed cf. 29, 25).
31 1 ἐκεῖ H : ἐκεῖσε V || 8 ἐκκλησίᾳ om. H || 10 τῷ βρέφει H : τὸ βρέφος V || ἐκάλεσαν edd. Bonn. (cf. 44, 2): -σεν HV (sic legit P).
32 3 πολιτικῶν ὀφφικίων H : πολιτικὸν ὀφφίκιον V.

veau toutes les injustices dont souffraient les chrétiens, et ne pouvant les supporter, voyant d'autre part les insultes auxquelles ils étaient en butte, se rendit à Césarée auprès du bienheureux archevêque Jean et le supplia — en pleurant — de lui donner congé de sa charge. Il ne pouvait plus, disait-il, tolérer les scandales commis par les Gazéens. Le bienheureux Jean, en réponse, lui recommanda la patience et de persévérer dans l'épiscopat.

33

Porphyre détermine Jean, métropolite de Césarée, à l'accompagner à Constantinople pour obtenir des Empereurs la démolition des temples de Gaza [septembre 400 ?].

Mais le bienheureux Porphyre lui répliqua : « Je te supplie, au nom de Dieu invisible et de Jésus-Christ notre espérance, Jésus-Christ, le maître de toute la création, et du Saint-Esprit adorable et vivifiant, de ne point rester sourd à ma prière, de peur qu'on ne nous demande compte de la perte d'âmes innombrables. Mais je t'en supplie, mon père, embarquons-nous ensemble pour la Ville impériale, et allons demander aux Empereurs, avec l'assentiment du roi du ciel, la destruction des temples des idoles. » Et le bienheureux Jean lui répondit : « Mon enfant, ta prière est juste, mais la saison n'est point favorable. Car déjà, le solstice d'hiver est proche. » Et le bienheureux Porphyre répondit : « Si Dieu veut que nous vivions, et s'il désire convertir la foule de Gaza, *il est capable de nous sauver*, même en hiver ! Quant à toi, mon père, aie confiance dans sa miséricorde, consens à ce voyage, et tout ira bien. » Le bienheureux Jean répondit : « *Que la volonté du Christ se fasse !* »

34

Porphyre et ses compagnons s'embarquent le 25 septembre, ils abordent à Rhodes dix jours plus tard et visitent le solitaire Procope [25 septembre-5/6 octobre 400 ?].

Dès que le bienheureux Porphyre eut sa promesse, il m'écrivit de gagner Césarée le plus vite possible, en lui

33 14 Cf. Sap., XIV, 4 || 17 Cf. Matth., VI, 10.

τὴν πολλὴν ἀδικίαν τῶν Χριστιανῶν καὶ μὴ φέρων, βλέπων δὲ αὐτοὺς ἐπηρεαζομένους, ἐξέρχεται ἐπὶ Καισάρειαν πρὸς τὸν μακάριον Ἰωάννην τὸν ἀρχιεπίσκοπον καὶ παρακαλεῖ αὐτὸν μετὰ δακρύων ἄνεσιν παρασχεῖν αὐτῷ· μηκέτι γὰρ δύνασθαι φέρειν ἔλεγεν τὰ ἄτοπα τὰ γινόμενα ὑπὸ τῶν Γαζαίων. Ὁ δὲ μακάριος Ἰωάννης ἀκούσας παρεκάλει αὐτὸν μακροθυμῆσαι καὶ ἀντέχεσθαι τῆς ἐπισκοπῆς.

33

Καὶ ἀποκριθεὶς ὁ ὁσιώτατος Πορφύριος εἶπεν αὐτῷ· Μαρτύρομαί σε ἐνώπιον τοῦ ἀοράτου θεοῦ καὶ τῆς ἐλπίδος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ τοῦ κυρίου πάσης κτίσεως καὶ τοῦ προσκυνητοῦ καὶ ζωοποιοῦ ἁγίου πνεύματος μὴ παριδεῖν τὴν αἴτησίν μου, ἵνα μὴ ἐκζητηθῇ παρ' ἡμῶν ἀπώλεια ψυχῶν ἀναριθμήτων. Ἀλλ' αἰτῶ σε, πάτερ, συμπλεῦσαί μοι ἐπὶ τὴν βασιλίδα πόλιν, ἵνα δεηθῶμεν τῶν βασιλέων τοῦ οὐρανίου βασιλέως ἐπινεύοντος καταστρέψαι τοὺς ναοὺς τῶν εἰδώλων. Ἀποκριθεὶς δὲ ὁ μακάριος Ἰωάννης εἶπεν αὐτῷ· Τέκνον, ἡ μὲν αἴτησις δικαία, ὁ δὲ καιρὸς οὐκ ἔστιν ἐπιτήδειος· ἡ γὰρ χειμέριος τροπὴ λοιπὸν ἐπιλαμβάνεται. Ἀπεκρίθη δὲ ὁ μακάριος Πορφύριος· Ἐὰν θέλῃ ἡμᾶς ὁ θεὸς εἶναι καὶ τὰ πλήθη Γάζης ἐπιστρέψαι, καὶ ἐν χειμῶνι δυνατός ἐστι σῶσαι. Σὺ δέ, πάτερ, θαρρῶν τῇ εὐσπλαγχνίᾳ αὐτοῦ θέλησον, καὶ ἔχομεν εὐοδωθῆναι. Λέγει αὐτῷ ὁ μακάριος Ἰωάννης· Τὸ θέλημα τοῦ Χριστοῦ γενηθήτω.

34

Ὡς δὲ ἔλαβεν συνταγὰς ὁ μακάριος Πορφύριος, γράφει μοι τὴν ταχίστην καταλαβεῖν τὴν Καισάρειαν καὶ ἀγαγεῖν

32 6 ἐπερεαζομένους H || Κεισάρειαν H || 9 τὰ γινόμενα V : τὰ om. H.
33 2 μαρτύρομαι H : -τυροῦ- V.
34 2 τὴν Καισάρειαν BV (cf. infra l. 7) : τὴν om. H.

apportant trois volumes et quarante-trois pièces d'or[1], qui se trouvèrent en excédent sur le revenu de la sainte église. Moi, dès que je reçus sa lettre, je pris les livres et l'argent, et je partis immédiatement pour Césarée. J'y trouvai les saints évêques en train de se préparer au voyage. Et, deux jours après, nous nous embarquions. Nous fîmes voile le 28ᵉ jour du mois de *Gorpiaeos*, selon les Romains le 23 septembre, et ayant dû à la miséricorde du Christ une heureuse traversée, nous abordâmes, dix jours après, l'île de Rhodes.

Il y avait alors à Rhodes un certain Procope qui vivait en solitaire dans les régions écartées de l'île. Il compte, à présent, au nombre des anges : car voilà cinq ans qu'il s'est endormi dans le Seigneur, après une vie irréprochable passée dans les jeûnes, les veilles, et une absolue pauvreté. Il possédait encore le don de prophétie, et celui de chasser les démons. Arrivés à Rhodes, comme je l'ai dit, nous entendîmes parler du genre de vie de ce saint homme; et nous jugeâmes nécessaire de ne point passer outre, mais de profiter de son commerce angélique. Nous demandâmes où il demeurait, et nous allâmes vers lui, longeant la côte dans une petite barque. Arrivés à destination, nous frappâmes à sa porte; aussitôt, il vint nous ouvrir lui-même, bien qu'il eût un autre disciple auprès de lui.

35

Doué du don de vision, Procope reconnaît que Jean et Porphyre sont des évêques. Porphyre lui expose le but de leur voyage à Constantinople [5/6 octobre 400 ?].

A la vue des saints évêques il se prosterna devant eux, face contre terre, puis, se relevant, nous embrassa, moi et le pieux diacre Eusèbe, que le saint archevêque Jean avait amené avec lui. Il nous fit entrer dans l'oratoire et se tint en arrière,

1. Parmi « les trois volumes » emportés par Porphyre se trouvait peut-être, outre les Ecritures, son livre de chevet, le *Panarion* d'Epiphane dont il s'inspire aux chapitres 85 et suivants. La somme de 43 pièces d'or (environ 645 francs or ; cf. ch. 100, n. 1) ne devait suffire aux voyageurs que si leur séjour à Constantinople ne se prolongeait pas outre mesure. Car l'empereur, au chapitre 54, donne à chaque évêque cinquante pièces d'or rien que pour

μεθ' ἑαυτοῦ τρεῖς βίβλους καὶ τεσσαράκοντα τρία νομίσματα, ἅπερ ἔτυχεν περισσεῦσαι ἐκ τῆς προσόδου τῆς ἁγίας ἐκκλησίας. Ἐγὼ δὲ δεξάμενος τὰς ἐπιστολὰς καὶ λαβὼν τάς τε βίβλους καὶ τὰ νομίσματα, εὐθέως ἐξῆλθον, καὶ καταλαβὼν τὴν Καισάρειαν, εὗρον τοὺς ὁσιωτάτους ἐπισκόπους εὐτρεπιζομένους ἐπὶ τὸν πλοῦν, καὶ μετὰ δύο ἡμέρας ἀναχθέντες ἐπλεύσαμεν ἡμέρᾳ ὀγδόῃ καὶ εἰκάδι Γορπιαίου, κατὰ δὲ Ῥωμαίους Σεπτεμβρίῳ εἰκάδι τρίτῃ, καὶ τῇ εὐσπλαγχνίᾳ τοῦ Χριστοῦ εὐπλοήσαντες, δι' ἡμερῶν δέκα κατήχθημεν εἰς Ῥόδον τὴν νῆσον.

Ἦν δὲ τότε ἐν τῇ νήσῳ εἰς τὰ ἀπόστροφα αὐτῆς μονάζων τις ὀνόματι Προκόπιος, ὃς νῦν μετ' ἀγγέλων ἐστὶ συναρίθμιος· ἐκοιμήθη γὰρ ἀπὸ ἐτῶν πέντε, ζήσας βίον ἄμεμπτον ἔν τε νηστείαις καὶ ἀγρυπνίαις καὶ τῇ ἄκρᾳ ἀκτημοσύνῃ, ἔσχεν δὲ καὶ προφητικὸν χάρισμα καὶ τὴν κατὰ δαιμόνων ἀπέλασιν. Καταχθέντες δὲ ἡμεῖς ἐν τῇ Ῥόδῳ, ὡς εἴρηται, καὶ ἀκούσαντες περὶ τῆς πολιτείας τοῦ ἁγίου ἀνδρός, ἀναγκαῖον ἐνομίσαμεν μὴ παρόδῳ χρήσασθαι, ἀλλ' ἀπολαῦσαι τῆς ἀγγελικῆς αὐτοῦ συνουσίας, καὶ ἐρωτήσαντες ποῦ τὴν καταμονὴν εἶχεν, ἐπορεύθημεν πρὸς αὐτὸν παραπλεύσαντες ἐν ἀκατίῳ, καὶ φθάσαντες ἐκρούσαμεν τὴν θύραν. Εὐθέως δὲ ἐξελθὼν δι' ἑαυτοῦ ἤνοιξεν ἡμῖν, καίτοι ἔχων ἄλλον παρ' αὐτῷ μαθητήν.

35

Ὡς δὲ ἐθεάσατο τοὺς ὁσιωτάτους ἐπισκόπους, πεσὼν ἐπὶ πρόσωπον προσεκύνησεν αὐτούς, εἶτα ἀναστὰς κἀμὲ κατεφίλησεν καὶ τὸν θεοσεβῆ Εὐσέβιον τὸν διάκονον, ὃν μεθ' ἑαυτοῦ ἤγαγεν ὁ ὅσιος Ἰωάννης ὁ ἀρχιεπίσκοπος, καὶ

34 6 τάς τε βίβλους H : τε om. BV || 10 Γορπιαίου ... εἰκάδι H : om. BV || 13 ἦν δὲ sic HBV || 20 ἁγίου om. H || 21 ἀλλὰ H.
35 2 κἀμὲ om. H || 3 Εὐσέβιον H : -δει- BV || 4 ἤγαγεν H : ἦγεν BV.

donnant la première place aux bienheureux évêques, et disant : « C'est à vous, prêtres, que revient la première place, et à moi, l'humble Procope, qui n'ai pas été jugé digne de l'ordination, qu'appartient la dernière. » Alors nous reconnûmes que le très pieux Procope avait le don de clairvoyance ; car c'est sans nous avoir jamais vus, sans avoir jamais entendu parler de nous, qu'il reconnut, en esprit, que les bienheureux Jean et Porphyre étaient évêques. Et c'est pourquoi il leur avait donné la primauté dans la prière. Ensuite, après la prière, nous allâmes nous asseoir ; il nous tint force discours édifiants, puis nous demanda la cause de notre déplacement. Le bienheureux Porphyre lui conta toute cette affaire de Gaza. Il lui dit avec quelle fureur les Gazéens sont attachés à la cause des idoles, quels indignes traitements les chrétiens subissent de leur part ; il ajouta que pour ces causes ils allaient tous deux supplier les Empereurs de ruiner les temples des idoles.

36

Procope indique aux deux prélats la conduite qu'ils auront à tenir à Constantinople. Promesse qu'ils feront à l'Impératrice Eudoxie [5/6 oct. 400 ?].

A ces mots, saint Procope l'anachorète se mit à pleurer et dit : « Seigneur Jésus-Christ, ramène tes serviteurs, de leur erreur diabolique, à la lumière de ta foi. » Puis il dit aux très saints évêques : « Ne vous découragez pas, mes pères. Car Dieu, qui connaît l'ardeur de votre foi, saura mener à bien votre entreprise, et vous accordera ce que votre cœur désire. Mais écoutez donc les conseils que le Seigneur, à votre intention, a révélés à mon humilité[1]. En arrivant à Byzance, allez voir tout d'abord le très saint évêque Jean ; priez Dieu avec lui, et confiez-lui votre affaire. Il vous conseillera, lui aussi, selon ce que Dieu lui révélera. Il ne peut pas intervenir personnellement

les frais du retour. Et le bateau qui transporta d'Ascalon à Constantinople les reliques de saint Etienne, bateau qui, il est vrai, semble avoir été frété spécialement pour cet usage, fut « loué pour cinquante pièces d'or ».

1. Les conseils de l'anachorète Procope — personnage inconnu d'ailleurs — témoignent d'une parfaite connaissance de l'état de la

εἰσαγαγὼν ἡμᾶς εἰς τὸ εὐκτήριον ὑπεχώρησεν εἰς τὰ ὀπίσω, δοὺς τὸν ἔμπροσθεν τόπον τοῖς μακαριωτάτοις ἐπισκόποις εἰπών· Ὑμῖν πρέπει τοῖς ἱερεῦσιν τὸν ἔμπροσθεν τόπον ἔχειν, ἐμοὶ δὲ τῷ ταπεινῷ καὶ μηδὲ ἠξιωμένῳ χειροτονίας τὸν ὀπίσω. Τότε ἔγνωμεν ὅτι διορατικὸς ὑπῆρχεν ὁ ὁσιώτατος Προκόπιος· μηδέποτε γὰρ θεασάμενος ἡμᾶς μήτε ἀκούσας περὶ ἡμῶν, ἔγνω διὰ τοῦ πνεύματος ὅτι ἐπίσκοποι ἐτύγχανον οἱ περὶ τοὺς μακαριωτάτους Ἰωάννην καὶ Πορφύριον. Διὸ καὶ τὴν προτίμησιν τῆς εὐχῆς ἔδωκεν αὐτοῖς. Εἶτα μετὰ τὴν εὐχὴν ἐκαθίσαμεν, καὶ ὁμιλήσας ἡμῖν πολλὰ ψυχωφελῆ ἠρώτα τὴν αἰτίαν τοῦ σκυλμοῦ. Ὁ δὲ μακάριος Πορφύριος ἅπαντα αὐτῷ διηγήσατο τὰ κατὰ τοὺς Γαζαίους, πῶς ἐμμανῶς ἔχουσι περὶ τὰ εἴδωλα καὶ ὁπόσα δεινὰ οἱ Χριστιανοὶ πάσχουσιν παρ᾽ αὐτῶν καὶ ὅτι χάριν τούτου ἀπέρχονται δεηθῆναι τῶν βασιλέων καταστραφῆναι τὰ ἱερὰ τῶν εἰδώλων.

36

Ἀκούσας δὲ ὁ ἐν ἁγίοις Προκόπιος ὁ ἀναχωρητὴς καὶ δακρύσας εἶπεν· Κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, ἐπίστρεψον τοὺς δούλους σου ἀπὸ τῆς διαβολικῆς ἀπάτης ἐπὶ τὴν πεφωτισμένην σου πίστιν. Εἶτα λέγει πρὸς τοὺς ὁσιωτάτους ἐπισκόπους· Μὴ ἀθυμήσητε, πατέρες· ὁ γὰρ θεὸς ὁ γινώσκων τὸν ζῆλον τῆς πίστεως ὑμῶν ἔχει εὐοδῶσαι ὑμῖν καὶ δοῦναι πάντα τὰ καταθύμια ὑμῖν. Δεῦτε οὖν παραινέσω ὑμῖν ἃ ὁ κύριος ἀπεκάλυψεν τῇ ἐμῇ ταπεινώσει. Ἀνερχόμενοι ἐπὶ τὸ Βυζάντιον, πρῶτον συντύχετε τῷ ὁσιωτάτῳ ἐπισκόπῳ Ἰωάννῃ καὶ ἅμα αὐτῷ δεήσεις ποιήσασθε πρὸς τὸν θεὸν καὶ ἀνάθεσθε αὐτῷ τὸ πρᾶγμα, καὶ ἔχει ὑμῖν

35 10 μηδέποτε BV : μήποτε H || 12-13 μακαριωτάτου H || 14 εὐχῆς H (cf. in eadem linea μετὰ τὴν εὐχὴν) : προσευχῆς BV || 19 ἀπέρχονται H : ἀν- BV.

36 6 πίστεως ὑμῶν BV : π. ἡμῶν H || 7 καταθύμια ὑμῖν H : κ. ὑμῶν BV || 11 ἔχει ὑμῖν H : ἔχει ἡμῖν BV.

au Palais, parce que l'impératrice Eudoxie est fâchée contre lui. Il vous recommandera donc à Amantios, cubiculaire de l'Impératrice, homme pieux et qui honore l'habit des prêtres. Celui-ci vous introduira auprès de l'Impératrice, et, lorsque vous serez admis en sa présence, elle vous recevra avec bienveillance. Exposez-lui votre requête : puis, prenez congé et retirez-vous. Lors d'une seconde visite, après lui avoir rappelé l'affaire, dites-lui : « Nous espérons dans le Christ, « fils de Dieu, que si tu prends à cœur notre cause, il te donnera un enfant mâle ». En entendant ces paroles, elle se réjouira vivement, car elle est enceinte, et ce mois est le neuvième de sa grossesse. Et, avec la volonté de Dieu, elle fera tout pour faire triompher votre cause. »

37

Arrivée des deux prélats à Constantinople. Ils vont trouver saint Jean [Chrysostome] qui se charge de parler de leur affaire à l'eunuque Amantios [16 et 17 octobre 400 ?].

Quant à nous, entendant le discours du saint homme, nous ajoutâmes foi à ce qu'il disait. Recommandés par lui à Dieu, nous le quittâmes ; le même jour nous reprenions la mer et dix jours plus tard nous étions à Byzance. Tout d'abord, nous prîmes un logis ; le lendemain nous allâmes nous présenter au très saint archevêque Jean. Sachant qui nous étions, il nous reçut avec beaucoup d'honneurs et de prévenances. Il nous demanda pour quelle cause nous avions affronté la fatigue du voyage, et nous le lui contâmes. Il se souvint alors qu'un an auparavant, nous lui avions déjà fait, par lettre, la même demande. Il me

cour à cette époque. Alors que, en 398, Marc recourut au *praepositus sacri cubiculi*, l'eunuque Eutrope, favori d'Arcadius, en 401 Porphyre est adressé à Amantios, cubiculaire d'Eudoxie. Celle-ci a vu grandir son prestige depuis la chute d'Eutrope (399). Le 10 janvier 400, elle a été proclamée *Augusta*. Eudoxie eut parmi les fonctionnaires de la cour plus d'un homme de confiance et plus d'un favori. Mais Amantios, si puissant d'après notre hagiographe, est presque entièrement oublié de l'histoire officielle. Au ch. 37, 4 Amantios est dit *castrensis* de l'Impératrice. Le *castrensis*, ou aide-de-camp, est le second en grade des subordonnés du *praepositus sacri cubiculi* ou grand chambellan : il vient après le *primicerius*, devant

συμβουλεῦσαι καὶ αὐτὸς ὃ ἀποκαλύπτει αὐτῷ ὁ κύριος. Λαλῆσαι γὰρ οὐ δύναται ἐν τῷ παλατίῳ, ἐπειδὴ ἡ βασίλισσα Εὐδοξία λυπεῖται κατ' αὐτοῦ. Αὐτὸς οὖν παρατίθεται ὑμᾶς Ἀμαντίῳ τῷ κουβικουλαρίῳ τῆς δεσποίνης, ἀνθρώπῳ θεοσεβεῖ καὶ τιμῶντι τὸ πρόσχημα τῶν ἱερέων, καὶ αὐτὸς εἰσάγει ὑμᾶς πρὸς τὴν βασίλισσαν, καὶ ὅταν εἰσέλθητε πρὸς αὐτήν, εὐμενῶς ἔχει δέξασθαι ὑμᾶς. Ἀνάθεσθε οὖν αὐτῇ τὸ πᾶν πρᾶγμα καὶ συντάξασθε αὐτῇ καὶ ἐξέλθατε. Ἐν δὲ τῇ δευτέρᾳ εἰσόδῳ, μετὰ τὸ ὑμᾶς ὑπομνῆσαι αὐτὴν χάριν τοῦ πράγματος, εἴπατε αὐτῇ ὅτι Ἐλπίζομεν εἰς τὸν Χριστὸν τὸν υἱὸν τοῦ θεοῦ, ἐὰν σπουδάσῃς εἰς τὸ παρὸν πρᾶγμα, ἔχει δοῦναί σοι τέκνον ἄρρεν. Ἀκούσασα δὲ τοῦτο περιχαρὴς ἔχει γενέσθαι (ἔστιν γὰρ ἐγκύμων καὶ οὗτος μὴν ἐστιν ἔνατος τῆς κυήσεως αὐτῆς) καὶ ἔχει πάντα πρᾶξαι εἰς τὸ ποιῆσαι τὸ πρᾶγμα ὑμῶν, θεοῦ ἐπινεύοντος.

37

Ἡμεῖς δὲ ἀκούσαντες τὸν λόγον τοῦ ἁγίου ἀνδρὸς καὶ πιστεύσαντες οἷς ἐλάλησεν, λαβόντες παράθεσιν ἐξήλθομεν, καὶ ἀναχθέντες ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ ἐπλεύσαμεν, καὶ δι' ἄλλων ἡμερῶν δέκα ἐφθάσαμεν τὸ Βυζάντιον, καὶ λαβόντες ξενίαν τῇ ἑξῆς ἐπορεύθημεν πρὸς τὸν ὁσιώτατον ἐπίσκοπον Ἰωάννην. Γνοὺς δὲ τίνες ἐσμὲν ἐδέξατο ἡμᾶς μετὰ πολλῆς τιμῆς καὶ θεραπείας. Ἐπηρώτησεν δὲ ἡμᾶς δι' ἣν αἰτίαν σκυλμὸν ὑπεμείναμεν, καὶ διηγησάμεθα αὐτῷ, καὶ γνοὺς ἀνεμνήσθη ὅτι καὶ πρὸ χρόνου τοῦτο διὰ γραμμάτων ἐδεήθημεν, καὶ ἐπιγνούς με φιλοφρόνως ἠσπάσατο. Παρεκάλει δὲ ἡμᾶς μὴ ἀθυμῆσαι, ἀλλ' ἔχειν τὰς ἐλπίδας εἰς τὰ

36 17 εἰσαγάγει H || 18-19 οὖν αὐτῇ HV : αὐτῇ om. B || 19 τὸ πᾶν HV : πᾶν om. B || 19 συντάξασθε αὐτῇ BV : σ. αὐτὴν H || 20 μετὰ τοῦ V || 23 τέκνον ἄρρενα HBV υἱὸν ἄρρενα P; τὸν ἄρρενα? (cf. 43, 3, 11 ; 44, 1) || 25 οὗτος μήν HBV ; fort. οὗτος ὁ μ. edd. Bonn.

37 2 οἷς H : εἰς ἃ BV || 5 ἐπίσκοπον H : ἀρχιεπ- BV || 10-11 παρεκάλει H : παρακαλεῖ BV.

reconnut et m'embrassa affectueusement. Il nous exhorta à ne point perdre courage, mais à placer notre espoir dans la miséricorde de Dieu. Il nous dit aussi : « Pour moi, je ne puis parler à l'Empereur, car l'Impératrice l'a indisposé contre moi, parce que je lui ai fait, à elle, des reproches au sujet d'un bien qu'elle convoitait, et dont elle s'est emparée. Personnellement, en ceci, je ne me soucie guère de son courroux, et cela m'est bien égal : car c'est à eux-mêmes qu'ils se seront fait du tort et non pas à moi ; ou, si même ils causent quelque dommage à mon corps, ils n'en seront que plus utiles à mon âme. Mais laissons tout cela à la miséricorde de Dieu... Quant à votre affaire, s'il plaît à Dieu, je ferai venir demain l'eunuque Amantios, *castrensis* de l'Impératrice, très puissant auprès d'elle et un vrai serviteur de Dieu, je lui confierai la chose ; avec l'aide de Dieu, il s'y emploiera avec un grand zèle[1]. » Et nous, munis de telles promesses et de sa bénédiction, nous retournâmes à notre auberge.

38

Les deux prélats sont présentés à Amantios. Celui-ci instruira l'Impératrice du but de leur voyage et leur fera obtenir une audience dès le lendemain [18 octobre 400 ?].

Le lendemain, étant allés voir le saint, nous trouvâmes auprès de lui le cubiculaire Amantios. Il s'était effectivement occupé de notre affaire. Il avait mandé auprès de lui le cubiculaire, et l'avait instruit de ce qui nous concernait. Nous entrâmes. Amantios reconnut en nous ceux dont on lui avait parlé : il se leva, et salua les très saints évêques, en s'inclinant jusqu'à terre. Eux, de leur côté, apprenant qui il était, le prirent dans leurs bras, et lui donnèrent l'accolade. D'ailleurs, le très saint évêque Jean les invita à

le *comes sacrae vestis*. Amantios ayant été *castrensis* de l'Impératrice, on doit supposer qu'il y avait dès lors (sans doute depuis 400) une « maison de l'Augusta », ce qui entraînait un dédoublement du *sacrum cubiculum*.

1. Il nous semble entendre ici les propres paroles de saint Jean Chrysostome. Le ton du fougueux évêque peut paraître bien hardi. Mais il est bien dans la note de ces propos grondeurs ou violents que

ἐλέη τοῦ θεοῦ. Εἶπεν δὲ πρὸς ἡμᾶς· Ἐγὼ μὲν οὐκ ἰσχύω τῷ βασιλεῖ λαλῆσαι· παρώργισεν γὰρ αὐτὸν κατ᾽ ἐμοῦ ἡ βασίλισσα, διότι ἐνεκάλεσα αὐτῇ χάριν κτήματος οὗ ἐπιθυμήσασα ἀφήρπασεν. Καὶ ἐμοὶ μὲν εἰς τοῦτο οὐ μέλει ὅτι ὀργίζεται οὐδὲ φροντίζω, ἑαυτοὺς γὰρ ἔβλαψαν, οὐκ ἐμέ· κἂν γὰρ βλάψωσίν μου τὸ σῶμα, τὴν ψυχήν μου πολλῷ πλέον ὠφελοῦσιν· ὅμως δὲ τοῦτο καταλείψωμεν τῇ εὐσπλαγχνίᾳ τοῦ θεοῦ. Περὶ δὲ τοῦ ὑμετέρου πράγματος, εἰ δόξει τῷ κυρίῳ, αὔριον μεταπέμπομαι τὸν εὐνοῦχον Ἀμάντιον, καστρήσιον ὄντα τῆς βασιλίσσης, πολλὰ δυνάμενον παρ᾽ αὐτῇ καὶ ὄντως δοῦλον θεοῦ, καὶ ἀνατίθημι αὐτῷ τὸ πρᾶγμα, καὶ πάνυ ἔχει σπουδάσαι, τοῦ Χριστοῦ ἐπινεύοντος. Ἡμεῖς δὲ λαβόντες τοιαύτας συνταγὰς καὶ παράθεσιν, ἐπορεύθημεν εἰς τὴν ξενίαν ἡμῶν.

38

Τῇ δὲ ἑξῆς ἀπήλθομεν πρὸς τὸν ὅσιον καὶ εὑρίσκομεν παρ᾽ αὐτῷ τὸν κουβικουλάριον Ἀμάντιον· ἦν γὰρ φροντίσας τοῦ ἡμετέρου πράγματος, μεταπεμψάμενος αὐτὸν καὶ διδάξας τὰ καθ᾽ ἡμᾶς. Ὡς δὲ εἰσήλθομεν καὶ ἔγνω ὁ Ἀμάντιος ὅτι ἡμεῖς ἐσμεν περὶ ὧν αὐτῷ ἐλάλησεν, ἀναστὰς προσεκύνησεν τοὺς ὁσιωτάτους ἐπισκόπους, κλίνας τὸ πρόσωπον εἰς τὴν γῆν, κἀκεῖνοι δὲ γνόντες τίς ὑπῆρχεν περιεπτύξαντο αὐτὸν καὶ κατεφίλησαν. Ἐπέτρεψεν δὲ καὶ αὐτοῖς ὁ ἁγιώτατος ἀρχιεπίσκοπος Ἰωάννης

37 13 παρώργισεν B : -όρ- HV || 15 μέλει H : μέλλει B (ex μέλει) V || 16 οὐδὲ BV : -δὲν H || οὐκ ἐμέ HV : οὐκαμέ B || 17 ψυχήν μου H : μου om. BV || 19 ὑμετέρου HB : ἡμ- V || πράγματος H (cf. infra l. 23 ; 36, 26 ; 38, 3, etc.) : προστάγματος BV | 20 δόξει Vm : δόξῃ HBV ; fort. scribendum est δόξῃ (cf. εἰ cum conj. 60, 10-11 ; 73, 25-26) || 22 θεοῦ H : τοῦ θεοῦ BV || 23 Χριστοῦ HB : θεοῦ V.

38 4 τὰ καθ᾽ ἡμᾶς BV : τὸ κ. ἡμ. H ; fort. τὸ κ. ἡμ. πρᾶγμα (cf. infra l. 10-11) || 5 αὐτῷ BV : οὕτως H || ἐλάλησεν Haupt post Hervet (*fuerat locutus*) : ἐλαλήσαμεν HBV.

informer eux-mêmes, verbalement, de leur affaire, le cubiculaire Amantios. Et saint Porphyre lui raconta tout ce qui concernait les idolâtres, avec quelle audace ils célèbrent leur culte illicite, et comment ils oppriment les chrétiens. En nous entendant, Amantios pleurait. Rempli d'un zèle divin, il leur déclara : « Ne vous découragez pas, mes pères, le Seigneur Christ saura défendre sa religion. Priez donc vous-mêmes ; je parlerai à l'Augusta ; et j'espère dans le Dieu de l'univers qu'il fera merci suivant son usage. Je vous introduirai, d'ailleurs demain, auprès de Sa Majesté, et vous l'informerez verbalement de tout ce qu'il vous plaira. Mais vous la trouverez préalablement informée par mes soins. » Là-dessus, il prit congé de nous et se retira. Et, de notre côté, après une longue conversation spirituelle avec le très saint archevêque Jean, nous reçûmes sa bénédiction et nous nous retirâmes à notre tour.

39

Eudoxie reçoit les deux prélats ; elle s'excuse de ne pas être allée au devant d'eux et se recommande à leurs prières [19 octobre 400 ?]

Le lendemain, le cubiculaire Amantios nous manda, par deux huissiers, de venir au palais. Nous nous levâmes et nous nous hâtâmes de nous y rendre. Nous la trouvâmes qui nous attendait. Il prit avec lui les deux évêques et les introduisit auprès de l'augusta Eudoxie. L'Impératrice, dès qu'elle vit les évêques, les salua la première et leur dit : « Bénissez-moi, mes pères ! » Eux, à leur tour, se prosternèrent devant elle. Elle était assise sur un lit d'or[1], et leur dit : « Pardonnez-nous, prêtres du Christ, à cause de la nécessité que ma grossesse m'impose. J'aurais dû, en effet, aller jusqu'au portail à la rencontre de Votre Sainteté,

d'autres historiens, notamment Socrate (*Hist. Eccl.*, VI, 22), prêtent au grand orateur.

1. C'est l'âge classique du luxe « byzantin ». Non seulement dans le palais impérial, mais encore chez les riches particuliers, tous les meubles, notamment les lits, étaient plaqués d'or, d'argent ou d'ivoire, ou même en argent ou en or massif. Cf. Aimé Puech, *Saint Jean Chrysostome et les mœurs de son temps* (Paris, 1891), p. 54.

ἐκ στόματος διδάξαι τὸν κουβικουλάριον τὸ κατ᾽ αὐτοὺς πρᾶγμα. Ὁ δὲ ὁσιώτατος Πορφύριος πάντα αὐτῷ διηγήσατο τὰ κατὰ τοὺς εἰδωλολάτρας, πῶς παρρησίᾳ ποιοῦσι τὰ ἀθέμιτα καὶ πῶς καταπονοῦσι τοὺς Χριστιανούς. Ὁ δὲ ἀκούων ἐδάκρυεν, καὶ ἐμπιπλᾶται ζήλου θεϊκοῦ καὶ λέγει αὐτοῖς· Μὴ ἀθυμήσητε, πατέρες· ἔχει γὰρ ὁ δεσπότης Χριστὸς ὑπερασπίσαι τῆς θρησκείας αὐτοῦ. Εὔξασθε οὖν ὑμεῖς καὶ διαλέγομαι τῇ αὐγούστῃ, καὶ ἐλπίζω εἰς τὸν τῶν ὅλων θεὸν ὅτι συνήθως ποιεῖ τὸ ἔλεος αὐτοῦ. Εἰσφέρω δὲ καὶ ὑμᾶς τῇ ἑξῆς πρὸς αὐτὴν καὶ διδάσκετε αὐτὴν ἐκ στόματος ὅσα βούλεσθε, ἔχετε δὲ αὐτὴν προδιδαγμένην εὑρεῖν ὑπ᾽ ἐμοῦ. Εἰπὼν δὲ ταῦτα, συνταξάμενος ἡμῖν ἀπῆλθεν, καὶ ἡμεῖς δὲ διαλεχθέντες πολλὰ πνευματικὰ μετὰ τοῦ ὁσιωτάτου ἀρχιεπισκόπου Ἰωάννου καὶ λαβόντες παράθεσιν ἀνεχωρήσαμεν.

39

Τῇ δὲ ἑξῆς μεταπέμπεται ἡμᾶς ὁ κουβικουλάριος Ἀμάντιος διὰ δύο δεκανῶν ἀπελθεῖν εἰς τὸ παλάτιον, καὶ ἀναστάντες σπουδῇ ἐπορεύθημεν. Εὕραμεν δὲ αὐτὸν περιμένοντα ἡμᾶς, καὶ λαβὼν τοὺς δύο ἐπισκόπους εἰσήγαγεν πρὸς τὴν αὐγοῦσταν Εὐδοξίαν. Ὡς δὲ ἐθεάσατο αὐτούς, προησπάσατο εἰποῦσα· Εὐλογήσατε, πατέρες, κἀκεῖνοι δὲ προσεκύνησαν αὐτήν. Ἐκαθέζετο δὲ ἐπὶ χρυσῆς κλίνης, καὶ λέγει αὐτοῖς· Σύγγνωτέ μοι, ἱερεῖς τοῦ Χριστοῦ, διὰ τὴν ἐπικειμένην μοι ἀνάγκην τῆς γαστρός· ἐχρεώστουν γὰρ εἰς τὸ πρόθυρον ὑπαντῆσαι τῇ ὑμῶν

38 12 ποιῶσι H || 14 ἀκούων HV : ἀκούσας B || ἐδάκρυεν V : ἐδάκρυσεν HB || 15 ἀθυμήσητε BV : ἀθυμῆτε H || 17 αὐγούστα H || 19 διδάσκετε H : -ται BV || αὐτὴν edd. Bonn. : -τῇ H -τὴ BV || 20 βούλεσθε V[m] : -λεσθαι BV -λουσθε H || προδίδαγμένην sic HBV || 22 ἀπῆλθεν H : ἀνῆλ- BV.

39 1 ἡμᾶς om. H.

41

Eudoxie recommande à l'Empereur la requête des prélats. Il refuse de l'accueillir. Mesures qu'il consent à prendre pour extirper le paganisme à Gaza [19 octobre 400 ?].

Or, l'Impératrice, dès que l'Empereur vint la voir, lui exposa la requête des évêques, et lui demanda la destruction des temples des idoles à Gaza. L'Empereur, à ces paroles, se fâcha et dit : « Je sais bien que cette *ville est pleine d'idoles*. Mais elle est loyale à s'acquitter de ses impôts, et contribue beaucoup au trésor. Si soudainement nous terrorisons ces gens, ils s'enfuiront et nous perdrons des revenus considérables. Si tu veux, nous les « serrerons » peu à peu, en dépouillant les idolomanes de leurs dignités et des autres fonctions publiques ; nous ordonnerons que leurs temples soient fermés et désaffectés. Car, gênés par toutes ces restrictions, ils reconnaîtront la vérité. Mais point de ces coups trop soudains qui accablent les sujets ! » L'Impératrice fut très peinée de ces paroles, tant elle était ardente pour la Foi ; elle se borna à répondre à l'Empereur : « Le Seigneur viendra au secours des chrétiens ses serviteurs, que nous le voulions ou non ! » Cela, c'est le pieux Amantios, le cubiculaire, qui nous l'a rapporté...

42

Eudoxie déclare aux prélats qu'elle n'aura point de cesse qu'elle ne leur ait fait obtenir satisfaction. Porphyre lui annonce la naissance d'un fils qu'elle verra régner [20 octobre 400 ?].

Le lendemain, l'Augusta nous fit chercher. Elle salua la première les évêques, selon sa coutume, puis elle les invita à s'asseoir. Après bien des propos spirituels, elle nous dit : « J'ai parlé à l'Empereur, et il s'est un peu fâché. Mais ne vous découragez pas. Car, avec la volonté de Dieu, je n'aurai

41 4 Cf. Act. XVII, 16.

dit Mgr Batiffol (*Et. de liturgie et d'arch.*, Paris, 1919, p. 175). Sainte Mélanie, étant venue solliciter Séréna, sœur d'Honorius (404), avait apporté une foule d'objets précieux, notamment des *vestes pretiosas et sericas*, pour les offrir *familiaribus ministris eunuchis vel cubiculariis* ; cf. Card. Rampolla, *Santa Melania Giuniore*, p. 9.

41

Ἡ δὲ βασίλισσα, εἰσελθόντος τοῦ βασιλέως πρὸς αὐτήν, ἐδίδαξεν αὐτὸν τὸ κατὰ τοὺς ἐπισκόπους πρᾶγμα, ᾔτει δὲ αὐτὸν καταστραφῆναι τὰ ἱερὰ τῶν εἰδώλων Γάζης. Ὁ δὲ βασιλεὺς ἀκούσας ἐδυσχέρανεν εἰπών· Οἶδα ὅτι ἡ πόλις ἐκείνη κατείδωλός ἐστιν, ἀλλ' εὐγνωμονεῖ περὶ τὴν εἰσφορὰν τῶν δημοσίων πολλὰ συντελοῦσα. Ἐὰν οὖν αἰφνιδιάσωμεν αὐτοὺς τῷ φόβῳ, φυγῇ χρήσονται καὶ ἀπόλλομεν τοσοῦτον κανόνα. Ἀλλ' εἰ δοκεῖ, κατὰ μέρος θλίβομεν αὐτούς, περιαιροῦντες τὰς ἀξίας τῶν εἰδωλομανῶν καὶ τὰ ἄλλα πολιτικὰ ὀφφίκια, καὶ κελεύομεν τὰ ἱερὰ αὐτῶν κλεισθῆναι καὶ μηκέτι χρηματίζειν. Ἐπὰν γὰρ θλιβῶσιν εἰς πάντα στενούμενοι, ἐπιγινώσκουσιν τὴν ἀλήθειαν· τὸ γὰρ ὑπερβολὴν ἔχον αἰφνίδιον βαρὺ τοῖς ὑπηκόοις. Ἡ δὲ βασίλισσα ἀκούσασα ἐλυπήθη σφόδρα (ἦν γὰρ θερμὴ περὶ τὴν πίστιν), οὐκ ἀπεκρίθη δὲ τῷ βασιλεῖ ῥῆμα ἢ τοῦτο· Ὁ κύριος ἔχει βοηθῆσαι τοῖς δούλοις αὐτοῦ τοῖς Χριστιανοῖς, κἂν θέλωμεν ἡμεῖς κἂν μὴ θέλωμεν. Ταῦτα διηγήσατο ἡμῖν ὁ θεοσεβὴς Ἀμάντιος ὁ κουβικουλάριος.

42

Τῇ δὲ ἑξῆς μετεπέμψατο ἡμᾶς ἡ αὐγοῦστα, καὶ κατὰ τὸ ἔθος προασπασαμένη τοὺς ὁσίους ἐπισκόπους, ἐπέτρεψεν καθίσαι. Μετὰ δὲ τὸ λαλῆσαι πολλοὺς λόγους πνευματικοὺς λέγει αὐτοῖς· Ἐλάλησα τῷ βασιλεῖ καὶ μικρὸν ἐδυσχέρανεν. Ἀλλὰ μὴ ἀθυμήσητε· θεοῦ γὰρ θέλοντος,

41 2 τὸ κατὰ ... πρᾶγμα H : τὰ κατὰ ... πράγματα BV || 3 αὐτόν H : αὐτῷ BV || τὰ ἱερὰ τῶν εἰδώλων H : τῶν εἰδώλων om. BV || 4 ἐδυσχέρανεν H : -ραινεν BVPS || 9 προαιροῦντες H.
42 2 προασπισαμένη H || 5 ἀθυμήσητε H : -μεῖται B -μῆται V.

de cesse que vous ne soyez comblés, et que vous ne partiez d'ici ayant atteint votre but, qui est selon Dieu. » Les évêques, à ces paroles, se prosternèrent, et notre saint Porphyre, saisi de componction, se souvenant de la parole du trois fois bienheureux Procope, l'anachorète, dit à l'Impératrice : « Peine pour le Christ, ô Impératrice, et le Christ, pour ta peine, te donnera un fils que tu verras, de tes yeux, vivre et régner, et dont tu jouiras pendant de longues années[1]. » L'Impératrice, à ces mots, fut remplie de joie : son visage devint rouge de plaisir, et une beauté nouvelle s'ajouta à la naturelle beauté de sa face, car l'extérieur révèle les émotions secrètes.

43

Eudoxie assure aux prélats que si elle a un fils, elle ne se bornera pas à leur faire obtenir satisfaction, mais qu'elle fera encore bâtir une église au milieu de Gaza [20 octobre 400 ?].

Elle dit donc aux très saints évêques : « Priez, mes pères, afin que, suivant votre prédiction, avec la volonté de Dieu, je mette au monde un enfant mâle ; et s'il en est ainsi, je vous promets de faire tout ce que vous demanderez. Je ferai même, avec l'approbation du Christ, autre chose, que vous ne me demandez pas. Je bâtirai une sainte église à Gaza, au beau milieu de la cité. Allez donc en paix, et restez tranquilles, en priant constamment pour moi, afin que mon travail d'enfant soit bénin : car voici le neuvième mois, et même il touche à son terme. » Les évêques, ayant pris congé d'elle et l'ayant recommandée à Dieu, sortirent du palais. Dans leur prière ils avaient demandé qu'elle mît au monde un enfant mâle ; car nous avions foi dans la parole du saint Procope l'anachorète. Et, tous les jours, nous allions trouver le très saint archevêque Jean, et nous jouissions de ses saints

1. Des prophéties analogues étaient courantes aux v[e] et vi[e] siècles. La femme de Justinien, l'impératrice Théodora, dont l'orthodoxie était à bon droit suspecte, voulut se faire prédire un événement heureux de la même espèce par saint Sabas. Mais l'anachorète palestinien refusa, ne voulant pas donner l'empire à un souverain monophysite. Cf. Cotelier, *Ecclesiae graecae monumenta*, t. III, p. 342 sqq.

οὐκ ἔχω παύσασθαι ἕως ὅτε πληρωθῆτε καὶ ἐξέλθητε ἀνύσαντες τὸν κατὰ θεὸν ὑμῶν σκοπόν. Οἱ δὲ ἐπίσκοποι ἀκούσαντες προσεκύνησαν. Κατανυγεὶς δὲ ὁ ἐν ἁγίοις Πορφύριος ὁ ἡμέτερος, ἀναμνησθεὶς τοῦ λόγου τοῦ τρισμακαρίου Προκοπίου τοῦ ἀναχωρητοῦ, εἶπεν τῇ βασιλίσσῃ· Κοπώθητι, δέσποινα, διὰ τὸν Χριστόν, καὶ αὐτὸς ἔχει χαρίσασθαί σοι ἀντὶ τοῦ κόπου σου υἱὸν ὅστις ζήσει καὶ βασιλεύσει σοῦ ὁρώσης καὶ ἀπολαυούσης ἐπὶ ἔτη πολλά. Ἀκούσασα δὲ ἡ βασίλισσα τοῦ λόγου, ἐπλήσθη χαρᾶς καὶ ἐγένετο τὸ πρόσωπον αὐτῆς ἐρυθρὸν καὶ προσετέθη τῇ ὄψει κάλλος ὑπὲρ ὃ εἶχεν· τὰ γὰρ τῶν ἀδήλων φανεροῖ τὰ φαινόμενα.

43

Λέγει οὖν τοῖς ὁσιωτάτοις ἐπισκόποις· Εὔξασθε, πατέρες, ἵνα κατὰ τὸ ῥῆμα ὑμῶν, θεοῦ θέλοντος, γεννήσω τὸν ἄρρενα, καὶ ἐὰν τοῦτο γένηται, ἐπαγγέλλομαι ὑμῖν πάντα ὅσα αἰτεῖτε ποιεῖν. Καὶ ἄλλο δὲ ὃ οὐκ αἰτήσασθε μέλλω ποιεῖν, Χριστοῦ ἐπινεύοντος· ἁγίαν γὰρ ἐκκλησίαν κτίζω ἐν Γάζῃ εἰς τὸ μεσώτατον τῆς πόλεως. Ἀπέλθατε οὖν μετ' εἰρήνης καὶ ἡσυχάσατε εὐχόμενοι συνεχῶς ὑπὲρ ἐμοῦ ἵνα μετὰ φιλανθρωπίας τέκω· οὗτος γάρ ἐστιν ὁ μὴν ὁ ἔνατος καὶ ἐγγύς ἐστι τοῦ πληρῶσαι. Συνταξάμενοι οὖν οἱ ἐπίσκοποι καὶ παραθέμενοι αὐτὴν τῷ θεῷ ἐξῆλθον τοῦ παλατίου. Ἦν δὲ εὐχὴ ἵνα τέκῃ τὸν ἄρρενα· ἐπιστεύομεν γὰρ τῷ λόγῳ τοῦ ὁσίου Προκοπίου τοῦ ἀναχωρητοῦ. Καὶ καθ' ἡμέραν ἐπορευόμεθα πρὸς τὸν ἁγιώτατον Ἰωάννην τὸν ἀρχιεπίσκοπον καὶ ἀπελαύομεν τῶν ἁγίων αὐτοῦ λόγων τῶν γλυκυτέρων ὑπὲρ μέλι καὶ κηρίον. Ἤρχετο

42 6 ἐξέλθεται B || 7 σκοπόν BV : κοπόν H || 11 δέσποινα H : om. BV || 12 χαρίσασθαι HB : -σεσθαι V || 15 ἐγένετον B.

43 8-9 οὗτος ... ἔνατος om. V || 9 ὁ ἔνατος H : ὁ om. B || 11 τὸν ἄρρενα H (cf supra l. 3 et 44, 1) : τὸν om. BV || 15 λογίων V.

discours *plus doux que miel et que gâteau d'abeille.* Et constamment, le cubiculaire Amantios, d'éternelle mémoire, venait vers nous, tantôt nous apportant des messages de l'Impératrice, tantôt pour converser avec nous...

44

L'Impératrice accouche d'un fils qui reçoit le nom de Théodose. Elle envoie Amantios demander aux prélats de prier pour l'enfant et pour la mère [401].

Quelques jours plus tard, l'Impératrice mit au monde un enfant mâle, auquel on donna le nom de Théodose, d'après son aïeul Théodose l'Espagnol qui devint, à l'Empire, le collègue de Gratien. Mais le nouveau Théodose, lui, était né dans la pourpre : aussi fut-il proclamé empereur dès l'accouchement de sa mère[1]. Il y eut grande liesse dans la cité ; on envoya dans toutes les villes des messagers de la bonne nouvelle, avec des présents et des grâces. Quant à l'Impératrice, dès sa délivrance, dès qu'elle se fut relevée de la chaise d'enfantement, elle nous envoya Amantios, nous faisant dire, par son intermédiaire : « Je remercie le Christ de ce que, par vos saintes prières, Dieu m'a fait présent de ce fils ! Priez donc, mes pères, et pour la vie de cet enfant, et pour moi chétive, afin que j'accomplisse ce que je vous ai ai promis, si le Christ y consent derechef, grâce à vos saintes prières. »

45

Eudoxie et son fils reçoivent la bénédiction des prélats. Porphyre raconte le songe qui vient de lui révéler que les projets conçus par l'Impératrice s'accompliront [401].

Lorsque les sept jours des couches furent accomplis, elle nous manda et vint à notre rencontre à la porte de sa chambre, cette fois portant l'enfant dans la pourpre. Et elle courbait la tête, disant : « Bénissez-moi, mes pères, bénissez aussi cet enfant que le Seigneur m'a accordé par vos saintes

43 16 Ps. XVIII (XIX), 11.

1. Ces derniers mots (depuis : « aussi fut-il ») manquent dans le manuscrit de Jérusalem et l'on pourrait être tenté d'y voir une interpolation, d'autant plus que cette phrase paraissait contenir une inexactitude. Que Théodose II soit né le 10 avril 401, comme le disent

δὲ συνεχῶς πρὸς ἡμᾶς καὶ ὁ ἀείμνηστος Ἀμάντιος ὁ κουβικουλάριος, ποτὲ μὲν φέρων ἀποκρίσεις τῆς βασιλίσσης, ποτὲ δὲ καὶ χάριν συντυχίας.

44

Μετ' ὀλίγας δὲ ἡμέρας γεννᾷ ἡ βασίλισσα τὸν ἄρρενα, καὶ καλοῦσι τὸ ὄνομα αὐτοῦ Θεοδόσιον εἰς τὸ ὄνομα τοῦ αὐτοῦ πάππου Θεοδοσίου τοῦ Σπάνου, τοῦ συμβασιλεύσαντος Γρατιανῷ· ὁ δὲ γεννηθεὶς νέος Θεοδόσιος ἐν τῇ πορφύρᾳ ἐτέχθη, ὅθεν καὶ ἀπὸ λοχείας βασιλεὺς ἀνηγορεύθη. Ἐγένετο δὲ πολλὴ χαρμοσύνη ἐν τῇ πόλει, καὶ ἐπέμφθησαν εὐαγγελιζόμενοί τινες εἰς τὰς πόλεις καὶ δωρεαὶ καὶ χαρίσματα. Ἡ δὲ δέσποινα, ᾗ μόνον ἔτεκεν καὶ ἀνέστη ἐκ τοῦ λοχηφόρου δίφρου, ἀπέστειλεν πρὸς ἡμᾶς Ἀμάντιον, λέγουσα ἡμῖν δι' αὐτοῦ· Εὐχαριστῶ τῷ Χριστῷ ὅτι διὰ τῶν ὑμῶν ὁσίων εὐχῶν ἐχαρίσατό μοι ὁ θεὸς τὸν υἱόν. Εὔξασθε οὖν, πατέρες, τῇ ζωῇ αὐτοῦ κἀμοὶ δὲ τῇ ταπεινῇ ἵνα ἐκεῖνα πληρώσω ἃ ἐπηγγειλάμην ὑμῖν, πάλιν αὐτοῦ τοῦ Χριστοῦ θέλοντος, διὰ τῶν ἁγίων ὑμῶν εὐχῶν.

45

Τῶν δὲ ἑπτὰ ἡμερῶν τῆς λοχείας πληρωθεισῶν, μεταπέμπεται ἡμᾶς, καὶ ἀπαντᾷ ἡμῖν εἰς τὴν θύραν τοῦ κουβουκλίου, βαστάζουσα καὶ τὸ βρέφος ἐν τῇ πορφύρᾳ. Ἔκλινεν δὲ τὴν κεφαλὴν εἰποῦσα· Εὐλογήσατε, πατέρες, ἐμὲ καὶ τὸ παιδίον ὃ ἐχαρίσατό μοι ὁ κύριος διὰ τῶν ὑμῶν

43 16 συνεχῶς om. V || καὶ ὁ ἀείμνηστος om. BV.
44 2 αὐτοῦ om. V || 3 πάμπου H || 5-6 ὅθεν καὶ ἀπὸ λοχείας βασιλεὺς ἀνηγορεύθη om. H || 7 τινες εὐαγγελιζόμενοι transp. V || 8 ᾗ μόνον Eberhard post Hervet (*cum primum*): ἡ μόνον HBV || 11 ὁσίων ὑμῶν transp. B.
45 2 θύρα H || 4 εὐλογήσατε H : ἐγγίσατε BV || 5 κύριος HV : θεός B.

prières. » Et elle leur tendait l'enfant, afin qu'ils le marquassent, lui aussi, du sceau sacré. Et les saints évêques les scellèrent tous deux, elle et l'enfant, du sceau du Christ ; ils firent ensuite une prière. Puis l'on s'assit. Lorsqu'ils eurent prononcé bien des paroles pleines de componction, l'Impératrice leur dit : « Savez-vous, mes pères, ce que j'ai délibéré au sujet de cette affaire ? » Et mon seigneur Porphyre lui répondit : « Tout ce que tu as résolu, tu l'as résolu selon Dieu. En effet, pendant cette nuit, mon humilité eut une révélation : il me sembla que nous étions à Gaza, debout dans le temple des idoles qui est là-bas et qu'on nomme *Marneion*, et que Ta Piété me donnait l'Evangile, en me disant : « Prends et lis ». Et moi, déroulant le volume, je trouvai le passage où le Seigneur Christ dit à Pierre : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Et toi, notre maîtresse, tu m'as répondu : *La paix avec toi, sois fort et vaillant.* Là-dessus je me suis réveillé. Et cela me persuade que le fils de Dieu secondera ton propos. Dis-nous, ô maîtresse, ce que tu as décidé. »

46

L'Impératrice invite les prélats à rédiger une requête qu'ils remettront, le jour du baptême, à celui qui portera l'enfant [401 ou 402 ?].

L'Impératrice me répondit : « S'il plaît à Dieu, dans quelques jours, l'enfant recevra le saint baptême. Allez donc, rédigez une supplique, mettez-y tout ce que vous demandez, et lorsque l'enfant reviendra du précieux baptême, remettez la supplique à celui qui le portera — je l'instruirai

45 20-21 Matth., XVI, 18 || 22 Jug. VI, 23 etc. || 22-23 Jos. I, 6 etc.

les historiens, ou en novembre 401, ce qui paraît être le système chronologique de notre Vie, les mots en question ne semblaient pas pouvoir se concilier avec le délai plus ou moins long qui s'écoula entre sa naissance et sa proclamation comme Auguste (10 janvier 402). Mais nous avons prouvé (*Byzantion*, t. IV [1928-29], p. 337 ss.) que le langage de l'hagiographe est correct. Il ne dit pas, en effet, que Théodose fut proclamé Auguste dès sa naissance, mais seulement βασιλεύς : or, ce titre était donné aux membres de la famille impériale, qualifiés d'ἐπιφανέστατοι *nobilissimi*, et tel fut le cas de Théodose II.

ἁγίων εὐχῶν. Ἐπεδίδου δὲ καὶ τὸ βρέφος ἵνα αὐτὸ σφραγίσωσιν. Οἱ δὲ ὅσιοι ἐπίσκοποι καὶ αὐτὴν καὶ τὸ παιδίον ἐσφράγισαν τῇ τοῦ Χριστοῦ σφραγῖδι καὶ ποιήσαντες εὐχὴν ἐκάθισαν. Μετὰ δὲ τὸ λαλῆσαι αὐτοὺς πολλοὺς λόγους πεπληρωμένους κατανύξεως, λέγει πρὸς αὐτοὺς ἡ δέσποινα· Οἴδατε, πατέρες, τί ἐβουλευσάμην ποιῆσαι περὶ τοῦ ὑμετέρου πράγματος; Ὁ δὲ ἐμὸς κύριος Πορφύριος ἀποκριθεὶς εἶπεν· Ὅσα ἐβουλεύσω, κατὰ θεὸν ἐβουλεύσω· καὶ γὰρ ἐν ταύτῃ τῇ νυκτὶ ἀπεκαλύφθη τῇ ἐμῇ εὐτελείᾳ δι' δράματος· ἔδοξα γὰρ ἡμᾶς εἶναι ἐν Γάζῃ, ἑστάναι δὲ ἐν τῷ ἐκεῖσε εἰδωλείῳ τῷ καλουμένῳ Μαρνείῳ, καὶ τὴν σὴν εὐσέβειαν ἐπιδιδόναι μοι εὐαγγέλιον, καὶ λέγειν μοι· Λάβε ἀνάγνωθι. Ἐγὼ δὲ ἀναπτύξας εὗρον τὴν περικοπὴν ἐν ᾗ λέγει ὁ δεσπότης Χριστὸς τῷ Πέτρῳ· « Σὺ εἶ Πέτρος, καὶ ἐπὶ ταύτῃ τῇ πέτρᾳ οἰκοδομήσω μου τὴν ἐκκλησίαν, καὶ πύλαι ᾅδου οὐ κατισχύσουσιν αὐτῆς ». Σὺ ⟨δέ⟩, δέσποινα, ἀποκριθεῖσα εἶπες· Εἰρήνη σοι, ἴσχυε καὶ ἀνδρίζου. Καὶ ἐπὶ τούτοις διυπνίσθην, καὶ ἐκ τούτου πέπεισμαι ὅτι ἔχει ὁ υἱὸς τοῦ θεοῦ συνεργῆσαι τῇ σῇ προαιρέσει. Εἰπὲ δὲ ἡμῖν, δέσποινα, τί ἐβουλεύσω.

46

Ἡ δὲ βασίλισσα ἀποκριθεῖσα εἶπεν· Ἐὰν παραστῇ τῷ Χριστῷ, μετ' ὀλίγας ἡμέρας ἀξιοῦται τὸ παιδίον τοῦ ἁγίου βαπτίσματος. Ἀπελθόντες οὖν ποιήσατε ἱκεσίαν καὶ αἰτήσασθε τάξαντες ἐν αὐτῇ ὅσα δ' ἂν βούλησθε, καὶ ὅταν ἐξέλθῃ τὸ βρέφος ἐκ τοῦ τιμίου βαπτίσματος, ἐπίδοτε τὴν

45 8 Χριστοῦ H : σταυροῦ BV || 9 μετὰ δὲ BV : δὲ om. H || 12 ἐμοῦ B || 15 ἔδοξα γὰρ ἡμᾶς H : om. BV || ἐν τῷ BV : αὐτῷ H || 16 τὴν σὴν BV : σὴν om. H || 17 ἐπιδιδόμοι B || λέγει B || 21 σὺ ⟨δέ⟩ Eberhard : σὺ HBV || 22 εἶπες H : -πας BV || 24 συνεργήσει V.

46 1 ἡ δὲ H : δὲ om. BV || 4 ὅσα δ' ἂν H : ὅσα ἂν BV || βούλησθε V[m] : βούλεσθαι HBV.

préalablement de ce qu'il devra faire — et j'espère dans le fils de Dieu qu'il arrangera tout cela selon la volonté de sa miséricorde. » Nous, ayant reçu de telles assurances, nous prononçâmes sur elle et sur l'enfant d'abondantes bénédictions, puis nous sortîmes et nous allâmes rédiger la supplique. Nous mîmes bien des choses sur ce papier, non seulement la destruction des idoles, mais encore l'octroi de privilèges pour la sainte église et pour les chrétiens, ainsi que des revenus; car la sainte église était bien pauvre.

47

Baptême du jeune Théodose. Richesse de la décoration de la ville, splendeur du cortège. Les prélats se tiennent, leur requête en main, à l'entrée de l'église [6 janvier 402 ?].

Les journées passèrent, et le jour vint où l'on devait baptiser le jeune empereur Théodose. Toute la ville était garnie et décorée de soieries, d'orfèvrerie, et de toute sorte d'ornements, au point que personne ne saurait décrire la splendeur de la cité ; mais on pouvait voir, semblable aux flots agités, la foule des habitants, dont les vêtements de toutes formes et de toutes couleurs, chatoyaient. Dire la splendeur de ce décor n'est point de ma capacité; c'est l'affaire de ceux qui se sont exercés dans l'art des discours[1]. Quant à moi, j'en reviens à mon récit véridique. Lorsque le jeune Théodose eut été baptisé, et qu'il revint de l'église au Palais, on put de nouveau contempler la foule magnifique des personnages qui s'avançaient en tête du cortège, et leurs vêtements qui jetaient des éclairs. Tous, en effet, étaient habillés de blanc, au point que cette foule avait l'air couverte de neige. En avant marchaient les patrices, les illustres et tous les dignitaires, avec les régiments de l'armée, tout ce

1. Comme, par exemple, saint Jean Chrysostome qui, dans un passage auquel Marc fait peut-être allusion, décrit pompeusement un cortège impérial : « Figurez-vous cette escorte de soldats resplendissants d'or, de chars traînés par des mules blanches également ornées d'or, ces chars eux-mêmes décorés de pierres précieuses, recouverts de tapis blancs comme la neige plaqués de lamelles de métaux mobiles et vibrantes. Les vêtements de soie sont brodés de dragons ; les boucliers ornés d'ombilics d'or, les harnais semés de pierres précieuses, les freins des chevaux en or... » Chrysost., *In Ep. ad Rom.*, 14, d'après Aimé Puech, *l. l.* (cf. *supra* p. 33, n. 1).

ἱκεσίαν τῷ βαστάζοντι αὐτό, ἐγὼ δὲ προδιδάσκω αὐτὸν τί ποιῆσαι, καὶ ἐλπίζω εἰς τὸν υἱὸν τοῦ θεοῦ ὅτι ὅλον τὸ πρᾶγμα ἔχει οἰκονομῆσαι κατὰ τὸ θέλημα τῆς αὐτοῦ εὐσπλαγχνίας. Ἡμεῖς δὲ λαβόντες τοιαύτας συνταγάς, πολλὰ εὐλογήσαντες αὐτήν τε καὶ τὸ βρέφος, ἐξήλθαμεν καὶ ἀπελθόντες ἐποιήσαμεν τὴν ἱκεσίαν, πολλὰ τάξαντες ἐν τῷ χάρτῃ, οὐ μόνον καταστραφῆναι τὰ ἱερὰ τῶν εἰδώλων, ἀλλὰ καὶ προνόμια τῇ ἁγίᾳ ἐκκλησίᾳ καὶ τοῖς Χριστιανοῖς καὶ πρόσοδον παρασχεθῆναι· ἦν γὰρ πενιχρὰ ἡ ἁγία ἐκκλησία.

47

Τῶν δὲ ἡμερῶν διαδραμουσῶν, ἐπέφθασεν ἡ ἡμέρα ἐν ᾗ ἔμελλεν φωτίζεσθαι ὁ νέος βασιλεὺς Θεοδόσιος. Ἐστεφανώθη δὲ πᾶσα ἡ πόλις καὶ ἐκοσμήθη ἔκ τε ὁλοσηρικῶν καὶ χρυσωμάτων καὶ ἄλλου παντοίου κόσμου, ὡς μὴ δύνασθαί τινα ἐξειπεῖν τὸν κόσμον τῆς πόλεως· ἀλλὰ καὶ τὰ πλήθη τῶν οἰκητόρων τὰ κυματώδη ἦν θεάσασθαι παντοίαις εἰδέαις ἱματίων ἐναλλάττοντα. Τῆς δὲ ἐμῆς δυνάμεως οὐκ ἔστιν φράσαι τὴν λαμπρότητα τοῦ κόσμου ἐκείνου, ἀλλ' ἐκείνων τῶν τὸν λόγον ἠσκημένων, ἐγὼ δὲ ἐπὶ τὴν παροῦσαν ἀληθῆ συγγραφὴν μετελεύσομαι. Βαπτισθέντος τοῦ νέου Θεοδοσίου καὶ ἐξελθόντος ἐκ τῆς ἐκκλησίας ἐπὶ τὸ παλάτιον, ἦν πάλιν θεάσασθαι τὴν ἀρετὴν τοῦ πλήθους τῶν προηγουμένων καὶ τὴν ἐξαστράπτουσαν αὐτῶν ἐσθῆτα· πάντες γὰρ ἐλευκοφόρουν, ὡς νομίζεσθαι τὸ πλῆθος ὑπὸ χιόνος πεπληρῶσθαι. Προηγοῦντο δὲ πατρίκιοι, ἰλλούστριοι καὶ πᾶσα ἀξία μετὰ τῶν στρατιωτικῶν ταγμάτων, πάντες κηροὺς βαστάζοντες, ὡς

46 6 προδιδάσκω H : διδάσκω BV || 10 ἐξήλθ[ο]μεν V[c] || 12 καταστραφῆναι τὰ ἱερὰ τῶν εἰδώλων H : τὴν καταστροφὴν τῶν εἰδώλων BV.
47 3 ἡ πόλις om. H || 7 εἰδέαις HBV : ἰδέαις edd. Bonn. || 14 αὐτῶν BV : αὐτοῦ H || 15-16 προηγοῦντο H : προσηγ- BV.

monde ayant en main des cierges, au point que l'on eût dit des étoiles brillant sur cette terre[1]. Près de l'enfant, que l'on portait, marchait l'empereur Arcadius lui-même, ayant le visage joyeux et plus brillant encore que la pourpre dont il était revêtu. Et c'était l'un des grands qui tenait l'enfant, vêtu lui aussi d'une robe éclatante de blancheur. Nous fûmes émerveillés en voyant toute cette gloire. Et saint Porphyre nous dit : « Si les choses terrestres, qui passent si vite, ont une telle gloire, qu'en sera-t-il des choses célestes, préparées pour ceux qui en sont dignes, *qu'aucun œil n'a vues, qu'aucune oreille n'a perçues, et qui ne sont jamais montées au cœur d'un homme ?* »

48

Le dignitaire, portant le jeune prince, reçoit la requête des prélats et ordonne, au nom de l'enfant, qu'elle soit accordée [6 janvier 402 ?].

Et nous nous arrêtâmes au portail de la sainte église avec le papier portant la supplique. Et comme l'enfant sortait du baptistère, nous nous écriâmes : « Nous supplions Ta Piété », tout en tendant notre papier. Or, celui qui portait l'enfant, et qui était dans le secret de notre affaire (il avait été instruit d'avance par l'Impératrice) ordonna qu'on reçût la supplique et qu'on la lui remît; il la prit, il s'arrêta. Il ordonna ensuite qu'on fît silence. Il déplia notre requête, en lut une partie, la roula, mit la main sous la tête de l'enfant et inclinant celle-ci en présence de tous[2], il s'écria : « Leur Majesté a ordonné qu'il soit fait ce qui est dit dans la supplique. » Et tous les témoins de ce spectacle furent remplis d'admiration et se prosternèrent devant l'Empereur, le félicitant d'avoir eu cet honneur de voir, lui vivant, régner son fils. Ce qu'entendant, l'Empereur était plein d'orgueil. Or, on s'était empressé de rapporter à l'impératrice Eudoxie ce qui s'était fait grâce à son fils. Elle se réjouit, et, s'agenouillant, rendit grâces à Dieu.

47 26-27 I Cor., II, 9.

1. Les patrices, les « illustres » (ou ministres d'Etat) et les autres dignitaires sont énumérés dans l'ordre hiérarchique. Les consuls auraient dû marcher en tête. Mais l'an 402, le seul consul proclamé à Constantinople fut Arcadius lui-même.

2. On fit jouer plus d'une fois, au v[e] siècle, des rôles importants

νομίζεσθαι ἐν τῇ γῇ ἄστρα φαίνεσθαι. Ἦν δὲ πλησίον τοῦ βασταζομένου βρέφους καὶ αὐτὸς ὁ βασιλεὺς Ἀρκάδιος, ἔχων τὸ πρόσωπον ἱλαρὸν καὶ ἔκλαμπρον πλέον ἧς ἐφόρει πορφύρας, εἷς δὲ τῶν μεγιστάνων ἐβάσταζεν τὸ βρέφος ἐν λαμπρᾷ ἐσθῆτι. Ἡμεῖς δὲ ἐθαυμάσαμεν ὁρῶντες τὴν τοσαύτην δόξαν. Λέγει δὲ ἡμῖν ὁ ἐν ἁγίοις Πορφύριος· Εἰ τὰ γήϊνα καὶ μετ' ὀλίγον ἀφανιζόμενα τοιαύτην ἔχει δόξαν, πόσῳ τὰ ἐπουράνια τὰ ἡτοιμασμένα τοῖς ἀξίοις, ἃ οὔτε ὀφθαλμὸς εἶδεν οὔτε οὖς ἤκουσεν οὔτε ἐπὶ καρδίαν ἀνθρώπου ἀνέβη;

48

Ἔστημεν δὲ ἡμεῖς εἰς τὸ πρόθυρον τῆς ἁγίας ἐκκλησίας ἔχοντες καὶ τὸν χάρτην τῆς ἱκεσίας, καὶ ὡς ἐξῆλθεν ἐκ τοῦ βαπτίσματος, ἀνεβοήσαμεν εἰπόντες· Δεόμεθα τῆς σῆς εὐσεβείας, προτείνοντες καὶ τὸν χάρτην. Θεασάμενος δὲ ὁ τὸ παιδίον βαστάζων καὶ γινώσκων τὸ καθ' ἡμᾶς πρᾶγμα (προεδιδάχθη γὰρ ὑπὸ τῆς δεσποίνης), ἐκέλευσεν τὸν χάρτην δεχθῆναι καὶ ἐπιδοθῆναι αὐτῷ, καὶ δεξάμενος ἔστη. Ἐκέλευσεν δὲ ἡσυχίαν γενέσθαι καὶ λύσας μέρος ἀνέγνω καὶ εἱλίξας ὑπέβαλεν τὴν χεῖρα τῇ κεφαλῇ τοῦ βρέφους καὶ ὑποκλίνας αὐτὴν ἐπὶ πάντων ἔκραξεν· Ἐκέλευσεν τὸ κράτος αὐτῶν γενέσθαι τὰ ἐν τῇ ἱκεσίᾳ. Πάντες δὲ θεασάμενοι ἐθαύμασαν καὶ προσεκύνουν τὸν βασιλέα, μακαρίζοντες αὐτὸν ὅτι ἠξιώθη ἰδεῖν ἐν τῇ ζωῇ αὐτοῦ υἱὸν βασιλεύοντα· ἐγαυρία δὲ ἀκούων. Προηγγέλθη δὲ καὶ τῇ βασιλίσσῃ Εὐδοξίᾳ τὸ γενόμενον χάριν τοῦ αὐτῆς τέκνου, ἐχάρη δὲ καὶ γονυπετήσασα ηὐχαρίστησεν τῷ θεῷ.

47 24 γήϊνα HB : λέγει ἵνα V (quae verba expunxit V²) || 27 ἠνέβη V.
48 7 δεχθῆναι HBV : δειχθῆναι Haupt || καὶ ἐπιδοθῆναι H : om. BV || 9 ἠνέγνω V || 11 αὐτῶν sic HBVP || 12-13 τὸν βασιλέα H : τῷ βασιλεῖ BV.

49

L'Empereur prend connaissance de la requête des prélats. Il consent, mais non sans peine, à y faire droit, parce que c'est le premier décret de son fils [6 janvier 402 ?].

Lorsque l'enfant fut rentré dans le palais, l'Impératrice alla à sa rencontre, le reçut, le couvrit de baisers, et, sans cesser de le porter, elle embrassa l'Empereur en lui disant : « Je te félicite, Seigneur, pour ce que tes yeux ont vu de ton vivant. » Et l'Empereur l'écoutait avec joie. L'Impératrice, le voyant joyeux, lui dit : « S'il te plaît, voyons ce que contient cette supplique, afin d'accomplir sa teneur. » L'Empereur commanda qu'on donnât lecture du papier, après quoi il dit : « La requête est grave, mais le refus serait plus grave, puisqu'aussi bien c'est là le premier commandement de notre fils. » Et l'Impératrice insista : « Ce n'est pas seulement son premier commandement, c'est encore un commandement qu'il a fait dans cette sainte robe; de plus, la piété a dicté la requête et les suppliants sont des saints. » Et l'Empereur consentit à grand'peine, sur les instances répétées de l'Impératrice. Tout cela nous fut rapporté par le pieux Amantios.

50

Eudoxie annonce aux prélats que l'Empereur a fait droit à leur requête. Le questeur rédige le lendemain un édit qui leur donne entière satisfaction [7 et 8 janvier 402 ?].

Le lendemain, l'Impératrice nous manda, et ayant, suivant sa coutume, salué la première les saints évêques, elle les pria de s'asseoir et leur dit : « Grâce à vos prières, Dieu m'a inspiré comment je devais mener votre affaire, et les choses se sont accomplies par son aide : vous avez vu de quelle méthode j'ai usé. Si vous le voulez bien, demain je manderai le questeur, et, devant vous, je lui ordonnerai de

à des enfants impériaux, même en très bas âge. Eudoxie ayant dans ses bras ses deux filles supplie son mari de lui accorder la disgrâce d'Eutrope (399). Elle se sert pareillement du petit Théodose pour imposer la réconciliation à Jean Chrysostome et à Sévérien de Gabala. Enfin, le petit Léon II, âgé de sept ans, soutenu et dirigé par sa

49

Εἰσελθόντος δὲ τοῦ παιδίου ἐν τῷ παλατίῳ ὑπήντησεν αὐτῷ ἡ δέσποινα καὶ ἐδέξατο καὶ κατεφίλησεν, καὶ βαστάζουσα αὐτὸ ἠσπάσατο καὶ τὸν βασιλέα εἶπουσα· Μακάριος εἶ, δέσποτα, ἐφ' οἷς ἑωράκασιν οἱ ὀφθαλμοί σου ἐν τῇ ζωῇ σου· καὶ ὁ βασιλεὺς ἔχαιρεν ἀκούων. Ἰδοῦσα δὲ αὐτὸν ἡ βασίλισσα ἱλαρὸν εἶπεν· Εἰ δοκεῖ, μάθωμεν τί περιέχει ἡ ἱκεσία, ἵνα πάντως γένηται τὰ ἐν αὐτῇ. Ὁ δὲ βασιλεὺς ἐκέλευσεν τὸν χάρτην ἀναγνωσθῆναι, καὶ ὡς ἀνεγνώσθη εἶπεν· Βαρεῖα μὲν ἡ αἴτησις, βαρυτέρα δὲ ἡ παραίτησις, ἐπειδὴ καὶ πρώτη ἐστὶν ἡ κέλευσις τοῦ ἡμετέρου υἱοῦ. Λέγει δὲ αὐτῷ ἡ δέσποινα· Οὐ μόνον πρώτη κέλευσις, ἀλλὰ καὶ ἐν τούτῳ τῷ ἁγίῳ προσχήματι, καὶ χάριν εὐσεβείας ἡ ἱκεσία καὶ ὑπὸ ὁσίων ἀνδρῶν αἰτηθεῖσα. Μόγις δὲ ὁ βασιλεὺς ἐπένευσεν, τῆς δεσποίνης πολλὰ ἐπιτιθεμένης αὐτῷ. Ταῦτα δὲ πάντα ἀπήγγειλεν ἡμῖν ὁ θεοφιλὴς Ἀμάντιος.

50

Τῇ δὲ ἑξῆς ἡμέρᾳ μεταπέμπεται ἡμᾶς ἡ βασίλισσα, καὶ κατὰ τὸ ἔθος προασπασαμένη τοὺς ὁσίους ἐπισκόπους, ἐκέλευσεν καθίσαι καὶ λέγει αὐτοῖς· Εὐχαῖς ὑμετέραις ἐνέβαλέν μοι ὁ θεὸς πῶς χρήσασθαι εἰς τὸ καθ' ὑμᾶς πρᾶγμα, καὶ συνεργείᾳ αὐτοῦ γέγονεν· ἐθεάσασθε δὲ ποίᾳ μεθόδῳ ἐχρησάμην. Ἀλλ' εἰ δοκεῖ, τῇ ἑξῆς μεταπέμπομαι τὸν κυαίστορα καὶ ἐπ' ὄψεσιν ὑμῶν ἐπιτρέπω αὐτῷ ἵνα

49 8 ἀναγνωσθῆναι τὸν χάρτην transp. BV || 9 βαρυτέρα δὲ ἡ παραίτησις HPS : om. B καὶ ante ἡ παραίτησις add. V || 10 πρώτη HB : πρῶτον V || 13 ἡ ἱκεσία HV : ἡ om. B || 15 ταῦτα δὲ H : δὲ om. BV || ἀπήγγειλεν H : ἀνήγ- BV.

50 4 πῶς χρήσασθαι εἰς H : om. BV || 7 κυαίστορα edd. Bonn. : κυέστορα HB κοιαίστοραν V (sic HBV infra l. 14) || ὄψεσιν BV : ὄψιν H.

rédiger une lettre sacrée au nom des deux Empereurs, suivant la teneur de votre supplique : et il exécutera absolument tout ce que vous lui direz. » Les évêques, ayant entendu ces paroles, la bénirent à plusieurs reprises, ainsi que son fils et l'Empereur. Et, après d'autres propos édifiants, ils prirent congé et se retirèrent. Le lendemain elle fit venir le questeur et nous, et elle lui dit : « Prends ce papier, et d'après sa teneur, rédige une lettre impériale. » Le questeur[1], prenant le papier, dicta aussitôt la lettre sacrée en notre présence. Nous lui suggérâmes de désigner des ducs et des consulaires, accompagnés de leurs cohortes, pour notre protection.

51

Un membre du consistoire, Kynégios, homme d'une foi pure et ardente, est chargé de l'exécution de l'édit. Recommandation que lui fait l'Impératrice [fin janvier 402?].

Lorsque la lettre sacrée fut achevée et signée, nous demandâmes à l'Impératrice que l'on confiât cette mission à un homme en vue. Elle chargea Amantios de rechercher le chrétien zélé auquel serait confiée cette mission. Il faut savoir que beaucoup d'hommes en charge, dont la foi était feinte, avaient été frappés par la justice divine[2] ; car les Empereurs, apprenant qu'ils ne pratiquaient point correctement la religion dans sa pureté, les avaient dépouillés de leurs dignités et les avaient punis dans leur personne et dans leurs biens : cela s'était passé antérieurement. C'est pourquoi l'Impératrice veilla à ce qu'un orthodoxe fût chargé de notre affaire. On choisit un fonctionnaire du nom de Kynégios, membre du consistoire, homme admirable et d'une foi ardente. L'Augusta, l'ayant fait mander, l'invita à démolir de fond en comble tous les temples des idoles et à les livrer

mère Ariane et sa grand'mère Vérine, couronne à l'Hippodrome son propre père Zénon.

1. Le *quaestor sacri palatii*, sorte de chancelier ou de ministre de la justice, est chargé de la préparation des lois et de leur rédaction. Il contresigne les rescrits impériaux. Nous le voyons ici dans l'exercice de ses fonctions ordinaires.

2. Il s'agit des fonctionnaires frappés en 401 à la suite de la révolte de Gaïnas, et du parti goth, qui était en même temps le

κατὰ τὴν δύναμιν τῆς ἱκεσίας ὑμῶν ποιηθῇ θεῖον γράμμα ἐξ ὀνόματος τῶν δύο βασιλέων, καὶ ἁπλῶς εἰπεῖν, πάντα ὅσα ἐὰν εἴπητε αὐτῷ ποιήσει. Οἱ δὲ ἐπίσκοποι καὶ τούτων ἀκούσαντες, πολλὰ ηὐλόγησαν αὐτὴν καὶ τὸν υἱὸν αὐτῆς καὶ τὸν βασιλέα, καὶ διαλεχθέντες καὶ ἄλλα ψυχωφελῆ, συνταξάμενοι ἐξῆλθον. Τῇ δὲ ἑξῆς μετεπέμψατο τὸν κυαίστορα καὶ ἡμᾶς, λέγει δὲ αὐτῷ· Λάβε τὸν χάρτην τοῦτον, καὶ κατὰ τὴν δύναμιν αὐτοῦ διατύπωσον θεῖον γράμμα. Ὁ δὲ κυαίστωρ δεξάμενος τὸν χάρτην, μετὰ σπουδῆς ὑπηγόρευσεν τὸ θεῖον γράμμα, παρόντων ἡμῶν. Ὑπεβάλομεν δὲ αὐτῷ ἀφορίσαι δοῦκας καὶ ὑπατικοὺς εἰς ἄμυναν καὶ τὰ τούτων τάγματα.

51

Ὡς δὲ ἐτελειώθη τὸ θεῖον γράμμα καὶ ὑπεγράφη, παρεκαλέσαμεν τὴν δέσποιναν ἵνα ἐγχειρισθῇ τὴν χρείαν ἀνὴρ τῶν περιφανῶν. Ἐπέτρεψεν δὲ Ἀμαντίῳ ζητῆσαι ἄνδρα ζηλωτὴν Χριστιανὸν τὸν ὀφείλοντα ἐγχειρισθῆναι. Πολλοὶ γὰρ τῶν ἐν ἀξίαις προσποιήτως εἶχον τὴν πίστιν, οὓς μετῆλθεν ἡ θεία δίκη· μαθόντες γὰρ οἱ βασιλεῖς ὅτι οὐκ ὀρθῶς ἔχουσιν περὶ τὴν ἄχραντον πίστιν, περιεῖλον αὐτοὺς τῶν ἀξιωμάτων καὶ ἐζημίωσαν σώματι καὶ χρήματι· ταῦτα δὲ πρὸ τούτου ἐπράχθη. Ὅθεν ἐπέτρεψεν ἡ αὔγουστα ὀρθόδοξον ἄνδρα ἐγχειρισθῆναι τὴν καθ' ἡμᾶς χρείαν. Ἐνεχειρίσθη δὲ Κυνήγιος οὕτω καλούμενος τοῦ κωνστιτουρίου, ἀνὴρ θαυμάσιος καὶ ζέων περὶ τὴν πίστιν. Προσκαλεσαμένη δὲ αὐτὸν ἡ αὔγουστα, παρήγγειλεν αὐτῷ πάντα τὰ εἰδωλεῖα ἕως ἐδάφους καταστρέψαι

50 10 εἴπητε H : εἴπηται B ἔπηται V || 12 καὶ ἄλλα H : ἄλλα πολλὰ BV || 14 αὐτῷ : -τὸν H || 18 ὑπεβάλομεν B -άλωμεν V -άλλομεν H || 19 τάγματα edd. Bonn. (cf. 63, 3 et 64, 3) : πράγματα HBV.

51 2 ἐγχειρίσῃ H || 4 χριστιανῶν B || 12 κωνστητουρίου HBV : κωνσισταρίου P κωνσιστωρίου Haupt || 14 εἰδωλία H : εἴδωλα BV.

au feu. Elle lui remit aussi de l'argent, de sa propre main, en lui disant : « Prends pour ta dépense, et n'accepte rien des très saints évêques. » Muni de ces instructions, il sortit des appartements de l'Impératrice, plus zélé encore pour la cause.

52

Les prélats s'apprêtent à quitter Constantinople après Pâques [6 avril]. Amantios, que leur départ attriste, leur fait obtenir une audience de l'Impératrice [vers le 10 avril 402].

Nous restâmes à Constantinople jusqu'à la fin de l'hiver. Nous y passâmes les journées de la semaine sainte et celle de la résurrection. Puis, nous nous préparâmes à prendre la mer. Nous invitâmes l'admirable Amantios à demander audience pour nous à l'Impératrice, afin de prendre congé d'elle. Il s'affligea de notre intention de partir : il avait conçu pour nous une telle affection, qu'il pria lui-même l'Impératrice de lui donner congé, soi-disant pour aller prier aux Lieux saints et vénérables. Mais l'Impératrice craignait qu'une fois là-bas, il ne se vouât à la solitude et n'y demeurât. Elle connaissait, en effet, la vie de cet homme. Car il était vraiment irréprochable, ne cessant de répandre des aumônes, de jeûner, d'héberger quantité d'hôtes et de contribuer aux œuvres pies. Voilà ce que j'avais à dire du pieux Amantios. Il demanda audience pour nous à l'Impératrice et nous fûmes reçus par elle. Elle dit aux saints évêques : « Quand partirez-vous, avec l'aide de Dieu ? » Ils répondirent : « Nous sommes venus précisément pour prendre congé de Votre Majesté. » Elle répondit : « Souvenez-vous toujours de moi et de mon fils. »

53

Porphyre reçoit d'Eudoxie une forte somme pour édifier au centre de Gaza l'église qu'elle a fait vœu de bâtir. Autres largesses de l'Impératrice [vers le 10 avril 402].

Aussitôt elle ordonna qu'on apportât de l'argent, et lorsqu'on l'eut apporté, elle dit à mon seigneur l'évêque

parti arien. Il résulte d'un texte de Synésius que le préfet de la ville Césarius, révoqué depuis peu (fin 401, sans doute), était secrètement arien. C'est en première ligne à sa disgrâce retentissante que « Marc » doit songer.

καὶ πυρὶ παραδοῦναι. Ἐχαρίσατο δὲ αὐτῷ καὶ ἀπὸ χειρὸς χρήματα εἰποῦσα· Λάβε εἰς δαπάνας, καὶ μηδὲν λάβῃς παρὰ τῶν ὁσιωτάτων ἐπισκόπων. Δεξάμενος δὲ τὰς τοιαύτας ἐντολὰς παρὰ τῆς δεσποίνης ἐξῆλθεν γενόμενος προθυμότερος.

52

Διατρίψαντες δὲ τὸ ὑπόλοιπον τοῦ χειμῶνος καὶ ποιήσαντες τὰς ἁγίας ἡμέρας τῆς πασχαλίας καὶ τὴν ἀναστάσιμον, εὐτρεπιζόμεθα ἐκπλεῦσαι. Παρεκαλέσαμεν δὲ τὸν θαυμάσιον Ἀμάντιον μηνῦσαι ἡμᾶς πρὸς τὴν δέσποιναν, ἵνα συνταξώμεθα αὐτῇ. Ὁ δὲ ἀκούσας, ἐλυπήθη διὰ τὸ ἡμᾶς μέλλειν ἐκπλεῖν· τοσοῦτον γὰρ ἡμᾶς ἠγάπησεν ὡς αὐτὸν παρακαλέσαι τὴν δέσποιναν ἀπολῦσαι αὐτὸν ὡς χάριν τοῦ εὔξασθαι εἰς τοὺς ἁγίους καὶ σεβασμίους τόπους. Ἐφοβήθη δὲ ἡ δέσποινα ἀπολῦσαι αὐτόν, ἵνα μὴ κατερχόμενος μονάσῃ καὶ ἀπομείνῃ ἐκεῖ· ἠπίστατο γὰρ τὸν βίον τοῦ ἀνδρός. Ἦν γὰρ κατὰ ἀλήθειαν ἄμεμπτος, πολλὰς ἐλεημοσύνας παρέχων καὶ διὰ παντὸς νηστεύων καὶ ξενοδοχῶν πολλοὺς καὶ συντρέχων εἰς τὰς εὐσεβεῖς χρείας. Τοσαῦτα μὲν περὶ τοῦ θεοφιλοῦς Ἀμαντίου. Ἐμήνυσεν δὲ ἡμᾶς πρὸς τὴν δέσποιναν, καὶ εἰσήλθομεν πρὸς αὐτήν, καὶ λέγει τοῖς ὁσιωτάτοις ἐπισκόποις· Πότε σὺν θεῷ πλέετε ; Οἱ δὲ εἶπαν· Διὰ τοῦτο εἰσήλθομεν, συντάξασθαι τῷ ὑμετέρῳ κράτει. Ἡ δὲ εἶπεν· Διὰ παντὸς μνημονεύσατέ μου καὶ τοῦ ἐμοῦ τέκνου.

53

Εὐθέως δὲ ἐκέλευσεν χρήματα ἐνεχθῆναι, καὶ ἐνεχθέντων, εἶπεν τῷ κυρίῳ μου τῷ ἐπισκόπῳ Πορφυρίῳ· Λάβε,

51 17-18 τὰς τοιαύτας BV : τὰς om. H.
52 4 δέσποινα H || 5 συνταξόμεθα HB (cf. ἵν' ἁμαρτάνουσιν HB 85, 17-18) || 9 ἀπολῦσαι αὐτόν, ἵνα om. H (propter homoeoteleuton δέσποινα... ἵνα)
53 2-3 Λάβε πάτερ Haupt : λάβετε, πατέρες HV λάβε, πατέρες B.

Porphyre : « Prends, mon père, ces deux centaines de livres [1], et bâtis l'église que j'ai fait vœu de construire au milieu de Gaza. Fais-moi savoir si tu as encore besoin d'argent, et je t'en ferai envoyer immédiatement. Élève aussi un hospice pour les étrangers, afin d'y héberger les frères de passage dans ta ville et de subvenir à leurs dépenses pendant trois jours. » Elle donna en outre au très saint évêque Jean mille pièces d'or, et à tous deux des vases sacrés. Enfin elle leur remit à chacun, pour leurs menus frais, cent pièces d'or. Et ledit Jean, le très saint évêque de Césarée, obtint en outre tous les privilèges qu'il voulut pour le compte de son église. Et, ayant prié, puis longuement béni l'Impératrice et son fils, ainsi que l'Empereur, ils se retirèrent.

54

Les deux prélats obtiennent aussi une audience de l'Empereur. Ses libéralités. Ils s'embarquent le 18 avril [402].

Ils demandèrent aussi une audience à l'Empereur. Ils obtinrent cette audience, et ils furent reçus par lui. L'Empereur demanda s'ils avaient pleine satisfaction, si l'Augusta leur avait fait quelque libéralité. Ils répondirent : « Nous avons pleine satisfaction, puisque Votre Piété, votre Épouse très aimée de Dieu et votre fils gardé de Dieu sont en bonne santé : quant aux grâces que nous avons obtenues, elles sont grandes et abondantes. » Incontinent, l'Empereur ordonna aux préfets de leur assigner, sur les revenus de la Palestine, vingt livres d'or à chacun. Il leur donna aussi, personnellement, pour leur dépense, une poignée d'or à chacun : et chaque « poignée » se trouva de cinquante pièces d'or. Puis ils sortirent, l'ayant longuement béni lui

1. Deux cents livres, c'est-à-dire environ 200 000 francs-or : environ quarante fois la somme consacrée par Nicolas le Sionite à l'érection d'une église de la Vierge qui paraît n'avoir été qu'une petite chapelle (Anrich, *Hagios Nikolaos*, I, p. 50, 9-10). Si grande que soit cette libéralité, elle n'est pas excessive pour l'époque. Symmaque dépensa pour la préfecture de son fils dix fois autant, deux mille livres d'or, et Constance en 414, bien davantage pour célébrer son consulat. Cf. P. Batiffol, *Études de liturgie et d'archéologie chrétienne* (Paris, 1919), p. 168.

πάτερ, ταῦτα τὰ δύο κεντηνάρια, καὶ κτίσον ἣν συνεταξάμην κτίζειν ἁγίαν ἐκκλησίαν ἐν τῷ μέσῳ Γάζης, καὶ δήλωσόν μοι ἐὰν ἔτι δεηθῇς χρημάτων, καὶ εὐθέως ἀποστέλλω. Κτίσον δὲ καὶ ξενῶνα, ἵνα ὑποδέχῃ τοὺς ἀδελφοὺς τοὺς ἐνδημοῦντας τῇ σῇ πόλει καὶ χορηγῇς αὐτοῖς ἐπὶ τρεῖς ἡμέρας ἀναλώματα. Δέδωκεν δὲ καὶ τῷ ὁσιωτάτῳ Ἰωάννῃ χρυσοῦς χιλίους καὶ τίμια σκεύη ἀμφοτέροις, εἰς δὲ ἀναλώματα δέδωκεν αὐτοῖς ἀνὰ ἑκατὸν χρυσοῦς. Ἤνυσεν δὲ καὶ ὁ προειρημένος ὁσιώτατος Ἰωάννης ὁ ἐπίσκοπος Καισαρείας ὅσα ἠβουλήθη προνόμια εἰς λόγον τῆς αὐτοῦ ἐκκλησίας. Καὶ ποιήσαντες εὐχήν, καὶ πολλὰ εὐλογήσαντες τήν τε δέσποιναν καὶ τὸν υἱὸν αὐτῆς καὶ τὸν βασιλέα, ἐξῆλθον.

54

Παρεκάλεσαν δὲ καὶ πρὸς τὸν βασιλέα εἰσελθεῖν, καὶ μηνυθέντες εἰσῆλθον. Ὁ δὲ βασιλεὺς ἐπηρώτα αὐτοὺς εἰ τελείως ἀπηλλάγησαν καὶ εἰ ἐχαρίσατο αὐτοῖς τινα ἡ αὔγουστα, αὐτοὶ δὲ εἶπαν ὅτι Τελείως ἀπηλλάγημεν, σῳζομένης τῆς εὐσεβείας ὑμῶν καὶ τῆς θεοφιλεστάτης ὑμῶν συμβίου καὶ τοῦ θεοφυλάκτου ὑμῶν τέκνου, καὶ πολλὰ καὶ μεγάλα ἐστὶν τὰ χαρισθέντα ἡμῖν. Εὐθέως δὲ καὶ ὁ βασιλεὺς ἐκέλευσεν τοῖς ἐπάρχοις ληγατεῦσαι αὐτοῖς ἀπὸ δημοσίων Παλαιστίνης ἀνὰ χρυσοῦ λίτρας εἴκοσι. Δέδωκεν δὲ καὶ αὐτὸς εἰς λόγον δαπανημάτων ἀνὰ δράκαν μίαν, ἅπερ εὑρέθησαν ἀνὰ νομισμάτων πεντήκοντα. Πολλὰ δὲ καὶ αὐτὸν εὐλογήσαντες ἐξῆλθον. Ἐποιήσαμεν δὲ ἐν τῇ

53 3 ταῦτα τὰ H : τὰ om. BV || 4 ἐν τῷ H : τῷ om. BV || 5 μοι H : με BV || 6 ὑποδέχῃ HV : ἀποδ- B || 7 τῇ σῇ πόλει H : τῇ πόλει τῇ σῇ BV || 8 δὲ καὶ BV : δὲ αὐτοῖς H.

54 1-2 καὶ μηνυθέντες εἰσῆλθον H : om. BV || 2 ἐπηρώτα αὐτοὺς BV : ἐπ. αὐτοῖς H || 3 ἐχαρίσατο αὐτοῖς HV : ἐχ. αὐτοὺς B || 6 καὶ πολλὰ BV : καὶ om. H || 7 χαρισθὲν V || 9 χρυσοὺς B || εἴκοσι H : κ̄ BV || 10 δράκαν BV (cf. σπυρίδαν HBV 81,7) : δράκα H || 11 εὑρέθησαν H : εὑρέθη B ηὑρέθη V.

aussi. Nous passâmes dans la ville trois jours encore, jusqu'à ce que nous eûmes touché l'assignation de quarante livres. Trois jours plus tard, nous nous embarquions. Nous fîmes voile le 23 du mois appelé *Xanthikos* chez les Gazéens, et le 18 avril selon les Romains. Kynégios le clarissime[1] partit après nous, en se servant de la poste publique.

55

Porphyre et ses compagnons font relâche à Rhodes, mais le patron du navire ne leur laisse pas le temps d'aller voir une seconde fois l'anachorète Procope [23 avril 402].

Nous arrivâmes à Rhodes en cinq jours. Nous avions hâte de nous rendre auprès de saint Procope l'anachorète ; mais nous eûmes beau supplier le patron du navire de nous accorder trois heures, il n'y consentit point, disant : « Un vent favorable comme celui-ci, je ne le retrouverai plus. » Nous lui répliquions : « Les prières du saint homme peuvent faire notre salut et nous donner par surcroît un vent favorable. » Mais le patron s'obstinait et n'agréait point notre prière. Nous reprîmes donc la mer après avoir fait de l'eau, vivement affligés d'avoir manqué une telle rencontre. Et, nous adressant dans nos prières à l'anachorète, nous le suppliions de nous pardonner et de prier pour notre salut et l'achèvement de la tâche que nous avions entreprise.

56

On reprend la mer. Une tempête s'élève. La nuit, Procope apparaît en songe à Porphyre et l'invite à convertir le patron du navire qui est arien [25 avril 402].

Lorsque nous eûmes quitté Rhodes et navigué heureusement pendant deux jours par temps calme, une tempête s'éleva soudain, avec vents, éclairs, tonnerre et houle : les flots se dressaient comme de hautes montagnes et le navire s'élevait au point que nous nous imaginions toucher les nues.

1. Vers 400, il y a trois classes de fonctionnaires, qui sont, de haut en bas, les *illustres*, les *spectabiles* (περίβλεπτοι), et les *clarissimi* (λαμπρότατοι). En ce qui concerne les *comtes du consistoire*, ou membres du conseil de la couronne, on en trouve qui sont *spectabiles*, à côté de simples *clarissimi* comme notre Kynégios.

πόλει ἄλλας ἡμέρας τρεῖς ἕως οὗ ἐλάβομεν τὴν ληγατιῶνα τῶν τεσσαράκοντα λιτρῶν, καὶ μετὰ τρεῖς ἡμέρας ἐμβαλόμενοι, ἐπλεύσαμεν τῇ κατὰ Γαζαίους Ξανθικοῦ τρίτῃ καὶ εἰκάδι, κατὰ δὲ Ῥωμαίους Ἀπριλλίου ὀκτωκαιδεκάτῃ. Ὁ δὲ λαμπρότατος Κυνήγιος μεθ' ἡμᾶς ἐξῆλθεν, χρησάμενος τῷ δημοσίῳ δρόμῳ.

55

Ἐφθάσαμεν δὲ τὴν Ῥόδον δι' ἡμερῶν πέντε. Ἐγένετο δὲ ἡμῖν σπουδὴ ἀπελθεῖν πρὸς τὸν ἐν ἁγίοις Προκόπιον τὸν ἀναχωρητήν, καὶ πολλὰ παρακαλεσάντων ἡμῶν τὸν ναύκληρον ἐνδοῦναι ἡμῖν ὥρας τρεῖς, οὐκ ἐνδέδωκεν λέγων ὅτι Τοιοῦτον ἄνεμον οὐκ ἔχω εὑρεῖν ἐπιτήδειον. Ἡμεῖς δὲ αὐτῷ ἐλέγομεν ὅτι Δύνανται αἱ εὐχαὶ τοῦ ἁγίου ἀνδρὸς καὶ σῶσαι ἡμᾶς καὶ ἄνεμον ἐπιτήδειον δοῦναι ἡμῖν. Ὁ δὲ ναύκληρος ἐσκληρύνετο καὶ οὐκ ἐδέχετο ἡμῶν τὴν αἴτησιν, ἀλλ' ὑδρευσάμενοι ἀνήχθημεν. Ἐλυπούμεθα δὲ σφόδρα ἀποτυχόντες τοιαύτης συντυχίας. Ἐδεόμεθα οὖν αὐτοῦ διὰ προσευχῆς συγγνῶναι ἡμῖν καὶ εὔξασθαι ὑπὲρ ἡμῶν, ἵνα σωθῶμεν καὶ τελειώσωμεν τὸ ἔργον ὃ ἐνεχειρίσθημεν.

56

Πλεύσαντες δὲ ἐκ τῆς Ῥόδου καὶ εὐπλοήσαντες ἐπὶ ἡμέρας δύο εὐδίας οὔσης, ἄφνω κινεῖται χειμών, ἄνεμοί τε καὶ ἀστραπαὶ καὶ βρονταὶ καὶ τρικυμίαι, καὶ ἐκορυφοῦτο τὰ κύματα καὶ ἐγίνετο ὡς ὄρη ὑψηλά, καὶ ὑψοῦτο τὸ πλοῖον ὡς ἡμᾶς νομίζειν φθάνειν τὰ νέφη. Ἦσαν δὲ κραυγαὶ καὶ δάκρυα καὶ δεήσεις πρὸς τὸν θεόν. Ἐπεκαλού-

54 16 Ἀπριλλίου H : -ιλλίῳ V -ιλίῳ B.
55 1 πέντε H : ε BV || 13 ἐγχειρίσθημεν V.
56 2 εὐδίας HV : εὐδοκίας B || 6 δεήσεις H : δεήσις B δέησις V.

Ce n'étaient que clameurs, larmes, prières à Dieu. Et nous, nous invoquions l'intercession de saint Procope l'anachorète. Le soir venu, comme la tempête ne s'apaisait point, nous restâmes à veiller pendant toute la nuit. A l'aube, sous le coup de leur grand accablement, les très saints évêques prirent un peu de repos, et mon seigneur Porphyre vit dans son sommeil saint Procope l'anachorète qui leur disait : « Catéchisez le patron de la nef et marquez-le, à nouveau, du signe sacré (car il appartient à l'abominable hérésie d'Arius), et faites lui anathématiser Arius et sa funeste créance : et toute cette houle cessera aussitôt. C'est parce qu'il appartient à cette hérésie qu'il ne vous a point permis de vous rendre auprès de moi. Cependant, catéchisez-le : il recevra de vous la sainte doctrine. »

57

L'arien se convertit et la tempête s'apaise[1]. *Porphyre et ses compagnons débarquent à Maïouma, port de Gaza* [*1er mai 402*].

A ces paroles, notre saint Porphyre se réveilla; il nous appela et nous conta ce qu'il avait vu dans son sommeil. Sans tarder nous fîmes venir le pilote et nous lui dîmes : « Veux-tu le salut de ton navire, notre salut à tous, et sur toutes choses, celui de ton âme? » Il répondit : « On ne pose pas de questions pareilles ». « Abjure ta foi perverse, lui dirent alors les évêques, crois en la foi droite et catholique, et tu te sauveras ainsi, toi et ton navire, et nous tous. » Le pilote, dit alors : « Puisque je vois en vous de la prescience — vous avez compris, en effet, ce qu'il y a dans mon cœur, sans que personne ne vous l'ait rapporté — je vous

1. La question des escales donnait souvent lieu à des conflits entre capitaine et passagers. Même lorsque ceux-ci avaient formellement stipulé qu'ils devaient être débarqués à tel endroit, l'équipage alléguait parfois la direction du vent pour brûler l'escale. Voyez un épisode semblable dans la Vie de Nicolas le Sionite (Anrich., *Hagios Nikolaos*, I, p. 30). Le capitaine du navire rhodien à bord duquel Nicolas a pris passage refuse de le débarquer sur la côte de Lycie, ainsi qu'il était convenu entre eux. Mais Dieu suscite une tempête qui force le capitaine à tenir parole.

μεθα δὲ καὶ τὰς εὐχὰς τοῦ ὁσίου Προκοπίου τοῦ ἀναχωρητοῦ. Καὶ γενομένης ἑσπέρας καὶ τοῦ χειμῶνος μὴ κοπάσαντος, ἄγρυπνοι διεμείναμεν πᾶσαν τὴν νύκταν ἐκείνην. Περὶ δὲ τὸν ὄρθρον ἐκ τῆς πολλῆς θλίψεως, μικρὸν ὕπνωσαν οἱ ὁσιώτατοι ἐπίσκοποι, καὶ ὁρᾷ κατὰ τοὺς ὕπνους ὁ ἐμὸς κύριος Πορφύριος τὸν ἐν ἁγίοις Προκόπιον τὸν ἀναχωρητὴν λέγοντα αὐτοῖς· Τὸν ναύκληρον κατηχήσατε καὶ ἀνασφραγίσατε (ἔστιν γὰρ τῆς Ἀρείου μυσαρᾶς αἱρέσεως) καὶ παρασκευάσατε αὐτὸν ἀναθεματίσαι Ἄρειον καὶ τὴν κακοπιστίαν αὐτοῦ, καὶ εὐθέως παύεται ὁ τοσοῦτος κλύδων. Διὰ γὰρ τὸ εἶναι αὐτὸν τῆς εἰρημένης αἱρέσεως οὐ συνεχώρησεν ὑμῖν παραγενέσθαι πρός με. Ὅμως γε κατηχήσατε αὐτόν· δέξασθαι γὰρ ἔχει παρ' ὑμῶν τὸν ὀρθὸν λόγον.

57

Ταῦτα ἀκούσας ὁ ἡμέτερος ὅσιος Πορφύριος διυπνίσθη, καὶ προσκαλεσάμενος ἡμᾶς διηγήσατο τὰ ἐν τῷ ὕπνῳ. Εὐθέως δὲ καλέσαντες τὸν ναύκληρον εἴπαμεν αὐτῷ· Θέλεις σωθῆναί σου τὸ πλοῖον καὶ πάντας ἡμᾶς καὶ πρό γε πάντων τὴν ἑαυτοῦ ψυχήν; Ὁ δέ φησιν· Εἰς τοῦτο οὔ τε ἔστιν ἐρωτῆσαι. Εἶπαν δὲ αὐτῷ οἱ ἐπίσκοποι· Ἄρνησαι τὴν κακοπιστίαν σου καὶ πίστευσον εἰς τὴν ὀρθὴν καὶ καθολικὴν πίστιν, καὶ σῴζῃ σὺ καὶ τὸ πλοῖον καὶ πάντες ἡμεῖς· Λέγει αὐτοῖς ὁ ναύκληρος· Ἐπειδὴ ὁρῶ ὑμᾶς ἔχοντας πρόγνωσιν (κατελάβετε γὰρ τὰ ἐν τῇ καρδίᾳ μου τινὸς μὴ ἀπαγγείλαντος ὑμῖν), ἰδοὺ λέγω ὑμῖν· πιστεύω ὡς

56 6-7 ἐπεκαλούμεθα HB : ἐπικ- V || 7 τοῦ ὁσ. Πρ τοῦ ἀν. edd. Bonn. (propter 36, 1 ; 42, 10 ; 43, 12-13 ; 55, 3 ; 56, 13) : τοῦ ἀν. τοῦ ὁσ. Πρ HBV || 9 νύκταν BV : -τα H || 18 ὑμῖν H : ἡμῖν BV.
57 4 καὶ πρό γε BV : καὶ om. H || 5 οὔτε H : οὐκ BV || 7-8 καὶ καθολικὴν H : om. BV || 11 ὡς BV : ᾧ H

déclare ceci : Je crois comme vous croyez, et j'abjure l'hérésie d'Arius, et Arius lui-même. Et je vous supplie de m'éclairer à loisir au moyen des saintes Écritures, et de me ramener ainsi à la vraie foi. » Les saints évêques le prirent à part et le scellèrent à nouveau du sceau chrétien [1], après avoir fait oraison sur lui, et ils le firent communier aux saints mystères. Là-dessus, la tempête cessa, le vent tourna vers le soir et la mer fut propice. Nous demeurâmes encore quatre jours en mer, et le cinquième, à l'aube, nous abordions à la marine de Gaza, qu'on appelle Maïouma.

58

Les chrétiens du port et de la ville font grand accueil aux voyageurs. Inquiétude des païens [1er mai 402].

A notre débarquement, comme la nouvelle s'en était répandue, les chrétiens de l'endroit nous accueillirent au chant des psaumes ; pareillement ceux de la ville, dès qu'ils apprirent notre arrivée, vinrent à notre rencontre avec le signe de la précieuse croix, chantant eux aussi. Les cortèges des deux villes s'unirent ; cela fit une foule assez grande ; les plus nombreux étaient ceux du port, parce qu'il y a là-bas beaucoup d'Égyptiens négociants en vins. Quant aux idolomanes, voyant ce qui se passait, ils se rongeaient en leur cœur, mais n'osaient rien faire, parce qu'ils avaient appris, déjà, le grand crédit dont jouissaient auprès des Empereurs les saints évêques, et que les idoles allaient être détruites ; et ils étaient en grand souci et fort abattus.

59

Retour à Gaza. Le cortège passe devant une statue d'Aphrodite, qui rendait des oracles aux femmes désireuses de contracter mariage [1er mai 402].

Entrés en ville, nous rencontrâmes, au lieu dit *Tetramphodon* ou carrefour, une statue de marbre qui s'y dressait

1. Les évêques Jean et Porphyre ne rebaptisent pas l'arien, mais se contentent de renouveler le « sceau chrétien ». La dispute de la rebaptisation des hérétiques était résolue, en somme négativement, depuis le concile d'Arles (314).

πιστεύετε καὶ ἀρνοῦμαι τὴν αἵρεσιν Ἀρείου καὶ αὐτὸν τὸν Ἄρειον. Παρακαλῶ δὲ ὑμᾶς κατὰ σχολὴν φωταγωγῆσαί με ἐκ τῶν ἁγίων γραφῶν εἰς τὴν ὀρθὴν πίστιν. Οἱ δὲ ὅσιοι ἐπίσκοποι λαβόντες ἀνεσφράγισαν αὐτόν, ποιήσαντες ἐπ' αὐτῷ εὐχήν· μετέδωκαν δὲ αὐτῷ καὶ ἐκ τῶν θείων μυστηρίων. Ἐν τούτῳ δὲ καὶ ὁ κλύδων ἐπαύσατο, καὶ πρὸς ἑσπέραν ἐτράπη ὁ ἄνεμος, καὶ ἐπλέομεν ἐπιτηδείως, καὶ ποιήσαντες ἐν τῷ πελάγει ἄλλας ἡμέρας τέσσαρας, τῇ πέμπτῃ ὄρθρου κατεπλεύσαμεν εἰς τὸ παράλιον μέρος τῆς Γαζαίων, ὃ καλοῦσιν Μαϊουμᾶν.

58

Ὡς δὲ ἀπέβημεν, γνόντες οἱ ἐκεῖσε Χριστιανοί, ἐδέξαντο ἡμᾶς μετὰ ψαλμῳδίας, ὁμοίως δὲ καὶ οἱ ἀπὸ τῆς πόλεως, ὡς ἤκουσαν, ὑπήντησαν ἡμῖν, ἔχοντες τὸ σημεῖον τοῦ τιμίου σταυροῦ καὶ αὐτοὶ ψάλλοντες. Συνεμίγησαν δὲ οἱ τῶν δύο τόπων, καὶ ἐγένοντο οὐκ ὀλίγος λαός· πλείους γὰρ ἦσαν οἱ ἀπὸ τῆς παραλίου διὰ τὸ πολλοὺς ἔχειν Αἰγυπτίους ἐμπόρους οἴνων. Οἱ δὲ τῆς εἰδωλομανίας, ὁρῶντες τὰ γινόμενα, ἐπρίοντο, οὐδὲν δὲ ἐτόλμων ποιῆσαι, ἐπειδὴ προήκουσαν πόσην τιμὴν εἶχον οἱ ὁσιώτατοι ἐπίσκοποι παρὰ τοῖς βασιλεῦσιν καὶ ὅτι τὰ εἴδωλα ἤμελλον καταστρέφεσθαι, καὶ ἦσαν ἐν πολλῇ φροντίδι καὶ ἀθυμίᾳ.

59

Ὡς δὲ εἰσήλθομεν εἰς τὴν πόλιν περὶ τὸ καλούμενον τετράμφοδον, στήλη ἵστατο ἀπὸ μαρμάρου ἣν ἔλεγον εἶναι

57 12 αὐτὸν τὸν H : τὸν om. BV || 16 μετέδωκαν δὲ BV : δὲ om. H || 17 ἐν τούτῳ BV : ἐν τοσούτω H || 20 ὄρθρου B : ὄρθου V ὄρθρον H || 20-21 τῆς Γαζαίων edd. Bonn. : τῶν Γαζαίων HBV.

58 2 οἱ ἀπὸ H : οἱ om. BV || 4 τοῦ τιμίου σταυροῦ HB : τοῦ σταυροῦ τοῦ τιμίου V || 7 ἐμπόρους om. H || οἶνον H || 9 ἐτόλμουν H || προήκουσαν H : ἤκουσαν BV || 10 τοῖς βασιλεῦσιν H : τῶν βασιλέων BV.

59 1 εἰς τὴν πόλιν BV : εἰς om. H || 2 ἣν ἔλεγον HB : καὶ ἔλ. V.

et qu'on disait être d'Aphrodite [1]. Elle surmontait un autel de pierre, et le relief en représentait une femme nue, laissant voir toutes ses parties honteuses. Tous ceux de la ville, surtout les femmes, vénéraient ce simulacre en allumant des lampes et en faisant fumer de l'encens. On racontait au sujet de cette statue qu'elle rendait, au moyen des songes des oracles aux femmes désireuses de contracter mariage. Mais elles se trompaient mutuellement par des mensonges. Après avoir obéi à l'instigation du démon, souvent, dans leurs mariages, elles réussissaient si mal qu'elles en arrivaient au divorce, ou faisaient mauvais ménage.

60

Les oracles de la statue d'Aphrodite, inspirés par les démons, étaient fallacieux et funestes.

Nous apprîmes cela par ceux qui détestèrent l'erreur et reconnurent la vérité ; mais il y avait aussi des idolâtres qui, ne supportant pas les infortunes de ces funestes unions contractées sur l'ordre du démon d'Aphrodite, indignés, confessaient leur déception. Car tels sont les démons, pour ce qui est de tromper et de ne jamais dire la vérité. Aussi bien n'est-il pas en eux d'atteindre la certitude, encore qu'en utilisant les probabilités, ils affectent de la révéler à ceux qui leur sont asservis. Comment pourraient-ils être véridiques, eux qui sont déchus de la vérité ? Et si parfois leurs oracles se confirment en quelque point, c'est l'effet du hasard ; de même que, parmi les hommes, il arrive souvent que l'on fasse une prédiction relative à une chose, et que cette chose se réalise par aventure. Or, nous admirons les rares réussites qui sont l'effet d'une coïncidence, tandis que les échecs qui se produisent incessamment, nous les passons sous silence. Mais laissons les démons et leurs erreurs.

1. Τετράμφοδον, mot inconnu d'ailleurs, mais dont l'étymologie et le sens sont évidents. Ἄμφοδος (ou ἄμφοδον) signifie simplement « rue bordée de portiques » dans la κοινή (deux inscr. de Scythopolis, *Revue biblique*, 1914, p. 425 ; Ev. de Marc XI, 4). Ce τετράμφοδον est sans doute le grand carrefour central que l'on voit sur le plan de Gaza, dans la mosaïque de Medaba. Τετράμφοδον est probablement synonyme de τετράπυλον. L'empereur Valens (374) construisit un Tétra-

Ἀφροδίτης· ἦν δὲ ἐπάνω βωμοῦ λιθίνου, ὑπῆρχεν δὲ τὸ ἐκτύπωμα τῆς στήλης, γυναικὸς γυμνῆς ἐχούσης ὅλα τὰ ἄσχημα αὐτῆς φαινόμενα. Ἐτίμων δὲ τὴν στήλην πάντες οἱ ἀπὸ τῆς πόλεως, μάλιστα αἱ γυναῖκες λύχνους ἅπτουσαι καὶ λίβανον θυμιῶσαι. Ἐφήμιζον γὰρ περὶ αὐτῆς ὅτι χρηματίζει κατ' ὄναρ ταῖς βουλομέναις προσομιλῆσαι γάμῳ, ἠπάτων δὲ ἀλλήλας ψευδόμεναι. Ἐπιτραπέντες δὲ παρὰ τοῦ δαίμονος, πολλάκις χάριν συναλλαγῆς γάμου, τοσοῦτον ἀπέτυχον ὥστε καὶ εἰς διαζύγια αὐτοὺς ἐλθεῖν ἢ κακῶς συνοικῆσαι.

60

Ταῦτα δὲ ἔγνωμεν ἐκ τῶν ἀποστραφέντων τὴν πλάνην καὶ ἐπιγνόντων τὴν ἀλήθειαν· ἀλλὰ καί τινες τῶν εἰδωλολατρῶν, μὴ φέροντες τὰς συμφορὰς τῶν χαλεπῶν συνοικεσίων ὧν ἐπετράπησαν κατὰ κέλευσιν τοῦ δαίμονος τῆς Ἀφροδίτης, ἀγανακτοῦντες ἐξομολογήσαντο τὴν ἀπάτην. Καὶ γὰρ τοιοῦτοι τυγχάνουσιν οἱ δαίμονες εἰς τὸ ἀπατᾶν καὶ μηδ' ὅλως ἀληθὲς λέγειν· οὔτε γὰρ ἔνεστιν αὐτοῖς τὸ βέβαιον εἰδέναι, ἀλλ' ἐξ εἰκότων φαντάζειν τοὺς καταδεδουλωμένους αὐτοῖς προσποιοῦνται. Πῶς γὰρ δύνανται ἀληθεύειν οἱ τῆς ἀληθείας ἐκπεπτωκότες; Εἰ δὲ καὶ ἐπιτύχωσιν εἴς τινα μαντευόμενοι, ἀπὸ συμβάντος τοῦτο γίνεται, ὥσπερ καὶ ἐπὶ τῶν ἀνθρώπων συμβαίνει πολλάκις τινὰ προειπεῖν ἕνεκεν πράγματος, καὶ ἀπὸ συμβάντος γενέσθαι. Εἰς τὰς οὖν ἐπιτυχίας τὰς σπανίως γινομένας ἀπὸ συμβάντος θαυμάζομεν, τὰς δὲ ἀποτυχίας δὲ συνεχῶς γινομένας σιωπῶμεν. Τοσαῦτα μὲν περὶ δαιμόνων καὶ τῆς πλάνης αὐτῶν.

59 5 τῆ στήλης vel τῆς τήλης H || 7 θυμιοῦσαι B.

60 5 ἐξομολογήσαντο sic HBV || 6 τοιοῦτοι H : -τον BV || τυγχαίνουσιν V || 7 μηδ' H : μηδὲν BV || 8 ἐξ εἰκότων H : ἐκεικότων BV || φαντάζειν HB : βαστάζειν V; fort. ἐκ τοῦ ἐξ εἰκότων φαντάζειν vel ἐξ εἰκότων φαντάζοντες edd. Bonn. || 14 γενέσθαι H : γενήσεσθαι BV.

61

A la vue du signe de la croix, le démon sort de la statue d'Aphrodite, qui tombe et se fracasse, tuant un païen, en blessant un autre [1er mai 402].

Donc, une fois débarqués, nous nous rendîmes en ville comme nous l'avons dit, et lorsque nous arrivâmes à l'endroit où se dressait la statue d'Aphrodite (des chrétiens portaient le bois précieux du Christ, c'est-à-dire l'image de la croix), le démon qui habitait la statue, ne pouvant supporter la vue du signe redoutable, sortit du marbre avec un grand tumulte, renversa le marbre et le brisa en mille morceaux. Il se trouva précisément que deux idolâtres étaient à côté de l'autel où se dressait la statue. En s'écroulant, elle cassa en deux la tête de l'un, et brisa l'épaule et le poignet de l'autre : or, tous deux étaient en train de railler le peuple saint.

62

Joie des chrétiens. Des païens se convertissent: 32 hommes, 7 femmes. L'archevêque Jean quitte Gaza et rentre à Césarée [3/4 mai 402].

Beaucoup de païens, ayant vu ce prodige, eurent la foi, et se mêlant aux laïques entrèrent avec eux dans la sainte église surnommée *Irène*. Il y eut une grande joie parmi les chrétiens ce jour-là, pour trois raisons. En premier lieu, parce qu'ils avaient vu revenir en bonne santé leur prélat, lequel avait accompli sa mission au gré de ses désirs ; en second lieu, parce que les dieux des nations avaient été réduits en miette, et qu'ils *étaient devenus comme la poussière qui s'évapore de l'aire, au temps de la moisson*, et aussi parce que *ceux qui leur ressemblaient* étaient brisés comme eux, *pour avoir cru en eux*. En troisième lieu, parce que des âmes égarées avaient été sauvées et ajoutées au trou-

62 8-9 Cf. Dan., II, 35 10-11. Cf. Ps. CXIII, 16 (CXV, 8) ; Ps. CXXXIV (CXXXV), 18.

pyle à Alexandrie (Wachsmuth, *Rhein. Mus.*, XXVIII (1873), p. 581-585) et les *Actes d'Anastase le Perse*, éd. Usener 23a, mentionnent un τετράπυλον ἐν τῷ μέσῳ τῆς πόλεως.

61

Ἐκπλευσάντων δὲ ἡμῶν εἰς τὴν πόλιν, καθὼς εἴρηται, ὡς ἐφθάσαμεν τὸν τόπον ἔνθα ὑπῆρχεν τὸ εἰρημένον εἴδωλον τῆς Ἀφροδίτης (ἐβάσταζον δὲ Χριστιανοὶ τὸ τίμιον ξύλον τοῦ Χριστοῦ, τουτέστιν τὸν τύπον τοῦ σταυροῦ), ἑωρακὼς ὁ ἐνοικῶν δαίμων ἐν τῇ στήλῃ, μὴ φέρων ἰδεῖν τὸ φοβερὸν σημεῖον, ἐξελθὼν ἐκ τοῦ μαρμάρου μετὰ ἀταξίας πολλῆς, ἔρριψεν αὐτὴν τὴν στήλην καὶ συνέκλασεν αὐτὴν εἰς πολλὰ κλάσματα. Ἔτυχεν δὲ δύο ἄνδρας τῶν εἰδωλολατρῶν παρίστασθαι τῷ βωμῷ ἐν ᾧ ἵστατο ἡ στήλη, καὶ συμπεσοῦσα, τοῦ μὲν τὴν κεφαλὴν ἐδιχοτόμησεν, τοῦ δὲ τὸν ὦμον καὶ τὸν καρπὸν κατέκλασεν· ἵσταντο γὰρ ἀμφότεροι μυκτηρίζοντες τὸν ἅγιον λαόν.

62

Πολλοὶ δὲ τῶν Ἑλλήνων θεασάμενοι τὸ σημεῖον τὸ γενόμενον ἐπίστευσαν, καὶ συμμιγέντες τοῖς λαϊκοῖς συνεισῆλθον αὐτοῖς εἰς τὴν ἁγίαν ἐκκλησίαν τὴν ἐπώνυμον Εἰρήνην. Ἐγένετο δὲ χαρὰ μεγάλη τοῖς Χριστιανοῖς ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ καὶ κατὰ τρεῖς τρόπους· κατὰ πρώτην τάξιν ὅτι ἀπέλαβον τὸν ἱερέα ὑγιαίνοντα καὶ καταθυμίως πράξαντα, κατὰ δὲ τὴν δευτέραν ὅτι συνετρίβησαν οἱ θεοὶ τῶν ἐθνῶν καὶ ἐγένοντο ὡσεὶ κονιορτὸς διασκορπιζόμενος ἀπὸ ἅλωνος θερινῆς, ἀλλὰ καὶ οἱ ὅμοιοι αὐτῶν συγκεκλασμένοι ἐγένοντο, πεποιθότες ἐπ' αὐτοῖς, κατὰ τὴν τρίτην δὲ τὴν μείζονα τῶν ἄλλων ὅτι καὶ ἐσώθησαν ψυχαὶ πλανώμεναι καὶ προσετέθησαν τῇ τοῦ Χριστοῦ ποίμνῃ.

61 2 τὸν τόπον BV : τὸν om. H || ἔνθα H : ἐν ᾧ BV || 6 φοβερὸν H : φερόμενον BV.

62 2-3 συνεισῆλθον BV : συνῆλθον H || 3 ἐκκλησίαν om. H || 5 καὶ κατὰ H : καὶ om. BV.

peau du Christ. L'évêque les ayant marqués du signe de la croix, les *congédia en paix*, les invitant à vaquer aux saintes prières. Ils étaient au nombre de trente-deux hommes et de sept femmes. L'archevêque Jean passa deux autres jours à Gaza ; puis il retourna à Césarée, tous les chrétiens et le saint évêque l'accompagnant jusqu'à la distance de deux milles.

63

Kynégios arrive à Gaza. Il convoque les habitants et leur fait connaître l'édit ordonnant la destruction des temples. Les païens se lamentent, les chrétiens se réjouissent [13 mai 402].

Dix jours après arriva l'admirable Kynégios [1], ayant avec lui le consulaire et le duc et une grande force militaire et civile. Beaucoup d'idolâtres, avertis de son arrivée, sortirent de la ville et se rendirent les uns dans les villages, les autres dans d'autres villes. Et c'étaient la plupart des riches de la cité. Le susdit Kynégios réquisitionna [2] les habitations des fugitifs. Le lendemain, ayant convoqué les habitants de la ville, en présence du duc et du consulaire, il leur montra les lettres impériales qui ordonnaient que les temples des idoles fussent détruits et livrés au feu. Ce qu'ayant entendu, les idolâtres poussèrent de grands gémissements, de sorte que les magistrats indignés les menacèrent et leur envoyèrent des soldats pour les frapper à coups de bâtons et de lanières.

64

Les huit temples de Gaza. Caractère religieux et simplicité des Gazéens qui, une fois affranchis de l'influence des démons, deviennent des chrétiens zélés.

Quant aux chrétiens, avec une immense allégresse, ils acclamèrent les Empereurs et les autorités. Puis, accompagnés

62 14 Cf. Act., XV, 33 ; Luc, II, 29.

1. Kynégios est « admirable » (cf. chap. 51) à raison, non de ses vertus, mais de ses fonctions. Cette flatteuse épithète est décernée, par une sorte d'euphémisme, aux fonctionnaires des deux classes inférieures (*spectabiles*, *clarissimi*).

2. Le verbe μητατεύω vient du latin *metatum*, mot qui désigne

Σφραγίσας δὲ αὐτοὺς ὁ ἐπίσκοπος, ἀπέλυσεν μετ' εἰρήνης, παραγγείλας αὐτοῖς σχολάζειν ταῖς ἁγίαις προσευχαῖς. Ἦσαν δὲ τὸν ἀριθμὸν ἄνδρες τριάκοντα δύο καὶ γυναῖκες ἑπτά. Ποιήσας δὲ ὁ ἀρχιεπίσκοπος Ἰωάννης ἄλλας δύο ἡμέρας ἐν Γάζῃ, ἐξῆλθεν ἐπὶ Καισάρειαν, πάντων τῶν Χριστιανῶν καὶ τοῦ ὁσίου ἐπισκόπου ἀποκαταστησάντων αὐτὸν ἕως δύο μιλίων.

63

Μετὰ δὲ δεκάτην ἡμέραν, κατέλαβεν ὁ θαυμάσιος Κυνήγιος, ἔχων μεθ' ἑαυτοῦ τὸν ὑπατικὸν καὶ τὸν δοῦκα καὶ πολλὴν στρατιωτικὴν καὶ πολιτικὴν χεῖρα. Προέγνωσαν δὲ πολλοὶ τῶν εἰδωλολατρῶν καὶ ἐξῆλθον τῆς πόλεως, οἳ μὲν εἰς κώμας, ἄλλοι δὲ εἰς ἑτέρας πόλεις· ἦσαν δὲ οἱ πλείους τῶν πλουσίων τῆς πόλεως. Ἐμητάτευσεν δὲ τοὺς οἴκους τῶν φυγόντων ὁ εἰρημένος Κυνήγιος. Τῇ δὲ ἑξῆς προσκαλεσάμενος τοὺς τῆς πόλεως, παρόντων τοῦ τε δουκὸς καὶ τοῦ ὑπατικοῦ ἐνεφάνισεν αὐτοῖς τὰ βασιλικὰ γράμματα τὰ παρακελευόμενα ὥστε καταστραφῆναι τὰ εἰδωλεῖα καὶ πυρὶ παραδοθῆναι. Εὐθέως δὲ ἀκούσαντες οἱ εἰδωλολάτραι οἴμωξαν μεγάλῃ τῇ φωνῇ, ὥστε τοὺς ἄρχοντας ἀγανακτῆσαι καὶ μετὰ ἀπειλῆς ἐπιπέμψαι αὐτοῖς στρατιώτας τύπτοντας αὐτοὺς ῥάβδοις καὶ σκυτάλαις.

64

Οἱ δὲ Χριστιανοὶ μετὰ χαρᾶς μεγάλης ἀνευφήμουν τοὺς βασιλεῖς καὶ τοὺς ἄρχοντας. Εὐθέως δὲ ὥρμησαν μετὰ τῶν

62 17 τῇ Γάζῃ BV ‖ 19 μιλίων : μονῶν (*mansiones*) W.
63 1 δὲ post μετὰ om. W ‖ 2 Κυνήγιος : ἄγαν ὑγιῶς W ‖ 3 χεῖρα : χρείαν W ‖ 10-11 καταστραφῆναι τὰ εἰδωλία HW : καταστραφῆναι τὰ εἴδωλα καὶ τὰ εἰδωλία BV ‖ 13 ἀπειλῆς : πολλῆς H ‖ αὐτοῖς στρατιώτας τύπτοντας : αὐτοὺς οἱ στρατιῶται τύπτοντες W ‖ 14 αὐτοὺς ῥάβδοις HWB : αὐτοῖς ῥ. V (sed αὐτοὺς ρ. V[2]).
64 2 ὥρμησαν V : ὅρ- HWB.

des magistrats et des cohortes, ils coururent détruire les temples des idoles. Il y avait dans la ville huit temples publics des idoles, celui d'Hélios, celui d'Aphrodite, celui d'Apollon, celui de Koré, celui d'Hécate, celui qu'on appelait l'*Héroeion*, celui de la Fortune de la cité que l'on nommait le *Tychaeon*, et le *Marneion*, qu'on disait le temple de Zeus Crétois, et qu'on regardait comme le plus illustre de tous les sanctuaires du monde entier. Il y avait encore, dans les maisons et les villages, beaucoup d'idoles que personne n'aurait pu dénombrer. En effet, les démons abusant de la bonne volonté des Gazéens, si faciles à conduire, avaient rempli de leur erreur toute leur ville et les environs. En quoi ces gens sont victimes de leur grande simplicité. Car, lorsqu'on les ramène à notre sainte foi, ils deviennent des chrétiens zélés. Voilà pour les Gazéens.

65

Les soldats et les chrétiens, repoussés du Marneion, démolissent et brûlent tous les autres temples. Porphyre interdit aux chrétiens de participer au pillage [12-24 mai 402].

Donc, au commandement, les soldats, auxquels s'étaient joints les chrétiens de la ville et de son port, se jetèrent sur les temples et ayant voulu dès l'abord détruire le *Marneion*, en furent repoussés. Car les prêtres de ce temple, prévenus de l'attaque, barricadèrent du dedans, avec de grosses pierres, les portes du temple intérieur ; et, ayant descendu, à l'endroit le plus secret du sanctuaire qu'on appelle *adyta*, tous les vases précieux appartenant au temple, et jusqu'aux simu-

la charge du logement imposée aux *possessores* au profit des militaires et de certains fonctionnaires civils. Les constitutions impériales défendaient aux soldats d'exiger autre chose que le logement. Ils ne pouvaient réclamer ni huile, ni sel, ni bois, ni literie, et ils devaient se conduire décemment. Le soin de marquer les logements incombait au corps des *metatores*. Ils indiquaient sur la porte de la maison le nom du destinataire ; il était interdit d'effacer ces marques sous peine de faux. La franchise du *metatum* était accordée à certains dignitaires, aux médecins du palais de l'empereur et à ceux de la capitale, aux professeurs de belles-lettres et de peinture, aux employés des fabriques impériales. Cf. G. Humbert, art. *Metatum* dans Daremberg et Saglio, *Dict. antiq.*

ἀρχόντων καὶ τῶν ταγμάτων, καὶ κατέστρεψαν τὰ εἰδωλεῖα. Ἦσαν δὲ ἐν τῇ πόλει ναοὶ εἰδώλων δημόσιοι ὀκτώ, τοῦ τε Ἡλίου καὶ τῆς Ἀφροδίτης καὶ τοῦ Ἀπόλλωνος καὶ τῆς Κόρης καὶ τῆς Ἑκάτης καὶ τὸ λεγόμενον Ἡρωεῖον καὶ τῆς Τύχης τῆς πόλεως, ὃ ἐκάλουν Τυχαῖον, καὶ τὸ Μαρνεῖον, ὃ ἔλεγον εἶναι τοῦ Κρηταγενοῦς Διός, ὃ ἐνόμιζον εἶναι ἐνδοξότερον πάντων τῶν ἱερῶν τῶν ἁπανταχοῦ. Ἦσαν δὲ καὶ ἄλλα πλεῖστα εἴδωλα ἐν ταῖς οἰκίαις καὶ ἐν ταῖς κώμαις, ἅτινα οὐδεὶς ἠδύνατο καθυποβαλεῖν ἀριθμῷ· οἱ γὰρ δαίμονες δραξάμενοι τῆς προαιρέσεως τῶν Γαζαίων, ὡς εἰσὶν εὐμετάγωγοι, ἐπλήρωσαν τῆς πλάνης πᾶσαν αὐτῶν τὴν πόλιν καὶ περιοικίδα. Τοῦτο δὲ ὑπομένουσιν ἀπὸ πολλῆς ἁπλότητος. Διὸ μεταφερόμενοι εἰς τὴν ἁγίαν πίστιν Χριστιανοὶ ζηλωταὶ γίνονται. Τοσαῦτα μὲν περὶ τῶν Γαζαίων.

65

Ἐπιτραπέντες οὖν οἱ στρατιῶται μετὰ τῶν Χριστιανῶν τῆς πόλεως καὶ τοῦ παραθαλαττίου αὐτῆς μέρους, ὥρμησαν ἐπὶ τὰ εἰδωλεῖα, καὶ πρῶτον βουληθέντες καταστρέψαι τὸ λεγόμενον Μαρνεῖον, ἀνεκρούσθησαν· οἱ γὰρ ἱερεῖς τοῦ εἰδωλείου ἐκείνου προακούσαντες, ἔσωθεν τὰς θύρας τοῦ ἐνδοτέρου ναοῦ λίθοις μεγάλοις προέφραξαν, καὶ καταγαγόντες εἰς τὰ λεγόμενα ἄδυτα ὅσα ἦν τῷ ἱερῷ τίμια σκεύη, ἔτι δὲ καὶ αὐτὰ τὰ ζῴδια τῶν θεῶν αὐτῶν, ἐκεῖ ἔκρυψαν,

64 3-4 εἰδωλία WV : εἰδωλία Γάζης B εἴδωλα H || 5 καὶ τῆς Ἑκάτης ... Ἡρωεῖον trans. W post Τυχαῖον in textu sed restituit ordinem in margine || 6 Ἡρωεῖον edd. Bonn : ἡρωῖον HW -ρο- P ἱερωίων BV || 7 Τυχαῖον H : τύχαιον B τύχεον VWP || 8 Μαρνεῖον HP : -νίον BVW (sic fere semper BV) || ὃ ἔλεγον ... Διός om. W || Κρηταγενοῦς Henschen : κρητὰ γένους P κρίτα γένους HBV.

65 2 παραθαλαττίου HW : θαλαττίου BV || ὥρμησαν BV : ὅρ- HW || 3 εἰδωλία HW : εἴδωλα BV || καταστρέψαι τὸ λεγόμενον Μαρνεῖον HW : καταστρέψαι τὰ εἴδωλα καὶ τὸ Μαρνίον BV || 5 εἰδωλίου HW : εἰδώλου BV || τῆς θύρας HW || 8-9 ἐκεῖ ... αὐτῶν WBV : ἐκεῖ... αὐ- om. H.

lacres de leurs dieux, ils les y cachèrent. Et, passant par ce même lieu secret, ils s'échappèrent par une autre sortie. Car les susdits *adyta* ont plus d'une issue aboutissant en différents endroits. Les soldats donc, repoussés comme je l'ai dit, se tournèrent vers les autres temples, démolirent les uns, livrèrent au feu les autres, et firent main basse sur les vases sacrés qui s'y trouvaient. Or, saint Porphyre avait anathématisé, dans l'église, tout habitant chrétien qui enlèverait quoi que ce fût des temples des idoles en vue d'un profit personnel : aussi, nul des Gazéens fidèles ne prit rien : seuls les soldats et les étrangers qui se trouvèrent là, participèrent au pillage. Au milieu des laïcs circulaient, en effet, des hommes appartenant au clergé et le saint évêque Porphyre en personne, pour les empêcher de ne rien s'approprier.

66

Délibération sur le Marneion. A l'église, un enfant de sept ans s'écrie en syriaque[1] qu'il faut brûler le temple intérieur — il indique comment — et le remplacer par une église [24 mai 402].

Ils passèrent dix jours à détruire les temples des idoles. Après quoi ils délibérèrent sur le *Marneion*, se demandant ce qu'ils en allaient faire. Les uns proposaient de le démolir, d'autres de l'incendier, d'autres encore de purifier cet endroit et de le consacrer, pour en faire une église de Dieu. Et l'on discuta longuement là-dessus. Enfin, le saint évêque ordonna au peuple un jeûne et des prières, afin que le Seigneur leur révélât comment ils devaient en user. Et, ayant jeûné ce jour-là, et prié Dieu au sujet de cette affaire, ils célébrèrent, le soir, la sainte messe. Tandis qu'on célébrait l'office, un enfant de sept ans environ, qui se tenait près de sa mère, s'écria tout à coup : « Brûlez le temple intérieur jusqu'au sol. Car il s'y est fait beaucoup d'abominations, surtout des sacrifices humains. Et brûlez-le de la façon que voici :

1. Le syriaque était si bien la langue courante de Gaza et des environs qu'un Franc de l'armée de Constance, amené à saint Hilarion pour être exorcisé, fut interrogé par lui, et répondit au saint en cette langue (Jérôme, *Vie d'Hilarion*, ch. 22). Il est vrai que dans la

καὶ διὰ τῶν αὐτῶν ἀδύτων ἔφυγον δι' ἄλλων ἀνόδων· ἔλεγον γὰρ τὰ εἰρημένα ἄδυτα ἔχειν πολλὰς ἀνόδους εἰς διαφόρους τόπους. Ἀνακρουσθέντες οὖν, καθὼς προεῖπον, ἐτράπησαν ἐπὶ τὰ ἄλλα εἰδωλεῖα καὶ τὰ μὲν κατέστρεψαν, τὰ δὲ πυρὶ παρέδωκαν, ἁρπάσαντες πάντα τὰ ἐν αὐτοῖς σκεύη τίμια. Ἦν δὲ ὁ ἐν ἁγίοις Πορφύριος ἀναθεματίσας ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ πάντα Χριστιανὸν πολίτην λαμβάνοντά τί ποτε ἐκ τῶν εἰδωλείων εἰς ἴδιον κέρδος· οὐδεὶς οὖν τῶν πολιτῶν τῶν πιστῶν ἐλάμβανεν οὐδέν, εἰ μὴ οἱ στρατιῶται καὶ οἱ παρεπίδημοι ἐκεῖσε εὑρεθέντες. Περιῆγον οὖν μετὰ τῶν λαϊκῶν ἄνδρες εὐλαβεῖς τοῦ κλήρου καὶ αὐτὸς ὁ ὅσιος ἐπίσκοπος Πορφύριος, ἀνακόπτοντες αὐτοὺς μηδὲν σφετερίσασθαι. Ἐποίησαν δὲ ἡμέρας δέκα καταστρέφοντες τοὺς ναοὺς τῶν εἰδώλων.

66

Μετὰ δὲ τὰς εἰρημένας ἡμέρας, ἐβουλεύσαντο καὶ περὶ τοῦ Μαρνείου πῶς αὐτῷ χρήσονται. Οἳ μὲν γὰρ ἔλεγον, κατασκαφῆναι αὐτό, ἄλλοι δὲ κατακαῆναι, ἄλλοι δὲ καθαρισθῆναι τὸν τόπον καὶ ἁγιασθῆναι εἰς ἐκκλησίαν θεοῦ, καὶ ἦν πολλὴ περὶ τούτου ἡ σκέψις. Τέλος δὲ ὁ ἐν ἁγίοις ἐπίσκοπος κηρύσσει νηστείαν τῷ λαῷ καὶ δέησιν, ἵνα ἀποκαλύψῃ αὐτοῖς ὁ κύριος πῶς δεῖ αὐτῷ χρήσασθαι, καὶ νηστεύσαντες ἐν τῇ ἡμέρᾳ ἐκείνῃ καὶ δεηθέντες τοῦ θεοῦ περὶ τούτου, ἑσπέρας ἐπετέλεσαν τὴν ἁγίαν σύναξιν. Τῆς δὲ συνάξεως ἐπιτελουμένης, παιδίον ὡς ἑπτὰ ἐνιαυτῶν, ἱστάμενον μετὰ τῆς ἰδίας μητρός, ἄφνω ἀνέκραξεν λέγον· Καύσατε τὸν ναὸν τὸν ἔνδον ἕως ἐδάφους· πολλὰ γὰρ δεινὰ γέγονεν ἐν αὐτῷ, μάλιστα αἱ ἀνθρώπων θυσίαι. Τοιούτῳ δὲ τρόπῳ καύσατε αὐτόν. Ἀγάγετε ὑγρὰν πίσσαν

65 12 εἰδωλία HW : εἴδωλα BV || 13 πάντα om. H || 15 πολίτην om. W || 17 τῶν πιστῶν HW : τῶν om. BV || ἔλαμβανον B.
66 5 ἦν : ἐπὶ H || 7 αὐτῷ Eberhard : αὐτοῦ H αὐτοὺς BV.

apportez de la poix liquide, du soufre et de la graisse de porc, mêlez les trois choses, enduisez-en les portes de bronze, mettez-y le feu, et ainsi le temple tout entier brûlera : car autrement, ce n'est pas possible. Quant au temple extérieur, laissez-le, avec son enceinte. Et, après l'avoir brûlé, nettoyez l'endroit et bâtissez-y une sainte église. » Il disait encore ceci : « Je vous en conjure à la face de Dieu, ne faites point d'autre sorte : ce n'est pas moi qui vous parle, mais *le Christ qui parle en moi.* » Et il disait cela dans la langue des Syriens. Tous, en l'entendant, étaient pleins d'admiration, et glorifiaient Dieu.

67

L'évêque veut forcer l'enfant à dénoncer celui qui lui a suggéré son intervention dans le débat ; l'enfant reste muet malgré la menace du fouet [*24 mai 402*].

Ce miracle arriva aussi aux oreilles du saint évêque. Et, levant les mains au ciel, il glorifia Dieu et dit : « *Gloire à toi, ô saint Père, pour avoir caché ces choses aux hommes sages et sensés, et les avoir révélées aux petits enfants.* » Et il invita l'enfant et sa mère à se trouver à l'évêché après la fin de la messe. Là, après avoir écarté l'enfant, il dit à la mère : « *Je t'adjure au nom du fils du Dieu vivant*, dis-moi si c'est à ton instigation, ou à l' instigation de quelque autre personne de ta connaissance, que ton fils a déclaré ce qu'il a dit à propos du *Marneion.* » A ces paroles, la femme répondit : « Je me livre au terrible et redoutable tribunal du Christ, si j'ai su d'avance rien de ce que mon fils a dit en ce jour. Mais, si tu le désires, prends l'enfant, examine-le avec menaces ; et s'il a dit ces choses sous l'instigation de quiconque, il l'avouera par l'effet de la crainte. S'il ne dit rien

66 22-23 Cf. II Cor., XIII, 3.

67 2-4 Cf. Matth., XI, 25 || 7 Cf. Matth., XXVI, 63.

Vie d'Hilarion, c'est par miracle que le possédé use du dialecte du pays ; tandis que dans le récit de « Marc », le prodige est que l'enfant se serve de la langue grecque qu'il n'entendait point. Souvent, dans l'antiquité chrétienne, par application des paroles du Christ rapportées par S. Matthieu, XI, 25 (citées au chap. 67) et XXI, 16 (cf. Ps. VIII, 3) on suivit les conseils donnés par la bouche d'un

θεῖόν τε καὶ στέαρ χοίρεον καὶ μίξατε τὰ τρία καὶ χρίσατε τὰς χαλκᾶς θύρας καὶ ἐπ' αὐτὰς τὸ πῦρ ἐπιβάλετε, καὶ οὕτως πᾶς ὁ ναὸς καίεται· ἄλλως γὰρ οὐκ ἔστιν δυνατόν. Τὸν δὲ ἐξώτερον ἐάσατε σὺν τῷ περιβόλῳ. Καὶ μετὰ τὸ καῆναι, καθάραντες τὸν τόπον, ἐκεῖ κτίσατε ἁγίαν ἐκκλησίαν. Ἔλεγεν δὲ καὶ τοῦτο· Μαρτύρομαι ὑμᾶς ἐνώπιον τοῦ θεοῦ, ἄλλως μὴ γένηται· οὔτε γὰρ ἐγώ εἰμι ὁ λαλῶν, ἀλλ' ὁ Χριστὸς ὁ ἐν ἐμοὶ λαλῶν· ταῦτα δὲ ἔλεγεν τῇ Σύρων φωνῇ. Ὡς δὲ ἤκουσαν πάντες ἐθαύμαζον καὶ ἐδόξαζον τὸν θεόν.

67

Ἦλθεν δὲ τὸ θαῦμα τοῦτο καὶ εἰς τὰς τοῦ ὁσίου ἐπισκόπου ἀκοάς, καὶ ἀνατείνας τὰς χεῖρας αὐτοῦ εἰς τὸν οὐρανὸν ἐδόξασεν τὸν θεὸν καὶ εἶπεν· Δόξα σοι, πάτερ ἅγιε, ὅτι ἀπέκρυψας ἀπὸ σοφῶν καὶ συνετῶν καὶ ταῦτα ἀπεκάλυψας νηπίοις. Ἐπέτρεψεν δὲ τὸ παιδίον καὶ τὴν μητέρα αὐτοῦ μετὰ τὴν ἀπόλυσιν τῆς ἐκκλησίας εὑρεθῆναι ἐν τῷ ἐπισκοπείῳ, καὶ ἀποχωρίσας τὸ παιδίον εἶπεν τῇ γυναικί· Ὁρκίζω σε κατὰ τοῦ υἱοῦ τοῦ θεοῦ τοῦ ζῶντος εἰπεῖν εἰ καθ' ὑποβολὴν σὴν ἢ ἄλλου τινός, γινωσκούσης σου αὐτόν, τὸ παιδίον τὸ σὸν ἐφθέγξατο ἐκεῖνα ἃ εἶπεν περὶ τοῦ Μαρνείου. Ἡ δὲ γυνὴ ἀκούσασα εἶπεν· Παραδίδωμι ἐμαυτὴν τῷ φοβερῷ καὶ φρικτῷ βήματι τοῦ Χριστοῦ, εἰ προέγνων τί ποτε ὧν ἐφθέγξατο ὁ υἱός μου ἐν ταύτῃ τῇ ἡμέρᾳ. Ἀλλ' εἰ δοκεῖ σοι, ἰδοὺ τὸ παιδίον λαβὼν μετὰ ἀπειλῆς ἐξέτασον αὐτό, καὶ ἐὰν καθ' ὑποβολήν τινος

66 15 θεῖόν τε P : τε om. HBV ⟨καὶ⟩ θεῖον Haupt (cf. 68, 5) || 16 χαλκᾶς om. B || θύρας HBP : πύλας V || 17 ἐπιβάλετε HP : -ται V -βάλλεται B || 20 ὑμᾶς HP : ὑμῖν BV || 22 ὁ ἐν ἐμοὶ λαλῶν sic HBVP : λαλῶν del. Eberhard propter 68, 12-13.

67 1-2 εἰς τὰς τοῦ ὁσ. ἐπ. ἀκ. transp. BV || 5 ἀπεκάλυψας αὐτὰ V (sic Matth. XI, 25) || 10 τὸν σὸν H || 11 ἡ δὲ γυνὴ ἀκούσασα BV (ἀκούσασα enim om. edd. Bonn. post Haupt) : γυνὴ om. H.

d'autre, il sera bien évident qu'il était inspiré du Saint-Esprit. » L'évêque ayant entendu et approuvé le discours de la femme, l'invita à s'éloigner un instant, tandis qu'il ordonnait de ramener l'enfant. Celui-ci introduit en sa présence, il lui demanda : « Qui t'a suggéré de crier à l'église ce que tu as dit au sujet du *Marneion* ? » L'enfant se taisait. Alors le très saint évêque commanda d'apporter un fouet et de soulever[1] l'enfant pour l'intimider. Et celui qui tenait le fouet[2] fit la grosse voix et cria : « Qui t'a dit de parler ? Avoue, ou je te donne le fouet ! » Mais l'enfant demeurait impassible, sans articuler une parole. Et nous, qui l'entourions, de lui dire la même chose avec menaces. L'enfant ne bougeait pas.

68

L'enfant répète ce qu'il a dit au sujet de l'incendie du Marneion et de l'érection d'une église ; cette fois-ci, il se sert de la langue grecque que pourtant il n'entendait point [*24 mai 402*].

Enfin, lorsque tout le monde se fut tu, l'enfant ouvrant la bouche, dit en langue grecque : « Brûlez le temple intérieur jusqu'au sol. Car il s'y est fait beaucoup d'abominations, surtout des sacrifices humains. Et brûlez-le de la façon que voici : apportez de la poix liquide, du soufre et de la graisse de porc, mêlez les trois choses, enduisez-en les portes de bronze, mettez-y le feu, et ainsi le temple tout entier brûlera : car autrement, ce n'est pas possible. Quant au temple extérieur, laissez-le avec son enceinte. Et, après l'avoir brûlé, nettoyez l'endroit et bâtissez-y une sainte

enfant. A la mort d'Auxence, évêque de Milan (374), les évêques de la province furent invités par l'empereur Valentinien à élire son successeur. Comme ils tardaient à se mettre d'accord, une voix enfantine proclama à trois reprises : « Ambroise évêque ! »

1. Les précédents traducteurs semblent ne pas avoir compris le mot ἀναταθῆναι. L'enfant n'est pas *étendu* sur le sol, mais *soulevé*, dans la posture classique des flagellés, qui nous est bien connue par les textes et les monuments.

2. Hervet et Pomjalovskij ont compris que Porphyre tenait le fouet. Il est peu conforme à la dignité d'un évêque de frapper lui-même un enfant.

ταῦτα λελάληκεν, φόβῳ ὁμολογεῖ, εἰ δὲ μηδὲν ἄλλο λαλήσει, δῆλόν ἐστιν ὅτι ὑπὸ πνεύματος ἁγίου ἐνεπνεύσθη. Ἀκούσας δὲ ὁ ἐπίσκοπος τὸν λόγον τῆς γυναικὸς καὶ ἐπαινέσας, εἶπεν ἀποχωρισθῆναι αὐτὴν πρὸς βραχὺ καὶ τὸ παιδίον εἰσενεχθῆναι, καὶ σταθέντος τοῦ παιδίου εἶπεν αὐτῷ· Τίς σοι ὑπέβαλεν φθέγξασθαι ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ ἐκεῖνα ἃ ἐλάλησας χάριν τοῦ Μαρνείου; Τὸ δὲ παιδίον ἐσιώπα. Ἐπέτρεψεν δὲ ὁ ὁσιώτατος ἐπίσκοπος μάστιγα ἐνεχθῆναι καὶ ἀναταθῆναι τὸ παιδίον πρὸς τὸ φοβηθῆναι αὐτό. Ὁ δὲ τὴν μάστιγα κατέχων μετὰ φωνῆς ἀνέκραξεν λέγων· Τίς σοι εἶπεν λαλῆσαι; εἰπέ, ἵνα μὴ τῇ μάστιγι πληγῇς. Ὁ δὲ παῖς ἐνεὸς ἵστατο μηδὲν φθεγγόμενος. Τότε ἡμεῖς οἱ περὶ αὐτὸν τὰ αὐτὰ αὐτῷ ἐλέγομεν μετὰ ἀπειλῆς· ὁ δὲ ἦν ἀκίνητος.

68

Τέλος μετὰ τὸ παύσασθαι πάντας ἀνοίξας τὸ στόμα αὐτοῦ, ὁ παῖς εἶπεν τῇ ἑλληνικῇ διαλέκτῳ· Καύσατε τὸν ναὸν τὸν ἔνδον ἕως ἐδάφους· πολλὰ γὰρ δεινὰ γέγονεν ἐν αὐτῷ, μάλιστα αἱ ἀνθρώπων θυσίαι. Τοιούτῳ δὲ τρόπῳ καύσατε αὐτόν. Ἀγάγετε ὑγρὰν πίσσαν καὶ θεῖον καὶ στέαρ χοίρεον καὶ μίξατε τὰ τρία καὶ χρίσατε τὰς χαλκᾶς θύρας καὶ ἐπ' αὐτὰς ⟨τὸ⟩ πῦρ ἐπιβάλετε, καὶ οὕτως ⟨πᾶς⟩ ὁ ναὸς καίεται· ἄλλως γὰρ οὐκ ἔστιν δυνατὸν γενέσθαι. Τὸν δὲ ἐξώτερον ἐάσατε σὺν τῷ περιβόλῳ. Καὶ μετὰ τὸ καῆναι, καθάραντες τὸν τόπον, ἐκεῖ κτίσατε ἁγίαν ἐκκλησίαν.

67 16 λελάληκεν H : ἐλάλησεν BV || 24 ἀναταθῆναι V : ἀνασταθ- H ἀνατεθ- B || αὐτό V[c] : αὐτῷ HBV || 25 μετὰ φωνῆς om. B || 27 ἐνεός H : ἐννεός B ἐννεῶς V || 28 τὰ αὐτὰ HB : ταὐτὰ V || αὐτῷ B : -τὸ V om.

68 5 πίσσαν ὑγρὰν transp. V || 7 ἐπιβάλετε V[m] : -ται V -βάλλεται B ἐμβάλετε H || ⟨τὸ⟩ πῦρ Eberhard (cf. 66, 16 ; 69, 8) : τὸ om. HBV || 7-8 ⟨πᾶς⟩ ὁ ναὸς Eberhard (cf. 66, 17 ; 69, 9) : ὁ πᾶς ναὸς H πᾶς om. BV || 10 κτίσατε H : στήσατε B -ται V.

église. Je vous en conjure une fois de plus à la face de Dieu, ne faites pas autrement. Ce n'est pas moi qui parle, c'est le Christ qui est en moi... » Et le très saint Porphyre et tous ceux qui étaient avec lui, furent pris d'admiration en entendant la sainte hardiesse[1] de l'enfant, et avec quelle netteté il avait parlé. Ayant appelé sa mère, l'évêque lui demanda si elle ou son fils savait le grec. Elle affirma que ni elle, ni son enfant ne connaissait la langue hellénique. Et le très saint Porphyre, ayant entendu cela, glorifia Dieu derechef, et ayant sorti trois pièces d'or, il les donna à la femme. Le fils voyant l'argent dans la main de sa mère, s'écria en langue syriaque: « N'accepte pas, ma mère, crains, toi aussi, de *vendre pour de l'or le présent de Dieu* ». Ayant entendu cela, nous nous émerveillâmes de nouveau. Et la femme rendit les trois pièces d'or et dit à l'évêque : « Prie pour moi et pour mon enfant et recommande nous à Dieu. » Et le saint évêque les congédia en paix.

69

Le temple intérieur du Marneion est brûlé selon les indications de l'enfant. Les soldats et les étrangers se livrent au pillage [fin mai 402].

Au matin, il rassembla le pieux clergé et le peuple ami du Christ, ainsi que l'admirable Kynégios et les magistrats, et il leur dit ce que l'enfant avait déclaré au sujet du *Marneion*. A cette nouvelle, pleins d'admiration, ils décidèrent à l'unanimité de brûler le *Marneion*, conformément aux paroles de l'enfant[2]. On apporta donc la poix liquide, le soufre, la graisse de porc, on mélangea les trois, on en

68 22-23 Cf. Actes, VIII, 20.

1. La παρρησία est le franc-parler des inspirés et des saints.

2. Kynégios, en dirigeant cette opération, imitait son homonyme (?), le préfet du prétoire de 386, qui fit détruire les temples d'Apamée. Il y avait dans cette ville un temple de Zeus, si bien bâti, que sa destruction présentait les plus grandes difficultés... L'évêque de la ville, Marcellus, fit creuser au pied des colonnes, sous lesquelles on plaça des poutres. Il y fit mettre le feu après avoir aspergé le tout d'eau bénite qui nourrit le feu comme de l'huile.

Μαρτύρομαι ὑμᾶς πάλιν ἐνώπιον τοῦ θεοῦ, ἄλλως μὴ γένηται. Οὔτε γάρ ἐγώ εἰμι ὁ λαλῶν, ἀλλ' ὁ Χριστὸς ὁ ἐν ἐμοί. Ἐθαύμασεν δὲ ὁ ὁσιώτατος Πορφύριος καὶ πάντες οἱ σὺν αὐτῷ, ἀκούσαντες τῆς παρρησίας τοῦ παιδὸς καὶ πῶς εὐδιαιρέτως ὡμίλησεν. Προσκαλεσάμενος δὲ τὴν αὐτοῦ μητέρα, ἐπηρώτησεν αὐτὴν εἰ ἠπίστατο αὐτὴ ἢ ὁ αὐτῆς υἱὸς τὴν ἑλληνικὴν γλῶσσαν. Ἡ δὲ διεβεβαιοῦτο ὅρκοις μηδὲ αὐτὴν μηδὲ τὸ αὐτῆς τέκνον εἰδέναι ἑλληνιστί. Ἀκούσας πάλιν ὁ ὁσιώτατος Πορφύριος ἐδόξασεν τὸν θεόν, καὶ ἀναγαγὼν τρία νομίσματα δέδωκεν τῇ γυναικί. Ὁ δὲ παῖς θεασάμενος τὰ νομίσματα ἐν τῇ χειρὶ τῆς αὐτοῦ μητρός, ἀνεβόησεν λέγων τῇ συριακῇ γλώσσῃ· Μὴ λάβῃς, μῆτερ, μὴ καὶ σὺ πωλήσῃς τὴν δωρεὰν τοῦ θεοῦ χρυσίῳ. Πάλιν δὲ ἀκούσαντες ὑπερεθαυμάσαμεν. Ἡ δὲ γυνὴ ἀπέδωκεν τὰ τρία νομίσματα εἰποῦσα τῷ ἐπισκόπῳ· Εὖξαι ὑπὲρ ἐμοῦ καὶ τοῦ ἐμοῦ τέκνου καὶ παράθου ἡμᾶς τῷ θεῷ. Ὁ δὲ ὅσιος ἐπίσκοπος ἀπέλυσεν αὐτοὺς μετ' εἰρήνης.

69

Ὄρθρου δὲ συναγαγὼν τοὺς εὐσεβεῖς κληρικοὺς καὶ τὸν φιλόχριστον λαόν, ἔτι δὲ καὶ τὸν θαυμάσιον Κυνήγιον καὶ τοὺς ἄρχοντας, εἶπεν αὐτοῖς πῶς ἀπεφθέγξατο τὸ παιδίον χάριν τοῦ Μαρνείου. Ἀκούσαντες δὲ ἐθαύμασαν, καὶ ὁμονοήσαντες εἶπαν ἵνα κατὰ τὸ ῥῆμα τοῦ παιδὸς οὕτως καυθῇ. Ἀγαγόντες οὖν τὴν ὑγρὰν πίσσαν καὶ τὸ θεῖον καὶ τὸ χοίρεον στέαρ καὶ μίξαντες τὰ τρία, ἔχρισαν τὰς

68 11 ὑμᾶς H : ὑμῖν BV ‖ 12 οὔτε H (cf. 66, 21) : οὐ BV ‖ 12-13 ὁ ante ἐν ἐμοί om. V ‖ 13 ἐπίσκοπος post ὁσιώτατος add. BV (sed cf. infra l. 19) ‖ 15 ὁμίλησεν HBV ‖ δὲ H : om. BV ‖ 16 αὐτὴν BV² : αὐτὴ HV ‖ 22 συραχή V sed συριακή V² ‖ 24 θεοῦ HBP : χριστοῦ V ‖ 25 ἀπέδωκεν H : ἀνέδ- BV.

69 1 εὐσεβεῖς H : θεοσεβεῖς BV ‖ 5 εἶπαν BV : εἶπον H ‖ οὕτως HV : οὗτος B ‖ 7 χοίρεον HBV sic 68, 6 sed χύ- (χοί- P) 66, 15.

enduisit les portes intérieures, on fit une oraison, on mit le feu aux portes, et aussitôt, le temple entier prit feu et brûla. Et parmi les soldats et les étrangers, tous ceux qui le pouvaient, dérobaient au brasier ce qu'ils trouvaient à prendre, or, argent, fer ou plomb.

70

Un tribun militaire, impitoyable pour les pillards par attachement secret au paganisme, est tué par la chute d'une poutre. Les chrétiens voient là un châtiment céleste [fin mai 402].

Or, parmi les officiers qui commandaient ces soldats, il y en avait un, de ceux qu'on appelle tribuns[1], préposé à la surveillance de l'incendie du temple. En apparence, il était chrétien, mais en secret, à l'insu de la plupart, il était idolâtre. Cet homme assistait ainsi au spectacle de l'incendie et du pillage par les soldats. Mais il se rongeait pour ainsi dire, et, sous prétexte de maintenir l'ordre parmi eux, il faisait flageller, impitoyablement, tous ceux qu'il trouvait emportant quelqu'une des dépouilles. Sur ces entrefaites et comme les murs étaient dévorés par le feu, soudain une poutre embrasée tomba sur le tribun et le tua, pour ainsi parler, deux fois. Car, tout en lui rompant la tête, elle consuma le reste de son corps. Et sur le champ, les soldats fidèles et le peuple chrétien, ayant connu que cet homme avait de l'inclination pour les idoles, glorifièrent Dieu et récitèrent ce psaume : *Pourquoi, ô puissant, te glorifies-tu dans ta malice? Ta langue a médité l'iniquité toute la journée. Tu as exercé la fraude comme un rasoir affilé. Tu as aimé la malice par-dessus la bonté, l'injustice plus que le langage de la justice ; tu as aimé toutes les paroles de destruction, un langage*

70 16-23 Ps. LI, 3 sqq.

1. Le tribun, à cette époque, est un officier supérieur, commandant une cohorte ou une autre unité (*numerus*, ou *aile*). Saint Jérôme, dans un texte à peu près contemporain, énumère, pour la cavalerie, sept grades entre le *tiro* ou conscrit et le *tribunus* (*Adv. Johannem Hierosol.*, 19, dans Migne, *P. L.* XXIII, col. 370). D'après la *Notitia dignitatum*, rédigée vers 400, il y avait en Palestine (*Or.* XXXIV) 1 légion, 12 *numeri equitum*, 6 *alae* et 11 cohortes; cf. Cagnat, art. *Exercitus*, dans Daremberg et Saglio, *Dict. antiq.*, p. 919.

ἐνδοτέρας θύρας, καὶ ποιήσαντες εὐχὴν προσῆψαν τὸ πῦρ, καὶ εὐθέως διέλαβεν πᾶς ὁ ναὸς καὶ ἐκαύθη. Ὅσοι δὲ τῶν στρατιωτῶν καὶ τῶν ξένων ἠδύναντο, διήρπαζον ἐκ τοῦ πυρὸς ἃ ηὕρισκον, εἴτε χρυσὸν εἴτε ἄργυρον ἢ σίδηρον ἢ μόλιβδον.

70

Ἦν δὲ ἀνὴρ τῶν ἐκεῖσε ἐξάρχων τῶν στρατιωτῶν, ὃν τριβοῦνον καλοῦσιν, ἐφιστάμενος τῇ καύσει τοῦ ναοῦ· ἦν δὲ Χριστιανὸς κατὰ τὸ φαινόμενον, κατὰ δὲ τὸ ἄδηλον τοῖς πολλοῖς, ἦν εἰδωλολάτρης. Οὗτος οὖν παριστάμενος καὶ ὁρῶν τήν τε καῦσιν καὶ τὴν διαρπαγὴν τὴν ὑπὸ τῶν στρατιωτῶν ἐπρίετο, καὶ προφάσει τῆς εὐταξίας αὐτῶν ἐμάστιζεν ἀφειδῶς ὃν ηὕρισκεν φέροντά τι τῶν σκύλων. Τούτων γινομένων καὶ καταφθαρέντων τῶν τοίχων ἐκ τοῦ πυρός, ἄφνω ξύλον καιόμενον ἐπιπίπτει τῷ τριβούνῳ καὶ διπλοῦν τὸν θάνατον ἐπάγει αὐτῷ· διαρρῆξαν γὰρ τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ, τὸ ὑπόλοιπον σῶμα ἔκαυσεν. Καὶ εὐθέως οἵ τε πιστοὶ στρατιῶται καὶ οἱ τοῦ φιλοχρίστου λαοῦ γνόντες τὰ κατ' αὐτόν, ὅτι ἐπιρρεπὴς ἦν πρὸς τὰ εἴδωλα, ἐδόξασαν τὸν θεὸν καὶ εἶπαν ἐκεῖνον τὸν ψαλμὸν τὸν λέγοντα· « Τί ἐγκαυχᾷ ἐν κακίᾳ ὁ δυνατός ; Ἀνομίαν ὅλην τὴν ἡμέραν ἐλογίσατο ἡ γλῶσσά σου. Ὡσεὶ ξυρὸν ἠκονημένον ἐποίησας δόλον. Ἠγάπησας κακίαν ὑπὲρ ἀγαθωσύνην, ἀδικίαν ὑπὲρ τὸ λαλῆσαι δικαιοσύνην. Ἠγάπησας πάντα ῥήματα καταποντισμοῦ, γλῶσσαν δολίαν. Διὰ τοῦτο ὁ θεὸς καθέλοι σε εἰς τέλος, ἐκτίλαι σε, καὶ μεταναστεύσαι

69 8 τῷ πυρί V || 10 τῶν ξένων H : τῶν om. BV || 11 ἃ ηὕρισκον om. H.

70 1 ἐκεῖσε τῶν transp. BV || 4 οὖν Usener : ὁ HBV || 8 ἐκ τοῦ : ὑπὸ τοῦ W || 10 διαρρήξας H || 14 εἶπαν BVW : εἶπον H || 15-16 δυνατός ; ἀνομίαν ὅλην τὴν ἡμέραν ἐλογίσατο H : δυνατός ; ἀνομίαν ἐλογίσατο W δυνατὸς ἀνομίαν ; Ὅλην τὴν ἡμέραν ἀδικίαν ἐλογίσατο BV (sic LXX, Ps. LI, 3-4) || 18 ὑπὲρ τὸ Haupt cum LXX : ὑπὲρ τοῦ HBVW || 19 ῥῆμα B || 20 καθέλοι Haupt cum LXX : -λεῖ HBVW || μετὰ ἀναστεῦσαι B.

perfide. Aussi que Dieu t'anéantisse définitivement, qu'il t'arrache et qu'il te transplante de ta demeure, et (qu'il extirpe) ta racine de la terre des vivants, et la suite du psaume. Le temple continua à brûler pendant plusieurs jours.

71

Perquisitions domiciliaires : les idoles et les livres sacrés des païens sont saisis et brûlés [juin 402].

Ensuite on fit une perquisition dans les maisons : car il y avait quantité d'idoles dans la plupart des cours, et celles qu'on trouvait étaient, les unes livrées au feu, les autres jetées au bourbier. On trouva aussi des livres pleins d'imposture, qu'ils appelaient leurs livres sacrés, avec quoi les idolomanes célébraient leurs mystères et leurs autres cérémonies interdites. Ces livres, donc, eurent le sort de leurs dieux.

72

Les païens viennent en foule à la vraie foi [juin 402].

Et les païens se ralliaient en foule à la sainte foi, les uns par crainte, les autres réprouvant leur conduite passée. Et la sainte église leur ouvrit ses portes. Car elle se souvenait de la sainte Écriture qui proclame : *Il sera ouvert à celui qui frappe, et celui qui cherche trouvera*. Et encore : *Le Christ est confessé soit par opportunité, soit en sincérité*[1]. Il est vrai que certains fidèles disaient au saint évêque qu'il ne fallait pas accueillir ceux qui embrassaient la foi par crainte, mais seulement ceux qui y venaient de bon cœur.

73

Porphyre explique aux chrétiens pourquoi il ne faut pas repousser les païens qui se convertissent par crainte [juin 402].

Mais le saint évêque disait à ceux qui parlaient ainsi : « Il

72 4-5 Matth., VII, 7 || 5-6 Philipp , I, 18.

1. Ces paroles assez obscures de saint Paul ont été souvent allé-

σε ἀπὸ σκηνώματός σου καὶ τὸ ῥίζωμά σου ἐκ γῆς ζώντων » καὶ τὰ ἑξῆς τοῦ ψαλμοῦ. Ἐπέμενεν δὲ τὸ ἱερὸν καιόμενον ἐπὶ πλείστας ἡμέρας.

71

Μετὰ δὲ ταῦτα καὶ τῶν οἰκιῶν ἐγένετο ἔρευνα. Πολλὰ γὰρ ὑπῆρχεν εἴδωλα ἐν πλείσταις αὐλαῖς, καὶ τὰ εὑρισκόμενα τὰ μὲν πυρὶ παρεδίδοντο, τὰ δὲ εἰς βόρβορον ἐρρίπτοντο. Εὑρίσκοντο δὲ καὶ βιβλία πεπληρωμένα γοητείας, ἅτινα ἱερὰ αὐτοὶ ἔλεγον, ἐξ ὧν τὰς τελετὰς καὶ τὰ ἄλλα ἀθέμιτα ἐποίουν οἱ τῆς εἰδωλομανίας, καὶ αὐτὰ δὲ ὁμοίως ἴσα τοῖς θεοῖς αὐτῶν ἔπασχον.

72

Προσέτρεχον δὲ πολλοὶ τῇ ἁγίᾳ πίστει, καὶ οἱ μὲν φόβῳ οἱ δὲ καταγινώσκοντες τῆς προτέρας ἑαυτῶν διαγωγῆς, πᾶσι δὲ τὰς θύρας ἤνοιγεν ἡ ἁγία ἐκκλησία· ἐμνημόνευε γὰρ τῆς ἁγίας γραφῆς τῆς λεγούσης· « Τῷ κρούοντι ἀνοιγήσεται καὶ ὁ ζητῶν εὑρίσκει » καὶ πάλιν· « Εἴτε προφάσει εἴτε ἀληθείᾳ Χριστὸς καταγγέλλεται ». Ἔλεγον δὲ καί τινες τῶν πιστῶν τῷ ὁσίῳ ἐπισκόπῳ ὅτι οὐκ ἔδει δέξασθαι τοὺς διὰ φόβον προσερχομένους, ἀλλὰ τοὺς ἀγαθῇ προαιρέσει.

73

Ὁ δὲ ὅσιος ἐπίσκοπος ἔλεγεν πρὸς τοὺς ταῦτα λέγον-

70 22 ἐπέμενεν BW : -μει- HV.
71 2 ὑπῆρχον W || 3 παρεδίδοτο H || 4 ἐνερρίπτοντο W ἔρριπτον H || ηὑρίσκοντο W || πεπληρωμένα om. H || 5 αὐτοὶ Haupt : αὐτὰ HBVW || 6 οἱ εἰδολομανεῖς W || 7 αὐτὰ : αὐταὶ W.
72 1 προσέτρεχον BVW : προέτρ. H || 2 αὐτῶν HW : ἑαυτῶν BV || 2-3 διαγωγῆς HW : διαλογῆς BV.
73 1 πρός τοὺς BV : πρὸς αὐτοὺς τοὺς H πρὸς αὐτοὺς W || 1-3 ταῦτα ... ἀνθρώποις om. W.

sent pas dignes de la foi, trop accoutumés qu'ils sont au mal, ceux qui sont issus d'eux peuvent être sauvés par le contact du bien. »

74

Porphyre cathéchise les nouveaux convertis, au nombre de 300 environ [juin 402].

Ayant par ces discours persuadé les frères, saint Porphyre reçut tous ceux qui voulaient être baptisés, non sans les avoir catéchisés pendant de nombreux jours, et non seulement avant le baptême, mais encore après celui-ci. Car il enseignait constamment la Parole, non que, désireux de briller, il usât d'un discours pompeux, mais il les instruisait en phrases simples, leur expliquant toute chose d'après l'Écriture. Au troupeau du Christ, cette année-là, environ trois cents âmes s'ajoutèrent; et depuis lors, chaque année, le nombre des chrétiens augmenta.

75

Une lettre de l'Impératrice apporte à Porphyre le plan de l'église qu'elle a promis de bâtir au milieu de Gaza ; ce plan est en forme de croix [402, après juin].

Lorsque finalement le *Marneion* fut brûlé et que le calme fut rétabli dans la cité, le bienheureux évêque, avec le saint clergé et le peuple chrétien, résolut de bâtir une sainte église sur l'emplacement de l'édifice brûlé, suivant la révélation qui lui avait été faite lorsqu'il était à Constantinople, ce pourquoi il avait reçu l'argent de la très pieuse impératrice Eudoxie. Lors donc qu'il eut laissé partir les magistrats et le peuple chrétien, il retint une partie des troupes, afin qu'il n'y eût aucun trouble après leur départ, et non seulement pour cette raison, mais afin que les soldats aidassent à rassembler les matériaux de construction pour ladite sainte

dix-huit ans, un meurtre involontaire. Macaire lui raconte que ce meurtre l'a conduit à l'ascétisme et au salut : « Je ne dis pas cela, conclut Palladius, pour frayer la route au meurtre, mais pour montrer qu'il y a aussi des vertus dues aux circonstances (περιστατικαὶ ἀρεταί)... En effet, parmi les vertus, les unes sont volontaires, les autres imposées par la nécessité. » Notre dicton « faire de nécessité

ἔξει τοῦ κακοῦ, οἱ ἐξ αὐτῶν γενόμενοι δύνανται σωθῆναι συναναστρεφόμενοι τῷ ἀγαθῷ.

74

Ταῦτα εἰπὼν ὁ ὅσιος Πορφύριος καὶ πείσας τοὺς ἀδελφούς, πάντας τοὺς βουλομένους φωτισθῆναι ἐδέξατο, κατηχήσας αὐτοὺς ἐπὶ πολλὰς ἡμέρας οὐ μόνον πρὸ τοῦ βαπτίσματος, ἀλλὰ καὶ μετὰ ταῦτα· συνεχῶς γὰρ ἐδίδασκεν τὸν λόγον, οὐχ ὁμιλῶν κομπῷ λόγῳ θέλων ἐπιδείξασθαι, ἀλλ' ἁπλῇ φράσει διδάσκων, καὶ ἐπιλύων πάντα ἀπὸ τῆς γραφῆς. Προσετέθησαν οὖν τῇ τοῦ Χριστοῦ ποίμνῃ ἐν ἐκείνῳ τῷ ἐνιαυτῷ ὡσεὶ ὀνόματα τριακόσια, καὶ ἐξ ἐκείνου καθ' ἕκαστον ἔτος αὔξησιν ἐπεδέχετο τὰ Χριστιανῶν.

75

Καυθέντος δὲ εἰς τέλος τοῦ Μαρνείου καὶ τῆς πόλεως κατασταθείσης, ἐβουλεύσατο ὁ μακάριος ἐπίσκοπος μετὰ τῶν ἀπὸ τοῦ εὐαγοῦς κλήρου καὶ τοῦ φιλοχρίστου λαοῦ ἁγίαν ἐκκλησίαν κτίσαι ἐν τῷ καυθέντι τόπῳ, καθὼς αὐτῷ ἀπεκαλύφθη ἡνίκα ἐτύγχανεν ἐν Κωνσταντινουπόλει, δι' ὃ καὶ τὰ χρήματα ἔλαβεν παρὰ τῆς θεοφιλεστάτης Εὐδοξίας τῆς βασιλίδος. Ἀπολύσας οὖν τούς τε ἄρχοντας καὶ τὸν φιλόχριστον λαόν, μέρος τῆς βοηθείας κατέσχεν διὰ τὸ μὴ γενέσθαι νεωτερισμόν τινα μετὰ τὴν αὐτῶν ἔξοδον, οὐ διὰ τοῦτο δὲ μόνον, ἀλλὰ καὶ διὰ τὸ συμβοηθῆσαι χάριν τοῦ συναγαγεῖν τὰς ὕλας τῆς οἰκοδομῆς τῆς εἰρημένης ἁγίας

73 29 ἐν ἕξει Haupt : ἐνέξει BV ἐπέξει H || 29 γενόμενοι H : γενώ- B γεννώ- V.

74 4 μετ' αὕτα H || 5 λόγον sic HBV : λαόν edd. Bonn. post Usener || οὐχ ομιλῶν H.

75 1 χαυθέντες B (corr. B²) || 5 ἐν ante Κωνστ. om. H || δι' ὃ Eberfeld : δι' ὃν H δι' ὧν BV || 8 κατέσχεν BV : μετέσχεν H || διὰ τοῦ H || 10 διὰ τοῦ B.

église. Or, d'aucuns conseillaient de la construire d'après le plan du temple brûlé. Celui-ci était de forme ronde, entouré de deux portiques concentriques, et son centre était un dôme renflé et allongé dans le sens de la hauteur; il avait encore d'autres dispositions, appropriées aux idoles, accommodées aux choses abominables et illicites qui sont le fait des idolomanes. Donc certains voulaient qu'on édifiât d'après ce plan la sainte église; d'autres y contredisaient, soutenant qu'il fallait abolir jusqu'à la mémoire de ce plan. Et ceux qui parlaient ainsi persuadaient tout le monde et semblaient, à tous, avoir raison. Mais le saint évêque disait : « Cela aussi, nous le laisserons à la volonté de Dieu ». Et, tandis qu'on déblayait le terrain, arrive un *magistrianos* [1] avec des lettres impériales : des lettres d'Eudoxie, d'éternelle mémoire. Or, ces lettres contenaient des salutations et sollicitaient des prières pour elle-même et pour les Empereurs, pour son époux et son fils. Il y avait dans un autre papier, à l'intérieur de la lettre, le plan de la sainte église, cruciforme [2], ainsi qu'on la voit maintenant avec la permission de Dieu : et cette lettre contenait l'ordre de bâtir la sainte église suivant ce plan. Et notre saint se réjouit en lisant cela, et en voyant le plan : il savait, en effet, que cela aussi s'était fait par révélation divine, et il se souvint de l'Écriture qui dit : *Le cœur du Roi est dans la main de Dieu.* Cette lettre annonçait l'envoi prochain de colonnes précieuses et de marbres.

76

Porphyre décide que des plaques de marbre du Marneion, regardées comme sacrées, serviront à paver la place devant la nouvelle église. Peine que cette mesure cause aux païens [402, après juin].

Lors donc que la cendre eut été déblayée et que toutes les

75 35-36 Prov. XXI, 1.

vertu », qui exprime une idée toute pareille, remonte à saint Jérôme.

1. Fonctionnaire du département du *magister officiorum*, en latin *magistrianus* ou *agens in rebus*. Les *magistriani* étaient par excellence les courriers impériaux.

2. C'est-à-dire une basilique à transept. L'expression n'implique

ἐκκλησίας. Συνεβούλευον οὖν τινες κτισθῆναι αὐτὴν κατὰ τὴν θέσιν τοῦ καυθέντος εἰδωλείου· στρογγυλοειδὲς γὰρ ὑπῆρχεν, περιβεβλημένον δυσὶν στοαῖς ἀλληλοεσωτέραις, τὸ δὲ μέσον αὐτοῦ ἦν ἀναφυσητὸν κιβώριον καὶ ἀνατεταμένον εἰς ὕψος, εἶχεν δὲ καὶ ἄλλα τινὰ ἃ τοῖς εἰδώλοις ἔπρεπεν, εὔθετα δὲ πρὸς τὰ γινόμενα παρὰ τῶν εἰδωλομανῶν μυσαρά τε καὶ ἀθέμιτα. Κατὰ ταύτην οὖν τὴν θέσιν ἔλεγόν τινες τὴν ἁγίαν κτισθῆναι ἐκκλησίαν, ἄλλοι δὲ ἀντέλεγον λέγοντες καὶ αὐτὴν τὴν μνήμην τῆς θέσεως ὀφείλειν περιαιρεθῆναι· οἱ δὲ τοῦτο λέγοντες ἔπειθον πάνται, ὡς καλῶς εἰπόντες· ὁ δὲ ὅσιος ἐπίσκοπος ἔλεγεν· Καὶ τοῦτο καταλείψωμεν τῇ βουλῇ τοῦ θεοῦ. Ἐν ὅσῳ δὲ καθαίρεται ὁ τόπος, καταλαμβάνει μαγιστριανὸς ἐπιφερόμενος βασιλικὰς ἐπιστολὰς τῆς ἀειμνήστου Εὐδοξίας, περιεῖχον δὲ τὰ γράμματα ἀσπασμὸν καὶ αἴτησιν εὐχῶν ὑπέρ τε αὐτῆς καὶ τῶν βασιλέων, τοῦ αὐτῆς ἀνδρὸς καὶ τοῦ τέκνου. Ἦν δὲ ἐν ἄλλῳ χάρτῃ, ἔσωθεν τῶν γραμμάτων, ὁ σκάριφος τῆς ἁγίας ἐκκλησίας σταυροειδὴς καθὼς νῦν σὺν θεῷ ὁρᾶται, καὶ περιεῖχον τὰ γράμματα ὥστε κατὰ τὸν σκάριφον κτισθῆναι τὴν ἁγίαν ἐκκλησίαν. Ἐχάρη δὲ ὁ ἐν ἁγίοις ἀναγνοὺς καὶ θεασάμενος τὸν σκάριφον· ἔγνω γὰρ ὅτι καὶ τοῦτο ἐγένετο κατὰ θείαν ἀποκάλυψιν, καὶ ἐμνήσθη τῆς γραφῆς λεγούσης· « Καρδία βασιλέως ἐν χειρὶ θεοῦ ». Περιεῖχον δὲ τὰ γράμματα ἔτι καὶ κίονας πολυτίμους καὶ μάρμαρα μέλλειν πέμπεσθαι.

76

Ἐκχοϊσθείσης οὖν τῆς τέφρας καὶ πάντων τῶν βδελυγ-

75 13 καυθέντος H : om. BV || 14 στοαῖς H : στολαῖς BV || 15 ἀναφυσιτὸν HB : -σιτικὸν V || 18 κατ' αὐτὴν V || 23 τοῦ θεοῦ om. V || 26 περιεῖχεν H || 29 ὁ σκάριφος sic HBV || σταυροειδὴς correximus : -δὲς HB -δῶς V || 31 τὸν σκάριφον HP : τὸ σκ. BV ; sic infra l. 32-33 || 32 Πορφύριος post ὁ ἐν ἁγίοις add. V.
76 1 ἐκχοϊσθείσης H : ἐκχοϊθ- BV.

abominations eurent été enlevées, le saint évêque ordonna que les débris du revêtement en marbre du *Marneion*, que l'on disait sacré et placé dans un lieu inviolable, surtout pour les femmes, serviraient à paver la place précédant le temple, à l'extérieur, pour être foulés aux pieds non seulement par les hommes, mais par les femmes, les chiens, les porcs et autres animaux. Et ceci affligea les idolâtres bien plus encore que l'incendie du temple. Aussi la plupart d'entre eux, surtout les femmes, évitent-ils jusqu'aujourd'hui de fouler ces plaques de marbre.

A quelque temps de là, Porphyre ordonna un jeûne d'une journée. Et, les prières du matin terminées, le saint évêque commanda à tout ami du Christ d'apporter une bêche, une pelle ou quelque autre instrument pareil. Il avait proclamé cet ordre depuis la veille au soir, afin qu'au matin tous fussent prêts : et l'ordre fut exécuté.

77

Sous la protection des soldats, les chrétiens se rendent processionnellement, au chant des psaumes, à l'endroit où s'était élevé le Marneion, pour le déblayer [*402, après juin*].

Le peuple se rassembla avec lesdits instruments de travail, dans la sainte église appelée *Irène* (*La Paix*). L'évêque ordonna à tous de se rendre en groupe, au chant des psaumes, sur l'emplacement de ce qui fut le *Marneion*. Lui-même suivait portant le saint Évangile, entouré du pieux clergé : on eût dit, en vérité, le Christ et ses disciples. En tête du peuple marchait Barochas, d'éternelle mémoire, avec l'image du signe de la Croix : à droite et à gauche de la foule du peuple étaient les soldats laissés à Gaza pour le maintien

pas nécessairement que la croix avait des bras égaux. Comme basiliques cruciformes, on cite, en Palestine, l'église de la *Tentation du Christ*, à Jérusalem, et une autre, près de Sichem, dont parle le pèlerin Arculfe; cf. F.-M. Abel dans *Conférences de Saint-Étienne* (Paris, 1910), p. 264, n. 1. Quant au mot σχάριφος ou σχάριφον « plan », il signifie, d'après Hésychius *a*) « grattage », *b*) « inscription, graffitte », *c*) comme ici, « exacte imitation d'un lieu », c'est-à-dire, « plan topographique ». L'hésitation entre les deux genres se marque même dans nos manuscrits.

μάτων περιαιρεθέντων, τὰ ὑπολειφθέντα σκύβαλα τῆς μαρμαρώσεως τοῦ Μαρνείου, ἅπερ ἔλεγον ἱερὰ εἶναι καὶ ἐν τόπῳ ἀβάτῳ τυγχάνειν, μάλιστα γυναιξίν, ταῦτα οὖν ἐκέλευσεν ὁ ὅσιος ἐπίσκοπος πρὸ τοῦ ναοῦ ἔξω εἰς τὴν πλατεῖαν πλακωθῆναι, ἵνα καταπατῶνται οὐ μόνον ὑπὸ ἀνδρῶν, ἀλλὰ καὶ γυναικῶν καὶ κυνῶν καὶ χοίρων καὶ κνωδάλων. Τοῦτο δὲ πλέον ἐλύπησεν τοὺς εἰδωλολάτρας τῆς καύσεως τοῦ ναοῦ. Ὅθεν οἱ πλείους αὐτῶν, μάλιστα αἱ γυναῖκες, οὐκ ἐπιβαίνουσι τοῖς μαρμάροις ἐκείνοις ἕως τοῦ νῦν.

Μετὰ χρόνον δὲ ὀλίγον κηρύσσει νηστείαν ἐν μιᾷ ἡμέρᾳ, καὶ τῆς ἀπολύσεως τῶν ἑωθινῶν εὐχῶν γενομένης, ἐκέλευσεν ὁ θεοφιλὴς ἐπίσκοπος πάντα ἄνδρα φιλόχριστον δικέλλας καὶ ἄμας καὶ ἄλλα τοιαῦτα ὄργανα ὑπὸ ἑκάστου βασταγῆναι. Τοῦτο δὲ ἀπὸ τῆς ἑσπέρας ἦν προκηρύξας, ἵνα τὸ πρωῒ πάντες εὑρεθῶσιν ἐν εὐτρεπεῖ, ὃ δὴ καὶ γέγονεν.

77

Συναχθέντος δὲ τοῦ λαοῦ μετὰ τῶν εἰρημένων ὀργάνων ἐν τῇ ἁγίᾳ ἐκκλησίᾳ τῇ ἐπωνύμῳ Εἰρήνῃ, ἐπέτρεψεν πάντας ψάλλοντας ὁμοῦ πορευθῆναι εἰς τὸ ποτὲ Μαρνεῖον, αὐτὸς δὲ ἐπηκολούθει βαστάζων τὸ ἅγιον εὐαγγέλιον καὶ περὶ αὐτὸν ἔχων τὸν εὐαγῆ κλῆρον, ὄντως μιμούμενος τὸν Χριστὸν μετὰ τῶν μαθητῶν. Προηγεῖτο δὲ τοῦ λαοῦ ὁ ἀείμνηστος Βαρωχᾶς βαστάζων τὸ ἐκτύπωμα τοῦ σημείου τοῦ σταυροῦ, ἐξ ἑκατέρων δὲ τῶν μερῶν τοῦ λαοῦ ἦσαν οἱ στρατιῶται οἱ ὑπολειφθέντες χάριν τῆς εὐταξίας τῆς

76 4-5 οὖν ἐκέλευσεν H : συνεῖδεν BV || 8 post vel ante κνωδάλων fort. ἄλλων per haplographiam omissum || 10 ἐκείνοις H : om. BV || 15 ὄργονα H || ὑπὸ ἑκάστου H (cf. supra l. 6-7) : ὑπεκάστου BV || 17 πάντες τὸ πρωῒ transp. BV.

77 1 ὀργάνων BV : ἀρειανῶν H || 5 αὐτὸν HB . αὑτὸν V || 7-8 τοῦ σημείου τοῦ σταυροῦ H : τοῦ τιμίου σταυροῦ BV || 9 οἱ ante ὑπολειφθέντες om. H.

de l'ordre. Tout en marchant, le peuple psalmodiait, et après chaque verset, on disait : *Alleluia*. Le psaume qu'on chantait était celui-ci : *Allons, réjouissons-nous dans le Seigneur, acclamons Dieu, notre sauveur, présentons-nous devant sa face avec des actions de grâces, célébrons-le dans nos psaumes, car notre Dieu est un grand souverain, un grand roi régnant sur toute la terre : dans sa main sont les bornes de la terre, et la mer est à lui. et lui-même l'a faite et ses mains ont façonné les terres. Allons, adorons-le, prosternons-nous devant lui, pleurons à la face du Seigneur qui nous a créés, car il est notre Dieu et nous sommes le peuple de son pâturage, et des brebis sous sa main.* Et ils chantèrent aussi d'autres psaumes jusqu'au moment où ils arrivèrent au *Marneion*.

78

L'architecte d'Antioche, Rufin, trace avec du plâtre les fondations de l'église ; les chrétiens les creusent en quelques jours [402, après juin].

Or, le saint évêque avait engagé Rufin, l'architecte d'Antioche, homme fidèle et expert[1] ; et c'est par lui que tout l'œuvre de la construction fut achevé. L'architecte, avec du plâtre[2], marqua les fondations de la sainte église, d'après la figure du plan qu'avait envoyé la très pieuse Eudoxie. Et le très savant évêque, après l'oraison et la génuflexion, commanda au peuple de creuser la terre et aussitôt, tous, d'une seule âme et d'un même zèle, se mirent à bêcher en criant : « Le Christ a vaincu ! » On n'eût pu voir, en cette occasion, nulle différence entre hommes, femmes, vieillards ou enfants. Mais le zèle donnait à tous la même force ; tandis que les uns creusaient, les autres déblayaient la terre,

77 12-21 Ps. XCIV (XCV), 1-7.

1. Ce savant architecte est inconnu d'ailleurs.

2. L'usage de tracer le plan d'un édifice sur le terrain, avec de la craie ou du plâtre, est attesté par la légende relative au tracé du périmètre d'Alexandrie. Ammien Marcellin (XXII, 16, 7) raconte que l'architecte Dinocrate, au moment de jeter les fondations d'Alexandrie, manqua de craie et traça le périmètre de la cité avec de la farine. On vit là un présage de l'abondance en aliments dont la nouvelle ville jouirait plus tard.

πόλεως. Πορευόμενοι δὲ ἔψαλλον, καὶ ἐν τῇ θέσει τῆς διακοπῆς τοῦ ψαλμοῦ ἔλεγον τὸ ἀλληλούια· ἦν δὲ ὁ ψαλμὸς ὃν ἔλεγον· « Δεῦτε ἀγαλλιασώμεθα τῷ κυρίῳ, ἀλαλάξωμεν τῷ θεῷ τῷ σωτῆρι ἡμῶν. Προφθάσωμεν τὸ πρόσωπον αὐτοῦ ἐν ἐξομολογήσει, καὶ ἐν ψαλμοῖς ἀλαλάξωμεν αὐτῷ, ὅτι θεὸς μέγας κύριος καὶ βασιλεὺς μέγας ἐπὶ πᾶσαν τὴν γῆν, ὅτι ἐν τῇ χειρὶ αὐτοῦ τὰ πέρατα τῆς γῆς, καὶ τὰ ὕψη τῶν ὀρέων αὐτοῦ εἰσιν, ὅτι αὐτοῦ ἐστιν ἡ θάλασσα καὶ αὐτὸς ἐποίησεν αὐτήν, καὶ τὴν ξηρὰν αἱ χεῖρες αὐτοῦ ἔπλασαν. Δεῦτε προσκυνήσωμεν καὶ προσπέσωμεν αὐτῷ καὶ κλαύσωμεν ἐναντίον κυρίου τοῦ ποιήσαντος ἡμᾶς, ὅτι αὐτός ἐστιν ὁ θεὸς ἡμῶν καὶ ἡμεῖς λαὸς νομῆς αὐτοῦ καὶ πρόβατα χειρὸς αὐτοῦ. » Ἔλεγον δὲ καὶ ἄλλους ψαλμοὺς ἕως ὅτε εἰσῆλθον εἰς τὸ Μαρνεῖον.

78

Ἦν δὲ προτρεψάμενος ὁ ἐν ἁγίοις ἐπίσκοπος Ῥουφῖνον τὸν ἀρχιτέκτονα ἐκ τῆς Ἀντιόχου, πιστὸν ἄνδρα καὶ ἐπιστήμονα, δι' οὗ καὶ τὸ ἅπαν τῆς οἰκοδομῆς ἐτελειώθη. Οὗτος λαβὼν γύψον ἐσημειώσατο τὴν θέσιν τῆς ἁγίας ἐκκλησίας κατὰ τὸ σχῆμα τοῦ πεμφθέντος σκαρίφου ὑπὸ τῆς θεοφιλεστάτης Εὐδοξίας. Καὶ ποιήσας ὁ ὁσιώτατος ἐπίσκοπος εὐχὴν καὶ γονυκλισίαν, ἐπέτρεψεν τῷ λαῷ σκάπτειν. Εὐθέως δὲ πάντες μιᾷ ψυχῇ καὶ τῇ αὐτῇ προθυμίᾳ ἔσκαπτον βοῶντες· Ὁ Χριστὸς ἐνίκησεν. Οὐκ ἦν δὲ θεάσασθαι διαφορὰν ἀνδρὸς καὶ γυναικὸς ἢ γέροντος ἢ παιδίου, ἀλλ' ἡ προθυμία πᾶσιν τὴν αὐτὴν δύναμιν παρεῖχεν, καὶ οἱ μὲν ἔσκαπτον ἄλλοι δὲ ἐξεχόϊζον, ὥστε

77 11 ἔλεγον Haupt : ἔλεγεν HBV.
78 1 Πορφύριος ὁ ante ἐπίσκοπος add. BV || 2 τὸν H : τινὰ BV (fort. recte) || 3 τὸ ἅπαν BV : τὸν ἄνδρα H || 6 αὐγούστης ante Εὐδοξίας add. BV || 12 παρεῖχεν V : παρεῖχαν H γὰρ εἶχεν B.

de sorte que, en peu de jours, toute la place des fondations fut déblayée.

79

Porphyre jette le premier dans les fondations des pierres extraites de la colline appelée Aldioma. Les chrétiens l'imitent en chantant à haute voix [402, après juin].

Et comme les matériaux de construction, entre autres d'énormes blocs de pierre venant de la colline appelée *Aldioma*, à l'est de la ville, étaient tout préparés, le saint, rassemblant à nouveau le peuple chrétien, ordonna d'abord force prières et psalmodies sur l'emplacement de la future église, puis, se ceignant, il se mit le premier à porter des pierres et à les déposer dans les fondations. Et les pieux clercs et tous les laïcs, pleins de joie et chantant à haute voix l'imitèrent : et on entendait leur chant à trois milles de la ville.

80

Trois enfants tombent dans un puits très profond. Porphyre supplie le Christ de les conserver en vie. Un homme descend dans le puits par la corde servant à la manœuvre des seaux [402, après juin].

Ce jour-là, il se fit un grand miracle. Il existe des puits dans l'enceinte du temple, l'un à l'ouest de ce qui est aujourd'hui la sainte église de Dieu et dont la profondeur est considérable[1]. Or donc trois garçons pris de soif y allèrent pour boire. S'étant approchés du puits, ils se penchèrent en s'appuyant sur la planche posée sur ledit orifice, comme il arrive aux enfants ; le bois se rompit et les trois enfants tombèrent dans le puits. Quelques-uns des assistants allèrent annoncer au peuple ce qui s'était passé. Il y eut une grande agitation, tous accourant vers le puits. Apprenant l'événement, saint Porphyre, accouru lui aussi sur place, commanda qu'on fît silence et le silence obtenu, commença à prier, à supplier le Christ avec force larmes, qu'il conservât les enfants en vie, sains et saufs, surtout à cause des idolâtres,

1. Ce puits existe probablement encore. Gaza possède, en effet, 63 puits, 44 à l'extérieur et 19 à l'intérieur de la ville, dont plu-

δι' ἡμερῶν ὀλίγων πάντας τοὺς τόπους τῶν θεμελίων ὀρυχθῆναι καὶ ἐκχοϊσθῆναι.

79

Καὶ προευτρεπισθείσης τῆς ὕλης, λίθων τε παμμεγεθῶν ἀπὸ λόφου τοῦ λεγομένου Ἀλδιώματος ἐξ ἀνατολῶν τῆς πόλεως καὶ ἄλλης ὕλης, ὁ ἐν ἁγίοις πάλιν συναγαγὼν τὸν φιλόχριστον λαὸν καὶ ποιήσας πολλὰς εὐχὰς καὶ ψαλμῳδίας ἐν τῷ τόπῳ, ἀναζωσάμενος αὐτὸς πρῶτος ἤρξατο βαστάζειν λίθους καὶ βάλλειν εἰς τὰ θεμέλια, ἔπειτα καὶ οἱ θεοφιλεῖς κληρικοὶ καὶ πάντες οἱ λαϊκοί, χαίροντες καὶ ψάλλοντες μεγάλῃ τῇ φωνῇ, ὡς ἀκούεσθαι αὐτοὺς ἀπὸ τριῶν μιλίων τῆς πόλεως.

80

Ἐγένετο δὲ μέγα θαῦμα ἐν τῇ ἡμέρᾳ ἐκείνῃ. Φρέατα τυγχάνουσιν ἔσωθεν τοῦ περιβολαίου τοῦ ἱεροῦ, ἐξ ὧν ἐστιν ἓν ἀπὸ δυτικοῦ μέρους τῆς νῦν ἁγίας τοῦ θεοῦ ἐκκλησίας, οὐκ ὀλίγον βάθος ἔχον. Τρεῖς οὖν παῖδες διψήσαντες ἀπῆλθον ἐπὶ τὸ πιεῖν, καὶ πλησιάσαντες τῷ στομίῳ τοῦ φρέατος, παρέκυπτον ἐπερειδόμενοι τῷ ξύλῳ τῷ ἐπὶ τοῦ στομίου, οἷα συμβαίνει παῖδας ποιεῖν, καὶ κλασθέντος τοῦ ξύλου οἱ τρεῖς ἔπεσαν εἰς τὸ φρέαρ. Τινὲς δὲ ἐκεῖ εὑρεθέντες ἀπῆλθον καὶ ἀνήγγειλαν τῷ λαῷ τὰ γενόμενα. Ἐγένετο δὲ οὐ μικρὸς θόρυβος, πάντων συντρεχόντων ἐπὶ τὸ φρέαρ. Γνοὺς δὲ τὸ γεγονὸς ὁ ὁσιώτατος Πορφύριος καὶ αὐτὸς δραμὼν ἐπὶ τὸν τόπον, ἐκέλευσεν ἡσυχίαν γενέσθαι, καὶ γενομένης ἤρξατο εὔχεσθαι καὶ δέεσθαι τοῦ Χριστοῦ μετὰ πολλῶν δακρύων ἵνα ζῶντα καὶ ἀσινῆ τὰ

78 13 τῶν θεμελίων om. BV || 14 ἐκχοϊθῆναι V.
80 5 στομίῳ H : στόματι BV || 9 ἀνήγγειλαν H : ἀπήγ- BV || 14 Χριστοῦ H : θεοῦ BV.

afin qu'ils ne pussent dire : « *Où est leur Dieu,* dans lequel ils espéraient? » Il passa une heure entière couché sur le sol, puis se relevant, il fit descendre un homme par la corde qui servait à la manœuvre des seaux, à la recherche des enfants. Naturellement la foule criait, appelant les enfants, et personne ne répondait du fond du puits.

81

Les enfants sont retrouvés sains et saufs au fond du puits. On les remonte dans un panier. Aucune blessure n'est relevée sur leur corps [402, après juin].

L'homme étant descendu, trouva les trois enfants assis sur une grande pierre, sains et saufs et devisant gaîment entre eux. Lorsque cet homme les vit, il fut rempli de stupeur et glorifia Dieu et cria d'en bas : « Glorifiez le Seigneur, les trois enfants sont en vie. » Ce qu'entendant, le saint et pieux évêque et le peuple se réjouirent. On fit descendre une grande corbeille, et Porphyre ordonna de les remonter tous les trois à la fois. car c'étaient de tous petits enfants de six à sept ans. L'homme qui était en bas recevant la corbeille, l'assujettit solidement et assit les trois enfants leur recommandant de fermer les yeux jusqu'à ce qu'ils arrivassent en haut, et de dire : « Jésus-Christ, sauve-nous! » Cela fait, il cria que l'on tirât la corde posément, et tout en tirant, on chantait l'hymne des trois jeunes gens dans la fournaise : *Sois béni, Seigneur Dieu de nos pères.* Et lorsqu'ils arrivèrent et que le saint évêque les aperçut (il était debout sur la margelle du puits, tenant lui-même la corde), débordant de joie et de larmes, il s'écria : *O vous, toutes les œuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur, chantez-le.* Lorsqu'on eut

80 15 Ps. LXXVIII (LXXIX), 10; Ps. CXIII, 10 (CXV, 2); Joël, II, 17 || **81** 15 Prière d'Azarie (Daniel III) 2 || 17-18 Ibid. 34.

sieurs fort anciens. Ils ont une profondeur de 24 à 50 mètres, et une largeur de 2 à 5. Ils contiennent de l'eau toute l'année et « le ciel n'en a jamais vu le fond », que le son de la voix humaine réussit cependant à atteindre. De nos jours, on en tire l'eau au moyen de la *noria,* machine comprenant essentiellement une roue, un cylindre et une chaîne à seaux. A l'époque de Porphyre, on employait sans doute une sorte de treuil. Une planche transversale reposait sur la margelle, et servait probablement à guider le seau.

παιδία διαφυλάξῃ, καὶ μάλιστα διὰ τοὺς εἰδωλομανεῖς, ἵνα μὴ εἴπωσιν· Ποῦ ἐστιν ὁ θεὸς αὐτῶν εἰς ὃν ἤλπιζον ; Καὶ ποιήσας ὥραν μίαν χαμαὶ κεκλιμένος καὶ ἀναστάς, ἐπέτρεψεν κατελθεῖν τινα διὰ τῶν σχοινίων τῶν κάδων, τὴν ἔρευναν τῶν παίδων ποιήσασθαι. Ἐβόων γὰρ οἱ ἀπὸ τοῦ πλήθους, καλοῦντες τὰ παιδία, καὶ οὐδεὶς ἦν ὁ ὑπακούων κάτωθεν ἐκ τοῦ φρέατος.

81

Κατελθόντος δὲ τοῦ ἀνδρὸς εὑρέθησαν οἱ τρεῖς παῖδες καθήμενοι ἐπάνω λίθου μεγάλου ἀσινεῖς καὶ ἱλαροὶ ὁμιλοῦντες ἀλλήλοις. Ὡς δὲ ἐθεάσατο αὐτοὺς ὁ ἀνήρ, ὑπερεθαύμασεν καὶ ἐδόξασεν τὸν θεόν, καὶ βοήσας κάτωθεν εἶπεν· Δοξάσατε τὸν κύριον, ζῶσιν γὰρ οἱ τρεῖς παῖδες. Ἀκούσας δὲ ὁ ἐν ἁγίοις ὅσιος ἐπίσκοπος καὶ οἱ τοῦ λαοῦ ἐχάρησαν, καὶ πέμψαντες σπυρίδαν μεγάλην ἐπέτρεψεν τοὺς τρεῖς ὁμοῦ ἀνενεχθῆναι. Μικροὶ γὰρ ἦσαν ὡς ἀπὸ ἐτῶν ἓξ ἢ ἑπτά. Δεξάμενος δὲ ὁ κάτω τὴν σπυρίδα καὶ δεσμήσας ἀσφαλῶς ἐκάθισεν τοὺς τρεῖς, παραγγείλας αὐτοῖς κλεῖσαι τοὺς αὐτῶν ὀφθαλμοὺς ἄχρις οὗ τὸ ἄνω φθάσωσιν καὶ λέγειν· Ἰησοῦ Χριστέ, σῶσον. Καὶ ποιήσας τοῦτο, ἐβόησεν μετὰ καταστάσεως σῦραι τὸ σχοινίον, καὶ σύροντες ἔλεγον τὸν ὕμνον τῶν τριῶν παίδων· « Εὐλογητὸς εἶ, κύριε ὁ θεὸς τῶν πατέρων ἡμῶν ». Καὶ ὡς ἔφθασαν καὶ ἐθεάσατο αὐτοὺς ὁ ἐν ἁγίοις ἐπίσκοπος (οὗτος γὰρ ἐτύγχανεν κατὰ τοῦ στομίου τοῦ φρέατος ἑστὼς καὶ κρατῶν τὸ σχοινίον), καὶ πλησθεὶς χαρᾶς καὶ δακρύων ἀνεβόησεν εἰπών· « Εὐλογεῖτε πάντα τὰ ἔργα κυρίου τὸν

80 15 διαφυλάξῃ HV : φυλάξῃ B || 17 κεκλιμένος correximus : κεκλημένος HV κείμενος B.

81 1 εὑρέθησαν H : ηὑρ- BV || 3 ἀλλήλους V || 7 σπυρίδαν sic HBV || 17 κατὰ τοῦ BV : κατασοῦ H || 18 καὶ πλησθεὶς sic HBV (de eodem usu coniunctionis καί cf. 23, 2 ; 24, 24) : καὶ del. Haupt.

retiré les enfants de la corbeille, on les examina pour voir si quelque partie de leur corps n'avait pas souffert et on ne trouva sur eux aucune blessure. Mais, en revanche, nous vîmes un grand miracle.

82

On remarque que les enfants sont marqués de trois croix bien symétriques. Ce miracle décide la conversion de nombreux païens [402, après juin].

En effet, on découvrit qu'ils portaient tous les trois des marques cruciformes comme aurait pu en faire une égratignure d'aiguille, l'une au milieu du front, l'autre sur la main droite à la naissance des doigts, la troisième à l'épaule droite. Et ces petites croix étaient bien formées, ni de guingois ni tortues[1], mais bien symétriques, de sorte qu'il était évident que c'étaient des signes divins. Ces stigmates ne leur faisaient aucun mal. Il n'y avait pas une goutte de sang, elles semblaient avoir été tracées au cinabre. Ces marques demeurèrent sur eux assez longtemps pour que tous les vissent et les admirassent : et parmi les païens beaucoup à ce spectacle gagnèrent la foi.

83

Autre miracle : une sorte d'éclair entourait les enfants pendant qu'on les remontait. La construction de l'église avance rapidement. Porphyre paye libéralement les ouvriers [402, après juin].

Quant à l'homme qui était descendu dans le puits pour les enfants, lorsqu'on le remonta à son tour, il affirma sous serment : « Lorsque je les eus placés dans la corbeille, et comme ils étaient en train de remonter, je vis autour d'eux comme un éclair jusqu'à ce qu'ils arrivassent à l'orifice du puits. » Ce jour fut un jour de joie pour les chrétiens, d'affliction et de scandale pour les idolâtres.

La construction avançait de jour en jour, tous travaillant

1. Les adjectifs λοξός et σκαμβός (le second très rare) signifient, l'un « posé obliquement, de travers », l'autre « courbe, tortu ». Les branches de la croix sont donc, l'une strictement verticale, l'autre strictement horizontale et toutes deux formées de lignes bien droites.

κύριον, ὑμνεῖτε». Ὡς δὲ ἐπῆραν αὐτοὺς ἐκ τοῦ σπυριδίου, ἠρεύνησαν μή τι τοῦ σώματος αὐτῶν ἔπληκται, καὶ οὐδὲν εὑρέθη φαῦλον ἐν αὐτοῖς, ἀλλὰ μέγα θαῦμα ἐθεασάμεθα.

82

Οἱ γὰρ τρεῖς σταυροειδῆ σημεῖα εὑρέθησαν ἔχοντες ὡς ἀπὸ ξέσματος βελόνης, ὃ μὲν ἐν τῷ μέσῳ τοῦ μετώπου, ὃ δὲ ἐπάνω τῆς δεξιᾶς χειρὸς περὶ τοὺς δακτύλους, ὁ δὲ ἄλλος εἰς τὸν δεξιὸν ὦμον. Ἦν δὲ τὰ σταυρία καλῶς τετυπωμένα, μήτε λοξὰ μήτε σκαμβά, ἀλλ' ἑνὸς μέτρου, ὡς δῆλα αὐτὰ εἶναι θεοσήμεια· οὔτε γὰρ πόνον ἐποίουν αὐτοῖς, ἀλλ' οὐδὲ αἷμα, ἀλλ' ἦν τετυπωμένα ὡς ἀπὸ κινναβάρεως. Ἔμειναν δὲ ἐν αὐτοῖς ἱκανὸν χρόνον πρὸς τὸ πάντας ὁρᾶν καὶ θαυμάζειν· πολλοὶ γὰρ καὶ τῶν ἀλλοεθνῶν θεασάμενοι ἐπίστευσαν.

83

Ἀνενεχθεὶς δὲ καὶ ὁ ἄνθρωπος ὁ καταβὰς χάριν τῶν παιδίων εἰς τὸ φρέαρ, διεβεβαιοῦτο ὅρκοις λέγων ὅτι Ἡνίκα ἔβαλον αὐτοὺς ἐν τῇ σπυρίδι καὶ ἀνεφέροντο, ἐθεώρουν ὡσεὶ ἀστραπὴν κύκλῳ αὐτῶν ἕως ὅτε ἔφθασαν τὸ στόμιον τοῦ φρέατος. Ἐγένετο δὲ χαρὰ τοῖς Χριστιανοῖς ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ, τοῖς δὲ εἰδωλολάτραις λύπη καὶ σκάνδαλον.

Ἡ δὲ οἰκοδομὴ προέκοπτεν καθ' ἡμέραν, πάντων προ-

81 22 εὑρέθη H : ηὑρ- BV.

82 1 σημεῖα BV σημεῖον H || εὑρέθησαν H : ηὑρ- BV || 7 ἀλλ' ἦν H : ἦν ut videtur B ἦ B²V || 8 πρὸς τὸ : τὸ om. H.

83 2 εἰς τὸ φρέαρ H : om. BV || 3 ἔβαλον HV : ἔβαλλον B || 4 ὡσεὶ ἀστραπὴν coniecimus : ὡς ἐπὶ ἀστραπῆς HBV ὡσεὶ ἀστραπὰς Haupt fort. ⟨φῶς⟩ ἐπὶ ἀστραπῆς edd. Bonn. ὡς εἶδος ἀστραπῆς Nuth p. 64 || ὅτε H : ὅτου BV.

avec zèle et empressement : aucun ouvrier, en effet, n'était frustré de sa paie, mais l'évêque, libéralement, accordait un surplus aux travailleurs. Il disait en effet : « Il est juste que toute l'œuvre de la construction soit bénie, et non point maudite. »

84

L'Impératrice envoie pour l'église en construction trente-deux magnifiques colonnes en marbre de Karystos. Les chrétiens les amènent à pied d'œuvre [403 ou 404].

L'année suivante, l'impératrice Eudoxie envoya les colonnes qu'elle avait promises, colonnes admirables, énormes, au nombre de trente-deux, en marbre dit de Karystos[1]. On les voit dans la sainte église, où elles brillent à présent comme des émeraudes. A l'arrivée de ces colonnes, le zèle et l'enthousiasme du peuple chrétien éclatèrent à nouveau. Car, avertis, tous aussitôt coururent au rivage : non seulement les hommes, mais encore les femmes, les enfants, les vieillards (*l'amour de la foi donnait à tous des forces*). Ils amenèrent des chariots. Ils y chargeaient chaque colonne, la transportaient et la déposaient sur l'emplacement découvert du temple, puis retournaient au port, transportaient une nouvelle colonne, et ainsi de suite, jusqu'à ce que toutes furent à pied d'œuvre. Mais en voilà assez sur ces colonnes.

85

Une certaine Julie, d'Antioche, professant l'hérésie de Manès, arrive à Gaza et cherche à recruter des adeptes parmi les néophytes. Exposé de la doctrine manichéenne [vers 404].

Vers ce temps-là arriva dans la ville une femme d'Antioche nommée Julie, qui appartenait à l'exécrable hérésie de ceux qu'on appelle manichéens ; or, apprenant qu'il y avait parmi les chrétiens des néophytes qui n'étaient

84 9-10 Cf. Rom., IV, 20.

1. Karystos, à la pointe sud de l'île d'Eubée, possède des carrières de marbre blanc, ou gris-clair, avec des ondulations de couleur verte. Ce marbre fut en grande vogue à l'époque romaine et aux temps byzantins. On en faisait surtout des colonnes, les fameux

θύμως καὶ σπουδαίως ἐργαζομένων· οὔτε γὰρ ἦν ὁ ἀποστερούμενος τὸν μισθὸν αὐτοῦ, ἀλλὰ καὶ περισσὸν παρεῖχεν φιλοτιμούμενος τοὺς ἐργαζομένους· ἔλεγεν γάρ· Δίκαιόν ἐστιν ἵνα μὴ λάβῃ κατάραν ἀλλ' εὐλογίαν τὸ πᾶν ἔργον τῆς οἰκοδομῆς.

84

Τῷ δὲ ἑξῆς ἐνιαυτῷ πέμπει ἡ βασίλισσα Εὐδοξία τοὺς στύλους οὓς ἐπηγγείλατο, θαυμαστοὺς ὄντας καὶ μεγάλους, τὸν ἀριθμὸν τριάκοντα καὶ δύο (καλοῦνται δὲ Καρύστιοι), οἵτινές εἰσιν ἐν τῇ ἁγίᾳ ἐκκλησίᾳ σμαράγδων δίκην λάμποντες. Καταπλευσάντων δὲ αὐτῶν, πάλιν ἐδείχθη ἡ σπουδὴ καὶ ἡ προθυμία τοῦ φιλοχρίστου λαοῦ· πάντες γὰρ ἀκούσαντες εὐθέως ἔδραμον ἐπὶ τὸν αἰγιαλόν, οὐ μόνον δὲ ἄνδρες, ἀλλὰ καὶ γυναῖκες καὶ παῖδες καὶ γέροντες (πάντας γὰρ ὁ πόθος τῆς πίστεως ἐνεδυνάμου), καὶ ἀγαγόντες ἁμάξας, ἐπιθέντες ἕκαστον στύλον εἷλκον καὶ ἀπετίθεντο ἐν τῷ ὑπαίθρῳ τοῦ ἱεροῦ, καὶ πάλιν ὑπέστρεφον καὶ διεκόμιζον ἕτερον ἕως οὗ ὅλους διεκόμιζον. Καὶ ταῦτα μὲν περὶ τούτων.

85

Κατ' ἐκεῖνον δὲ τὸν καιρὸν ἐπεδήμησεν τῇ πόλει γυνή τις Ἀντιόχισσα καλουμένη Ἰουλία, ἥτις ὑπῆρχεν τῆς μυσαρᾶς αἱρέσεως τῶν λεγομένων Μανιχαίων, καὶ γνοῦσά τινας νεοφωτίστους εἶναι καὶ μήπω ἐστηριγμένους ἐν τῇ

84 1 τῷ δὲ BV : δὲ om. H || 3 καὶ δύο H : καὶ om. BV || Καρύστιοι Henschen : καρώστιοι HBV || 5 πάλιν αὐτῶν transp. B || 5-6 ἡ σπουδὴ HB : ἡ om. V || ἡ προθυμία H : ἡ om. BV || 10 στύλον BV : ξύλον H || ἀπετίθεντο HV : ἀπέθεντο B || 12 διεκόμιζεν H || ἕως οὗ ὅλους διεκόμιζον om. H.
85 2 Ἀντιόχισσα H : -χησα B -εισα V || Ἰουλία HP ἰολία BV ἰουλιανή M || 3 μυσερᾶς V.

pas encore affermis dans la sainte foi, cette femme s'insinua parmi eux, et subrepticement les corrompit par sa doctrine d'imposture et davantage encore en leur donnant de l'argent. Car l'inventeur de la susdite hérésie athée n'a pu attirer des adeptes qu'en les soudoyant. Ladite doctrine[1] en effet, du moins pour quiconque est doué de raison, est remplie de toute sorte de blasphèmes, de choses damnables, de *contes de vieilles femmes*, bons pour attirer des femmelettes et des hommes à l'esprit puéril, léger par le raisonnement et par l'intelligence. On a composé cette fausse doctrine de différentes hérésies et de croyances païennes, dans l'intention perfide et frauduleuse d'allécher toute espèce de gens. En effet, les manichéens confessent plusieurs dieux, voulant ainsi plaire aux païens; en outre, ils admettent les horoscopes, la fatalité, l'astrologie, pour pouvoir pécher sans crainte, puisque, d'après eux, le péché ne dépend pas réellement de nous, mais résulte d'une nécessité fatale.

86

Suite de l'exposé de la doctrine manichéenne. Julie parvient à séduire quelques chrétiens par son enseignement [vers 404].

Ils confessent aussi le Christ, mais prétendent qu'il ne s'est incarné qu'en apparence. Aussi bien, eux-mêmes qui se disent chrétiens ne le sont qu'en apparence. Je laisse de côté ce qui est ridicule et malsonnant pour ne point remplir les oreilles de mes auditeurs d'un bruit de paroles scandaleuses et de propos monstrueux. Car c'est en mêlant les fables de Philistion le comique, d'Hésiode et des autres prétendus philosophes aux croyances des chrétiens qu'ils ont fabriqué leur hérésie. Comme un peintre, en mélangeant différentes couleurs, obtient l'apparence d'un homme, d'un animal ou de quelque autre objet, pour l'illusion des spec-

καρύστιοι κίονες. Marc, en nous disant que ces colonnes brillaient comme des émeraudes, donne un détail qui confirme leur origine eubéenne.

1. Les notions que possède Marc sur l'hérésie manichéenne lui viennent sans doute — par l'intermédiaire de Porphyre — du *Panarion* d'Epiphane. Plusieurs passages de ce livre (chap. LXVI, entièrement consacré au manichéisme) se trouvent imités dans les chapitres 85 et 86 de notre Vie. Par exemple, Epiphane qui a choisi l'am-

ἁγίᾳ πίστει, ὑπεισελθοῦσα ὑπέφθειρεν αὐτοὺς διὰ τῆς γοητικῆς αὐτῆς διδασκαλίας, πολλὰ δὲ πλέον διὰ δόσεως χρημάτων. Ὁ γὰρ ἐφευρὼν τὴν εἰρημένην ἄθεον αἵρεσιν, οὐκ ἄλλως ἠδυνήθη δελεάσαι τινὰς εἰ μὴ διὰ τῆς παροχῆς τῶν χρημάτων. Καὶ γὰρ τὸ μάθημα αὐτῶν, τοῖς γε νοῦν ἔχουσιν, πεπλήρωται πάσης βλασφημίας καὶ καταγνώσεως καὶ γραώδων μύθων ἐφελκομένων γυναικάρια καὶ παιδιώδεις ἄνδρας κοῦφον ἔχοντας τόν τε λογισμὸν καὶ τὴν διάνοιαν. Ἐκ διαφόρων γὰρ αἱρέσεων καὶ δογμάτων Ἑλληνικῶν συνέστησαν ταύτην αὐτῶν τὴν κακοδοξίαν, βουλόμενοι πανούργως καὶ δολίως πάντας προσλαβέσθαι. Θεοὺς γὰρ πολλοὺς λέγουσιν, ἵνα Ἕλλησιν ἀρέσωσιν, ἔτι δὲ καὶ γένεσιν καὶ εἱμαρμένην καὶ ἀστρολογίαν φάσκουσιν, ἵν' ἀδεῶς ἁμαρτανῶσιν, ὡς μὴ ὄντος ἐν ἡμῖν τοῦ ἁμαρτάνειν, ἀλλ' ἐξ ἀνάγκης τῆς εἱμαρμένης.

Ὁμολογοῦσιν δὲ καὶ Χριστόν, δοκήσει γὰρ αὐτὸν λέγουσιν ἐνανθρωπῆσαι· καὶ αὐτοὶ γὰρ δοκήσει λέγονται Χριστιανοί. Τὰ γὰρ γέλωτος καὶ δυσφημίας ἄξια παραλιμπάνω, ἵνα μὴ πληρώσω τῆς ἀκοάς τῶν ἐντυγχανόντων ἤχους βαρυτάτου καὶ τερατολογίας. Τὰ γὰρ Φιλιστίωνος τοῦ σκηνικοῦ καὶ Ἡσιόδου καὶ ἄλλων λεγομένων φιλοσόφων συμμίξαντες τοῖς τῶν Χριστιανῶν, τὴν ἑαυτῶν αἵρεσιν συνεστήσαντο. Ὥσπερ γὰρ ζωγράφος, ἐκ διαφόρων χρωμάτων μῖξιν ποιῶν, ἀποτελεῖ δοκήσει ἄνθρωπον ἢ θηρίον ἢ ἄλλο τι πρὸς ἀπάτην τῶν θεωρούντων, ἵνα δόξῃ τοῖς μὲν μώροις καὶ ἀνοήτοις ἀληθῆ τυγχάνειν, τοῖς δὲ νοῦν ἔχουσι σκιὰ

85 8 οὐκ ἄλλως HB : οὐ καλῶς V (corr. V²) || 17 ἵν' H : ἵνα BV || 18 ἁμαρτάνωσιν B : -νουσιν HV || ὄντος Vᵐ : ὄντως HBV || τοῦ Vᵐ : τὸ HBV.

86 1 δὲ καὶ ... λέγουσιν om. H || 3 παραλιμπάνων B || 5 σκηνικοῦ Haupt : σκήνου HBV τε ἐκείνου ? || 11 τυγχάνειν H : τυγχάνων BV || 11 ἔχουσι BV : ἔχου H.

tateurs, si bien que les sots et les insensés croient ces images vraies, tandis que les gens de bon sens n'y reconnaîtront qu'ombre, piperie et invention humaine : pareillement les manichéens, puisant à diverses croyances, ont composé leur fausse doctrine : ou pour mieux dire, ils ont combiné et mélangé le venin de divers reptiles pour en faire un poison mortel capable de perdre les âmes humaines. Or, comme je l'ai dit, à l'arrivée de cette femme pestilentielle, quelques chrétiens se laissèrent prendre à son enseignement trompeur.

87

Julie répond à Porphyre, qui lui demande de renoncer à son hérésie, qu'elle veut convaincre ou être convaincue. L'évêque fixe le débat au lendemain [vers 404].

Quelques jours après, saint Porphyre, averti par quelques fidèles, la fit mander et l'interrogea sur sa personne, son origine et la doctrine qu'elle apportait. La femme dit sa patrie et avoua qu'elle était manichéenne. Ceux qui l'entouraient furent saisis de colère (l'évêque avait auprès de lui quelques chrétiens zélés). Le bienheureux les invita à ne point se fâcher, mais à patiemment admonester la coupable, *une et deux fois* suivant la parole du saint Apôtre. Puis il dit à la femme : « Ma sœur, abstiens-toi de cette fausse doctrine, car elle est de Satan. » Elle répondit : « Parle et écoute : ou bien tu me persuaderas ou bien tu seras persuadé. » Le bienheureux lui dit : « Prépare-toi pour demain et viens ici. » Elle prit congé de lui et se retira. Le bienheureux, ayant jeûné et longuement prié le Christ afin de confondre le diable, se prépara pour le lendemain. Il invita quelques-uns des clercs et des laïcs pieux à l'entretien qu'il aurait avec cette femme.

88

Julie se présente au débat avec deux hommes et deux femmes, tous les quatre fort pâles. Porphyre la prie d'exposer sa doctrine [vers 404].

Le lendemain arrive la femme, accompagnée de deux hommes et d'autant de femmes. Tous les quatre étaient

87 7-8 Tit., III, 10.

phisbène comme symbole du manichéisme, dit que ce serpent est

καὶ ἀπάτη καὶ ἐπίνοια ἀνθρωπίνη, οὕτως καὶ οἱ Μανιχαῖοι, ἐκ διαφόρων δογμάτων ἀντλήσαντες, ἀπετέλεσαν τὴν αὐτῶν κακοδοξίαν, μᾶλλον δὲ ἐκ διαφόρων ἑρπετῶν τὸν ἰὸν συναγαγόντες καὶ μίξαντες, θανατηφόρον φάρμακον κατεσκεύασαν πρὸς ἀναίρεσιν ἀνθρωπίνων ψυχῶν. Ὡς δὲ προείρηται, ἐνδημησάσης τῆς λοιμοφόρου γυναικός, τινὲς τῇ ἀπατώδει αὐτῆς διδασκαλίᾳ συναπήχθησαν.

87

Μεθ' ἡμέρας δὲ τινας γνοὺς παρά τινων πιστῶν ὁ ἐν ἁγίοις Πορφύριος, μεταπεμψάμενος αὐτὴν ἐπηρώτα, τίς καὶ πόθεν ὑπῆρχεν καὶ ποίαν δόξαν ἐπιφέρεται. Ἡ δὲ καὶ τὴν πατρίδα καὶ ὅτι Μανιχαία ἐτύγχανεν ὡμολόγησεν. Τῶν δὲ περὶ αὐτὸν ὀργῇ κινηθέντων (ἦσαν γὰρ παρ' αὐτῷ τινες εὐλαβεῖς) ὁ μακάριος παρεκάλει αὐτοὺς μὴ θυμοῦσθαι ἀλλὰ μεθ' ὑπομονῆς παραινέσαι καὶ ἅπαξ καὶ δίς, φυλάττων τὸ ῥητὸν τοῦ ἁγίου Ἀποστόλου. Εἶτα λέγει τῇ γυναικί· Ἀπόσχου, ἀδελφή, ταύτης τῆς κακοδοξίας· σατανικὴ γὰρ τυγχάνει. Ἡ δὲ ἀπεκρίνατο· Λέγε καὶ ἄκουε, καὶ ἢ πείθεις ἢ πείθῃ. Ὁ δὲ μακάριος εἶπεν· Εὐτρεπίζου εἰς τὴν αὔριον καὶ παραγενοῦ ἐνταῦθα. Ἡ δὲ συνταξαμένη ἐξῆλθεν. Ὁ δὲ μακάριος νηστεύσας καὶ πολλὰ δεηθεὶς τοῦ Χριστοῦ ἵνα καταισχύνῃ τὸν διάβολον, ηὐτρεπίσθη εἰς τὴν ἑξῆς, προσεκαλέσατο δέ τινας τῶν εὐλαβῶν κληρικῶν τε καὶ λαϊκῶν εἰς τὸν διάλογον αὐτοῦ τε καὶ τῆς γυναικός.

88

Τῇ δὲ ἐπαύριον παραγίνεται ἡ γυνή, ἔχουσα μεθ' ἑαυτῆς ἄνδρας δύο καὶ τοσαύτας γυναῖκας· ἦσαν δὲ νεώτεροι καὶ

86 13 ἐπετέλεσαν H || 17 ἐνδημησάσης H : ἐνδημήσας BV (corr. B[2]V[m]).
87 4 ὡμολόγησεν BV : ὁμ- H || 6 παρεκάλει ὁ μακάριος transp. BV || 9 ταύτης ἀδελφή transp. V.
88 2 ἦσαν δὲ H : δὲ om. BV.

jeunes et beaux, mais très pâles; quant à Julie elle était d'âge avancé. Tous se fondaient sur des raisons de l'ordre de la science mondaine, et surtout Julie. Leur attitude était humble, et leur ton était doux, justifiant bien la Parole : *Brebis au dehors, mais en dedans, loups ravisseurs* et bêtes venimeuses. Tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils disent est hypocrisie. Ensuite, invités à s'asseoir, ils commencèrent la discussion. Le saint portant les saints Evangiles fit d'abord le signe de la croix, et se mit à interroger Julie, la priant de dire sa croyance. Elle commença à l'exposer. Quant au frère Corneille, le diacre nommé tout à l'heure, qui savait la sténographie d'Ennomos, sur l'ordre du bienheureux évêque, il notait tout ce qu'on disait et tout ce qu'on répondait, tandis que le frère Barochas et moi nous dictions. Je n'ai pas transcrit dans ce livre leur dialogue, parce qu'il est trop long et que je voulais donner une forme concise au présent écrit. Mais j'ai consigné l'entretien dans un autre ouvrage pour ceux qui désirent connaître la sagesse donnée par Dieu à saint Porphyre, et les *fables de vieille femme* contées par Julie, l'empoisonneuse aux monstrueux radotages, que la justice divine atteignit bien vite.

89

Lorsque Julie a fini de parler, Porphyre supplie Dieu de l'empêcher de blasphémer à l'avenir [*vers 404*].

Or, après qu'elle eut copieusement, et pendant de longues heures, débité ses fables et ses blasphèmes coutumiers contre le Seigneur et Dieu de l'univers, le saint homme Porphyre, voyant Celui qui embrasse toutes choses, les visibles comme

88 7 Cf. Matth., VII, 15 || 21 I Tim., IV, 7 (sic 81, 11).

bigarré à l'image de divers objets, pour tromper les regards des hommes et qu'il cache sous lui son aiguillon, source d'un venin tiré de partout. Marc emprunte à ce passage les deux images de son incohérente période du chap. 86 : *mélange de couleurs destiné à tromper le spectateur*, et *mélange de poisons tirés de divers reptiles*. Mais la preuve certaine de la dépendance de Marc à l'égard d'Epiphane est la mention de Philistion et d'Hésiode (début du chap. 86). Philistion est un mimographe du temps d'Auguste. Il est énorme de supposer que les manichéens aient pu se servir de ses œuvres pour composer leur cosmogonie. Or, Épiphane, citant Philistion (LXVI, 2) dit simple-

εὐειδεῖς, ὠχροὶ δὲ πάντες, ἡ δὲ Ἰουλία ἦν προβεβηκυῖα. Ὅλοι δὲ ὥρμουν ἀπὸ λόγων τῆς κοσμικῆς παιδείας, πολλῷ δὲ πλέον ἡ Ἰουλία. Τὸ δὲ πρόσχημα αὐτῶν ἦν ταπεινὸν καὶ τὸ ἦθος ἤπιον, τὸ δὲ δὴ λεγόμενον· ἔξωθεν πρόβατα, ἔσωθεν δὲ λύκοι ἅρπαγες καὶ θηρία ἰοβόλα· πάντα γὰρ μεθ' ὑποκρίσεως λαλοῦσίν τε καὶ πράττουσιν. Εἶτα ἐπιτραπέντες καθίσαι, τὴν ζήτησιν ἐποιοῦντο. Ὁ δὲ ἐν ἁγίοις βαστάζων τὰ ἅγια εὐαγγέλια καὶ ποιήσας τὴν σφραγῖδα τοῦ σταυροῦ ἐν τῷ στόματι αὐτοῦ, ἤρξατο ἐπερωτᾶν αὐτὴν ἐξειπεῖν τὴν δόξαν αὐτῆς. Ἡ δὲ ἤρξατο λέγειν. Ὁ δὲ ἀδελφὸς Κορνήλιος ὁ διάκονος ὁ πρὸ βραχέος ὀνομασθείς, ἐπιστάμενος τὰ Ἐννόμου σημεῖα, ἐπιτραπεὶς παρὰ τοῦ μακαριωτάτου ἐπισκόπου πάντα τὰ λεγόμενα καὶ ἀντιτιθέμενα ἐσημειοῦτο, ἐμοῦ καὶ τοῦ ἀδελφοῦ Βαρωχᾶ ὑπομνησκόντων. Τὸν δὲ διάλογον οὐκ ἔγραψα ἐν τούτῳ τῷ βιβλίῳ διὰ τὸ εἶναι μέγαν, βουλόμενος ἐν ἐπιτομῇ ποιήσασθαι τὴν παροῦσαν συγγραφήν, ἐν ἑτέρῳ δὲ βιβλίῳ αὐτὸν ἐξεθέμην τοῖς βουλομένοις γνῶναι τήν τε σοφίαν τὴν δοθεῖσαν παρὰ θεοῦ τῷ ὁσιωτάτῳ Πορφυρίῳ καὶ τοὺς γραώδεις μύθους οὓς ἐφλυάρησεν ἡ τερατολόγος καὶ φαρμακὸς Ἰουλία, ἥντινα μετῆλθεν ἡ θεία δίκη ὀξέως.

89

Μετὰ γὰρ τὸ πολλὰ καὶ ἐπὶ πλείστας ὥρας μυθολογῆσαι καὶ τὰς συνήθεις βλασφημίας εἰπεῖν εἰς τὸν τῶν ὅλων κύριον καὶ θεόν, κινηθεὶς ὑπὸ τοῦ θεϊκοῦ ζήλου ὁ ἐν ἁγίοις Πορφύριος, ὁρῶν τὸν τὰ πάντα περιέχοντα τά τε ὁρατὰ

88 3 εὐειδεῖς BV : εὔδεις H || οἱ ante πάντες add. BV || 4 ὅρμουν HBV || 6 τὸ δὲ δὴ sic HBV : τὸ [δὲ] δὴ Usener || 8 τε καὶ BV : τινες H || 15 πάντα γὰρ H || 15-16 ἀντιθέμενα H || 16-17 ὑπομνησκόντων H : ὑπομιμν- BV || 17 διάλογον H : ἄλογον BV || 18 μέγαν Haupt : μέγα HVB.

89 1 τὸ πολλὰ Haupt : τὰ πολλὰ BV τὰς πολλὰς H || πλείσταις ὥραις B || 2 εἰς τὸν ὅλον B || 4 τὰ πέρατα post περιέχοντα add. BV.

les invisibles, blasphémé par une femme possédée du diable et condescendant à sa volonté, Porphyre, dis-je, prononça contre elle la sentence suivante : « Dieu qui a tout fait, le seul éternel, qui n'a ni commencement ni fin, celui qui est glorifié dans la Trinité, te frappera la langue et te musèlera la bouche pour t'empêcher de proférer des blasphèmes. »

90

Julie perd connaissance et meurt malgré les efforts tentés par ses compagnons pour la ranimer. Porphyre ordonne de l'inhumer [vers 404].

Le châtiment suivit de près la sentence. Julie se mit à trembler et changer de visage. Elle demeura longtemps comme en extase, elle ne parlait plus, mais restait muette et inerte, les yeux grands ouverts et fixant le très saint évêque. Ses compagnons, voyant ce qui lui était arrivé, furent frappés de terreur. Ils tentèrent de la ranimer en lui murmurant à l'oreille des incantations. Mais elle ne disait mot et n'entendait point. Restée longtemps sans voix, elle rendit l'âme, et rentra dans les ténèbres qu'elle vénérait, les prenant pour la lumière, selon l'Écriture qui dit : *Malheur à ceux qui rendent la douceur amère, et douce l'amertume, à ceux qui changent les ténèbres en lumière, et la lumière en ténèbres.* Le saint homme Porphyre ordonna d'ensevelir son cadavre et de l'inhumer, par pitié pour la nature humaine ; car il était miséricordieux à l'excès.

91

Conversion des compagnons de Julie, de tous ceux qu'elle a séduits à Gaza et d'un certain nombre de païens [vers 404].

Et tous ceux qui apprirent l'événement furent pris d'une immense stupeur, non seulement ceux de notre Foi, mais

90 10-12 Isaïe, V, 20.

ment ceci : « Qui n'éclaterait de rire au récit de leurs croyances, en s'écriant que les farces de Philistion sont plus sérieuses que leurs mimes à eux ». L'observation d'Epiphane est fort juste, car elle concerne la fable, vraiment ridicule, du démon Omophore, l'Atlas manichéen, qui change d'épaule tous les trente ans, causant ainsi

καὶ τὰ ἀόρατα βλασφημούμενον ὑπὸ γυναικὸς ἐνεργουμένης ὑπὸ τοῦ διαβόλου καὶ συγκαταβαινούσης τῷ ἐκείνου θελήματι, ἀπεφήνατο κατ' αὐτῆς εἰπών· Ὁ θεὸς ὁ τὰ πάντα ποιήσας, ὁ μόνος ἀΐδιος, μήτε ἀρχὴν μήτε τέλος ἔχων, ὁ ἐν τριάδι δοξαζόμενος, πατάξει σου τὴν γλῶσσαν καὶ φιμώσει σου τὸ στόμα, ἵνα μὴ λαλῇ δύσφημα.

90

Εὐθέως δὲ σὺν τῇ ἀποφάσει καὶ ἡ τιμωρία ἐπηκολούθησεν· ἤρξατο γὰρ τρέμειν ἡ Ἰουλία καὶ ἀλλοιοῦσθαι τὸ πρόσωπον, καὶ μείνασα ἐν ἐκστάσει ἐπὶ ἱκανὴν ὥραν οὐκ ἐλάλει, ἀλλ' ἦν ἄφωνος καὶ ἀκίνητος, τοὺς ὀφθαλμοὺς ἔχουσα διηνοιγμένους καὶ προσέχοντας τῷ ὁσιωτάτῳ ἐπισκόπῳ. Οἱ δὲ σὺν αὐτῇ θεασάμενοι ἃ ὑπέστη, ἐφοβήθησαν σφόδρα· ἐψυχαγώγουν δὲ αὐτὴν καὶ ἐπῇδον εἰς τὸ οὖς αὐτῆς, καὶ οὐκ ἦν φωνὴ καὶ οὐκ ἦν ἀκρόασις. Ποιήσασα δὲ ὥραν ἱκανὴν ἄφωνος παρέδωκεν τὴν ψυχήν, ἀπελθοῦσα εἰς ὅπερ ἐτίμησεν σκότος, φῶς αὐτὸ ἡγησαμένη, κατὰ τὴν γραφὴν τὴν λέγουσαν· « Οὐαὶ τοῖς ποιοῦσι τὸ γλυκὺ πικρὸν καὶ τὸ πικρὸν γλυκύ, τοῖς τιθεῖσι τὸ σκότος φῶς καὶ τὸ φῶς σκότος ». Ἐπέτρεψεν δὲ ὁ ἐν ἁγίοις Πορφύριος περισταλῆναι αὐτῆς τὸ σῶμα καὶ ταφῇ παραδοθῆναι, ἐλεήσας τὴν ἀνθρωπείαν φύσιν· ἦν γὰρ καθ' ὑπερβολὴν εὔσπλαγχνος.

91

Ὅσοι δὲ ἤκουσαν τὸ γενόμενον ὑπερεθαύμασαν, οὐ μόνον οἱ τῆς ἡμετέρας πίστεως, ἀλλὰ καὶ οἱ ἀλλοεθνεῖς. Οἱ δὲ

89 6 συνκαταб. BV || 9 γλῶτταν BV || 10 σου τὸ στόμα BV : σου om. H.
90 8-9 ποιήσασα B : ποιήσας V ποιησάσης H || 10 ἀπελθούσης H || ὅπερ ἐτίμησεν BV : ὃ προητοίμασεν H || 10-11 ἡγησαμένη BV : διηγησαμένη H || 12 τοὺς τιθέντας H || 14 Πορφύριος om. BV || 15 ἦν γὰρ H (cf. 29, 10) : ἦν δὲ BV.
91 2 ἀλλὰ καὶ BV : καὶ om H.

encore les païens. Quant aux deux hommes et aux deux femmes qui accompagnaient Julie et tous ceux qui avaient été séduits par elle, ils coururent se jeter aux pieds du bienheureux évêque en criant : « Nous avons erré ! » Et ils demandaient pardon. Le bienheureux leur fit à tous anathématiser Manès, le chef de leur hérésie, Manès auquel ils doivent leur nom de manichéens. Et, les ayant dûment catéchisés pendant bon nombre de jours, il les ramena à la sainte église catholique. A l'occasion de leur conversion, d'autres gentils se repentirent et reçurent le baptême.

92

L'église est achevée au bout de cinq ans. Elle est appelée Eudoxiana. Porphyre en célèbre la dédicace à Pâques, sans ménager la dépense. La fête dure huit jours [14-21 avril 407].

Au bout de cinq ans prit fin l'œuvre de la sainte et grande église. On l'appela *Eudoxiana*, du nom de la très pieuse impératrice Eudoxie. Saint Porphyre célébra la dédicace de l'église aux saintes Pâques, le jour de la Résurrection, somptueusement, sans ménager la dépense. Il réunit tous les moines du voisinage, au nombre de mille environ, avec d'autres clercs pieux, laïcs et évêques, et il célébra joyeusement toutes les journées des saintes Pâques. Et l'on put voir des chœurs angéliques, non seulement pendant le service à l'église, mais encore aux heures des repas. Car ce n'étaient pas seulement les sens qui avaient part au festin, c'était aussi l'esprit. Après les mets, en effet, venait le psaume, et l'hymne après la boisson. Quant aux idolâtres, en voyant ce qui se passait, leur cœur se serrait. De toute part, en effet, les étrangers arrivaient pour contempler la beauté et la grandeur de la sainte église : on la disait plus grande que toutes les églises de ce temps-là.

les tremblements de terre. Quant à Hésiode, voici dans quel contexte Epiphane le mentionne (LXVI, 46) : « Enlève-donc ton masque, ô comique Ménandre : car tu as beau t'en défendre, tu es Ménandre en personne, puisque tu nous contes des histoires d'adultère et d'ivresse !... Ce sont les poèmes des Hellènes, et non la vérité, que tu essaies d'introduire parmi nous, et qui te servent à égarer ceux que tu séduis. Hésiode, bien sûr, le poète de la *Théogonie*, Orphée,

μετ' αὐτῆς δύο ἄνδρες καὶ γυναῖκες καὶ ὅσοι ὑπεφθάρησαν παρ' αὐτῆς, δραμόντες προσέπεσαν τοῖς ποσὶ τοῦ μακαριωτάτου ἐπισκόπου λέγοντες· Πεπλανήμεθα, καὶ ᾔτουν μετάνοιαν. Ὁ δὲ μακάριος ἐποίησεν πάντας ἀναθεματίσαι τὸν Μάνην τὸν ἀρχηγὸν τῆς αὐτῶν αἱρέσεως, ἐξ οὗ καὶ Μανιχαῖοι ἐκλήθησαν, καὶ κατηχήσας αὐτοὺς δεόντως ἐπὶ πλείστας ἡμέρας προσήγαγεν τῇ ἁγίᾳ καθολικῇ ἐκκλησίᾳ. Προφάσει δὲ ἐκείνων καὶ ἄλλοι τῶν ἀλλοεθνῶν μετανοήσαντες ἐφωτίσθησαν.

92

Μετὰ δὲ πενταετῆ χρόνον ἐτελειώθη τὸ ἔργον τῆς ἁγίας ἐκκλησίας τῆς μεγάλης, ἐκλήθη δὲ Εὐδοξιανὴ ἐκ τοῦ ὀνόματος τῆς θεοφιλεστάτης Εὐδοξίας τῆς βασιλίδος. Ἐπετέλεσεν δὲ ὁ ὁσιώτατος Πορφύριος τὰ ἐγκαίνια τῇ ἡμέρᾳ τῇ ἀναστασίμῳ τοῦ ἁγίου Πάσχα πολυτελῶς, μὴ φεισάμενος δαπάνης, ἀλλὰ συνάξας πάντας τοὺς μοναχοὺς τῆς περιχώρου, ὡς ὀνόματα χίλια, μετ' ἄλλων εὐλαβῶν κληρικῶν καὶ λαϊκῶν καὶ ἐπισκόπων, ἐποίησεν εὐφροσύνην τὰς πάσας ἡμέρας τοῦ ἁγίου Πάσχα. Καὶ ἦν θεάσασθαι ἀγγελικοὺς χοροὺς οὐ μόνον ἐν τῇ ἀκολουθίᾳ τῇ ἐκκλησιαστικῇ, ἀλλὰ καὶ ἐν ταῖς ὥραις, ἡνίκα ἐγεύοντο. Οὐ μόνον γὰρ ἦν ἡ τράπεζα αἰσθητή, ἀλλὰ καὶ πνευματική. Μετὰ γὰρ τὸ ὄψον ἐλέγετο ψαλμὸς καὶ μετὰ τὸ πόμα ὕμνος. Οἱ δὲ τῆς εἰδωλομανίας ὁρῶντες τὰ γινόμενα ἐτήκοντο τῇ καρδίᾳ. Καὶ γὰρ πανταχόθεν ἤρχοντο ξένοι θεάσασθαι τὸ κάλλος καὶ τὸ μέγεθος τῆς εἰρημένης ἁγίας ἐκκλησίας· ἐλέγετο γὰρ πασῶν τῶν ἐκκλησιῶν τῶν κατ' ἐκεῖνο καιροῦ μείζων.

91 8 δεόντως H : om. BV || 10 ἀλλοεθνῶν H : ἄλλων ἐθνῶν BV.

92 1 τῆς περιχώρου H : om. BV || 8 καὶ ante ἐποίησεν add. H || 11 ἐγεύοντο edd. Bonn. : ἐγένοντο HBV || 13 μετὰ τὸ πόμα VP : μετοπόμα B μετὰ τὸ ὄνομα H || 14 γενόμενα B || 15 ξένον H.

93

Réponse de Porphyre aux fidèles qui le blâmaient, lorsqu'il jetait les fondations de l'Eglise, de l'avoir conçue trop grande [402].

C'est pourquoi, lorsqu'il en jeta les fondations, l'évêque encourut, au début, les reproches de quelques fidèles, sous prétexte qu'il l'aurait conçue bien grande, vu le petit nombre des chrétiens de la ville. Mais saint Porphyre avait répondu : « Ne soyez pas des hommes de peu de foi ; car j'ai bon espoir dans notre Seigneur Jésus-Christ, le fils de Dieu, qu'il augmentera son troupeau et qu'il agrandira encore sa maison, parce qu'elle ne pourra plus contenir la foule des chrétiens. Car le dogme des chrétiens n'est pas un dogme humain, que l'on voit paraître un temps, puis disparaître, mais un dogme divin et susceptible d'accroissement. » Voilà le genre de propos que le bienheureux ne cessait de tenir aux fidèles, éclairant et édifiant, non seulement dans l'église, mais en tout lieu, le peuple chrétien. Après les jours de fête, l'évêque renvoya en paix la foule des fidèles et chacun rentra chez soi.

94

Ce que Porphyre fait pour les étrangers et les pauvres après la consécration de l'église Eudoxiana [407] ; dispositions qu'il prend plus tard en leur faveur dans son testament [420].

Après la construction et la consécration de la susdite sainte église, l'évêque ordonna de fournir à chaque étranger séjournant dans la ville, les dépenses d'une journée. Et à chaque indigent, étranger ou citoyen, il donnait six oboles. Cela sans compter ce qu'il donnait personnellement à ceux qui venaient le trouver, vêtements, or ou argent : chacun recevait selon son mérite, et nul de ceux qui avaient besoin de ses bienfaits, n'en était privé. Pendant les jours de jeûne de

Euripide, étaient plus sensés que toi. Leurs récits ont beau être ridicules, tout le monde sait bien que poètes ils racontaient ce qui n'est pas, tandis que toi, tu crois à la réalité de ce que tu nous débites ». Ayant mal retenu ces passages, le bon Marc a mis sur le même pied l'illustre auteur de la *Théogonie* et le mimographe Philistion.

93

Τούτου ἕνεκεν ὅτε τοὺς θεμελίους ἔβαλεν, τὴν ἀρχὴν ἐνεκαλεῖτο παρά τινων πιστῶν ὅτι μεγάλην αὐτὴν ἐχάραξεν ὀλίγων ὄντων τῶν Χριστιανῶν ἐν τῇ πόλει, καὶ ἀποκριθεὶς ὁ ὁσιώτατος Πορφύριος εἶπεν· Μὴ ἔσηται ἡ πίστις ὑμῶν ὀλίγη· εὔελπις γάρ εἰμι εἰς τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν τὸν υἱὸν τοῦ θεοῦ, ὅτι πληθυνεῖ τὴν ποίμνην αὐτοῦ καὶ μεγαλυνεῖ πλέον τὸν οἶκον αὐτοῦ ἐκ τοῦ μὴ δύνασθαι τὰ πλήθη τῶν Χριστιανῶν χωρεῖν· οὔτε γάρ ἐστιν ἀνθρώπινον τὸ τῶν Χριστιανῶν δόγμα, ἵνα πρὸς καιρὸν ὀφθῇ καὶ καταλυθῇ, ἀλλὰ θεϊκὸν καὶ αὔξησιν ἐπιδεχόμενον. Ταῦτα καὶ τὰ τοιαῦτα ἀεὶ διελέγετο ὁ μακάριος τοῖς πιστοῖς, οὐ μόνον ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ ἀλλὰ καὶ ἐν ἑκάστῳ τόπῳ φωταγωγῶν καὶ ὠφελῶν τὸν φιλόχριστον λαόν. Μετὰ δὲ τὰς ἡμέρας τῆς ἑορτῆς τὰ πλήθη μετ' εἰρήνης ἀπέλυσεν ἕκαστον εἰς τὰ ἴδια.

94

Μετὰ δὲ τὸ κτίσαι καὶ ἁγιάσαι τὴν εἰρημένην ἁγίαν ἐκκλησίαν, ἔταξεν δίδοσθαι ἑκάστῳ ξένῳ ἐνδημοῦντι τῇ πόλει μιᾶς ἡμέρας τὸ ἀνάλωμα, ἐχορήγει δὲ καὶ ἑκάστῳ πτωχῷ ξένῳ τε καὶ πολίτῃ καθ' ἑκάστην ἡμέραν ἀνὰ ὀβολοὺς ἕξ, ἐκτὸς ὧν αὐτὸς παρεῖχεν δι' ἑαυτοῦ τοῖς προσερχομένοις αὐτῷ ἔν τε ἱματίοις καὶ ἀργυρίῳ καὶ χρυσίῳ, ἑκάστῳ παρέχων πρὸς τὴν αὐτοῦ ἀξίαν, καὶ οὐδεὶς ἦν ἄμοιρος τῶν δεομένων τῶν αὐτοῦ χαρισμάτων. Ἐν δὲ ταῖς

93 3 τῶν Χριστιανῶν H : τῶν om. BV || 5 κύριον ἡμῶν H : ἡμῶν om. BV || 6 πληθυνεῖ H : -ύνει BV || 7 μηγαλυνεῖ H : -ύνει V -ύνη B οἶκον αὐτοῦ H : οἶκον τοῦτον BV || 14-15 ἀπέλυσεν ἕκαστον εἰς τὰ ἴδια H : ἕκαστον εἰς τὰ ἴδια ἀπέλυον BV.

94 2 δίδοσθαι H : διδοῦσθαι BV || ἐκδημοῦντι H || 6 ἱματίοις H : -τίους B -ίω V.

la sainte fête de Pâques, l'évêque fournissait à chaque pauvre dix oboles par tête, pendant quarante jours. Et, dans son pieux testament, il prescrivit qu'on donnât à perpétuité les dix oboles pendant les quarante jours et, ayant pris soin d'affecter à cette fin une rente qui permît cette donation [1], il stipula dans ledit testament que si l'aumône n'était pas servie tous les ans, le revenu en question irait à la sainte église de Césarée. Mais cela ne vint que plus tard.

95

Une dispute éclate entre les païens et les chrétiens à propos de terres ; elle dégénère en bataille. Les païens tuent 7 chrétiens et en blessent un grand nombre [après 407].

Quant aux partisans de l'idolâtrie, plus ils voyaient les progrès du christianisme, plus ils étaient furieux, et plus ils avaient envie de maltraiter les chrétiens, et surtout leur saint pasteur Porphyre. Un jour, une dispute éclata à propos de terrains, entre l'économe de la sainte église et le principal Sampsychos [2]. Le pieux Barochas, voyant l'économe insulté, prit fait et cause pour lui, et se mit à injurier à son tour le susdit Sampsychos, les autres membres du Conseil, s'étant attroupés, se jetèrent sur l'économe et sur le pieux Barochas. Aux membres du Conseil se joignirent nombre de citoyens : le prétexte leur parut bon pour malmener ceux de la vraie foi, et cette petite étincelle alluma et fit flamber, pour ainsi parler, un si vaste incendie que tous les chrétiens risquèrent même d'y périr. En effet, les idolâtres entrèrent dans une telle fureur que, saisissant des épées et des gourdins, ils tuèrent sept personnes et en blessèrent beaucoup d'autres.

1. Une correction très simple : ἀφορίσας changé en ἀφορίσαι δέ, rend la phrase parfaitement claire. Une construction absolument semblable se lit dans Socrate, *Histoire Ecclésiastique*, VI, 23 : τοῦτον ἱστορῆσαι ὁ βασιλεὺς Ἀρκάδιος βουληθείς, εἰς αὐτὸν παρεγένετο κτλ : infinitif aoriste en tête, participe aoriste à la fin de la proposition participiale.

2. Ce nom propre, à l'étymologie incertaine, doit-il être rapproché de σάμψυχον, « marjolaine », et de *Samsucius*, personnage cité par saint Augustin (c'est un évêque de *Turris Caesaris*, près de Cirta en Numidie) ? C'est probable. Il n'est pas sûr qu'il soit sémitique.

ἡμέραις τῶν νηστειῶν τῆς ἁγίας πασχαλίας ἐχορήγει ἑκάστῳ πτωχῷ ἀνὰ ὀβολοὺς ι ἐπὶ ἡμέρας τεσσαράκοντα. Παρακελευσάμενος ἐν τῇ αὐτοῦ εὐσεβεῖ διαθήκῃ πάντως δίδοσθαι τοὺς εἰρημένους δέκα ὀβολοὺς τὰς τεσσαράκοντα ἡμέρας, ἀφορίσαι δὲ πρόσοδον ἐξ ἧς αὐτοὺς δίδοσθαι βουληθείς, ἐν τῇ εἰρημένῃ διαθήκῃ ἐνέταξεν εἰ μὴ χορηγηθείη ταῦτα καθ' ἕκαστον ἐνιαυτόν, τὴν εἰρημένην πρόσοδον ἔρχεσθαι εἰς τὴν ἁγίαν ἐκκλησίαν Καισαρείας. Ταῦτα δὲ ὕστερον ἐγένετο.

95

Οἱ δὲ τῆς εἰδωλομανίας ὅσον ἐθεώρουν προκόπτοντα τὸν Χριστιανισμόν, τοσοῦτον ἐμανιοῦντο καὶ ἐσπούδαζον κακῶσαι τοὺς Χριστιανούς, καὶ πρό γε πάντων, τὸν ὅσιον αὐτῶν ποιμένα Πορφύριον. Ποτὲ γὰρ ἀντιβολῆς γεναμένης χάριν χωρίων μεταξὺ τοῦ οἰκονόμου τῆς ἁγίας ἐκκλησίας καὶ Σαμψύχου τοῦ πρωτεύοντος, ὁ θεοφιλὴς Βαρωχᾶς, ὁρῶν τὸν οἰκονόμον ὑβριζόμενον, ἀντελάβετο αὐτοῦ καὶ ἤρξατο ὑβρίζειν τὸν εἰρημένον Σάμψυχον. Ἀκούσαντες δὲ οἱ λοιποὶ τοῦ βουλευτηρίου, συναχθέντες ἐπῆλθον τῷ τε οἰκονόμῳ καὶ τῷ θεοφιλεῖ Βαρωχᾷ. Συνανέβησαν δὲ τοῖς βουλευταῖς καὶ πολλοὶ τῶν πολιτῶν, πρόφασιν εὑρόντες τοῦ κακῶσαι τοὺς ἀπὸ τῆς πίστεως, καὶ ὡς ἂν εἴποι τις, ἀπὸ μικροῦ σπινθῆρος τοσοῦτον πῦρ ἥφθη καὶ ἐξεκαύθη ὥς κινδυνεῦσαι πάντας τοὺς Χριστιανοὺς καὶ ἀπολέσθαι. Τοσοῦτον γὰρ ἐμάνησαν οἱ εἰδωλολάτραι ὡς αὐτοὺς ἐπᾶραι καὶ ξίφη καὶ ῥόπαλα καὶ φονεῦσαι ὀνόματα ἑπτὰ καὶ ἄλλους πολλοὺς πλῆξαι.

94 10 ι HB : δέκα VP || 13 ἀφορίσαι δὲ coniecimus : ἀφορίσας HBV.
95 1-2 προκόπτοντα τὸν Χριστιανισμόν H : τὸν om. B (sed add. B²) προκόπτοντας τοὺς χριστιανούς V || 2 ἐμανιοῦντο H : ἐμαίνοντο BV || 4 γεναμένης H : -νο- BV || 9 καὶ ante οἱ λοιποὶ add. BV || 12 ὡς ἂν H : ὡς ἐὰν BV || 13 τοσοῦτο BV || 14 καὶ ἀπολέσθαι H : καὶ om. BV.

96

Porphyre se sauve avec Marc par les toits. L'évêché est saccagé [après 407].

Cela ne leur suffit pas encore : sans désemparer, ils se ruèrent à la poursuite du pasteur lui-même. Mais quelques hommes de bien avertirent le très saint évêque que la foule courait après lui. Le bienheureux m'appela et me dit : « Fuyons, mon frère [1], cachons-nous jusqu'à ce que la colère du Seigneur soit passée. » Nous escaladâmes le mur, et nous nous sauvâmes par les toits. Quant aux idolomanes, enfonçant les portes de l'évêché, ils y firent irruption : et, n'y découvrant point le saint homme Porphyre, ils saccagèrent tout ce qui s'y trouvait.

97

Porphyre rencontre sur un toit une jeune fille de quatorze ans, qui est païenne, mais qui depuis longtemps désire devenir chrétienne [après 407].

Le bienheureux Porphyre et moi, en nous sauvant par les toits, nous trouvâmes une fillette de quatorze ans, qui, reconnaissant le saint évêque, tomba à ses pieds. Le bienheureux lui demanda qui elle était, et de quels parents? Et la fillette répondit qu'elle était orpheline de père et de mère. Elle dit encore qu'elle avait une vieille grand'mère, et qu'elle travaillait pour vivre, et pour nourrir son aïeule. Il lui demanda aussi si elle était chrétienne ; l'autre répliqua qu'elle ne l'était point, mais qu'elle désirait depuis longtemps le devenir : « Si j'en suis digne », ajoutait-elle. Ce mot de la jeune fille toucha vivement le bon cœur de Porphyre, qui se prit à pleurer : « Comme la race des Gazéens est encline au bien ! » dit-il. « L'adversaire, il est vrai, s'efforce d'entraver ces bonnes dispositions : mais *le Seigneur le frappera de la parole de sa bouche.* » Et il dit à la jeune fille : « Apporte-

97 14-15 Isaïe, XI, 4.

1. Dans une circonstance toute pareille (chapitre 23) l'évêque voulait au contraire courir au-devant du martyre. Ici, il prend la fuite et se cache. Pour se justifier, il eût pu alléguer de grands exemples.

96

Εἶτα μὴ ἀρκεσθέντες τούτοις, ἐπ' αὐτὸν τὸν ποιμένα ὥρμησαν. Προδραμόντες δέ τινες χαίροντες τῷ ἀγαθῷ, ἀπήγγειλαν τῷ ὁσιωτάτῳ ἐπισκόπῳ τὴν καταδρομὴν τοῦ πλήθους. Ἀκούσας δὲ ὁ μακάριος, προσκαλεσάμενός με εἶπεν· Φύγωμεν, ἀδελφέ, καὶ κρυβῶμεν μικρὸν ἕως οὗ παρέλθῃ ἡ ὀργὴ κυρίου. Καὶ τοιχοβατήσαντες ἐφύγομεν διὰ τῶν δωμάτων. Οἱ δὲ εἰδωλομανεῖς, κατεάξαντες τὰς θύρας τοῦ ἐπισκοπείου, ἐπεισῆλθον καὶ μὴ εὑρόντες τὸν ἐν ἁγίοις Πορφύριον, πάντα τὰ ἐκεῖ εὑρεθέντα διήρπασαν.

97

Ἐγὼ δὲ καὶ ὁ μακάριος Πορφύριος φυγόντες διὰ τῶν δωμάτων, εὕραμεν παιδίσκην ὡς ἐτῶν δέκα τεσσάρων, ἥτις ἐπιγνοῦσα τὸν ὅσιον ἐπίσκοπον προσέπεσε τοῖς ποσὶν αὐτοῦ. Ὁ δὲ μακάριος ἐπηρώτησεν αὐτήν τις ἐτύγχανεν καὶ ποίων γονέων. Ἡ δὲ παιδίσκη ἀποκριθεῖσα εἶπεν ὅτι ὀρφανὴ τυγχάνει ἔκ τε πατρὸς καὶ μητρός, μάμμην δὲ ἔλεγεν ἔχειν γραῦν τῷ σώματι ἀσθενῆ, καὶ αὐτὴν ἐργάζεσθαι καὶ τρέφειν ἑαυτὴν καὶ τὴν αὐτῆς μάμμην. Ἐπηρώτα δὲ αὐτὴν εἰ Χριστιανὴ ὑπῆρχεν, ἡ δὲ πάλιν εἶπεν μὴ εἶναι, ἀλλ' ἐπιθυμεῖν ἐκ πολλοῦ· Εἴπερ εἰμὶ ἀξία. Ὁ δὲ εὔσπλαγχνος Πορφύριος ἀκούσας τὸν λόγον τῆς παιδίσκης καὶ κατανυγεὶς ἐδάκρυσεν εἰπών· Πῶς πρόχειρον ὑπάρχει εἰς τὸ ἀγαθὸν τὸ τῶν Γαζαίων γένος. Ἀλλ' ὁ ἀντικείμενος σπουδάζει ἐμποδίσαι τῇ τοιαύτῃ προαιρέσει, ὃν ὁ κύριος πατάξει τῷ λόγῳ τοῦ στόματος αὐτοῦ. Εἶπεν δὲ τῇ κόρῃ·

96 2 ὥρμησεν V : ὅρ- HB || προδραμόντες δέ : δέ om. H || 6 ἐφύγομεν V : -γωμεν B ἐφεύγωμεν H.

97 1 ἐγώ τε V || 2 παιδίσχη V (corr. V^2) || 7 γραῦ H || ἀσθενῆ H : -νήν BV || 13 τὸ τῶν H : τὸ om. BV || 14 ἐμποδίσαι H : -ίζειν BV.

nous une natte dans cette chambrette, afin que nous puissions demeurer ici jusqu'à ce que le trouble de la ville se soit apaisé, et ne rapporte à personne que nous sommes ici. » Elle promit sous serment de ne révéler notre présence à personne, non pas même à sa grand'mère.

98

La jeune fille, qui s'appelait Salaphtha, pourvoit pendant deux jours aux besoins de l'évêque et de son diacre [*après 407*].

Elle descendit au moyen d'une poulie [1] dans son logis, et apporta une natte et un matelas de paille. Elle étendit la natte et mit la paillasse par-dessus. Puis elle se jeta aux pieds du bienheureux, le suppliant de goûter à sa maigre chère, et de ne pas s'indigner de sa pauvreté, car le soir approchait. Le saint, voulant imiter le grand prophète Élie, dit à la jeune fille : « Montre ton zèle, ô ma fille, et apporte-nous cela, afin que le Seigneur, par mon intermédiaire, te le rende sous forme d'aliments spirituels et charnels. » En hâte, elle descendit acheter du pain et des olives, du fromage, des légumes trempés et du vin. Elle apporta le tout et le mit devant nous, disant : « Prenez, mes seigneurs, et bénissez ma pauvreté ! » Le bienheureux, encore un coup, fut profondément touché, et se mit à pleurer, prévoyant quelle foi elle aurait dans le Christ. Nous nous levâmes, et, ayant fait la prière habituelle, nous nous fîmes collation : prenant, moi du pain, du fromage et du vin ; le saint homme, du pain, des légumes secs trempés et de l'eau. Nous renvoyâmes la jeune fille à sa grand'-mère et nous dormîmes dans la chambrette : car on était en

98 6 Cf. III Rois, XVII, 10 sqq.

Saint Cyprien, avant de se présenter devant ses persécuteurs, avait, lui aussi, cherché son salut dans une prudente retraite. Dans un curieux passage, il loue également les confesseurs qui méritent la palme de la course et ceux qui affrontent la lutte.

1. Ce passage est l'un de ceux où se marque le plus brillamment la supériorité du manuscrit de Jérusalem, qui au lieu de la leçon δι' οἰκίσκου (« par une maisonnette ») donne διὰ λυκίσκου. Le mot λυκίσκος n'est attesté, en dehors de notre texte, que par le lexicographe Hésychius, qui l'interprète ainsi : ἡ μὴ ἔχουσα ἐξονίσκον (lire ἀξονίσκον, ou ὀνίσκον ?) τροχιλία, τρῆμα δὲ μόνον· ἢ ἄνοδος δώματος, c'est-à-dire : « poulie qui n'a pas de treuil (?), mais seulement un trou,

Ἄγαγε ἡμῖν ἐνταῦθα ψίαθον ἐν τῷ δωματίῳ τούτῳ, ἵνα μείνωμεν ἐνταῦθα ἕως οὗ κατασταθῇ ὁ θόρυβος τῆς πόλεως, καὶ μὴ ἀπαγγείλῃς τινὶ ὅτι ἐνταῦθά ἐσμεν. Ἡ δὲ ὅρκοις διεβεβαιοῦτο μὴ ἐκφαίνειν μηδὲ τῇ μάμμῃ αὐτῆς.

98

Κατελθοῦσα δὲ διά τινος λυκίσκου εἰς τὸν αὐτῆς οἶκον, ἤγαγεν τὸν ψίαθον καὶ τύλην ἀχύρων· καθαπλώσασα τὸν ψίαθον ὑπέβαλεν τὴν τύλην, καὶ προσπεσοῦσα τοῖς ποσὶ τοῦ μακαρίου, παρεκάλει αὐτὸν γεύσασθαι τῶν μετρίων αὐτῆς βρωμάτων καὶ μὴ ἀναξιοπαθῆσαι ἐπὶ τῇ πτωχείᾳ αὐτῆς· ἦν γὰρ καὶ πρὸς ἑσπέραν. Ὁ δὲ ὅσιος θέλων μιμητὴς γενέσθαι τοῦ μεγάλου προφήτου Ἡλίου εἶπεν τῇ κόρῃ· Σπούδασον, θύγατερ, καὶ ἄγαγε, ἵνα σοι ἀποδῷ ὁ κύριος δι' ἐμοῦ πνευματικὴν τροφὴν καὶ σαρκικήν. Ἡ δὲ σπεύσασα κατέβη, καὶ ἀπελθοῦσα ἠγόρασεν ἄρτον καὶ ἐλαίας καὶ τυρὸν καὶ βρεκτὸν ὄσπριον καὶ οἶνον, ἤγαγεν δὲ πάντα καὶ παρέθηκεν ἐνώπιον ἡμῶν εἰποῦσα· Λάβετε, κύριοί μου, καὶ εὐλογήσατε τὴν πτωχείαν μου. Ὁ δὲ μακάριος πάλιν κατανυγεὶς ἐδάκρυσεν, προεωρακὼς ἣν ἤμελλεν ἔχειν πίστιν εἰς τὸν Χριστόν. Καὶ ἀναστάντες καὶ ποιήσαντες τὰς συνήθεις εὐχὰς καὶ καθίσαντες μετελάβομεν· ἐγὼ μὲν ⟨ἄρτου⟩ καὶ τυροῦ καὶ οἴνου μετέλαβον, ὁ δὲ ὅσιος ἄρτου καὶ βρεκτοῦ ὀσπρίου καὶ ὕδατος. Καὶ ἀπολύσαντες τὴν κόρην πρὸς τὴν αὐτῆς μάμμην, ἡμεῖς ὑπνώσαμεν ἐν

97 17 κατασταθῇ H : καταστῇ BV || ἡ θορυβῆς H || 19 διεβεβαιοῦτο BV : ἐβεβαιοῦτο H.

98 1 λυκίσκου H : οἰκίσκου BV || 2 τὸν ψίαθον ... καθαπλώσασα om. V || τὸν ψίαθον H : τὸ ψιάθιον B || στύλην ἄχυρον B || 2-3 τὸν ψίαθον B : τὴν ψ V τῷ ψιάθῳ H : || 5 ἀναξιοπαθῆσαι H : ἀξιωπαθῆσαι BV || 7 Ἡλίου H : Ἠλίου BV || 8 σοι H : σὺ BV || 10 ἀπελθοῦσα H · ἀνελθ- BV || 11 ὄσπρεον H || 16-17 μετελάβομεν HV : spatium vacuum B || 16-17 ἐγὼ μὲν H : μὲν om. BV || 17 ⟨ἄρτου⟩ addidimus || 19 αὐτῆς Haupt : ἑαυτῆς HBV.

été. Nous avions demandé son nom à la jeune fille. Elle nous avait répondu : *Salaphtha*, ce qui veut dire, en grec, *Irène* (Paix). Nous passâmes encore dans la chambrette, la journée du lendemain, la bonne Irène nous faisant toutes nos commissions avec le plus grand empressement.

99

Lorsque le tumulte est apaisé, Porphyre et Marc quittent leur cachette. Ils trouvent à l'évêché Barochas à toute extrémité. Le consulaire Claros rétablit l'ordre à Gaza [après 407].

Lorsque nous reconnûmes que le tumulte de la ville était apaisé, nous nous en allâmes nuitamment à la sainte église. Puis nous montâmes à l'évêché. Et nous n'y trouvâmes absolument rien, sinon le pieux Barochas, couché et à toute extrémité, à la suite des coups qu'il avait reçus des impies et athées idolâtres. Quelques jours après, le consulaire (il s'appelait Clarus) mis au courant de ce qui s'était passé dans la ville, envoya un *commentariensis* avec des forces considérables, et il emprisonna les personnes dénoncées par les gens de police. Il les fit comparaître par devers lui, à Césarée; il châtia les uns, et remit les autres en liberté après les avoir fait flageller à coups de nerfs de bœuf. Ainsi, par la terreur qu'il inspira, il rétablit l'ordre dans la ville.

100

Salaphtha, sa tante et sa grand'mère sont marquées du signe de la croix et reçoivent le baptême peu de temps après [après 407].

Quelques jours plus tard, saint Porphyre se souvint de cette bonne fille qui nous avait accueillis, et la fit mander par mon intermédiaire. Elle accourut, avec une autre femme, qu'elle disait être sa tante. En approchant du saint évêque, elles tombèrent à ses pieds. Il les reçut avec la bienveillance d'un père affectueux, et dit à la fille : « Désires-tu vraiment, ma fille, devenir chrétienne? » Elle répondit : « Je t'ai dit

ou, ascenseur de toit (*sic*) ». Tout n'est pas clair dans la notice d'Hésychius. Il en ressort toutefois que λυχίσκος désigne un appareil composé d'une poulie et servant à atteindre le toit.

τῷ δωματίῳ· ἦν γὰρ καὶ θέρους ὥρα. Ἐπερωτήσαμεν δὲ καὶ τὸ ὄνομα τῆς κόρης, εἶπεν δέ· Σαλαφθᾶ, ὃ ἑρμηνεύεται ἑλληνιστὶ Εἰρήνη. Ἐποιήσαμεν δὲ καὶ τὴν ἑξῆς ἐν τῷ δωματίῳ, τῆς καλῆς Εἰρήνης ποιούσης ὑμῖν πᾶσαν ἀπόκρισιν μετὰ πολλῆς προθυμίας.

99

Ὡς δὲ ἔγνωμεν ὅτι κατέστη ὁ θόρυβος τῆς πόλεως, ἐπορεύθημεν διὰ τῆς νυκτὸς εἰς τὴν ἁγίαν ἐκκλησίαν, καὶ ἀνελθόντες εἰς τὸ ἐπισκοπεῖον, οὐδὲν εὕραμεν ἐν αὐτῷ εἰ μὴ τὸν θεοφιλῆ Βαρωχᾶν κείμενον καὶ ἐσχάτως ἔχοντα ἐκ τῶν ἐνεχθεισῶν αὐτῷ πληγῶν παρὰ τῶν ἀθέων καὶ ἀσεβῶν εἰδωλολατρῶν. Μετὰ δὲ ˌὀλίγας ἡμέρας γνοὺς τὰ γενόμενα ἐν τῇ πόλει ὁ ὑπατικός (Κλάρος δὲ ἐκαλεῖτο), πέμπει κομενταρήσιον μετὰ πολλῆς βοηθείας καὶ ἀσφαλίζεται οὓς ἐνέδειξαν οἱ δημοσιεύοντες καὶ παριστᾷ εἰς Καισάρειαν, καὶ τοὺς μὲν ἐτιμωρήσατο, τοὺς δὲ βουνευρίσας ἀπέλυσεν, καὶ ποιήσας οὐ μικρὸν φόβον οὕτως κατέστησεν τὴν πόλιν.

100

Μεθ' ἡμέρας δὲ ὀλίγας ἀναμνησθεὶς ὁ ἐν ἁγίοις Πορφύριος τῆς ἀγαθῆς ἐκείνης κόρης τῆς ὑποδεξαμένης ἡμᾶς, μετεπέμψατο αὐτὴν δι' ἐμοῦ· ἡ δὲ δρομαία παρεγένετο, ἔχουσα καὶ ἄλλην γυναῖκα ἣν ἔλεγεν θείαν εἶναι. Εἰσελθοῦσαι δὲ πρὸς τὸν μακάριον ἐπίσκοπον, προσέπεσαν τοῖς ποσὶν αὐτοῦ· ὃ δὲ εὐμενῶς ταύτας ἐδέξατο ὡς πατὴρ φιλόστοργος. Εἶπεν δὲ τῇ κόρῃ· Ἀληθῶς, θύγατερ, ἐπι-

98 20 ἐπερωτήσαμεν sic HBV || 21 Σαλαφθᾶ H : -φθά BV Σαλάνθα P.
99 3 ἐν τῷ ἐπισκοπίῳ V || 5 ἐνεχθησῶν H : ἐπενεχθέντων BV || 6 ὁ ante ὀλίγας add H.
100 1 ἀναμνησθεὶς H : ἀνεμνήσθη BV || 6 ὃ δὲ H : ὃς BV || 7 θύγατηρ BV.

déjà, mon seigneur, que depuis longtemps j'en ai le désir ; et aujourd'hui, je t'amène, comme témoin, ma tante, qui elle aussi partage mon désir ». Plein de joie, il lui dit : « *Sois courageuse et forte,* ô mon enfant ! » Il appela l'économe de la sainte église et lui ordonna de lui remettre ainsi qu'à sa grand'mère, quatre *miliaresia* par jour, et à sa tante, il donna une pièce d'or [1] ; et les ayant marquées du signe de la croix, il les congédia, leur recommandant d'assister aux prières et à l'instruction des catéchumènes. Il envoya aussi chez Salaphtha le pieux Timothée, prêtre et catéchiste, et lui recommanda de marquer du signe de la croix la grand'mère de la jeune fille : comme je l'ai dit précédemment, le corps de celle-ci était tout paralysé. Et les trois femmes, après avoir été brièvement catéchisées, furent honorées du saint baptême.

101

Porphyre songe à marier Salaphtha. Celle-ci lui fait observer qu'il l'a déjà unie à Jésus-Christ [*après 407*]

Lorsqu'elles eurent déposé la robe sacrée (du baptême), le saint appela la jeune fille et lui dit : « Veux-tu que nous t'unissions à un homme, en légitime mariage? Car il est temps que tu te mettes en ménage, et les chastes unions, aussi bien, ne sont point défendues par nos Écritures. » La jeune fille, entendant ces paroles du saint, commença à pleurer et à dire : « Bon père, après m'avoir uni à un grand seigneur, tu veux

100 10-11 Deut., XXXI, 6, 7, 23 ; Jos. I, 6, 7, 9 etc.

1. Cf. A. Andréadès, *De la Monnaie dans l'Empire byzantin,* dans *Byzantion,* I (1924), p. 80. La pièce d'or ou *nomisma* formait la soixante-douzième partie de la livre d'or, et valait quinze francs or environ. Le μιλιαρήσιον (*miliarese*) était une monnaie d'argent qui valait le douzième du *nomisma,* donc un peu plus d'un franc-or. Le manuscrit de Jérusalem donne, chap. 103, δραχμὰς ὀγδοήκοντα, « quatre-vingts drachmes » au lieu de μιλιαρήσια τέσσαρα « quatre *miliaresia* », c'est-à-dire qu'il admet le rapport de 20 drachmes à 1 *miliaresion.* Il y avait des drachmes d'argent et des drachmes de cuivre. Il s'agit naturellement ici de *drachmes de cuivre* égyptiennes. — Quant à l'*obole* (chap. 94), c'était la moitié du *follis,* et comme il y avait 24 *folleis* dans un *miliaresion* (Ostrogorsky, *Byzantion,* III, p. 490), l'obole valait deux ou trois centimes.

θυμεῖς γενέσθαι Χριστιανή; Ἡ δὲ ἀποκριθεῖσα εἶπεν· Καὶ ἤδη εἶπόν σοι, κύριέ μου, ὅτι ἐκ πολλοῦ ἔχω τὴν ἐπιθυμίαν ταύτην καὶ νῦν παρήγαγον μάρτυρα τὴν ἐμὴν θείαν, ἥτις καὶ αὐτὴ τῆς αὐτῆς ἐστιν ἐπιθυμίας. Ὁ δὲ περιχαρὴς γενόμενος εἶπεν αὐτῇ· Ἀνδρίζου καὶ ἴσχυε, τέκνον. Καὶ προσκαλεσάμενος τὸν οἰκονόμον τῆς ἁγίας ἐκκλησίας, ἐπέτρεψεν αὐτῷ παρέχειν αὐτῇ τε καὶ τῇ αὐτῆς μάμμῃ ἀργυρίου μιλιαρήσια τέσσαρα καθ' ἑκάστην ἡμέραν, τῇ δὲ αὐτῆς θείᾳ ἔδωκεν νόμισμα ἕν, καὶ σφραγίσας αὐτὰς τῷ σημείῳ τοῦ σταυροῦ ἀπέλυσεν, παραγγείλας αὐταῖς σχολάζειν ταῖς εὐχαῖς καὶ τῇ κατηχήσει τῶν κατηχουμένων. Ἔπεμψεν δὲ καὶ εἰς τὸν αὐτῆς οἶκον τὸν θεοσεβῆ Τιμόθεον τὸν πρεσβύτερον καὶ κατηχητήν, καὶ ἐπέτρεψεν αὐτῷ σφραγίσαι τὴν μάμμην τῆς κόρης· ὡς γὰρ προεῖπον τὸ σῶμα εἶχεν συμπεπαρμένον. Καὶ κατηχηθεῖσαι αἱ τρεῖς ὀλίγον χρόνον, ἠξιώθησαν τοῦ τιμίου βαπτίσματος.

101

Μετὰ δὲ τὸ ἀποθέσθαι τὸ ἅγιον σχῆμα, προσκαλεσάμενος ὁ ὅσιος τὴν εἰρημένην κόρην εἶπεν αὐτῇ· Θέλεις ζεύξωμέν σε ἀνδρὶ πρὸς γάμον ἔννομον; Καὶ γὰρ ἔστι σοι καιρὸς τοῦ συμβιῶσαι· οὔτε γὰρ ἀπηγόρευται τῇ ἡμετέρᾳ γραφῇ ὁ σεμνὸς γάμος. Ἡ δὲ κόρη ἀκούσασα τὸν λόγον τοῦ ὁσίου, ἤρξατο δακρύειν καὶ λέγειν· Πάτερ ἀγαθέ, μεθ' ὃ με ἔζευξας ἀνδρὶ μεγάλῳ, ἀποζεῦξαί με θέλεις ἐκείνου καὶ ἐκδοῦναι ταπεινῷ καὶ μηδαμινῷ; μηδαμῶς, κύριέ μου, τοῦτο ποιήσῃς. Ὁ δὲ ἐν ἁγίοις συναρπαγεὶς εἶπεν· Καὶ

100 12 περιχαριχαρὴς H ‖ αὐτῇ -14 παρέχειν om. V ‖ 15 μιλιαρήσια τέσσαρα BV : δραχμὰς ὀγδοήκοντα H ‖ 18 αὐταῖς : αὐτοῖς H.

101 3 ζεύξωμεν H : ζεύγνωμεν BV ‖ 4 συμβιῶσαι Haupt : βιῶσαι HBV ‖ 8 κύριέ μου BV : μου om. H.

m'en séparer et me donner à un époux de basse condition, à un homme de rien? Non, mon seigneur, tu ne feras pas cela! » Le saint homme, ravi, lui dit : « Et quel est donc celui à qui je t'ai unie? » Elle répondit : « Jésus-Christ, le sauveur de nos âmes, mon véritable époux, dont je ne me séparerai point dans les siècles des siècles. » A ces paroles le saint, profondément ému, se prit à pleurer au point que, dans un élan de componction, il entoura la jeune fille de ses bras et lui baisa tendrement la tête. Car, en vérité, il était parfaitement impassible, et, à cause de sa grande miséricorde, il avait les larmes toujours prêtes. Nous aussi, qui l'entourions, voyant la grâce du Saint-Esprit donnée à la jeune fille, nous glorifiâmes Dieu qui prodigue à ses élus la sagesse et la grâce. Et ce jour-là, il laissa partir la jeune fille.

102

Après la mort de sa grand'mère, Salaphtha reçoit l'habit canonique. Son régime ascétique [après 407].

Or, il advint qu'en ces jours la vieille grand'mère s'endormit, et retourna vers le Seigneur. Alors, ayant convoqué la jeune fille, il fit venir la pieuse *Manaris* [1] la diaconesse, dont le nom, lui aussi, a un sens dans la langue grecque, et se traduit *Photine*. Il lui recommanda Salaphtha, lui donnant l'habit canonique. Et, les ayant bénies toutes deux, il les congédia en paix. Or, Salaphtha adopta une règle de vie comme nulle autre n'en observait à cette époque, jeûnant tous les jours et prenant, après le jeûne, un peu de pain avec du sel et des légumes secs trempés ou des herbes potagères crues et de l'eau pure, car, pour le vin, elle s'en abstenait totalement. Les jours de fête, elle usait en outre d'huile et mangeait des olives, mais, sauf le pain, elle ne touchait à nul des aliments qui passent par le feu. Pendant les quarante jours du jeûne,

1. Marc a bien expliqué ce nom propre, adaptation grecque du syriaque *manhrā*, « la brillante », de la racine *n^ehar*. C'est de la même racine que dérive le substantif *m^enāra* « lampe » dont l'équivalent arabe *manārat*, « phare, tour », a donné notre « minaret ». Quant à Salaphtha, qu'il nous suffise de dire ici qu'il ne faut pas corriger ce nom en Salamtha. Nous avons, dans les Notes complémentaires (note ch. 98, l. 21-22), tenté d'expliquer la forme de ce nom.

τίς ἐστιν οὗτος ὃν ἔζευξά σοι; Ἡ δὲ ἀπεκρίνατο· Ἰησοῦς Χριστός, ὁ σωτὴρ τῶν ψυχῶν ἡμῶν, ὁ ἀληθινός μου νυμφίος, οὗ οὐκ ἀποζεύγνυμαι εἰς τὸν αἰῶνα. Ἀκούσας δὲ ὁ ἐν ἁγίοις καὶ κατανυγεὶς ἐδάκρυσεν, ὥστε ἐκ τῆς πολλῆς κατανύξεως περιλαβεῖν τὴν κόρην καὶ τὴν κεφαλὴν αὐτῆς καταφιλῆσαι· ὄντως γὰρ ἦν τελείως ἀπαθὴς καὶ ἀπὸ πολλῆς εὐσπλαγχνίας ἐγγὺς ἔχων τὸ δάκρυον. Καὶ ἡμεῖς δὲ οἱ περὶ αὐτὸν θεασάμενοι τὴν χάριν τοῦ ἁγίου πνεύματος τὴν δοθεῖσαν τῇ θεοφιλεῖ κόρῃ ἐδοξάσαμεν τὸν θεὸν τὸν δωρούμενον σοφίαν καὶ χάριν τοῖς ἐκλεκτοῖς αὐτοῦ. Ἀπέλυσεν δὲ τὴν κόρην ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ.

102

Συνέβη δὲ ἐν αὐταῖς ταῖς ἡμέραις τὴν γραῦν ἀναπαῆναι καὶ ἀπελθεῖν πρὸς κύριον. Τότε προσκαλεσάμενος τὴν κόρην, μετεπέμψατο τὴν θεοσεβῆ Μαναρίδα τὴν διάκονον, τὴν διερμηνευομένην καὶ αὐτὴν κατὰ τὴν ἑλληνίδα γλῶσσαν Φωτεινήν· ταύτῃ παρέθετο τὴν Σαλαφθᾶν, δοὺς αὐτῇ τὸ κανονικὸν σχῆμα, καὶ παραθέμενος αὐτὰς τῷ θεῷ ἀπέλυσεν μετ' εἰρήνης. Τοιαύτην δὲ ἀνεδέξατο πολιτείαν οἵαν οὐκ ἄλλη κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ἔσχεν, καθ' ἡμέραν νηστεύουσα καὶ μετὰ τὴν νηστείαν μεταλαμβάνουσα ὀλίγου ἄρτου μετὰ ἁλὸς καὶ ὀσπρίου βρεκτοῦ ἢ λεπτολαχάνου καὶ ὕδατος μόνου· τοῦ γὰρ οἴνου παντελῶς οὐ μετελάμβανεν. Ἐν δὲ ταῖς ἑορταῖς μετελάμβανεν καὶ ἐλαίου καὶ ἐλαίας ἤσθιεν, οὐδὲν δὲ ἄλλο τῶν διὰ πυρὸς γινομένων ἐγεύετο· ἐν δὲ τῇ τεσσαρακοστῇ τῶν νηστειῶν

101 12 ἀπεζεύγνυμαι H.

102 1 γραῦ H (sic 97, 7) || ἑρμηνευομένην H (cf. 98, 21-22): διερμηνευομένην BV || 4 κατὰ τὴν correximus : κατὰ μὲν τὴν BV κατὰ H || 5 γλῶτταν H || ταύτῃ H : ταύτην BV || Σαλαφθᾶν H : -θάν BV || 7 τοιαύτην δὲ HB : δὲ om. V || ἐνεδέξατο H || 10 ἁλὸς HV : ἁλῶν ex ἄλλων B || ὀσπρίου B : ὀσπρέου V ὡσπρέου H || 11 λεπτοχάνου H || 14 γινομένων H : γεν- BV || ἐγεύγετο B.

un jour sur deux, elle ne mangeait que des légumes secs trempés ou des herbes potagères crues [1], sans pain. Quant à la semaine sainte, elle la passait toute entière sans aucune nourriture, à la réserve d'un peu d'eau chaude le jeudi saint, après la sainte communion. Et elle macéra son corps à un tel point que ceux qui la voyaient, croyaient apercevoir une ombre. Elle devint un modèle pour beaucoup d'autres. Car ils imitèrent avec zèle la vie et le régime de la sainte fille Salaphtha, qui semble vivre jusqu'à ce jour; car si elle est morte pour le monde, elle vit pour le Christ et elle demeure en tout temps avec lui. Puissions-nous participer à ses saintes prières! Voilà ce que j'avais à dire de la sainte fille Salaphtha.

103

Porphyre tombe malade et rédige son testament. Il meurt, après avoir été évêque pendant 24 ans 11 mois et 8 jours, le 2 Dystros de l'an 480 de l'ère de Gaza [= 26 février 420].

Quant au bienheureux évêque Porphyre, après avoir fixé le règlement ecclésiastique et tout l'ordre du service, il survécut quelques années encore à la consécration de la grande église. Étant tombé malade, il rédigea un pieux testament, désignant quantité de légataires, recommanda à Dieu tous les membres du peuple chrétien, et s'endormit en paix avec les saints, le deuxième jour du mois de Dystros, l'an 480 selon les Gazéens, ayant exercé l'épiscopat pendant vingt-quatre ans, onze mois et huit jours, et combattu le bon combat contre les idolomanes jusqu'au jour où il s'endormit dans le Seigneur. Et maintenant il est au *Paradis des délices*, intercédant pour nous avec tous les saints, grâce aux prières desquels nous fasse merci Dieu le Père avec le Fils et le Saint-Esprit, à qui revient la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Amen.

103 10-11 Gen., II, 15.

1. Le mot λεπτολάχανον, proprement « petit légume », désigne les herbes potagères qui se mangent crues au vinaigre, c'est-à-dire en salade. Du Cange avait déjà bien fixé le sens de ce mot dans son *Glossarium med. et infim. graecit.* On est donc en droit de s'étonner que les traducteurs antérieurs l'aient mal rendu.

τὰς πάσας ἡμέρας διὰ δύο ἤσθιεν βρεκτὰ ὄσπρια ἢ λεπτολάχανα ἄνευ ἄρτου· τὴν δὲ ἁγίαν πασχαλίαν πᾶσαν εἷλκεν τὴν ἑβδομάδα, μηδενὸς μεταλαμβάνουσα, εἰ μὴ τῇ ἁγίᾳ πέμπτῃ, μετὰ τὴν ἁγίαν κοινωνίαν, ὕδατος θερμοῦ. Καὶ τοσοῦτον κατέτηξεν αὐτῆς τὸ σῶμα ὡς νομίζειν τοὺς ὁρῶντας αὐτὴν σκιὰν θεωρεῖν. Ἐγένετο δὲ ὑπόδειγμα καὶ ἄλλαις πολλαῖς· ἐζήλωσαν γὰρ τὸν βίον καὶ τὴν πολιτείαν τῆς ἁγίας κόρης Σαλαφθᾶς, ἥτις ἕως τοῦ νῦν δοκεῖ ζῆν· νενέκρωται γὰρ τῷ κόσμῳ, τῷ δὲ Χριστῷ ζῇ καὶ σὺν αὐτῷ ἐστι διὰ παντός· ἧς τῶν ἁγίων εὐχῶν μέρος ἔχωμεν. Καὶ ταῦτα μὲν περὶ τῆς ὁσίας κόρης Σαλαφθᾶς εἰρήσθω.

103

Ὁ δὲ μακαριώτατος ἐπίσκοπος Πορφύριος, καταστήσας τόν τε ἐκκλησιαστικὸν κανόνα καὶ τὴν πᾶσαν ἀκολουθίαν, ἐπιζήσας ἄλλα ὀλίγα ἔτη μετὰ τὸ ἁγιάσαι τὴν μεγάλην ἐκκλησίαν, περιπεσὼν ἀρρωστίᾳ διετύπωσεν εὐσεβῆ διαθήκην, ληγατεύσας πολλούς· καὶ παραθέμενος πάντας τοὺς τοῦ φιλοχρίστου λαοῦ τῷ θεῷ, ἐν εἰρήνῃ ἐκοιμήθη μετὰ τῶν ἁγίων, μηνὶ Δύστρῳ δευτέρᾳ ἔτους κατὰ Γαζαίους ὀγδοηκοστοῦ τετρακοσιοστοῦ, ἐπισκοπήσας ἔτη κδ̅ καὶ μῆνας ια̅ καὶ ἡμέρας η̅, τὸν καλὸν ἀγῶνα τετελεκὼς πρὸς τοὺς εἰδωλομανεῖς ἕως τῆς ἡμέρας τῆς κοιμήσεως αὐτοῦ. Καὶ νῦν ἔστιν ἐν τῷ παραδείσῳ τῆς τρυφῆς, πρεσβεύων μετὰ πάντων τῶν ἁγίων ὑπὲρ ἡμῶν, ὧν ταῖς εὐχαῖς ἐλεήσῃ ἡμᾶς ὁ πατὴρ καὶ θεὸς σὺν υἱῷ καὶ ἁγίῳ πνεύματι, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

103 2 τόν τε BV : τε om. H || 3 μεγάλην HB : ἁγίαν V || 8 κ̅δ̅ HBV : εἴκοσι τέσσαρα PSH || 9 ι̅α̅ HBV : ἕνδεκα PS || η̅ HV : ὀκτὼ BPS || 14 τιμὴ post δόξα add. H.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

1

Note I « On remarquera le style ». — Cyrille de Scythopolis, l'historiographe des moines des v[e] et vi[e] siècles, nous raconte naïvement qu'il se trouva longtemps incapable de rédiger le prologue de sa Vie d'Euthyme. Heureusement, les bienheureux Euthyme et Sabas, le prenant en pitié, lui parurent en songe. Euthyme, sur le conseil de Sabas, tira d'un flacon d'argent une liqueur d'une ineffable douceur et en enduisit les lèvres de Cyrille endormi. Celui-ci se réveilla enrichi du don du προφορικὸς λόγος, c'est-à-dire du don d'éloquence, et composa d'inspiration son préambule (Migne, *Patr. gr.*, t. 114, col. 733 ; cf. R. Génier, *Vie de Saint Euthyme*, Paris, 1909, p. XX-XXI).

Ibid. « Nous avons découvert... » — Il ne peut y avoir aucun doute sur la dépendance vraiment servile de notre hagiographe à l'égard de Théodoret. Le P. Chrysostomus Baur nous écrit que M. Zellinger de Munich, qui prépare une édition de la *Vita Melaniae*, aurait relevé, de son côté, l'analogie entre le prologue de la *Vie de Porphyre* et l'exorde de la Φιλόθεος ἱστορία, et qu'il considérerait « *den Markus als Quelle für Theodoret* ». Cette opinion prouve simplement combien est ancrée dans les esprits la croyance à l'authenticité absolue de notre Vie. La comparaison des deux textes fera reconnaître immédiatement à n'importe quel lecteur quel est l'auteur du plagiat. Les passages les plus décisifs sont les suivants :

1° A la fin du ch. I la phrase de Marc : « Aussi bien, le rappel de ses exploits est, pour ceux qui les entendent rapporter, un remède salutaire » est inintelligible. Nous nous étions mépris nous-mêmes sur la signification de cette expression. Adoptant la leçon du manuscrit de Jérusalem φαρμάκου ἀλεξητήριον « un antidote », nous avions rédigé la note que voici : « Marc a utilisé l'un des rares auteurs qu'il semble connaître : Épiphane de Chypre. Mais son imitation est maladroite. Épiphane, dans le préambule du *Panarion*, a raison de dire que son livre contient des ἀλεξητήρια « des antidotes », puisque

les hérésies qu'il combat sont symbolisées par autant de serpents venimeux. Dans une œuvre, non de polémique, mais d'édification comme est la nôtre, l'expression est bizarre ». Le passage correspondant de Théodoret nous livre enfin la clé de l'énigme. Notre hagiographe, avec une étonnante étourderie, a sauté la phrase qui dans Théodoret amenait et justifiait la métaphore du « remède salutaire ». Théodoret dit en effet : « Mais puisque le temps endommage le corps, en lui apportant la vieillesse et la mort, et qu'il fait tort aux saints exploits en causant l'oubli et en émoussant la mémoire, personne ne pourrait avec quelque justice nous en vouloir, si nous entreprenons de mettre par écrit la Vie des amis de Dieu. Car de même que ceux qui sont chargés de soigner les corps élaborent des remèdes pour combattre les maladies et secourir les patients : de même la rédaction d'un pareil ouvrage devient comme un remède contre le mal (φάρμακον ἀλεξίκακον), qui combat l'oubli et vient en aide à la mémoire. » L'image dont se sert le lettré Théodoret est ancienne et classique. Elle se trouve dans les plus anciens auteurs, et notamment dans le fameux passage du *Phèdre* de Platon où l'invention de l'écriture est appelée μνήμης ou ὑπομνήσεως φάρμακον (275^A^). Palladius, dans le prologue de son *Histoire lausiaque*, dit à Lausus : « J'ai rédigé ce livre à ton intention, afin qu'ayant en lui une sorte de *memento* vénérable autant qu'édifiant, et un remède incessant contre l'oubli (ἀδιάλειπτόν τε φάρμακον λήθης), tu te débarrasses grâce à lui de tout assoupissement, etc. »

2° Théodoret nous sert aussi à comprendre enfin le texte de la l. 9 du ch. I, corrigé par Haupt d'après Hervet, et après lui par les éditeurs de Bonn et par nous-mêmes avant la découverte du plagiat. Les trois mss. donnent Πιστοτέρα μεν ἀκοῆς ἡ θέα, πείθει δὲ καὶ ἀκοὴν (*sic*) ἐὰν ὑπὸ ἀξιοπίστων εἴη τὰ λεγόμενα. La correction d'ἀκοὴν en ἀκοὴ paraissait certaine. Mais Théodoret nous montre qu'ἀκοή a le sens de « oreille, ouïe » et non point celui de « chose entendue ». Voici son texte où l'on voit bien que l'ἀκοή ne persuade point (c'était l'idée de Haupt), mais se laisse persuader : Πιστοτέραν μὲν γὰρ τῆς ἀκοῆς εἶναι τὴν ὄψιν φασί τινες· πείθεται δ' ὅμως καὶ ἀκοή, τῇ τῶν λεγόντων ἀληθείᾳ κρίνουσα τὰ λεγόμενα. Καθάπερ γὰρ γλυκύτητι καὶ πικρότητι καὶ ταῖς ἄλλαις ταῖς τοιαύταις ποιότησι γλῶσσά τε καὶ ὑπερῴα δικάζειν πεπίστευται..... οὕτως ἀκοὴ τὴν τῶν λόγων ἐνεχειρίσθη διάγνωσιν. « D'aucuns disent bien que la vue est plus facilement persuadée que l'ouïe ; mais l'ouïe, elle aussi, se laisse persuader, jugeant les récits à la véracité des narrateurs. Comme la langue et le palais sont chargés d'apprécier la douceur et l'amertume et autres qualités semblables, pareillement l'ouïe a reçu en partage le discernement des discours. » C'est, encore une fois, parce que le maladroit imitateur a omis tout un développement, le développement relatif à la fonction du sens de l'ouïe comparé à celui du goût, que sa phrase est devenue

obscure au point d'appeler la correction. L'exemple mérite d'être retenu par les critiques : l'émendation de Haupt est le type de la correction brillante et pourtant fausse ; mais pour en déceler la fausseté, il fallait la découverte de l'original que copie notre hagiographe.

3° Une autre bizarrerie de « Marc » s'éclaire à la lumière de la même constatation. Aucune phrase de la Vie n'était plus embarrassante pour l'éditeur que le début du chap. 2 : Ἄτοπον γάρ ἐστι ποιητὰς τραγῳδοποιοὺς καὶ ἄλλους τοιούτους συγγραφέας [τὸ] εἰς γέλωτα καὶ γραώδεις μύθους καταναλῶσαι τοὺς λόγους, ἡμᾶς δὲ περιιδεῖν λήθῃ παραδιδομένους ἁγίους ἄνδρας καὶ ἀξιομνημονεύτους. Nous avions cru améliorer ce texte en omettant avec le ms. de Jérusalem les mots τοὺς λόγους après καταναλῶσαι. Mais ces mots sont dans Théodoret où ils se comprennent parfaitement, comme on va le voir. Il nous avait semblé encore plus étrange de voir « Marc » attribuer aux tragiques la fonction d'exciter le rire. Cette barbare confusion des genres n'existe pas dans Théodoret qui, au contraire, les distingue soigneusement : « Comment ne serait-il pas inconvenant (ἄτοπον) de laisser les poètes et les historiens (συγγραφέας) écrire les exploits accomplis à la guerre, les tragiques mettre publiquement à la scène les malheurs bien cachés... d'autres encore dépenser leur verve (καταναλῶσαι τοὺς λόγους) au profit de la comédie et du rire (εἰς κωμῳδίαν καὶ γέλωτα) tandis que nous souffririons que fussent livrés à l'oubli des hommes qui... » On voit avec quelle ignorance notre hagiographe a contracté pour ainsi dire cette période élégante et claire. Il a tout brouillé, et s'est mépris sur le sens de τραγῳδοποιοί comme sur celui de συγγραφεῖς. L'ignorance de la littérature et des institutions antiques fut générale dans les milieux monastiques dès la fin du ve siècle. Saint Hypatios, au témoignage de sa Vie, ne savait rien des jeux olympiques ; et le sens de τραγῳδία a complètement changé dans la langue vulgaire dès l'abolition des représentations dramatiques (cf. le grec moderne τραγοῦδι « chanson »).

4° La jolie expression βίος φιλοσοφίας διδάσκαλος nous avait toujours paru beaucoup trop recherchée pour « Marc », et nous nous étions vainement efforcés d'en découvrir la source. Elle se trouve textuellement dans Théodoret : Ἡμεῖς δὲ βίον μὲν συγγράφομεν φιλοσοφίας διδάσκαλον [1].

6° L'imitation de « Marc » s'étend à la Vie elle-même. Le début du chap. 4 : Γάζα πόλις ἐστὶν τῆς Παλαιστίνης ἐν μεθορίῳ τῆς Αἰγύπτου ὑπάρχουσα reproduit une phrase du premier chapitre de la Φιλόθεος ἱστορία : Νίσιβίς ἐστι πόλις ἐν μεθορίῳ τῆς Ῥωμαίων καὶ Περσῶν βασιλείας. Ce passage, à première vue, est moins décisif que les autres, mais, comme nous le fait remarquer le Père Peeters, il a

1. Elle rappelle l'exclamation de Cicéron : *O vitae philophia dux... tu magistra morum et disciplinae fuisti* (*Tusc.*, V, 2, 5).

son importance en ce qu'il nous permet, à lui seul, d'écarter absolument l'hypothèse d'une source commune dont seraient tributaires et Marc et Théodoret. Car ici la source de Théodoret est connue, mais elle n'est pas grecque. Théodoret a traduit une phrase de la Vie de saint Ephrem ; cf. P. Peeters, *La légende de saint Jacques de Nisibe* dans les *Analecta Bollandiana*, t. 38 (1920), p. 292. Il est tout à fait impossible d'imaginer que Marc et Théodoret aient eu tous les deux l'idée d'emprunter cette formule à une Vie syriaque. Et si c'est la Φιλόθεος ἱστορία de Théodoret, et non point un texte antérieur, que notre hagiographe démarque ici, la même explication s'impose pour les coïncidences textuelles autrement frappantes que nous avons relevées plus haut, ainsi que pour toutes celles qu'on a relevées dans l'Introduction et le commentaire.

7° La phrase qui suit immédiatement celle que nous venons de reproduire : ἤκμαζεν δὲ ἐν αὐτῇ κατ' ἐκεῖνο καιροῦ ἡ περὶ τὰ εἴδωλα τῶν ἀνθρώπων μανία présente une coïncidence littérale. Théodoret écrit : ἤκμαζε κατ' ἐκεῖνον τὸν καιρὸν ἡ περὶ τὰ εἴδωλα τῶν ἀνθρώπων μανία.

8° Vers la fin du même chapitre (l. 24) les mots : τὸ δὲ πάθος ἦν ἥπατος σκίρρωμα rappellent un passage du chapitre 21 (Vie de Jacques) de l'*Historia religiosa* (Migne, *Patr. gr.*, t. 82, col. 1443[c]) : τὸ δὲ πάθος ἦν πλημμύρα χολῆς.

9° Une coïncidence très frappante, par suite de son étendue, se trouve au début du chap. 6. Les phrases : Τοῦτο δὲ μόνον αὐτὸν ἐλύπει καὶ ἔδακνεν τὸ διαμεῖναι τὴν περιουσίαν καὶ μὴ κατὰ τὸν εὐαγγελικὸν λόγον διαπραθῆναι καὶ διανεμηθῆναι τοῖς πτωχοῖς. Αἴτιον δὲ τούτου τοῦ ἐμποδισμοῦ γέγονεν τὸ εἶναι τοὺς ἀδελφοὺς αὐτοῦ παῖδας τυγχάνοντας ἡνίκα ἐξεδήμησεν τῆς ἰδίας πατρίδος. Ἀνιώμενος οὖν... reproduisent ou imitent un passage du ch. 12 (*Vie de Zénon*) de l'*Historia religiosa* (Migne, *Patr. gr.*, t. 82, col. 1397[d]) : Λίαν αὐτὸν ἠνία καὶ ἔδακνε τὸ διαμεῖναι τὴν περιουσίαν καὶ μὴ κατὰ τὸν εὐαγγελικὸν διαπραθῆναί τε καὶ διανεμηθῆναι νόμον. Αἴτιον δὲ τούτου ἦν τῆς τῶν ἀδελφῶν ἡλικίας τὸ ἄωρον.

10° Nous finirons par deux observations qui paraîtront d'abord insignifiantes, mais qui selon nous achèvent de prouver la dépendance de « Marc » à l'égard de Théodoret. A) Nous avions été gênés par le καί absolument superflu et intraduisible de la l. 13 du chap. 1 : ἱκανῆς οὔσης καὶ πρὸς οἰκοδομὴν « la vérité suffisant même (?) à l'édification ». Or ce καί, notre auteur l'a emprunté à Théodoret où il est à sa place : τῆς ἐντεῦθεν ὠφελείας καὶ εἰς τοὺς ὕστερον ἐσομένους εὐπετῶς μάλα διαβαινούσης. B) Au ch. 3, l. 7, le μὲν qui suit οἶδα, et auquel aucun δὲ ne répond, a induit en erreur les copistes : nos trois mss. ont οἴδαμεν, et nous avions été tentés d'adopter cette leçon. Théodoret avait écrit correctement : οἶδα μὲν οὖν κἀγὼ (on voit qu'il n'y a aucun doute sur le singulier) ...ἐγχειρητέον δ' ὅμως.

L. 9-10, « la vue est plus accessible à la persuasion que l'ouïe ». — L'adage « la vue est plus fidèle que l'ouïe » est au moins aussi vieux que la sagesse ionienne ; « le père de l'histoire » en fait usage. Le roi Candaule dit à Gygès qu'il veut convaincre, on sait comment, de la beauté de sa femme : ὦτα γὰρ τυγχάνει ἀνθρώποισι ἐόντα ἀπιστότερα ὀφθαλμῶν (Hérodote, I, 8). Lucien, *De la manière d'écrire l'histoire*, ch. 29, a repris le mot qui, sans aucun doute, était proverbial : ὦτα ὀφθαλμῶν ἀπιστότερα. Γράφω τοίνυν ἃ εἶδον, οὐχ ἃ ἤκουσα. Et saint Jean Chrysostome s'en sert dans son éloquent commentaire du *Caeli enarrant gloriam Dei* : Σιγᾷ ὁ οὐρανός, ἀλλ' ἡ ὄψις αὐτοῦ φωνὴν σάλπιγγος λαμπροτέραν ἀφίησι, δι' ὀφθαλμῶν ἡμᾶς, οὐ δι' ἀκοῆς παιδεύουσα· καὶ γὰρ πέφυκεν αὕτη ἐκείνης ἡ αἴσθησις καὶ πιστοτέρα εἶναι καὶ σαφεστέρα (Migne, *Patr. gr.*, t. 49, col. 109). Théodoret exprime exactement la même pensée, mais sous une forme positive. Cf. encore le texte grec de l'*Historia Monachorum*, éd. Preuschen, *Palladius und Rufinus*, p. 10, 1 : ἵνα, ἅπερ δι' ἀκοῆς παρειλήφαμεν, ταῦτα ὄψεσι παραλάβωμεν — ὦτα γὰρ πέφυκεν εἶναι ἀπιστότερα ὀφθαλμῶν.

Cyrille de Jérusalem a aussi exprimé une idée analogue au début de sa XIXe catéchèse (Migne, *Patr. gr.*, t. 33 col. 1065)

2

L. 2-3, « dépensent leurs discours ». — Cette expression est bien dans la manière de Théodoret ; cf. fin du prologue de l'*Historia religiosa* : Πλείονας δὲ περὶ τούτου δεδαπάνηκα λόγους. — On peut rapprocher du début du ch. 2 le passage suivant de la Vie de saint Euthyme par Cyrille de Scythopolis, inspiré sans doute, lui aussi, de Théodoret : « Il ne convient pas que nous laissions dans l'oubli les héros du christianisme, pendant que les profanes célèbrent comme on sait leurs personnages fameux » (d'après R. Génier, *Vie de saint Euthyme le Grand* (Paris, 1909), p. XIV).

Note 2. — La sœur James Aloysius Stern vient de publier un texte revisé, une traduction et un commentaire de l'éloge de Basile, dans le vol. XVI des *Patristic studies* de l'Université catholique de Washington. L'édition de la *Patrologie grecque* de Migne (t. 46, col. 788-817) est donc avantageusement remplacée.

L. 19, « au beau milieu de Gaza ». — Cette expression locale, qui se retrouve plus loin (ch. 53, l. 4-5), a sa valeur, que le lecteur n'a peut-être pas immédiatement aperçue. Longtemps le christianisme, assez puissant à Maïouma, port de Gaza, et dans la campagne, s'est vu interdire, pour ainsi dire, l'entrée de la cité. La première église fut bâtie *extra muros*, cf. Introduction, p. LIX.

L. 20, « récemment ». — νυνί paraît avoir à cette époque le double

sens de « maintenant » et de « récemment », comme le latin *modo* par lequel νυνί est régulièrement traduit au v[e]-vi[e] siècle. Cf. l'*index vocabulorum* des *Acta conciliorum oecumenicorum* ed. Ed. Schwartz, t. I, 2 (Berlin, 1925-26, p. 126).

3

L. 7, « une crainte sacrée ». — Nuth, *De Vita Porphyrii quaestiones hist. et gram.*, p. 37, a étudié l'emploi, souvent très curieux, de l'adjectif φοβερός dans la grécité vulgaire d'époque byzantine. Mais il faut distinguer, selon nous, des passages comme le nôtre et comme celui de la *Vie de Siméon* (Migne, *Patr. gr.*, t. 93, col. 1704[c]) : μνημόνευσον τῆς φοβερᾶς ὥρας, ὅτε τὸ ἅγιον σχῆμα ἐνεδύθημεν, où φοβερός est tout prêt encore du sens étymologique, de ceux où cet adjectif veut dire simplement « formidable, énorme », comme *Chronique Paschale*, p. 622, 1 : καὶ ἡ μεγάλη ἐκκλησία πᾶσα σὺν τοῖς φοβεροῖς καὶ θαυμαστοῖς κίοσι... κατηνέχθη.

L. 9-10, « aucun discours ne saurait épuiser ». — Les mots οὐδεὶς ἂν ἐφίκοιτο λόγος sont empruntés à l'*Historia religiosa* de Théodoret, mais ils ne sont pas tirés du prologue. On les lit dans la Vie de Pierre (Migne, *Patr. gr.*, t. 82, col. 1289[C-D]).

Note 1. — Nous avons adopté la leçon κομπῷ λόγῳ, qui est celle de B, parce qu'elle est confirmée par l'accord de HBV au ch. 74. — L'adjectif κομπός se lit aussi dans la *Vie de sainte Pélagie* ; cf. H. Usener, *Legenden der Pelagia* (Bonn, 1879), p. 7, 12 et la note de la p. 39.

Note 2. — Il s'agit de l'inscription publiée par H. Grégoire dans le fasc. I du *Recueil des inscriptions chrétiennes d'Asie-Mineure* (Paris, 1922), n° 214 *bis*.

4

Note 1. — L'expression de saint Paul a donné naissance à un lieu commun hagiographique dont on pourrait citer de très nombreux exemples. Cf. ce passage de la *Vie de saint Euthyme le jeune*, éd. L. Petit (*Revue de l'Orient chrétien*, VIII [1903], p. 170) : Εὐθύμιος ὁ ἀοίδιμος... πατρίδα μὲν πρόσκαιρον καὶ ἐπίγειον τὴν τῶν Γαλατῶν χώραν ἐπεγράφετο κἂν τῷ κάλλει τῶν ἀρετῶν καὶ τῷ ὕψει τῆς πρακτικῆς ἀναβάσεως τῇ ἄνω Σιὼν πολιτογραφηθείς, ταύτης οἰκήτωρ ἐνδίκως γνωρίζεται, et celui de la *Vie d'Antoine Cauléas*, éd. Papadopoulos Kerameus (*Monum. ad Photium pertinentia*) : μόνῃ εἰδότι πατρίδα τὴν ἄνω πόλιν εἰς ἣν οἱ τῆς ἀρετῆς ἐργάται πολιτογραφοῦνται. Il est inutile de citer de nombreux textes où les saints sont qualifiés de citoyens

du ciel. Cf. seulement un exemple du v[e] siècle (*Studia Pontica*, t. III, p. 126) : Ὁ τοῦ Χριστοῦ ἀθλητὴς καὶ τῶν ἐπουρανίων πολίτης. Au reste, conformément au schéma classique, le γένος du saint doit figurer en tête de l'ἐγκώμιον. L'un des biographes de saint Pachôme nous le dit avec candeur : Ταῦτα γὰρ πάντα ἱστορήσουσα ἔρχεται ἡ παροῦσα γραφὴ καὶ κατὰ μέρος τὰ ἐκείνου διηγησομένη ἐξαίσια κατορθώματα... Ποιήσεται δὲ τὴν ἀρχήν, ὡς εἰκός, ἀπὸ τοῦ γένους αὐτοῦ κατὰ τὸν νόμον τῶν ἐγκωμίων (Note communiquée par le R. P. Halkin). Cf. aussi *supra*, p. CVII, le passage 1324[D] de l'*Hist rel.*, de Théodoret.

Note 2. — A côté de la forme Σκήτη on rencontre aussi les formes Σκῆτις et Σκῖτις. — C'est à un couvent du désert de Scété, le fameux couvent de Notre-Dame des Syriens, que la bibliothèque du Vatican et celle du British Museum doivent la plupart de leurs manuscrits syriaques.

L. 17, « dans une caverne ». — Palladius (*Histoire lausiaque*, ch. 48) raconte que les Amorrhéens, fuyant Josué, taillèrent près de Jéricho des grottes dans la montagne, et il cite plusieurs ascètes qui y habitèrent (ch. 48-52). C'est sans doute dans l'une de ces grottes que Porphyre séjourna pendant cinq ans.

L. 20, « selon la dispensation de Dieu ». — Il faut suppléer, en effet, τοῦ θεοῦ après κατ' οἰκονομίαν. Rien n'est plus fréquent dans les textes contemporains que cette ellipse ; cf. Palladius, *Histoire lausiaque*, ch. 26, 4 et ch. 18, 23 (κατ' οἰκονομίαν et οἰκονομίας χάριν) ; cf. la note de l'abbé Lucot à ce passage, et Nuth, *op. cit.*, p. 54, qui cite d'autres exemples. Les éditeurs de Bonn, ignorant cet usage, avaient proposé d'ajouter θεοῦ, comme Haupt, d'ailleurs. L'origine de la locution est saint Paul, *Col.* I, 25 : ἡ ἐκκλησία ἧς ἐγενόμην ἐγὼ διάκονος κατὰ τὴν οἰκονομίαν τοῦ θεοῦ.

5

Note 1. — Pour plus de détails sur les édifices mentionnés dans cette note, voir H. Vincent et F.-M. Abel, *Jérusalem*, t. II (Paris, 1914) — c'est à la p. 181 de cet ouvrage qu'est empruntée la citation relative à l'église de la Résurrection — et l'article *Jérusalem* par F.-M. Abel dans Cabrol et Leclercq, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*. On sait que M. Aug. Heisenberg, à peu près seul de son avis, a soutenu dans son ouvrage *Grabeskirche und Apostelkirche* que l'Ἀνάστασις se trouvait, non pas à l'Ouest, mais à l'Est du *Martyrium* de Constantin dont l'orientation aurait été changée par le futur patriarche Modeste, le nouveau Zorobabel, après le sac de la ville sainte par les Perses. Sur Omar priant sur l'escalier du *Martyrium*, cf. la revue Νέα Σιών, 1912, p. 866.

L. 18-20, « Sa souffrance... dans un corps étranger ». — On lit dans l'*Histoire lausiaque* de Palladius (ch. 24, 2) qu'Étienne le Libyen, tandis qu'il était opéré par le chirurgien « demeurait dans des dispositions telles que si un autre eût été incisé » (trad. A. Lucot, collection Hemmer et Lejay, Paris, 1912). — Il y a lieu de rapprocher le passage de la *Vie de Porphyre* : ὡς νομίζειν αὐτὸν ἐν ἀλλοτρίῳ σώματι τὴν νόσον ἔχειν de celui de Théodoret, *Historia religiosa*, 21 (*Vie de Jacques*) : καὶ ὡς ἐν ἀλλοτρίῳ ἀγωνιζόμενος σώματι (Migne, *Patr. gr.*, t. 82, col. 1432 D).

6

Note 2. — Ascalon « est célèbre par les sièges et batailles qui l'ont illustrée dans les guerres des croisades... Napoléon employa trois heures (le 1er mars 1799) à parcourir le champ de bataille d'Ascalon, où Godefroy battit l'armée du soudan d'Égypte et les Maures d'Éthiopie. Cette bataille valut à la chrétienté la possession de Jérusalem pendant cent ans » (*Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon dictés par lui-même à Sainte-Hélène et publiés par le général Bertrand*, t. II, Paris, 1847, p. 43-44).

— Un des voyages de l'archimandrite Nicolas, d'Ascalon au port d'Andriaké (Lycie), dura cinq jours, un autre dix jours ; cf. G. Anrich, *Hagios Nikolaos*, t. I (Leipzig, 1913), p. 8 et 30.

L. 14-15, « au bout de treize jours d'une heureuse traversée ». — Au sujet de la vitesse horaire moyenne des diverses traversées dont parle le biographe de Porphyre, voyez l'article que l'un de nous publiera à ce sujet dans *Byzantion*, t. V. Notons simplement ici que la vitesse la plus élevée, celle du voyage de Constantinople à Gaza en dix jours (ch. 24) et celle du voyage de Constantinople à Rhodes en cinq jours (ch. 54), loin d'être excessive, comme Sir William Ramsay l'a dit à M. Hill, reste au-dessous de la vitesse des traversées mentionnées par Pline l'Ancien (XIX, 3) et Evagrius (II, 5).

7

L. 1, « d'un air enjoué ». — La leçon de HB : χαριεντός = χαριεντῶς est à préférer à celle de V : χαριέντως. L'adverbe χαριεντῶς dérive de l'adjectif χαριεντής, féminin χαριεντίς (refait sur χαριεντίζομαι) ; il signifie « d'un air enjoué, plaisamment » et non « gracieusement ». Sur l'adverbe χαριεντῶς, cf. Krumbacher, *Studien zu den Legenden des hl. Theodosios*, p. 292 ; Usener, *Acta Mart. Anast. Persae*, p. 19-27 ; V. Vasiljevskij et P. Nikitine, *Les légendes des 42 martyrs d'Amorium* (en russe), dans *Zapiski Akad. Nauk*, VIIIe série, vol. VII, n° 2 (1905), p. 253.

8

Note 1. — Dans la *Vie de Porphyre* εἰς a notamment le sens de « quant à » du ch. 60, 14-15 : εἰς τὰς οὖν ἐπιτυχίας... θαυμάζομεν.

L. 15-17. — Sur le motif littéraire des « périls bravés » par saint Paul et, à son imitation, par Porphyre, cf. l'intéressant article d'Ant. Friedrichsen, *Zum Stil des paulinischen Peristasen-Katalogs* dans les *Symbolae Osloenses*, t. IX, p. 25.

L. 18-19, « mon métier... et au delà ». — Evagrius le Pontique, ayant abandonné le monde pour l'état ascétique, gagnait sa subsistance en copiant des manuscrits : il faisait cent prières (par jour), écrivant pendant l'année pour la valeur seulement de ce qu'il mangeait, car il écrivait élégamment le caractère oxyrhynque (Palladius, *Hist. lausiaque*, ch. 28, 10). Il n'est pas difficile d'établir le revenu moyen d'un calligraphe à cette époque ; et Marc a raison de dire que son métier peut nourrir deux personnes. On partira de l'édit de Dioclétien (301) qui fixe le prix maximum de cent lignes de *scriptura optima* à 25 deniers, c'est-à-dire à 55 $\frac{1}{2}$ cent. or (VII, 39, éd. Mommsen (Berlin, 1893), p. 22).

L. 25-30, « mon travail d'autrefois... pain spirituel ». — Il semble que « Marc » dans ce passage n'ait pas rendu exactement l'antithèse que voulait exprimer Porphyre. Celle-ci se trouve, dans une forme plus piquante, relevée d'une figure de style très classique, parmi les *Propos des Pères* : ὅτε ἦμην ἐν Σκίτει, τὰ ἔργα τῆς ψυχῆς ἦν τὸ ἔργον ἡμῶν, τὸ δὲ ἐργόχειρον ὡς πάρεργον εἴχομεν· νῦν δὲ ἐγένετο τὸ ἔργον τῆς ψυχῆς ὡς πάρεργον καὶ τὸ πάρεργον ἔργον (Migne, *Patr. gr.*, t. 65, col. 189, n° 10). Comme l'a reconnu M. P. V. Nikitin (*Vizantijskij Vremennik*, t. 22 [1915-16], p. 156), cette formule elle-même est une adaptation chrétienne... de deux vers du tragique Agathon (*Tragicorum graecorum fragmenta*, p. 766, Nauck, 2e éd.) :

Τὸ μὲν πάρεργον ἔργον ὡς ποιούμεθα
τὸ δ' ἔργον ὡς πάρεργον ἐκπονούμεθα.

10

L. 13, « pain bis ». — L'ἄρτος ῥυπαρός était fait avec de la farine peu et même non blutée. Le son qu'il contenait lui donnait une couleur bise ou noire — de là son nom de pain ῥυπαρός « sale », par opposition au pain blanc dit καθαρός « pur » — et irritait l'intestin.

Cette irritation était la cause de la κακοπραγία τῶν σπλάγχνων dont souffrait Porphyre. Sur les diverses espèces de pain, cf. Daremberg et Saglio, *Dict. antiq. grecques et romaines*, art. *Pistor* et l'article bien documenté que Ph. Koukoules a publié sur les noms des pains à l'époque byzantine dans l'Ἐπετηρὶς ἑταιρείας Βυζαντινῶν σπουδῶν (Athènes, 1928), p. 36 sqq.

L. 13, « plantes potagères ». — Le biographe ne dit pas comment Porphyre mangeait les plantes potagères, si c'était crues, comme Salaphtha, ou cuites. A en juger d'après le régime alimentaire des Gazéens de nos jours, il les mangeait plus souvent crues que cuites. Le P. Gabriel Suedan, curé latin de Gaza, nous écrit, en effet : « Les indigènes mangent trop de légumes crus. La saison des laitues est fameuse à Gaza. Tout le monde va alors manger des laitues dans les jardins ; c'est là, pour les Gazéens, la promenade la plus délicieuse qu'ils puissent faire. »

L. 14-15, « après le coucher du soleil ». — Porphyre, en ne se nourrissant que de pain et de plantes potagères, et en ne prenant ses repas qu'après le coucher du soleil, jeûnait donc tous les jours depuis le matin jusqu'à vêpres. Cf. note l. 14-19 du ch. 102.

L. 15, « Les jours de fête seulement ». — On notera l'emploi explétif de l'adjectif ἄλλος dans le membre de phrase ταῖς δὲ ἄλλαις ἁγίαις ἡμέραις. On pourrait croire que le texte présente ici une lacune. Mais il ressort de la l. 12 du ch. 102 (ἐν δὲ ταῖς ἑορταῖς), que les jours de fête sont opposés aux jours ordinaires. Le même emploi explétif d'ἄλλος se retrouve ch. 20, 16 ; ch. 34, 25, ch. 73, 11 et ch. 103, 2-4.

L. 15-16, « à la sixième heure ». — En mangeant les jours de fête à la sixième heure, c'est-à-dire à midi, Porphyre interrompait ces jours-là le jeûne, selon les préceptes de l'Eglise. Cf. Cabrol et Leclercq, *Dict.*, art. *Jeûne*, col. 2485.

L. 16-17, « légumes secs trempés ». — Galien explique bien le sens du mot ὄσπριον au livre I de son traité *De alimentorum facultate* (t. VI, p. 524, édit. C.-G. Kühn) : ὄσπρια καλοῦσιν ἐκεῖνα τῶν Δημητρίων σπερμάτων, ἐξ ὧν ἄρτος οὐ γίνεται. Les ὄσπρια sont donc des graines alimentaires non panifiables. En tête des ὄσπρια énumérés par Galien, figure la fève, puis viennent le pois, le pois chiche, la lentille, le lupin, etc. Il est souvent question d'ὄσπρια βρεκτά dans les Vies de saints (cf. p. ex. *Histoire lausiaque*, ch. XVIII, 1). Les ὄσπρια βρεκτά que Porphyre ajoutait, les jours de fête, à son menu ordinaire, en même temps que de l'huile et du fromage, étaient probablement des lupins trempés. Nous tenons, en effet, du P. Gabriel Suedan, curé latin de Gaza, que les habitants de cette ville aiment à

manger, en guise de friandise, des fèves, des pois et surtout des lupins trempés. Le lupin trempé est une spécialité de Gaza. Pour enlever au lupin son amertume, on le fait tremper deux à trois jours dans de l'eau, qu'on renouvelle de temps en temps, puis on le sale. Ainsi préparé, il est offert en vente au cri de « *tormos, tormos* », non seulement à Gaza, mais encore dans d'autres villes et villages de la Palestine. Il est à peine nécessaire de faire remarquer que le mot *tormos*, qui est le nom arabe du lupin, est identique à son nom grec (θέρμος); l'étymologie de θέρμος est inconnue; cf. Boisacq, *Dictionnaire étym. de la langue grecque*, s. v.

Le mot ὄσπριον apparaît sous la forme ὄσπρεον, qui est condamnée par l'*Etymologicum magnum*. Au lieu de l'esprit doux, les deux formes ont parfois l'esprit rude. Ces diverses graphies sont données par les manuscrits de la Vie de Porphyre. Sur les ὄσπρια, cf. encore l'intéressante note que Bussmaker et Daremberg ont consacrée à ce mot dans leur édition d'Oribase, t. I (Paris, 1851), p. 573-574.

L. 17, « il prenait aussi une coupe de vin ». — Si Porphyre ne prenait du vin que les jours de fête, il était à l'abri de toute critique. Il n'en était pas de même s'il buvait aussi du vin les jours où il jeûnait. L'usage du vin paraissait, en effet, incompatible avec le jeûne. Toutefois, déjà au IVe siècle, l'abstinence de vin, pendant le carême, était plutôt de conseil que de précepte rigoureux. Cf. Cabrol et Leclercq, *Dict.*, art. *Carême*, col. 2151.

11

Note 2. — L'inscription de Gaza relative au prêtre Irénée est publiée dans la revue Νέα Σιών, 1912, p. 919. Il va de soi qu'on ne saurait identifier l'évêque Enée de Gaza avec Enée, évêque de Gérasa, mentionné dans la fameuse inscription C. I. G. IV, 8655, du VIe siècle (Cabrol et Leclercq, *Dict.*, art. *Gerasa*, col. 1034). Nous ne savons pourquoi dom Leclercq, dans son commentaire à cette inscription dit : « Enée est un évêque de Gaza ».

L. 6, « en passant ». — Littéralement : « par manière de digression ». Παρέκβασις est un terme technique de la rhétorique signifiant « digression oratoire ». Certains hagiographes se livrent, de propos délibéré, à des digressions édifiantes; cf. *Byzantion*, t. V (1929), l'article de M. H. Grégoire sur la *Vie de S. Blaise*.

12

L. 9-10, « Praylios, évêque de Jérusalem » : ce n'est qu'après le concile de Chalcédoine (451) qu'on trouve un archevêque à la tête de l'Église de Jérusalem.

13

L. 1, « la teneur ». — Le mot δύναμις au sens de « teneur » se retrouve au ch. 50, l. 8 et l. 15. Cf. la note l. 8 de ce chapitre.

Note 1. — L'édit du 21 juin 390 (*Codex Theodosianus* XVI, 2, 27) défend aux diaconesses de tester en faveur des membres du clergé.

L. 23-24, « il n'est point permis de contredire à la volonté de Dieu » : on peut encore renvoyer au texte de la Vulgate de Genèse, L, 19 et Job, XI.

14

Note 1. — Cette chapelle était le plus souvent fermée. D'après Ethérie (ch. 37) la Croix était exposée le vendredi saint à l'adoration des fidèles au Golgotha. Au VIe siècle, il semble qu'on pouvait la vénérer dans sa chapelle tous les dimanches (ou tous les vendredis ?). Nicolas, archimandrite du couvent de Sion en Lycie, voulut faire ses dévotions à la croix. Il ne le put que moyennant un miracle, les portes s'étant ouvertes toutes seules ; cf. Anrich, *Hagios Nikolaos*, t. I (Berlin, 1913), p. 29 et t. II (1917), p. 243 (commentaire d'Anrich).

L. 11-12, « et un autre serviteur, plus jeune ». — Si l'on donne à νέος le sens de « nouveau » et non de « jeune », on traduira : « et un serviteur qu'il n'avait que depuis peu ».

L. 12, « Barochas ». — Barochas est un nom propre hébraïque qui a pour équivalent en latin *Benedictus*, en français « Benoît ». L'auteur ne dit pas à la suite de quel accident Barochas fut trouvé si mal en point dans une rue de Jérusalem. On peut supposer que c'était à la suite d'une de ces rixes dans lesquelles l'engageait souvent son caractère irascible.

15

Note 1. — La vigile dominicale représentait cette vigilance que le Christ avait recommandée en vue de son dernier avènement. Voyez les textes de saint Épiphane (*Patr. gr.*, t. 62, col. 828) et la controverse à ce sujet entre Vigilance, adversaire des vigiles hebdomadaires, et saint Jérôme qui les défend (*Patr. lat.*, t. 23, col. 363). Cf. Cabrol et Leclercq, art. *Dimanche*, col. 969-970.

16

L. 6, « et l'élurent ». — Le verbe χειροτονεῖν, qui se dit aussi de

l'ordination par l'évêque, a ici bien nettement son sens primitif et désigne l'élection par le peuple. La seconde formalité, c'est-à-dire la consécration par le métropolite, lequel aurait dû d'ailleurs être assisté d'autres évêques, n'est même pas mentionnée et semble avoir été omise. Quelques années plus tard, Synésius a pareillement été élu évêque de Ptolémaïs par le peuple de cette cité, et aucun texte ne parle d'une consécration ultérieure par le patriarche Théophile ; celui-ci se borna à lui persuader d'accepter cette charge. Quant à la violence dont témoigne le mot ἁρπάσαντες, elle n'est pas exceptionnelle dans les élections épiscopales. Voyez entre autres les ordinations forcées dont il est question au concile de Chalcédoine. Memnon, métropolite d'Ephèse, assisté d'une foule de clercs, avait ordonné de force Bassianus évêque d'Evaza (ou Theodosiopolis) dans la province d'Asie. Bassianus se plaint en ces termes devant le concile : « Je ne consentais pas, mais de la troisième heure à la sixième il me roua de coups en face de l'autel. Les saints évangiles et l'autel furent couverts de sang. » Cf. H. Delehaye, *Les Saints Stylites* (Bruxelles, 1921), p. LVI : « Théodoret raconte, sans sourciller, comment Flavius, évêque d'Antioche, a ordonné prêtre le solitaire Macédonius, à l'insu de ce dernier qui faillit traduire son indignation par des voies de fait et menaça l'évêque de son bâton. » Mais l'exemple le plus frappant de résistance à l'ordination, fut donné dans la région même de Gaza par Pierre l'Ibérien que les habitants de Maïouma tirèrent de force de sa retraite et emmenèrent « tandis qu'il luttait contre eux de toutes ses forces, et fermait et verrouillait les portes, voyant qu'ils se ruaient contre lui comme des bandes de brigands ; mais le peuple, avec une grande violence et un grand amour, l'entraîna, le porta et l'installa dans une litière ». Les habitants de Maïouma conduisent Pierre à Jérusalem pour l'y faire consacrer par l'archevêque monophysite Théodose (vers 452). En chemin, ils couchèrent dans un village appelé Sokko. Pour la nuit ils enfermèrent leur prisonnier dans la chambre haute d'une maison où se logèrent aussi ses gardiens. Pierre, qui était loin d'être résigné à son sort, résolut d'échapper à l'épiscopat par la fuite, par la mort ou par la mutilation : et sous prétexte de satisfaire un besoin naturel, il obtient l'autorisation d'aller pour quelques instants sur le toit. Un avertissement céleste l'empêche de se précipiter de là-haut sur un rocher. Une fois consacré évêque, toujours en dépit de ses protestations, il s'enferme de nouveau et refuse d'officier. Un second appel d'en haut le tire de cette nouvelle retraite. Le voilà solennellement installé sur le trône épiscopal dans l'église de Maïouma Mais ses scrupules l'ayant repris, il prétend ne pas offrir lui-même le divin sacrifice. Le peuple, exaspéré, menace de brûler l'église et l'évêque récalcitrant. Il n'en fallut pas moins pour décider Pierre l'Ibère à célébrer pour la première fois la parfaite eucharistie.

On voit que « la violence » dont usèrent les Gazéens envers Porphyre, et qui peut choquer les lecteurs modernes, fut bien douce eu égard aux mœurs du temps.

On peut ajouter que la même contrainte s'exerçait parfois lors des ordinations de simples prêtres. En 393, saint Epiphane consacra, à Bethléem, Paulinien, frère de saint Jérôme ; la scène est décrite ainsi par Epiphane lui-même (Saint Jérôme, *Lettre* 51) : « A son insu et sans qu'il en eût le moindre soupçon, nous fîmes saisir Paulinien par plusieurs diacres. On lui ferma la bouche pour éviter que dans son désir de se délivrer, il ne nous adjurât par le nom du Christ. Nous l'avons d'abord ordonné diacre... Quand il eut ainsi participé à la célébration des saints sacrifices, de nouveau, avec beaucoup de difficulté, en lui tenant la bouche, nous l'avons ordonné prêtre » (Trad. Cavallera, *Saint Jérôme*, I, 112).

17

L. 3, « Diospolis ». — Diospolis est la ville appelée *Lôd* dans l'Ancien Testament, et *Lydda* dans le Nouveau. Elle reçut le nom de *Diospolis* sous l'empire romain. Son nom ancien s'est toutefois maintenu dans le pays sous la forme *Loudd*. Elle est située à 36 kilomètres O.-N.-O. de Jérusalem à l'entrecroisement de la route de Jérusalem à Jaffa et de celle de Samarie à Gaza (aujourd'hui à l'intersection des lignes de chemin de fer de Jérusalem à Jaffa, et de Haifa à El Kantarah sur le canal de Suez : cette dernière ligne passe par Gaza). Il s'y tint un concile, en 415, devant lequel Pélage eut à défendre sa doctrine. Pélage fut acquitté, ce qui indigna saint Jérôme et lui fit donner à ce concile l'épithète de *miserabile*. Cf. Introduction, p. LXXVI. Deux évêques du nom de Porphyre assistèrent à ce concile. Gaza n'étant qu'à une journée de marche de Diospolis (cf. ch. 17, 3-4), on ne peut douter que l'un d'eux ne soit notre Porphyre.

L. 3, κἀκεῖθεν νυκτερεύσαντες. — Κἀκεῖ serait plus logique ; mais cf. ch. 6, 20 : κἀκεῖθεν μισθωσάμενος κτήνη... ἀνήλθον.

18

Note 1. « Comme les bains ». — Voir dans Cabrol et Leclercq, *Dict. arch. chrét.*, art. *Jil Anderin*, col. 2530 une inscription de Syrie relative à un bain chrétien appelé Ὑγία : † Τί τὸ ὄνομα τοῦ λουτροῦ; Ὑγία. Διὰ ταύτης εἰσελθὼν ὁ Χ(ριστὸ)ς ἠνέωξεν ἡμῖν τὸ λουτρὸν ἰάσεως.

« Église Irène ». — Dans le cas présent le nom d'Εἰρήνη, malgré la signification mystique qu'il comportait, devait être d'autant moins suspect aux païens que cet endroit de la ville s'appelait précisément Εἰρήνη.

La seconde étymologie du nom d'Εἰρήνη — elle aurait été appelée ainsi du nom de son fondateur Irénion — est invraisemblable, mais Marc l'a citée parce qu'il était peu édifié de l'origine profane de ce nom d'église.

Il n'a nullement songé à invoquer l'existence d'une « sainte » Irène. Cf. H. Delehaye, *Les Saints qui n'ont jamais existé*, dans *Sanctus*, p. 211 : « Les compilateurs qui ont puisé aux sources littéraires n'ont pas toujours distingué les genres auxquels appartiennent les récits. Des héros de romans pieux y côtoient quelquefois les saints les plus célèbres. Y figurent aussi des personnifications comme sainte Sophie et sainte Irène, suggérées sans doute par les vocables des deux grandes églises de Constantinople. » Εἰρήνη semble bien être le plus ancien nom d'église, qui nous ait été transmis. En effet, ce n'est pas Constantin qui a bâti à Constantinople l'église Irène ; il l'a seulement agrandie et embellie (Socrate, II, 16). Cette église et son vocable sont donc antérieurs à 330 et probablement à 324, peut-être même sont-ils antérieurs à la grande persécution. MM. Hill et Batiffol, toutefois, conjecturent que ce nom fait allusion à la paix de l'Église : encore une étymologie à laquelle Marc n'a pas songé. Un temple de Rome, bâti par Vespasien, était consacré à la Paix : et il est probable que les chrétiens primitifs ont choisi cette inscription précisément parce qu'elle devait inspirer du respect aux païens, étant après tout le nom d'une déesse. Cf. Mgr Batiffol, *La paix constantinienne* (Paris, 1914), p. 354. En 393, la grande basilique d'Hippone s'appelait *Basilica Pacis*.

19

L. 3-4, « que Porphyre a le mauvais œil », littéralement « a le mauvais pied pour la ville ». — Un κακοποδινός — il faut accentuer ainsi avec H et non κακοπόδινος avec BV — est un homme qui apporte le malheur partout où il met le pied (cf. le grec moderne κακοπόδαρος). Ce mot est le contraire d'ἀγαθόπους, qui fut très répandu sous l'empire comme nom propre. Ἀγαθόπους n'est pas, semble-t-il, d'origine grecque, mais représente l'adaptation grecque, du nom punique *Na'ampa'am* que saint Jérôme a bien traduit dans une de ses lettres par *boni pedis homo*. Cf. R. Herzog, *Namensübersetzungen* dans *Philologus*, t. LVI (1897), p. 46. — Notons, à titre de curiosité, que Haupt avait corrigé κακοποδινός en κακοποιός.

L. 4-7, « Or comme Dieu... tous s'affligeaient. » — Le calendrier de Gaza comprend 12 mois de 30 jours, portant les mêmes noms que ceux du calendrier syro-macédonien, et 5 (tous les cinq ans 6) jours intercalaires, insérés entre le 10e et le 11e mois. Le premier mois (*Dios*) va du 28 octobre au 26 novembre, le second (*Apellaios*) du 27 novembre au 26 décembre, le troisième (*Audynaios*)

du 27 décembre au 25 janvier, le quatrième (*Peritios*) du 26 janvier au 24 février, le cinquième (*Dystros*) du 25 février au 26 mars, le sixième (*Xanthicos*) du 27 mars au 25 avril, le septième (*Artémisios*) du 26 avril au 25 mai, le huitième (*Daisios*) du 26 mai au 24 juin, le neuvième (*Panemos*) du 25 juin au 24 juillet, le dixième (*Loos*) du 25 juillet au 23 août — les 24-28 août forment les cinq jours intercalaires —, le onzième mois (*Gorpiaios*) va du 29 août au 27 septembre et le douzième (*Hyperberetaios*) du 28 septembre au 27 octobre. Sur le calendrier de Gaza, cf. l'article fondamental de Schürer dans *Sitzungsberichte der Berliner Akademie der Wissenschaften*, 1896, 2, p. 1065 sqq.

Les pluies commencent généralement à Gaza vers le 15 novembre, pour finir vers la fin d'avril. Mais il arrive fréquemment que les mois de novembre et de décembre se passent sans pluie, et qu'il ne commence à pleuvoir qu'au commencement de janvier. Ce cas s'est produit plusieurs fois de suite dans ces dernières années (communication du P. Gabriel Suedan).

Il serait long d'énumérer tous les cas où une sécheresse a été attribuée à l'impiété : païens et chrétiens ont exploité les uns contre les autres toutes les calamités, intempéries, guerres ou autres catastrophes. L'idée que l'hôte qui « apporte la pluie » est béni, est aujourd'hui encore courante en Orient.

L. 18, « pour faire oraison ». — En rendant εἰς προσευχήν par *to the Place of Prayer* et par *zum Orte der Anbetung*, Hill et Rhode ont perdu de vue que le mot προσευχήν devrait être déterminé ici par l'article pour avoir le sens qu'ils lui ont attribué, et que le but de la procession chrétienne, qui visite les divers sanctuaires mentionnés au chapitre 20, est différent de celui de la procession païenne.

20

L. 8, « *Vieille Église* ». — A Antioche il y avait aussi une église appelée παλαιά, qui passait pour remonter aux temps apostoliques ; cf. Cabrol et Leclercq, *Dict. d'arch. chrét. et de liturgie*, s v. *Antioche*, col. 2372. On y officiait encore du temps de saint Jean Chrysostome ; cf Baur, *Johannes Chrysostomus und seine Zeit*, t. I, p. 22. Harnack (*Mission und Ausbreitung des Christentums*, t. II, 2[e] éd., p. 91) a placé à tort la *Vieille Eglise* à l'intérieur de la ville de Gaza. Il ressort de ce chapitre, ainsi que de la fin du chapitre précédent, qu'elle se trouvait hors ville. Cf. notre Introduction, p. LIX.

L. 11-12, « dont la vie et les œuvres sont inscrites au *Paradis des délices* ». — Cf. Luc, X, 20 : χαίρετε δὲ ὅτι τὰ ὀνόματα ὑμῶν ἐνγέγραπται ἐν τοῖς οὐρανοῖς. Quant à l'expression παράδεισος τῆς τρυφῆς qui désigne le Paradis et par extension le ciel, en voici l'ori-

gine. Les LXX ont pris le nom propre hébreu *'ēden* « Eden » pour son homonyme *'ēden* qui est un nom commun signifiant « délices ». Le nom propre *'ēden* se trouve quatorze fois dans la Bible, le plus souvent dans l'expression *gan 'ēden* « jardin d'Eden » Les LXX ont rendu ces passages de manières très différentes : par Ἐδέμ Gen. II, 8 et 10, IV, 16 où le contexte indique bien qu'il s'agit d'un nom géographique ; par παράδεισος τῆς τρυφῆς Gen. II, 15, III, 23 et 24, Ezech. XXXI, 9 ; par παράδεισος τρυφῆς Joel, II, 3 ; par τὰ ξύλα τῆς τρυφῆς Ezech. XXXI, 16 et 18, enfin par κῆπος τρυφῆς Ezech. XXXVI, 35.

L. 14, « martyr Timothée ». — Timothée est mentionné par Eusèbe (*De martyribus Palaestinae* ch. 3) comme ayant souffert le martyre à Gaza au cours de la seconde année de la persécution de Dioclétien (304).

L. 16, « martyr Major ». — Le *Synaxaire de Constantinople* (éd. H. Delehaye, col. 467, l. 7-20) raconte qu'un soldat de l'armée de Maurétanie, du nom de Major (Μαΐωρ), subit le martyre à Gaza, un 15 février, sous Dioclétien et Maximien. Nous estimons avec le P. Delehaye (*ibid.*, col. 990) qu'il s'agit probablement de ce martyr au ch. 20 de la *Vie de Porphyre*, et non pas d'une martyre Maïour, comme l'ont pensé les éditeurs de Bonn, en s'appuyant sur le *Martyrologe romain* (19 janvier) : *Gazae in Palaestina passio sanctarum Meuris et Theae*. Le témoignage du *Martyrologe romain* se réduit, en effet, à un seul mot (*sanctarum*) et a contre lui le témoignage si explicite du *Synaxaire de Constantinople* et le texte même de la *Vie de Porphyre* : τοῦ et non pas τῆς μάρτυρος Μαΐουρος.

L. 16, « Théé qui confessa la foi ». — Il est question d'une martyre Théé dans le *Synaxaire de Constantinople* (éd. Delehaye, col. 492, l. 23) à la date du 26 février et d'une martyre Thea dans le *Martyrologe romain* à la date du 19 décembre (voir note précédente). Le P. Delehaye renvoie (*ibid.*, col. 994) à notre passage de la *Vie de Porphyre*, mais en ajoutant : « *Nolim tamen contendere de eadem Thea utrimque agi.* »

On identifie généralement Théé avec la femme de Gaza qui fut brûlée à Césarée en 308 et dont Eusèbe raconte la mort héroïque au ch. 8 de son *De Martyribus Palaestinae* Le R. P. Delehaye n'émet aucun doute sur cette identification. Il écrit dans *Sanctus* (= *Subsidia Hagiographica*, t. 17, Bruxelles, 1927), p. 91 : « On cite quelques cas du qualificatif de confesseur donné à des martyrs. Le diacre Marc, dans sa Vie de S. Porphyre de Gaza, raconte une visite à la basilique de saint Timothée... La sainte qu'il appelle Θεή, et qui est dite ailleurs Ennatha, est une martyre. Elle fut brûlée vive en même temps que sainte Valentine : Eusèbe, *Mart. Pal.* II, VII. Voir

la longue recension, Violet, *Die Palästinensischen Märtyrer der Eusebius von Cäsarea* dans *Texte und Untersuchungen*, t. XIV, p. 60-66, 143.

L. 20-21, « c'était alors la neuvième heure ». — Le 3 janvier, le soleil se lève à Gaza, située à 31°35′ de latitude Nord et à 35°0′ de latitude Est, vers 7 heures et se couche vers 17 heures (heure civile locale). Comme il fait déjà clair avant le lever du soleil, on peut placer le départ de la procession vers 6 h. $\frac{1}{2}$. Elle se retrouve devant la porte de la ville — que les païens avaient fermée — à la neuvième heure, c'est-à-dire à 2 h. $\frac{1}{2}$. La procession a donc duré environ 8 heures. La *Vieille Église* se trouvant à 50 stades de la ville (cf. Introduction, p. LVIII), la procession a parcouru pendant ces 8 heures 100 stades, c'est-à-dire $17^{km},760$, ce qui représente environ 2 kil. $\frac{1}{4}$ à l'heure. La durée de la procession confirme notre identification de la *Vieille Église* avec le petit temple décrit par Choricius.

Note 1. — Les vents de l'Ouest et du Sud-Ouest sont pour les Arabes les *pères des pluies* (Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, t. I [1792], p. 192).

Note 2. — Saint Euthyme mit fin, aux environs de Jérusalem, à une sécheresse semblable à celle dont il est question dans la *Vie de Porphyre* (Cotelier, *Eccl. Graec. monum.* t. IV, p. 49-51). On était déjà au 13 janvier et il n'était pas encore tombé de pluie. « Le saint conjura Dieu d'avoir pitié de sa créature, de *visiter la terre et de l'enivrer*. « Le saint priait encore lorsque, tout à coup, le *Notus* « se mit à souffler ; le ciel se couvrit de sombres nuages ; la pluie « tomba par torrents, et une violente tempête se déchaîna. » C'était la pluie véhémente du Sud-Ouest qui pénètre les murs les plus forts, mais qui remplit les citernes en quelques heures » (R. Génier, *Vie de Saint Euthyme le Grand*, p. 171).

Un orage, qui par sa violence et par la joie qu'il provoqua rappelle celui de notre Vie, éclata au-dessus de Gaza la première nuit où l'armée de Bonaparte campa dans les vergers autour de la ville (26-27 février 1799). « Au milieu de la nuit, elle fut réveillée par un phénomène auquel elle n'était plus accoutumée. Le tonnerre gronda, l'atmosphère fut embrasée d'éclairs, la pluie tomba par torrents. Le soldat poussa des cris de joie ; depuis près d'un an, il n'avait pas vu une seule goutte de pluie ; « c'est le climat de France », disait-il. » (*Guerre d'Orient. Campagnes d'Egypte et de Syrie. Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon* dictés par lui-même à Sainte Hélène et publiés par le général Bertrand, t. II, Paris, 1847,

p. 42). Coïncidence curieuse, c'est un 26 février, jour anniversaire de la mort de Porphyre, que Bonaparte fit son entrée à Gaza. Mais dans ses *Mémoires*, Napoléon ne fait aucune allusion au grand saint de la ville. Le seul souvenir qu'il évoque est celui d'Alexandre le Grand : « Alexandre l'assiégea, eut des difficultés à vaincre, et y fut dangereusement blessé. » Notons que des nombreux conquérants qui sont entrés à Gaza, Napoléon est le seul dont on s'y souvienne encore aujourd'hui. On montre dans la forteresse, qui sert à présent de caserne et de commissariat de police, la chambre que Napoléon aurait occupée.

21

L. 6, « du sceau de la Croix ». — Sur le mot σφραγίς, cf. Fr. J. Dölger, *Sphragis, eine altchristliche Taufbezeichnung* (Paderborn, 1911), p. 172 et note 3 et 173 et note 4. « Σφραγίς, dans la *Vie de Porphyre*, dit M. Dölger, ne signifie jamais comme ailleurs, ni « sceau du baptême » ni « cérémonie de la confirmation », mais seulement « signe de la croix » ; σφραγίζω signifie « signer » souvent avec le complément pléonastique τῇ τοῦ σταυροῦ σφραγῖδι. Pour le signe de la croix, l'expression σφραγίς était devenue courante vers la fin du IVe siècle. Cela résulte clairement d'un passage de Cyrille de Jérusalem (*Catéchèse*, XIII, 36) : ἐπὶ μετώπου μετὰ παρρησίας δακτύλοις ἡ σφραγὶς καὶ ἐπὶ πάντων ὁ σταυρὸς γενέσθω... Le verbe ἀνασφραγίζειν qu'on trouve aux ch. 56 et 57 de la *Vie de Porphyre* se rapporte à la réitération de la *consignatio* qui faisait partie du rituel de la réconciliation des hérétiques. Cf. les *canones* pseudo-nicéniens de Maruta de Maipherkat dans Oscar Braun, *De sancta Nicaena synodo ; Kirchengeschichtliche Studien*, t. IV, 3 (1898), p. 62 : « Si celui qui se convertit est Arien ou Eunomien, que l'évêque le fasse venir à l'église ; que, là, on lui demande d'anathématiser toutes les hérésies qui combattent la sainte Église, ainsi qu'Arius et Eunomius ; qu'il dise à haute voix l'ἔκθεσις τῆς πίστεως... Qu'ensuite l'évêque ou le prêtre prenne les saintes huiles, le signe trois fois et prie sur lui ; et qu'après cela il prenne part aux saints mystères. » Le prétendu VIIe canon du IIe concile oecuménique (Constantinople, 381) qui figure comme XCV^e^ canon du concile quinisexte (Lauchert, *Die Kanones der altkirchlichen Concilien* [Fribourg et Leipzig, 1896], p. 86 et 136), dispose, pour toute une catégorie d'hérétiques mineurs, qu'ils seront réconciliés sans rebaptisation, par la *consignatio* ainsi définie : σφραγιζομένους ἤτοι χριομένους πρῶτον τῷ ἁγίῳ μύρῳ τό τε μέτωπον καὶ ὀφθαλμοὺς καὶ τὰς ῥῖνας καὶ τὸ στόμα καὶ τὰ ὦτα· καὶ σφραγίζοντες αὐτοὺς λέγομεν· Σφραγὶς δωρεᾶς πνεύματος ἁγίου. Ainsi sont traités les Ariens proprement dits et les Macédoniens ; quant aux Eunomiens ou Anoméens ils devaient

être rebaptisés. Ce canon, datant de 465 environ, oppose nettement la σφραγίς au baptême.

L. 18, « en avance de cinq jours ». — La règle formulée ici n'est exacte que pour le mois d'*Audynaios*, dont il est question ici, et pour les mois de *Xanthicos* et d'*Artemisios*. Pour les autres mois, l'avance varie : elle est tantôt de moins de cinq jours (trois ou quatre), tantôt de plus de cinq jours (six ou sept). La règle en question doit être attribuée, selon toute apparence, au remanieur qui aura été peu familiarisé avec le calendrier de Gaza.

Note 1. — Comme son nom τὰ Θεοφάνια l'indique, l'Epiphanie commémorait l'apparition de Dieu, c'est-à-dire la naissance du Christ ; en même temps, on célébrait le Baptême et le miracle des noces de Cana. La réunion de la fête de la Naissance et du Baptême au 6 janvier est attestée pour Jérusalem à la fin du ve siècle par saint Jérôme (*Hom. de Nativitate Domini* dans les *Anecdota Maredsolana*, t. III, p. 396-397). Lorsque, sous l'influence de l'Occident, la fête de la naissance du Soleil (25 décembre), interprétée comme l'anniversaire de la naissance du Christ, eut été introduite dans le calendrier des Églises d'Orient, la Théophanie ne fut plus que la fête du Baptême et des « saintes lumières » (τὰ ἅγια φῶτα). Jean Chrysostome introduisit la célébration de la Noël à Antioche. Mais l'Église de Jérusalem ne connaissait encore au début du v[e] siècle que la Théophanie du 6 janvier. Cela résulte notamment du témoignage d'Ethérie qui nous décrit la cérémonie de l'Épiphanie et de son octave. L'Église de Gaza suivait naturellement la liturgie hiérosolymitaine. On sait qu'aujourd'hui encore l'Église d'Arménie, qui se sépara de la chrétienté à la fin du v[e] siècle, ignore la fête du 25 décembre. Il est intéressant de constater comment ces différences de calendrier confirment le grand fait qui résulte des recherches les plus récentes sur la proportion des païens et des chrétiens en Orient et en Occident, au iv[e] siècle : l'Orient, sous Constantin, est, en majorité, chrétien ; l'Occident, en majorité, païen. C'est pourquoi, Constantin ne réussit pas à imposer en Orient le nom du *dies Solis*, qui a été longtemps en usage dans l'Église latine et qui a survécu dans les langues germaniques. Les noms des autres jours de la semaine continuent aujourd'hui encore, en Occident, à rappeler les dieux planétaires : l'Orient ne connaît que les féries numérotées et le sabbat juif. On comprend mieux, à la lumière de ces faits, la difficulté avec laquelle la fête, en somme païenne, de la Nativité du Soleil, s'est introduite dans les Églises d'Orient.

L. 27, « Dès qu'ils mettaient la main sur ». — Δράττομαι signifie presque toujours dans cette langue « saisir une occasion, profiter — et même — abuser de » ; cf. H. Gelzer, *Leontios' von Neapolis*.

Leben des Heiligen Johannes des Barmherzigen (Leipzig, 1893), p. 168.

22

L. 5-6, « un revenu dû à l'église ». — Le mot κανών, qui a signifié d'abord « tige de roseau, tige, règle, fléau d'une balance, balance », comme le mot hébreu *qāne* auquel il est apparenté, a ajouté, après Dioclétien, aux nombreux sens qu'il avait déjà, celui d' « impôt ». Cf. sur ce dernier sens Wilcken, *Ostraka*, t. I, pp. 378-79.

23

Note 1. — Sur la défense d'enterrer les morts à l'intérieur des villes, cf. Daremberg et Saglio, art. *Funus* (E. Cuq), p. 1393.

Chose remarquable, le code chrétien par excellence, l'*Ecloga* des Isauriens, renouvelle encore cette défense au VIIIe siècle. Il faut descendre jusqu'à la fin du IXe siècle pour en enregistrer l'abolition (art. *Funus*, *l. l.*).

Mais pour apprécier pleinement l'exaspération fanatique des Gazéens à la vue du prétendu cadavre, il faut se rappeler que la croyance très ancienne à la souillure causée par le contact d'un mort ou la rencontre d'un convoi funèbre, avait été comme ravivée dans les milieux païens du IVe siècle par l'influence de Jamblique et en général de la théurgie néoplatonicienne. « Jamblique et ses élèves », nous raconte Eunape (*Vit. Sophist.*, 458, 51 sqq.) « s'en retournaient à la ville avec ses élèves, tout à leur aise et à pas lents, et leur entretien, conforme à la circonstance, roulait sur les dieux. Soudain, au milieu de la conversation, Jamblique s'arrêta, comme si on lui eût coupé la parole. Il resta quelques instants absorbé dans ses pensées, les yeux fixés sur le sol, immobiles ; puis, les levant vers ses compagnons, il s'écria : « Prenons un autre chemin ; on vient de transporter par ici un cadavre. »

La traduction du passage d'Eunape qu'on vient de lire, est empruntée à l'instructif commentaire que M. Bidez a consacré à la lettre 136 de Julien (*L'Empereur Julien. Œuvres complètes*, t. I, 2 [Paris, 1924], p. 129 sqq. et p. 197 sqq.). M. Bidez y relève que l'empereur Julien fit avec une véritable fureur la guerre aux cadavres enfouis à Daphné, à Delphes, à Didymes. Le 12 février 363, ses préoccupations très spéciales s'exprimaient dans un édit vexatoire. « Sous prétexte de remettre en vigueur les anciennes coutumes, et en invoquant des arguments archaïques, il introduit en réalité dans le règlement des funérailles une disposition toute nouvelle par sa généralité. Désormais il sera interdit de célébrer pendant le jour aucune espèce d'obsèques » (Bidez, *op. cit.*, p. 130-131).

24

L. 8, « un autre Phinées ». — Un homme d'Israël avait amené une Madianite. Phinées, fils d'Éléazar, fils du sacrificateur Aaron, le suivit dans sa tente, et il les perça tous les deux, l'homme et la femme, par le bas-ventre (*Nombres*, XXV, 6-8). L'exemple de Phinées, souvent loué dans l'Écriture, est fréquemment invoqué par les Pères. Saint Jean Chrysostome a dit : « Si l'on ne regardait que les actes, et non les intentions, on devrait appeler Abraham le meurtrier de son fils, et Phinées un homicide » (*Hom.* 53, 3 *in Genesin*).

Note 1. — En fait, en dehors de cet exemple du verbe λησμονῶ, nous ne pouvons citer dans toute la littérature grecque des huit premiers siècles de notre ère qu'un seul passage, celui du Pseudo-Athanase (Migne, *Patr. gr.*, t. 28, col. 798c) : Λαβὼν δὲ ὁ Χριστιανὸς ἅπασαν τὴν οὐσίαν αὐτοῦ... κατελείφθη ἡ εἰκὼν τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ μόνη, λησμονήσας αὐτὴν ἐν τῷ κελλίῳ. On voit qu'il s'agit d'un de ces récits apocryphes composés au VIIIe siècle, dans un dessein apologétique, par les partisans des images... M. D. C. Hesseling nous écrit : « J'ai cherché en vain un autre exemple chez les auteurs byzantins des huit premiers siècles. Je crois que même dans les siècles suivants les exemples n'abondent pas. En tout cas on n'en trouve aucun dans les poèmes de Ptochoprodome. Cependant λησμοσύνη se lit déjà chez Hésiode et chez Sophocle, et λήσμων est attesté chez Thémistius. On comprend donc qu'un verbe λησμονῶ a été formé de très bonne heure. » La raison de la rareté de ce verbe, pourtant formé d'une manière si naturelle, c'est que les Byzantins lui ont préféré λανθάνω (*Vie de S. Jean l'Aumônier*, par Léontios de Néapolis, éd. Gelzer) et surtout ληθαργῶ qui, lui, est très fréquent. Cf. p. ex. Malalas, p. 118, 13, éd. de Bonn, et une inscription de Cyzique (H. Grégoire, *Recueil des inscript. gr. chrét. d'Asie-Mineure*, n° 9) où on lit ἀληθάργητε κῦρι « inoubliable seigneur ». Il est naturel que la langue vulgaire ait tenu à se passer du verbe ἐπιλανθάνομαι à cause de sa conjugaison irrégulière et de son régime au génitif.

L. 19-21, « ne se laissa pas vaincre par l'émotion... Nous voyant la force de son âme inflexible ». — On a vu au ch. 8, 19-20 que Porphyre avait atteint à l'impassibilité parfaite (ἡ τελεία ἀπάθεια). Nous avons ici un cas intéressant de cette ἀπάθεια. Lorsqu'il apprend que Barochas est revenu à lui, Porphyre ne se laisse pas vaincre par l'émotion, mais continue la prière qu'il avait commencée. On verra au ch. 80 un autre cas d'ἀπάθεια, non moins intéressant que celui-ci. Cf. sur l'ἀπάθεια, notre Introduction, p. LXXXII suiv.

25

Note 1, *Le défenseur du peuple.* — On ne trouve nulle part ailleurs le mot δημεκδικῶν ni le verbe δημεκδικεῖν. Mais le papyrus du Caire 67353, édité dans le t. III des *Papyrus grecs d'époque byzantine* de Jean Maspéro mentionne (fragment A, ligne 26) un δημέκδικον τῆς λαμπρᾶς 'Αντινοέων πόλεως. L'éditeur du papyrus annotait « Mot nouveau. Il s'agit de l'ἔκδικος ou *defensor civitatis.* » Il serait plus exact de dire que δημέκδικος, dont notre δημεκδικῶν n'est qu'un équivalent, est la traduction grecque du terme officiel, *defensor plebis.* La terminologie des textes législatifs semble avoir varié au sujet de ces *defensores*, institués par Valentinien Ier en 364/5 pour protéger les faibles contre toutes sortes d'abus administratifs. On les appelle le plus souvent *defensor* tout court (en grec ἔκδικος), parfois, comme dans la rubrique du titre XI du livre Ier du *Code Théodosien*, *defensores civitatum*, *defensor civitatis* (ἔκδικος τῆς πόλεως), une fois seulement *defensor plebis* (*Cod. Theod.* VIII, 12, 8, constitution de l'année 415). Chenon (*Nouvelle revue historique du droit français et étranger*, 1889, p. 322-332), Seeck (Pauly-Wissowa, IV, 2365-2371 et *Untergang der antik. Welt.* II², 174-176, 534 sqq., Ern. Stein, *Geschichte des spätrömischen Reiches*, I (Vienne, Seidel, 1928), p. 278 et 343) ont fait l'histoire de l'institution d'une manière qui pourrait sans doute être complétée. Nous noterons seulement que les *defensores*, faute de pouvoirs suffisants, furent inférieurs à leur mission de protecteurs du peuple. Comme le dit M. Stein, ils tombèrent peu à peu du rang d'agents impériaux de contrôle à celui de simples fonctionnaires municipaux, surtout depuis la loi de Valentinien II de 387 (*Cod. Theod.*, I, 11, 1) disposant que les *defensores* seraient désormais élus par les cités elles-mêmes. Telle est bien la situation du δημεκδικῶν de Gaza, qui fait figure de simple magistrat municipal, et qui, loin de représenter le pouvoir central, prend en somme parti pour la curie et les citoyens idolâtres contre l'évêque lui-même. On comprend que les empereurs chrétiens n'aient pas été satisfaits de l'attitude de tous les *defensores.* En 409 (21 janvier), Honorius décide que les *defensores* seront élus non plus seulement par les curiales, mais en général par les propriétaires fonciers, les membres de l'ordre sénatorial résidant dans la ville, et, chose remarquable, les évêques avec le clergé. On le voit, l'Église commence à mettre la main sur les affaires des villes. Vers la même date, la juridiction épiscopale est renforcée, et les évêques deviennent les véritables *defensores.* Notre texte, remarquable par l'emploi du terme δημεκδικῶν, nous montre l'évêque impuissant vis-à-vis de la municipalité, dont l'ἔκδικος semble faire partie. L'histoire des ἔκδικοι est loin d'être terminée. Cf. outre les ouvrages cités plus haut

le *paratitlon* de Gothofredus à *Cod. Theod.*, I, XI, Hanton dans *Byzantin*, IV (1927-28), 55-136, et Th. Baale, *Uber den Defensor civitatis*. Diss. Amsterdam, 1904, que nous n'avons pu consulter.

On peut faire l'hypothèse que la réforme de l'institution en 409, sa mise sous le contrôle épiscopal, furent rendues nécessaires par les émeutes païennes comme celles qui sont racontées dans notre Vie.

Les *irénarques*. — Les irénarques étaient des officiers de police qui avaient des agents à leur disposition. Ils étaient chargés de la surveillance d'une ville et de son territoire, recherchaient et arrêtaient les voleurs et les perturbateurs. L'irénarchie était une charge municipale, mais les municipalités avaient seulement le droit de proposition, la nomination était réservée à l'État. Les irénarques sont souvent mentionnés dans les Vies de saints (Daremberg et Saglio, art. *Irenarcha* [R. Cagnat], p. 572-573). Cf. en dernier lieu Pauly-Wissowa, *Supplem.* 3, art. *Eirenarchai* [Schulthess], p. 419-423.

Les *principaux*. — Les πρωτεύοντες désignent le collège des *principales* ou premiers magistrats qui présidaient le sénat municipal ou curie. Lorsque les *principales* sont au nombre de dix, ils s'appellent *decem primi* (δέκα πρῶτοι). A Gaza, il n'y avait que trois πρωτεύοντες (ch. 27, 12) : c'étaient Timothée et Épiphane (ch. 25, 3) et Sampsychos (ch. 95, 6). Le mot πρωτεύοντες dans le sens de *senatus principales* est rare. Gothofredus (*Cod. Theod.* XII, 1, *paratitlon*, p. 294, éd. Ritter) n'en cite que trois exemples : Basile, *Ep.* 321 ou 266 éd. des Bénédictins et Théodoret, *Ep.* 15 et 33. M[lle] Rouillard nous écrit : « Il me semble intéressant de noter que les πρωτεύοντες désignent ailleurs soit les gradés dans l'armée (J. Maspero, *Organisation militaire de l'Egypte byzantine*, p. 104), soit les 100 chefs de service civils ou militaires de la τάξις du duc augustal (Edit de Justinien, XIII, 1, 4). »

Les *gens de police*. — Le mot δημοσιεύοντες est un terme général qui a l'air de signifier « ceux qui sont chargés d'un service public. » Il ne désigne certainement pas, dans notre Vie du moins, les magistrats municipaux. Les deux fois qu'il y apparaît (ch. 25 et 99), il s'applique à des agents en qui les chrétiens paraissent avoir confiance, et qui semblent s'opposer à l'administration de la ville et à la police locale. En partant des deux passages de la Vie de Porphyre, Heiberg a supposé que les δημοσιεύοντες représentaient une police impériale. Nous ne trouvons nulle part δημοσιεύοντες dans un sens analogue, et M[lle] Rouillard nous écrit qu'elle ne connaît pour le moment aucun texte précisant leurs fonctions. Il est toutefois probable que nos δημοσιεύοντες sont ceux-là mêmes qu'on appelle ailleurs δημόσιοι et qui paraissent être une force de police. Dans la Vie d'Alexandre l'Acémète déjà citée, on voit que le saint, exilé à Chalcis, est gardé à vue par les δημόσιοι, qui ont peur des ἄρχοντες. Dans la *Vie de Sévère* par Zacharie le Scholastique, éd. Kugener (*Patr. orient.*, t. II), on

peut supposer que l'original grec perdu mentionnait à deux endroits (p. 66, 10 et p. 69, 6) les δημόσιοι ; ils coopèrent à la recherche d'ouvrages de magie et à leur destruction par le feu. Il ne semble pas que les δημόσιοι τῆς κώμης connus par les papyrus soient identiques à nos δημοσιεύοντες. Notre hypothèse est que δημοσιεύοντες et δημόσιοι sont des expressions non officielles qui désignent tout simplement les βοηθοί, ou membres de l'*officium* du gouverneur de Césarée détachés à Gaza, sans doute en très petit nombre, puisqu'ils se montrent incapables de protéger efficacement les chrétiens pendant l'émeute. Lorsqu'il s'agit de faire impression sur les païens de Gaza, on concentre dans la ville les βοηθοί des cités voisines, notamment d'Azot et d'Ascalon (ch. 27). Ces représentants de l'autorité pouvaient être très naturellement qualifiés de δημόσιοι ou δημοσιεύοντες.

L. 22, « notre nouveau Samson ». — Le souvenir de Samson, qui enleva la porte de Gaza (Juges, XVI, 3) est resté vivant dans la tradition locale. Il est appelé « le Père de la force » (*Abou'l 'Azem*) et « le Héros » (*el Djabbār*). On voit le tombeau de Samson à côté du sanctuaire qui porte le premier de ces surnoms.

L. 23, « *mille Philistins* ». — Il est à peine nécessaire de rappeler que dans les LXX les Philistins sont appelés 'Αλλόφυλοι ; cf. p. ex. *Juges*, XV, 6, 9, etc.

26

L. 2, « les choses défendues ». — L'expression grecque τὰ ἀθέμιτα est l'équivalent de l'expression latine *inlicitae res* cf. *Cod. Theod.* XVI, 10, 18. Elle reparaît aux ch. 27, 20 ; 38, 13 ; 71, 7 et 75, 18.

L. 4, « ils fonctionnaient toujours ». — Le verbe χρηματίζω apparaît six fois dans la *Vie de Porphyre*. Aux ch. 19, 3 et 59, 8 il a le sens précis de « rendre des oracles » ; ici et à l. 22, ainsi qu'aux ch. 27, 18 et 41, 11, il a plutôt le sens général de « fonctionner ». On pourrait toutefois également adopter ici le premier sens : la profonction principale d'un temple païen, surtout à l'époque où nous sommes, consiste, en effet, à rendre des oracles.

L. 11-12, « le cubiculaire Eutropios, alors très puissant auprès de l'empereur Arcadius ». — La toute puissance d'Eutrope sur l'esprit imbécile d'Arcadius, qui s'est manifestée notamment par son élévation au consulat — honneur inouï pour un eunuque — a fait dire à Zosime (V, 12) qu' « il dominoit Arcade comme une beste » (trad. de Lenain de Tillemont, *Hist. des empereurs*, V, 429).

L. 20, « et le sollicitait ». — Le verbe ἐνοχλῶ littéralement

« importuner » s'emploie couramment à cette époque à peu près comme notre « solliciter » dans les phrases comme « solliciter ses juges », c'est-à-dire les prier d'être favorables (Littré, s. v. *solliciter*, n° 5). Cf. un texte contemporain au nôtre, la lettre de Chrysostome au pape Innocent, reproduite par Palladius dans son *Dialogue sur la vie de saint Jean Chrysostome* (Migne, *Patr. gr.*, t. 47, col. 10; édit. Coleman-Norton (Cambridge, University Press, 1928), p. 12, l. 20 : καὶ πρὸς τούτοις ἕτοιμοι ἦμεν δικάζεσθαι, καὶ πλειστάκις ἠνωχλήσαμεν ὑπὲρ τούτου.

Note 1. — Le *magister officiorum*. Cf. en dernier lieu sur cette importante fonction Boack et Dunlap, *Two studies in later Roman and Byzantine administration*, New-York, Macmillan, 1924.

Les *subadjuvae*. — On lit dans Synésius (lettre 145, dans Hercher *Epistolographi graeci* [Paris, Didot, 1873], p. 729) : Ἁρποκρατίων τίς ἐστι τῶν Ἡρακλειανοῦ δορυφόρων, τάξιν ἔχων τῷ βοηθῷ βοηθεῖν (ἡ γὰρ σουβαδίουβα λέξις τοῦθ' ἑρμηνεύειν πιστεύεται). L'explication que Synésius a donnée dubitativement du mot *subadjuva* — il résulte de ce passage qu'il ne savait pas le latin — est tout à fait correcte. Dans la transcription grecque le mot a une figure assez étrange. Aussi le trouvons-nous corrompu en Ἀδιουμᾶν et αὐδιουμᾶν dans certains manuscrits de Théophane (τὸν τὴν σουβαδιουβᾶ [Ἀβδιουμᾶν xz αὐδιουμᾶν em] περικείμενον ἀξίαν, éd. de Boor, t. I, p. 295, 12) et en Ῥουβαίουβος dans Suidas (éd. Bernhardy, t. II, p. 626). Dans notre passage, les copistes des trois manuscrits ont reproduit correctement le mot, mais en le prenant, d'après nous, pour un nom propre au génitif, le nom même du maître des offices : de là l'addition de ἄνθρωπος. Dans son commentaire à une loi de 380 (*Cod. Theod.* VI, 27, 3), qui mentionne les *subadjuvae*, Gothofredus cite notre texte, d'après un manuscrit qui ne nous est pas parvenu, de la façon suivante : Ἱλάριός τις Σουβάδιουβα τοῦ Μαγιστριανοῦ. Nous estimons que μαγιστριανοῦ est une simple faute de lecture pour μαγίστρου ἀνος (abréviation usuelle d'ἄνθρωπος). Le manuscrit utilisé par Gothofredus remontait donc à un archétype semblable à celui de nos trois mss. On peut dire la même chose de la métaphrase du ms. de Moscou (M), où on lit (p. 101, 24-25) : Ἱλάριός τις, τῶν ὑπηρετουμένων εἰς σουβαδιουβᾶ τῷ μαγίστρῳ. Les mots τῶν ὑπηρετουμένων εἰς sont manifestement une périphrase de ἄνθρωπος, et σουβαδιουβᾶ semble bien être le nom du *magister*.

Les éditions de Bonn expliquent autrement que nous la présence du mot ἄνθρωπος. Ils supposent qu'après ce mot une épithète a été omise, et renvoient aux ch. 12, 1-2 ; 36, 14 et 51, 13-14. Le texte présenterait donc une lacune ici. Cette hypothèse n'explique pas comment toute la tradition manuscrite l'a gardée sans aucune tentative de correction.

L. 23-24, « est chargé de l'exécution de cet ordre ». — Cf. la note l. 11 du ch. 51.

27

L. 1, « je quittais Byzance » ἐξεπόρισα ἐκ τοῦ Βυζαντίου. Le verbe ἐκπορίζειν s'emploie à propos des navires qui quittent Constantinople, parce qu'ils doivent sortir du détroit (ἐξέρχεσθαι τοῦ πόρου). Cf. Théophane, p. 354, 8 éd. de Boor et H. Grégoire, *Recueil*, nº 4 (inscription relative aux péages d'Abydos) où il est dit qu'on payait autant à l'entrée et autant à la sortie (ἐν τῷ ἐκπορίζειν ἐντεῦθεν). Il y a un synonyme de ἐκπορίζειν, le curieux verbe ἐξαβυδίζειν « déboucher d'Abydos », c'est-à-dire des Dardanelles; cf. St. B. Psaltes, *Grammatik der byzant. Chroniken* (Göttingue, 1913), *s. v.*

L. 1-2, « dix jours plus tard, j'arrivais dans la ville de Gaza ». — Au retour, le bateau de Marc n'a mis que 10 jours pour franchir les 860 milles marins (1 593 kilomètres) qui séparent Byzance de Maïouma par Psyra et Rhodes. Sa vitesse horaire moyenne a donc été d'environ 3,6 milles marins $\left(6 \text{ kil. } \frac{3}{4}\right)$, soit le double de la vitesse qui l'avait amené à Byzance. Cf. note l. 16-17 du ch. 54.

Note 1, p. 24. — L'adjectif ὑπατική, en latin *consularis*, est pris ici substantivement et τῆς ὑπατικῆς équivaut à τῆς ὑπατικῆς τάξεως. Voyez des ellipses semblables dans St. B. Psaltes, *Grammatik der byzantinischen Chroniken* (Göttingue, 1913), p. 306 sqq. La τάξις est l'*officium* ou la *cohors*, ou, comme nous dirions, l'administration ou les bureaux. La τάξις est appelée ὑπατική, δουκική, etc., suivant la qualité du haut fonctionnaire qu'elle assiste. Il s'agit ici de l'*officium* du gouverneur de Palestine. La Palestine était-elle encore indivise à la fin du IVᵉ siècle, comme elle l'était vers 387 au témoignage de Zosime (IV, 41), qui nous dit qu'un certain Hilarios, homonyme de notre *subadjuva* Hilarius, fut chargé de gouverner Παλαιστίνης ἁπάσης ? Ou bien était-elle déjà, comme à l'époque de la *Notitia Dignitatum* (début du Vᵉ siècle) divisée en trois provinces ? Dans ce cas, il s'agirait du gouverneur de la Palestine I (chef-lieu : Césarée) dont faisaient partie — avec Jérusalem — Diospolis, Azot, Ascalon et Gaza. Le gouverneur de la Palestine I était en effet un consulaire d'après la *Notitia*; il ne fut élevé au rang de proconsul que par Justinien, en 536. Les deux autres provinces de Palestine (chefs-lieux : Scythopolis et Pétra) étaient gouvernées par de simples ἡγεμόνες (*praesides*). Marc ne fait mention d'aucune division administrative. Sur le partage de la Palestine en provinces, cf. Kuhn, *Jarhbücher für klassische Philologie*, t. 115 (1877), p. 715, et J. B. Bury, *Journal of Roman Studies*, 1923, p. 131.

L'office du gouverneur comprenait notamment des *commentarienses*, chargés spécialement des enquêtes judiciaires et des opérations de police. Mlle Rouillard nous signale que dans l'édit XIII de Justinien (II, 4) le duc augustal d'Égypte envoie à Maréotis, pour arrêter et ramener des émeutiers à Alexandrie, l'un de ses *commentarienses*. Dans notre Vie au ch. 99 le consulaire de Césarée envoie pour réprimer une émeute un *commentariensis* avec des forces considérables (μετὰ πολλῆς βοηθείας).

L. 10, « quantité d'auxiliaires ». — Le mot βοηθός paraît avoir deux sens : d'abord *adjutor* (cf. note 1 de la p. 23), ensuite membre d'un contingent, à la fois civil et militaire, qui est placé sous les ordres de tout fonctionnaire préposé à l'administration d'une circonscription et qui doit assurer l'exécution de ses ordres. Mlle Rouillard nous écrit à ce sujet : « Ainsi le *praeses* disposerait d'une πολιτικὴ βοήθεια (P. Caire 67282, 6 ; cf. P. Lond. 1, 1677, 1679, P. Caire 67021). Le *dux* disposerait d'une δουκικὴ βοήθεια (P. Caire 670, 58, 3, 11 : βοήθεια τῆς δουκικῆς τάξεως). Cette βοήθεια serait composée de civils et de militaires. En effet, au ch. 1, 14 de l'Édit XIII de Justinien, le *commentariensis*, pour s'assurer des coupables, est assisté des forces civiles et militaires mises à sa disposition par le topotérite du *praeses*. Au ch. 11, 4 du même Édit, nous avons des précisions. Les taxéotes au nombre du 20 appartiennent à la τάξις du *praeses* et les soldats au nombre de 50 sont empruntés à l'ἀριθμός cantonné dans la région. On pourrait donc supposer que les βοηθοί dont il est question dans la Vie de Porphyre, comprennent des policiers et des soldats, éléments de la βοήθεια. » Cf. *Mart. S. Cononis* dans Gebhardt, *Acta martyrum selecta*, p. 129, 17-22 : ἠξίωσαν τὸν ἡγεμόνα δοθῆναι αὐτοῖς βοήθειαν, ὥστε ζητῆσαι ἐν οἷς ὑπώπτευον τόποις. Καί τις βοηθὸς ὀνόματι Ὠριγένης ἐπιβὰς καὶ αὐτὸς σὺν τῷ προειρημένῳ Νασδώρῳ μετὰ καὶ εἰρηναρχικῆς τάξεως καὶ ἑτέρων τινῶν, ηὗρον τὸν μακάριον Κόνωνα. Le βοηθός Origène fait partie de l'*officium* du *praeses*. Il prend avec lui des agents de la police municipale, des subordonnés de l'irénarque. Cf. encore Compernass, *Karterios*, p. 5.

L. 13, « une caution ». — Le mot ἱκανοδοσία est la traduction littérale du terme juridique *satisdatio*.

L. 15, « sous peine de mort ». — L'expression κίνδυνον τῆς κεφαλῆς est le décalque de *periculum capitis*.

28

L. 4, « Sa lumière intelligible ». — La phrase rappelle l'expression de saint Pierre, *Épître* I, 2, 9 : τοῦ ἐκ σκότους ὑμᾶς καλέσαντες εἰς τὸ θαυμαστὸν αὐτοῦ φῶς. On trouve le même texte sacré librement cité

dans une curieuse inscription de Fahel (?) près de Gérasa (?) ; cf. *N Bull. di arch. crist.* ✝ (1899), p. 96 : ✝ εὐχαριστοῦμέν σ[οι Χριστὲ ὁ θ]εὸς ὅτι ἐξήγαγες ἡ[μᾶς ἐκ σκ]ότους εἰς τὸ θαυμ]αστόν σ[ου φῶς]. Il semble bien qu'il s'agisse dans ce titulus d'actions de grâces d'une population récemment convertie au christianisme.

L. 5, « Aelias » (Αἰλιάς). — La classe des noms propres en -άς, άδος (cf. Ὀλυμπιάς, -άδος) s'est enrichie, par analogie, de noms d'origine latine, qui se rencontrent toutefois plus souvent avec la finale en -ία. Les éditeurs de Bonn, en accentuant ce nom Αἰλίας et en proposant de le corriger en Αἰλία, ont méconnu cette espèce de noms propres féminins. Le nom d'Aelias remonte peut-être à celui de l'empereur Adrien (*P. Aelius Hadrianus*). Des inscriptions honorifiques devaient rappeler à Gaza les faveurs dont il avait comblé la ville, et populariser ainsi son nom. Rappelons qu'Adrien visita Gaza à plusieurs reprises, notamment en l'an 130, où fut instituée la πανήγυρις Ἀδριανή. Cf. encore Introduction, p. XLIX.

Note 1, p. 25. — A la rigueur, on pourrait aussi faire l'hypothèse contraire et supposer que le texte original portait ἀνὴρ Ἥρως ὡς ὄντες. Cf. Héros d'Arles, l'un des accusateurs de Pélage au moment du concile de Diospolis.

29

L. 11, « pleine d'idoles ». — Le mot κατείδωλος est emprunté à la langue du Nouveau Testament. Saint Paul, dans son discours aux Athéniens, dit (Act., XVII, 16) : παρωξύνετο τὸ πνεῦμα αὐτοῦ ἐν αὐτῷ θεωροῦντος κατείδωλον οὖσαν τὴν πόλιν. Le sens exact de κατείδωλος n'est pas facile à établir. On a le choix entre l'interprétation de la Vulgate : *idololatriae deditam* et celle de la version syriaque : « pleine d'idoles ». Cette dernière interprétation semble préférable : κατά a, en effet, en composition le sens de « plein de » à l'époque byzantine ; cf. κατάκομος « à la chevelure abondante » κατάκοσμο « très orné » etc... ».

L. 15-16, « Il y a ici un excellent médecin ». — Saint Jérôme, dans son commentaire de l'Évangile de saint Marc (*Anecdota Maredsolana*, t. III, 2, p. 337, 14), s'exprime ainsi : « *Egregius medicus (Iesus) et verus est archiater. Medicus Moyses, medicus Esaias, medicus omnes sancti. Sed iste archiater est.* » Saint Jérôme s'inspire ici d'Origène, à qui cette idée est familière. Voyez la XIII[e] homélie d'Origène sur saint Luc (Migne, *Patr. gr.*, t. 13, col. 1827) ; *In I Sam.* 28, 6, éd. Klostermann, p. 289 ; *In Jerem. hom.* 18, 5, éd. Klostermann, p. 156, etc.

30

L. 22, « amena au jour l'enfant vivant ». — Voici l'opinion d'un gynécologue, M. J.-H. Keiffer, professeur à l'Université de Bruxelles, au sujet de l'accouchement d'Aelias : « Il est matériellement impossible qu'une femme ait mis au monde, vivant, un enfant dont la main dépassait depuis sept jours. En cas de procidence de ce genre, la tête fœtale devrait descendre en même temps que le tronc ; or la tête seule trouve place, le bassin osseux n'offrant qu'un diamètre de douze centimètres au maximum. Un enfant, placé de cette manière, ne peut sortir, spontanément, ni vivant ni mort, même en supposant un fœtus particulièrement petit. On doit l'extraire, et pour l'extraire, il faut pratiquer, s'il est mort — et il devait être mort bien avant le septième jour — l'embryotomie, et s'il est encore vivant, l'opération césarienne. On a vu des procidences de la main placée à côté de la tête se réduire spontanément pendant la descente de la tête, mais seulement avant que la rupture de la poche des eaux ne soit faite, et s'il y avait encore mobilité fœtale. Or la poche des eaux est rompue, dès l'instant que la main fœtale apparaît à la vulve. On peut supposer, il est vrai, que dans le cas d'Aelias, il ne s'agissait pas de la procidence de la main, mais de celle du cordon, pris par erreur pour la main. Mais, même en cas de procidence du cordon, la mort du fœtus est de règle. »

31

L. 8. « il les catéchisa » — Voyez note l. 2-4 du ch. 74.

32

L. 3, « fonctions publiques ». — H construit μετέρχομαι avec le génitif pluriel πολιτικῶν ὀφφικίων et V (B manque ici) avec l'accusatif singulier πολιτικὸν ὀφφίκιον ; on a la même construction au ch. 40, 7 (ὀφφικίων πολιτικῶν H, ὀφφίκιον πολιτικόν BV). Nous avons suivi H, parce que le pluriel πολιτικὰ ὀφφίκια est donné par les trois mss. au ch. 41, 10 et que μετέρχομαι peut fort bien avoir été construit avec le génitif par analogie avec μεταλαμβάνω. Au surplus, μετέρχεσθαι πολιτικῶν ὀφφικίων semble être l'équivalent du latin *obire publica officia*.

L. 4, « mauvais citoyens ». — Nous avons cru devoir traduire οἰκέτης par « citoyen », sens que ce mot a dans Josèphe, *Antiq. jud.*, XIII, 13, 3, où il ne faut pas corriger οἰκετῶν en οἰκείων, comme on l'a proposé. Il semble que le mot οἰκητής se confondit à cette époque avec οἰκέτης « esclave ». C'est pour éviter cette confusion que le

style administratif préfère la forme οἰκήτωρ, nom officiel des sujets dans les *Novellae* de Justinien.

33

L. 2, « au nom du Dieu invisible ». — Nous avons ici une réminiscence origéniste. L'invisibilité de Dieu est une propriété sur laquelle Origène revient très souvent. Voyez p. ex. son *Periarchon*, I, 1, 8 (éd. Koetschau, p. 25) : « *Vide ergo si non etiam Apostolus hoc idem ait, cum de Christo loquitur dicens* (Col. I, 15) : « *Qui est imago invisibilis Dei,* « *primogenitus omnis creaturae* ». *Non enim, ut quidam putant, natura Dei alicui visibilis est et aliis invisibilis; non enim dixit Apostulus* > *imago invisibilis Dei* < *hominibus, aut* > *invisibilis* < *peccatoribus, sed valde constanter pronuntiat de ipsa natura Dei dicens* : « *Imago invisibilis* « *Dei* ». A différentes reprises, les ennemis d'Origène lui ont reproché d'avoir enseigné que le Père (Dieu) est invisible pour le Fils et le Fils pour le Saint-Esprit ; cf. p. ex. Epiphane chez Jérôme, *Lettre* LI, 4 (éd. Hilberg. t. I, p. 400-1) : « *Quis enim catholicorum possit aequo animo sustinere et eorum, qui fidem suam bonis operibus exornant, ut audiant Origenis doctrinam atque consilium et credant praeclare illius praedicationi* : « *non potest Filius videre Patrem, neque Spiritus Sanc-* « *tus videre Filium* » ?

L. 11, « la saison n'est point favorable ». — Le chapitre que Végèce a consacré dans son *Epitoma rei militaris* aux mois qui sont les plus sûrs pour la navigation (IV, 39 ou V, 9) nous fait comprendre pourquoi le métropolite Jean montre si peu d'empressement à s'embarquer pour Constantinople après la mi-septembre : *Post hoc tempus*, écrit-il — c'est-à-dire après le 14 septembre — *usque in tertium idus Novembres (11 nov.) incerta navigatio est et discrimini propior propterea quia post idus Septembres oritur Arcturus, vehementissimum sidus*, et *VIII kal. Octobres aequinoctialis evenit acerba tempestas, circa nonas vero Octobres (7 oct.) aeduli pluviales. V idus (15 oct.) easdem Taurus. A Novembri autem mense crebris tempestatibus navigia conturbat Vergiliarum hiemalis occasus. Ex die igitur tertio idus Novembres (11 nov.) usque in diem sextum idus Martias (10 mars) maria clauduntur*. Ainsi donc la navigation n'était plus sûre mais commençait à devenir dangereuse à partir du 14 septembre, et elle était complètement interrompue du 11 novembre au 10 mars. Au nombre des causes auxquelles Végèce attribue le manque de sécurité de la navigation après le 14 septembre, figure l'*acerba tempesta* de l'équinoxe d'automne. On peut se demander si Marc a exactement reproduit les paroles du métropolite et si celui-ci n'a pas voulu parler de l'équinoxe d'automne. On peut aussi supposer que Marc a employé τροπή dans le sens d'équinoxe — τροπή a plusieurs fois ce sens dans la *Chronologie appliquée* de Michel Psellos, publiée

par G. Redl dans *Byzantion*, t. IV (1927-28), cf. p. cx. p. 218. — qu'il a donc écrit ἡ γὰρ ὀπωρινὴ τροπή et que le remanieur, croyant supprimer une faute évidente, a corrigé ὀπωρινὴ en χειμέριος. — Sur l'interruption de la navigation, cf. Pauly-Wissowa, *Realencycl.*, art. *Schiffahrt* (Kroll), col. 410.

34

Note 1. — On songe, à propos des livres emportés par Porphyre et Marc, à une scène curieuse de la *Vie d'Hypatios* par Callinice. Les moines d'Alexandre l'Acémète, chassés par l'évêque de la ville de Chalcédoine, font leurs préparatifs de départ, et « chacun d'eux voulait emporter ne fût-ce qu'un livre, comme bénédiction pour la route : ἐβούλετο ἕκαστος κἂν βιβλίον ἆραι εὐλογίαν εἰς τὴν ὁδόν ». Faut-il entendre que ces livres étaient des espèces de talismans ? Ou bien, ces moines, tous copistes, désiraient-ils emporter du travail pour la route ? Cette hypothèse, peu vraisemblable pour les compagnons d'Alexandre, n'est pas à rejeter dans le cas de Marc le calligraphe. La vente des originaux et des copies devait peut-être, dans l'esprit de Porphyre, contribuer à couvrir les frais du voyage. Saint Hilarion (ch. 35 de sa Vie par saint Jérôme) avait vendu un exemplaire des Évangiles, qu'il avait copié de sa propre main, pour payer le prix du passage de Libye en Sicile.

L. 8-10, « Nous fîmes voile le 28ᵉ jour de *Gorpiaeos* ». — Nous avons ici une erreur qu'il faut attribuer au remanieur, comme la règle du ch. 21, 18-19, relative à l'avance de cinq jours que tous les mois gazéens auraient sur les mois romains. Appliquant cette règle inexacte, le remanieur a fait du 28ᵉ jour du mois de *Gorpiaeos* le 23 septembre, alors qu'il correspond au 25 de ce mois. Le mois de *Gorpiaeos* n'est, en effet, en avance que de 3 jours sur le mois de septembre. — Sur ce passage, cf. notre article *Quand est né l'empereur Théodose II ?* dans *Byzantion*, t. IV (1927-1928), p. 338 sqq.

35

L. 9, « le don de clairvoyance ». — Cyrille de Scythopolis raconte que Dieu avait accordé à saint Euthyme, outre les dons de prophétie, de guérisons et de miracles, le don *dioratique*, qui aurait été la récompense spéciale de l'imitation de saint Arsène ; cf. R. Génier, *Vie de saint Euthyme le Grand*, p. 165. Ce don permettait à celui qui le possédait de pénétrer jusqu'au fond des cœurs et de lire dans l'avenir.

36

Note 1, p. 31, « Amantios, cubiculaire d'Eudoxie ». — Sur cet

Amantios, cf. Nuth, *op. cit.*, p. 29, n. 1. Nous estimons comme Nuth que cet Amantios est celui-là même qui figure, chez Zonaras (XIV, 23), dans la liste des favoris de Théodose II. Il y eut deux autres eunuques du même nom, l'un sous Anastase, l'autre sous Justinien. Le nôtre est certainement celui qui est mentionné dans une épigramme de l'*Anthologie palatine* (I, 5) comme fondateur d'une église de saint Thomas à Constantinople. Cette église et les édifices voisins formaient tout un quartier τὰ Ἀμαντίου. Ce quartier fut dévoré par un incendie en 466 (cf. Théophane I, p. 112, éd. de Boor). Ce passage, confirmé par Théodose le Lecteur (I, 23) et Cédrénus (I, p. 609, 23 éd. de Bonn), prouve à toute évidence que le fondateur de l'église et du quartier détruits en 466 ne peut être le second Amantios, celui qui vécut sous Anastase (491-518). Nuth a raison de rapprocher de cette fondation d'église le passage du ch. 52 de notre Vie, qui vante la générosité et les œuvres du dévot cubiculaire. Cf. Pauly-Wissowa, *Realencyclop.* art. *Amantius* (Seeck). M. Waltz, dernier éditeur de l'*Anthologie palatine*, ignorant, semble-t-il, le raisonnement de Nuth, continue à identifier l'Amantios de l'épigramme I, 5 avec l'Amantios de l'époque d'Anastase (*Anthologie palatine*, t. I [Paris, 1928], p. 123, note compl. de la p. 14, l. 8).

Ibid. « le *castrensis* ». — Cf. en dernier lieu sur le *castrensis* l'ouvrage déjà cité de Boack et Dunlap, *Two Studies in later Roman and Byzantine Administration*.

Ibid., p. 32, « dédoublement du *sacrum cubiculum* ». — Deux *praepositi cubiculi*, l'un pour l'empereur, l'autre pour l'impératrice ont été supposés pour l'époque d'Anastase par Mgr Batiffol, *Etudes de liturgie et d'archéologie chrétienne* (Paris, 1919), p. 163.

D'après M. Ern. Stein, *Geschichte des spätrömischen Reiches*, t. I (Vienne, Seidel) p. 454, n. 2, il y aurait eu, en 423 un *praepositus Augustae* — mais un seul, quoiqu'il y eût plusieurs impératrices, à côté du *praepositus Augusti*.

37

Note 1. — Que les prélats soient arrivés à Constantinople en 400 ou en 401, il est peu croyable que Jean Chrysostome fût dès cette époque brouillé avec l'impératrice, puisque, en 401 et 402, l'archevêque devait entreprendre ce voyage à Ephèse où il régla souverainement les affaires des églises d'Asie, ce qui suppose qu'il jouissait alors d'un crédit illimité à la cour. Aussi Seeck et Stein ont-ils pensé qu'il s'agit dans la *Vie de Porphyre* d'une brouille passagère, ignorée de tous les historiens. Mais il est probable que ce passage est un de ceux dont le remanieur est responsable. La propriété dont

Eudoxie s'était emparée « est » sans doute la vigne de la veuve de Théognoste ; seulement l'histoire de cette vigne est plus que suspecte. Elle se rencontre pour la première fois dans la biographie fabuleuse de Jean par Théodore de Trimithonte (VIIe siècle), imitée par le pseudo-Georges d'Alexandrie. Cf. Chr. Baur, *Byz. Zeitschr.*, t. 27 (1927), p. 1-16 et *Johannes Chrysostomus*, I, p. XX-XXI.

39

L. 7, « Bénissez-moi, mes pères ! ». — Eudoxie était pleine de déférence pour tous les saints personnages. On peut lire dans Sozomène (VIII, 13) comment elle accueillit un des Longs Frères, le moine Ammonios, auquel elle commença par demander, tout comme ici et au ch. 45, sa bénédiction pour elle et ses enfants.

40

L. 2, « pourquoi vous avez pris la peine ». — Le verbe σκύλλομαι, dans cette langue, signifie « se déplacer, voyager ». Le sens étymologique de σκύλλω est très fort : « écorcher ». M. L. Radermacher, qui vient d'étudier le mot (*Philologische Wochenschrift*, 1929, p. 527), pense que c'est un terme de la langue militaire. Σκύλλειν τοὺς στρατιώτας signifiait « éreinter les soldats (par des marches forcées) », *die Soldaten schinden*. De là, σκύλλομαι serait passé au sens affaibli de « voyager, aller ». Au reste, pour l'Oriental la marche a toujours été un exercice cruellement pénible. Le grec moderne dit κοπιάζω pour ἔρχομαι. On peut voir un curieux jeu de mot ascétique sur σκύλλω et σκύλλομαι dans l'*Histoire lausiaque* de Palladius (ch. 18, 24). Cf. aussi Nuth, *op. cit.*, p. 45.

Note 1, « Decani ». — Voyez sur ce mot les articles de Cagnat dans Daremberg et Saglio. *Dict. antiq.*, de Seeck dans Pauly-Wissowa et du *Thesaurus linguae latinae*. Δεκανός est un dérivé de δέκα ; *qui denis praepositus est*, traduit exactement le *Thesaurus*. C'est d'abord : 1° un grade militaire, « un sous-officier inférieur de l'armée romaine, commandant un *contubernium* de dix soldats » ; 2° une sorte de licteurs faisant partie de la milice palatine. Ces *decani* d'un rang très modeste assuraient le service du palais et faisaient fonction d'huissiers. Ils formaient une *schola* commandée par quatre *primicerii* (cf. *Cod. Theod.* VI, 12 et *Cod. Just.* XII, 27, 2 et XII, 59, 10). Lydus, *De Mensibus* I, 24, glose δεκανοί par οἱ ῥαβδοῦχοι ce qui indique que l'insigne de leur fonction était une verge : cf. le mot néo-grec δεκανίκι « béquille, bâton ». On trouve encore des δεκανοί à la cour byzantine au moyen âge ; cf. Schlumberger. *Sigillographie de l'empire byzantin* (Paris, 1884), p. 391 :

sceau de Joseph, protospathaire, préposite et *dekanos*. M. Schlumberger n'a pas reconnu la nature de la fonction. Il écrit : « Remarquez cette association bizarre de titres en apparence incompatibles : protospathaire, qui est une dignité d'ordre militaire ; préposite, fonction qui désigne presque constamment un eunuque ; enfin *doyen*, qui désigne très probablement un dignitaire religieux ». Dans Callinice, *Vie de saint Hypatios*, éd. Teubner, p. 83, un δεκανὸς ἔφιππος est envoyé par le palais pour protéger les moines d'Alexandre l'Acémète que l'évêque de Chalcédoine veut chasser. Il n'y a donc point de doute : les δεκανοί de la *Vie de Porphyre* sont bien ces fonctionnaires subalternes du palais.

δενανός s'applique aussi : 3° à des moines, moniteurs ou chefs d'équipe (cf. *Thesaurus linguae latinae*) ; 4° à des ecclésiastiques attachés au service des μαρτύρια (Callinice, *Vie de saint Hypatias*, 119, 5) ; 5° au collège des *libitinarii vespillones* (κοπιαταί) chargés d'enterrer les morts ; cf. Hanton, dans *Byzantion* IV (1928-29), p. 72-74. Cette catégorie de δεκανοί a été oubliée par Seeck.

Enfin *decanus* (décan) est un terme technique de l'astrologie.

Ibid., « régime du *bakchich* ». — On connaît les fameux présents de Cyrille d'Alexandrie à la cour de Constantinople. Ils comprenaient des tapis précieux, des meubles en ivoire et même des autruches vivantes. La liste de ces gratifications s'est conservée : on la trouvera dans P. Batiffol, *Etudes de liturgie et d'archéologie chrétienne* (Paris, 1919), p. 159 ss.

41

L. 5-6, « Mais elle est loyale à s'acquitter de ses impôts, et contribue beaucoup au trésor ». — Cf. Introduction, p. XLIII. Remarquons qu'il ressort de ce passage qu'Arcadius était au courant des affaires de l'empire, et qu'il savait faire preuve à l'occasion d'énergie. Tillemont a donc trop poussé au noir le portrait de cet empereur, en écrivant (*Histoire des empereurs*, V, 420), d'après Zosime et Suidas, « qu'il se laissait gouverner, ou plutost dominer comme une beste, sans rien savoir de l'état de ses affaires ».

L. 8, « peu à peu ». — L'expression κατὰ μέρος signifie ordinairement « à son tour, tour à tour ». Ici elle a le sens de « peu à peu ». Ce sens est voisin de celui de « en détail », qu'elle a dans le Nouveau Testament (Hébr. IX, 9) : περὶ ὧν οὐκ ἔστιν νῦν λέγειν κατὰ μέρος.

42

Note 1. — Voici, d'après Cyrille de Scythopolis, ce qui se passa

lors de l'audience de saint Sabas. Celui-ci s'était rendu à Constantinople pour solliciter une réduction d'impôts après la révolte des Samaritains. « Au moment même où Sabas avec les prélats cités plus haut pénétrait dans le palais, et comme il avait justement franchi le *velum*, Dieu ouvrit les yeux de l'Empereur, et il vit soudain une gloire divine et lumineuse qui jetait des éclairs, et qui avait la forme d'une couronne rayonnante au-dessus de la tête du vieillard. Il courut vers lui et le salua avec respect... et, avec des larmes joyeuses il baisa sa tête sacrée (μετὰ χαρᾶς καὶ δακρύων τὴν θείαν αὐτοῦ κατεφίλησε κεφαλήν). Ayant reçu la bénédiction du saint, l'Empereur reçut en même temps les requêtes des Palestiniens ; puis il pressa saint Sabas d'entrer chez l'Augusta Theodora, et de lui donner, à elle aussi, sa bénédiction. Le vieillard entra, et l'Augusta, l'ayant accueilli avec joie et l'ayant salué (δεξαμένη αὐτὸν μετὰ χαρᾶς καὶ προσκυνήσασα) le suppliait, lui disant : Εὖξαι ὑπὲρ ἐμοῦ πάτερ, ἵνα δώη μοι ὁ κύριος τέκνον. « Prie pour moi, mon père, afin que le Seigneur me donne un enfant. » Et Sabas répondit : Le Dieu de gloire conservera votre royauté dans la piété et la victoire (ἐν εὐσεβείᾳ καὶ νίκῃ) ». Mais l'Augusta fut contrariée (ἐλυπήθη) de ce qu'il n'eût pas consenti à sa demande. — Lorsque l'audience eut pris fin (αὐτοῦ οὖν ἀπ' αὐτῆς ἐξελθόντος), les Pères qui étaient avec lui, lui firent des reproches (διεκρίνοντο πρὸς αὐτόν) disant : « Quelle idée as-tu eue de fâcher l'Augusta et de ne pas faire la prière qu'elle te demandait ? » et le vieillard leur dit : « Croyez-moi, mes frères, jamais ses entrailles ne porteront de fruit, afin qu'un rejeton d'elle ne suce point le lait des doctrines de Sévère et ne trouble pas l'Eglise d'une manière pire qu'Anastase (p. 341-342). — Le patriarche Nicolas le Mystique a béni les entrailles de Zoé, mère de Constantin Porphyrogénète (né en 905), et lui a affirmé qu'elle portait dans son sein un mâle (*Vita Euthymii*, éd. de Boor, ch. 12, § 42-43).

On s'adressait souvent aux astrologues pour connaître d'avance le sexe d'un enfant. Cf. Bouché-Leclercq. *L'astrologie grecque* (Paris, 1899), p. 396 sqq. On voit par la *Vie de Sévère d'Antioche* par Zacharie le Scholastique, éd. Kugener (*Patr. orient.*, II), p 66-67, que certains astrologues prenaient la précaution, en prévision d'une erreur, de communiquer confidentiellement à des gens de la maison un pronostic contraire. Un haut personnage de Byblos avait demandé à un étudiant de Béryte, du nom de Léontios qui dressait des horoscopes et prédisait l'avenir « ce que sa femme, qui était enceinte, enfanterait. Il lui avait répondu, en lui donnant à croire qu'il calculait et conjecturait d'après ses inepties, qu'elle mettrait au monde un garçon. Etant ensuite sorti de la maison, il avait pris à part la portière et lui avait dit : « Le maître de la maison m'a demandé ce que sa femme enfanterait, et j'ai répondu : un garçon, ne voulant pas le chagriner d'avance, lui qui désire avoir un

garçon. Mais à toi je dis la vérité, garde-la cachée pour le moment : l'enfant qui lui naîtra sera certainement une fille ». Là-dessus, Léontios était parti. Dans la suite, la femme ayant mis au monde une fille, cet homme s'était irrité de ce qu'il avait été trompé et avait fait venir Léontios, afin de le convaincre de mensonge. Mais celui-ci se tira d'affaire avec le témoignage de la portière, parce qu'elle était âgée et qu'elle paraissait mériter créance. »

L. 12-14, « un fils que tu verras... pendant de longues années ». — Voici les réflexions que ce passage a suggérées à D. Blondel, *De la primauté en l'Église* (Genève, 1641), p. 552 : « N'est-ce pas aussi une prodigieuse oubliance de proposer comme prédiction diuine de la part de Porphyre l'asseurance qu'on dit qu'il donna à Eudoxie que le fils dont elle estoit enceinte, *viuroit et regneroit elle le voyant et en iouïssant plusieurs années ?* Veu que Theodose salué Empereur l'an second d'apres sa naissance qui estoit l'an 402. a perdu sa mere Eudoxia le 6 Octobre de l'an 404, c'est-à-dire 2. ans apres. L'Esprit de Dieu suggere t' il des prophéties contredites par l'euenement ? » C'est à cette objection de Blondel que Tillemont semble avoir répondu lorsqu'il a écrit : « Pour ce que S. Porphyre promettant à Eudoxie la naissance de Théodose luy dit qu'elle le verra regner plusieurs années, ce n'est pas ce me semble une chose qui nous doive arrester. Les trois ou quatre ans qu'elle a vécu depuis cette naissance, suffisent pour verifier la prophetie » (*Mémoires*, X, 848, § 9). On avouera que la réponse de Tillemont est faible et peu digne de sa réputation de savant honnête.

L. 16-17, « Car l'extérieur révèle les émotions secrètes ». — L'expression est imitée — directement ou indirectement — du traité Πρὸς Δημόνικον (§ 34) qui figure en tête des œuvres d'Isocrate, et qui a été mis au pillage par les Byzantins de tous les siècles : βουλευόμενος παραδείγματα ποιοῦν τὰ παρεληλυθότα τῶν μελλόντων· τὸ γὰρ ἀφανὲς ἐκ τοῦ φανεροῦ ταχίστην ἔχει τὴν διαγνωσιν. Le rapprochement a été fait par M. Meunier. — Cf. aussi dans Psellus : ἡ μορφὴ τῆς θεόπαιδος τὸ ἀφανὲς τῷ φαινομένῳ ἐπισημαίνουσα (J. Bidez, *Michel Psellus*, Bruxelles, 1928, p. 195, l. 15).

43

L. 16, « plus doux que miel et gâteau d'abeille ». — Nuth, *op. cit.*, p. 55, a vu ici un exemple de l'emploi dans notre Vie de ὑπέρ après un comparatif ; il ne s'est donc pas rendu compte que ce passage n'appartenait pas à la langue de Marc, mais à celle des LXX.

L. 18, « des messages ». — Le mot ἀπόκρισις signifie ici « message, commission » et non « réponse » ; il a le même sens au ch. 98, 23. Cf. ἀποκρισιάριος « messager ».

44

L. 9-10, « chaise d'enfantement ». Renseignement précieux et même unique sur la manière dont accouchaient les impératrices byzantines. La chaise obstétricale, il est vrai, est bien connue. Soranus la décrit (21, 68, p. 236 éd. Val. Rose, Leipzig 1882; cf. Artémidore, *Les Songes expliqués* ('Ονειροκριτικά), V, 73, p. 268 éd. Hercher, Leipzig, 1864). M. H. Gerstinger, dont nous avions attiré l'attention sur ce point, nous a aussitôt signalé quelques représentations de la fameuse chaise dans l'art byzantin (cf. notamment le Pentateuque d'Ashburnham, publié par O. Gebhardt, Londres, 1883, pl. VIII en bas à gauche). Aujourd'hui encore, dans la plupart des régions qui ont fait partie de l'empire d'Orient, les sages-femmes se servent de la chaise obstétricale, notamment en Egypte, en Turquie et en Grèce. On la trouve aussi en usage au Japon et en Chine. Cf. Engelmann, *Die Geburt bei den Naturvölkern*, trad. française de P. Rodet (*La pratique des accouchements chez les peuples primitifs*. Paris 1886), p. 134-144, et Ploss, *Ueber die Lage und Stellung der Frau während der Geburt bei verschiedenen Voelkern*. Leipzig, 1872. Ploss fait observer qu'il est étonnant de voir cette coutume précisément chez les peuples qui ne se servent que rarement de chaises pour s'asseoir.

45

L. 4, « Bénissez-moi ». — Les mss. B et V donnent ἐγγίσατε..ἐμέ, leçon qui n'est pas absurde en soi, ἐγγίζω dans le grec vulgaire étant transitif et signifiant « toucher ». Mais la leçon εὐλογήσατε du ms. de Jérusalem paraît préférable. Cf. cependant ce texte du vi^e siècle : ὁ μακάριος τοῦ θεοῦ δοῦλος Νικόλαος ἐγγίσας τῷ συντετριμμένῳ νεκρῷ ἐπηύξατο αὐτῷ καὶ σφραγίσας αὐτὸν κ. τ. λ. (Anrich, *Der heilige Nikolas*, I, p. 27). Autres exemples de ἐγγίζω avec l'acc. dans Nuth, *op. cit.*, p. 49.

L. 8, « sceau du Christ ». — Ici, comme au ch. 21, 6 et ailleurs dans notre Vie, la σφραγίς ou sceau chrétien qui, dans d'autres textes, plus anciens, désigne le baptême, n'est qu'une bénédiction ; cf. F. J. Dölger, *Sphragis* (Paderborn, 1911) p. 171 sqq. Il faut citer ici la curieuse inscription métrique (hexamètres), trouvée à la Gayole dans la seconde Narbonnaise (Le Blant, *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n° 331.) Il est question dans ce texte, qui est de la fin du ve siècle, d'un jeune enfant mort sans baptême, mais qui avait reçu la σφραγίς. Ses parents expriment leur espoir qu'il sera sauvé grâce au signe de la croix

dont il a été muni. Voici ce texte restitué et légèrement corrigé quant à l'orthographe :

Insignem genitum, crucis munimine saeptum,
Insontem, nulla peccati sorde fucatum,
Theudosium parvum quem pura mente parentes
Optabant sacro fontis baptismate tingui,
Improba mors rapuit. Sed summi rector Olympi
Praestabit requiem membris ubi nobile signum
Infixum est crucis Christique vocabitur heres.

Cf. Cabrol et Leclercq, s. v. « Croix (signe de la) », col. 3141-3142 et s. v. « Gayole (la) », col. 689-695. — Ailleurs, σφραγίς signifie l'onction de la confirmation qui s'accompagnait d'un signe de croix ; cf. *Const. apost.*, VII, 22, 3 et Dölger, *op. cit.*, p. 185.

L. 18, « Prends et lis ». — A première vue, on est tenté de souligner ces mots comme bibliques. En réalité, ils ne figurent ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament, et s'ils ont à nos yeux une apparence en quelque sorte sacrée, c'est qu'ils nous sont familiers par le plus célèbre passage des *Confessions* de saint Augustin, celui où il raconte comment la voix d'un enfant décida de sa conversion (VIII, 12). Augustin pleurait dans l'amère contrition de son cœur, lorsqu'il entendit sortir d'une maison voisine une voix de jeune garçon ou de jeune fille qui lui disait à plusieurs reprises, en chantant : « Prends et lis, prends et lis ». Il chercha aussitôt s'il n'y avait point quelques jeux où les enfants eussent l'habitude de prononcer de semblables paroles, et il lui fut impossible de s'en rappeler aucun. Il ouvrit alors les épîtres de saint Paul et lut en silence le premier passage sur lequel ses yeux tombèrent (*Rom.* XIII, 13 et 14). Cette lecture répandit une sorte de lumière de cette sécurité sur son âme et dispersa les ténèbres de ses doutes. Il ressort du récit même de saint Augustin que de son temps l'expression : « Prends et lis », n'était ni consacrée ni proverbiale. Le fait qu'elle apparaît dans la vision de Porphyre (401), quinze ans après la conversion de saint Augustin (386) et sans doute quelques mois après la publication des *Confessions*, est certainement remarquable. De même que saint Augustin lui-même a entendu raconter la vie de saint Antoine, qui lui était inconnue, par son concitoyen Ponticianus (*Conf.*, VIII, 6), de même Porphyre ou le pseudo-Marc a très bien pu entendre raconter la conversion d'Augustin. En tout cas, au moment où Marc a pu rédiger la première *Vie de Porphyre*, Augustin était aux yeux des Orientaux le plus fameux docteur de l'Eglise latine, et l'an 430, sa célébrité lui valut, bien qu'il ne fût pas métropolitain, une invitation nominative au concile d'Ephèse, invitation qui ne lui parvint toutefois qu'après sa mort.

47

L. 3, « soieries ». — C'est précisément à cette époque que la mode des soieries commence à faire fureur. On les fabriquait surtout à Béryte et à Sidon, et l'abus qu'on en fait excite l'ire et la verve de saint Jean Chrysostome en maints passages de ses homélies.

L. 18, « cierges ». — Sur l'emploi des cierges dans les processions, cf. P. Batiffol, *Études de liturgie et d'archéologie chrétienne*, p. 210-211 : « Les cierges étaient aussi un signe de dignité, au début du ve siècle, en usage dans l'étiquette impériale. Un exemple classique est fourni par la *Notitia dignitatum*, où l'on voit parmi les *insignia virorum illustrium praefectorum praetorio per Illyricum*, posés sur une table drapée, l'image de l'empereur : sur la table sont deux cierges à droite de l'image, deux cierges à gauche, cierges allumés et posés chacun sur un chandelier à trépied. Cet emploi du cierge, qui remontait très haut dans l'étiquette des magistratures romaines, puisqu'on en trouve mention dans la *Lex coloniae Genetivae* en Espagne (43 avant notre ère) devint sous l'empire une distinction réservée à l'empereur. Il se perpétua sous les empereurs chrétiens. Le *Chronicon Alexandrinum*, à l'année 330, rapporte que Constantin, s'étant fait élever une statue dorée qui avait à la main une effigie de la τύχη de Constantinople, édicta que, le jour du *natale* de Constantinople (11 mai), la statue impériale serait portée en procession par des soldats tenant tous à la main des cierges blancs (κηροὺς λευκούς). Accompagner un personnage, ou son effigie, en portant des cierges est donc un hommage consacré par l'usage. Lors de son premier retour à Constantinople, saint Jean Chrysostome voit tout le peuple venir au-devant de lui avec des cierges. La liturgie romaine emprunta à l'étiquette impériale l'usage des cierges honorifiques. »

Note 1, p. 40, « les illustres ». — P. Koch, *Die byzantinischen Beamtentitel*, Inaug. Diss. (Iena, 1903), p. 34, dit que le mot ἰλλούστριος, transcription du latin *illustris* ne se rencontre pas avant le commencement du vi^{e} siècle. Or on le trouve, non seulement dans notre Vie, mais encore dans celle de saint Hypatius par Callinice (*Callinici De Vita S. Hypatii liber* [Leipzig, Teubner, 1895] *Index verborum*, p. 148). Dans la *Notitia dignitatum* le prédicat d'*illustris* est accolé au nom des plus hauts dignitaires de l'empire. Les ἰλλούστριοι de notre passage, ce sont les préfets du prétoire et de la ville, les *magistri peditum et equitum*, le *praepositus sacri cubiculi*, le *magister officiorum*, le *quaestor sacri palatii*, le *comes sacrarum largitionum*, le *comes rerum privatarum* et le *comes domesticorum*.

Ibid., « les patrices ». — La dignité de patrice, créée par Constan-

tin, était supérieure à toutes les autres dignités, sauf à celle du consul. Elle pouvait se combiner avec les fonctions de préfet, de *magister officiorum* ou *militum* et autres. Il est donc parfaitement conforme à l'étiquette du temps que les patrices marchent en tête.

Ibid., « les consuls ». — Il n'y avait pas non plus de consuls à Constantinople si le baptême de Théodose II a eu lieu fin 401. En 401 un seul consul avait été proclamé dans l'empire d'Orient, le païen Fravita. Mais Fravita avait été disgracié et probablement assassiné avant la fin de l'année, et n'avait pas été remplacé.

48

Note 2, p. 40. — Sur Eudoxie suppliant son mari de lui accorder la disgrâce d'Eutrope, cf. Philostorge, XI, 6, p. 136, éd. Bidez ; sur Eudoxie se servant de son enfant pour imposer la réconciliation à Jean Chrysostome et à Sévérien de Gabala, cf. Socrate, *Hist eccl.*, VI, 11, et sur le petit Léon II couronnant son père Zénon, cf. Barth, *Der Kaiser Zeno,* Inaug. Dissert. (Bâle, 1894), p. 20.

50

L. 9, « la teneur de votre supplique ». — Ici, comme au ch. 13, 1, le mot δύναμις signifie « teneur, contenu ». Il a le même sens au début du *Panarion* d'Épiphane, *Patr. gr.*, t. 41, col. 157 ; éd, Holl, t. I, p. 155, 10. Cf. encore *Vita Danielis Stylitae* dans Delehaye, *Les saints Stylites*, p. 68, ch. 71 : ὁ δὲ ἀναπτύξας (le papier) καὶ γνοὺς τὴν ἐν αὐτῷ δύναμιν.

Note 2, p. 42 et 43. — Marc fait notamment allusion, semble-t-il, au préfet Césarius, partisan et coreligionnaire de l'arien Gaïnas, qui fut déposé et puni après la chute de celui-ci. Synésius, qui en parle beaucoup sous le nom de Typhos dans son Περὶ προνοίας (I, 18, p. 115 *b* ; II, 3, p. 121 *b*), l'accuse d'avoir été arien en secret. La chute de Césarius peut déjà avoir eu lieu, d'après Seeck, vers la fin de l'année 401 (*Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, V, Anhang, p. 570, note 326, 15).

L. 11, « L'Impératrice veilla à ce qu'un orthodoxe fût chargé de notre affaire ». — Il ressort du papyrus du Caire nº 67032, de l'époque de Justinien, que la loi obligeait le plaideur, qui avait obtenu un jugement en sa faveur, à avoir recours à un *exsecutor negotii*, ἐκβιβαστὴς τοῦ πράγματος, pour le faire exécuter. L'*exsecutor* touchait, outre les « sportules », l'indemnité convenue avec le plaideur. Cf. P. Thomas, *Le rôle et le choix de l'exsecutor negotii dans la procédure extraordinaire à l'époque de Justinien* dans les *Études d'histoire juridique offertes à P.-F. Girard*, t. I (Paris, 1912), p. 379 sqq. En ce

qui concerne l'affaire des évêques (πρᾶγμα, cf. ch. 36, 11, 19, 21, 26 ; ch. 37, 19 ; ch. 38, 3, etc.), les choses se passent un peu différemment. L'*exsecutor* Kynégios (ch. 51) est choisi par l'impératrice elle-même, elle lui remet de l'argent et lui défend d'en recevoir des évêques. Quant à l'*exsecutor* Hilarios (ch. 26, 23), il semble bien qu'il a été désigné par le cubiculaire Eutropios. Comme il s'est laissé corrompre à Gaza par les païens, on peut supposer que Porphyre avait négligé de lui donner l'indemnité sur laquelle il comptait.

51

L. 12-13, « Kynégios, membre du consistoire ». — Sur le consistoire, cf. l'article de Seeck dans Pauly-Wissowa, *Realenc.*, surtout 931 ss. C'est le conseil de la couronne. Il se compose, outre les quatre *illustres : quaestor sacri palatii, magister officiorum, comes sacrarum largitionum* et *comes rerum privatarum*, de simples *comites consistoriani* en nombre illimité. Ces derniers ne sont que des *viri spectabiles* ou *clarissimi*. — Notre Kynégios ne peut pas être identifié avec le Cynégius qui fut chargé, en 384 ou 386, de procéder à la fermeture des temples en Orient, d'y abolir les sacrifices et les autres cérémonies du culte païen (Zosime, IV, 27 ; cf. Van Loy, *Byz. Zeitsch.* t. XXII [1913], p. 318). Ce Cynégius mourut en effet en mars 388. Au surplus il avait le titre d'*illustris*, ayant été préfet du prétoire (à partir de 382 ou de 384, cf. Van Loy, *ibid.*), tandis que notre Kynégios n'était que « clarissime » (λαμπρότατος) ; cf. ch. 54, l. 18.

52

L. 2-3, « les journées de la semaine sainte ». — Littéralement : « les saintes journées de la fête de Pâques ». L'expression ἡ πασχαλία s. e. ἑορτή, qui se retrouve au ch. 94, 8-9, désigne la fête de Pâques (cf. Ducange, *Glossarium med. et infim. graecitatis*, s. v.), et les saintes journées de la fête de Pâques sont celles de la semaine sainte, comme l'indiquent nettement les mots qui suivent : « et celle de la résurrection ». Cf. note l. 16-17 du ch. 102.

L. 10, « il ne se vouât à la solitude et n'y demeurât ». — Ce qu'Amantios aurait peut-être désiré faire, les eunuques de la patricienne Juliana le feront au siècle suivant. Après la mort de leur maîtresse, nous raconte Cyrille de Scythopolis (*Vie de Sabas*, ch. 69), ils se rendirent à Jérusalem, puis allèrent trouver saint Sabas qu'ils connaissaient pour l'avoir vu à Constantinople, lui demandant de les admettre dans sa grande laure. On fonda pour eux un monastère spécial dit des Eunuques.

54

Note 1 p. 44. — Sur les *comites consistorii* qui sont *clarissimi*,

cf. Koch, *Die byz. Beamtentitel*, p. 15-16, et sur ceux qui sont *spectabiles*, cf. *ibid.*, p. 28.

L. 19, « poste publique ». — Sur la poste publique destinée en principe au transport des personnes et des objets appartenant à l'Etat, cf. Daremberg et Saglio, art. *Cursus publicus* (G. Humbert).

57

Note 1, p. 47. — M. Bardy, que nous avons consulté à ce sujet, nous cite Athanase, *Orat.* II *contra Arianos* 43 (*Patr. Gr.*, 26, 239,) où le patriarche d'Alexandrie affirme l'invalidité du baptême des Ariens. M. Bardy croit que dans notre passage ἀνασφραγίζειν signifie « rebaptiser ». Tel n'est pas notre avis : voyez les canons cités à la note l. 6 du ch. 21.

L. 18, « saints mystères ». — Les fidèles eux-mêmes pouvaient emporter avec eux l'eucharistie dans les voyages en mer ; cf. saint Ambroise, *De excessu fratris sui Satyri*, I, 43.

L. 19, « vers le soir ». — Les mots πρὸς ἑσπέραν (l. 17-18) signifient « vers le soir » et non « vers l'ouest ». Le mot ἑσπέρα a toujours la signification de « soir » dans la *Vie de Porphyre*, et l'occident y est désigné par ἀπὸ δυσμῶν (ch. 20, 8) et ἀπὸ δυτικοῦ μέρους (ch. 80, 8). La ligne 8 du ch. 56 : « Le soir venu, comme la tempête ne s'apaisait point », ne laisse d'ailleurs aucun doute sur le sens de notre passage. Cf. encore ch. 98, 6 : ἦν γὰρ καὶ πρὸς ἑσπέραν « car le soir approchait ».

L. 21, « la marine de Gaza, qu'on appelle Maïouma ». — Le port de Gaza, dit Maïouma — ce mot, à l'étymologie incertaine, semble signifier « port de mer » — se trouvait à environ 20 stades (32 kilomètres) de la ville (Arrien, II, 26, 1). Constantin l'appela Constantia, du nom de son fils Constance, qui lui était particulièrement cher, à cause du zèle de ses habitants pour le christianisme. De plus, estimant qu'il n'était pas juste que des chrétiens fussent assujettis à des païens fanatiques, il détacha Constantia de Gaza et en fit une ville autonome. Sous le règne de l'empereur Julien, les Gazéens intentèrent un procès à Constantia. Jugeant cette affaire en personne, Julien attribua cette ville à Gaza. Elle fut alors privée du nom que Constantin lui avait donné, et appelée simplement « marine de la ville de Gaza » (παραθαλάττιον μέρος τῆς Γαζαίων πόλεως). Mais si depuis Julien la ville de Maïouma fut de nouveau administrée par les magistrats de Gaza, elle continua à rester autonome au point de vue ecclésiastique : elle garda son évêque, son clergé, ses fêtes religieuses (Sozomène, V, 3 et II, 5). Chose curieuse, et qui indique

bien la rivalité qui existait entre Maïouma et Gaza, il n'est jamais question de l'évêque de Maïouma dans notre Vie. Notons — et ce détail semble être une nouvelle preuve de la rivalité entre les deux villes — qu'au début du VIe siècle, Zacharie le Scholastique, qui était de Gaza, désigne toujours Maïouma par l'appellation que le port avait reçue sous Julien (*Vie de Sévère d'Antioche*, éd. Kugener, *Patr. orient.*, II, p. 78, n. 6 ; p. 97, n. 1 ; p. 102, n. 5). La seule fois qu'il emploie le mot Maïouma, c'est à propos du nom d'une laure, « la laure dite de Maïouma » (p. 97, l. 9), qui se trouvait entre le port et la ville, c'est-à-dire, dans un cas où il devait en faire usage. Au contraire, il n'est question que de Maïouma et jamais de « la marine de la ville de Gaza » dans la Vie anonyme de Pierre l'Ibérien, qui fut évêque de Maïouma dans la seconde moitié du Ve siècle. On lit dans cette Vie, qui a été écrite peu de temps avant celle de Sévère, que Maïouma était une petite ville située au bord de la mer, qu'elle était très chrétienne et qu'elle dépendait de Gaza (*Petrus der Iberer*, herausg. und übers. von R. Raabe [Leipzig, 1895], p. 50, l. 11 et 16-17, p. 54, l. 17 de la trad.). — Il ne reste aucun vestige de Maïouma ; le nom en subsisterait sous la forme *Maimas* d'après Gatt (*Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, VIII, 243). Mais le P. Gabriel Suedan nous écrit : « L'ancien port de Gaza n'a plus de nom aujourd'hui ; on dit simplement *El Mina* (le port). » Il est à peine nécessaire de faire remarquer que l'expression arabe *El Mina* est le mot grec λιμήν.

58

L. 7-8, « les plus nombreux... négociants en vin ». — L'ensemble de la phase de Marc indique, ce que nous savons d'ailleurs, que les Égyptiens étaient en immense majorité chrétiens à cette époque et que si la ville de Maïouma était plus chrétienne que celle de Gaza, elle devait ce caractère à l'élément égyptien de sa population.

Bien que l'Égypte possédât plusieurs crus dont le plus fameux était le Maréotique — Horace lui attribue l'égarement de l'esprit de Cléopâtre dans sa belle ode *Nunc est bibendum* (I, 37, 14) —, il est certain qu'à l'époque byzantine on y préférait les vins étrangers, notamment ceux de la Palestine. Cela ressort des nouveaux fragments de la *Vie de Jean l'Aumônier*; patriarche d'Alexandrie au VIIe siècle, publiés récemment par le P. Delehaye dans les *Analecta Bollandiana*, t. 45 (1927), p. 24. Pour faire pénitence, le saint se prive de boire du vin de Palestine et se contente du vin du pays, moins cher mais moins bon ; cette abstinence est trouvée très méritoire. Les marchands égyptiens établis à Maïouma achetaient sans doute en gros les vins palestiniens, notamment ceux d'Ascalon et de Gaza. On lit, en effet, dans la version A de la *Totius orbis descriptio*, qui a été écrite en

grec à Antioche ou à Alexandrie entre 350 et 353, mais qui n'est plus connue que par deux versions latines (le texte de la version A est plus correct ici que celui de la version B) : *Similiter aliae civitates Ascalon et Gaza in negotiis eminentes et abundantes omnibus bonis mittunt omni regioni Syriae et Aegypti vinum optimum* (§ 29, dans K. Müller, *Geographi graeci minores*, collection Didot, p. 518).

L'*optimum vinum* d'Ascalon et de Gaza n'était pas seulement apprécié en Égypte, on en faisait aussi grand cas en Occident, notamment en Gaule. On lit dans l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours (VII, 29) qu'un certain Claude était parvenu par de faux serments à gagner la confiance d'Eberulf, qui s'était réfugié dans la basilique de saint Martin à Tours. Désirant éloigner les serviteurs d'Eberulf, Claude avait un jour exprimé le désir, après un repas, de boire des vins plus généreux (*potentioris vini libationem*). Là-dessus Eberulf avait fait chercher des vins plus forts (*potentiora vina*), des vins latins et de Gaza (*Latina videlicet adque Gazitina*). — Ailleurs (*Liber in Gloria confessorum*, ch. 64), Grégoire de Tours raconte qu'une veuve de Lyon offrait tous les jours, dans la basilique de sainte Marie, un setier de vin de Gaza pour le repos de l'âme de son mari. Mais un vaurien de sous-diacre gardait le vin de Gaza pour son gosier (*reservatum gulae Gazetum*) et le remplaçait par du vinaigre. Le mari apparaît en songe à sa femme et lui exprime son mécontentement. Sa femme lui jure qu'en souvenir de son amour elle lui a toujours offert du vin de Gaza très fort (*Gazetum potentissimum*).

Il ressort de ces deux passages que le vin de Gaza était très capiteux et qu'on l'appréciait beaucoup, probablement pour cette raison même, en Gaule au VIe siècle.

Grégoire de Tours parle peut-être aussi du vin d'Ascalon (*Hist. des Francs*, III, 19). Il y a, dit-il, à Dijon « du côté de l'Occident, des montagnes très fertiles, couvertes de vigne, qui *tam nobile falernum porregunt, ut respuant Scalonum* ». Si la correction *Scalonum* doit bien être substituée aux diverses leçons des mss. (*Calonum*, *Acalonum*, *Scanolonum*, *Cabillonum*) et si *Scalonum* est bien un adjectif dérivant du nom de la ville d'Ascalon, on peut déduire du passage en question de Grégoire de Tours que le vin d'Ascalon, si généreux qu'il fût, ne valait pas le Bourgogne, du moins aux yeux des Dijonnais.

Sur la consommation du vin de Gaza, en dehors de la Palestine, notamment en Occident, cf. encore Sidoine Apollinaire, *Carm.* XVII, 15 ; *Cassiodore*, *Var.* XII, 12 ; Venantius Fortunatus, *Vita S. Martini*, II, 80 ; Corippus, *De laud. Justini min.* III, 88 ; Isidore, *Orig.* XX, 3, et sur celle du vin d'Ascalon, cf. Oribase, éd. Bussemaker et Daremberg, t. I (Paris, 1851), p. 433 et Corippus, *l. l.* v. 89.

Voyez encore, sur le vin d'Ascalon et de Gaza, Alexandre de Tralles, *Art de guérir*, éd. Th. Puschmann, t. I (Vienne, 1878),

p. 419. Ce médecin conseille aux malades qui souffrent de la fièvre quarte de boire du vin d'Ascalon ou de Gaza en y mélangeant autant d'eau que bon leur semble.

59

Note 1, p. 48. — Τετράμφοδον est peut-être aussi synonyme de τετραπλάτεια, cf. Ducange, *Appendix ad gloss. med. et inf. graec.*, s. v.

63

Note 1, p. 50. — Sur l'épithète θαυμάσιος — θαυμασιώτατος est plus fréquent — décernée aux *spectabiles* et aux *clarissimi*, cf. Koch, *Die byzant. Beamtentitel*, p. 74.

L. 2, « le consulaire et le duc et une grande force militaire et civile ». — Le consulaire était le gouverneur civil et le duc le commandant militaire de la Palestine. Il y avait une double police — civile et militaire — rattachée à l'*officium* du consulaire (ὑπατικὴ τάξις) et à celui du duc (δουκικὴ ou δουκιανὴ τάξις). Cf. plus haut, ch. 27, note de la l. 10.

Note 2, p. 51. — Les *metatores* sont les « fourriers » même au sens figuré, ce qu'on ne sait guère. Dans une lettre à Celerinus, reproduite par saint Cyprien (*Lettres*, I, 15), le martyr Lucien traite Dèce de *metator Antichristi*, c'est-à-dire de « fourrier de l'Antéchrist » et non de « précurseur de l'Antéchrist », comme M. Bayard a rendu cette expression (Saint Cyprien, *Lettres* [collection Budé], t. I, p. 60 (ép. XXII).

L. 13-14, « à coups de bâtons et de lanières ». — Le mot σκυτάλη qui, dans la grécité classique, désigne le fameux bâton autour duquel les Spartiates enroulaient la lanière portant les messages officiels et cette lanière elle-même, doit avoir ici un sens différent de ῥάβδος. Les σκυτάλαι désignent sans doute les fouets de nerfs de bœuf dont il est question au ch. 99. Plusieurs espèces de fouets étaient alors dans l'usage judiciaire, notamment les terribles *plumbatae*, fouets armés, en guise de lanières, de chaînettes terminées par des boules de plomb. Cf. *Cod. Theod.* IX, 35, 2 et le commentaire de Gothofredus, et Daremberg et Saglio, art. *Flagellum* (G. Fougères).

64

L. 7, « *Héroeion* ». — La forme Ἡρωεῖον, que les éditeurs de Bonn ont restituée d'après P (ἡρoῖον), est confirmée par H et W

(ἡρωΐον) et par une inscription publiée par Hicks (*Journal of Hellenic Studies*, XII [1891], p. 238) qui donne ἡροεῖον. Mais de quel héros est-il question ? Le P. Abel a songé à Héraclès, si souvent représenté sur les monnaies (*Conférences de Saint-Étienne* [Paris, 1910], p. 2). On peut toutefois se demander si la vraie leçon ne serait pas 'Ιῷον, mot qui à cause de sa rareté était exposé à être confondu avec ἡρῷον beaucoup plus fréquent. Une des divinités les plus souvent mentionnées par les textes et les monuments est Io ; la ville de Gaza était aussi appelée 'Ιώνη ἀπὸ τῆς 'Ιοῦς προσπλευσάσης καὶ μεινάσης ἐκεῖ (Étienne de Byzance, *s. v.* Γάζα), et une génisse symbolisait la cité sur les monnaies. Cf. Stark, *Gaza und die philistäische Küste*, p. 586-587. Stark avait songé à 'Ηραῖον. Hervet semblait en effet avoir lu ἱερεῖον (*Hierion seu sacerdotum*) ; or 'Ηραῖον s'altère facilement en ἱερεῖον. Stark obtenait ainsi un temple d'Héra à côté de celui du dieu principal de Gaza, Marnas, identifié avec Zeus (*ibid.*, p. 588).

66

Note 1, p. 54, « Ambroise évêque ! ». — Cf. *Vie de saint Ambroise* par Paulin, ch. 6, dans Migne, *Patr. lat.*, t. 14, col. 28, dans l'édition de M. S. Kaniecka (vol. XVI [1928] des *Patristic studies* de l'Université catholique de Washington), p. 44.

Nous avons vu plus haut (ch. 45, note de l. 18) que c'est la voix d'un enfant qui a décidé de la conversion de saint Augustin.

L. 13-14, « surtout des sacrifices humains ». — Les sacrifices humains que le gamin accuse les païens de Gaza d'avoir offerts dans le *Marneion*, ne sont probablement qu'une invention de sa part. Nous signalerons le rapprochement que cette accusation a fait faire avec un passage du Talmud de Babylone à H. Lewy (*Philologisches aus dem Talmud* dans *Philologus*, t. 84 [1928-29], p. 377-78). Dans le traité *'Abōdā zārā* (culte idolâtre, litt : étranger) 55a (éd. Goldschmidt, VII, 2, p. 991) Raba Yishoq dit à R. Yehouda (mort en 299) : « Dans notre localité il y a un temple d'une idole qui, lorsque la terre a besoin de pluie, leur apparaît (à ses adorateurs) en songe, et leur dit qu'ils doivent lui immoler un homme, qu'ensuite il fera pleuvoir. Et lorsqu'ils lui ont immolé un homme, la pluie tombe ». Le rapprochement est intéressant ; il est malheureusement impossible d'affirmer qu'il s'agisse de Marnas, bien que celui-ci soit précisément appelé « le seigneur de la pluie » (κύριος τῶν ὄμβρων) au ch. 19, l. 10 de notre Vie.

67

Note 1, p. 54. — Nombreux sont les textes qui nous apprennent

que les esclaves et les enfants étaient soulevés de terre pour être fouettés. Nous citerons Hérondas, *Mimiambes*, III, 59 : οὐ ταχέως τοῦτον 'Αρεῖτ' ἐπ' ὤμων ; Libanius, éd. Förster (Leipzig, Teubner), t. I, p. 162, 18-19 : καὶ τὼ μὲν νέω γυμνώ τε ἤστην καὶ μετεώρω πρὸς πληγάς ; Prudence, *Peristeph.* X, 696 : *Vix haec profatus pusionem praecipit Sublime tollant et manu pulsent nates* et Apulée, *Métam.* IX, 28 : *Vocatis duobus e familia validissimis, quam altissime sublato puero, nates ejus obverberans.* — D'autre part, une peinture murale d'Herculanum, souvent reproduite, nous montre un maître d'école, ou un de ses aides, frappant avec des verges un écolier, dépouillé de ses vêtements, qu'un de ses camarades a hissé sur ses épaules et qu'un autre tient par les jambes pour l'empêcher de bouger. Cf. Daremberg et Saglio, art. *Ludus* (Edm. Courbaud), p. 1380. On employait surtout la férule, les verges et le martinet (*scutica*) pour punir les enfants paresseux ou désobéissants.

68

Note 1. — Sur le sens du mot παρρησία, cf. E. Peterson, *Zur Bedeutungsgeschichte von παρρησία* dans *R. Seeberg-Festschrift*, 1929, I, 283-298.

L. 16-17, « Ayant appelé sa mère, l'évêque lui demanda si elle ou son fils savait le grec ». — Il ressort nettement de ce qui suit que Porphyre a posé cette question en syriaque. Le syriaque était depuis très longtemps la langue indigène de la Palestine — il l'était déjà à l'époque du Christ — et Porphyre, qui était établi dans le pays depuis vingt-cinq ans environ, devait le parler couramment. Porphyre ne se servait probablement que du syriaque dans ses rapports avec les Gazéens — la plupart d'entre eux ne devaient connaître, comme la mère de l'enfant, que cette langue —, mais à l'église il se conformait, selon toute apparence, à l'usage hiérosolymitain. Voici quel était cet usage d'après la pèlerine Éthérie, c'est-à-dire vers la fin du IVe siècle (*Peregrinatio*, ch. 47) : « *Et quoniam in ea provincia* (la Palestine) *pars populi et graece et siriste novit, pars etiam alia per se graece, aliqua etiam pars tantum siriste, itaque, quoniam episcopus, licet siriste noverit, tamen semper graece loquitur et nunquam siriste : itaque ergo stat semper presbyter, qui, episcopo graece dicente, siriste interpretatur, ut omnes audiant quae exponantur. Lectiones etiam, quaecumque in ecclesia leguntur, quia necesse est graece legi, semper stat qui siriste interpretatur propter populum, ut semper discant. Sane quicumque hic* (à Jérusalem) *latini sunt, i. e. qui nec siriste nec graece noverunt, ne contristentur, et ipsis exponitur eis, quia sunt alii fratres et sorores graecolatini, qui latine exponunt eis.* » Ajoutons qu'à la mort de sainte Paula (Bethléem, 404), on chanta pendant toute une semaine des

psaumes en grec, en latin et en syriaque (Jérôme, *Lettre à Augustin*, 102, 1).

69

L. 1, « le peuple ami du Christ ». — Lorsque, dans notre Vie, le mot λαός est déterminé par une épithète — ce qui est généralement le cas — cette épithète est φιλόχριστος, sauf au ch. 61, 12 où on lit τὸν ἅγιον λαόν. D'autre part, φιλόχριστος ne détermine qu'une seule fois un autre mot, qui est ἀνήρ (ch. 76, 14). Φιλόχριστος est donc en quelque sorte réservé dans notre Vie au mot λαός.

Note 2, p. 55. — Sur la destruction des temples d'Apamée par Cynégius, cf. Rauschen, *Jahrbücher der christl. Kirche unter dem Kaiser Theodosius dem Grossen* (Fribourg en Brisgau, 1897), p. 228. Faisons remarquer qu'aucun historien ne donne le nom du préfet d'Orient (τῆς Ἑῴας ὕπαρχος) qui a dirigé la destruction des temples d'Apamée. C'est Valesius qui l'a identifié avec Cynégius dans son édition de l'*Histoire ecclésiastique* de Théodoret (note au ch. 21 du l. V). Cette identification n'a jamais été contestée, semble-t-il ; elle mériterait toutefois d'être contrôlée.

71

L. 1, « Ensuite on fit une perquisition dans les maisons ». — En apprenant que de nombreuses idoles, provenant d'un temple d'Isis, avaient été découvertes dans une maison de Ménouthis, village situé près de Canope, le peuple d'Alexandrie, pris de zèle, se mit à enlever toutes les idoles qui se trouvaient dans les bains et les maisons particulières, et les livra aux flammes. Cf. Zacharie le Scholastique, *Vie de Sévère*, éd. Kugener, p. 33.

73

Note 1, p. 59-60. — « Notre dicton « faire de nécessité vertu »... remonte à saint Jérôme ». — Cf. *Adv. Rufinum*, III, 2 (Migne, *Patr. lat.*, t. 23, col. 458) : *Quin potius habes gratiam, quod facis de necessitate virtutem* et *Ép.* LIV, 6 (*Op. cit.*, t. 22, col. 552) : *Arripe, quaeso, occasionem et fac de necessitate virtutem.*

74

L. 2-4, « non sans les avoir catéchisés... mais encore après celui-ci. » — A Jérusalem, les catéchumènes étaient préparés au baptême pendant tout le carême. Ils étaient instruits chaque jour, sauf le samedi et le dimanche, de 6 à 9 heures du matin, dans

l'église du Golgotha. Ils recevaient le baptême dans la nuit du samedi au dimanche de Pâques. L'instruction des néophytes était complétée pendant l'octave, c'est-à-dire pendant la semaine pascale. Chaque jour, après l'office célébré dans l'église du Golgotha, les néophytes se rendaient dans l'église de la Résurrection. Là, l'évêque leur faisait, de l'intérieur de la grotte, des conférences sur les mystères du baptême. L'enthousiasme que cette exposition suscitait chez les néophytes était tel qu'il se traduisait par des acclamations que l'on entendait au dehors. Cf. *Peregrinatio* d'Éthérie, ch. 45-47, et Cabrol et Leclercq, art. *Catéchèse*, col. 2561-2566.

L. 5, « la Parole ». — La correction λαόν, au lieu de λόγον, proposée par Usener et adoptée par les éditeurs de Bonn, n'est pas nécessaire. Λόγος a ici le sens de « parole, doctrine de Dieu », comme dans Matth. VIII, 32 et Actes, IV, 31.

75

L. 12-13, « d'après le plan du temple brûlé ». — Nous donnons ici, ainsi que plus bas l. 18 et l. 20, et au ch. 78, 4 au mot θέσις le sens de « plan ». Ce sens n'est pas attesté par ailleurs, mais ressort clairement du contexte. Au début de ce chapitre il est dit (l. 3-5) que Porphyre « résolut de bâtir une sainte église sur l'emplacement de l'édifice brûlé (ἁγίαν ἐκκλησίαν κτίσαι ἐν τῷ καυθέντι τόπῳ), suivant la révélation qui lui avait été faite lorsqu'il était à Constantinople ». Si l'on se reporte à la révélation à laquelle il est fait allusion (ch. 45, 1 sqq.), on voit que l'église doit être édifiée à l'endroit même où se dressait le Marneion. L'emplacement de l'église n'est donc pas en question ici, mais le plan d'après lequel on la construira. Les chrétiens pratiques, et sans doute aussi ceux qui avaient proposé de purifier le Marneion et de le transformer en une église (ch. 66, 4-5), « conseillaient de la construire d'après le plan du temple brûlé » (συνεβούλευον... κτισθῆναι αὐτὴν κατὰ τὴν θέσιν τοῦ καυθέντος εἰδωλείου). Or, le Marneion était de forme ronde. Les chrétiens zélés soutenaient « qu'il fallait abolir jusqu'à la mémoire de ce plan » (τῆς θέσεως). Porphyre estimait qu'il fallait laisser *cela aussi* (le plan de l'église) à la volonté de Dieu. Or, pendant qu'on déblayait le terrain, on apporta une lettre de l'impératrice Eudoxie. Cette lettre contenait le plan (σκάριφος) de l'église. Il était en forme de croix, et la lettre impériale ordonnait « de bâtir la sainte église d'après ce plan (ὥστε κατὰ τὸν σκάριφον κτισθῆναι τὴν ἁγίαν ἐκκλησίαν). Que l'on compare les termes employés ici avec ceux dont Marc s'est servi plus haut (κτισθῆναι αὐτὴν κατὰ τὴν θέσιν τοῦ καυθέντος εἰδωλείου), et l'on se rendra à l'évidence que le mot θέσις a la même signification que σκάριφος. La seule différence entre les deux mots est celle que

M. Hill avait déjà relevée (*Life of Porphyry*, p. 139, 78 des *Notes*) : σκάριφος est le plan sur le papier, θέσις le plan reporté sur le terrain et représentant les fondations. Le début de ch. 78, 3, 6 ne laisse aucun doute à ce sujet. « L'architecte, avec du plâtre, marqua les fondations (τὴν θέσιν) de la sainte église, d'après la figure du plan qu'avait envoyé (κατὰ τὸ σχῆμα τοῦ πεμφθέντος σκαρίφου) la très pieuse Eudoxie ». — Au ch. 77, 10 (καὶ ἐν τῇ θέσει τῆς διακοπῆς τοῦ ψαλμοῦ) θέσις a le sens de « endroit, place ».

L. 13-15, « Celui-ci était de forme ronde... allongé dans le sens de la hauteur ». — On a rapproché le Marneion du temple de Vénus à Baalbeck, de la gracieuse rotonde qui avoisine à Rome *Santa Maria in Cosmedin* et surtout du temple de Vesta à Tivoli. Il était composé, en effet, d'une rotonde centrale entourée de deux portiques concentriques, c'est-à-dire circulaires. La rotonde centrale (τὸ μέσον αὐτοῦ) était couverte d'une coupole surélevée par un tambour. Toutefois, les archéologues estiment que le Marneion de Gaza est le seul exemple de rotonde que nous trouvions en Palestine avant l'époque de Constantin. M. Rivoira (*Moslem architecture*, p. 59 et suiv.), se fondant sur la rareté du plan circulaire en Syrie et en Palestine avant la paix de l'Église, affirme que ce plan est une création des architectes romains : il invoque le Panthéon d'Adrien (120-124), le *Nymphaeon* des jardins liciniens (253-268), la *Minerva medica* d'aujourd'hui, et le Mausolée de Sainte-Hélène (après 312). La rotonde de Sainte-Constance est de 326-329, et Saint-Étienne-le-Rond, de 364-383. Le capitaine Creswell, admettant en somme la thèse de Rivoira, sur l'origine romaine de la rotonde, a montré comment la Syrie a perfectionné le type, qui finit par aboutir, en passant par l'Ἀνάστασις, l'église de l'Ascension à Jérusalem, la cathédrale de Bosra, à la fameuse Coupole du Rocher (*Qubbat as-Sakhra*) de 688-691, appelée à tort mosquée d'Omar. Nous avons trop peu de précisions sur l'architecture du Marneion pour dire si les architectes de Constantin, en érigeant l'*Anastasis*, ont emprunté quelques détails à la rotonde de Gaza : ce n'est ni nécessaire ni impossible. Cf. K. A. C. Creswell, *The Origin of the Plan of the Dome of the Rock* dans *British School of Archaeology in Jerusalem, Supplementary Papers*, 2, 1924 ; Dehio et von Bezold, *Die kirchliche Baukunst des Abendlandes*, I, p. 36 ; Sepp, *Die Felsenkuppel*, p. 46, Stark, *Gaza*, pp. 599-600, Strzygowski, *Kleinasien*, p. 101, Miss G. L. Bell, *The Thousand and One Churches*, p. 429 ; Rivoira. *Moslem Architecture*, pp. 122-123.

Le sens du passage est tout à fait clair, pourtant Hervet l'a fort mal rendu. Induit en erreur par le *Vindobonensis* qui donne ἀναφυσι (= ση)τικόν — les autres mss. ont ἀναφυσι (= ση)τόν — et lisant καὶ βόρειον au lieu de κιβώριον, Hervet en a donné cette étrange traduction : « *eius vero medium erat ad emittendos vapores constitutum,*

septentrionalesque et extensum in altum. » La traduction d'Hervet a induit en erreur certains archéologues qui ont imaginé que le dôme du Marneion était percé d'un ὀπαῖον destiné à laisser passer la fumée. Cf. Sir W. M. Ramsay et Miss Gertrude L. Bell, *The thousand and one Churches*, p. 429, n. 1 : « *Dehio is rather misleading when he speaks of it as hypaethral ; the dome is indicated by the careful mention of a hole to lat out the smoke !* »

Le mot κιβώριον a commencé par désigner une forme de coupe (*ciborium*, ciboire), puis a passé au sens figuré de dôme comme ici. Plus tard, il sera exclusivement employé du dais ou baldaquin d'autel, la coupole étant appelée τροῦλλος.

Note 2, p. 61. — « Quant au mot σκάριφος ». — M. Schmidt (*Hesychii Lexicon*, t. IV, p. 46) a corrigé, avec les humanistes Phavorinus et D. Heinsius, τόπου en τύπου dans la troisième explication donnée par Hésychius du mot σκάριφος : μίμησις ἀκριβὴς τόπου. La leçon de l'unique ms. qui nous a conservé le *Lexique* d'Hésychius — un *Marcianus* — doit être maintenue. Comme Hésychius, le manuscrit de Jérusalem attribue à σκάριφος le genre masculin (cf. toutefois l. 29 σταυροειδὲς au lieu de σταυροειδής) ; dans les mss. B et V, le mot est une fois du masculin et deux fois du neutre. Bien que ce mot soit encore du neutre ailleurs (cf. le *Thesaurus linguae graecae* d'Etienne), il semble bien que le masculin soit son vrai genre. Σκάριφος a en effet passé en latin sous la forme masculine *scarifus* dans le sens *a*) de « bistouri » (cf. *scarifio* ou *scarifico* « scarifier »), *b*) de « style (poinçon »), *c*) de « plan, carte » dans la langue des arpenteurs ; cf. Forcellini, *Totius latinitatis lexicon*, s. v. Notons que la racine du verbe latin *scribo* est identique à celle de notre mot σκάριφος. Cf. Boisacq, *Dict. étym. langue gr.*, s. v. σκαριφᾶσθαι.

78

Note 1, p. 62. — La légende relative au tracé du périmètre d'Alexandrie est racontée par de nombreux historiens ; cf. Haupt dans *Hermes* (1869), p. 29. La plupart (Strabon, XVII, 6, p. 792 ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 26 ; Jason dans Étienne de Byzance s. v. Ἀλεξάνδρεια, Eustathe dans son commentaire au v. 254 du *Tour du Monde* de Denys le Périégète, Julius Paris dans son *Epitome* de Valère Maxime I, et aussi Ammien Marcellin, la correction de *cum* en *creta*, qui remonte à Gardthausen, s'impose) attribuent l'emploi de la farine ou de la *polenta* au manque de craie (λευκὴ γῆ, *creta*), et Eustathe fait remarquer expressément que c'était l'habitude de dessiner le plan d'une ville avec de la craie ; seul l'*Itinerarium Alexandri* (§ 49) dit qu'on se servit, pour le plan d'Alexandrie, de *polenta* à défaut de sable (*pulvis*), et seul Quinte-Curce (IV, 8, 6)

prête aux Macédoniens l'habitude de tracer le périmètre des villes au moyen de farine.

79

L. 2-3, « la colline appelée Aldioma, à l'Est de la ville ». — On extrait encore aujourd'hui des pierres de la colline située à l'Est de Gaza. Les carrières qui y sont exploitées, sont désignées d'après le nom de leur propriétaire ; mais la colline elle-même n'a pas de nom. On a voulu identifier l'*Aldioma* avec le *Djebel el Mountar* ou « montagne du guet ». Mais le *Djebel el Mountar* se trouve au Sud-Est et non à l'Est de Gaza, et il est peu exploité comme carrière de pierre. Il se peut toutefois que l'orientation de la ville de Gaza ait changé depuis l'époque de Porphyre, et aussi que le *Djebel el Mountar* ait été anciennement la principale carrière de pierre de Gaza. Quoi qu'il en soit, il résulte de deux curieuses légendes relatives au *Djebel el Mountar* que le souvenir d'un évêque se rattache à cette colline, et que celle-ci pourrait bien s'être appelée autrefois *Djebel el Moutran* « colline de l'évêque ». Clermont-Ganneau, qui a recueilli ces légendes à Gaza, s'est demandé si elles ne se rapportaient pas plus ou moins directement au grand évêque de Gaza, Porphyre (Clermont-Ganneau, *Archaeological Researches in Palestine*, t. II [Londres, 1896], p. 434-435). L'hypothèse est plausible. Il y a lieu toutefois de faire remarquer qu'elle n'est pas confirmée par la *Vie de Porphyre*, comme l'a cru Clermont-Ganneau. Le passage — début du ch. 79 — sur lequel le savant français s'est appuyé pour écrire que le Zeus-Marnas de Gaza était adoré à proximité de la ville, du côté de l'Est, sur une colline appelée Aldioma, dit tout simplement que les pierres qui ont servi à construire l'église Eudoxienne provenaient de ladite colline. On sait d'ailleurs que le *Marneion* se trouvait à Gaza même. L'église Eudoxienne a, en effet, été bâtie sur son emplacement : or, elle s'élevait au beau milieu de la ville (ch. 2, 19 et ch. 53, 4).

Quant à l'étymologie du mot *Aldioma*, nous dirons avec Clermont-Ganneau (*op. cit.*, p. 435) qu'elle est embarrassante, et nous nous bornerons à rapprocher 'Αλδίωμα des surnoms 'Αλδήμιος et "Αλδος donnés au Zeus de Gaza dans l'*Etymologicum magnum*, d'après le lexicographe Méthodios : 'Αλδήμιος ἢ "Αλδος ὁ Ζεύς, ὃς ἐν Γάζῃ τῆς Συρίας τιμᾶται, παρὰ τὸ ἀλδαίνω, τὸ αὐξάνω· ὁ ἐπὶ τῆς αὐξήσεως τῶν καρπῶν. Μεθόδιος. Notons que ce rapprochement avait déjà été fait au XVIIIe siècle par le savant italien Mazzocchi, qui a proposé pour le mot 'Αλδίωμα une étymologie que nous jugeons inutile de rapporter.

80

L. 16-17, « il passa une heure entière couché sur le sol ». —

Nouveau cas d'ἀπάθεια non moins curieux que celui du ch. 24, 19-21. Porphyre avait continué à prier, sans se laisser vaincre par l'émotion, en apprenant que Barochas était revenu à lui. Ici, il passe une heure entière à prier, étendu près du puits où trois enfants viennent de tomber. Cf. Introduction, p. LXXXII.

80-83

Le récit du miracle des trois enfants retirés sains et saufs du puits profond où ils étaient tombés, présente certains détails peu vraisemblables, qui déconcertent le lecteur. Nous n'en relèverons qu'un. Lorsque la foule crie et appelle les enfants, aucun d'eux ne répond du fond du puits (fin du ch. 80). Or l'homme qui descendit dans le puits, les trouva « assis sur une grande pierre, sains et saufs, et devisant gaîment entre eux » (début du ch. 81). Ne s'étant fait aucun mal dans leur chute, bien que le puits fût très profond et qu'une grosse pierre émergeât de l'eau, entendant ceux qui les appelaient et pouvant se faire entendre d'eux (cf. ch. 81, l. 4 et 7), il est fort étrange qu'ils aient gardé le silence.

On lit un miracle relatif à un enfant tombé dans un puits au ch. 2 (*Vie de Julien Sabas*) de l'*Historia religiosa* de Théodoret (Migne, *Patr. gr.*, t. 82, c. 1320-21) ; le nôtre est celui de Théodoret, mis au pluriel et « corsé » de plusieurs façons. Un enfant de sept ans, dont la mère vient de donner l'hospitalité à Julien Sabas, tombe dans un puits, lorsqu'il faisait déjà nuit. La mère apprend la chose, ordonne à tout le monde de se taire, va recouvrir le puits et retourne à ses occupations. Le saint veut donner sa bénédiction à l'enfant. La mère lui annonce le malheur qui est arrivé. Le saint court au puits, enlève le couvercle, et, ayant fait apporter une lumière, il voit l'enfant assis sur l'eau et la frappant de la main. On attache quelqu'un à la corde et on le fait descendre dans le puits. L'enfant en est retiré, il court se jeter aux pieds du saint et dit qu'il a vu celui-ci le soutenir de ses mains et l'empêcher d'aller au fond de l'eau. — Cf. un miracle du même genre dans l'*Evangile arabe*, ch. 29, 3, éd. P. Peeters, *Evangiles apocryphes*, t. II (Paris, Picard, Collection Hemmer et Lejay, 1914), p. 33.

84

L. 2-3, « colonnes... au nombre de trente-deux ». — L'église Abou-Mina, à l'Ouest d'Alexandrie, près de Taposiris, de l'époque d'Arcadius comme la nôtre, et comme la nôtre en forme de Tau (T), comprenait 50 colonnes dont 30 pour la branche principale et 20 pour le transept. Elle avait $57^{m},60$ de longueur ; c'était, d'après Kaufmann, la plus grande église chrétienne d'Égypte. D'après les

proportions de l'église Abou-Mina, la branche principale de l'église cruciforme de Gaza, devait avoir une trentaine de mètres de longueur. Cf. K. M. Kaufmann, *Die heilige Stadt der Wüste*, 1921, p. 101-103 et p. 116 (plan). Cf. Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 1re éd. (Paris, Picard, 1910), p. 57.

Note 1. — Sur le marbre de Carystos, cf. Daremberg et Saglio, art. *Marmor* (G. Lafaye), p. 1602. Les carrières de Carystos furent beaucoup exploitées à l'époque romaine pour le compte des empereurs : ce sont les fameuses *lapicidinae Carystiae*. Les colonnes, envoyées par l'impératrice Eudoxie, n'ont pas dû quitter Gaza. On trouve des colonnes en marbre de Carystos dans les mosquées de la ville, notamment à *Nébi el Hachem* et à *Djami' Bab ed-Darâm* (Note du Rév. P. Abel). Des colonnes en marbre de Carystos ornaient à Gaza l'église de saint Serge, cf. Choricius. *Laudatio Marciani* I, p. 7 (ch. 18) et p. 13 (ch. 41), éd. Förster.

85

L. 2, « l'exécrable hérésie ». — La forme μυσερός, au lieu de μυσαρός, donnée par V, était courante à l'époque byzantine. Elle se trouve notamment dans une inscription de Sardes publiée par H. Grégoire, *Recueil*, no 324 (cf. commentaire). Cette inscription a été rééditée par M. Buckler d'après une nouvelle copie dans ses *Inscriptions of Sardes*. Usener, *Der heilige Theodosios* (Leipzig, 1890), p. 136, note 22, 25, fait remarquer, à propos de la forme τεσσερακοστά, que α se change en ε devant ρ dans le grec vulgaire, et il cite βέρεθρον, μυσερός, μιερός. Il fait remarquer en outre que cette dernière forme est déjà condamnée par Phrynichos, p. 309.

L. 11, « de choses damnables ». — On voit par l'*index vocabulorum* des *Acta Conciliorum oecumenicorum*, éd. Schwartz, t. I, vol. II (Berlin, 1925-26), p. 123, s. v. *reprehendentes*, que κατάγνωσις a pour équivalent latin *reprehensio*. Cf. aussi Socrate, *Hist. eccl.* VI, 17 où ἐν καταγνώσει ἦν signifie « était en réprobation ».

88

L. 6, « la Parole ». — Le verbe λέγειν se dit souvent de l'Écriture; cf. *Rom.* IV, 3 : Τί γὰρ ἡ γραφὴ λέγει et notre Vie, ch. 73, 16 : λέγει ἡ θεία γραφή. Il s'emploie aussi absolument dans le même sens ; cf. *Eph.* IV, 8 où λέγει, sans sujet exprimé, introduit une citation biblique.

L. 10-11, « Le saint... fit d'abord le signe de la croix ». — Porphyre semble avoir mis à profit le conseil donné par Cyrille de

Jérusalem dans sa XIII[e] catéchèse, § 22 (Migne, *Patr. gr.*, t. 33) : « Armez-vous contre les ennemis de la croix ; faites-en le trophée de votre foi contre les infidèles. Et lorsque vous aurez à la défendre contre eux, commencez par en marquer votre front ; et votre adversaire sera réduit au silence » (Trad. Ant. Faivre, t. II [Lyon, 1844], p. 27).

L. 14, « la sténographie d'Ennomos ». — Les mots τὰ 'Εννόμου σημεῖα désignent certainement un système tachygraphique, mais l'auteur de ce système, Ennomos, n'est pas connu d'ailleurs, à moins qu'il ne faille rétablir son nom dans le passage de Théodoret (*Hist. eccl.* IV, 18, 8) : Πρωτογένης δὲ ὁ ἀξίαγαστος, τὰ Εὐνομίου (ou ἐκ νόμου) γράμματα πεπαιδευμένος καὶ γράφειν εἰς τάχος ἠσκημένος. « L'admirable Protogène instruit dans les lettres d'Eunomios (ou judiciaires) et exercé à écrire rapidement. » La majorité et les meilleurs des manuscrits de l'*Histoire ecclésiastique* de Théodoret donnent ἐκ νόμου qui ne présente aucun sens vraisemblable. M. Parmentier a adopté la leçon Εὐνομίου, qu'il a cherché à justifier en rappelant qu'Eunomios de Cappadoce, chef de l'arianisme radical à la fin du IV[e] siècle, était le secrétaire et le tachygraphe d'Aétios (*Revue de philologie*, t. 33 [1909], p. 240). Mais il n'est dit nulle part qu'Eunomios ait inventé ou perfectionné un système de tachygraphie. Si M. Parmentier avait connu le passage de notre Vie, il aurait sans doute considéré avec plus attention la leçon ἐκ νόμου, qui se rapproche de la leçon 'Εννόμου, donnée par les trois mss. de la *Vie de Porphyre*. M. Weinberger (*Wiener Studien*, t. 34 [1912], p. 75), reprenant la conjecture de Haupt (τὰ ἐν νόμῳ σημεῖα), a songé à ἔννομα : τὰ ἔννομα γράμματα signifierait « les signes judiciaires », c'est-à-dire la sténographie en usage dans les tribunaux. Le texte d'Eunape cité par Weinberger est en faveur de cette hypothèse à laquelle nous nous rallions ; mais nous croyons qu'il faut garder ἐκ νόμου. Les ἐκ νόμου σημεῖα sont les *juris notae* d'Isidore de Séville (*Orig.*, I, 23). Cf. Intr., p. LXXXVI, n. 1.

L. 15, « il notait tout ce qu'on disait ». — La dispute que saint Augustin eut, les 28 et 29 août 392, avec le manichéen Fortunatus à Hippone en présence du peuple, fut sténographiée par des notaires ; elle nous a été conservée. Fortunatus fut vaincu et quitta la ville. Cf. Possidius, *Vie de saint Augustin*, ch. 6, dans Migne, *Patr. lat.*, t. 32, col. 38).

91

L. 12, « d'autres gentils se repentirent et reçurent la baptême ». — Le biographe de Porphyre a mentionné six événements extraordinaires et même miraculeux, qui déterminèrent des païens de Gaza à embrasser le christianisme. Dans les quatre premiers cas, il a indiqué le nombre des convertis : 127 à l'occasion de la pluie due aux prières

des chrétiens (ch. 21); 64 à la suite de la délivrance miraculeuse d'Aelias (ch. 31); 37, lorsque la statue d'Aphrodite tombe et se brise en mille morceaux (ch. 61); 300 environ après la destruction du Marneion (ch. 72 et 74). Si nous évaluons à 300 les nombreux païens qui adhérèrent à la sainte foi à cause des trois petites croix qu'on releva sur le corps des trois enfants retirés sains et saufs d'un puits profond (ch. 82), et à 150 les quelques païens qui reçurent le baptême après la mort de la manichéenne Julie (ch. 91), nous constatons que les six événements en question n'ont déterminé, au total, qu'un millier de païens à se convertir. Il fallait, semble-t-il, aux païens de Gaza, un fait merveilleux pour les décider à renoncer à la religion de leurs pères. Saint Jérôme raconte que la victoire éclatante d'un entraîneur de chevaux chrétien sur un adorateur de Marnas décida « beaucoup » de païens de Gaza, amateurs du cirque, alors et depuis, à embrasser la foi (*Vie d'Hilarion*, ch. xx).

92

L. 2-3, « On l'appela *Eudoxiana*, du nom de la très pieuse impératrice Eudoxie ». — Sozomène (VII, 15) nous apprend que le Sérapéum fut transformé en une église, qui reçut le nom de l'empereur Arcadius. Rufin (II, 27) parle d'une église — il n'en donne pas le nom — et d'un *martyrion* — où furent déposées les reliques de saint Jean Baptiste — qui s'élevèrent sur les ruines du Sérapéum. Le nom de l'église a embarrassé Tillemont. Il écrit (*Histoire des empereurs*, V, 320) : « Après que le temple de Serapis eut esté ruiné, on y bastit d'un costé une Eglise, et de l'autre un Martyre, dit Rufin : ce que je n'entends pas bien, si l'on ne veut dire que par le mot d'Eglise il marque celles qui servoient seulement pour les assemblées du peuple, sans être consacrées sous le nom d'aucun saint. Celle-ci porta le nom d'Arcade ». M. Al. Max de Zogheb a supprimé la difficulté qui arrêtait Tillemont, en plaçant l'église construite sur l'emplacement du Sérapéum sous l'invocation de « saint Arcadius »! (*Etudes sur l'ancienne Alexandrie*, Paris, 1909, p. 35).

L. 4, « la dédicace de l'église ». — Porphyre ne craint pas de faire coïncider la dédicace de sa nouvelle église avec le jour et l'octave de Pâques, de même qu'à Jérusalem on célébrait ensemble l'Invention de la Croix et les encénies de la basilique de Constantin et de l'église de la Résurrection avec octave (Ethérie, *Peregrinatio*, ch. 48). De plus, les termes ἁγιάζειν et τὰ ἐγκαίνια employés par Marc, sont précisément ceux dont se sert Ethérie (*consecrare*, *encenia*). Il semble que le rituel de la fête des encénies de Gaza s'inspire du grand modèle hiérosolymitain. Comme à Jérusalem, les réjouissances durent huit jours : c'est ainsi que nous entendons l'expression τὰς πάσας ἡμέρας τοῦ ἁγίου πάσχα, qui s'applique évidemment à

l'octave de Pâques. Comme à Jérusalem aussi la fête de la dédicace est l'occasion d'un grand concours de monde. Cf. la description qu'Ethérie nous a laissée de la fête des encénies de Jérusalem (ch. 49) : « *Hi ergo dies enceniarum cum venerint, octo diebus attenduntur ; nam ante plurimos dies incipiunt se undique colligere turbae non solum monachorum vel apulactitum de diversis provinciis... ; saeculares autem tam viri quam feminae fideli animo propter diem sanctum similiter se de omnibus provinciis isdem diebus Ierusolima colligunt. Episcopi autem, quando parvi fuerint, hisdem diebus Ierusolima plus quadraginta aut quinquaginta sunt ; et cum illis veniunt multi clerici sui.* » On comprend que Porphyre ait fait coïncider la dédicace de son église avec Pâques et son octave. La journée de Pâques proprement dite et son octave sont liturgiquement vides et la semaine sainte se termine, à vrai dire, avec la résurrection, le samedi à minuit.

94

L. 8-10, « Pendant les jours de jeûne... pendant quarante jours ». — Il ressort nettement de ce passage que le carême comprenait quarante jours à Gaza. On y suivait donc l'usage hiérosolymitain que la pèlerine Ethérie nous décrit ainsi (ch. 27) : « *Item dies paschales cum venerint, celebrantur sic ; nam sicut apud nos quadragesimae ante pascha adtenduntur, ita hic octo septimanae attenduntur ante pascha. Propterea autem octo septimanae attenduntur, quia dominicis diebus et sabbato non jejunantur excepta una die sabbati, qua vigiliae paschales sunt et necesse est jejunari... Ac sic ergo de octo septimanis deductis octo diebus dominicis et septem sabbatis, quia necesse est una sabbati jejunari, ut superius dixi, ramanent dies quadraginta et unus, qui jejunantur, quod hic appellant eortae, id est quadragesimas* ». Cf. encore plus loin, ch. 102, 14 : « Pendant les quarante jours du jeûne. »

95

L. 5, « l'économe de la sainte église ». — Une constitution de 398 (*Cod. Theod.*, IX, 45, 3) mentionne et définit la fonction de l'économe ecclésiastique dans les termes suivants : *hi quos oeconomos vocant, hoc est qui ecclesiasticas consuerunt tractare rationes.* On avait très tôt compris l'utilité de décharger l'évêque de la partie financière de l'administration ecclésiastique. Le concile de Gangres (vers 360 ?), dans ses 7e et 8e canons, fait allusion à l'économat ; mais celui-ci ne devient une institution obligatoire qu'en vertu du 26e canon de Chalcédoine (451) : « Attendu que, dans certaines Églises, les évêques administrent sans l'intermédiaire d'économes les affaires ecclésiastiques, nous avons décrété que toute Église ayant un évêque doit avoir également un économe tiré de son propre clergé, etc. »

L. 12-13, « et cette petite étincelle alluma et fit flamber, pour ainsi parler, un si vaste incendie ». — Expression proverbiale souvent employée; cf. notamment *Ecclésiastique*, XI, 34 : Ἀπὸ σπινθῆρος πυρὸς πληθύνεται ἀνθρακία *A scintilla una augetur ignis*, Méléagre (*Anth. Pal.*, XII, 82, 5) : Ἐκ δὲ φλὸξ σπινθῆρος ἀνέδραμε, de Quinte-Curce, VI, 311 : *Parva saepe scintilla contempta magnum excitavit incendium*, et les autres passages d'auteurs latins cités dans A. Otto, *Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer* (Leipzig, 1890), s. v. *scintilla*, p. 311-312. Mais ici notre auteur imite plus particulièrement Eusèbe, *Vie de Constantin*, II, 61 : κἄπειθ' ὡς ἀπὸ μικροῦ σπινθῆρος μέγα πῦρ ἐξεκάετο, à cause du verbe ἐκκαίω qui, dans ce sens, est étranger à la langue « vulgaire » ; cf. encore Socrate, I, 6 (10) : καὶ ἀνάπτεται ἀπὸ σμικροῦ σπινθῆρος μέγα πῦρ. — La même image et en partie les mêmes mots, notamment σπινθήρ, se retrouvent dans un développement très oratoire de Choricius à propos d'une sédition survenue à Césarée (*Laud. Arat. et Steph.*, éd. Förster, p. 39-42).

96

Note 1, p. 74. — En prenant la décision de fuir par les toits, Porphyre s'inspirait peut-être des paroles du Christ, rapportées par Matthieu (XXIV, 15-18), Marc (XIII, 15-18) et Luc (XVII, 31), qui semblent conseiller, comme lieu de refuge, en cas de danger, la terrasse (δῶμα) des maisons.

Ibid., p. 75. — Sur la question de la fuite, en temps de persécution, cf. Cabrol et Leclercq, art. (*La*) *fuite de la persécution*.

97

L. 12-13, « Comme la race des Gazéens est encline au bien ! » — Dans la première moitié du VI[e] siècle, Choricius fait l'éloge des Gazéens dans un passage de sa *Laudat. Marciani* I (§ 89, éd. Förster, p. 25). « Outre la fête, l'affabilité des habitants attire les étrangers de partout. Je connais beaucoup d'étrangers qui n'avaient voulu que passer par notre ville et qui ont été amenés à y faire un long séjour par suite de l'amabilité des habitants. » Dans la seconde moitié du même siècle, Antonin de Plaisance appelle les Gazéens des « *homines honestissimi, omni liberalitate decori, amatores peregrinorum* » (*Itinerarium*, ch. 33, éd. P. Geyer dans le *Corpus script. eccl. latin.*, t. 33, p. 180).

L. 16, « dans cette chambrette ». — Il s'agit d'une chambrette (δωμάτιον) qui se trouvait sur la terrasse (δῶμα) où Porphyre et Marc s'étaient réfugiés. Cette chambrette devait être une construc-

tion fort légère, car il ressort de la l. 19 (« nous dormîmes dans la chambrette : car on était en été ») qu'il eût été difficile d'y passer la nuit en hiver. — Il est peut-être question d'une chambrette du même genre dans le *Martyre de Polycarpe*, ch. VII : ἐκεῖνον (Polycarpe) μὲν εὗρον (ceux qui le poursuivaient) ἔν τινι δωματίῳ κατακείμενον ἐν ὑπερῴῳ (R. Knopf, *Ausgewählte Märtyreracten* [Tubingue, 1901], p. 3, l. 29-30.

98

Note 1, p. 76. — Le mot λυκίσκος « petit loup » a désigné d'abord la tenaille dentelée servant à saisir l'objet à élever; puis, l'ensemble de l'appareil (tenaille, corde et poulie). Le λυκίσκος est en somme une réduction du *lupus*, machine au moyen de laquelle on défendait une ville assiégée. Le *lupus* était une pince dentelée, attachée à une corde, et servant à saisir les béliers qui frappaient les murs de la ville, ainsi que les échelles des assiégeants (Végèce, IV, 23 et Tite-Live, XXVIII, 3). Une forte poulie (moufle), ou un treuil, était nécessaire pour manœuvrer le *lupus*. Il est assez naturel qu'on ait donné le nom de *lupus* à une machine de ce genre : sa tenaille dentelée rappelait la gueule du loup (cf. l'instrument dit « louve ») et le loup est le grand ennemi du mouton. Le Père Gabriel Suedan a bien voulu nous écrire qu'aujourd'hui encore, on se sert à Gaza de poulies pour hisser, sur les terrasses des maisons, divers objets de poids, et que les enfants, comme notre Salaphtha, montent et descendent au moyen de cet « ascenseur ». Les grandes personnes montent à la terrasse, de la cour de la maison, soit par un escalier extérieur, soit au moyen d'une échelle. — On lit dans le *Paradisus Patrum* (Migne, *Patr. gr.*, t. 65, col. 448[D]) qu'un chef de brigands se hissa un soir sur la terrasse (ἐπὶ τὰ δώματα) d'un couvent, au moyen d'une machine (μηχανῇ τινι). Cette μηχανή était peut-être un λυκίσκος.

L. 16, « nous fîmes collation ». — Le verbe μεταλαμβάνω est employé ici absolument dans le sens de « manger ». Cf. un emploi analogue de ce verbe dans l'inscription de la coupe de Boscoreale : ζῶν μετάλαβε· τὸ γὰρ αὔριον ἄδηλόν ἐστιν, etc. (Michaelis, *Der Silberschatz von Bosco reale* dans les *Preuss. Jahrb.*, LXXXV (1896).

L. 17-18, « prenant, moi... du vin ; le saint homme... de l'eau ». — Au chap. 10, l. 17-18, il est dit que Porphyre « prenait aussi une coupe de vin mélangé d'eau, et cela à cause du mauvais état de ses entrailles », mais peut-être ne s'agit-il que des jours de fêtes. Quoi qu'il en soit, son diacre Marc semble avoir été un *οἰνοπότης*, qui estimait sans doute avec Palladius (*Histoire lausiaque*, prologue, § 10), qu'il valait mieux boire du vin avec raison que de

l'eau avec orgueil (Ἄμεινον γὰρ ἡ μετὰ λόγου οἰνοποσία τῆς μετὰ τύφου ὑδροποσίας).

L. 21-22, « *Salaphtha*, ce qui veut dire, en grec, *Irène* (Paix) ». — Salaphtha est une altération du mot syriaque *sh*ᵉ*lamthâ* qui, il est vrai, signifie « La Parfaite » et non « La Paix ». La transcription correcte eût été Σαλαμθά. Pour empêcher que le μ ne se change en ν devant le θ, on a, conformément au génie de la langue grecque, intercalé une labiale entre μ et θ ; cf. le sémitique *lamed* devenu λάμβδα. Ensuite le μ est tombé, et Σαλαμφθᾶ est devenu Σαλαφθᾶ, comme λάμβδα s'est changé en λάβδα.

On peut encore supposer que la forme emphatique masculine *sh*ᵉ *lâma* du mot syriaque *sh*ᵉ*lâm* « salut, paix », a été remplacée, comme nom de femme, par la forme emphatique féminine *sh*ᵉ*lamtha*, qui a ensuite été traitée comme Σαλαμφθᾶ. Voyez Σαλώμη, qui semble bien être l'adaptation *grecque* du même mot syriaque. D'après J. Psichari (*Revue de l'histoire des religions*, t. 72 [1925], p. 156-157), Salomé, dont il explique l'origine autrement que nous, aurait aidé à la propagation de Εἰρήνη. C'est plutôt le contraire qui est vrai. Εἰρήνη, qui existait avant Σαλώμη (cf. *op. cit.*, p. 157, notes 2 et 3), a, selon toute apparence, facilité la création et la propagation de ce nom hybride.

Enfin, une troisième hypothèse est possible. Le prophète Élie a été nourri d'eau, de pain et d'huile par une veuve de Sarepta, ville de la Phénicie (III *Rois*, XVII, 9 ; Luc, IV, 26). Cet épisode, on le voit, n'est pas sans analogie avec le nôtre. Or, il est question à plusieurs reprises de la veuve de Sarepta dans l'*Historia religiosa* de Théodoret, et elle y est appelée ἡ Σαραφθία γήρα (cf. p. ex. Migne, *Patr. gr.*, t. 82, col. 1411ᶜ et 1423ᴬ). On trouve, en effet, pour le nom de la ville de Sarepta, à côté de Σάρεπτα ou Σάραπτα, Σάραφθα, et pour l'adjectif qui en dérive, à côté de Σαράπτιος, Σαράφθιος. On peut donc se demander si le nom de la jeune fille de Gaza n'a pas été déformé par le remanieur de la *Vie de Porphyre*, pour le faire ressembler à celui de la Σαραφθία γήρα. A noter que Porphyre a précisément voulu imiter Élie ; cf. l. 5-6 : « Le saint, voulant imiter le grand prophète Élie, dit à la jeune fille. » Cette explication « par Théodoret » est la plus probable.

99

L. 4-5, « Barochas couché et à toute extrémité ». — Les mots ἐσχάτως ἔχοντα n'impliquent nullement que Barochas soit mort cette fois-ci des coups que les idolâtres lui avaient portés. Barochas était ἐν ἐσχάτῳ κινδύνῳ, lorsque Porphyre l'avait ramassé dans une rue de Jérusalem. Porphyre néanmoins réussit à lui rendre la santé, non sans peine, il est vrai (ch. 14). D'autre part, la nourrice

d'Aelias, en rentrant à la maison après son entretien avec Porphyre, avait trouvé sa maîtresse, qu'un accouchement laborieux faisait souffrir depuis sept jours, ἐν ἐσχάτῳ κινδύνῳ. Aelias non plus ne mourut pas : elle accoucha d'un fils bien vivant et la mère et l'enfant furent baptisés à quelque temps de là (ch. 29-31). Barochas avait d'ailleurs la vie dure. Quand le lendemain du jour où il avait été assommé par des villageois idolâtres, il fut ramené en ville « sans voix et sans connaissance », les païens de Gaza crurent que c'était un mort que les chrétiens y transportaient. Mais Barochas allait leur prouver bientôt qu'il n'était pas mort, mais seulement évanoui. Au milieu de la nuit il ouvrit les yeux et demanda à boire, et au lever du jour il avait si bien retrouvé ses forces qu'il put tomber sur les païens à coups de gourdin et même les poursuivre jusqu'au Marneion (ch. 22-25). — Tillemont trouvait le zèle de Barochas « un peu chaud, pour ne rien dire davantage ». Ce zèle « meritoit plutost d'estre blasmé que d'estre loué par Marc, et d'estre mesme recompensé du diaconat par S. Porphyre » (*Mémoires*, X, p. 844). Plus indulgent pour Barochas que Tillemont, le Père Théophile Raynaud (1583-1663) lui a donné la qualification de saint, lui assignant, dans sa liste des saints serviteurs, la date du 16 février (Chastelain, *Le Martyrologe romain*, Paris, 1705, p. 789).

101

L. 1, « Lorsqu'elles eurent déposé la robe sacrée du baptême ». — Les néophytes portaient pendant une semaine le vêtement blanc qu'ils avaient reçu au baptême ; cf. p. ex. *Vie de Sévère* par Zacharie le Scholastique, édit. Kugener, p. 82 : « Comme il devait, après le septième jour, quitter les vêtements blancs, qui symbolisaient l'affranchissement, et les mettre de côté, il fut triste quelque temps ». Le baptême étant généralement conféré dans la nuit du samedi au dimanche de Pâques, l'octave de Pâques a été appelée pour cette raison *Alba* ou *in Albis*. Cf. le § V du commentaire de Gothofredus à *Cod. Theod.*, XV, 5, 5 ; Cabrol et Leclercq, art. *Aubes baptismales*, col. 3130 ss.

L. 4-5, « les chastes unions... ne sont pas défendues par nos Écritures ». — Cf. Hébr., XIII, 4 : Τίμιος ὁ γάμος ἐν πᾶσιν καὶ ἡ κοίτη ἀμίαντος. On sait que la doctrine manichéenne déconseillait le mariage et condamnait la procréation.

102

L. 5-6, « l'habit canonique ». — Les κανονικαί étaient des religieuses hors cadre. Elles étaient inscrites ἐν τῇ τῶν ἐκκλησιῶν κανόνι (Socrate, I, 17) — de là leur nom — et comprenaient des

vierges et des veuves qui vivaient dans le monde. Leur principale obligation était d'assister assidûment aux réunions liturgiques. Cf. à leur sujet Cabrol et Leclercq, *Dict.*, art. *Chanoinesses*, col. 248-258 et Hanton dans *Byzantion*, IV (1927-1928), p. 95-96.

L. 8-9, « jeûnant tous les jours et prenant après le jeune ». — Comme Porphyre (cf. ch. 10, l. 14-15), Salaphtha jeûnait toute l'année. Elle ne mangeait donc pas avant le coucher du soleil. Sa nourriture, à la réserve du vin dont elle s'abstenait totalement, ne différait guère de celle du saint évêque.

L. 12-14, « Les jours de fête... passent par le feu ». — Marc ne dit pas que Salaphtha mangeait les jours de fête à six heures, c'est-à-dire à midi. Elle n'aurait donc pas interrompu le jeûne ces jours-là, comme le voulait l'Église, mais se serait contentée de relever un peu le menu de son frugal repas par de l'huile et des olives. Saint Hilarion ne prenait jamais son repas avant le coucher du soleil ; ni les jours de fête ni dans les plus graves maladies, il ne rompait le jeûne (Jérôme, *Vie d'Hilarion*, ch. 11). Comme Salaphtha, l'ascète Ammonius ne mangea jamais rien de ce qui passait par le feu, à l'exception du pain (Palladius, *Histoire lausiaque*, ch. 11, 4).

L. 14-19, « Pendant les quarante jours... après la sainte communion ». — Le passage des *Constitutions apostoliques* (vers 400), relatif au jeûne de la semaine sainte, fera comprendre que Salaphtha avait réellement adopté « une règle de vie comme nulle autre n'en observait à cette époque » : « Du lundi au samedi pendant six jours, il faut jeûner ; les quatre premiers jours, vous jeûnerez jusqu'à none, ou même jusqu'au soir si votre santé vous le permet, et en rompant le jeûne, vous n'userez que de pain, de sel, de légumes (secs) et d'eau. Le vendredi et le samedi, vous ne prendrez absolument aucune nourriture, et ne romprez votre jeûne que le dimanche au chant du coq » (traduction de l'abbé Nau, dans Cabrol et Leclercq, *Dict.*, art. *Carême*, col. 2146). Ainsi donc, Salaphtha observait pendant toute l'année le jeûne qui n'était de rigueur que pendant les quatre premiers jours de la semaine sainte ; pendant le carême, elle renforçait ce jeûne, en s'abstenant de pain et en ne mangeant que tous les deux jours ; enfin, le jeûne total exigé pour le vendredi et le samedi, elle l'étendait à toute la semaine sainte. Saint Épiphane rapporte que certaines personnes passaient la semaine sainte tout entière sans prendre aucune nourriture (*Expositio fidei*, ch. 22 dans Migne, *Patr. gr.*, t. 42, col. 828). Mais ces personnes ne pratiquaient vraisemblablement pas, pendant tout le carême, un jeûne aussi rigoureux que celui de Salaphtha, et surtout elles ne jeûnaient pas, comme elle, toute l'année durant.

Note 1, p. 79. — C'est un passage du ch. 29 des *Paralipomena de*

SS. Pachomio et Theodoro, qui a permis à Ducange de déterminer le sens du mot λεπτολάχανον. Voici ce passage (*Acta Sanctorum*, mai, III, 51*), avec l'explication dont Ducange l'a fait suivre : ἀλλὰ μόνον ὄξους μετὰ λεπτολαχάνων ὤμων ἤσθιεν ὅλον τὸν βίον αὐτοῦσ *id est* « *acetarium* », *nostris* « salade ».

Le sens attribué par Ducange à λεπτολάχανον, est confirmé et précisé par divers passages où ce mot apparaît. Il ressort de la *Vie de Porphyre* que les λεπτολάχανα se mangeaient crus. Ils figurent, en effet, parmi les aliments dont Salaphtha se sustentait. Or « sauf le pain, elle ne touchait à nul des aliments qui passent par le feu ». L'*Histoire lausiaque* (ch. 2, 2) nous apprend qu'ils se vendaient par botte (λεπτολαχάνων δέμα), et les *Apophthegmata patrum* (Migne, *Patr. gr.*, t. 65, col. 152C-153A), qu'ils comprenaient notamment les μικραὶ σέρεις, c'est-à-dire la chicorée.

Le mot λεπτολάχανον semble appartenir au grec d'Égypte. En dehors de la *Vie de Porphyre* (ch. 102, 11 et 15), il n'apparaît, en effet, du moins à notre connaissance, que dans l'*Histoire lausiaque* de Palladius (ch. 2, 2 ; ch. 32, 11 ; ch. 60, 1) ; dans les *Paralipomena de SS. Pachomio et Theodoro* (ch. 15 et 29 ; *Acta Sanctorum*, Mai, III, 47* et 51*) ; dans les *Apophthegmata Patrum* (Migne, *Patr. gr.*, t. 65, col. 152C) et dans le papyrus d'Oxyrhynchos n° 1656, l. 8 : φασιλίων καὶ λεπτολάχανα μο(ιράδας) : « *for beans and small vegetables, 10 myr.* » (Grenfell-Hunt). L'emploi par Marc d'un mot propre au grec d'Egypte, n'a rien qui doive nous étonner : Gaza est située à la frontière de l'Égypte, et était, à l'époque de Marc, en relations constantes avec ce pays, par terre et par mer. Aujourd'hui encore Gaza subit fortement l'influence de l'Égypte. C'est au point qu'on peut dire que Gaza est une ville à demi-égyptienne.

Aucun des traducteurs de la *Vie de Porphyre* ne semble s'être fait une idée exacte de la signification du mot λεπτολάχανον. Hervet l'a rendu par *subtiliter comminutum olus* et *comminutum olus*, Hill par *chopped herbs*, ce qui est l'équivalent anglais de *comminutum olus*, et Rohde par *zartes Gemüse*. Les traducteurs de l'*Histoire lausiaque* n'ont pas été plus heureux. L'auteur de la version latine connue sous le nom de *Heraclidis paradisus*, l'a rendu par *olus vilissimum* et *comminuta olera* (Migne, *Patr. lat.*, t. 74, col. 243, col. 298B, etc.), et l'abbé Lucot (Palladius, *Histoire lausiaque*, Paris, Picard, 1912), induit en erreur par le *Dictionnaire grec-français* de Courtaud-Diverneresse, l'a traduit par « légumes à tige effilée ». On embarrasserait beaucoup, croyons-nous, un verdurier, en lui demandant une livre de « légumes à tige effilée ».

L. 16-17, « Quant à la semaine sainte elle la passait tout entière ». — Marc emploie ici une expression un peu maladroite pour désigner la semaine sainte. Dans cette expression, πασχαλίαν n'est pas pris absolument, comme aux ch. 52 et 94, dans le sens de « fête de

Pâques », mais est un adjectif déterminant ἑϐδομάδα rejeté à la fin de la phrase. Marc aurait dû écrire : τὴν δὲ ἁγίαν πασχαλίαν ἑϐδομάδα πᾶσαν εἷλκεν. Pour l'adjectif πασχάλιος déterminant le mot ἑϐδομάς, cf. Théophane, éd. de Boor, p. 16, 19 : τὰς πασχαλίους δύο ἑϐδομάδας ἀπράκτους τελεῖν, τήν τε πρὸ τῆς ἀναστάσεως καὶ τὴν μετ' αὐτήν. Marc ne se sert jamais de l'expression ἡ μεγάλη ἑϐδομάς pour désigner la semaine sainte, et ne désigne que deux fois la fête de Pâques par le mot Πάσχα (ch. 92, 5 et 9).

103

L. 2-4, « il survécut quelques années encore à la consécration de la grande église ». — La dédicace de l'église Eudoxienne eut lieu le 14 avril 407 (ch. 92), et Porphyre est mort, comme nous allons le voir, le 26 février 420. Le mot ὀλίγα désigne donc ici un espace de treize années à peu près.

L. 7-8, « le deuxième jour du mois de Dystros, l'an 480 selon les Gazéens ». — Ainsi que les recherches de Clermont-Ganneau (*Archaeological Researches in Palestine*, t. II [Londres, 1896], pp. 400-429) et celles de Schürer, *Der Kalender und die Aera von Gaza* dans les *Sitzungsberichte der Berliner Akad. der Wissensch.*, 1896, 2, p. 1065 sqq.) l'ont définitivement établi, l'ère de Gaza commençait le 28 octobre 61 avant notre ère. Le 2 *Dystros* de l'an 480 de l'ère de Gaza correspond donc au 26 octobre de l'an 420 après J.-C.

Il y a lieu de rapprocher, avec Clermont-Ganneau, les lignes 7-8 du ch. 103 de la *Vie de Porphyre* : μηνὶ Δύστρῳ δευτέρᾳ ἔτους κατὰ Γαζαίους ὀγδοηκοστοῦ τετρακοσιοστοῦ de la fin d'une inscription de Gaza, datée du 11 Daisios de l'an 623 de l'ère de Gaza (5 juin 563 ap. J.-C.) : ἐν μη(νὶ) Δαισίου αι τοῦ κατὰ Γαζ(αίους) γκχ. ἰνδ(ικτιῶνος) ια (Clermont-Ganneau, *Archeological Researches in Palestine*, II, 410, n° 13). On remarquera que l'inscription indique, outre l'année de l'ère, celle de l'indiction. L'indiction figurant dans toutes les inscriptions de Gaza du VIe siècle et manquant dans les lignes de la *Vie de Porphyre* relatives à la mort du saint, on peut déduire de là, semble-t-il, que ces lignes ont été écrites avant le VIe siècle.

L. 8-9, « ayant exercé l'épiscopat pendant vingt-quatre ans, onze mois et huit jours ». — Hervet avait rendu ce passage par : « *(anno) episcopatus ab eo gesti vicesimo quarto, mense undecimo* ». Cette traduction n'était pas claire. Tillemont l'avait fait remarquer : « Ces termes à la rigueur signifient qu'il a esté Evesque 23 ans, dix mois et quelques jours. Néanmoins par un usage assez ordinaire, ils peuvent signifier 24 ans et onze mois » (*Mémoires*, X, p. 849). Le texte grec a fait disparaître la difficulté qui embarrassait anciennement

les érudits. Il dit formellement que Porphyre a exercé l'épiscopat pendant 24 ans, 11 mois et 8 jours (Hervet avait omis les jours).

L'indication précise de la durée de l'épiscopat de Porphyre permet d'en fixer la date initiale. C'est à partir du jour de son entrée à Gaza, c'est-à-dire du 21 mars 395 (ch. 17), et non à partir du jour de son élévation à l'épiscopat, c'est-à-dire du 18 mars 395 (ch. 16), que Porphyre comptait les années de son épiscopat ; cf. Nuth, *op. cit.*, p. 8. La date de l'élection de Porphyre comme évêque permet d'en déterminer deux autres : celle de son ordination comme prêtre, et celle de sa naissance. Porphyre était prêtre depuis trois ans lorsqu'il fut élu évêque (ch. 11, 1), il a donc été reçu prêtre en 392 ; d'autre part, il était âgé d'environ quarante-cinq ans (ch. 10, 9-10 ; Hervet ne lui avait attribué que quarante ans) lorsqu'il fut ordonné prêtre, il est donc né vers 347. Ainsi qu'on le voit, toute la chronologie de la *Vie de Porphyre* repose en somme sur les données du dernier chapitre. Pour toutes les questions relatives à cette chronologie, cf. l'étude de Nuth, que nous avons généralement suivie.

Il nous reste à dire un mot des deux inscriptions de la petite église grecque de Gaza, qui date de l'époque des Croisés, et qui est placée aujourd'hui sous le vocable de Porphyre : l'inscription du tombeau du saint et celle du portail de l'église.

L'inscription du tombeau est ainsi conçue : Ἡ κοίμησις τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Πορφυρίου ἀρχιεπισκόπου Γάζης ἐν τῷ ἔτει 450. Cette inscription est moderne. Porphyre, qui n'a été qu'un simple évêque, y reçoit le titre d'archevêque. Or le titre n'est donné au prélat, chargé de la direction de l'Église grecque de Gaza, que depuis le XVIIe siècle. Cf. Lequien, *Oriens christianus*, t. III, col. 620. Mais l'inscription est bien postérieure au XVIIe siècle. Elle contient un détail qui permet d'affirmer qu'elle a été rédigée après 1890 ! Elle place la mort de Porphyre en 450. Cette date erronée est tirée de Doukakis, Μέγας Συναξαριστής, mois de févier (Athènes, 1890), p. 394, où on lit : πρὸς Κύριον ἐξεδήμησε (Porphyre) περὶ τὰ 450. Peu familiarisé avec l'ère de Gaza et s'en rendant compte, Doukakis a converti prudemment l'année 480 de cette ère, qu'il avait trouvée dans les *Menées*, source de sa notice sur Porphyre [1], en l'an 450 après J.-C., environ ! L'auteur de l'inscription du tombeau, moins prudent que Doukakis, a placé la mort de Porphyre en l'année 450 même, la reculant ainsi de trente ans !

L'inscription du portail débute par une phrase qui semble aussi remonter à Doukakis. Celui-ci avait placé la naissance de Porphyre κατὰ τοὺς χρόνους Ἀρκαδίου τοῦ βασιλέως ἐν ἔτει τϟϛʹ (396). L'auteur de l'inscription du portail s'est servi de cette phrase pour déter-

1. La lacune du texte des *Menées* (cf. Introduction, p. CII, n. 2) se retrouve, en effet, dans la notice de Doukakis.

miner la date de la fondation de l'église, et a écrit : Πρῶτον ἐκτίσθη ὁ ναὸς οὗτος ἐπὶ Ἀρκαδίου βασιλέως καὶ ἐπὶ τοῦ ἁγίου Πορφυρίου Γάζης ἐν ἔτει 425. La similitude des deux phrases saute aux yeux. Quant à l'année 425, il semble bien que l'auteur de l'inscription l'a obtenue en déduisant de la date de la mort de Porphyre, indiquée par Doukakis (vers 450), les vingt-cinq années de son épiscopat. Mais en faisant cette soustraction, il a perdu de vue qu'en 425 l'empereur Arcadius était mort depuis dix-sept ans !

La suite de l'inscription dit que l'église a été restaurée en 1856, sous le patriarche de Jérusalem, Cyrille, par les soins de l'évêque de Gaza, Philémon, et d'un moine du nom de Kaisarios, et aux frais du Saint-Sépulcre et d'un certain nombre de chrétiens.

Chose curieuse, l'inscription du portail ne dit pas que l'église est placée sous le vocable de Porphyre. Clermont-Ganneau, qui a visité l'église en 1873/74 et qui l'a bien décrite dans le t. II de ses *Archaeological Researches in Palestine* (Londres, 1896), p. 381, ne le dit pas non plus. Même silence sur le nom de l'église, dans le *Palestine Exploration Fund, Quaterly Statement for 1875*, p. 162 ; dans *Survey of Western Palestine*, t. III (Londres, 1883), p. 249, et dans M.-A. Meyer, *History of the City of Gaza* (New-York, 1907), p. 111. Bien plus, dans aucun de ces ouvrages, il n'est fait allusion aux inscriptions du portail et du tombeau ; ce dernier n'est pas même mentionné ! C. Enlart (*Les monuments des Croisés dans le royaume de Jérusalem*, texte, vol. II [Paris, 1928], p. 109) est le premier qui appelle l'église grecque de Gaza « Église Saint-Porphyre », qui résume l'inscription du portail et qui fasse allusion au tombeau de Porphyre. Il ne parle pas de l'inscription du tombeau. Mais c'est là, semble-t-il, un simple oubli de sa part. Enlart doit avoir visité Gaza à peu près à la même époque que l'un de nous (septembre 1925). Or, à cette époque, l'église grecque de Gaza, dite église Saint-Porphyre, présentait les deux inscriptions : celle du portail et celle du tombeau. Nous laisserons à d'autres le soin de déterminer quand la petite église médiévale de Gaza a été placée sous le vocable du saint, dont nous avons réédité, traduit et commenté la Vie.

Post-scriptum. — Au moment de donner le bon à tirer, nous recevons, par l'intermédiaire de notre ancien élève, M. J. Staquet, l'article que M. Phocylidès a consacré à Gaza dans l'Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος, t. 23 (Alexandrie, 1924), p. 259-305. M. Phocylidès ne dit pas non plus que l'église grecque de Gaza est placée sous le vocable de Porphyre, et il ne parle pas non plus de l'inscription du tombeau. Il connaît l'inscription du portail, mais n'en reproduit que le début. — D'autre part, le P. Abel nous écrit que l'église grecque de Gaza rappelait au XVII[e] siècle un repos de la sainte Famille.

INDEX DES NOMS PROPRES

Les chiffres arabes renvoient aux chapitres et aux lignes des chapitres du texte grec. Les chapitres sont séparés les uns des autres par un point et virgule.

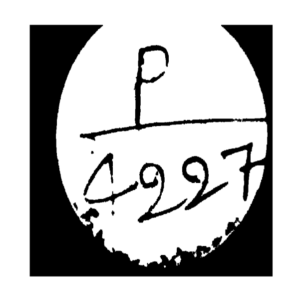
Pour certains noms propres, nous avons indiqué les équivalents qui les suppléent. Pour les noms de Jean Césarée, Porphyre et Praylios, nous avons jugé utile de donner tous les titres et prédicats.

1. Marc avait obtenu quelque temps auparavant le diaconat (25, 24). Notons que Porphyre est appelé τέκνον par Jean, archevêque de Césarée (33, 10) et qu'il avait environ cinquante ans à cette époque.

1. Notons que le nom de Timothée se lit souvent dans les inscriptions de Gaza et que celui de Porphyre n'y apparaît jamais.

TABLE DES MATIÈRES

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT (6-1930).


P
4227